INTRODUCTION GÉNÉRALE

La plupart des romans du Congo Brazzaville des années 1970 à 2000 laissent percevoir un fait saillant : une idéologisation et une politisation très poussées de leur univers fictionnel. Ce phénomène est tributaire peut-être de l'environnement politique où évoluent (ou ont évolué) les romanciers : le socialisme et le marxisme-léninisme comme idéologies officielles de l'État jusqu'en 1991, consécutif à la « Révolution» des Trois Glorieuses (journées des 13, 14 et 15 août 1963). Il convient de signaler aussi certains faits historiques et sociaux déterminants : la Conférence nationale ayant abouti au multipartisme et à la démocratie en 1991, les violences politiques comme mode d'accaparement du pouvoir, les guerres tribales et le primat de la tribu dans la gestion de l'espace politique, etc. L'insistance sur le rôle sociopolitique de l'écrivain africain par les deux Congrès des écrivains et artistes noirs de 1956 et 1959 à Paris et à Rome, relayés par des colloques en terre africaine (Alger:1966, Yaoundé : 1973, Lagos:1988) ou ailleurs, y a aussi beaucoup contribué. En outre, la plupart des romanciers congolais[1] sont (ou ont été) engagés, à des titres et à des niveaux divers, dans la vie politique effective de leur pays (Ministres, hauts responsables administratifs ou politiques, représentants diplomatiques à l'étranger, etc.).Ceux des romanciers qui se sont éloignés de la politique, soit par un exil forcé ou volontaire, soit par exclusion ou auto exclusion, n'accordent pas moins pour autant une attention, parfois même soutenue, à la politique dans leurs oeuvres narratives. Le motif politique, représenté par le pouvoir, constitue par ailleurs une des constantes des romans africains les plus marquants de ces trois dernières décennies, comme Jacques Chevrier le souligne dans la conclusion d'un récent essai[2] :

> La figure du pouvoir est en effet prédominante dans la plupart des œuvres littéraires véritablement significatives des trois décennies écoulées. Ce pouvoir a une réalité complexe, dont les mécanismes pervers sont démontés sans complaisance par les écrivains, mais ceux-ci s'emploient également à montrer que, quel que soit le degré d'intensité atteint par la tyrannie, l'espoir en des jours meilleurs n'est cependant pas totalement absent…

Nous nous proposons de lire ces romans à partir d'une approche sociocritique,car au Congo Brazzaville particulièrement, la politique, plus qu'ailleurs, semble constituer le principal moule structurant et thématique de la plupart des œuvres. Il convient de situer le roman sur la politique au Congo dans son contexte socio-historique d'où il a émergé. Celui-ci comporte des particularités par rapport aux autres pays africains de la sous région au niveau de l'expression politique et culturelle, ainsi qu'à celui des activités syndicales. Cette mise en contexte permettra de comprendre pourquoi le référent politique est si envahissant dans la fiction romanesque congolaise. Les différentes modalités

[1] Dans la suite de l'analyse, par Congo, il faudra entendre Congo Brazzaville, et par congolais relatif à ce pays, puisque les mêmes vocables sont utilisés pour la République Démocratique du Congo, ex Zaïre, ex Congo Kinshasa.
[2] Jacques Chevrier, *Littératures francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Edisud, 2006, p.201.

d'utilisation littéraire de la politique –comme allusion, toile de fond, décor, sujet, motif ou *topos* - peuvent fournir un critère de classification des romanciers et une certaine appréhension de leur imaginaire littéraire.

Le roman congolais à thématique politique s'inspire ainsi de l'univers politique congolais en particulier, africain ou du monde noir en général. Mais la politique entendue comme organisation de la cité, pratique du pouvoir et distribution de celui-ci en fonction de certains paramètres socio idéologiques, n'est pas statique. Elle évolue et épouse les contours de l'histoire mouvementée du Congo depuis l'indépendance en 1960, et surtout depuis les Trois Glorieuses ou la Révolution congolaise de 1963, date à laquelle le pays a radicalement changé d'orientation politique en embrassant l'idéologie marxiste.

Dans *Conversations congolaises*, interviews accordées à onze écrivains congolais, Alain Brezault et Gérard Clavreuil, dans une note introductive, estiment que l'aspect saillant de cette littérature congolaise demeure, « toujours en toile de fond, la politique qui, au Congo plus qu'ailleurs, est un élément fondamental du paysage quotidien ».

En effet dans le même ouvrage suscité, Guy Menga parle du rôle phare de Brazzaville comme la deuxième grande capitale des fédérations installées durant la colonisation par la France (A.E.F.) - après Dakar pour l'A.O.F.-, du « bouillonnement intellectuel assez important pendant la colonisation », notamment après la création de la première Ecole d'Etudes Supérieures à Brazzaville.

En ce qui concerne la période postcoloniale, il situe le penchant des écrivains pour les sujets politiques au climat de liberté encouragé par les tumultes politiques :

> Le Congo a vécu un bouleversement politique quelques années seulement après les indépendances, à partir des années 63-64, où on nous a donné la possibilité, en tant qu'écrivains, de nous exprimer assez librement … cette liberté d'après l'indépendance nous incitait à créer et proposer un nouveau langage pour aborder les problèmes de l'Afrique[3].

Ce qui constitue donc la particularité de ce roman congolais, c'est l'engagement de presque tous les romanciers dans la vie politique du pays, à des titres divers, et leur indépendance intellectuelle, ainsi que l'esprit libertin et satirique adopté dans les écrits. C'est sans doute dans cette optique que Sylvain Bemba parle du territoire littéraire inviolé et libéré où les écrivains congolais exercent librement leurs activités.

Parlant en effet des écrivains congolais, Sylvain Bemba écrit dans un article:

[3] Alain Brezault et Gérard Clavreuil, *Conversations congolaises,* Paris, L'Harmattan, 1989 p. 64(9 et 63 pour les citations précédentes).

> Bien qu'habitant des lieux séparés, ces derniers se retrouvent là où souffle l'esprit, la Congolie, région imaginaire réservée à la fiction, à la création des œuvres de beauté, véritable espace de convivialité et principauté de l'esprit, prête à accueillir de jour comme de nuit le voyageur qui n'a pour tout bagage que ses rêves à déclarer[4].

L'importance de ce concept de **Congolie** dans la constitution de l'espace littéraire congolais, ainsi que celui de **phratrie**, retiendra notre attention quand il s'agira d'en dégager la spécificité d'abord à la première partie de cette recherche, ensuite à la troisième dans la mise en perspective des romanciers et du dialogue inter romanesque. La thèse s'appuie sur un corpus dont nous allons préciser à présent les contours.

Le corpus utilisé est constitué par un choix des romans à tendance politique publiés entre 1973 et 2003, et dans lesquels la politique peut revêtir une importance plus ou moins grande selon qu'elle est traitée soit comme simple décor, toile de fond, allusion, topos, thème dérivé ou principal. Dans certains cas, la thématique politique peut se retrouver à tous les niveaux du récit narré (actantiel, diégétique, énonciatif et contextuel, etc.), et nous incliner à penser au roman politique tel que défini par certains critiques africains ou occidentaux. Les analyses de textes nous permettront de voir plus clair dans cette nouvelle catégorie romanesque qui a pris une importance particulière au Congo Brazzaville des années 1970 à 2000, et même au-delà. Lorsque la politique constitue le principal sujet d'un roman, pourrait-on dans ce cas lui donner la dénomination de « roman politique » ? Que devrait-on entendre par ce terme ? Dans un essai consacré à ce sujet, Joseph L. Blotner définit le roman politique comme étant « un ouvrage qui décrit, expose ou analyse directement les faits politiques »[5]. Dans l'acception de Henri Mitterrand, c'est un « récit de fiction qui fait de l'action politique le principe de ses personnages principaux et des ressorts de leur action »[6].

La grande récurrence de la thématique politique dans le roman congolais devrait-elle nous amener à classer certaines fictions congolaises dans la rubrique « roman politique » congolais ? La politique comme thème littéraire peut servir de fil conducteur à la lecture de la production romanesque d'une aire géographique donnée, et c'est l'option que nous avons prise en jetant notre dévolu sur **Roman et politique au Congo Brazzaville (1973-2003)**

Le choix de l'année 1973 est justifié par deux faits. D'abord, c'est à cette date que Jean-Baptiste Tati-Loutard et Philippe Makita situent le début de la période de maturation du roman congolais: « Le

[4] *Notre Librairie*, No 92/93, p. 13.
[5] Joseph L. Blotner, *The political novel*, Garden City, N.Y : Doubleday & Company, 1955, p.2.Cité par Anyinefa, *Littérature et politique en Afrique noire. Socialisme et Dictature comme thèmes du roman congolais d'expression française*, Bayreuth, Bayreuth African Studies, n°19/20, 1990, p.13.[« a political novel is taken to mean a book which directly describes, interprets, or analyses political phenomena »](notre traduction, supra)
[6] Henri Mitterrand, *Zola, la vérité en marche*, Découvertes, Paris, Gallimard, 1995, p. 134.

roman congolais a mûri en une quinzaine d'années, de 1973 à 1988, il s'est ouvert des voies nouvelles avec Sony Labou Tansi, Henri Lopes, Emmanuel Bounzéki Dongala, Guy Menga, Tchicaya U Tam'Si ».[7]

Cette année 1973 correspond aussi, et surtout pour la thématique centrale de notre sujet, à la publication de deux premiers romans centrés essentiellement sur la politique congolaise après la "révolution" des Trois Glorieuses et l'orientation socialiste et marxiste du régime de Brazzaville. Il s'agit de *Le Contestant ou un pasteur chez les Carmélites* de Jean-Pierre Makouta-Mboukou et de *Un fusil dans la main, un poème dans la poche* d'Emmanuel Boundzéki Dongala. Ces deux textes semblent les premiers à faire le point sur la nouvelle société congolaise engagée dans la voie socialiste ou marxiste par ses dirigeants. Le premier poursuit une réflexion amorcée dès 1970 avec la publication du roman qui lui vaudra vingt deux ans d'exil forcé, *En quête de la liberté ou une vie d'espoir*, publié alors qu'il résidait encore au Congo. Ce roman, de l'avis de Jean Noël Malonga, met au crédit de son auteur « l'initiative du discours romanesque des indépendances au Congo » :

> [...] La seconde partie de son premier roman dénonce, à travers un tableau critique de la nouvelle société congolaise post-indépendante, la gestion du Congo par les autochtones [...] Le roman de Makouta-Mboukou stigmatise déjà l'irresponsabilité des nouveaux dirigeants qui ignorent leurs devoirs premiers qui consistent à œuvrer pour le bien-être de leurs compatriotes[8].

Si dans *Le Contestant...,* Makouta-Mboukou, l'injure à la bouche, emprunte la voie de la diatribe, mieux, du pamphlet, pour fustiger les adorateurs du nouveau dieu, le « Parti» avec son « socialisme scientifique », Dongala se fait plus analyste et serein dans *Un fusil dans la main,...*, en utilisant le mode rétrospectif d'un dirigeant désabusé qui, avec fougue, a mis en pratique l'idéologie révolutionnaire dans son pays, et dans la plus haute fonction, celle de Président. Deux romans bilans en somme, mais tout à fait différents dans l'approche du fait politique, le premier, par le bas, pour utiliser le titre de l'essai de Jean-François Bayart et alii[9], et le second, par le haut. En « tuant » leurs deux héros, les deux romanciers semblent-ils conclure à l'échec de la voie marxiste, expérience catastrophique par sa barbarie et son déni de considération de la vie humaine ? Mais la réalité, à l'analyse, paraîtra plus complexe, comme nous le verrons. Après Makouta-Mboukou ce courant de la satire des dirigeants africains s'imposera à la fin de la décennie70, et occupera presque entièrement l'espace romanesque à la décennie 80, et même au-delà. La satire des successeurs des colons, les dirigeants noirs, se fait très virulente dans les fictions romanesques congolaises. La nouvelle thématique donne un souffle nouveau au roman africain francophone en général, et congolais en particulier, car les écrivains et les romanciers en particulier « ont identifié comme étant l'un des problèmes majeurs de l'Afrique , la forme et l'exercice du pouvoir ». Fernando Lambert appelle

[7] J.-B. Tati Loutard et Philippe Makita, *Nouvelle Anthologie de la littérature congolaise*, Paris, Hatier international, Coll. « Monde noir», 2003, p. 12 (dans l'Avant-propos de J.-B. Tati Loutard).
[8] Alpha Noël Malonga, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, pp.53-54.
[9] J.-F. Bayart, A. Mbembe et C. Toulabor, *Le politique par le bas en Afrique noire. Contribution à une problématique de la démocratie*, Paris, Éditions Karthala, 1992.

les acteurs africains de la scène politique laissée par les Blancs « les nouveaux maîtres »ou « les nouveaux pouvoirs »[10]. Disons aussi qu'avant la décennie 1970, la production romanesque est plutôt maigre et irrégulière au Congo Brazzaville, si nous en jugeons par les statistiques: **03** romans pour la **décennie 1950**, et **02** pour la **décennies 1960**. Nous sommes encore loin des **13 titres de la décennie 70**, ou du boom romanesque des années suivantes, dont **31 romans publiés entre 1980 et 1989, 36 entre 1990 et 1999, et 26 de 2000 à 2003.** Il est loisible de mentionner que l'engouement des écrivains congolais pour le roman reste un fait indéniable qu'illustrent les données provisoires suivantes : 2004 : 14 ; 2005 : 08 ; 2006 : 13 ; 2007 : 17 ; 2008 : 07 ; 2009 : 14 ; 2010 : 08 romans recensés. Au total, nous avons déjà répertorié près de 160 romans congolais depuis 1953. Des noms déjà célèbres avant 2000, Emmanuel Dongala, Maxime N'Débéka (poésie et théâtre), Henri Lopes et Alain Mabanckou, continuent avec un égal bonheur à entretenir l'aura internationale des lettres congolaises. Nous noterons avec André-Patient Bokiba une situation en contraste avec ce que la critique a appelé l'essoufflement ou le tarissement de la littérature négro-africaine après la première décennie de l'Indépendance :

> Un fait est, en tous cas, tout à fait remarquable, c'est la coïncidence entre l'explosion de la production littéraire congolaise avec l'ère de la radicalisation de la révolution congolaise, c'est-à-dire dans les années 70 ; dans l'ensemble, la qualité des œuvres publiées à cette époque ne paraît pas écrasée sous le poids d'un réalisme socialiste étouffant[11].

Quant à 1973, cette date correspond simplement au début de notre recherche à l'Université de Cergy-Pontoise, et il fallait nous limiter à des romans publiés jusqu'alors. Par ailleurs, 2003 coïncide, pour la thématique politique, avec la publication des romans où est introduit le thème de la guerre civile et des enfants soldats dans la fiction congolaise, inspiré par les conflits fratricides ethniques et tribaux des années 1993, ou ceux de 1997/98. Et la guerre, qu'elle se pratique à l'intérieur ou à l'extérieur d'un pays, est un fait d'abord politique tant au niveau de son déclenchement, de sa pratique que des alliances qui se nouent autour de l'événement. Ces guerres semblent avoir mis le Congo Brazzaville « à feu et à sang », si l'on en juge par la mise en fiction qui en a été faite par deux romans publiés en 2002, *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel Dongala, et *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix* d'Alain Mabanckou, un en 2003, *Le musée de la honte* (Paris, L'Harmattan) de Mabéko Tali Jean Michel, et d'autres par la suite.[12] L'année 2003 voit aussi le retour au roman de Maxime N'Débéka, plus connu comme poète et dramaturge, avec *Sel-piment à la braise*. (Paris, Dapper). Il pourrait être intéressant de voir comment le

[10] Fernando Lambert, « La révolte contre les nouveaux maîtres », *Notre Librairie*, n° 68, janv.-avril, 1983, p.63.
[11] André-Patient Bokiba, *Écriture et* identité *dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 150.
[12] Jean Clément Mengue, *L'élan brisé*, Brazzaville, Éditions Lemba, 2002, 110p.-Makita Philippe, *Le pacte des contes*, Paris, Éditions La Bruyère, 2004 – Issangh'a Mouellet wa Indo, *Fuir Brazzaville-Sud, otages des milices. Journal d'un étudiant congolais pendant la guerre du 18 décembre 1998*, Paris, L'Harmattan, 2005.-Odika Michel, *Au plus près de Brazza*, Paris, L'Harmattan, 2004. - J.-B. Tati Loutard, *Le masque de Chacal*, Paris, Présence Africaine, 2005.- Noël Kodia-Ramata, *Les enfants de la guerre. Éteindre le feu par le feu ?*, Paris, MENAIBUC, 2005, 146p. (Coll. Interdépendance africaine).- Henri Djombo, *La traversée*, Brazzaville, Éditions Hemar, 2005.-et plus récemment, Katia Mounthault, *Le cri du fleuve*, Paris, L'Harmattan, juin 2010, 172 p., etc.

militant révolutionnaire des premières heures de la Révolution, après des hauts et des bas en politique, projette son univers romanesque, et quels rapports ses personnages entretiennent avec la politique, après que l'auteur s'en est lui-même éloigné. La même année, Daniel Biyaoula, après deux romans sur la « migritude »[13], publie *La Source de joies*. Cette troisième fiction ne parle pas explicitement de la guerre, mais en garde l'esprit avec le climat de terreur instauré après un coup d'État manqué, suivi d'une répression terrible. Il campe surtout, dès l'incipit, un personnage, Raphaël Ngoma, torturé par sa conscience après avoir assassiné son ami d'enfance, Basile Butuebuena. Peut-être est-ce une figuration de l'éclatement de la phratrie congolaise sous les coups de boutoir des guerres civiles à répétition qui ont envoyé en exil presque tous les romanciers du Congo ? Il convient enfin de signaler un événement littéraire en 2003 dans le roman congolais : la réédition du premier roman d'Emmanuel Dongala, trente ans après sa parution en 1973, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*. Il y écrit une préface autographe tardive, sorte de mise au point de son parcours de militant ayant cru à la révolution, et aujourd'hui très réservé à son égard, mais toujours accroché à son credo, la foi en l'homme : « Cependant, je crois toujours profondément que nous pouvons changer ce monde en un monde meilleur…», y lit-on précisément.

Le corpus d'étude comprend les romans suivants :

1- BEMBA, Sylvain, ***Rêves portatifs***, Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Editions Africaines, 1979, 206 p.
2- BEMBA, Sylvain, ***Léopolis***, Paris, Hatier/CEDA, 1984, Coll. Monde Noir Poche, 128 p.
3- BIYAOULA, Daniel, ***La Source de joies***, Paris, Présence Africaine, 2003, 246 p.
4- DJOMBO, Henri, ***Le mort vivant***, Paris, Présence Africaine/ Brazzaville, Les Editions Hemar, 2000, 202 p.
5- DJOMBO, Henri, ***Lumières des temps perdus***, Brazzaville/Paris, Hemar/Présence Africaine, 2002, 283 p.
6- DONGALA, Emmanuel, ***Un fusil dans la main, un poème dans la poche***, Paris, Albin Michel, 1973, 284 p. (Réédité en 2003, Le Serpent à Plumes, avec une préface de l'auteur. Groupe Privat/Le Rocher, 2005, (Collection Motifs n°189) pour la présente édition utilisée dans cette recherche)
7- DONGALA, Emmanuel ***Johnny Chien Méchant***, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002, 361 p.
8- KATIA, Mounthault, ***Le cri du fleuve***, Paris, L'Harmattan, 2010, 172 p.
9- LOPES, Henri, ***Sans tam-tam***, Yaoundé, CLE, 1977, 127 p.
10- LOPES, Henri, ***Dossier classé***, Paris, Seuil, Janv. 2002, 252 p.
11- MABANCKOU, Alain, ***Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix***, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002,263 p.
12- MAKOUTA-MBOUKOU, Jean-Pierre, **Le *Contestant ou un pasteur chez les Carmélites***, Paris, L'Harmattan, 2006, 260p. [1ère édition : 1973, La Pensée Universelle].
13- MAMBOU, Aimée Gnali, ***Beto na beto. Le poids de la tribu***, Paris, Gallimard, 2001, 115 p. (Coll."Continents Noirs")
14- MAKHELE, Caya, ***L'homme au landau***, Paris, L'Harmattan, 1988, 152 p.
15- MENGA, Guy, ***Kotawali***, Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Editions Africaines, 1977,

[13] Daniel Biyaoula, *L'impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996, 328p. , et *Agonies*, Paris, Présence Africaine, 1998, 256 p.

282p.
16- MENGA, Guy, ***Case de Gaulle***, Paris, Karthala, 1985, 256 p.
17- M'FOUILOU, Dominique, ***Vent d'espoir sur Brazzaville***, Paris, L'Harmattan, 1990,196 p.
18- M'FOUILOU, Dominique, ***La salve des innocents***, Paris, L'Harmattan, 197 p.
19- N'DÉBÉKA, Maxime, ***Sel-piment à la braise***, Paris, Dapper, 2003, 173 p. (Coll. Dapper Littérature).
20- SONY LABOU TANSI, **L'anté-peuple**, Paris, Seuil, 1983, 190 p.
21- SONY LABOU TANSI, ***La vie et demie***, Paris, Seuil, 1979, 192 p.
22- TCHICHELLÉ TCHIVÉLA, ***Les fleurs des Lantanas***, Paris, Présence Africaine, 1997, 218 p.

Au niveau des analyses, des incursions rapides dans d'autres œuvres du même auteur peuvent se faire si cela s'impose, compte tenu de la pratique, par certains, de l'intratextualité que nous venons de mentionner dans leur univers diégétique.

Du fait de la variabilité de notre objet d'étude, la politique, dans un espace changeant, le Congo Brazzaville et la Congolie, nous adopterons une démarche à la fois diachronique et synchronique. La vision diachronique des romans permet une focalisation multiple du regard des romanciers sur l'indépendance, la révolution, la postcolonie et les autres faits politiques, qui ont leur influence sur la marche des affaires dans les pays imaginaires inventés ou dans un Congo mis en fiction. Dans notre étude, nous avons choisi de privilégier les analyses de détail pour étayer l'argumentation, à savoir la méthode des microlectures. Comme l'explique Jean-Pierre Richard, « La lecture n'y est plus de l'ordre d'un parcours, ni d'un survol : elle relève plutôt d'une insistance, d'une lenteur, d'un vœu de myopie. Elle fait confiance au détail, ce grain du texte »[14]. Cette méthode peut sembler parfois rébarbative et ennuyeuse, mais la nouveauté de certains romans obligeait à cet approfondissement de l'aspect diégétique. Et souvent, certaines séquences apparaissent comme des miroirs réfléchissant l'ensemble du texte et entrent en corrélation fonctionnelle avec les différents niveaux de l'analyse. De façon plus explicite, J.-P. Richard clarifie la démarche par microlectures en ces termes:

> « Déceler, en somme, dans la successivité la plus exacte du texte les forces génératrices d'une forme, et de sa rupture, c'est-à-dire de son passage continuel en d'autres formes, elles-mêmes liées à toute une suite attendue, tout un horizon désiré(désiré/souvenu) du sens : tel était le projet de ces lectures. Il me vouait, on le voit bien, aux scrupules d'une minutie, à l'attrait soutenu d'une petitesse, fût-elle labile, fuyante, et comme toujours, déportée hors d'elle-même. Mais le petit n'est-il pas quelquefois le plus précieux ? »[15]

[14] Jean-Pierre Richard, *Microlectures*, Éditions du Seuil, 1979, Avant-propos, p.7.
[15] *Ibidem*, p.11.

L'analyse de détail s'est imposée de fait dans l'approfondissement des motifs saillants, servant d'illustration d'une thématique qui, présentés dans ses principales articulations, ne sont qu'évoqués succinctement dans les autres fictions. Ainsi en a-t-il été dans les séquences consacrées à certains concepts clés de la recherche : la décolonisation, l'indépendance, la révolution, la postcolonie et les pouvoirs africains. Dans cette démarche, c'est la thématique qui oriente les analyses, et non la périodisation des romans. Par exemple, les échos de l'indépendance, matrice centrale de tous les autres problèmes, se font entendre aussi bien dans les années 1970, 1980 que 1990 et 2000. Ce qui importe, c'est la perspective du regard porté sur l'événement, sa résonance et son impact dans l'univers romanesque dévoilé, en rapport avec la période réelle de l'axe diégétique.

Un travail de synthèse permet chaque fois d'avoir une vue synoptique et variée, enrichie par différentes sensibilités des auteurs, disons une vision polyphonique du même fait. A chaque niveau d'analyse, un roman phare peut être étudié à fond ou plus que les autres, et l'étude complétée par certains aspects évoqués dans d'autres romans du corpus secondaire, même s'ils ne font pas partie du corpus primaire, mais participent d'une certaine manière à un meilleur éclairage de la problématique soulevée. Le temps romanesque ne suit donc pas le temps de la publication du roman. Écrit en 1990 ou en 2000, un roman peut bien camper une situation politique des années 1960, par un recul ou une distanciation voulue par l'auteur pour des objectifs précis. La périodisation des romans laisse la porte ouverte à des anachronismes et à des décalages temporels de plusieurs ordres. Chez la plupart des romanciers d'ailleurs, l'écriture n'est pas contemporaine des faits narrés, et rares sont les récits rédigés dans le feu de l'actualité qui les inspire. Un temps de maturation est souvent nécessaire à la conception, à la rédaction et à la réalisation concrète de l'ouvrage. Et le romancier peut porter son ouvrage en lui pendant des décennies ! Quand on ajoute à ces facteurs la liberté du romancier dans le choix des sujets qui l'intéressent, on comprend pourquoi la thématique des romans subit diverses distorsions temporelles. Toujours est-il qu'une fois la période historique précisée, on s'interroge sur la façon dont l'auteur l'a perçue, la projection qu'il en a fait et sous quel éclairage les événements politiques majeurs ont été présentés. La lecture intertextuelle à l'intérieur des romans congolais du corpus rend compte de cette diversité dans la focalisation. Il est aussi arrivé de convoquer, dans les analyses, des romans non congolais, pour la pertinence apportée à l'aspect examinée, comme par exemple Sembène Ousmane (*L'harmattan*, 1964) dans la période transitoire à l'indépendance, appelée officiellement décolonisation(Partie I, chap.1, 1.1.7.).

Pour cerner la problématique de la politique dans le roman congolais des années 1970 à 2003, nous avons divisé la thèse en trois parties. L'importance du contexte d'énonciation des récits à visée souvent argumentative ou persuasive, et dans un monde de violence politique, justifie la tripartition du

plan. La division d'ensemble s'efforce de rendre perceptibles les multiples relations entretenues par la politique, avec les romanciers d'abord, dans le cadre de leurs activités au jour le jour, ensuite transposée dans les univers fictionnels inventés, pour se complexifier en devenant, sous forme travestie, masquée, ludique ou déformée, le lieu d'une rhétorique. L'invention de mondes insolites, étranges ou merveilleux, ou le simple recours à l'univers onirique, contribue souvent à faire aboutir certaines actions politiques, mettant ainsi en relief les pouvoirs de l'écriture transgressive, et, concomitamment, l'impuissance des « tout puissants » guides éclairés. Cette amplification du rôle des imaginaires fictionnels et, partant, de la littérature en pays de dictatures, justifie que nous lui ayons consacré toute la troisième partie de la recherche. Dans la pratique, il nous a semblé que la politique se voulait avant tout parole efficace dans le déploiement des rhétoriques des hommes liés au pouvoir à différents niveaux. Le simulacre, le paraître, le spectaculaire et le frappant semblent en effet caractériser l'univers politique des fictions congolaises intéressées aux jeux politiques.

La première partie, descriptive, essaie de mettre en relief les éléments constitutifs de l'espace romanesque congolais, ancré dans son terroir. L'environnement géographique, historique, culturel et politique y joue un rôle de premier plan. Certains faits sociaux, culturels et historiques particuliers circonscrivent le cadre spécifique ayant favorisé les activités artistiques et littéraires. La présence récurrente du général de Gaulle au Congo aux moments déterminants de son évolution historique et politique, Brazzaville, à la fois capitale de l'A.E.F. et de la France Libre, la scolarisation très poussée du pays, et la présence d'intellectuels de retour de l'étranger et influencés par les idéologies gauchissantes, peuvent retenir notre attention. La rencontre du politique et du littéraire semble avoir été, et demeurer très féconde au Congo Brazzaville, contrairement aux autres pays de la sous région. Comment se manifeste-elle, socialement et littérairement parlant ? Comment la littérature a-t-elle pu constituer ce lieu de rencontre des politiques écrivains et des romanciers professionnels? Des romanciers aux statuts et itinéraires fort variés se retrouvent dans cet espace « libéré » que Bemba nomme la *Congolie*. Et en cette contrée fictive, la plupart des barrières semblent tomber pour laisser libre cours à l'expression du beau, mais aussi et surtout à l'expansion d'un verbe souvent corrosif et impitoyable. Jusqu'où les écrivains peuvent-ils aller dans la déclaration de leurs rêves ? Pourquoi certains ont-ils subi des menaces, concrétisées dans certains cas par la prison, la radiation de la Fonction publique ou l'exil (forcé ou volontaire)? Et lorsque, parmi les écrivains de tous bords, semblent s'instaurer des rapports tout empreints de respect et d'estime réciproque, que S. Bemba a décrits sous le nom de *phratrie* des écrivains congolais, nous comprenons que l'espace littéraire congolais soit particulier. Les manifestations de la phratrie congolaise au niveau des paratextes et des péritextes des romanciers sont à même de nous fournir des éclaircissements sur des réseaux complexes qui se tissent entre les écrivains, les ouvrages de fiction et certains topoï littéraires.

La seconde partie du travail est consacrée à l'analyse de la thématique politique des romans, dans ses axes diachronique et synchronique. De même que les auteurs nouent entre eux différents liens –souvent fructueux-, de même les ouvrages de fiction s'interpellent et se fécondent, en traversant allègrement les générations et les tribus. Cette intertextualité bien particulière, au niveau des instances tant auctoriales que narratives, commande une lecture des romans, -selon l'heureuse expression de Boniface Mongo-Mboussa-, en miroir[16]. Les constellations des thèmes politiques des romans congolais se retrouvent dans les récits investis diversement selon la sensibilité du romancier, l'époque et le lieu d'énonciation. Souvent, chez un même romancier, le même thème connaît des résonances différentes d'un ouvrage à l'autre. L'air du temps a sans doute changé, et le romancier, au regard de l'évolution sociale et historique, mais aussi de ses convictions et des transformations les ayant affectées, n'est plus peut-être le même. Quoi qu'il en soit, les regards croisés de plusieurs romanciers sur un même fait politique enrichissent la perception de celui-ci, le nuancent et l'enrichissent de diverses perspectives. Les indépendances, les révolutions, la décolonisation manquée, les régimes néocoloniaux et la postcolonie constituent les aspects à partir desquels la politique est interrogée dans son effectivité et dans sa praxis réelle. La domination politique dans les romans, d'essence autoritaire et traditionnelle, semble laisser la porte ouverte à toutes sortes de dérives et d'abus aussi intolérables les uns que les autres. L'État serait-il devenu « criminel » ou « voyou », et les dirigeants de ces républiques imaginaires, seraient-ils tous habités par des instincts maléfiques et diaboliques ? L'imaginaire des romanciers est très fertile dans la création des outopies pour situer leurs fictions : Kazalunda, Mossika, Kinango, Viétongo, Kalawala, République Libre des Palmiers, Tongwetani, Boniko, Yangani, Bangragra, Fukissa, Anzika, Durmen, Ostericarada, Manicarada, Paktwala, Malassa, la Grande République du Kwangu, la République du Tsabu(sécessionniste), Darmellia devenu Kawangotara(sur un coup de tête d'un des Guides Providentiels de *La vie et demie*), Batavia, Monomotapa,Wallaba, Wallabia, etc. Le vocable Congo, conservé dans certaines fictions, n'enlève rien au caractère fictif des événements narrés, même s'il ouvre à des lectures référentielles presque immédiates. Comment interpréter sous différentes plumes -tant de la diaspora que de l'intérieur-, une vision aussi sombre de l'univers politique imaginé par les romanciers congolais ? Et les romans inspirés des guerres fratricides tribales des années 1993 et 1997/98 ajoutent à ce tableau la désolation et la détresse, dans un « État » éclaté et fragmenté en quartiers aux toponymes évocateurs, livré aux pillages, aux massacres, au vol et au viol, et même au bombardement à l'arme lourde ! L'État n'existe plus en tant que structure. C'est le règne de la terreur et du déchaînement d'une violence incontrôlée et incontrôlable…D'où la

[16] MBOUSSA, Mongo, « La littérature en miroir : créativité, critique et intertextualité», *Notre Librairie*, n°160, décembre - février 2006, numéro spécial « La Critique littéraire ».

représentation du chaos, d'un univers sans repères, terrorisé par des gens sans foi, ne connaissant de loi que celle du fusil, de la force brute et nue, génératrice des violences extrêmes.

La troisième partie de la thèse est consacrée à la rhétorique du politique dans les romans congolais, aux façons de dire le politique en pays dictatorial. Les imaginaires politiques, la construction d'un cadre propice à la bonne gouvernance relèvent de l'imaginaire des romanciers qui estiment qu'on peut gouverner l'Afrique autrement, et y vivre décemment. Comment conçoivent-ils ces « utopies positives » ? Sous quel mode donnent-ils à voir ces mondes imaginaires ? Sony Labou Tansi, Sylvain Bemba et Henri Djombo nous éclaireront par leurs romans. Certains textes peuvent être conçus comme des discours adressés à un auditoire dans une perspective argumentative ou/et persuasive. Car, il s'agit pour le romancier, de révéler la face cachée de la politique et de ses acteurs, tout en faisant apprécier les différents ressorts du roman en tant que fiction : l'imaginaire des sites et des personnages, l'art de raconter de manière à tenir les lecteurs en éveil, la création d'images frappantes et d'autres subterfuges narratifs propres à évader ceux-ci dans une Congolie ancrée par la magie du verbe à des réalités quelquefois reconnaissables. La théâtralisation des récits (dramatisation ironique, burlesque ou carnavalesque) et l'utilisation du réalisme merveilleux viennent nous rappeler le caractère polygraphe de ces romanciers qui pratiquent tous plusieurs genres en même temps, et dont certains ont été (ou sont) poètes, auteurs d'oeuvres dramatiques ou responsables de troupes théâtrales. D'où cette étonnante facilité à passer d'un registre à un autre, d'une tonalité à une autre, et de faire appréhender, dans l'esthétique du contraste et une rhétorique de la dialectique, la duplicité de l'homme politique,sa bouffonnerie, sa légèreté et sa vacuité. Il représente le vrai *zoon politikon*, surtout quand les romanciers les incarnent dans les images du bestiaire: des êtres carnassiers, liberticides, anthropophages et cruels. Mais leur violence inouïe, mise en relief par un réalisme cru, possède des limites que lui assigne le romancier dans la fiction: la magie, pratiquée réellement par certains personnages dans les textes, mais aussi, celle, plus subtile, de l'écriture, lieu par excellence du rêve ou de l'imaginaire libéré. La mise en narration de la politique dans le roman est très variée : simultanée, antérieure ou postérieure, dans les rapports qu'entretiennent les narrateurs avec leurs textes, ou de ceux existant entre les narrateurs ou les personnages avec les faits et événements politiques mis en fiction ; le choix de l'une des modalités narratives cache chaque fois des intentions pragmatiques à dévoiler. Elle emprunte parfois les voix féminines (Dongala, Kimbidima, Lopes, Mabanckou…) et celles, très novatrices de l'enfant (Dongala), car le pathos ainsi créé est ressenti avec plus d'acuité. Enfin, l'importance prise par l'intertexte et certains topoï romanesques dans le corpus choisi, pouvant aller jusqu'à la co-création sur un même sujet, nous impose une lecture en miroir de certains ensembles de romans, mis en perspective. Les personnages de lecteurs projetant d'écrire leurs propres romans entraînent le lecteur réel vers d'autres contrées, d'autres auteurs, africains ou non. Les frontières du

roman semblent s'étirer à l'univers entier, à voir la facilité avec laquelle les personnages traversent les pays et les continents. C'est peut-être une façon, pour certains écrivains congolais, de faire vivre à leurs récits la mondialisation et la globalisation dans lesquelles ils sont eux-mêmes engagés, « l'heure des destinées individuelles [étant plus que jamais] révolue », pour reprendre une heureuse expression de Cheikh Hamidou Kane dans *L'aventure ambiguë*.

Telles sont les trois grandes articulations de cette recherche: le contexte de constitution d'un espace littéraire particulier au Congo avec des pratiques textuelles et intertextuelles singulières, la thématique politique envahissante dans les romans les plus marquants et les plus importants, et les imaginaires politiques se déployant en rhétoriques variées pour dire le politique dans un environnement peu enclin à la tolérance et à la liberté d'expression. Commençons d'abord par circonscrire le cadre particulier du contexte d'engendrement des romans, qui fait presque corps avec les romans eux-mêmes, puisque directement intégré par certains romanciers à leurs fictions dans les avant-propos, notes ou préfaces auctoriales.

PREMIÈRE PARTIE

CONTEXTUALISATION DE L'ESPACE ROMANESQUE CONGOLAIS

> La contextualisation est l'opération qui consiste à inscrire un texte dans une situation d'énonciation (celle de sa production et celle de sa réception). […] Elle étudie les motivations, enjeux, conditions pratiques et idéologiques et situation concrète de création et première publication des œuvres, ainsi que leur réception liée en particulier aux attentes des diverses catégories de lecteurs et aux façons dont l'auteur peut anticiper sur celle-ci. Elle tient donc compte de toutes les dimensions de la situation d'énonciation pour, à partir de celle-ci, aborder les questions liées aux enjeux idéologiques, sociologiques et politiques[17].

La définition ainsi donnée au mot « contextualisation » par P. Aron et alii spécifie les divers ancrages en écho dans l'appareil énonciatif du texte, aux dimensions matérielles, idéologiques et institutionnelles. Prendre le parti de situer les œuvres à étudier dans leur contexte revient à considérer la littérature non comme un « en-soi », mais comme un objet esthétique en constante interaction avec les instances productrices, réceptrices et institutionnelles. La construction de sens d'un texte ne se fait qu'à travers des mécanismes complexes qui engagent la confrontation du texte avec ces différents ancrages. Ce qui signifie que même les « désencrages » des textes, du moins en ce qui concerne la fiction, ne sont pas hasardeux et devraient trouver leurs motivations autant chez l'écrivain que dans le public cible ou récepteur, socialement, idéologiquement et politiquement situé. L'imaginaire des écrivains, les structures de leurs fictions ainsi que leur esthétique romanesque renvoient sans doute, en tant que langage, à une expression à articuler avec les autres pratiques sociales. Un regard rapide sur la production romanesque congolaise révèle les multiples marques de son contexte d'engendrement.

Les romanciers congolais inscrivent généralement, dans leurs textes romanesques le contexte d'énonciation des récits, souvent de façon très explicite. Dans cette première partie, nous rendrons compte des différents éléments de mise en contexte des fables, des personnages et des univers que les romanciers déploient dans les romans. Les aspects de la contextualisation de l'imaginaire des fictions nous orientent vers trois directions: d'abord, le plan historique, où des faits politiques et sociaux ont effectivement eu lieu ; ensuite l'espace humain, lieu d'engendrement des auteurs, et enfin le « territoire » ayant rendu possible une certaine vie littéraire avec des pratiques spécifiques, la Congolie. Nous voudrons ainsi nous situer dans la perspective de l'interaction entre la création des ouvrages et les structures qui les président, car, comme le rappelle Dominique Maingueneau :

> Les écrivains produisent des œuvres, mais écrivains et oeuvres sont en un sens eux-mêmes produits par tout un complexe institutionnel de pratiques.[…]Chaque geste créateur mobilise, qu'il le veuille ou non, l'espace qui le rend possible, et ce même espace ne tient que par les gestes créateurs qu'il rend possibles[18].

Les romanciers prennent eux-mêmes plaisir à montrer plus ou moins clairement les multiples référents de leurs discours fictifs, comme s'ils craignaient qu'on ne prenne leurs textes pour de pures

[17] Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 120-121(2è édition revue et augmentée, 2006).
[18] Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation,* Paris, Armand Colin, 2004, p.42.

fantaisies. Ils y convoquent à satiété leur pays d'origine, le Congo Brazzaville, le Pays, mis en fiction sous différentes coutures. Le « Congo », vocable « magique», en même temps source de discours et discours lui-même, tire sa richesse de son appartenance simultanée à la réalité et au mythe, comme le sont par ailleurs les êtres qui s'y meuvent. La forte contiguïté entre des ordres aussi antagonistes vient peut-être du fait que le glissement du Congo réel à la *Congolie* littéraire, et vice versa, est souvent si naturel qu'on n'y fait pas attention. Les mondes possibles jouxtent le monde réel, et les univers romanesques deviennent des sortes d'ombres gravitant autour d'un archétype évanescent dont en définitive, nul ne peut se vanter de s'être approprié. Ainsi en est-il de la politique, point focal de l'énonciation romanesque, dont chaque romancier ne peut saisir que les aspects en résonance avec sa subjectivité, partagée, espère-t-il, avec des lecteurs, congolais ou non. La composante spatiale ne saurait expliquer à elle seule l'intense activité scripturale au Congo Brazzaville. Les acteurs directs des ouvrages ont su, du moins jusqu'à un certain degré, se protéger et protéger l'exercice de leur profession d'écrivains libérés, dans un espace qu'ils ont voulu affranchi de la tutelle du politique. Dans cet exercice, ils ont joué dans les marges laissées par les différents régimes politiques, mais quelquefois en les dépassant, avec des risques acceptés et assumés. La phratrie des écrivains congolais a peut-être constitué –surtout à la période du monopartisme jusqu'aux années 1990- ce moule invisible ayant soudé les écrivains congolais dans une dynamique créatrice interactive. Il s'est sûrement posé chez eux la résolution de cette aporie: comment écrire, en homme libre, dans un espace politique d'intolérance et de dictature où la pensée unique étend ses droits et son emprise sur toutes les productions artistiques et intellectuelles? Les écrivains ont dénoué le nœud gordien à leur manière, par les multiples artifices qu'offre non seulement la vie sociale, mais aussi par la magie de l'art, un imaginaire pourtant enraciné dans la quotidienneté. Ceux qui se sont laissés prendre au jeu se sont-ils trop approchés de la table du prince qui les a soupçonnés de nourrir secrètement des intentions maléfiques contre son pouvoir ? La censure, aux formes très variées selon les cas, a sévi ; certains, pour contourner la note de censure, ont pratiqué une écriture du camouflage et du masque quand ils ne se sont pas simplement exilés eux-mêmes, volontairement ou par contrainte. Mais, et c'est ce qui est admirable au Congo Brazzaville, les liens sont restés en général très forts entre les écrivains de la diaspora, ceux du terroir et le public récepteur congolais, comme il nous a été donné de le constater lors des interviews accordées par certains romanciers, tels Guy Menga, Tchichellé Tchivéla ou Henri Lopes.

Chapitre 1 : un contexte historique particulier favorable aux lettres: du Congo à la Congolie

1.1. Brève histoire politique. Dates marquantes et événements majeurs

Les romanciers congolais, de diverses manières, réfèrent le lecteur au cadre temporel générique d'énonciation de leur fiction. Les faits historiques et politiques, les dates réelles ou proches de l'événement connu de tous, sont des indices d'embrayage du récit. Dans un entretien organisé autour de Tchicaya U Tam'Si et Sony Labou Tansi, Daniel Maximin pose la question suivante :

- « Dans toutes vos œuvres, l'Afrique est présente dans sa quotidienneté, on a envie de demander lequel d'entre vous se trouve en Afrique. »

- « Je dirais, répond Tchicaya, que Sony habite le Congo, moi le Congo m'habite ».

Et Sony :

- « Nous sommes tous au Congo parce qu'un livre comme *Les cancrelats* cela efface complètement les six mille kilomètres qui existent entre le Congo et ici. Ce qui nous rapproche c'est un patriotisme pour une patrie qui n'a pas encore ses frontières. Je crois que ce qui nous habite tous, c'est une passion, une passion d'une nation, une revendication de la différence » [19]

Les deux auteurs insistent sur la forte prégnance du terroir congolais dans les œuvres de fiction de ses fils. On aurait tort de penser que l'éloignement du sol natal est synonyme d'oubli des réalités nationales. Bien au contraire, celles-ci nourrissent l'imaginaire littéraire, qu'on soit de la diaspora ou qu'on réside au pays. Et les romanciers prennent plaisir à afficher leur pays dans la fiction, que ce soit dans les instances paratextuelles ou textuelles. Très souvent, ils écrivent des avant-propos ou des préfaces autographes circonscrivant sans fioriture le pays d'origine, tremplin à partir duquel tout devrait se situer. Au niveau de l'histoire, certaines dates retiennent l'attention. Arrêtons-nous avec Antoine Aïssi sur une brève histoire de la République Populaire du Congo de 1880 à1980, «exposé analytique des principaux événements ayant marqué la vie ne notre pays de la colonisation à nos jours

[19] Daniel Maximin, « Le dialogue interrompu », *Notre Librairie*, N° 92/93, Littérature congolaise, p.91.

»[20]. D'autres dates importantes proviennent de diverses autres sources et chronologies (Bazenguissa-Ganga Rémy: 1997, Moukoko Philippe: 1999, E.D. Apprill, A. Kouvouama et C. Apprill : 1998).

L'histoire du Congo telle qu'elle se présente aujourd'hui a commencé en 1875-1878 et 1879-1881, avec les deux missions de l'Italo-français Pierre Savorgnan de Brazza, jeune officier de Marine qui conclut à Mbé avec Makoko (onkoe) Roi des Téké un traité d' « amitié » ou de « protectorat », le 10 septembre 1880. Le **3 octobre 1880**, Brazza prend « officiellement » possession du territoire de Ncouna (Ntamo, entre les rivières Impila et Djoué). Un poste est alors fondé à Mfoa, emplacement de la future Brazzaville. Le 21 novembre 1882, c'est la ratification du traité de Mbé par le Parlement Français. Tout de suite après, un autre traité sera signé entre le Lieutenant de Vaisseau André Cordier et Loembe, un dignitaire Vili de la côte du Loango. Le drapeau français est alors hissé non loin de l'actuel pont de Pointe-Noire (signe de prise de possession). Nombreux autres traités seront par la suite « extorqués » aux chefs locaux du Kouilou-Niari.

De novembre 1884 à février 1885 se tient la Conférence de Berlin, qui aboutit au partage et à la balkanisation de l'Afrique. Le 5 février 1885, un accord consacre la souveraineté du roi des Belges, Léopold II, sur l'Etat indépendant du Congo (futur Congo Belge) alors que la rive droite revient à la France. Des résistances autochtones sont vite maîtrisées.

La mainmise de la France sur le Congo peut être rendue en quelques repères. En effet, le 28 avril 1886, le Congo est détaché des possessions françaises du Golfe de Guinée : ainsi naît le Congo en tant que colonie française ; Savorgnan de Brazza est nommé Commissaire Général du Congo Français. Le 29 juin 1886, les colonies du Gabon et du Congo Français, tout en conservant une large autonomie, sont placées sous l'autorité supérieure du Commissariat Général. Le 11 décembre 1888, le Gabon est réuni au Congo, et le 30 avril 1891, les Possessions Françaises de l'ouest africain (Afrique centrale) prennent officiellement le nom de Congo Français, avec la résidence du Commissaire Général fixée en 1897 à Libreville, puis en 1903 à Brazzaville. Le 11 février 1906, le « Congo français » est divisé en trois colonies autonomes : le Gabon, le Moyen-Congo et l'Oubangui-Chari. Ce n'est que plus tard en 1920 que le territoire militaire du Tchad sera érigé en colonie. Le 15 janvier 1910, un décret donne l'appellation d'Afrique Équatoriale Française au Congo français, avec une constitution calquée sur celle de l'Afrique Occidentale française (A.O.F.).

Antoine Aïssi met ensuite en relief les multiples formes prises par les résistances des peuples congolais ayant toujours refusé le fait colonial: armées, organisées, passives ou actives, religieuses,

[20] Antoine Aïssi, « Brève histoire de la République Populaire du Congo de 1880 à 1980», in *Notre Librairie,* N°92/93,1988, pp.44-48.

matsouaniste ou politiques. Toutefois, selon cet historien, la vie politique ne commence réellement au Congo qu'après la Seconde Guerre mondiale, avec la montée des nationalismes. En effet, de 1946 à 1958 deux partis politiques sont en lutte et dominent l'échiquier politique : le Parti Progressiste Congolais (PPC) de Jean Félix Tchicaya, affilié au RDA (Rassemblement Démocratique Africain) d'Houphouet Boigny, et le Mouvement Socialiste Africain (MSA) de Jacques Opangault, lutte relayée ensuite par la rivalité MSA-Uddia (Union pour la Défense des Intérêts des Africains, d'obédience RDA) de l'Abbé Fulbert Youlou.

Des dates méritent d'être retenues entre 1944 et 1960. En 1944 se tient la Conférence de Brazzaville, et en 1946, l'Union Française est créée. En 1956, Gaston Defferre élabore la Loi-cadre (21 juin) pour accélérer le processus de la décolonisation. À la même date, F. Youlou crée l'Union pour la Défense des Intérêts des Africains (U.D.D.I.A.).

En 1957, les premières élections législatives se déroulent au Congo français. Une courte majorité d'**un** siège est obtenue par le MSA qui contrôle alors le gouvernement. Soudoyé, le député George Yambot, pourtant élu sur la liste MSA, rallie l'UDDIA, faisant ainsi basculer la majorité en faveur de F. Youlou.

L'année 1958 connaît en France l'avènement de la Ve République. C'est alors qu'un Référendum dans les colonies, en vue de la création d'une Communauté Franco-Africaine, est proposé par de Gaulle : le Congo vote pour le OUI à 79%, et par voie de conséquence, le 28 novembre 1958, c'est la proclamation de la République du Congo au sein de la Communauté Française. Fulbert Youlou est le Premier Ministre du gouvernement provisoire, après son «coup d'Etat constitutionnel » qui a évincé Opangault. Il s'en suit, en 1959, une guerre ethno politique à Brazzaville entre les partisans d'Opangault et ceux de F. Youlou. Après l'arrestation d'Opangault, on assiste à un massacre des matsouanistes par Youlou. C'est dans ces conditions troubles que le 15 août 1960, l'Indépendance du Congo Brazzaville est proclamée. André Malraux est, lors des cérémonies marquant cet événement historique, le représentant officiel de la Métropole, la France dirigée par le Général de Gaulle.

> Mais quelle « Indépendance » ? S'il y a eu rupture juridique, politique avec l'ordre colonial, le système d'extraversion économique soigneusement mis en place est resté en marche jusqu'à ce jour.
> Dès lors, l'indépendance réelle ou la marche vers cet objectif se jugera par la capacité des dignitaires politiques à desserrer l'étau de la dépendance dans l'intérêt des peuples et de la nation ou au contraire dans leur inclination à la démission, écrit Aïssi**.**

Les 13, 14 et 15 août 1963, « Vive les Trois glorieuses ! » C'est la chute du premier président congolais, l'Abbé Fulbert Youlou, chassé du pouvoir par un soulèvement syndical et populaire, « à

cause de sa trop grande dépendance vis-à-vis de l'ancienne métropole et d'autre part à sa volonté de réduire tout mouvement progressiste ou de gauche assimilé automatiquement au communisme », note encore A. Aïssi. Même après son éviction du pouvoir, il a continué à lancer des diatribes enflammées contre le communisme; à preuve son essai politique au titre révélateur : *J'accuse la Chine*[21]

De décembre 1963 à juillet 1968, c'est la deuxième République sous la présidence d'Alphonse Massamba-Débat, qui crée le Mouvement National de la Révolution (MNR) ainsi que la Jeunesse de ce parti, la JMNR. Les « contre-révolutionnaires » sont chassés du pouvoir. La Confédération Générale Africaine des Travailleurs (CGAT) est supprimée, ainsi que les autres mouvements syndicaux, tous remplacés par la Confédération Syndicale Congolaise. En février 1965, un triple assassinat, commis par la JMNR contre Pouabou, Président de la Cour suprême, Matsocota, procureur de la République, et Massouémé, directeur de l'Agence Congolaise d'Information, ébranle la société congolaise.

Le 31 juillet 1968, un mouvement insurrectionnel porte Marien Ngouabi au pouvoir. La chute de Massamba-Débat a comme corollaire la déchéance de son parti, le Mouvement National de la Révolution (MNR), suite à la radicalisation de l'idéologie politique par les tenants du socialisme scientifique, « face à un pouvoir de plus en plus personnel et du « socialisme bantou » prôné par le Président ». Ainsi, le 1er août 1968 est constitué le Conseil National de la Révolution (CNR), suivi, un mois après, le 31 juillet 1969, par la création du parti congolais du travail (P.C.T.), « premier parti marxiste-léniniste au pouvoir en Afrique ». Les responsables politiques annoncent avoir déjoué plusieurs coups d'Etat. Le 3 janvier 1970, Marien Ngouabi « réajuste » la révolution et fait adopter une constitution qui consacre la suprématie du Parti unique (PCT) sur les autres organes politiques. En 1972, le coup d'Etat manqué d'Ange Diawara, le M22, est suivi par la liquidation de la gauche historique ; deux célèbres musiciens, Matoumpa Mpollo et Franklin Boukaka sont assassinés. Parmi les personnes arrêtées figurent des écrivains, tels Maxime N'Débéka, Sylvain Bemba (alors qu'il venait d'être nommé ministre), et des hommes politiques tels B. Kolélas, A. Raoul, P. Lissouba ou Claude Ernest Ndalla. En 1973, cette lutte des tendances dans le pouvoir marxiste se termine avec l'assassinat de Diawara et de ses lieutenants, dont les cadavres sont exposés au « Stade de la Révolution». Le 18 mars 1977, le président de la République Populaire du Congo, le Commandant Marien Ngouabi est assassiné à son tour. Dans la nuit du 22 au 23 mars 1977, le Cardinal Emile Biayenda est assassiné par les hommes de main du Comité Militaire du Parti. Le 25 mars 1977, l'ancien président de la république, Massamba-Débat, est exécuté, car accusé de « complicité » dans l'assassinat de Marien Ngouabi par le CMP. La condamnation à mort est prononcée par une cour

[21] Abbé Fulbert Youlou, *J'accuse la Chine*, Paris, La Table Ronde, 1966, 253 p.

martiale siégeant à huis clos. Il faudra cependant attendre 1978 pour que le procès relatif à l'assassinat de Ngouabi, celui dit « de la révolution » se tienne à Brazzaville : onze condamnations à mort sont prononcées, dont une par contumace. Les autorités de Brazzaville sont sourdes aux appels internationaux et exécutent les dix « accusés », au petit matin. Ils sont immédiatement tous ensevelis dans une fosse commune; et par ailleurs, ils sont tous des ressortissants de l'ethnie kongo. Kikakidi, un des prétendus assassins de Marien Ngouabi, est aussi exécuté peu de temps après. De 1977 à 1979, le colonel Joachim Yhombi-Opango effectue un bref passage à la tête de l'État avec le Comité Militaire du Parti (C.M.P.), marqué par la terreur militaire : procès politiques pour se débarrasser des opposants ou politiciens gênants, exécutions publiques, « au petit matin », condamnations au nom de la « justice révolutionnaire », mis en fiction dans plusieurs romans à des degrés différents.

En 1979, secondé par Thystère Tchicaya, le colonel Denis Sassou Nguesso met en minorité Yhombi-Opango au Comité Central, accusé de « dérive autoritaire droitière ». A la tête du Mouvement du 5 juillet 1979, il le remplace à la présidence de l'État congolais, et le fait incarcérer.

En 1982, un double attentat à la bombe survient simultanément au Cinéma Star de Brazzaville et à l'aéroport de Maya-Maya. Il entraînera en 1984 le procès de l'affaire des « poseurs de bombes », dont le dénouement sera la condamnation à mort de Ndalla Ernest (gracié après), et dix ans de prison ferme pour Thystère Tchicaya. Cette affaire retiendra l'attention de Dongola, dans *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* (1998).

La décennie 1990 est très riche en événements politiques et marque un tournant capital dans l'orientation du climat politique congolais. Le « vent de l'Est » et les effets du discours de La Baule, prononcé par Henri Mitterrand et conditionnant l'aide de la France au respect de la démocratie, se font ressentir à tous les niveaux de la vie politique, dont certains romans se font l'écho. C'est aussi l'éclatement de l'État, fragilisé par des guerres fratricides tribales, durant lesquelles les dirigeants n'hésitent pas à utiliser tous les moyens pour s'imposer : armes lourdes, milices, tueries massives, exécutions sommaires, destruction des arbres fruitiers et des cultures pour affamer « l'ennemi». Une abondante littérature se rattache à la thématique de la guerre inspirée par cette période trouble et agitée.

En 1990, le Comité central du PCT accepte le principe du multipartisme. Des mouvements sociaux s'organisent pour des marches et des manifestations en faveur du pluralisme politique, finalement institutionnalisé par la loi n° 027/90.

En 1991 se tient une Conférence nationale souveraine, présidée par Mgr Kombo. André Milongo sera élu Premier Ministre de transition à l'issue des assises. D'anciens responsables politiques en exil rentrés au Congo jouent un rôle de premier plan dans le déroulement des travaux de cette Conférence, tel Guy Menga, tandis que d'autres reviennent occuper des postes politiques, à l'instar de Maxime Ndébéka.

Un double événement est à signaler en 1992 : l'adoption du référendum constitutionnel, et les élections législatives, gagnées par l'UPADS et le MCDDI, c'est-à-dire par l'opposition politique. Pascal Lissouba l'emporte aux premières élections présidentielles démocratiques devant Kolélas. Le PCT signe avec celui-ci un accord de gouvernement. La répression d'une marche de l'opposition fait trois morts.

En 1993, la contestation par l'opposition des résultats du premier tour des élections législatives entraîne le Congo dans une impasse politique. Il se produit en effet une situation insolite où dans un même pays, deux gouvernements parallèles fonctionnent : celui de Yhombi-Opango et celui de Thystère Tchicaya ! L'inévitable se produit, car la guerre éclate entre les milices de Lissouba et celles de Kolélas, après l'échec des accords de Libreville.

En 1995, l'entrée de l'opposition de Kolélas au gouvernement de Yhombi, et la signature d'un pacte pour la paix par toutes les tendances politiques, en présence du Directeur Général de l'UNESCO, le 24 décembre, n'apporte point de solution durable à la crise politique congolaise. En effet, en 1997, Sassou Nguesso rentre de son exil français après cinq ans d'absence du Congo. Le président Lissouba, dont le mandat arrive à échéance, fait proroger celui-ci par un Conseil constitutionnel créé, dit-on, en catimini. Après l'échec de sa tentative de désarmer les milices de Sassou Nguesso, les deux s'engagent dans la seconde bataille de Brazzaville. Kolélas est nommé Premier ministre de Lissouba. Appuyé par les forces angolaises, Sassou Nguesso impose sa victoire sur les milices de Lissouba qui prend le chemin de l'exil avec les hommes politiques qui le soutenaient alors : Bernard Kolélas, Yhombi Opango, de nombreux ministres et responsables à différents niveaux, etc. En 1998, la tenue d'un « Forum pour la réconciliation nationale » légitime le pouvoir de Sassou Nguesso. L'ouverture de la procédure de jugement des anciens dirigeants pour génocide est instituée. Des opérations militaires du nouveau régime contre les milices Ninja sont engagées dans le Pool, où une résistance s'est organisée contre le nouveau pouvoir de Sassou. On parle des massacres de plus d'un millier de civils…

En 2002, une nouvelle constitution est adoptée, et Sassou Nguesso réélu pour un nouveau mandat présidentiel de **sept ans**. En 2009, il est à nouveau réélu pour un autre mandat de **sept ans** en juillet 2009, après modification de la constitution pour lui permettre de briguer un énième mandat.

La plongée au cœur des dates et événements importants de l'histoire politique du Congo Brazzaville permet au lecteur des romans de mieux se retrouver dans cette fiction toute imprégnée de l'atmosphère historique, politique et idéologique de son engendrement. Les personnalités et faits majeurs de l'histoire du pays et de la métropole se retrouvent dans la fiction congolaise : Matsoua, Diawara, Ngouabi, Lissouba, l'abbé F. Youlou, Yhombi-Opango, Sassou Nguesso, De Gaulle, André Malraux, etc. Les événements historiques majeurs à portée politique traversent maintes fictions : la

colonisation, l'indigénat avec l'impôt forcé, le référendum gaulliste, la Communauté franco-africaine, l'Indépendance, les assassinats politiques et les coups d'État pléthoriques, la révolution et la démocratie, etc. Mais l'événement le plus marquant qui sous-tend la plupart des récits publiés jusqu'aux années 1990, et même au-delà, demeure l'orientation socialiste ou marxiste du pays depuis Les Trois Glorieuses d'août 1963.

1.2. L'embrayage idéologique : Socialisme et marxisme léninisme

L'orientation socialiste constitue une donnée fondamentale au Congo Brazzaville depuis Les Trois Glorieuses (13, 14 et 15 août 1963) ainsi qu'un embrayage idéologique des auteurs et des textes. Au Congo Brazzaville, tous les secteurs de la vie sociale, culturelle et artistique ont été régentés par la très forte prégnance de l'idéologie officielle à partir de 1963, année de la « révolution » des Trois Glorieuses. Par celle-ci, le Congo entendait se donner de nouvelles structures et œuvrer pur une indépendance réelle dans tous les secteurs de la vie du pays. Le nouveau virage politique devait aller de pair avec l'économie, comme le suggère fort opportunément Paul Marie de la Gorce dans un essai :

> ...le socialisme, c'est la remise en cause de l'appartenance des nations décolonisées à l'univers capitaliste : c'est le renversement du pouvoir économique qu'Américains et Européens voudraient détenir encore, après l'accession à l'indépendance de leurs anciennes possessions, c'est la prise en main des moyens de production par les nouveaux États.

La littérature, et plus particulièrement le roman, en a subi les effets et les conséquences du socialisme comme idéologie officielle de l'État pendant près de trois décades, de 1963 à 1991, directement ou indirectement. Au niveau des écrivains, les pratiques scripturales ou l'esthétique romanesque en général laissent percevoir de fréquentes références à la politisation certaine de l'espace congolais. Les écrivains en sont bien conscients, comme le relève Emmanuel Dongala, par exemple :

> Pour le congolais qui écrit, la réalité première est qu'il vit dans une société hautement politisée, à idéologie officielle, le marxisme-léninisme (comme l'est également l'organisation unique qui représente les écrivains du pays), où le maître-mot est « révolution » avec tout le cortège de mots, d'images d'Épinal que cela suppose (peuple, masse, héros, science…) et de thèmes privilégiés (collectivisme, social-réalisme…). Discuter de l'étape actuelle de la littérature congolaise sans prendre ce facteur en considération est faire la politique de la légendaire autruche[22].

C'est dire que les écrivains congolais, sous les différentes ères politiques successives (socialisme, marxisme-léninisme et démocratie) ont subi, directement ou non, l'idéologie étatique du moment, sorte d'embrayage, à laquelle chacun a réagi à sa manière et selon sa sensibilité, mais aussi selon sa position sur l'échiquier politique ou littéraire d'où l'énonciation de son dire littéraire se

[22] E Dongala, « Ce que je crois... », article in *Peuples Noirs/Peuples Africains*, n°9, 1979, p.59.

déployait. Dans le même sillage, Sylvain Bemba rapporte un fait relevé par un critique américain à propos de la littérature congolaise : « Quand un mécène nord-américain s'est proposé de publier aux Etats-Unis une anthologie de nouvelles congolaises, la chose qui l'a le plus frappé était -sans que les écrivains retenus ne se soient concertés- l'identité thématique : «Rien que des sujets politiques, avait-il constaté »[23].

La politique n'est pas au Congo Brazzaville, pour les écrivains, un épiphénomène. Elle est constitutive de l'acte d'écriture, des abords du texte au texte lui-même, par les multiples renvois et références que ceux-ci convoquent. La distanciation par rapport à la politique officielle est une conduite générale de presque tous les romanciers qui n'acceptent pas de se laisser « incarcérer» dans quelque idéologie que ce soit, mais tiennent en premier lieu à leur liberté de créateurs d'oeuvres de l'esprit. La propension aux sujets politiques dans les romans peut être aussi interprétée comme un écho de l'environnement social et politique qui, en l'occurrence, participe directement à l'acte d'énonciation même et au processus d'engendrement textuel. Le degré d'immersion des auteurs et des ouvrages dans l'univers politique diffère, comme nous le verrons plus loin. Quand Gilbert Lombalé-Baré fait un panorama du roman congolais[24], cet aspect saillant ne lui échappe guère : « La littérature congolaise, fortement politisée, à l'image de la société elle- même est, dans une large mesure, l'expression d'un vaste et énergique refus. La critique et la dénonciation sont une caractéristique majeure de cette littérature »

La vision critique de la société congolaise en général, et de la classe bourgeoise et politique en particulier, est très largement partagée par les écrivains congolais, soucieux, pourrait-on dire, d'une littérature du « comment mieux vivre». Elle se fait très virulente à l'encontre de « ceux qui cherchent à exploiter les autres. C'est pourquoi notre littérature reste celle du combat perpétuel qu'il faut livrer, non par la violence mais en jouant, comme autrefois, le rôle de ceux qui étaient chargés de dire publiquement certaines vérités », ajoute Guy Menga[25]. Ainsi le débat sur le vécu quotidien des Congolais, leurs espoirs et leurs angoisses, traversent les romans, et installent la palabre, la discussion libre sur l'univers environnant et sur soi. Nous ne sommes point étonnés de voir R. Chemain et A. Chemain-Degrange intituler la partie de leur anthologie consacrée au roman jusqu'à la fin de la

[23] In *Notre Librairie, N°92/93, op. cit., p.15.*
[24] Gilbert Lombalé-Baré, « La littérature congolaise et le rêve du changement», *Présence Africaine,* n° 158, 2è trim. 1996, p.258-282 (p.258 ici).
[25] Guy Menga, in Alain Brézault et Gérard Clavreuil, *Conversations congolaises,* Paris, L'Harmattan, 1989, p. 71

décennie 70 : « Le Réalisme critique »[26]. Ils la concluent fort judicieusement :« …Le roman congolais se situe à l'intérieur de la société qu'il décrit afin de l'amender, de la perfectionner, en suscitant la réflexion du lecteur […] il s'agit pour la majorité des romanciers congolais de remplir une fonction à l'intérieur d'une société dont ils ne s'excluent pas.»[27]

Il ressort de ces observations une certaine conception du statut du romancier congolais. Il se conçoit avant tout comme un membre lucide d'une cité à construire, et dans laquelle la promotion du bien-être, de la justice et des droits fondamentaux des hommes sont un impératif. Donc, le roman congolais, parce qu'il s'intéresse au destin de la cité, et à la meilleure façon de l'organiser, est, dès ses origines, éminemment politique dans ses contenus comme dans sa mise en forme en tant qu'objet de consommation esthétique. Quand il décrit l'espace politique réel, le romancier s'en distancie, même s'il éprouve des sympathies pour l'orientation idéologique opérée par le personnage du dirigeant mis en fiction. La plupart du temps, la tendance est à la dénonciation des travers du personnel politique et des dysfonctionnements de tous ordres sur lesquels, par métaphorisation ou par agrandissement hyperbolique, l'auteur attire l'attention de son lecteur et l'invite, *a contrario,* à une autre conduite. Pour Alpha Noël Malonga, « la plupart des romans congolais procèdent par la peinture du mal pour faire désirer le bien». Il le dit de façon plus claire : « Quoique la peinture du mal soit prépondérante, dans le roman congolais, l'humain triomphe toujours de l'animalité et de toute bestialité »[28].

La « foi de ces romanciers en l'homme », disons, leur humanisme, est à la base de leur démarche scripturale. En vain chercherons-nous parmi eux un hagiographe ou un mandarin. Presque tous semblent pointer un doigt accusateur sur l'idéologie socialiste ou marxiste qui, mal adaptée et détournée de son dessein fondamental, est devenue un tremplin à la barbarie et à l'inhumanité de certains dirigeants africains. Nous entendons établir un distinguo entre le marxisme, idéologie de libération ou d'émancipation de l'homme, et l'usage qu'en fait le personnel politique, -plutôt «*pourritique*» (Henri Djombo) dans les fictions congolaises. Des pratiques hautement machiavéliques et antidémocratiques, ou « anté-peuple », pour emprunter le titre du roman de Sony Labou Tansi, sont souvent mises en avant. À notre question sur la condamnation du marxisme dans les œuvres narratives congolaises, Tchichellé Tchivéla a fait cette mise au point éclairante :

> Au vrai, nous connaissions la part que cette idéologie a prise dans la victoire des mouvements de libération qui s'en sont inspirés en Asie (Vietnam) et en Afrique noire (Angola, Mozambique, Guinée-Bissau, etc.) pour la fustiger encore dans nos œuvres. Ce que nous dénoncions, ce sont les contradictions que nous relevions entre les

[26] Roger Chemain et Arlette Chemain-Degrange, *Panorama critique de la Littérature congolaise contemporaine*, Paris, Présence Africaine, p.49-104
[27] *Ibid.*
[28] Alpha Noël Malonga, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp.177 et 179, dans l'ordre.

> discours et les actes de ceux qui chez nous se réclamaient du marxisme…Il est vrai aussi que nous avions toujours fermement résisté à ces pseudo marxistes qui avaient le culot de nous exiger de nous conformer aux canons du « réalisme socialiste »[29].

Dans la même perspective, Jean-Pierre Mabouta-M'Boukou analyse l'attrait exercé par le marxisme chez les écrivains noirs en général. La condamnation du racisme, la dénonciation des injustices et surtout l'exploitation de l'homme par l'homme en constituent les éléments essentiels. Les prises de position de Marx, Staline, Mao ou Lénine en faveur des opprimés du monde ont favorisé cette adhésion des intellectuels noirs qui rêvaient d'une libération prochaine. Ils ont aussi trouvé dans les théories marxistes un outil d'approche du monde et de la vie :

> Comment un opprimé pouvait-il honnêtement être inattentif aux thèses marxistes relatives à l'oppression, à la domination des faibles par les puissants, des pauvres par les riches ? Comment un exploité pourrait-il être insensible à la dialectique : exploiteurs/exploités, maître/esclaves, colonisés/colonialistes ?[30]

Sylvain Bemba, dans une lettre à Hal Wylie, exprimait des vues similaires en répondant à une question sur l'idéologie sous-tendant ses œuvres littéraires : « Mes sympathies vont vers le marxisme en tant qu'instrument permettant de radioscoper les mécanismes cachés du développement socio-économique. Je sais que le marxisme ne répond pas à toutes les questions de la vie. ..Je me place souvent dans mes œuvres du côté des pauvres gens. »[31]

Le socialisme et le marxisme ne sont pas critiqués en tant que tels, mais pour leur récupération par les politiciens, et parmi eux, des « pseudo marxistes »qui, non seulement étendent leur domination sans partage sur la société, mais veulent aussi subjuguer l'art et l'imagination créatrice. Si on excepte quelques écrivains trop inféodés à certaines périodes à la classe politique, les romanciers en général ont refusé de faire de leurs oeuvres des courroies de transmission de l'idéologie du pouvoir. De son vivant, Sylvain Bemba, dans une correspondance a répondu à une de nos questions sur la tendance à l'idéologisation et à la politisation des romans congolais en ces termes :

> …Quant à savoir si le ministère de la Culture édicte des directives, il n'en n'est rien. Sous le régime du parti unique, ce rôle revenait à un département politique chargé de la censure. En 1975, il y eut effectivement une tentative de plier les écrivains à certains diktats. Ce fut un échec. Les écrivains congolais ont su préserver leur espace de création en tant que « territoire libéré ».
>
> **…** Malgré la forte coloration politique (directe ou indirecte) de la littérature congolaise en français, il est remarquable que les écrivains congolais aient toujours rejeté les chapelles et écoles. Ils ne veulent pas s'y laisser «incarcérer», disait l'un d'entre eux.

---

[29]Martin Lemotieu, « Tchichellé Tchivéla, l'art de la romanouvelle », *Avant-Garde*, n° 012, janv.-mars, 2009, pp.30-33. L'extrait mentionné ne figure pas dans le magazine qui n'a publié q'une partie de l'interview. Se référer à Annexe 19, p.109sq.

[30] Jean-Pierre Makouta M'Boukou, *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française (Problèmes culturels et littéraires)*, Abidjan/Yaoundé, Les N.É.A./CLÉ., 1980, p.326.

[31] Hal Wylie, « Sylvain Bemba et l'esthétique du masque», in Mukala Kadima-Nzuji et André-Patient Bokiba, *Sylvain Bemba, l'Ecrivain, le Journaliste, le Musicien. 1934-1995*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.25.

Et il ajoute plus loin : « …Le fait est que, dans un régime qui se disait marxiste, les canons du réalisme socialiste n'ont pas du tout inspiré les créateurs au Congo. »[32]

Les artistes ont donc pris acte de la possibilité qui leur était donnée de participer aux affaires du pays, mais l'ont fait à leur manière. Au lieu du réalisme socialiste, ils ont préféré le « réalisme merveilleux » ou « critique », de quoi se félicite Tchicaya U Tam'Si lors d'une rencontre avec Sony Labou Tansi: « Je crois qu'on souhaiterait que Sony fît du réalisme socialiste. Et Dieu merci, il ne le fait pas. »[33] Dans la même perspective, Tati Loutard, dans sa réponse à une question de Katia Tatu Makulo sur l'absence de l'histoire immédiate dans le roman, à savoir « le fait que la plupart des écrivains congolais ont été ou sont des hommes politiques. Cependant aucun n'écrit sur l'histoire du pays », affirme :

> L'histoire c'est avant tout le travail des spécialistes comme Théophile Obenga lui-même. Votre remarque est cependant absolument pertinente dans la mesure où le politique ayant convoqué l'écrivain au point d'en faire un acteur à part entière dans beaucoup de cas (et aussi dans le mien, je vous l'accorde !), il est regrettable qu'il n'en est pas résulté une plus grande production de témoignages, de monographies sur la vie politique congolaise, sur l'histoire contemporaine[34].

Si l'on excepte Dominique M'Fouilou, l'histoire, chez la plupart des prosateurs congolais, sert surtout de toile de fond ou de contexte général à reconstituer à partir d'indices et d'allusions parsemés dans le texte romanesque. Mais l'histoire du Congo se devine toujours en filigrane, malgré le cryptage des lieux et des personnages. Nous analyserons les conséquences d'une pareille attitude à la troisième partie de la thèse. Tous les romanciers ont exploité cette esthétique dans la mise en texte et la structuration de leurs récits selon les modalités et les objectifs que nous préciserons.

Gardons-nous de croire que dans le marxisme tout n'était que rose. Makouta-Mboukou formule à son encontre trois réserves principales. D'abord, la démagogie tient souvent lieu de changements qui n'arrivent jamais, car les promesses ne sont point tenues. Au plan moral, il s'insurge contre l'« hypocrisie » d'un système qui protège les écarts moraux des membres des cercles dirigeants. Le culte de la personnalité, qui frise la divinisation, est un des aspects négatifs relevés par le critique, avec tout ce que cela comporte d'intolérance, de pensée unique, et de confusion entre la volonté du chef et la volonté populaire. Enfin, au plan religieux, l'auteur récuse le matérialisme du marxisme qui va de pair avec l'athéisme, contraire à l'esprit animiste africain (mieux, ajouterons-nous, à sa foi chrétienne); il y voit même le reniement et l'aliénation de l'Africain.

---

[32] Correspondance de 1990 avec S. Bemba.
[33] « Tchicaya/Sony. Le dialogue interrompu. », Rencontre animée par Daniel Maximin, *Notre Librairie, n°* 92/93, p.90.
[34] Katia Tatu Makulo, « Jean-Baptiste Tati Loutard, Poète de tous les temps », interview dans *Avant*-Garde n°009, avril-juin 2008, p.29.

Au niveau africain plus particulièrement, il va en guerre contre ces intellectuels qui adhèrent au marxisme uniquement par effet de mode ou par snobisme sans nullement se soucier de la mise en pratique de leur profession de foi. Et de s'écrier : « Que de conservateurs et de racistes intellectuels nègres ne jurent que par Marx, Lénine et Mao Tse Toung, alors qu'ils ne se sont pas une seule fois demandés, même par curiosité intellectuelle, comment vivent les ouvriers de leur quartier et les paysans de leur terroir »[35].

Il conviendrait aussi de s'interroger sur les desseins cachés du socialisme ou du marxisme en sol africain. Aux premières heures de leur engagement, des intellectuels du monde noir tels Aimé Césaire, Léon Gontra Damas ou Léopold Sédar Senghor, après avoir embrassé l'idéologie marxiste de *Légitime Défense* par exemple, s'en sont désolidarisés. Se poser avec Makouta-Mboukou cette question rhétorique n'est pas simple vue de l'esprit :

> …N'est-il pas surtout un moyen par lequel l'Occident canalise les mouvements d'émancipation ? L'Occident ne cherche-t-il pas à récupérer par le marxisme le nègre qui commence à se dégager de son emprise séculaire ? Le marxisme n'est-il pas avant tout marqué par des tendances paternalistes malgré les apparences ?[36]

Rien d'étonnant dans ce contexte que des leaders politiques africains aient voulu, avec plus ou moins de bonheur, habiller le socialisme aux couleurs locales. Par exemple, Nyerere l'a tenté en Tanzanie avec son UJOMA, et Massamba-Débat au Congo Brazzaville, avec son « socialisme bantou » qui sera battu en brèche par les tenants du « socialisme scientifique ». Dans les œuvres de fiction congolaise, nous retrouvons les échos de cette problématique de l'adaptation d'une idéologie au contexte africain. Ce d'autant plus que certains romanciers[37] qui en ont souffert, n'ont jamais accepté l'imposition d'en haut du « drapeau rouge » dans un pays qui n'en avait pas tant besoin. Ils ne mettent pas des gangs pour le dire, haut et fort, ou l'exprimer par la caricature, la dérision ou la mise en scène cocasse des personnages soi-disant marxistes dans leurs romans. Ces aspects seront approfondis ultérieurement dans l'étude des textes. Ainsi, les distances prises par certains écrivains congolais vis à vis de l'idéologie officielle marxiste sont un des traits de leur indépendance d'esprit, ouvertement revendiquée, ainsi que la mise en fiction des récits qui problématisent l'orientation gauchisante des pays imaginés. Avant d'aborder les romans, il convient d'avoir quelques autres prises de position des auteurs eux-mêmes sur l'utilisation faite par les politiciens de l'idéologie socialiste ou marxiste.

---

[35] J.-P. Makouta-Mboukou, *op. cit*., p.134.
[36] *Ibid., op.cit*., p. 326.
[37] Guy Menga et J.-P. Makouta-Mboukou font la guerre aux idéologies grossièrement plaquées sur une réalité africaine particulière : « révolution » ou «socialisme scientifique ».Pour ce, ils arment leurs personnages, le premier de fusils (*Kotawali*), le second d'injures ou d'anathèmes (*Le Contestant ou un pasteur chez les Carmélites*).

Caya Makhélé, dans l'interview qu'il nous a accordée le 30 octobre 2004 à Paris, aux éditions Acoria, souligne toutefois la volonté de l'État du Congo Brazzaville d'assigner à ses intellectuels des rôles importants dans la gestion des affaires, mais en même temps précise ce qui a constitué la pomme de discorde entre les politiques et les écrivains :

> Il y avait déjà dans la construction du système politique au Congo au niveau le plus haut des intellectuels qui pensaient que les écrivains avaient une place, leur place. Mais ce qui a provoqué la rupture entre les écrivains et les politiques, particulièrement dans la plupart des cas, chez les romanciers et les hommes de théâtre, est vite arrivé : il me semble que les hommes d'écriture, les écrivains, ont commencé à critiquer tout l'ensemble du système. Donc le réalisme socialiste montrait combien il était important, - et c'était la vision de beaucoup de Congolais qui pensaient qu'on pouvait être au service de l'autre,-de travailler pour que la société devienne meilleure, en partageant les biens et les malheurs. Et finalement la dichotomie entre le discours politique et la réalité a fait que cette littérature s'est véritablement mise à regarder la société non avec le regard de l'homme politique, mais avec le regard du peuple, et à dire que les choses n'allaient pas. D'où ce réalisme socialiste tout en restant dans la doctrine, pour montrer que la situation allait de mal en pis.[38]

Autrement dit, l'écrivain s'est mis du côté de la masse pour observer les réalités du pays, entièrement plongé dans une certaine mystique révolutionnaire depuis les Trois Glorieuses. La nouvelle donne politique a-t-elle changé le paysage quotidien des Congolais ? Rien n'est moins sûr ! Pour Caya Makhélé,

> …ces mythes contemporains ne tiennent pas la route, ne tiennent pas longtemps parce qu'ils sont eux-mêmes contredits par la réalité quotidienne...On va prendre le mythe révolutionnaire au Congo, pays marxiste léniniste et dont le slogan récurrent était : « *Tout pour le peuple, et rien que pour le peuple !* »...On réalise qu'il fallait tout renverser. Il n'y avait « *Rien pour le peuple, et toujours rien pour le peuple.*

Dominique M'Fouilou évoque aussi en termes très durs la vacuité de ce slogan dans l'interview du 17/07/06 qu'il a bien voulu nous accorder :

> En effet, après 1968, il y a eu un viol idéologique. Le régime de Marien Ngouabi a certainement scandé la révolution, alors qu'il avait dévié. C'est pourquoi le Mouvement du 22 février 1972(M22), bien qu'ayant été un échec, avait tenté de restaurer la révolution […] « Tout pour le peuple, rien que pour le peuple !», est un slogan creux, une véritable farce politique, utilisée par les régimes politiques, qui s'étaient installés après juillet 1968. La peur et le dégoût ont atteint une population pourtant très portée vers le débat politique. Les assassinats, la gabegie en plus de l'extrême médiocrité hissée au sommet de l'État, ont montré aux populations désabusées, que la nouvelle classe politique n'hésitait pas à se lancer dans une prostitution idéologique et politique. C'est l'arme absolue pour museler les vrais révolutionnaires…[39]

Guy Menga, dans un entretien avec nous à Paris en 2008, s'insurge aussi contre le mimétisme des politiciens « révolutionnaires » dans cette véhémente répartie au ministre de l'Information qui a l'habitude de lui coller l'étiquette de « réactionnaire » ou de « contre-révolutionnaire »,alors qu'il dirigeait les services de la radiotélévision de son pays :

> …Mais mon problème, c'est que ces idées qui n'accrochent nulle part, qu'on va tout simplement puiser dans les livres et qu'on veut appliquer, ça ne m'intéresse pas… Si vous pensez que la révolution, c'est enlever les gens de

[38] Caya Makhélé, in *Annexe* à la thèse, interview (Annexe 5).
[39] Dominique M'Fouilou, in *Annexe* à la thèse, interview, p.144 (Annexe10).

> nuit pour aller les assassiner, ça ne m'intéresse pas. Ou si vous pensez qu'elle consiste à aller copier ce qui s'est passé quelque part avec une guillotine, cela ne m'intéresse pas. Moi, je crois que la révolution c'est autre chose. Nous sommes un pays en voie de développement, et comment peut-on se passer des cadres valables sous prétexte qu'ils ne viennent pas danser au tam-tam du Parti ? Je suis comme ça et on ne me changera pas.

Voilà bien une mise au point qui nous fait entrevoir des dissonances à l'intérieur du marxisme léninisme ou de la révolution congolaise. L'unanimisme n'y était donc pas la règle, et même si elle semblait exister au niveau officiel, il n'a pas tardé à s'effilocher en lambeaux, révélant du même coup les divergences et les positions inconciliables des tenants de diverses tendances. Henri Lopes, dans son mot de circonstance à la « *Journée Henri Lopes* », organisée à l'O.I.F.(Organisation Internationale de la Francophonie) à Paris 13 quai André Citroën, salle Senghor, le 14 novembre 2008, a fait cette déclaration sur le cas congolais :

> Le Congo n'était pas sous la chape de plomb du communisme. Le Congo était une variante d'un pays à parti unique comme tous les autres. Les limites à la liberté d'expression à un certain nombre de manifestations de l'individu étaient aussi valables dans d'autres pays qui n'avaient pas choisi le marxisme. Simplement, nous avions un langage qui était au fond celui qui fleurissait après la Guerre dans ce pays. C'était d'ailleurs bien intéressant de voir que tous ceux qui se posaient en marxistes,-dont celui qui vous parle à l'heure actuelle-, nous avions ramené cette rhétorique non pas de Moscou ou de Chine ou de Cuba, mais de Paris. Mieux nous avions de la méfiance pour ceux qui faisaient ensuite leurs études soit en Union Soviétique soit à Cuba. Nous pensions qu'ils ne comprenaient pas ce que c'était le marxisme, qu'ils en avaient une vision, que c'est nous qui en avions la bonne, celle que nous avions apprise en vendant *L'Humanité* les dimanches, à la cité universitaire ou au Quartier Latin.

Les guerres de positionnement avaient bien lieu au sein du marxisme depuis l'orientation socialiste prise par le pays après les Trois Glorieuses jusqu'à la déclaration de l'option démocratique de 1990, ouvrant la voie au multipartisme, effectif dès juillet 1991. Le combat pour faire triompher une des tendances a été tantôt feutré, tantôt ouvert (coups de force réussis ou avortés, persécutions, exils, emprisonnements...). Les écrivains, mêlés à cette époque à la vie publique ou politique, et à cette aventure révolutionnaire, et qui ont voulu garder leur liberté de pensée ou leur indépendance d'esprit, ont eu maille à partir avec l'idéologie officielle, du moins celle qui l'avait à ce moment-là emporté sur les autres. Comme nous l'avons vu avec Guy Menga plus haut, les écrivains s'inscrivant en faux contre l'idéologie politique étaient pointés du doigt et taxés de « contre-révolutionnaires », de « réactionnaires », d'« ennemis de la révolution», etc. Ces termes se retrouvent dans les fictions mettant aux prises le pouvoir en place et l'opposition. Ceux qui alors craignaient pour leur vie prenaient « volontairement» le chemin de l'exil, comme Guy Menga, Caya Makhélé, ou bien y étaient forcés à l'instar de Jean-Pierre Makouta-Mboukou et Maxime N'Débéka, pour ne citer que les plus connus. A ce niveau, le titre du recueil de Tchichellé Tchivéla, *L'Exil ou la tombe* (1986), par son titre, sonne comme une menace permanente sur tout intellectuel « déviationniste » qui prend le parti de la liberté et de l'indépendance d'esprit. Dans un milieu fortement autocratique et dictatorial, déclarer, comme ce personnage de Tchicaya U Tam'Si, Gaston Poaty : « Tant qu'il me reste un souffle de vie,

je me réserve le droit de dire tout haut ce que je pense. De penser tout haut »[40], était très périlleux. Le téméraire s'engageait tout droit dans un engrenage qui le broyait, inexorablement et sûrement au bout du compte, soit au plan physique, soit intellectuel ou moral. Il reste que l'intolérance, l'exclusion et la victimisation de l'autre, qui découlent de l'absence de dialogue et de débat pour chercher une voie à suivre, transparaissent dans les récits, sous la forme d'une vision duelle et très heurtée de la vie sociale et politique. Dans cette perspective, ne pourrait-on pas considérer l'univers discursif des récits comme une reprise de cette parole, confisquée par la classe politique aux affaires ? Même les acteurs politiques congolais de premier plan ont recours à l'écriture, espace de liberté et d'expression des conflits et vérités refoulés publiquement dans le subconscient. L'intervention de Guy Menga, dans l'entretien déjà mentionné, est éclairante et nuance cette problématique :

> La plupart des écrivains, -prenez par exemple Makouta Mboukou qui avait écrit *En quête de liberté*, résidant au Congo,-on avait la plume, pour dire notre « ras-le-bol », pour user d'un terme populaire. La plume est une arme qu'ils ne pouvaient pas nous confisquer. Même ceux qui étaient dans le régime, lorsqu'ils se révoltaient, ils avaient recours à la plume, sachant que les copains vont les défendre. Il n'y avait donc que ce moyen. Et c'est pour cette raison d'ailleurs que les écrivains, d'une manière générale chez nous, ont bénéficié de beaucoup de sympathie, parce que le peuple ne pouvant s'exprimer, trouvait au moins en eux des porte-parole.[41]

Une illustration sera faite dans les analyses ultérieures.

Mais J.-P. Makouta-Mboukou cité ici en exemple sera par la suite un des pourfendeurs les plus virulents du marxisme au Congo Brazzaville, se déclarant ouvertement anti-marxiste, et le faisant prévaloir dans ses romans, ainsi que le laissent apparaître les titres de ses deux premiers romans, *Le contestant* …et *En quête de la liberté*.

On peut noter qu'à des niveaux et à des degrés divers, certains romanciers ont subi des brimades du pouvoir pour leur conduite ou leur modus vivendi jugé discordants par rapport à la doxa politique de l'heure. Entre le prince et le scribe s'est souvent instaurée une zone floue et ambiguë quant à la tolérance de la critique du pouvoir. Une ligne rouge aux contours déterminés existait-elle ? Oui, pense Sylvain Bemba, répondant à une question d'Alain Brézault et Gérard Clavreuil. Malgré la connaissance de ces règles non écrites, Sylvain Bemba, alors ministre, a été pourtant épinglé par le parti ; jugé et condamné en rapport avec l'affaire du M22, puis emprisonné à la prison ferme, avant d'être par la suite assigné à des fonctions subalternes, après son élargissement. Il décrit dans les lignes suivantes les rapports entre le prince et le lettré :

> D'une manière générale, il se passe ce que j'ai appelé autrefois « l'éternel dialogue entre le prince et le lettré». C'est une partie de cache-cache où parfois le prince permet que le lettré gagne quelques mètres sur un territoire où une certaine ligne rouge ne doit pas être franchie sous peine de se retrouver en prison. Il y a une espèce de

[40] Tchicaya U Tam'Si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain,* Paris, Seghers, 1984, p. 216.
[41] Guy Menga, in *Annexe* à la thèse, p.30-31 (Annexe 2)

> mouvement pendulaire : d'une part, le prince peut être un despote éclairé qui accordera un terrain de manœuvre suffisant au lettré, et parfois le lettré se retrouve avec seulement un petit carré de jardin où il est obligé de se réfugier dans le rêve…[42]

L'écrivain devait sûrement, dans ce contexte, user de son intuition pour jouer sur les marges assignées à l'expression de sa liberté dans le quotidien, mais surtout dans les stratégies de mise en texte des récits. Un pan de voile peut être levé sur les rapports complexes entre le pouvoir et les romanciers, si nous suivons les démêlées que certains écrivains ont eues avec les instances dirigeantes, et qui ont été plus ou moins déterminantes par la suite dans la créativité des auteurs et de leur imaginaire. Le tableau suivant visualise certains cas d'espèce.

Tableau analytique de quelques romanciers en rapport avec la censure politique

Écrivain	Conflit, problème ou affaire	Sanction, réprimande, punition ou brimade…	Conséquences littéraires et/ou politiques	Observations sur l'avenir politique
1-Jean-Pierre Makouta-Mboukou	Publication à CLE (Yaoundé) de son premier roman, *En quête de la liberté*, en septembre 1970	*Interdiction immédiate du roman en R.P. du Congo (nov. 1970) *Exil de 22 ans. *Radiation des effectifs de la Fonction publique (1975) *Déchéance de la nationalité congolaise (1975)	Nationalisé Français. Très riche carrière d'écrivain (une trentaine d'œuvres publiées), d'universitaire de 1970 à 1992, et de critique littéraire.	Brève carrière politique au Congo de 1992 à 1997, et nouvel exil après la défaite des milices du président en exercice Lissouba par celles de Sassou Nguesso, revenu de son exil français.

[42] Sylvain Bemba, in Alain Brézault et Gérard Clavreuil, *Conversations congolaises*, Paris, L'Harmattan, p.29. (Interview)

2- Guy Menga	Accusé par le CMP d'être membre d'un gouvernement contre-révolutionnaire installé en France. Refus d'obtempérer à l'ordre de revenir au pays en 1972, après le M22	Tous ses romans et pièces de théâtre interdits en R. P. du Congo. Radié des effectifs de la Fonction publique	Il reprend la nationalité française en 1973, démissionne de son poste et choisit « l'exil volontaire ». Il fréquente les milieux de l'opposition en exil en France. De retour au Congo en 1990, il participe activement à la C.N.S.	Ministre dans le gouvernement de Transition chargé de mettre en place les nouvelles structures. Retour en France « devenue ma deuxième patrie», affirme-t-il. Il écrit actuellement des pièces de théâtre qu'il monte à Paris avec des acteurs amateurs. Il écrit aussi en Kikongo (un recueil de poèmes publié)
3-Sylvain Bemba	Accusé d'être de mèche avec le M22 de Diawara alors qu'il venait d'être nommé ministre	Jugement et emprisonnement ferme. Rétrogradation aux fonctions subalternes après sa libération.	Effacement total de la politique jusqu'à la C.N.S. ayant engendré le multipartisme. Observateur averti du/de la politique dans ses œuvres	Flirt politique avec le MCDDI de Kolélas
4-Maxime N'Débéka	Implication dans le M22.	Jugé et condamné à mort, puis gracié. Prison ferme, tortures physiques et résidence surveillée. Tâches subalternes, puis exil.	Désabusé, déçu et très amer vis-à-vis de la révolution. Plusieurs fois exilé en France. Il a publié, en 2003, son premier roman, très critique sur la « démocratie » dite « ordonnée », en fait les dictatures africaines postcoloniales.	En 1996, sur proposition d'un collectif d'artistes, il est devenu ministre de la Culture au Congo Brazzaville avant qu'une fois de plus, la guerre civile de 1997 ne l'oblige à s'exiler.
5-Caya Makhélé	Critique d'un régime arbitraire en place dans une pièce de théâtre inédite et souvent jouée à Brazzaville, *La Liberté des autres*, où on élisait le président de la République au tirage au sort	Renvoi de l'auteur de son emploi. Torture psychologique : il passe la nuit dans une cellule avec un cadavre. !	Il s'est exilé en France depuis 1983. Créateur en 1978 du *Cercle culturel de Brazzaville*, il était un des animateurs des spectacles du Centre culturel français de Brazzaville.	Directeur des éditions Acoria, et animateur de spectacles à Paris et dans les autres villes d'Europe. Anime avec Monique Blin un café littéraire à Paris. Ecriture pour la jeunesse.

6-Sony Labou Tansi	Satire virulente des mœurs politiques dans ses pièces d'abord, dans ses romans ensuite	Affectations multiples. Peut-être pour l'empêcher de constituer des troupes de théâtre viables à cause du ton virulent de ses pièces.	Recherche et obtention de la protection auprès de ses aînés littéraires (Lopes, Tati Loutard, S. Bemba…)	Il entre dans l'opposition politique (MCDDI) dès l'avènement du multipartisme dans son pays, où il est élu député de son quartier Makélélkélé.
7- Henri Lopes	A la radicalisation de la révolution en 1975 dont il avait la charge, il semble avoir été jugé peu efficace.	Démission (né)? de ses fonctions de Premier Ministre et des organes du parti. Retour à la politique de 1977 à 1979 (Finances)	Parution de *Sans tam-tam* (1977) « un cri de colère » et de *Le Pleurer-Rire* (1982).	Carrière internationale (UNESCO) et diplomatique après (Ambassadeur du Congo Brazzaville à Paris) depuis 1998.
8- Mambou Aimée Gnali	Non conformisme, et indépendance d'esprit.	Elle démissionne de son poste de ministre.	Engagement de plus en plus ferme dans l'opposition politique et la société civile. Il a participé à l'animation d'un nouveau parti d'opposition, le Parti de l'Alternance Démocratique, au poste de Secrétaire Général.	Elle réside toujours au Congo, depuis sa retraite de l'UNESCO.

Presque tous les écrivains sous l'ère du monopartisme ont eu des problèmes avec la pensée unique et la langue de bois des politiciens au pouvoir. Ceux-ci ne toléraient pas l'esprit libertaire des créateurs des œuvres de l'esprit, souvent affiché avec ostentation. La censure a souvent sévi, contre les œuvres où la mise en cause du régime était très explicite, et dans celles où certains hommes influents aux affaires avaient cru se reconnaître derrière un personnage, un détail vitupérant des pratiques politiques. Une Direction de la censure veillait scrupuleusement à « l'assainissement » politique des ouvrages en les décrétant interdits dans l'ensemble de la République populaire du Congo, tout en prévenant le public de la lecture de pareilles écrits « malsains » et subversifs. Il arrivait que l'effet obtenu fût contraire, car tout le monde manifestait alors sa curiosité de lire ces ouvrages honnis par le pouvoir. Des anecdotes circulent à cet effet, comme par exemple celle ayant suivi l'interdiction de *Kotawali* de Guy Menga en 1977. Écoutons l'auteur, dont tous les ouvrages ont été passés par les

fourches caudines de la censure au Congo Brazzaville, en parler lui-même dans l'interview qu'il nous a accordée :

> Ah oui ! Nous sommes en 1977 et dans une période très mouvementée. Le président Marien Ngouabi vient d'être assassiné, le 17-18 mars. Et auparavant, avant la parution de *Kotawali*, je fais jouer ici à Paris une pièce qui s'appelle *Le Griot insoumis* (J'en suis l'auteur) Ce griot dit ceci : « Moi je suis un griot, d'accord, mais ne me faites pas faire du mauvais griotisme. Je le refuse !...etc. » Et le Parti Congolais du Travail qui était le parti unique à l'époque a très mal pris cela, et mes confrères – je ne les nommerai pas, ça les gênerait – ont défendu ma pièce en ces termes : « Non, il ne vise pas que notre parti ! Toute la pièce de Guy Menga dénonce le parti unique en Afrique ; il n'y a pas que le nôtre ». Les militaires de l'époque se sont dits concernés : « Il nous vise ! » Au niveau de la presse, avait été créée une Direction de la censure. C'est cette direction qui censure les œuvres de Guy Menga. Voici deux anecdotes concernant *Kotawali*.
> Après sa parution à Dakar, il y a un marchand de pagnes sénégalais qui, sentant le marché prometteur,-ça a fait beaucoup de bruit à Dakar, et Le Soleil avait fait des articles de tonnerre dessus-, en prend un certain nombre d'exemplaires (une trentaine, je crois), et les amène au Congo. En vendant ses pagnes, il vendait en dessous *Kotawali*. La nouvelle m'est parvenue, et je me suis écrié : «Il est astucieux, il n'y a que des Sénégalais pour avoir de pareilles idées géniales ! » Puis un jour, en prenant un café, place du Châtelet à Paris avec des amis congolais, je vois un jeune qui s'amène et qui me dit : « Vous ne travaillez pas à la télévision congolaise ?» Et je lui dit « Mais si !» J'en étais le directeur. Alors il poursuit : « Vous êtes Monsieur Guy Menga ; je puis vous dire une chose : La Librairie Populaire [la librairie du gouvernement] a été obligée de commander vos livres ». Tout surpris, je lui ai dit que je suis interdit ! Il a continué « ça se vend tellement qu'ils ont été obligés d'en commander. Si vous doutez, voyez untel dans tel hôtel ». Je l'appelle. « J'ai un problème, m'avoue-t-il. Je suis le directeur de La Librairie Populaire. Et ton livre est tellement demandé que j'ai été obligé d'en prendre trois douzaines, et en trois semaines, tout s'est vendu. Je les vends derrière la boutique (…) Quand les gens viennent, ils chuchotent : « ***Kotawali* !**», et on va derrière la boutique leur donner un exemplaire ». Finalement, qu'est-ce qui va arriver ? J'étais devenu,-Dieu merci ! –un auteur célèbre grâce à la pièce *La marmite de Koka-Mbala*. » Donc, quand la note est parue, certaines troupes théâtrales ont refusé d'appliquer cette censure. «Ça, non ! Qu'on le veuille ou pas, nous jouerons les pièces de Guy Menga !» Et chaque fois qu'on jouait *La marmite*…, le pouvoir ne pouvait rien faire. Un jour, ils ont dit «C'est **interdit !**», les comédiens leur ont répliqué : « C''est la Révolution qui a lancé cette pièce. » Effectivement, c'est la révolution qui avait lancé cette pièce : quand j'écris *La marmite*…on est en 1964. Youlou vient de partir, la révolution s'installe. Moi je me mets dans le mouvement à la demande de la jeunesse. J'accède à cette requête en me disant : « Je vais inventer une marmite qui fait peur. Je vais traiter le conflit de générations à ma manière. Il y a d'un côté les vieux qui ne veulent pas que les choses bougent, et d'un autre les jeunes qui disent : « Votre marmite-là, on va la casser !» Ils l'ont cassée et ils ont pris le pouvoir. Voilà pourquoi la pièce avait eu beaucoup de succès au Congo d'abord, dans de nombreux pays africains par la suite. Et jusqu'à maintenant, on joue la pièce de *La marmite de Koka-Mbala* à Brazzaville. Le pouvoir n'a pu rien faire ni contre cette pièce, ni contre *Kotawali*[43].

Ces deux anecdotes mettent en relief certaines réalités du régime révolutionnaire de Brazzaville. Il tenait à préserver une image positive du pouvoir, et toute remise en cause était perçue comme un crime impardonnable. Il était donc très regardant sur l'aspect idéologique ou politique des ouvrages, et, comme dans tout régime marxiste, pensait détenir « la » vérité sur l'orientation des affaires publiques, la seule valable. Les écrivains, et les romanciers en particulier, ne pouvaient accepter ce diktat, et se permettaient d'émettre des points de vue contraires à celles de la doxa politique. Voilà pourquoi ils étaient souvent vivement pris à parti. Mais le peuple, le public, suivait généralement la voie des écrivains qui sonnait plus vraie dans ce monde du simulacre et de la phraséologie creuse, sans rapport avec son vécu quotidien. L'interdiction d'une pièce, *La marmite de Koka-Mbala*, est un signe de l'existence des contradictions ou des affrontement de tendances idéologiques au sein du marxisme, et peut-être du manque d'orientation précise du mouvement

[43] Guy Menga, in *Annexe* à la thèse (Annexe 2).

révolutionnaire, soumis aux caprices de « l'homme fort » du moment, ou peut-être des caprices du responsable du département en charge de la censure. Cette pièce a été jouée en 1966 au Festival des Arts nègres à Dakar, et reprise à Brazzaville au palais en présence du président de la République et du corps diplomatique, du gouvernement et de tous les membres du Bureau politique de l'époque, précise l'auteur. Relevons aussi la vogue des ventes sous le manteau ou au marché noir des ouvrages censurés au Congo, et qui bénéficiaient de ce fait d'une publicité gratuite du…gouvernement qui pensait livrer combat contre les écrits séditieux ! La réception positive des ouvrages interdits était telle que les autorités se trouvaient souvent débordées, et forcées de faire machine arrière, ou de fermer les yeux sur les goûts d'un public, souvent incontrôlable. Une illustration de la tolérance obligée par les lecteurs ou les spectateurs nous est fournie par une autre pièce de Guy Menga, *L'oracle*, primée en 1969 au Concours théâtral inter africain et jouée à Paris. Son parcours mérite qu'on s'étende un peu dessus. Et c'est Guy Menga qui nous rapporte encore deux anecdotes la concernant :

> Je vous ai expliqué ma situation : je suis un écrivain interdit dès les années 70, pour quelque chose de très fallacieux. La note qui m'interdit stipule que Guy Bikouta Menga, exilé volontaire, est devenu membre d'un gouvernement contre-révolutionnaire [- qui n'a jamais existé ! L'existence d'un gouvernement contre-révolutionnaire congolais en exil en France n'a jamais été prouvée !] … Malheureusement pour les censeurs, moi, je ne commence à écrire qu'à partir de la Révolution, dans les années 63. Et c'est la Révolution qui fait connaître mes oeuvres. On joue, au Festival des Arts nègres à Dakar en 1966 *La marmite de Koka-Mbala*. Nous sommes en pleine révolution, A Brazzaville, la pièce est jouée au palais en présence du président de la République, du corps diplomatique, de tout le gouvernement et de tous les membres du Bureau politique de l'époque. Alors, j'ai refusé de parler de tribalisme. En fait, il s'agit bien de cela… J'ai également eu beaucoup de problèmes à Brazzaville. Après avoir fait jouer *L'Oracle* à Paris en janvier 1969, je rentre au Congo. Le Parti m'oblige, je dis bien m'ordonne : « On dit c'est un ordre du Parti-, vous devez monter la pièce. Pourquoi l'avez-vous jouée à Paris au lieu de la monter avant tout ici ?» Je leur réponds : « Mais, à Paris, la pièce a été primée, a eu le Grand prix, et donc c'est le Ministère de la Culture qui l'a montée aux studios des Champs-Élysées, et non moi ! » A l'époque, le ministre français de la Culture était André Malraux. Je leur dis alors : « Ce n'est pas un problème, on va jouer la pièce. Mais, pour jouer une pièce dans de bonnes conditions, il faut de l'argent.» -Le parti va engager des fonds, m'a-t-on assuré. Mais alors, jusqu'à la veille de la représentation, je n'avais pas un centime. J'ai compris que c'était un piège qu'on avait voulu me tendre. Je suis allé à ma banque me faire avancer de l'argent pour faire le décor, confectionner les costumes, etc. Le jour de la première, c'était une grande soirée de gala ! Nous avions un petit théâtre qui pouvait contenir de 150 à 200 personnes maximum. Mais il y avait eu foule ! Quand le ministre arrive, je suis en train de parler à la foule: «*S'il vous plaît, rentrez chez vous, gardez vos billets, on va jouer le nombre de fois que vous voulez. Mais là, pour bien voir la pièce, il n'y a plus de place* ». Le monde applaudit, et c'est à ce moment-là que le ministre arrive. Je vais pour l'accueillir. Et lui de me dire : *« Eh ben, dis donc! Vous faites plus de monde dans votre théâtre que le Parti dans ses réunions !»* Comme je n'ai pas ma langue dans la poche, je lui dis : « *Monsieur le Ministre, c'est vous, c'est votre parti qui m'a ordonné de monter la pièce. C'est vous qui avez fait vendre les billets, et non moi* ». Le parti avait vendu plus de billets qu'il n'en fallait, si bien que la troupe était obligée de jouer chaque soir, pendant un mois et demi. J'avais pu récupérer la somme à rembourser à la banque. Les comédiens s'étaient répartis le reste de la recette. Il y avait un problème, et vous êtes assez grand pour le comprendre. Lorsque Tati Loutard fait son *Anthologie de la littérature congolaise* (1976), il va se passer un incident grave à Yaoundé chez mon éditeur CLÉ. Quelqu'un débarque là-bas, il voit le manuscrit de Tati Loutard qui est sur le point d'être édité. L'ouvrage parle de moi. «*Celui-là, il ne doit pas être dedans !* », dit le visiteur. Alors, le directeur de CLÉ lui dit : «*Mais, attendez, nous ne sommes pas congolais, nous !* » L'autre reprend avec insistance : « *Celui-là ne doit pas être dedans* » Puis il a alors pris toutes les pages qui concernaient Guy Menga et les a déchirées. Je ne peux pas quand même mettre en doute les paroles du directeur de CLÉ qui était un pasteur de race blanche! Quand cet éditeur m'a téléphoné après à Paris, il m'a affirmé : « *Je comprends maintenant pourquoi vous vous êtes exilé. Si quelqu'un est venu s'en prendre à vos textes qui sont déjà publiés,*- car c'était des extraits des *Aventures de Moni Mambou*, etc., *c'est qu'il y a problème* ». Et ce problème apparemment existe. Mais ce sont des choses qui arrivent, et cela ne me dit rien du tout. Si j'arrive à Brazzaville et que je veux monter la pièce, je suis sûr qu'il va y avoir comme d'habitude une foule. A l'université de Brazzaville., je passe mal. Il y a même des expatriés qui sont venus pour saboter mon œuvre en disant : « *Oh, ça*

ne vaut rien !» Moi, ce n'est pas mon problème. Dès le moment où ce que j'ai écrit a plu à mon public, que ce soit au Cameroun, où je suis vraiment très connu, et où quand j'arrive je me sens à l'aise, ou en Côte d'Ivoire, ou ailleurs où je suis dans les programmes scolaires, à partir de ce moment-là, je suis satisfait, et tout le reste ne m'intéresse plus. Nul n'est prophète en son pays, après tout ! A titre d'anecdote notez que je n'ai jamais eu un centime des recettes que rapporte mon théâtre au Congo ![44]

Il ressort de ces propos que Brazzaville sous le monopartisme ne lésinait point sur les moyens pour faire rentrer dans les rangs le « contre- révolutionnaire », le « subversif » ou tout simplement le libre penseur: harcèlements, intimidations, dénigrement, calomnies, médisances et autres recours dilatoires. Le même opprobre jeté sur l'auteur l'était sur tous ses écrits sans discernement, même ceux qui avaient remporté des prix internationaux ! et assuraient, au plan intellectuel, le rayonnement du pays. L'écrivain incriminé était souvent soumis à une pression morale et psychologique très forte, pour le pousser à craquer et à céder aux injonctions du parti en matière d'écriture. Guy Menga, après avoir pris toute la mesure de la situation, préférera l' « exil volontaire». Pas si volontaire que cela, puisque la multiplication des incidents provoqués par le parti, la pluralité des embûches dressées sur le chemin de sa création littéraire et de la production de ses spectacles, tels sont les actes agressifs qui rendront sa présence dans son pays très problématique. Ils le contraindront en quelque sorte à l'exil, à la recherche d'espaces d'expression plus propices à l'épanouissement et à sa créativité littéraire. Cet exil durera vingt ans, de 1971 à 1991, date à laquelle il rentrera au Congo prendre une part très active au processus de changement en cours lors de la Conférence nationale, avant de rentrer en France. Guy Menga ne constitue pas un cas isolé au Congo Brazzaville. Jean-Pierre Makouta-Mboukou a connu des tracasseries plus sérieuses pour s'être affiché, dès 1970, anti-marxiste, et l'avoir thématisé dans son premier roman publié en1970, *En quête de la liberté,* à Yaoundé chez CLÉ.

Ce roman met en cause le bien-fondé du choix politique des dirigeants marxistes, qui ont décidé d'aller « au pays du Levant pour apprendre à arborer le drapeau rouge »[45]. En pleine ferveur révolutionnaire, ce roman a constitué la preuve irréfutable de la traîtrise de son auteur qui a osé stigmatiser les méthodes de gouvernement des nouveaux maîtres, plus exactement de ceux d'un pays imaginé par l'auteur, vite assimilé par les politiciens de l'heure au Congo Brazzaville. La promptitude avec laquelle la mesure de censure est prise un mois après la parution du roman indique la gravité de la faute, ainsi que la ferme volonté de mettre hors d'état de nuire l'écrivain « révisionniste ». Le roman paraît en septembre 1970, et la mesure de son interdiction est signée le 21 novembre 1970 par le Secrétaire Général à l'Information, S. Bemba, lui-même écrivain :

[44] Guy Menga, *Ibidem*, p.31-32.
[45] J.-P. Makouta Mboukou, *En quête de la liberté,* Yaoundé, CLÉ, 1970, p.161.

> J'ai l'honneur de vous informer, traduisant en cela les instructions du Chef du Département de l'Information, que la distribution, la circulation ou la mise en vente de l'ouvrage intitulé *En quête de la liberté* de Jean-Pierre Makouta-Mboukou est interdite sur l'ensemble du territoire de la République Populaire du Congo, les contrevenants s'exposant aux sanctions prévues par les textes en vigueur[46].

Par la suite, il sera « radié des contrôles des effectifs de la Fonction Publique Populaire du Congo, en application de l'article 30 de la loi 15/62 du 3 février 1962(Perte de la nationalité congolaise)… »[47]

S. Bemba semble-t-il se désolidariser de cette mesure en s'en remettant « aux instructions du Chef…», comme pour en attribuer à celui-ci l'entière responsabilité ? Toujours est-il que la suite sera désastreuse pour Makouta Mboukou : tous les livres qu'il publiera après cet incident suivront le même sort, et seront entourés par une « conspiration du silence», selon le préfacier de l'essai de J.R. Mousahoudji et S.G. Doctrové Mouanou d'où est extraite la citation ci-dessus. Le pire restait à venir. Cinq ans plus tard, suite à la lettre N°500/PC-C.G-PCM/21-305 A 15-18 du 2 juin 1975, un décret du Premier Ministre Henri Lopes, cosigné par trois autres ministres(Enseignement primaire et secondaire, Travail et Prévoyance sociale, et Finances) prononcera des mesures draconiennes à l'encontre de Makouta-Mboukou.

Dès lors, « une triple mesure gravissime et rarissime et jamais prise au Congo Brazzaville » frappe l'écrivain : la déchéance de sa nationalité congolaise, et son exil, suivi d'une autre mesure plus grave encore, un mandat d'arrêt lancé à ses trousses alors en mission culturelle à Paris où il assistait au Conseil International de la langue française (C.I.L.F.) auquel il était élu membre à vie. Sur sa route de retour de cette mission, précisent les auteurs de l'essai référé, « il a été littéralement extrait de son avion, à Douala, par des agents du Consulat de France», et dirigé sur Yaoundé d'où il regagnera la France pour son long exil de vingt-deux ans. Sa charge d'enseignant à l'université est préservée au prix de l'acquisition de la nationalité française, qui s'étendra par la suite à sa famille, autorisée par les responsables politiques de Brazzaville à le rejoindre en France.

Ce ne sera qu'à la faveur du vent de l'Est et de la Conférence Nationale Souveraine de 1991 instaurant les libertés politiques et la démocratie, que Jean-Pierre Makouta-Mboukou rentrera dans son pays où il recouvrera sa nationalité congolaise. Il prendra une part importante dans les travaux de cette Conférence, à l'issue de laquelle il sera élu Sénateur et Conseiller régional du Pool. Nous avons noté plus haut la participation très remarquée de Guy Menga à ces travaux capitaux pour l'avenir du Congo.

---

[46] Cité par J.R. Mousahoudji-Boussamba et S.G. Doctrové Mouanou, *Jean-Pierre Makouta-Mboukou, romancier*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 22.
[47] Ibid., pp. 24-25, pour tous les détails relatifs à cette affaire et que nous reprenons en abrégé.

D'autres écrivains de la diaspora et du terroir s'y sont aussi impliqués : Mambou Aimée Gnali, Maxime N'Débéka, Henri Lopes, Tchichellé Tchivéla et Henri Djombo.

Jean-Pierre Makouta-Mboukou repartira en 1997 pour un nouvel exil après le coup d'État ou le coup de force de Sassou Nguesso contre Pascal Lissouba, de même que Maxime N'Débéka. Condamné à mort en 1972 et gracié, celui-ci aura connu la prison, des tortures effroyables, une assignation à résidence surveillée dans son village avant d'être exilé.

Certains romanciers du sérail, tels Tati Loutard, ou un peu plus tard Henri Djombo, ne subiront pas les mêmes avanies. Ont-ils perçu, mieux que les autres, la ligne de démarcation entre le permis et l'interdit pour un écrivain ? Ont-ils mieux su, pour employer le titre de l'essai de Patrick Chamoiseau, « écrire en territoire dominé» ? Comme nous le verrons, à l'analyse des œuvres individuelles, contextualisées, la situation est loin de se révéler si simple.

Nous serions toutefois injuste si nous ne soulignions que souvent, au Congo Brazzaville, la censure a souvent frappé les ouvrages et non les individus. Tchichellé Tchivéla donne deux exemples illustratifs de ce phénomène singulier :

> Un cas notoire est celui de mon ami Dongala dont le recueil de nouvelles *Jazz et vin de palme* a été censuré alors que lui-même était nommé quelques mois après Secrétaire académique à la Faculté des Sciences. *L'État honteux* a été interdit, mais lorsque Sony a obtenu le Grand Prix Littéraire d'Afrique noire, on a parlé de toute son œuvre à la radio et à la télévision y compris de *L'État honteux*[48].

Le seuil de tolérance était dans l'ensemble plus vaste au Congo Brazzaville que dans les autres pays de la sous région. Ce qui fait dire Tati-Loutard, en réponse à une question sur l'exil non politique de certains écrivains : « Nous avons une Union des Ecrivains, Artistes et Artisans qui constitue un cadre de discussion tout à fait démocratique. Celui qui n'est pas d'accord, le dit sans risquer que des pressions s'exercent sur lui. Ces conditions de tolérance n'existent pas ailleurs …»[49] Et d'ajouter: « …nous essayons de protéger chacun de nos membres, même si l'on sait que sur tel point, il n'est pas très défendable. Nous obtenons parfois gain de cause… »

Le roman d'Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire,* est de ces ouvrages sur lesquels la commission de censure a été longue à se prononcer à cause des débats contradictoires soulevés par l'U.N.E.A.C.

[48] Tchichellé Tchivéla in Alain Brézault et Gérard Clavreuil, *Conversations congolaises,* Paris, L'Harmattan, p.138 (Interview).
[49] Jean-Baptiste Tati Loutard, in *Conversations congolaises, id.,* pp.102-103.

Mais lorsque l'écrivain quittait son espace littéraire pour une incursion dans le champ politique réel où sa présence était jugée troublante et menaçante pour le statu quo, c'est alors qu'il était combattu énergiquement par le pouvoir en place. Comme le précisait Sylvain Bemba dans la réponse à une de nos questions, « Plus souvent, la censure frappait moins l'écrivain que l'opposant: cas de Guy Menga». Quand l'écrivain se mêlait aussi de vraie politique, par quelque acte jugé illégal ou hors-la-loi, il en écopait de sévères sanctions, ce d'autant qu'on craignait des effets d'entraînement à cause de sa popularité auprès des masses. Ainsi pourraient s'expliquer peut-être la condamnation à mort de Maxime N'Débéka à cause de sa participation au M22, gracié et assigné à résidence surveillée avant d'être envoyé en exil, ou l'incarcération de Sylvain Bemba pour le même motif, mais à un degré moindre. Relevons, avec S. Bemba, le caractère tatillon de certaines mesures de censure : « Il y a eu aussi, bien plus nombreuses, des cas de censure avortée : *Chômeur à Brazzaville*, *Le Pleurer-Rire*, *Les sept solitudes de Lorsa Lopez* furent d'abord interdits, puis autorisés parfois même ré interdits, puis ré autorisés. »

D'ailleurs Henri Lopes estime inappropriée la censure, qui souvent contribue à la promotion et à la publicité gratuite de l'ouvrage mis en cause. « C'est un bon moyen de faire connaître une oeuvre», affirme-t-il, avant de renvoyer au 'Sérieux Avertissement' de son roman *Le Pleurer-Rire*, où il exprime la même position de façon plus élaborée et littéraire. En voici les propos, dans la simulation d'une justification imaginaire de la commission de censure autorisant la circulation de son livre, dont il prévoyait déjà les réactions et l'effet possible :

> Dans un premier élan, nous avons songé à interdire ces pages, à les condamner à être lacérées et brûlées au pied du grand escalier du Palais par l'exécuteur de la Haute Justice, comme contenant des expressions et imputations téméraires, scandaleuses et injurieuses à la Haute Magistrature en général, à l'africaine en particulier. Mais une expérience aujourd'hui vieille de plus de quinze ans nous a sagement détournés d'un tel excès. Les livres proscrits se vendent, sous le manteau, mieux que les bons. Et nous détenons des dossiers (les méchants auteurs qui, pour se faire une réputation acquise à peu de frais et mieux liquider leur marchandise, recherchent cyniquement la publicité que confèrent les décrets de la censure).
> Nos services de renseignements nous ont au demeurant signalé plusieurs d'entre eux, dont le rêve secret est d'entendre quelque jour les hôtesses de l'air caresser de leur voix l'oreille des voyageurs débarquant dans tel aéroport africain pour les avertir que MACHIN L'AFRIQUE, L'AFRIQUE EN CHOSE, VIVENT LES AFRICAINS... et son prochain ouvrage, sont interdits sur tout le territoire de tel pays[50].

La censure a revêtu au Congo Brazzaville des formes variées,selon qu'elle s'attaquait aux ouvrages jugés séditieux et impropres à la consommation du public, ou selon que l'auteur lui-même était mis en cause pour ses idées, attitudes et actions incompatibles avec le « socialisme scientifique » et la « révolution ».

[50] Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire, 'Sérieux Avertissement'*, p.9.

Quand un ouvrage publié suscitait des inquiétudes dans la classe dirigeante, il était soumis à une commission de censure qui prenait à son encontre une note de censure en interdisant la circulation, la détention et la commercialisation sur l'ensemble du pays. Les contrevenants s'exposaient aux sanctions prévues par la loi. Mais comme le dit ironiquement le 'Sérieux Avertissement', la mesure avait souvent des effets contraires à ceux attendus, puisqu'elle assurait à l'auteur incriminé « une réputation acquise à peu de frais » et une « publicité » gratuite. Nous l'avons vu plus haut avec le cas de *Kotawali* de Guy Menga, où le responsable de la librairie gouvernementale s'est vu obligé de se mettre au travers de la loi pour se procurer le livre prohibé, tellement la demande était forte après son interdiction. Le même phénomène s'est passé avec *Les exilés de la forêt vierge* de Jean-Pierre Makouta Mboukou, comme le rappelle si bien Sony Labou Tansi :

> La censure a toujours tendance à défigurer un livre en lui donnant une lecture obligatoire. Lorsqu'elle s'est attaquée à l'ouvrage de Makouta Mboukou, *Les exilés de la forêt vierge*, tout le monde le lisait pour savoir de qui il était question pour qu'il soit interdit. Le livre était mal lu à ce moment-là, les gens passaient à côté de sa véritable signification[51].

Certains livres autorisés étaient interdits par la suite, surtout si son auteur n'avait pas les bonnes grâces du régime et du parti, ou s'il était entré en dissidence politique. Il s'installait alors une confusion dans l'esprit du peuple qui finalement ne savait plus où donner des yeux ! L'interdiction de la représentation des pièces de théâtre de Guy Menga illustre cet aspect tatillon déjà signalé. On est même allé jusqu'à intervenir énergiquement aux éditions CLÉ de Yaoundé pour exiger que soient déchirées les pages de son livre,-déjà publié, qui devaient figurer dans une anthologie de la littérature congolaise. Mais comme nous le confiait le dramaturge congolais, l'ironie du sort veut que ce soit la révolution qui ait lancé ses pièces et en ait assuré la promotion. La réticence, mieux, le refus des metteurs en scène et comédiens à suivre cette interdiction se fondait sur cet argument logique.

L'une des conséquences désastreuses de la censure des ouvrages se situait au niveau de son cadre réceptif. Un ouvrage interdit disparaissait des circuits officiels, était banni des programmes scolaires du pays, des études universitaires et de la recherche. Les pays voisins pouvaient aussi recevoir des recommandations dans ce sens. Si d'emblée un étudiant jetait son dévolu sur un ouvrage censuré dans le cadre de sa thèse, il connaissait les pires difficultés, pouvant aller jusqu'à son échec ! Et quand certains expatriés « experts » des littératures africaines s'en mêlaient pour donner leur appui au gouvernement, le problème devenait très complexifié, car l'écrivain était simplement « oublié » dans tous les espaces publics, dans la critique interne et étrangère. Si définitivement, Guy Menga s'est exilé volontairement en France, c'est qu'il voulait aussi fuir le climat d'hostilité et d'ostracisme dans

[51] Sony Labou Tansi, interview dans Alain Brezault et Gérard Clavreuil, *Conversations congolaises*, Paris, L'Harmattan, p.94.

lequel il était, avec ses écrits, tenu. Cela nous fait aussi comprendre que les fourches caudines d'une censure hasardeuse s'abattaient de temps à autre sur l'individu, et non seulement sur les œuvres, comme l'ont dit et redit maints acteurs culturels du Congo.

Lorsque la censure visait l'écrivain obstiné dans son refus de danser le tam-tam du parti[52], elle prenait aussi des formes et des degrés variés selon les « guides » de la révolution en place : les menaces et mises en garde, les interrogatoires 'musclés', les affectations disciplinaires fréquentes, les rétrogradations dans le métier exercé, les suspensions d'emploi à la Fonction publique, les renvois, les assignations à résidence surveillée, la prison, l'exil, assorti ou non de la déchéance de la nationalité congolaise. Le tableau que nous avons fait figurer ci-dessus fournit des exemples précis de tracasseries politiques dues à l'écriture d'ouvrages « subversifs », ou déclarés tels.

La façon dont le pouvoir perçoit un romancier constitue en soi un facteur de mise en contexte des récits, car l'auteur se situe et projette son écriture en connaissance de cause. Le choix qu'il fait d'une forme, d'un mode et d'une tonalité peuvent être interprétés comme une réaction par rapport à la doxa politique, négativement ou positivement, et avec toutes les nuances que cela comporte. Souvent aussi, une mesure politique prise à l'encontre d'un écrivain détermine la suite de l'écriture de celui-ci. Guy Menga, un des acteurs de la mise en place de la révolution par ses pièces théâtrales à succès, qui s'est senti très frustré par la mesure d'interdiction de ses écrits par le Comité Militaire du Parti (CMP), nous a confié :

> …Suite à cette mesure injuste je décidai alors de militer activement dans les rangs de l'opposition en jurant de participer un jour à la chute d'un régime érigé en monstre du tribalisme. Raison pour laquelle je pris une part active à la Conférence Nationale Souveraine qui libéra le Congo de la dictature de ce monstre…Si engagement il y a encore en moi, c'est dans le domaine littéraire. Car, il est impossible de se taire devant l'injustice et la misère de son pays natal, avec des hommes, des femmes et des enfants qui y vivotent. Il reste, à l'écrivain que je suis, le devoir de témoignage.

Principales œuvres littéraires censurées au Congo Brazzaville

Noms et prénoms des auteurs	Ouvrages mis en cause	Année
1- Makouta - Mboukou Jean-Pierre	*En quête de la liberté* (roman)	1970(et ensemble de ses écrits)
2-Dongala Emmanuel Boundzéki	Jazz et vin de palme (nouvelles)	1982

[52] L'expression est de Guy Menga dans l'interview qu'il nous a accordée.

3- N'Débéka Maxime	*Le président* (théâtre)	1970
4- Guy Menga	*Kotawali* (roman)	1977 (et ensemble de son œuvre littéraire)
5- Sony Labou Tansi	*L'Etat honteux* (roman)	1983
6- Biniakounou Pierre	*Chômeurs à Brazzaville* (roman)	1978
7- Julien Omer Kimbidima	*Les filles du Président* (roman)	1986

Les conséquences de l'exercice de la censure pouvaient, au niveau de l'écriture, amener certains romanciers à des jeux de masquage et à des subterfuges dans la mise en récit. L'autocensure était aussi pratiquée, comme Zounga Bongolo l'a fait avec son roman *Un Noir dans un iceberg. Impossible amour à Saint-Pétersbourg.* Bien qu'achevé dans les années 1970, le roman n'a été publié qu'en 2005[53]. Il y critique violemment le racisme dans les campus universitaires soviétiques à l'encontre des Noirs qui se liaient d'amitié avec les filles russes, et dont les suites d'un très grand rapprochement avec la société d'accueil se soldait souvent par des drames. A l'époque, en pleine guerre froide, et dans la Russie d'avant la Perestroïka, la mise en cause de l' « amitié » entre l'Union soviétique et le Congo aurait été mal vue, et l'auteur sanctionné.

Par ailleurs, les romanciers, conscients des dangers qui planaient sur eux et sur leurs écrits, s'organisaient pour contourner la censure. Comme Caya Makhélé nous l'a expliqué dans un entretien du 30 octobre 2004, les écrits circulaient au sein de la communauté littéraire congolaise, à laquelle Sylvain Bemba a donné le nom de *phratrie*- concept que nous allons bientôt analyser. Par un travail de « maquillage », celui :

> … les manuscrits passaient de main en main. A chaque fois, chacun des lecteurs, particulièrement Sylvain Bemba, qui était le lecteur le plus pointu, sortait de là avec des propositions de cryptage, parce que c'était quand même, jusqu'aux années 1990, une période où il n'était pas évident de citer les contemporains. Il y avait forcément des propositions de cryptage car on avait un système particulier qui était la **censure**. C'était un département au ministère de l'Information, mais qui avait ses tentacules au ministère de la Justice, de l'Education, un peu partout. Donc, tous les textes qui devaient être publiés devaient passer à la commission de censure pour avoir un avis. Or les auteurs congolais ont évidemment contourné cela.

Une autre façon de contourner la censure consistait à se faire publier à l'extérieur. Pour ceux qui y parvenaient (Sony Labou Tansi, E. Dongala, N'Débéka ou Guy Menga par exemple), la censure s'exerçait a posteriori. Seuls les manuscrits destinés à la publication locale étaient soumis, avant publication, à la censure préalable.

[53] Zounga Bongolo, *Un Noir dans un iceberg. Impossible amour à Saint-Pétersbourg*, Paris, éd. Paari, juin 2006.

Que dire alors des romanciers du sérail dont les récits constituent souvent une satire au vitriol des mœurs du politique congolais ? Comment s'y prenaient-ils dans leur écriture et dans leurs vie publique pour ne pas être épinglés par l'omnipotent parti unique ? Henri Lopes nous fournit quelques éléments de réponse, qui tiennent à la subtilité avec laquelle il a su préserver son autonomie, du moins sur le plan intellectuel et social. Dans son mot de circonstance à la 'Journée Henri Lopes', organisée à l'O.I.F., le 14 novembre 2008, il pose la question de savoir comment il a pu mener ces deux vies, une double vie, à la fois politique et littéraire. Il y répond en ces termes:

> Premièrement, tout au long de ma vie politique, j'ai toujours pensé qu'elle m'avait surpris, et que je devais participer à la construction nationale. Et les camarades, quand je suis arrivé en France, m'ont proposé des responsabilités politiques ; ils étaient plus futés que moi en politique. Mais j'ai toujours refusé d'être, j'ai failli être un « homme d'appareil ». J'ai été dans les appareils sans jamais être un homme d'appareil. Et j'ai toujours refusé d'avoir une base sur laquelle je pourrais m'appuyer,- ce qui était très dangereux, parce que j'étais très fragile par rapport aux autres. Ensuite, dans toutes les instances politiques, qu'elles soient du parti ou qu'elles soient de l'État, j'ai toujours parlé en mon nom personnel. Et c'est même peut-être cela qui a fait que je n'ai pas fait de prison. C'est qu'on disait : « Cet homme, quand il parle, n'est pas dangereux... » Mais quelques fois, ces propos passaient, et cela me permettait de garder mon regard d'écrivain, très critique sur ce que je voyais.[54]

Faire de la politique sans s'aliéner, sans perdre son autonomie et son indépendance d'esprit, en se distançant du vécu immédiat, voilà un vrai exercice d'équilibriste qu'à tout moment les romanciers congolais en général, et ceux engagés en politique à l'instar de Lopes en particulier, se sont sûrement adonnés. Comme son personnage Gatsé de *Sans tam-tam* peut-être, l'enthousiasme et le lyrisme en moins… Il est toutefois évident que les nuances entre « être un homme d'appareil » et « être dans les appareils » n'est pas facile à saisir par l'homme ordinaire, surtout dans un régime à parti unique répressif et intolérant. Il y a ambiguïté, et les personnages des romans de Lopes démêleront-ils cet écheveau ? L'analyse de *Sans tam-tam* et de *Dossier classé* sont à même de nous éclairer, en partie, sur la problématique de l'intellectuel enserré dans les pouvoirs africains post-coloniaux.

Henri Lopes, dans certains milieux intellectuels congolais, surtout littéraires, nourrit une controverse sur sa position à califourchon entre la politique et la littérature, les deux univers,-celui de ses fictions et ses activités d'homme public- étant diamétralement opposés. Les jugements varient sur ce sujet selon les individus. Certains l'assimilent directement aux régimes dictatoriaux qu'il a servis (ou sous lesquels il a servi), et interprètent sa participation aux différents gouvernements comme un aval, une acceptation de la politique pratiquée. Sinon, pourquoi n'avoir pas pris le large ? C'est peut-être avoir d'une situation complexe une vue manichéenne, alors que des nuances s'imposent.

[54] Nous avons enregistré directement son intervention, sorte de réponses aux multiples questions qui ont été posées à Lopes tout au long des exposés, témoignages et débats des spécialistes sur son oeuvre.

D'autres estiment que Lopes et les écrivains engagés en politique au Congo Brazzaville ont fait de leur mieux pour promouvoir les lettres congolaises, en usant de leur position dans les instances gouvernantes pour faciliter l'exercice de leur métier à leurs confrères en difficulté. Les réseaux et les relations tissés entre les écrivains de tous bords militent en général pour cette perspective, car, la phratrie des écrivains congolais dont parle Sylvain Bemba était très dynamique et ouverte : elle transcendait les clivages idéologiques et politiques. Les mondes imaginés dans les fictions des romanciers congolais, qu'ils participent au pouvoir ou non, semblent garder une certaine autonomie et refléter l'esprit libertaire des uns et des autres. La différence dans la charge satirique et la dénonciation des travers multiformes est à peine perceptible dans les fictions des deux catégories d'écrivains. Il reste que les romanciers non engagés dans la politique réelle demandent à ceux aux affaires : « Vous êtes au pouvoir ; mais pourquoi ne changez-vous pas la situation ? » Il se pose donc un réel problème de crédibilité de ces écrits enflammés contre un pouvoir qu'on sert et dont on est parfois le grand bénéficiaire. A moins que la littérature, pour ceux aux affaires, ne se limite au simple constat, et, en attendant des lendemains meilleurs, la vie peut bien continuer ! Doit-on y voir de l'hypocrisie ou un simple réalisme opportuniste ? Doit-on lire par là une nette césure entre le roman et le vécu quotidien, et se garder de mélanger les deux, en évitant que l'une n'empiète sur l'autre ? C'est ce à quoi Jean Baptiste Tati Loutard, dans l'interview déjà signalée, nous invite :

> En ce qui me concerne, je conçois le travail du politique comme lié à l'instant ou à l'Histoire…C'est le domaine de l'action : il faut apporter des solutions plus ou moins urgentes, plus ou moins efficaces à des problèmes qui se posent au quotidien, dans la cité. C'est un souci d'investissement quotidien, un engagement en faveur de la société dans laquelle nous vivons par rapport à des idéaux, par rapport à des convictions profondes. Quant à la littérature, c'est plutôt le domaine de l'imaginaire, on ne dira jamais assez. L'écrivain peut s'inscrire dans l'engagement politique, mais son œuvre dépasse de très loin les objectivations éventuellement sociales, éventuellement idéologiques de cet engagement. En réalité, il n'y a pas de commune mesure entre l'engagement politique et l'écriture[55].

Cela signifie qu'un écrivain peut être engagé dans ses œuvres littéraires, mais être un conformiste de l'ordre injuste décrié dans la pratique quotidienne, c'est-à-dire un être bifide, une sorte de Janus biface. Auquel cas, il lui faut certainement jouer le jeu, porter des masques dans chacune de ses activités, et s'interdire les audaces verbales et surtout révolutionnaires de ses héros mis en scène. La réalité est plus complexe, et les postures des romanciers politiques devant les affaires de la Cité varient de l'un à l'autre.

[55] Jean-Baptiste Tati Loutard, dans *Avant-Garde N° 009, avril-juin 2008, p.29-30.*

1.3. Facteurs sociaux dans la constitution de l'espace littéraire congolaise

Différents facteurs ont sûrement façonné la très grande liberté d'expression que l'on observe chez les écrivains congolais de tous bords, du terroir comme de la diaspora. Pour bien appréhender cet état d'esprit, il convient de considérer certains faits sociaux qui ont pu orienter l'imaginaire des romanciers congolais. Une scolarisation très poussée en avance sur les autres pays africains, le rôle joué par Brazzaville, la présence récurrente du général de Gaulle en ce lieu historique aux grands moments de l'histoire moderne des peuples africains, et surtout le retour des intellectuels au terroir peuvent, parmi d'autres facteurs, être retenus.

1.3.1. Scolarisation très poussée et émancipation des esprits

Robert Cornevin donne, comme raison majeure à la remarquable floraison de la littérature congolaise des années 1960/1970, l'accent mis par les autorités sur l'école :

> L'importance de la scolarisation au Congo est probablement responsable du dynamisme littéraire constaté. Après Jean Malonga, Tchicaya U' Tamsi et Martial Sinda qui ont marqué la période précédant l'indépendance, une vingtaine de personnalités apparaissent qui vont donner à la littérature congolaise une nouvelle dimension[56].

Tchicaya U Tam'Si lui-même raconte à propos du rayonnement de la littérature congolaise une anecdote où il insiste sur les avancées du Congo sur le plan scolaire en Afrique:« A l'occasion du 70ème anniversaire de Senghor à Dakar, celui-ci me déclare : « Mon cher Tchicaya, c'est quand même étonnant cette littérature congolaise où les écrivains écrivent si bien le français. Quelle est l'explication de ce phénomène ? » Je lui répondis que le Congo était le pays le plus scolarisé d'Afrique noire. En 1960, le Congo avait déjà 80% de scolarisation alors que, par exemple, le Mali n'en avait que 10% ! »[57]

Et il ajoute un autre facteur à l'épanouissement de cette littérature: la présence de la revue *Liaison* à Brazzaville, avec 75 numéros parus. Organe de relais entre les centres culturels des colonies françaises d'Afrique centrale, ce journal a constitué le médium où certains écrivains congolais se sont exercés à écrire. Comme les sujets politiques étaient tabous, ces premiers « lettrés » congolais se consacraient surtout à l'analyse des aspects de la culture congolaise traditionnelle. R. Chemain et A.

[56] Robert Cornevin, *Littératures d'Afrique noire de langue française*, Paris, P.U.F., 1976.
[57] In *Conversations congolaises*, *op. cit*., p.120-121

Chemain-Degrange dans leur anthologie[58] analysent l'impact de la revue *Liaison* en Afrique Equatoriale Française, et lui reconnaissent son rôle de « tribune des pionniers ». Pour eux en effet, « De 1950 à 1960, la revue *Liaison* fournit aux pionniers de la littérature congolaise une tribune appréciée. » Cet organe a vu la parution des « premiers textes d'écrivains de l'actuelle génération ». Les noms suivants sont cités, parmi d'autres, comme collaborateurs à la revue: Jean Malonga, le plus régulier pendant ses dix ans, Dominique N'Zala-Kanda, Bernard Mambéké-Boucher, Antoine Letembet-Ambily et Sylvain Bemba. Viendront se joindre plus tard à l'équipe Guy Menga et Théophile Obenga.

Comme ce journal était largement dépendant de l'administration coloniale, ses rédacteurs, selon la formule de Sylvain Bemba, ne pouvaient jouir que d'une « liberté surveillée ». Les sujets abordés étaient surtout ethnologiques et culturels. Ce facteur aura permis aux premiers écrivains congolais d'avoir un fort ancrage dans les réalités du terroir, dont ils ne se départiront point après le départ du Blanc. L'un des problèmes qui bloquait l'émancipation intellectuelle des écrivains était l'orientation anticommuniste de la revue, ainsi que son régionalisme. Celui-ci empêchait les auteurs de l'ancienne A.E.F. d'avoir une audience au-delà de cette entité. Dès que les conditions deviendront favorables après l'accession du pays à la souveraineté internationale, des talents littéraires écloront et exprimeront ce qui jusque là était autocensuré. On peut même, dans une certaine mesure, interpréter le penchant des écrivains congolais pour des sujets politiques à la période postcoloniale par le fait qu'ils en avaient été longuement sevrés pendant la colonisation. Ils ont pu alors se défouler par l'écriture, d'abord timidement à la première décennie de l'indépendance, ensuite avec plus d'arrogance et d'irrespect par la suite.

Nous devons noter que l'effort de scolarisation entrepris par les autorités coloniales afin se doter d'auxiliaires d'administration pour toute l'A.E.F. a été énergiquement poursuivi dans le Congo indépendant et révolutionnaire. Dans un essai collectif, Elisabeth Dorier-Apprill, Abel Kouvouama et Christophe Apprill décrivent le phénomène de scolarisation massive à Brazzaville et dans les autres cités congolaises en ces termes:

> …l'école fut conçue comme l'outil primordial d'unification idéologique et d'effacement des particularités ethniques et régionales, et considérée comme un pilier essentiel de la République populaire. Dans cette perspective, la scolarisation de ces masses enfantines fut intégralement prise en charge par l'Etat, l'éducation nationalisée en 1965, et la fréquentation d'écoles privées interdites aux jeunes congolais sur tout le territoire national. L'école est obligatoire de 6 à 16 ans, et à Brazzaville, 95% des enfants (environ 200 000 écoliers) sont scolarisés.

[58] Roger Chemain et Arlette Chemain-Degrange, *Panorama critique de la littérature congolaise contemporaine*, Paris, Présence Africaine, 1979, p. 23-34.

> Le taux de scolarisation après 16 ans est l'un des plus élevés du continent : 72% des jeunes de 15 à 19 ans, malgré l'entrée dans le cycle secondaire facultatif[59].

Dans un article cité dans *L'Anthologie critique* …susmentionnée, Jean-Pierre Makouta Mboukou est du même avis, et ajoute à la scolarisation une nuance idéologique :

> Après l'Indépendance, l'effort des autorités nationales en matière d'éducation aboutit à un taux de scolarisation proche de cent pour cent, chiffre qui n'est pas sans incidences très directes sur l'épanouissement littéraire auquel nous assistons en République Populaire du Congo, cependant que le choix, dès 1963, d'une orientation socialiste, éclaire les aspects spécifiques de l'engagement des écrivains congolais. L'option socialiste a été réaffirmée par les gouvernements successifs, en 1968, 1977, 1979[60].

Et justement cette orientation socialiste a constitué un ferment libérateur des mentalités, contrairement aux autres pays de la sous région où la chasse aux intellectuels de gauche était donnée par les nouveaux dirigeants à la poigne de fer, très soucieux de se maintenir sur un siège souvent illégalement acquis. Jean-Baptiste Tati Loutard souligne cet apport déterminant dans son essai autobiographique : « Il faut dire que la Révolution congolaise a remodelé la vie intellectuelle, en libérant les esprits de la peur néo-coloniale, de la misère culturelle faite certainement d'un mimétisme grossier avant 1950. »[61]

Guy Menga, pour sa part, met aussi en exergue le souffle libérateur issu des « Trois Glorieuses » au plan de l'émancipation des esprits et de l'audace dans l'expression littéraire :

> Le Congo a vécu un bouleversement politique quelques années seulement après les indépendance, à partir des années 63-64, où on nous a donné la possibilité, en tant qu'écrivains, de nous exprimer assez librement… Cette liberté d'après l'indépendance nous incitait à créer et proposer un nouveau langage pour aborder les problèmes de l'Afrique[62].

Dans cette même perspective, Jacques Chevrier, qui nous a accordé un entretien[63] en décembre 2008, parle du rayonnement et de la place de choix qu'occupe le 'petit Congo' sur l'échiquier littéraire africain d'aujourd'hui :

> Disons que le petit Congo,- puisqu'il faut l'appeler comme cela-, a été une extraordinaire pépinière d'écrivains. C'est tout petit, le Congo ! Quand on voit qu'il a donné naissance à des gens comme Tchicaya, Sony Labou Tansi, Sylvain Bemba, Lopes, et j'en oublie, c'est étonnant ce qui s'y est passé, au Congo, c'est étonnant. Cela ne s'est pas passé dans tous les pays francophones ; ce n'est pas pour jeter la pierre à qui que ce soit ! Quand vous dites : « Burkina Faso», vous avez du mal à trouver des auteurs aussi marquants ; il y en a , bien entendu, mais il n'y a pas des auteurs aussi flamboyants, aussi importants qu'au Congo ! Un écrivain comme Tchicaya U Tam'Si, comme Sony Labou Tansi, c'est vraiment des monuments, des monuments de la littérature africaine !

---

[59] Elisabeth Dorier-Apprill, Abel Kouvouama et Christophe Apprill, *Vivre à Brazzaville. Modernité et crise au quotidien*, Paris, Karthala, 1998, p.64/65.
[60] In R. Chemain et A. Chemain-Degrange, *op. cit.* , p. 20/21.
[61] Jean-Baptiste *Tati Loutard, Libres mélanges*, Paris, Gallimard, 2003(Chapitre intitulé « Problématique de la littérature nationale»), p. 106.
[62] Guy Menga, in *Conversations congolaises*, *op. cit*., p. 64.
[63] Lemotieu Martin, « Jacques Chevrier, le lecteur d'Afriques », *Avant-Garde*, n° 013-Avril-Juin 2009. Ce texte n'y figure pas, l'interview ayant été raccourcie à cause des contraintes éditoriales ; il se trouve dans *Annexe* à la thèse, p.169.

1.3.2. De Gaulle au Congo comme phénomène politique et social: deux regards

De Gaulle est, en Afrique noire, associé à la décolonisation et aux indépendances. Et pourtant, il aura combattu celles-ci jusqu'à la dernière minute, avant d'être acculé à en accepter le principe. Pour la France coloniale, il n'était point question de laisser les pays sous sa colonisation ou sous son mandat accéder à quelque autonomie que ce soit. La seule voie d'évolution offerte aux populations africaines était l'intégration dans la communauté française. R. Pleven résumait cette prise de position claire à la Conférence de Brazzaville, tenue du 30 janvier au 8 février 1944 en ces termes : « Dans la France coloniale, il n'y a ni peuples à affranchir, ni discrimination raciale à abolir…Les populations d'outre-mer n'entendent connaître d'autre indépendance que l'indépendance de la France.»[64]

Dans la même logique de la domination française sans partage, de Gaulle réaffirmera avec force la détermination de la métropole de ne rien concéder sur le plan institutionnel aux Africains. Noël Ballif dans son ouvrage sur le Congo cite ces paroles du général de Gaulle ayant orienté la Conférence de Brazzaville de 1944 : « Les fins de l'œuvre de civilisation accomplie par la France dans les colonies écartent toute idée d'autonomie, toute possibilité d'évolution hors du bloc français de l'empire. Toute constitution éventuelle, même lointaine, de self-governments est à écarter »[65]

Et pourtant, l'image promue dans les masses africaines au sujet du Général était celle du libérateur, et au Congo celle de « l'Homme de Brazzaville », celui qui a apporté l'indépendance et la liberté aux peuples noirs d'Afrique. Il s'est même institué un culte pour cet homme à la taille hors du commun, voire tout un mythe. Guy Menga dans son roman *Case de Gaulle* rend l'importance prise par de Gaulle au Congo, mais aussi les ambiguïtés que cette vénération cache. Il prend ses distances vis-à-vis du couple Kibélolo-Dinamona à partir d'un style ironique et comique. D'ailleurs, l'une des images fortes du roman vers la fin reste celle de Kibélolo qui jette le journal à l'effigie du général de Gaulle dans la poubelle, geste intrigant pour les agents de la force publique et des infirmiers l'observant. Le matsouaniste fait volte-face, et désormais promet à sa femme lui réserver la préséance jadis ravie par son culte aveugle du général : «Les rôles sont désormais renversés, Dina.Tu passeras dorénavant la

[64] Cité par Henri Grimal, *La Décolonisation de 1919 à nos jours* (1965) Rééd. Ed. Complexe, 1985, Bruxelles.
[65] Noël Ballif, *Le Congo*, Paris, Karthala, 1993, p.92/93

première et deviendras le principal objet de mes préoccupations. Je crois en effet qu'il ne faut pas être plus royaliste que le roi. »[66]

Toutefois, le seul fait pour l'auteur d'avoir situé de Gaulle au cœur de la problématique de son roman atteste d'un fait : de Gaulle appartient à l'imaginaire du Congo au même titre que Matsoua, ou Kimpa Vita, Lumumba Patrice... Dans un article, Roland Pourtier exprime des vues similaires : « De Gaulle, après Brazza, fait figure de héros légendaire ; l'un et l'autre ont leur place dans la mémoire collective et participent ainsi à la fondation de l'identité congolaise »[67]. A condition, toutefois, que cette image ne soit pas simplement occultée, et que l'histoire et la littérature en restituent les diverses facettes, même contradictoires.

Guy Menga, dans une interview qu'il nous a accordée, explique la raison de la sympathie dont jouissait de Gaulle au Congo Brazzaville. Répondant à une question sur le vote massif en faveur du « OUI » pour le Référendum gaulliste du 28 Septembre 1958, il nous a confié dans l'interview déjà mentionnée :

> Vous savez, chez nous, de Gaulle est un homme de la famille. On l'appelle au Congo « l'Homme de Brazzaville », parce que pendant la deuxième Guerre, l'autre capitale de la France libre était Brazzaville. Voilà pourquoi la campagne a consisté à dire « Oui au Référendum », et « On ne peut pas dire non à de Gaulle. »

L'emprise de l'admiration pour de Gaulle s'est même muée en un véritable culte. Ainsi, nous a confié Guy Menga, les matswanistes, pourtant réputés pour leur résistance anticoloniale, pendant la célébration de leurs offices, avaient dans leurs temples toujours deux photos : une de Matswa, et une autre du général de Gaulle. Celui-ci était, selon eux, un ami de Matswa et du peuple congolais, un grand homme digne de vénération. Dans leur croyance, Matswa n'est pas mort, puisqu'on n'a jamais vu sa tombe ; il reviendra libérer le Congo. De Gaulle a donc été associé au Congo Brazzaville à un certain imaginaire mythique, car sa présence à Brazzaville a correspondu à l'annonce de grands événements en A.E.F.

Dans son roman *Case de Gaulle*, Guy Menga met en cause le culte du général de Gaulle pratiquée par les matsouanistes et en dénonce la naïveté. C'est ce qui explique la volte face finale de Kibélolo dont les yeux se sont enfin dessillés. L'auteur nous a confié à ce propos :

> .... ce que je vois dans *Case de Gaulle*, c'est ce matswuaniste qui, lui, reste convaincu que malgré tout on ne peut pas se passer de De Gaulle. Les matswanistes ne comprennent pas le jeu politique, et ils se disent : « *Non, de Gaulle est avec Matswua*.» Et dans chaque temple matswaniste, il y avait la photo de Matswua, et à côté, celle de De Gaulle, et aussi des bougies. Et je me suis dit : « Tiens, voilà des naïfs qui croient fermement que le salut peut

[66] Guy Menga, *Case de Gaulle*, Paris, Ed. Karthala, 1984, p. 222.
[67] Roland Pourtier, « 1997 : « Les raisons d'une guerre incivile», *Afrique Contemporaine*, n° 186, 2ème trimestre 1998, p.8.

> venir par de Gaulle». Et ils n'ont pas eu tort puisque c'est de Gaulle qui leur a apporté l'indépendance. Sauf que lorsque De Gaulle vient apporter l'indépendance, il n'est pas accompagné de Matswua ; alors ils disent «Alors, là, il y a problème. » Parce que pour eux, Matswua n'était pas mort. Et même aujourd'hui, il y a des gens qui pensent que Matswua n'est pas mort, ce à quoi je réponds : « S'il était vivant, il aurait 110 ans aujourd'hui ! » Et eux de me répliquer : « Et Jésus-Christ a quel âge ? » [68]

Cette position de Guy Menga est généralement celle des intellectuels rentrés de leur formation d'Europe, de Chine, d'U.R.S.S., ou même de Cuba à l'approche de l'indépendance du Congo ou juste après celle-ci. Ils connaissaient parfaitement les visées de la mission coloniale de la France en Afrique. Depuis l'étranger, ils étaient imprégnés de l'idéologie anticolonialiste et s'impliquaient dans la lutte pour l'indépendance véritable dans les mouvements estudiantins telle la F.É.A.N.F., ou dans des journaux engagés comme la revue Action congolaise, pour se limiter à l'exemple français. « L'indépendance est un leurre» : tel est le titre d'un article de Lazare Matsocota dans cette revue, par lequel ce brillant intellectuel attirait à cette époque l'attention sur la « souveraineté » accordée aux pays africains dans les années 1960. L'impact de la présence de ces étudiants sera déterminant dans l'orientation socialiste du pays après l'indépendance, comme nous allons le voir.

1.3.3. Brazzaville : Importance historique et motif récurrent dans les romans.

Brazzaville doit son aura aux grands événements historiques dont elle a été le théâtre depuis 1910, date à laquelle elle a été promue capitale de l'A.E.F. Suivons encore l'éclairage de Roland Pourtier :

« Au sein de l'A.E.F., le Moyen-Congo bénéficie de sa position centrale, « moyenne », entre les colonies du nord (Tchad et Oubangui-Chari), et la façade atlantique»[69]. Il ajoute par ailleurs :

> Quant à Brazzaville, promue capitale de cet ensemble territorial en 1903, au détriment de Libreville, elle allait connaître un destin exceptionnel dont le souvenir aujourd'hui encore la hante. Ville phare de l'empire français grâce à son ralliement précoce à la France libre, c'est elle que le général De Gaulle choisit en 1944 pour prononcer l'historique « discours de Brazzaville[70].

Brazzaville est un lieu chargé d'histoire et de culture. Elle est devenue une sorte de creuset et de tremplin littéraire pour bon nombre d'écrivains congolais. Elle est toute une bibliothèque recelant d'immenses trésors. Les romanciers en font souvent le lieu du déroulement de leur récit, partiellement ou intégralement, sous son nom réel ou sous des toponymes aux repères identifiables pour les

[68] Guy Menga, in *Annexe* à la thèse, p.22 (Annexe 2)
[69] Roland Pourtier, « 1997 : « Les raisons d'une guerre incivile», *Afrique Contemporaine*, n° 186, 2ème trimestre 1998, p.8.
[70] *Ibidem*.

Brazzavillois. Pour commencer, relevons d'abord les dates qui situent Brazzaville au cœur de certains événements marquants de la vie congolaise, voire de la sous région africaine.

En 1903, Brazzaville est faite capitale du Congo Français, et en 1910, elle devient la capitale de l'Afrique Equatoriale Française.

Le 28 août 1940, après l'occupation allemande, Brazzaville est proclamée capitale de la France Libre, et reste en même temps le siège politique et administratif du Moyen-Congo (transféré pour un temps à Pointe Noire). En Décembre 1958, Brazzaville devient la capitale de la République du Congo au sein de la Communauté française, approuvée par 79% des Congolais au référendum gaulliste du 28 septembre 1958. La République du Congo est proclamée à Pointe-Noire, mais Fulbert Youlou transfère tout de suite après le siège des institutions à Brazzaville, plus favorable à son parti, l'U.D.D.I.A. À la proclamation de l'indépendance le 15 août 1960, Brazzaville est naturellement la capitale du Congo indépendant, et le 31 décembre 1969, elle restera la capitale de la République Populaire du Congo. Enfin en 1990, Brazzaville demeure la capitale de la République du Congo, après l'option pour le multipartisme.

Il convient de noter à ce niveau une des particularités congolaises dans la constitution de son premier champ politique autonome : la présence du facteur religieux. Sur place, les colons avaient trouvé un bras tutélaire en la personne de l'Abbé Fulbert Youlou, sur qui ils pouvaient compter pour briser l'élan révolutionnaire des militants anticolonialistes, souvent d'orientation de gauche. Alors que par exemple dans les romans de Mongo Béti de la période coloniale, les partisans du Parti Progressiste Prolétarien sont pourchassés parce que taxés de « rouges » ou de « communistes » par l'autorité coloniale, dans le Congo de la période transitoire à l'indépendant (1958-1960), l'abbé F. Youlou s'est déclaré anticommuniste viscéral et a poursuivi énergiquement ses opposants sous le chef d'accusation de « communistes ». A preuve, l'affaire du « complot communiste » de 1959 qui a servi de prétexte pour mettre hors d'état de nuire tous ceux qui avaient quelque velléité de révolte et contestaient son pouvoir. Elisabeth Dorrier-Apprill et Abel Kouvouama donnent des précisions sur cette implication du religieux dans l'espace politique congolais :

> De 1956 à 19963, une figure de l'Eglise catholique domine la vie politique du Congo : l'abbé Fulbert Youlou, qui se présente comme « pacificateur » de la société. Après avoir été élu maire de Brazzaville, il crée un parti, l'Union Démocratique pour la défense des intérêts africains (UDDIA). Ouvertement anticommuniste, celui-ci fait alors figure de rempart contre les autres partis du Moyen-Congo autonome, proches de la SFIO (Section française de l'Internationale Ouvrière), ce qui lui a valu certains soutiens des colons tant sur place qu'en métropole. L'UDDIA remporte les élections législatives de 1959, ce qui permet à l' « abbé » F. Youlou de devenir le premier président de la République du Congo (dans le cadre de l'Union française), ce, malgré l'opposition farouche de sa hiérarchie en majorité européenne[71].

[71] Elisabeth Dorier-Apprill et Abel Kouvouama, « Pluralisme religieux et société urbaine à Brazzaville», *Afrique Contemporaine,* N° 186, avril-juin, 2ème trim.1998, p. 58-76 (p.63-64 ici)

Les jeunes diplômés rentrés de leur formation au début des années 1960 prendront leurs distances vis-à-vis de Youlou, et seront l'une des causes de sa chute politique. Contrairement à l'abbé, ils promouvront une idéologie progressiste et socialiste, tout le contraire de Youlou. Son antagonisme avec Lazare Matsocota, pourtant un proche cousin, est bien connu dans cette perspective. Matsocota sera assassiné plus tard par ses camarades de lutte, crime dont parlent plusieurs fictions congolaises sur lesquelles nous reviendrons.

Dans les romans congolais, cette singulière intrusion du religieux dans le champ politique a nourri l'imaginaire romanesque de plusieurs auteurs tels Tchicaya U Tam'Si, Sylvain Bemba, Emmanuel Boundzéki Dongala, Jean-Pierre Makouta-Mboukou, etc.[72] Dans les récits, la religion chrétienne, quand elle n'est pas combattue énergiquement ou tournée en dérision, est presque toujours mise à l'écart de la vie politique, sauf chez Jean-Pierre Makouta-Mboukou. Celui-ci insinue que la religion, gardienne des valeurs morales, demeure presque la seule instance dotée d'humanisme, d'amour, de paix et d'altruisme dans l'univers postcolonial barbare de la politique où tous les coups, surtout les plus bas, sont permis. Le climat antireligieux est peut-être le reflet de la situation réelle sur le terrain, car les diatribes virulentes de Dipanda, journal des révolutionnaires, allaient fréquemment en guerre contre ce que, dans l'idéologie marxiste, on nommait « l'opium du peuple ». Cela n'est sans doute pas sans rapport avec l'anticléricalisme de l'idéologie révolutionnaire et marxiste des différents régimes politiques, cadre de référence de la plupart des romans du corpus étudié dans notre recherche. Dorier-Apprill et Kouvouama sont encore plus explicites dans l'article déjà cité : «La révolution de 1963 et l'arrivée d'Alphonse Massamba-Débat à la tête de l'Etat congolais inaugurent une période d'anticléricalisme virulent, animé par le journal Dipanda et la JMNR (Jeunesse du Mouvement national de la révolution) »[73] Le double événement ne pouvait pas passer inaperçu chez les romanciers, car il a suivi les journées chaudes de Brazzaville des 13, 14 et 15 août 1963, les « Trois Glorieuses », une thématique presque incontournable dans le roman congolais.

[72] Tchicaya U Tam'si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain,* Paris, Seghers, 1987. Youlou est portraituré sous le personnage de l'abbé Lokou, contraint de démissionner après le refus du président français de Gaulle de faire intervenir en sa faveur l'armée française stationnée à Brazzaville.

Chez Sylvain Bemba, on peut seulement deviner que dans *Rêves portatifs*, le président Léonidas Mwamba, séminariste ayant abandonné les ordres pour embrasser la politique, se rapproche de Youlou par son parcours. Avec Dongala, le conflit politique/religion est un peu plus général : le pasteur Bidié incarne la défense des valeurs morales et religieuses menacées par une idéologie, le « socialisme scientifique», qui annule l'individu et son droit à la vie, et lui refuse la participation à l'édification de la cité**. (***Un fusil dans la main…).* Le roman de Jean-Pierre Makouta-M'Boukou, *Le Contestant ou un pasteur chez les Carmélites,* par son titre, suggère la coprésence du religieux et du politique, et sous un angle assez particulier comme nous le verrons à l'analyse.

[73] Dorier-Apprill et Kouvouama, op. cit. , p. 64.

1.3.4. Retour au Congo des intellectuels formés à l'étranger avant et après 1960: pratique des débats politiques et ouverture des esprits.

Selon José-Luis Diaz,

> ... la notion d'intellectuel permet de désigner l'ensemble assez flou des « professions intellectuelles » (opposées aux professions « manuelles ») : écrivains, philosophes, savants, professeurs, etc. Dans son sens originel, né à la fin du XIXe s. , elle suppose plus précisément, de la part des membres de ces catégories sociales, une conscience collective et un style commun d'action politique.

Et il ajoute que c'est

> ...dans « le Manifeste des intellectuels » que publie le journal *L'aurore*, le 14 janvier 1898 : il s'agit d'une pétition en faveur de la révision du procès Dreyfus, dont les signataires sont des écrivains, des journalistes, des universitaires et des savants […] ce qui donne à penser que la notion d'intellectuel ne pouvait s'appliquer originellement qu'à des gens de notoriété. Les intellectuels, ce furent donc d'abord ces écrivains et ces professeurs qui, jouissant de quelque célébrité, la mettent au service d'une cause politique qui leur semble juste, en ayant recours à la logistique journalistique[74].

A ce concept est donc associé une certaine culture spirituelle, une conscience d'appartenir à une classe d'hommes influents pouvant orienter le destin de la Cité, mais surtout la volonté et la détermination de se mettre « au service » des causes justes, des grandes causes, dans le combat contre tout ce qui est susceptible de mettre en péril la liberté et la justice humaines, bref son existence. On reconnaît donc l'intellectuel non seulement par son savoir, mais surtout par le courage qu'il affiche d'aider l'humanité à avancer dans le sens de l'équité, du respect de l'autre. Homme de pensée, mais en même temps homme d'action, tel apparaît l'intellectuel, illustré par un Sartre , alliant dans sa vie quête rigoureuse de la vérité et applications concrètes dans les manifestes, les prises de position audacieuses, ainsi que d'autres modes d'action ponctuelle.

Ainsi, le débat suscité par la notion d'intellectuel demeure, entre autres, celui de des aspects et des modalités de sa participation aux affaires publiques, le sens donné à cette participation, ainsi que l'idéologie au nom de laquelle pareille action induit. La question prend d'autant plus de relief dans une Afrique, en proie à la misère et à la pauvreté, où le dénuement pousse souvent l'intelligentsia à prendre des positions incompatibles avec ce qu'on serait en droit d'attendre de son statut de privilégié dans la société africaine: la conscience et la lumière du peuple. Doit-il rester le témoin de l'humaniste universel, loin des querelles idéologiques et politiques ou au contraire se faire, selon le mot de Sartre, le « compagnon de route » des partis révolutionnaires ? Au-delà de cette problématique se profile celle, fondamentale, de la fonction de l'art en général, et de la littérature en particulier dans la société. La

[74] José-Luiz Diaz, in Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du littéraire,Paris*, P.U.F., 2002, p.311.

Deuxième Guerre a bien vu la participation des intellectuels français par exemple aux deux régimes, celui de Vichy, et celui du général de Gaulle, à divers niveaux. Situé par rapport au pouvoir, l'intellectuel ou le lettré en général est souvent sous haute surveillance en Afrique. Dans une acception large, on peut dire avec Sylvain Bemba que le lettré « représente en fait toute personne apportant son point de vue dans la gestion de la cité »[75]. Apporter justement son point de vue sous le monopartisme au Congo Brazzaville était périlleux, lorsque la prise de position de l'intervenant se révélait être en dissonance avec la norme politique admise. Il fallait donc une bonne dose de courage, parfois de la témérité, pour s'y aventurer, avec tous les risques encourus. L'intellectualité, selon Mambou Aimée Gnali, ne devrait pas se mesurer au Congo à l'aune des diplômes accumulés. Elle s'exprime ainsi à ce sujet, en réponse à une de nos questions :

> Pour moi, il n'y a pas d'intellectuel au Congo. Voici ce que j'écrivais en avril 2006, dans La Semaine Africaine, en conclusion d'un article intitulé « Vous avez dit intellectuel ? Comme c'est bizarre…» : « Ce n'est pas le certificat d'études, ni même les diplômes de l'enseignement supérieur qui font l'intellectuel, mais la volonté de s'engager hors du politique, la volonté d'intervenir dans des situations critiques, parce qu'il se veut responsable .Et dans ce sens, rares sont les Congolais qui agissent en intellectuels et peuvent prétendre à être des intellectuels. Le silence de la plupart des Congolais, qui procède d'un choix délibéré, en fait plutôt des courtisans et les exclut du groupe des intellectuels[76].

Parmi ces rares intellectuels qui ambitionnent d'apporter leur écot à la construction de la Cité, on peut classer certains écrivains qui ont osé briser le silence imposé pour faire entendre leur voix. Dans presque tous les cas, leur regard critique constitue une remise en cause du *statu quo* ou la dénonciation des dérives du pouvoir. Et cela n'est justement pas accepté dans le cadre de la dictature, ou de la pensée unique. L'écrivain africain doit souvent choisir entre le silence et les représailles, l'exil et la tombe, pour emprunter le titre du recueil de nouvelles de Tchichellé Tchivéla. Dans un contexte plus général, le statut de l'écrivain dans la collectivité est, par rapport au pouvoir politique, d'une ambiguïté embarrassante. C'est cet intellectuel défini par Barthes : « Inutile mais dangereux : tout régime fort veut le mettre au pas. Son danger est d'ordre symbolique ; on le traite comme une maladie surveillée, un supplément qui gêne mais que l'on garde pour fixer dans un espace contrôlé les fantaisies et les exubérances du langage »[77].

---

[75] S. Bemba, in *Conversations congolaises*, *op. cit*., p.29.

[76] Mambou Aimée Gnali, « Réponse au Questionnaire de Martin Lemotieu » (Voir *Annexe* à la thèse, p.126, Annexe 8). Première bachelière du Congo Brazzaville, elle a été poursuivre ses études en France où elle a milité dans la F.E.A.N.F. en tant que responsable. De retour au pays, elle a été Député, est rentrée par la suite en France faire carrière à l'Unesco. A la faveur du multipartisme instauré après la Conférence nationale, elle revient au Congo occuper le poste de ministre de la Culture chargée du Tourisme.

[77] Roland Barthes, *Le grain de la voie. Entretiens 1962-1980*, Seuil, 1983.

Toutefois au Congo Brazzaville, l'écrivain a forcé sa voie dans l'arène politique de son pays et a tenu à faire entendre sa voix. Le « concubinage » entre la politique et la littérature au Congo est ancré dans l'espace géographique ainsi que dans la vie culturelle et sociale du pays. De retour de leur formation en France ou dans les pays de l'Est, les intellectuels congolais,-au nombre desquels ses écrivains-, ont abordé la vie politique sous un angle critique : la satire de l'Etat. Ils ont tenu à façonner le nouveau visage de l'Afrique de demain, surtout qu'ils étaient imprégnés d'idéologie de gauche. Rémy Bazenguissa-Ganga, dans son essai politique, nous éclaire sur la tradition estudiantine critique des lettrés congolais de ce moment. La Fédération des étudiants d'Afrique noire en France (F.E.A.N.F.), a constitué pour les intellectuels africains de la diaspora parisienne un creuset où ils se sont formés idéologiquement et politiquement dans les années 50. Certains étudiants congolais y ont pris une part très active, et ont occupé des postes au comité exécutif de l'association. Sont cités des noms tels Henri Lopes (secrétaire aux affaires politiques en 1956), Joseph Van den Reysen, 1957), et Lazare Matsocota (secrétaire général à la fin de 1958). Ajoutons Mambou Aimée Gnali (secrétaire de la commission des affaires culturelles en 1959, et aux affaires panafricaines sous la présidence d'Abdoulaye Fadiga). Bazenguissa-Ganga signale aussi la création de l'Association des Etudiants congolais (A.E.C) en 1952, avec comme organe d'expression le *Bulletin de l'A.E.C.* En 1956, la scission se fera au sein du mouvement, et les plus radicaux créeront alors l'*Action Congolaise*, plus engagée dans la lutte nationale que les dirigeants de l'A.E.C., avec un bulletin d'information du même nom. Dans un des numéros de l'*Action Congolaise* Lazare Matsocota, étudiant congolais en droit, publiera un article retentissant: « La Communauté et l'égalité franco-africaine » est un leurre». Nul doute que cette optique a profondément influencé les écrivains ayant choisi la thématique de l'indépendance, comme Sylvain Bemba dans *Rêves portatifs* (1979), E. Dongala dans *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*(1973), Guy Menga dans *Kotawali*, ou Henri Lopes dans *Sans tam-tam*. Tous ces romanciers invitent le lecteur à plus de perspicacité et à une lecture critique de l'avènement des indépendances : il faut se pencher sur ses vraies conditions de réalisation effective. Il convient de s'interroger sur les modalités de leur octroi par le colon, ainsi que sur les intentions réelles de celui-ci, à partir d'une analyse lucide des acteurs mis sur scène. A la lecture des romans que nous venons d'évoquer, peut-être serons-nous d'avis, avec les personnages éponymes mis en scène, qu'il faudra encore attendre pour longtemps l'aube salvatrice d'un jour nouveau, ou des « lendemains qui chantent »[78]. Guy Menga est un admirateur de Lazare Matsocota, et Henri Lopes dit de lui que c'était son « mentor ». Guy Menga nous a confié avoir assisté à Brazzaville à presque tous les meetings organisés par Matsocota et les étudiants congolais pendant les vacances scolaires. En France, il a

[78] Maxime N'Débéka, *Les lendemains qui chantent*, Paris, Présence Africaine, 1982

assisté aussi à plusieurs réunions de la F.E.A.N.F., en tant qu'observateur, car n'étant pas étudiant, mais fonctionnaire stagiaire. Mentionnons que Jean-Pierre Makouta-Mboukou a été secrétaire une fois de la section A.E.C. de Toulouse, et Tchichellé Tchivéla le président de ladite section.

Moscou était une des destinations des étudiants congolais. C'est là où Henri Djombo, aujourd'hui ministre des Forêts du Congo Brazzaville, s'est formé à l'idéologie marxiste. Nos tentatives d'avoir une réponse à notre questionnaire étant restées vaines, nous ne pouvons avoir de sa vie que le résumé de l'entretien qu'il a bien voulu accorder à M. Mbita Mbita Rémy en août 1994 lors d'un séjour à Yaoundé. Après des études en agronomie et en économie forestière, Djombo est allé poursuivre ses études à Leningrad en U.R.S.S.

> A Leningrad en U.R.S.S. Djombo est président des étudiants congolais, cercle dans lequel la critique des régimes figurait en bonne place. L'auteur de « Sur la braise » termine ses études supérieures en 1976 pour être, de bonne heure, versé dans la vie active. Le retour de Leningrad est très riche en ambitions, il est question de changer le système tout en y étant intégré. A l'image du Socialiste qui aime sa patrie, il faut faire preuve d'abnégation et d'amour du travail[79].

Les positions contenues dans cet extrait sont en général ceux défendus par les personnages éponymes de ses quatre romans publiés à ce jour. Doit-on les rapprocher de la position politique l'auteur dans les instances du PCT ? Comment entrevoit-il le changement et qui doit le mener ? Pour répondre à ces questions essentielles, Djombo se place dans l'imaginaire d'un roman fiction, *Lumières des temps perdus* que nous analyserons à la troisième partie de cette thèse, dans une perspective comparatiste. Nous le mettrons notamment en perspective avec l'invention politique des romanciers qui sont passés en coup de vent au gouvernement, et chez ceux qui, bien que participant au pouvoir, semblent garder une certaine distance, du moins dans certaines manifestations visibles, et enfin, avec les romanciers « professionnels »ou « autonomes » éloignés des cercles du pouvoir et refusant de se mêler à la politique politicienne. Cette approche permettra de voir si les projets politiques au niveau fictionnel sont tributaires de la position occupée dans le champ politique.

Quand donc les étudiants congolais, imprégnés d'idéologie de gauche, rentrent au bercail, d'abord après la loi-cadre de 1956 ou pendant les vacances, ensuite après l'indépendance du pays en août 1960, ils ne sont guère tendres vis-à-vis du régime congolais. Ils sont ainsi décrits :

> Ces groupuscules, se disant progressistes et anti-capitalistes, s'investissaient dans le combat politique pour l'indépendance ; Ils rejetaient la loi-cadre et la Communauté Franco-Africaine pour éviter la balkanisation de

[79] Mbita Mbita Rémy, *La satire politique et administrative dans Sur la braise de Henri Djombo*, Mémoire de DIPES 2, juillet 1995, Ecole Normale Supérieure de Yaoundé, p.5.

> l'Afrique et condamnaient les expériences atomiques au Sahara. Plus tard ils accusèrent le premier gouvernement du Congo de faire le jeu des colonialistes et des capitalistes[80].

Contrairement aux autres pays africains anciennement colonisés par la France (ex A.O.F. ou ex A.E.F.), ou placés sous son mandat (Togo et Cameroun)-ce qui revenait presque au même-, les étudiants congolais ayant milité dans la F.E.A.N.F. ou dans l'Association des Etudiants Congolais, ou bien s'étant signalés par leur anticolonialisme, jouèrent des rôles politiques importants une fois rentrés au Congo avant et après l'indépendance de leur pays. Comme le signale Philippe Moukoko dans son dictionnaire au sujet de ces étudiants :

> En 1956 et 1957, ses membres se lancèrent dans des actions de propagande politique par lesquelles ils dénoncèrent la colonisation du Moyen-Congo et critiquèrent les dirigeants politiques congolais enclins à servir les intérêts des colons plutôt que ceux du peuple. Après le succès obtenu lors des journées du 31 août au 3 septembre 1957, l'A.E.C. s'orienta de plus en plus vers l'action politique.
> A la « révolution des Trois Glorieuses », cette élite accéda rapidement à de hauts postes politiques (Lissouba, Premier ministre) et juridique (Matsocota, procureur de la République). En dehors de cette vitalité idéologique à tendance marxiste, l'unanimité sur une option politique congolaise n'existait pas au sein de l'association. Devenue le creuset de l'intelligentsia politique congolaise, l'A.E.C. renouvela ses instances dirigeantes chaque fois que ses membres les plus influents rentraient au Congo. Avec l'U.G.E.E.C., elle prit une part importante dans la chute de Massamba-Débat[81].

Nous comprenons plus amplement que ces étudiants aient été parmi ceux qui ont provoqué un bouillonnement des idées et bousculé le statu quo qui prévalait avec l'abbé Fulbert Youlou, et qu'ils aient battu en brèche l'option modérée du « socialisme bantou » prôné par Massamba-Débat. Leurs inspirateurs, comme le rappelle Bazenguissa-Nganga, étaient Sékou Touré qui venait de dire NON à de Gaulle, et Lumumba Patrice Emery, la tête de proue de la révolution au Congo voisin. Mais aussi, l'absence d' « unanimité sur une option politique » soulignée par Moukoko aura de graves conséquences politiques et sociales, car chaque tendance qui réussira à s'imposer se passera chaque fois pour la meilleure et l'unique, contexte propice d'où naîtront maints conflits, luttes d'influence et idéologiques débouchant parfois sur des règlements de compte, des exécutions, des emprisonnements, des exils forcés ou volontaires (enlèvement et exécutions de 1965, bannissements sous Marien Ngouabi, terreur militaire sous Yhombi-Opango, climat d'insécurité pour les vaincus des guerres civiles de 1993, 1997, etc.).

La lecture des romans congolais à thématique plus ou moins politique devrait tenir compte de ce moule idéologique premier qui a façonné, dans une large mesure, les romanciers congolais des première et deuxième générations, et même au-delà. La violence politique semble être le dénominateur

[80] Rémy Bazenguissa-Ganga, *Les Voies du politique au Congo. Essai de sociologie politique*. Paris, Karthala, 1997.
[81] Philippe Moukoko, *Dictionnaire général du Congo-Brazzaville*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.20-21. L'U.G.E.E.C. est un sigle pour l'Union Générale des Élèves et Étudiants Congolais, créée le 14 juillet 1965 sous le règne de Massamba-Débat.

commun de presque tous ces romans, reflets peut-être de l'univers politique, où l'assassinat et la force sont parmi les moyens les plus utilisés pour accéder au pouvoir, ce que certains nomment la « sous culture de la violence ». Les procès politiques, les complots et coups d'État, les vrais comme les faux « découverts » ou déjoués, les crimes politiques, la tribalisation et les conflits meurtriers qui en découlent, les disparitions, les exécutions massives et les enterrements dans des fosses communes, tout ce scénario macabre a fait partie du paysage politique quotidien des Congolais. Précisons que la période d'ancrage temporel, malgré différentes sortes de brouillages, semble référer le monopartisme avec pour option le « socialisme scientifique ». Quatre présidents se sont alors succédés à la tête de l'État congolais :

- Alphonse Massamba-Débat: 1963-1968
- Marien Ngouabi : 1968-1977
- Joachim Yhombi-Opango: 1977-1979
- Denis Sassou Nguesso : 1979-1992.

Les romanciers congolais ne s'embarrassent pas quand il s'agit de mettre en fiction ces dirigeants, sous des noms cryptés, ou, chose rare, avec leurs noms : Dominique M'Fouilou le fait dans La Salve des innocents (1997), où sont directement évoqués Massamba-Débat et Marien Ngouabi[82]. Le président du Congo Brazzaville, en exercice juste après l'assassinat de ce dernier est aussi interpellé, car l'auteur parle du Général ayant refusé la grâce aux dix condamnés à mort, et cite in extenso une partie du discours radiotélévisé du général Yhombi Opango la veille des exécutions, le 6 février 1978.

Peut-on alors lire certains romans comme étant des reflets des aspects du champ politique réel, travaillés par l'imagination fabulatrice des auteurs ? Ainsi, les violences multiformes qui agitent la vie politique congolaise auraient contaminé l'univers de la fiction, avec le schème très récurrent du régicide ou de l'exécution des opposants, comme nous le verrons à la deuxième partie dans les analyses thématiques. Portons à présent notre regard sur le tableau des modes d'accession au pouvoir au Congo Brazzaville, et, parallèlement, sur les causes de la chute des différents dirigeants. La violence a prévalu, du premier président, l'abbé Fulbert Youlou, à Sassou Nguesso, qui a chassé par les armes l'autre président, Pascal Lissouba, porté au pouvoir par une des rares élections démocratiques dans ce pays.

[82] D. M'Fouilou, *La Salve des innocents*, Paris, L'Harmattan, 1997. Voir pages 122 , 123 , 126 à 128, 227, v.g.

Tableau des modes d'accession à la présidence au Congo Brazzaville de 1960 à 1997

Noms des Présidents	Méthode d'accession au pouvoir	Dates de prise et de sortie du pouvoir	Durée au pouvoir	Causes de l'éviction du pouvoir
1-YOULOU Fulbert	**Mise à l'écart des opposants** –Election le 20-03-1961 en solitaire (84,4%)	1960-1963	3 ans	**Révolte populaire** : Les Trois Glorieuses (13,14 et 15 août 1963)
2-MASSAMBA-DÉBAT Alphonse	Elu en décembre 1963 après la chute de Youlou	1963-1968	5 ans	**Coup d'Etat**. Il se retire dans son village. Impliqué dans l'assassinat de Ngouabi, il est **exécuté** le 25-03-1977
3-NGOUABI Marien	**Mutinerie de l'armée**: ses alliés le libèrent et le hissent au pouvoir.	1968-1977	9 ans	**Assassiné** dans un coup d'Etat militaire
4-YHOMBI-OPANGO Joachim	**Coup d'Etat militaire**	1977-1979	2 ans	**Coup d'Etat militaire**
5-SASSOU NGUESSO Denis	**Nommé par le Comité Militaire** du Parti après en avoir écarté Yhombi Opango, disgracié, et l'incarcère pendant 10 ans.	1979-1992	Plus de 12 ans	**Elections démocratiques**: battu par Pascal Lissouba.Il s'exile à Paris pour 5 ans

6-LISSOUBA Pascal	**Elu démocratiquement** après la Conférence nationale.	1992-1997	5 ans	**Chassé du pouvoir** après la défaite de ses milices par celles de Sassou Nguesso. **Conflit armé** très sanglant, aux armes lourdes et destructions massives
7-SASSOU NGUESSO Denis	**Victoire de ses milices**, aidées par les troupes angolaises, sur celles de **Lissouba, chassé du pouvoir**.	1997-2009 2009 -…	12 ans	Réélu aux élections présidentielles de 2002 et de 2009

Quelques observations s'imposent à la lecture de ce tableau.

Tous les présidents, excepté Lissouba, ont acquis le pouvoir illégalement ou par des manœuvres illicites. Aucun président n'a quitté le pouvoir normalement ou volontairement. Une épreuve de force a chaque fois écarté le dirigeant en exercice, exception faite de Sassou Nguesso. Les présidents les plus chanceux ont été simplement renversés, mais toujours emprisonnés ou assignés à résidence surveillée, sorte de prison aussi. Marien Ngouabi a été exécuté lors du coup d'Etat qui l'a renversé. Le sort de Massamba-Débat après son renversement par les militaires en 1968, pouvait sembler tolérable. Mais ce n'était que partie remise, car les mêmes militaires viendront dans son village l'arrêter, après l'assassinat de Ngouabi, pour le juger à huis clos et l'exécuter nuitamment. Lissouba, élu démocratiquement, n'aura la vie sauve après la défaite de ses troupes et de ses milices devant celles de Sassou Nguesso en 1997 qu'en s'enfuyant par le fleuve avec ses partisans inconditionnels, avant de regagner Paris, sa terre d'asile depuis lors.

Nous pouvons donc affirmer que la violence est un élément constitutif de l'espace politique congolais, et ce dès le premier gouvernement autonome dans la Communauté Franco-Africaine. Voici en quels termes pessimistes Mambou Aimée Gnali décrit l'entrée du Congo dans la souveraineté internationale, après le ralliement à la liste UDDIA du député Georges Yambot soudoyé, pourtant élu sur la liste MSA :

> L'éviction de Jacques Opangault en novembre 1958 débouchera, en février 1959, sur des tueries entre Mbochi, partisans d'Opangault, et Lari, favorables à Youlou. Dès novembre 1958, la capitale politique du pays sera

transférée de Pointe-Noire à Brazzaville où la région du Djoué, acquise à Youlou, rassure le nouveau parti au pouvoir. Le ton est donné. Le Congo aborde l'indépendance dans la violence et le sang[83].

On dirait que le « coup d'Etat constitutionnel » de Fulbert Youlou dès 1959 a ouvert la voie à l'accès au pouvoir au Congo Brazzaville par la violence et l'illégalité. Jugeons-en par la suite des événements politiques au Congo. Youlou lui-même est balayé par une révolte de la rue, et de Gaulle de Paris lui refuse son soutien, le contraignant ainsi à la démission. Seule l'accession de Massamba-Débat au pouvoir se déroule sans anicroche : il est plébiscité par les syndicalistes et par le peuple. Mais il sera renversé après cinq ans d'un pouvoir ayant connu vers la fin des dérives autocratiques. On rappelle souvent l'exemplarité de sa gestion économique; mais les militaires, las de jouer les seconds rôles, l'ont déposé, et ont radicalisé le climat politique. Son successeur, le Commandant Marien Ngouabi, est exécuté par un commando. Yhombi Opango qui occupe le fauteuil présidentiel après Ngouabi pendant deux ans, est le plus éphémère des dirigeants jusqu'ici. Sassou Nguesso, sans effusion de sang, lui ravira sa place et l'écrouera, pour dix ans. Si Sassou Nguesso s'éloigne du pouvoir, battu aux premières élections démocratiques de 1992, et s'exile en France, on peut aujourd'hui avancer que c'était pour mieux préparer son retour aux affaires, consécutif à une guerre civile particulièrement sanglante, meurtrière et barbare (1997/1998).

Nous nous sommes attardé sur ces divers éléments de la vie politique congolaise parce qu'ils sont mis en fiction dans les romans, et chaque romancier les perçoit selon sa perspective, le lieu d'énonciation et les diverses instances énonciatives chargées d'assumer le récit. Ceci est rendu beaucoup plus perceptible du fait que les romanciers sont habitués aux deux espaces, politique et littéraire, qui forcément entrent dans une certaine interaction et influencent leur imaginaire littéraire. C'et là une des caractéristiques essentielles de l'espace littéraire congolais.

[83] Mambou Aimée Gnali, *Beto na beto. Le poids de la tribu*, Paris, Gallimard, 2001, p. 15(en note introductive à son récit).

Chapitre 2. : Un espace littéraire particulier au Congo : la *Congolie*

Sylvain Bemba donne une définition à la Congolie, ce territoire particulier aux écrivains congolais:

> Bien qu'habitant des lieux séparés, ces derniers [les écrivains congolais] se retrouvent là où souffle l'esprit, en Congolie, région imaginaire réservée à la fiction, à la création des œuvres de beauté, véritable espace de convivialité et principauté de l'esprit, prête à accueillir de jour comme de nuit le voyageur qui n'a pour tout bagage que ses rêves à déclarer[84].

Cet univers convivial et stimulant pour la créativité littéraire se caractérise par des faits observables, et qui font contexte : la contiguïté des deux champs littéraire et politique, la prépondérance de la thématique politique dans les romans, et, malgré la diversité des itinéraires, l'ancrage politique des créateurs et leur attachement à un idéal pour leur pays.

2.1. L'inhérence du champ politique dans le champ littéraire

2.1.1. Le rapport des romanciers à la politique réelle

La fascination de la politique est un fait indéniable chez les romanciers congolais majeurs contemporains. Ils sont nombreux, les écrivains congolais, consacrés ou non, qui se retrouvent en politique, ou, au contraire, les responsables politiques engagés dans l'écriture. Le succès littéraire, couronnement dans le champ artistique, par le phénomène du reflet des champs, peut se transposer sur le plan politique et constituer pour certains auteurs un capital initial qu'ils investiront dans

[84] S. Bemba, « La phratrie des écrivains congolais », *Notre Librairie*, n° 92/93, mars-mai 1988, p. 13.

l'intention peut-être d'en tirer des profits immédiats ou lointains. De même, certains auteurs se sont révélés au public après des années passées en politique, tel Henri Djombo, ou Mambou Aimée Gnali. Mais comme nous le savons, le champ artistique évolue en principe en marge du gain matériel et du profit immédiat, au contraire du champ politique dont c'est l'objectif primordial. Les lois qui gouvernent les deux univers étant aux antipodes les unes des autres, il serait intéressant de voir comment un romancier, doublé d'un politicien, concilie dans ses oeuvres cette antinomie.

D'un point de vue purement descriptif et par rapport à la thématique politique, on peut tenter, dans l'espace romanesque congolais, une typologie des romanciers selon plusieurs paramètres :

- l'appartenance à la classe politique dirigeante
- l'appartenance à l'opposition politique
- l'apolitisme (dans les romans n'ayant aucun rapport avec la politique)

Cependant, à cette typologie manquent quelques articulations fonctionnelles. Bien qu'étant engagé dans la politique réelle du pays comme ministre ou responsable politique, un romancier peut bien clamer haut et fort,-et c'est souvent le cas au Congo Brazzaville,- que ses fables et histoires n'ont aucun rapport avec la réalité, et que son monde artistique obéit à ses propres lois. Nous connaissons bien ces préfaces et avant-propos insistant sur le caractère purement imaginaire des lieux et personnages des récits, pourtant reconnaissables à partir de certains indices par des gens avertis.

Les romanciers n'évoluant sous aucune chapelle politique et n'exerçant aucune fonction politique sont souvent de très fins analystes du jeu des intrigues des gouvernants. Ils ne craignent pas la perte de quelque avantage que ce soit, et veulent au premier chef intéresser leurs lecteurs. Emmanuel Dongala, par exemple, pratique dans ses romans une esthétique du dévoilement dans l'analyse qu'il fait du monde politique africain et congolais. Il nous a confié à ce propos dans une interview à Paris en 2006 : « Je les regarde, les politiciens, avec distance, je les dissèque, j'essaie de révéler ce que ces hommes politiques nous cachent, comment ils essaient de nous tromper. Révéler cela au grand jour. » L'analyse de ses romans permettra d'illustrer cette prise de position qu'il n'a cessé de nuancer et d'enrichir, en adaptant les récits aux divers contextes politiques du Congo Brazzaville et de l'Afrique.

Mais parfois, -et ce qui est fort particulier au Congo Brazzaville-, le politicien, une fois la casquette du romancier mise, se garde de toute complaisance vis-à-vis du politicien qui devient, dans sa fiction, un simple objet d'investigation. Quand l'imagination, la fantaisie, le fantastique, le merveilleux, l'ironie ou le rêve s'en mêlent, le résultat est assez étonnant, comme chez Tchichellé Tchivéla dans ses nouvelles et son unique roman publié à ce jour,*Les Fleurs des Lantanas*. A propos

de ce dernier, il nous a confié dans un entretien sa source d'inspiration : « Je me suis inspiré, pour écrire *Les Fleurs…,* des témoignages publiés d'un Français et de deux Guinéens rescapés du tristement célèbre Camp Boiro, où Sékou Touré liquidait ses opposants. L'imagination, « maîtresse d'erreurs et de fausseté » et aussi d'extravagance, a fait le reste ».[85]

La liberté fabulatrice du romancier est un atout majeur ; elle peut lui permettre de prendre des distances vis-à-vis de la vérité historique ou sociologique. Il s'agira alors, par effet d'hyperbolisation, ou de grossissement démesuré des faits, d'attirer l'attention du lecteur sur certains faits qu'il abhorre, ou se rapprocher de l'inénarrable quand la réalité dépasse la fiction. Il en est ainsi de Henri Djombo, dans tous ses quatre romans, ou de Henri Lopes dans *Sans tam-tam*, et surtout dans *Le Pleurer-Rire*.

Par convenance, on peut répartir en gros les romanciers qui traitent des thèmes et motifs politiques dans leurs ouvrages en différentes catégories, avec des possibilités de glissement de l'une à l'autre. Prenons comme paramètre principal, au regard de la thématique principale de notre exposé, « être en politique ».

Un écrivain peut être romancier et homme politique en même temps. Et nous savons que la politique, tout comme la littérature, sont des activités qui absorbent ceux qui s'y adonnent réellement : leur temps, leur vie, jusqu'à la sphère strictement privée. D'ailleurs un homme politique d'envergure a-t-il encore une vie «privée» au sens strict du terme ? En Afrique cependant, rares sont ceux des écrivains qui ne vivent que de leur plume ; l'activité littéraire peut bien s'accommoder d'autres, et apparaît même souvent comme un hobby…

Les raisons qui poussent un homme politique, déjà auréolé de gloire et de richesses, à écrire, sont diverses. On peut avancer qu'il ne voudrait pas apparaître comme un simple *zoon politicon*, mais comme une personne capable de déborder son cadre immédiat et de viser des idéaux universels. Robert Badinter, dans la préface au livre de Michel Mopin, *Littérature et Politique* …, écrit :

> «Au-delà de l'insatiable vanité de certains, faire œuvre littéraire, c'est pour l'homme politique prouver que son horizon, ses motivations, ne sont pas que politiques (…) Ainsi, gratifiante pour l'homme politique qui s'y adonne, l'écriture lui donne de surcroît l'aura culturelle, qui, espère-t-il, l'inscrira de son vivant au Panthéon littéraire »[86].

[85] Tchichellé Tchivéla, « L'art de la romanouvelle », *Avant-Garde*, n°012, janvier-mars 2009, p.30-33. Interview qu'il nous a accordée. Ce passage ne figure pas ci-dessus, mais dans l'interview intégrale, en annexe à cette thèse.
[86] Robert Badinter, préface dans Michel Mopin, *Littérature et Histoire. Deux siècles de vie politique à travers les œuvres littéraires*, Paris, La Documentation française, 1996, pp. XIII-XIV.

C'est dans cette perspective que Jean-Baptiste Tati Loutard, dans une interview à Katia Tatu Makulo, conçoit ainsi la responsabilité de l'écrivain, à la fois homme de lettres et homme politique : « …témoigner: oui, mais de la vitalité de notre imaginaire, non du simple vécu quotidien. La littérature est, à mon sens, ce qui témoigne le mieux de ce qu'il y a de plus noble en l'homme : l'amour, l'esprit, la fantaisie »[87].

Dans le même entretien, Tati Loutard confirme la particularité congolaise relevée par l'interviewer, à savoir le double statut politique et littéraire de la plupart des écrivains congolais importants :

> Votre remarque est cependant absolument pertinente dans la mesure où le politique ayant convoqué l'écrivain au point d'en faire un acteur à part entière dans beaucoup de cas (et aussi dans le mien, je vous l'accorde !), il est regrettable qu'il n'en est pas résulté une plus grande production de témoignages, de monographies sur la vie politique congolaise, sur l'histoire contemporaine. Peut-être qu'avec le temps nous aurons de plus en plus ce genre d'ouvrages[88].

C'est donc dire que les écrivains congolais en général, et ceux mêlés à la politique en particulier, portent en eux des projets de société, des « rêves à déclarer », pour utiliser l'expression de Sylvain Bemba, et ne peuvent le faire que dans cet espace littéraire. Perçu sous cet angle, le roman serait simplement pour le politicien une autre modalité de la pratique politique. Surtout qu'au Congo Brazzaville, littérature et politique font souvent bon ménage, car la plupart des ministres, et presque tous les présidents de la République s'y sont mis à l'écriture. Appelons pour le moment « politiques romanciers » ceux des romanciers engagés dans la vie politique réelle du Congo, comme ministres, ambassadeurs, hauts fonctionnaires de l'Etat, responsables politiques et administratifs. On peut mentionner dans cette catégorie Jean-Baptiste Tati Loutard, Henri Lopes, Henri Djombo, Zounga Bongolo, Tchichellé Tchivéla, Jean-Pierre Makouta-Mboukou, pour citer les plus importants. Si l'on excepte les trois premiers qui ont ou ont eu une très grande longévité aux affaires, les autres n'ont fait qu'un passage épisodique au gouvernement, le plus bref étant Sylvain Bemba qui, à peine nommé ministre, s'est retrouvé en prison. L'écriture romanesque est-elle marquée par le passage aux affaires ? De quelle manière et à quels niveaux du récit ? Doit-on voir dans les univers fictionnels des romanciers aux affaires une autre façon de faire la politique, dans l'idéalité ou dans la création des personnages de l'opposant ? Nous pensons que les intrigues, les personnages et certains dénouements renvoient souvent à leur géniteur, par un jeu complexe d'autoréférentialité, ou *a contrario*, de

[87] « Jean-Baptiste Tati Loutard. Poète de tous les temps », interview, *Avant-Garde*, N°009, avril-juin 2008, p.30.
[88] Ibid., p. 29.

personnages se situant aux antipodes des positions pourtant défendues par leurs auteurs dans leur praxis quotidienne. Une illustration par les œuvres nous en dira plus long sur cette invention des mondes possibles.

Le romancier peut, à partir de son statut reconnu par ses pairs, de sa renommée ou de sa consécration, accéder au champ politique. Ainsi utilisera-t-il la littérature comme tremplin vers le champ politique, après avoir cumulé un certain capital symbolique dans le champ littéraire. Disons plus généralement que l'écriture peut précéder l'entrée en politique, comme dans le cas de Tati Loutard. Dans l'interview accordée à *Bingo Monde Noir*, à l'occasion de son obtention du Grand Prix Littéraire de l'Afrique noire de l'A.D.E.L.F. 1987, il déclarait : « La politique et l'écriture ne sont pas des domaines exclusifs l'un de l'autre. Dans mon cas, j'ai écrit avant d'être appelé à assumer des fonctions gouvernementales.»[89]

La littérature constitue plutôt une base pour la plupart des romanciers, où le capital acquis dans le champ littéraire est investi ou exploité diversement dans le champ politique. Les profits dans le champ politique peuvent revêtir des formes diverses : biens matériels, honneurs, pouvoir politique, importance sociale ou occupation de certains postes stratégiques de la sphère artistique pour contrôler le champ littéraire, tout en imposant aux autres une certaine définition de la littérature conforme à des objectifs souvent masqués. Et nous savons avec P. Bourdieu que :

> …la lutte pour le monopole du mode de production légitime prend inévitablement la forme d'un conflit de définition, au sens propre du terme, dans lequel chacun vise à imposer les limites du champ le plus favorable à ses intérêts ou, ce qui revient au même la définition des conditions d'appartenance véritable au champ(ou des titres donnant droit au statut d'écrivain, d'artiste ou de savant) qui est la mieux faite pour le justifier d'exister comme il existe[90].

Mais au Congo Brazzaville, le refus des diktats depuis l'aube de sa littérature a renforcé la recherche d'autonomie et d'expression libre et libérée de sa créativité. Par exemple, le rejet de la négritude des années 1940 aux indépendances a eu comme effet la libération des talents dans l'expression de leurs œuvres. Sans se concerter, il arrive que souvent des romanciers congolais s'accordent sur certaines thématiques et pratiques littéraires convergentes. Le dialogue des textes et paratextes romanesques fournit des échantillons impressionnants de cette concordance littéraire à certains niveaux, que nous analyserons dans l'exercice effectif de la phratrie congolaise. Si la

[89] Jean Baptiste Tati Loutard, Interview à *Bingo Monde Noir*, et reproduit par Noël Kodia-Ramata dans son essai *Mer et écriture chez Tati Loutard : de la poésie à la prose*, Paris, éd. Connaissances et Savoirs, 2005, p. 102.
[90] Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, sept. 1991, p.13.

coexistence entre l'écriture et les affaires publiques semble harmonieuse chez Tati Loutard, il n'en va pas de même pour certaines personnalités qui les trouvent inconciliables.

Certains romanciers ont arrêté d'écrire, une fois appelés à des postes électifs, trouvant inconciliables les deux activités, l'écriture et la politique. C'est le cas de Guy Menga qui nous a fait une confidence dans un entretien de juin 2008. A notre question de savoir si, entré en politique, un écrivain peut exercer son métier de manière aussi libre que celui qui n'y est pas impliqué, il a répondu :

> Quand j'écris, je ne suis pas en politique. Cette question, vous ne pouvez pas me la poser à moi, parce qu'en tant qu'homme politique, je n'ai jamais écrit, mais d'autres l'ont fait. Moi, quand je suis aux affaires,-cela a duré environ un an et demi-, je renonce à l'écriture. Quand je suis en politique, je n'écris plus. Mais dès que je ressors de là, je reprends ma plume. Par contre, il y a d'autres collègues qui, eux, sont impliqués dans la politique, et qui ont continué et continuent d'écrire. Ceux-là sont mieux placés pour répondre à cette question. [91]

De même, Tchicaya U Tam'Si rapporte qu'invité au Congo par Henri Lopes, alors Premier ministre, pour occuper un poste ministériel, il s'y est refusé, « parce que faire de la politique dans les conditions où on me le demandait me semblait une entreprise impossible »[92]. Et une fois à la retraite, il entrevoit l'activité politique comme un frein véritable à son écriture : « J'ai bien envie de rentrer chez moi, mais je redoute d'être sollicité par la politique et de ne pas avoir le temps d'écrire. J'ai quitté une activité officielle et ce n'est pas pour m'en coller une autre sur le dos… »[93]

Parmi les ministres et hommes politiques ayant écrit des romans au Congo Brazzaville, d'autres considérations doivent être faites, pour une bonne mise en contexte de l'univers fictionnel déployé, par exemple des circonstances particulières intervenues pendant la rédaction du roman, ou même susceptibles de l'avoir provoqué. Le temps de l'écriture peut être contemporain de celui de l'exercice du pouvoir, le précéder ou le suivre. Le même écrivain tout en gardant son identité peut avoir subi des transformations idéologiques, intellectuelles ou politiques dans son évolution diachronique. On sera alors attentif aux marques laissées par ces différentes mutations, comme par exemple chez Emmanuel Dongala.

Il existe donc bon nombre d'écrivains qui ne sont point tentés par l'aventure politique, n'appartiennent pas au champ politique et s'y refusent énergiquement. Dans cette catégorie, citons entre autres : D. Biyaoula, Mabanckou, E. Dongala, et Tchicaya U Tam'Si (après sa courte aventure

[91] Guy Menga, interview dans *Annexe* à la thèse, p.34 (Annexe 2)
[92] Interview dans A. Brezault et G. Clavreuil, *Conversations congolaises*, Paris, L'Harmattan, p.123.
[93] Ibid., p. 125.

au Congo-Kinshasa dans les années 1959-1961 au service de la cause lumumbiste). Ces écrivains ont généralement de la littérature et de la fonction de l'écrivain ou de l'art dans la société une haute idée et font une analyse très nuancée du jeu politique, des intrigues qui se nouent pour et autour du pouvoir. Leur regard, très critique sur le monde politique, est une façon de le désavouer comme instance de légitimation de leurs oeuvres. Ainsi, le romancier cherche plutôt dans son art et son œuvre, de même qu'auprès de ses pairs sa consécration, sa reconnaissance ou sa légitimation. Les paratextes des ouvrages des romanciers congolais,-dédicaces et préfaces surtout, s'adressent prioritairement aux écrivains congolais ou d'ailleurs, seule instance légitimante.

Mais souvent, quand l'écrivain se tient à l'écart de la vie publique, son attitude est jugée sévèrement par les détenteurs du pouvoir qui l'assimilent à l'ennemi, au rebelle… Les pressions exercées sur lui peuvent le condamner soit à la dénaturation de son art, soit à l'exil, intérieur ou extérieur. Une grande partie des romanciers congolais vit aujourd'hui à l'étranger, les plus célèbres et les moins connus. Citons, entre autres Dongala, Mabanckou, Biyaoula, Caya Makhélé, Maxime N'Débéka, Guy Menga, Léandre A. Baker, Julien Omer Kimbidima, J.-P. Makouta M'Boukou, Ghislaine Sathoud, Abia Marie-Louise, Bikindou Robert, Dominique M'Fouilou, Marie-Léontine Tsibinda, N'Sondé Wilfried, Noël Kodia…, pour nous arrêter à quelques noms.

Faisons entrer à présent le paramètre temporel en considération, car l'écriture peut aussi être située par rapport au moment où l'écrivain était réellement aux affaires. Pour rendre la lisibilité du champ romanesque congolais plus précise, il convient de considérer le moment où le romancier a écrit son ouvrage ; on peut avoir d'autres combinaisons. Il peut avoir été ou être romancier avant le politique, politique avant le romancier, romancier et politique en même temps, romancier sans le politique

Ces considérations revêtent une importance dans la conception de la littérature chez le romancier, sa création de l'univers fictionnel. Elles ont des implications dans la pratique scripturale, la vision ou monde telle que reflétée à différents niveaux du récit: clausules, types d'intrigues prédominants, types de personnages éponymes mis en scène, tonalité de l'action et mise en perspective du récit. On n'écrit pas de la même façon après avoir essuyé des désillusions successives de la révolution qu'on a contribué à mettre en place (Sylvain Bemba et Guy Menga), ou après avoir été torturé physiquement comme Maxime N'Débéka. Des faits et événements politiques peuvent avoir des retentissements plus ou moins profonds sur le romancier, et, partant, sur son écriture.

Comme le roman est aussi un message, une parole vivante, les romanciers congolais, inventeurs de fables, assurent la communication littéraire en intéressant leur public, lector in fabulas, par des moyens rhétoriques et esthétiques appropriés. Les techniques d'encodage du message et de

structuration du récit,la mise en texte,le choix du type de récit,des personnages éponymes, et de la perspective narrative sont autant d'aspects auxquels les romanciers accordent un soin particulier afin que leur texte fasse sens au lecteur. Celui-ci, attentif à la démarche du romancier, essaie de son côté de décoder le texte à lui adressé, car communiant à une même culture et partageant certains savoirs allusifs dans l'ouvrage.

Au Congo Brazzaville, l'inhérence du champ littéraire dans le champ politique ou vice-versa, l'interaction des deux champs dans un même espace géographique réel et bien délimité, constituent une réalité qui s'est progressivement mise en place à travers les multiples et complexes rapports entre les domaines artistique et politique. Notons toutefois que dans le cas du Congo Brazzaville, les écrivains ont su, en se supportant les uns les autres, faire face à toute immixtion du politique dans le domaine littéraire. Tout écrivain a le droit de déclarer librement, dirait Sylvain Bemba, ses rêves en Congolie. Ils ont toujours refusé les diktats d'où qu'ils viennent. Même les hommes politiques qui pénètrent en Congolie s'autorisent des libertés qu'ils ne pourraient avoir dans l'univers politique réel, ce qui s'explique, car nous sommes dans le royaume de l'imaginaire. Certains romanciers commencent d'abord leurs activités en tant que politiciens et ne viennent à la littérature qu'après coup, comme Henri Djombo. Jean-Baptiste Tati Loutard pour sa part déclare mener les deux activités simultanément. Tel n'est pas le cas de Tchichellé Tchivéla et de Guy Menga, qui trouvent incompatible l'exercice concomitant des deux activités.

L'appartenance simultanée aux deux champs littéraire et politique implique divers scénarios selon qu'on accorde plus d'importance et de valeur à l'un ou à l'autre. Il va de soi que la préférence de l'un des champs a des conséquences sur les prises de position personnelles de l'auteur sur la littérature, sa conception esthétique ainsi que le rôle qu'il entend assigner à l'art dans la société. Un politicien peut vouloir se voir, ou se laisser percevoir d'abord comme homme de lettres par ses contemporains ou pour la postérité. Ce qui nous pousse à nous interroger sur l'aventure scripturale des romanciers qui ont réussi en politique.

En général, les écrivains qui ont réussi en politique sont très réservés dans leurs essais et péritextes publics ou privés sur l'engagement en littérature, même s'ils ont été à leur début plus incisifs sur le rôle de l'écriture dans la société. L'itinéraire de Henri Lopes est assez éloquent à cet égard. Sa prose de 1971 à 1982 traduit un engagement social et politique plus percutant que celle des années 1990 à 2002. Pour Henri Lopes seconde manière, le roman doit rester neutre, sans préoccupation morale, sociale, philosophique ou politique. *Le chercheur d'Afriques* (1990), *Sur l'autre rive* (1992), *Le Lys et le Flamboyant* (1997), et même Dossier classé (2002) n'ont pas le ton percutant

et militant de *Sans tam-tam* (1977) ou de *Le Pleurer-Rire* (1982). L'écriture de Lopes est devenue plus intimiste, et les recherches esthétiques ou le travail sur la langue plus élaborés. Il a atteint sûrement le sommet de sa virtuosité dans les effets spéculaires, les jeux du « je » se mirant à l'infini sur sa propre réduplication, dans *Le Lys et le Flamboyant*. Henri Lopes romancier, insiste à ce niveau justement sur la séparation des deux champs, littéraire et politique. Ecoutons-le à ce sujet : « Pas de message philosophique ou politique. Je n'ai pas de modèle de culture, ni de civilisation ni de morale à vous proposer: jetez le livre qui vous offre des images pieuses, des héros ou des certitudes. »[94]Tati Loutard, un autre politicien féru de littérature et même de peinture et de sculpture, est aussi contre le culte de l'engagement que la critique considère généralement comme une spécificité propre aux écrivains africains dans leur globalité, et sans discernement: « Mais pourquoi en faire une spécialité des écrivains africains? Qui les a désignés à un tel métier ?» se demande Jean-Baptiste Tati Loutard. L'œuvre littéraire doit garder son aspect personnel et intimiste, se concevoir d'abord comme « un face à face entre le moi et ses doubles »[95], car « On écrit pour voir plus clair en soi-même »[96].

Les positions des deux auteurs ont évolué avec le temps. Par exemple, chez Lopes, on est passé de l'engagement social et politique (*Tribaliques, La nouvelle romance, Sans tam-tam, Le Pleurer-Rire*) à l'engagement dans l'écriture et ses différents jeux spéculaires (*Le Chercheur d'Afriques, Sur L'autre rive, Le Lys* et *le Flamboyant*), et à la série mémorielle constituée par *Dossier classé, Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois*.[97]Mais on ne peut pas avancer la même affirmation en ce qui concerne Tati Loutard qui ne semble pas avoir baissé la garde de *Le récit de la Mort (1987)* à *Le masque de Chacal* (2005), où il ne met point de gangs pour stigmatiser les tares de la gouvernance d'un pouvoir auquel il participe pourtant ! Une vive polémique a d'ailleurs suivie la publication de *Le Masque de Chacal* à Brazzaville, avec des conséquences importantes sur sa carrière politique qui semble en avoir pâti.

Sans qu'on parle d'un rapport automatique entre la production des dix ouvrages et l'itinéraire politique de l'auteur, on peut néanmoins déceler des liens thématiques avec le vécu du romancier essayiste. Il n'est pas par exemple inintéressant de savoir que l'écriture de *Sans tam-tam* est consécutive à son éviction du poste de Premier ministre et de son effacement momentané de la scène publique, suite peut-être à des désaccords de fond sur l'orientation politique du pays. De même, au séjour à l'Unesco (1981-1997) correspond un type de romans, et depuis qu'il est ambassadeur (1998),

[94] Henri Lopes, *Ma grand-mère bantou et mes ancêtres les Gaulois. Simples discours*, Paris, Gallimard, 2003.
[95] Jean-Baptiste Tati Loutard, *Libres mélanges*, Paris, Présence Africaine, 2003, p. 11.
[96] J.-B. Tati Loutard, *ibid*., p.6.
[97] Dans l'ordre de parution, les ouvrages signalés ont paru respectivement en 1971, 1976, 1977 , 1982, 1989, 1992, 1997, 2002 et 2003.

on note une autre catégorie d'ouvrages par le ton, la thématique et l'esthétique. L'analyse des ouvrages apportera sans doute plus de lumières sur ces coïncidences.

Dans cette perspective, Koffi Anyinefa note à propos de Henri Lopes : « L'œuvre littéraire d'Henri Lopes ne peut être totalement comprise que lorsque l'on prend en considération ses activités politiques »[98]. Il ajoute encore une autre nuance en ce qui concerne Henri Lopes, l'indissolubilité du lien entre sa littérature et ses activités politiques : « Littérature et politique sont intimement liées chez Lopes qui met très souvent en scène dans son oeuvre des personnages politiques ou traite de thèmes politiques. Ceci n'est probablement pas étranger à sa propre carrière politique. » Les autres romanciers congolais, sans appartenir à la sphère politique, théâtralisent également les hommes politiques dans leurs fictions. C'est pourquoi la nécessité établie par Anyinefa est fort discutable, car les deux activités relèvent de deux ordres bien différents, le réel vécu et l'imaginaire. En outre, il est évident que l'appartenance à la classe politique n'est pas une condition pour traiter de thèmes politiques ou donner des rôles politiques aux personnages. En effet, des auteurs congolais n'ayant jamais fait une carrière politique sont parfois de très fins analystes du jeu politique et des manoeuvres des dirigeants. Citons Emmanuel Dongala, Daniel Biyaoula, Dominique M'Fouilou, et au Cameroun par exemple Mongo Béti. La création relève de l'imaginaire et du talent individuel des auteurs à élaborer des fables et à les mettre en fiction. Et au Congo Brazzaville, la littérature en général, et le roman en particulier, constitue un lieu privilégié d'analyse des mœurs du politique congolais ou africain. Au moment de l'engendrement de sa fiction, le romancier peut se permettre plusieurs écarts par rapport à la réalité, mélanger toutes sortes de situations, en créer en toute liberté, bref donner libre cours à sa fantaisie et à son imagination. Le recours à l'hyperbole, au surnaturel, à l'univers magique, au merveilleux ou au fantastique brouille souvent les repères temporels et spatiaux. La vie du romancier devient du coup une des mille pistes pouvant éclairer la lecture de son roman, mais qu'on peut aussi bien mettre entre parenthèses. Il est pourtant de l'intérêt du critique de savoir situer le contexte politique général d'énonciation des récits, ou du moins leur possible référence à partir d'indices textuels ou paratextuels, de peur de commettre certaines erreurs d'appréciation ou d'interprétation.

Dans les romans congolais à thématique politique, l'idéologie officielle de référence change selon le temps où est sensé se situer le récit, et sa connaissance en tant que contexte général de production de la création esthétique peut aider dans l'interprétation des ouvrages. En voici quelques illustrations. On peut supposer que le fonds idéologique des romans comme *Sans tam-tam* (1977), *La*

[98] Koffi Anyinefa, *Littérature et politique en Afrique noire. Socialisme et Dictature comme thèmes du roman congolais d'expression française*, Bayreuth, Allemagne Fédérale,édité par Eckhard Breitinger (African Studies, n° 19/20), 1990.

Salve des innocents (1997) ou *Léopolis* (1984) est le marxisme-léninisme ou le socialisme, ainsi que celui de *Le mort vivant* où de l'autre côté du fleuve se pratique une politique libérale et pro-occidentale.

La lutte ouverte menée par les dirigeants contre les tenants du marxisme et autres politiques gauchisantes est une indication sur l'idéologie libérale ou de droite pratiquée dans les pays imaginés. Tel semble être le cas des romans comme *Le Pleurer-Rire* (1982), *Le mort-vivant* (République de Yangani), *Kotawali* (1977) ou *Les Fleurs des Lantanas* (1997).

Plus nuancées paraissent les positions idéologiques de *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix* (2002), *Johnny Chien Méchant* (2002), *Beto na beto. Le poids de la tribu* (2001), *Dossier classé* (2002), *La Source de joies* (2003) ou *Lumières des temps perdus* (à partir de la prise de pouvoir par Vrezzo. En fait dans les deux premiers romans, l'État a disparu pour des quartiers, des portions ou des régions commandées par des milices armées qui s'entretuent et massacrent les populations. Les chefs de guerre de ces entités floues sont aujourd'hui présidents officiels, et demain "ennemis de la nation". Le chaos qui s'en suit installe le pays dans un flou politique et idéologique indiscernable où la parole officielle voile plus qu'elle ne révèle la réalité. Le romancier affiche dans ces deux cas une neutralité et une distanciation par rapport aux différentes factions. Ceci a le mérite d'être un récit à narration polyphonique, où il est donné au lecteur la possibilité de juger par lui-même les aberrations du culte de la tribu ou de la région. Mayi-Dogo ou Dogo-Mayi? Nordiste ou Sudiste ? Il peut chercher à savoir les fondements des haines et déchirements tribaux, fait nouveau dans une Afrique où la tribu constituait un noyau sacré et relativement stable.

Quant à *Beto na beto. Le poids de la tribu* et *Dossier classé*, les deux romans se rapprochent d'une autobiographie politique romancée, où les deux auteurs jettent sur le passé colonial et postcolonial congolais un regard analytique et critique, à partir d'un événement politique vécu, les assassinats de 1965 à Brazzaville. Malgré l'extension temporelle sur plusieurs périodes historiques, on peut toutefois se faire une idée sur l'orientation politique du pays où s'est noué et développé une de ses premières pages tragiques. Le cadre de l'action se situe d'une part dans le Congo réel, encore empêtré dans le dangereux flou idéologique chez Gnali, et d'autre part dans un Mossika imaginaire chez Lopes, territoire pris dans les tourmentes d'une indépendance « octroyée » et mal gérée. Dans les deux cas, les dirigeants du moment, fort opportunistes et cyniques, se sont débarrassés des vrais patriotes afin de gérer le pays à leur guise. Il s'agit plutôt d'une revue rétrospective conçue peut-être pour fixer les grands moments marquants de l'histoire congolaise ayant eu des résonances chez l'une et l'autre des deux auteurs. Ceux-ci ont subi l'influence de Lazare Matsocota au Quartier Latin pendant leur séjour estudiantin. Ils ont voulu porter un témoignage sur cet événement douloureux, l'une comme

amante et selon le mode du récit « vécu », l'autre comme admirateur et dans le genre fictionnel, pour mieux rendre la haute figure du disparu.

Avec *La Source de joies* nous sommes fort éloignés des préoccupations idéologiques dans cette postcolonie livrée à la rapacité et au machiavélisme primaire des hommes politiques et des fossoyeurs de l'économie, rapidement auto baptisés « hommes d'affaires ». On note dans la plupart des fictions que l'appartenance au Parti y est synonyme de tremplin vers l'amassement des fortunes énormes, un vrai sésame ouvre-toi du salut. La course à l'enrichissement rapide et immédiat, la haine de l'effort et du travail honnête, la cupidité et le désir de paraître, l'exhibition des richesses, voilà autant de comportements par lesquels Biyaoula y campe les *happy few* qui ont échappé à la misère commune, et font tout pour ne plus jamais y retomber.

Nous venons de dégager plusieurs situations à valeur contextuelle en nous intéressant aux rapports d'inclusion ou d'exclusion que l'écriture est susceptible d'entretenir avec la politique, pour ceux qui étaient déjà romanciers. En remontant encore dans le temps les itinéraires de ceux-ci, il apparaît que des influences lointaines, assimilées dès l'enfance et devenues presque une seconde nature, ont pu orienter en partie leur perception de la politique dans la fiction.

Sans être absolument déterminants, des facteurs, d'ordre affectif, religieux ou rationnel, peuvent amener un écrivain à traiter d'une certaine manière des thèmes politiques dans ses ouvrages. Citons, entre autres, la cohabitation avec des parents ou proches ayant été aux affaires, l'engagement personnel en politique pour celui qui a eu un parent malmené par le régime, ou celui qui, comme Guy Menga, a suivi dès l'école primaire les prêches des partisans matswanistes. La réponse qu'il a fournie à notre question sur le culte du général De Gaulle par les matswanistes est édifiante à ce sujet :

> S'agissant de *Case de Gaulle* je suis revenu à un thème qui m'est très cher, à savoir ce que je peux appeler « l'épopée matswaniste », un thème déjà abordé dans La palabre stérile. Il faut que je vous dise une chose : en littérature, je me considère comme un conteur traditionnel. Il me plaît de raconter des histoires…j'ai été nourri de contes et de mythologies kongos…Mais revenons à ce que j'appelle « l'épopée matswaniste.» Je découvre les matswanistes à Brazzaville à l'âge de dix ans. Ils avaient un temple en face de notre école primaire à Bacongo. Chaque samedi après-midi-, ils y priaient en lançant des invocations et en chantant à haute voix. Sur ces séances, je peux encore écrire des milliers de pages, tellement l'histoire de leur messie, André Matsuwa qui, le premier, dans notre pays, se dressa en 1926 à Paris, contre le colonialisme et parla de la libération de son peuple, constitue une vaste fresque dans l'histoire anti-coloniale de mon pays. Dans *Case de Gaulle*, les adeptes du matswanisme, grands admirateurs du Général, se posent la question de savoir si, avant sa mort, celui qui fut surnommé « L'homme de Brazzaville », avait pris la peine d'examiner leur longue attente, et leur requête,à savoir l'indépendance réelle de leur patrie, telle qu'en avait rêvé André Matswa Grenard ? Une question demeurée sans réponse jusqu'à ce jour chez les plus intégristes des matswanistes connus sous l'appellation « Les Corbeaux». Ce faisant, j'implique mon oeuvre romanesque et théâtrale dans le champ politique de mon époque. Cela a connu un certain succès populaire en Afrique… [99]

[99] Guy Menga, interview dans *Annexe* à la thèse, p. 20-21(Annexe 2)

On peut aussi, outré par ce qu'on voit alentours et par amour pour sa patrie et la volonté de dénoncer certaines dérives constatées dans la gestion de la cité, se jeter dans l'aventure scripturale. Au Congo Brazzaville, comme nous l'avons vu plus haut, la politisation de la société elle-même demeure un élément important de l'embrayage énonciatif du texte narratif congolais. Le contexte situationnel peut émerger de certains faits vécus, sans être absolument déterminant, compte tenu des orientations diverses des auteurs et des œuvres qui s'en inspirent. Les rapports de contiguïté spatiale ou temporelle par rapport à la politique sont manifestes chez certains écrivains dont les romans peuvent évoquer, -sans que cela soit une obligation- des faits liés à l'histoire du Congo Brazzaville.

2.1.2. Quelques exemples de romanciers de descendance politique

Certains romanciers, immergés dans l'univers politique dès leur tendre enfance du fait de l'appartenance de l'un des leurs à cette classe sociale, se sont inspirés plus tard de leur expérience pour aborder des thèmes politiques. Ils pouvaient en parler en connaissance de cause, et prendre une orientation de leur choix, mais tout en ayant déjà vu les autres agir ou prendre des décisions dans des contextes déterminés par des mobiles plus ou moins politiques. L'observation du milieu ambiant a dû leur fournir des ébauches de scénario, de situations ou de personnages, d'histoire ou de procédures propres à alimenter leurs intrigues romanesques. Nous pouvons considérer le lien parental direct, et mentionner dans la mesure du possible l'apport explicitement reconnu par l'écrivain, ou pressenti du reste.

Ecrivain	**Parent**	**Lien**	**Fonctions politique occupées par le parent**
1-Daniel Biyaoula	Fulgence Biyaoula	Père	Syndicaliste, président de la Confédération Africaine des Travailleurs croyants en 1963, démêlées politiques avec le régime de Massamba –Débat et emprisonnement. Retrait de la vie politique après sa peine. Dédicataire de *L'Impasse, 1996.*
2-François Bikindou	Robert Bikindou	Père	Ministre de l'Urbanisme, de l'Habitat et du Tourisme de 1973 à 1975
3-Sathoud Ghislaine	Victor Justin Sathoud	Père	Ministre de la Fonction publique, du Plan et de l'Equipement sous le régime Youlou. Emprisonné à 10 ans

			ferme au procès des responsables dudit régime, puis libéré à la prise de pouvoir par Ngouabi en 1968.
4-Gérard-Félix Tchicaya, dit Tchicaya U Tam'Si	Tchicaya Jean Félix	Père	Il a assisté au congrès constitutif du RDA à Bamako en 1945 dont il fut le Vice Président. Formation du PPC au Congo. Représentant du Moyen-Congo à l'Assemblée Nationale française pour 6 ans
5-Tchichellé François dit Tchichellé Tchivéla	Tchichelle Stéphane	Père	Vice Président du PPC, section RDA du Congo ; Vice Président de la République à l'indépendance du Congo avec Opangault. Grand Conseiller AEF Maire de Pointe-Noire. Dans ses écrits anticolonialistes, il prenait le pseudonyme de « Tchivéla », nom de plume que le romancier se donnera.

À part ces écrivains dont les parents géniteurs ont compté dans la classe politique des premières heures du Congo avant et juste après l'indépendance, certains auteurs ont été initiés à la politique par leur environnement immédiat, dans des activités estudiantines lors de leur séjour dans les universités, ou tout simplement en jouant des rôles qu'on leur attribuait dans la Jeunesse du Mouvement National de la Révolution. Des détails plus précis seront donnés quand l'étude de leurs ouvrages sera faite. Mais d'ores et déjà, notons la particularité, dans l'univers littéraire féminin, de Mme Mambou Aimée Gnali. À une de nos questions sur son caractère viril et sur son indépendance d'esprit, elle s'explique ainsi:

> Vous avez tout à fait raison sur ce que vous appelez mon "caractère viril". Il tient effectivement aux milieux fortement masculinisés où j'ai été éduquée et s'origine dans ma tendre enfance. Contrairement à beaucoup d'Africaines, dès mon plus jeune âge, j'ai joué dans des milieux masculins plus que féminins. Je jouais au cerceau, je battais la brousse et grimpais aux arbres. Je dois cette liberté exceptionnelle à mon père dont l'influence m'a beaucoup marquée. Je lui dois mon indépendance d'esprit et même mon indépendance tout court. Je n'ai pas été élevée comme les filles africaines de mon époque. [100]

Et à une question sur l'absence des thèmes politiques chez les écrivaines congolaises, elle nous a répondu : « (…) je crois surtout qu'elles ne sont pas politisées. Moi, j'ai eu mon père, puis Matsocota, pour faire mon éducation politique. Tout le monde n'a pas cette chance -là. »

[100] Mambou Aimée Gnali, interview citée, p.124 (Annexe 8).

2.1.3. Romanciers dans le champ politique

2.1.3.1. Les politiques romanciers

Nombreux sont au Congo Brazzaville les acteurs politiques congolais engagés dans la gestion des affaires étatiques, comme responsables, militants actifs ordinaires ou à un haut niveau. Certains ont assumé ou assument des fonctions politiques électives : ministres, députés, sénateurs ou ambassadeurs. Ils écrivent, ou ont écrit, entre autres, des romans à thématique politique, avec des allusions sur la politique congolaise ou africaine, et aussi sur d'autres sujets. Nous en avons dénombré une vingtaine[101] : Jean Malonga, Côme Manckassa, Obembé Jean François, Henri Lopes, Henri Djombo. Tchichellé Tchivéla, Jean-Baptiste Tati Loutard, Mambou Aimée Gnali, Zounga Bongolo, Jean-Pierre Makouta-Mboukou, Mambou Aimée Gnali, Guy Menga, N'Débéka Maxime, Tchicaya U Tam'Si, Sylvain Bemba, Jean Dello, Létembet-Ambily Antoine, Tchibambéléla Bernard et Zoniaba Bernard, etc. Ajoutons à la liste Sony Labou Tansi, qui s'est engagé dans la politique réelle, en entrant dans l'opposition politique au sein du MCDDI de Bernard Kolélas, sur les listes duquel il a été élu député. L'anthroponymie et la toponymie étant masquées la plupart du temps par des noms imaginaires, on ne peut faire que des approximations et des rapprochements possibles avec certains évènements politiques connus. *Sans tam-tam* de Henri Lopes, où sont directement utilisés les vocables Congo et Brazzaville, constitue une exception.

Parmi les romanciers, certains ont assumé ou assument des fonctions politiques électives de ministres. Quelques précisions peuvent être donnés sur ceux-ci, et synthétisées ensuite sur un tableau.

1) Henri Lopes.

Ministre sans discontinuer de 1969 à 1980 (avec un intermède de 1975 à 1977), il a continué son itinéraire avec un passage remarqué et une brillante carrière à l'UNESCO (poste de sous-directeur général) de 1981 à I997. Ensuite, il est nommé ambassadeur du Congo à Paris pour la France, depuis 1998, poste qu'il occupe jusqu'à ce jour. Auteur d'un recueil de nouvelles et de sept romans de très bonne facture et de tons variés, il est l'un des auteurs les plus importants du Congo Brazzaville, de l'Afrique, voire du monde francophone.

[101] Nous nous sommes basé sur le récent *Dictionnaire des œuvres littéraires congolaises* (Paris, Éditions Paari, avril 2010, 530 p.), notamment l'Annexe **A1-Bio-Bibliographie des auteurs cités**, pp. 417- 441. Des ajouts sont prévus à la découverte d'autres romanciers ayant assumé des fonctions électives, de sénateur ou de député.

2) Jean-Baptiste Tati Loutard

Inamovible Ministre des Arts et de la Culture de 1975-1989. Ministre des Hydrocarbures depuis 1997. Inamovible Président de l'UNÉAC (Union Nationale des Écrivains et Artistes congolais) depuis sa création en 1976 jusqu'à sa mort le 04 juillet 2009 à Paris. Il est surtout connu pour l'excellence de sa poésie, qui lui a valu de nombreux prix.

3) Henri Djombo.

Actuel ministre du Développement durable, de l'Économie forestière et de l'Environnement, il est au gouvernement depuis 1984. Nouveau venu à la littérature voici deux décennies avec *Sur la braise*, roman publié en 1990. Il a déjà publié quatre romans, dont le dernier, *La Traversée*, est de 2005. En avril 2010, il vient d'être élu président de l'UNÉAC, en remplacement de Tati Loutard, décédé depuis juillet 2009. Passionné pour le sport, il est actuellement le président des fédérations d'aïkido et de tennis de table de son pays. Notons sa sensibilité à l'économie et aux problèmes de développement de l'Afrique, symbolisée dans ses quatre romans, par le Kinango. A cette thématique économique s'ajoute le ton mondialiste de *Lumières des temps perdus*, roman de politique-fiction qui argumente avec méthode une voie salvatrice pour le Kinango. Là, il fait dépendre la vraie prospérité et le réel développement de l'Afrique des décisions courageuses que sauront prendre ses dirigeants face aux instances financières internationales.

4) Tchichellé Tchivéla.

Médecin colonel. C'est par deux recueils de nouvelles qu'il s'est introduit dans l'univers littéraire congolais : *Longue est la nuit* (1980), et. *L'Exil ou la tombe* (1986), De 1996 à 1997, il est Ministre du Tourisme, puis préfet du Kouilou. Il est l'auteur d'un seul roman publié à ce jour, *Les Fleurs des Lantanas* (1997). Un autre roman annoncé, *Péma, fleur et miel*, paraîtra bientôt, chez Présence Africaine peut-être.

5) Aimée Mambou Gnali.

Elue députée (1963-1968), elle fut la première bachelière du Congo. Elle a exercé des responsabilités syndicalistes à la FÉANF lors de son séjour estudiantin parisien, encouragée en cela par son mentor et amant, Lazare Matsocota, secrétaire général de ladite association dans les années 1959. D'ethnie vili, elle ne verra pas aboutir ses fiançailles avec son fiancé, d'ethnie lari, à cause du *« poids de la tribu»*, des pressions de toutes sortes exercées sur « Mat », mais aussi des ambitions personnelles de ce dernier. Son récit romancé : *Beto na beto. Le poids de la tribu*, publié en 2001 par Gallimard, et préfacé par H. Lopes, porte le témoignage de cette passion déçue qui n'a pour autant pas mis fin à leur liaison ; du moins jusqu'à la fatidique nuit du 14 au 15 février1965 où Matsocota a été enlevé et « *neutralisé* », c'est-à-dire massacré, avec deux autres hauts fonctionnaires congolais par la milice politique. Plutôt, l'œuvre de Mambou est une sorte de pérennisation de cet amour, un refus de l'abandonner aux oubliettes de l'Histoire, comme l'avaient décidé les autorités politiques depuis lors. C'est, nous semble, le sens de cette réponse fournie à une de nos questions, dans son mail d'août 2008 :

> « J'avais pensé, depuis 1965, que je devais à la mémoire de mon oncle Pouabou et de Matsocota, surtout, d'écrire cette histoire. J'ai laissé traîné les choses par paresse. C'est la Conférence nationale, en 1991, et l'interprétation qu'on faisait de ces événements qui m'ont poussée à rétablir les faits. C'est pour moi un devoir de mémoire »[102]

Mme Mambou Aimée Gnali a assumé, de 1997 à 2002, les fonctions de ministre. Sa démission, elle l'explique en ces termes dans le même courriel : « J'ai dû quitter, en 2002, le gouvernement où j'étais ministre de la Culture chargée du Tourisme depuis novembre 1997, parce que je ne supportais pas cet esprit moutonnier, ni de devoir me taire. Mon indépendance d'esprit fait peur et dérange à la fois. »

6) Sylvain Bemba

Il a été un animateur très dynamique, mais discret de la scène littéraire congolaise. Il passa un très bref séjour en 1973 à la tête du ministère de l'Information, avant d'être arrêté et emprisonné pour ses contacts, avait-on argué, avec la rébellion du Mouvement du 22 février 1972, le M22 d'Ange Diawara. Il s'est alors distancé de la politique officielle, le marxisme, mais s'en est rapproché progressivement par la suite. Il connut ensuite une lente remontée politique et fut même coopté comme membre du P.C.T., dont il a été le chef de la Division Culture et éducation populaire au

[102] Mambou Aimée Gnali, interview citée, in *Annexe* à la thèse, p. 124(Annexe8).

Développement de l'éducation du Secrétariat du Comité central, dans les années de notre correspondance (1989-1991). À l'avènement du multipartisme au début des années 1990, il a démissionné du P.C.T. pour s'engager dans l'opposition politique, au M.C.D.D.I. (Mouvement congolais pour la Démocratie et le Développement Intégral), aux côtés de Kolélas, un kongo

7) Guy Menga.

Il s'est exilé volontaire à Paris depuis les années 1970, est revenu au Congo occuper le poste de ministre de la Communication, porte-parole du gouvernement, à la période de la Transition, dans les années 1990-1992. Une fois la nouvelle structure installée, il est retourné en France, où il continue une carrière littéraire assez intense, que ce soit dans l'écriture et le montage de pièces théâtrales, ou dans l'essai politique et la littérature pour la jeunesse.

8) Maxime N'Débéka.

Il pratiqua une poésie et un théâtre militants pour la cause de la révolution congolaise (années 1960 et début des années 1970). Ensuite il eut des démêlées politiques en 1972 à cause de l'Affaire du M22, et fut exilé. Il retourna au Congo Brazzaville occuper le poste de Ministre de la Culture en 1997 avant de rentrer en France. En 2003, il fait publier un roman à tonalité politique: *Sel - piment à la braise* (Paris, Éd. Dapper). Il est revenu à la poésie avec un recueil original, ''*Toi, le possible chimérique*''[103] : les poèmes sont illustrés à la page adjacente par des dessins peints en écho.

8- Zounga Bongolo

Directeur de l'hebdomadaire *La Rue meurt*, il est l'auteur de *L'enfant prodigue de Soweto* (Les NÉA, 1983), roman dédié à l'intrépide lutte armée menée par les guérilleros anti-apartheid en Afrique du Sud, il exerçait les fonctions de professeur de philosophie marxiste à l'École des cadres du parti. Il s'est autocensuré en gardant le manuscrit de *Un Africain dans un iceberg. Impossible amour à Saint-Pétersbourg*, dont: la publication a été retardée de près de trente ans, pour des raisons politiques, par crainte d'une sanction. Un pan de voile y est en effet levé sur le racisme rampant qui sévissait en URSS en général, et à Leningrad en particulier contre les étudiants africains de couleur.

[103] Maxime N'Débéka, *''Toi, le possible chimérique'',* Poésie, avec en écho, des dessins de Thierry Cardon, et un avant-dire de Daniel Delas, Paris, Acoria Éditions, 2008, 69p.

9) Sony Labou Tansi

Ses six romans illustrent différents aspects de sa lutte pour la justice, la liberté et le droit de « *respirer*». La révolte contre les « mocheries », l'arbitraire et l'indignité politiques ont constitué la substance de son œuvre. Sony Labou Tansi, à la fin de sa vie, s'est engagé dans la politique réelle de son pays (1990) et a choisi de continuer son militantisme dans l'opposition avec le M.C.D.D.I. de Bernard Kolélas, sur les listes duquel il a été élu député. La brouille est vite arrivée avec les dirigeants de son parti, et il passera les derniers moments de sa vie dans le dénuement, surtout qu'il était suffisamment diminué par la maladie du siècle qui le terrassera en juin 1995.

Le tableau suivant résume les fonctions électives assumées par certains romanciers congolais, de 1'indépendance du pays à 2002, avec une indication sur les présidents sous lesquels ils ont travaillé et la période concernée.

TABLEAU DES ROMANCIERS AYANT ASSUMÉ OU ASSUMANT DE HAUTES FONCTIONS DE MINISTRE DE 1960 à 2003

Nom et prénom	Président au pouvoir	Périodes et portefeuilles tenus
1- Sylvain Bemba	Marien Ngouabi	Janvier1973: Information, Culture et Arts. En février 1973, il est impliqué dans la rébellion du M22 de Ange Diawara:arrêté et incarcéré, puis assigné à des fonctions subalternes (bibliothécaire de la Fac. de Lettres...)
2- Guy Menga	Pascal Lissouba	Exilé « volontaire » en France depuis 1971, il est rentré au Congo en 1991 participer aux travaux de la Conférence nationale. Nommé à la Transition ministre de la Communication, chargé des relations avec le C.S.R., et porte-parole du Gouvernement (1991-1992). Il s'exile, pour la seconde fois, après cette période, volontairement encore, en France.
3- Henri Lopes	Marien Ngouabi (1969-1977)	1969: Education Nationale 1971:Affaires étrangères

		1973-1975: Premier Ministre 1975 : relevé de ses fonctions de PM à la suite de la radicalisation.
	Yhombi Opango (1977-1979)	1977-1984:Finances
	Sassou Nguesso (1979-1984)	1984:Sous-directeur, ensuite Directeur Général Adjoint à l'UNESCO jusqu'en 1997.
	Sassou Nguesso (1998-...)	Depuis 1998: Ambassadeur du Congo à Paris pour la France.
4- Jean-Baptiste Tati -Loutard		Décembre 1975 : Enseignement Supérieur, chargé de la Culture et des Arts 1977:Culture, Arts et Sports 1975-1989:Culture et Arts De 1997 à 2009: Hydrocarbures 04 juillet n2009 : décès à Paris.
5- Maxime N'Débéka	Sassou Nguesso	Août1996-septembre1997 : Culture et Arts.
6- Antoine Létembet-Ambily	Sassou Nguesso (Pouvoirs affaiblis avec le Conseil Supérieur de la République institué par la Conférence nationale Souveraine)	1991-1992:Culture et Arts (période de Transition)
7- Tchichellé Tchivéla	Sassou Nguesso	1996-1997:Tourisme, ensuite préfet du Kouilou
8- Bernard Zoniaba	Marien Ngouabi	1965: Information, Education civique et Populaire. Ancien Ambassadeur de la République Populaire du Congo à l'UNESCO.
9- Emmanuel Eta-Onka (militaire, général)	Sassou Nguesso	1996: Jeunesse et Sports
10.- Henri Djombo	Sassou Nguesso	1984:Forêts; 1989: coopté au C.C. du P.C.T.; ministre depuis lors
11- Jean Dello	Sassou Nguesso	1997-2002: Postes et Télécommunications
12- Mambou Aimée Gnali	Sassou Nguesso	1997-2002: Culture, chargée du Tourisme. Elle démissionne en 2002 de son poste.

Certains romanciers congolais ont aussi occupé d'importantes fonctions politiques à différents moments de l'histoire du Congo Brazzaville dans l'opposition, comme députés, conseillers régionaux et territoriaux etc., ou responsables à divers échelons de la vie nationale, comme Jean-Pierre Makouta Mboukou et Sony Labou Tansi.

2.1.3.2. Romanciers dans l'opposition politique

L'opposition est statutaire et réglementée dans les pays occidentaux ou américains, ou dans ceux à tradition démocratique ; il constitue un levier important de l'exercice de la démocratie, et de celui des libertés individuelles, dans le cadre de l'alternance dans la gouvernance. Tel ne semble pas être le cas dans les pays du Tiers monde en général, et en Afrique en particulier, où le mot « opposant » désigne l'intéressé à la vindicte publique, à l'ostracisme, à la prison et même à la mort subite ou à l'enlèvement vers des destinations inconnues. La vaste panoplie des sanctions infligées aux « récalcitrants » nous a dévoilé l'étendue du désastre. On devrait être attentif à la manière dont la transition s'est effectuée entre la colonisation et l'indépendance dans l'espace francophone, et peut-être aura-t-on une explication de ce mépris de l'opposant politique, traité atrocement dans les récits inventés par les romanciers. En nous penchant plus haut sur le contexte marxiste des années 60 à 90, nous avons réalisé à quel point un climat de dictature étouffait toute tentative d'expression libre hors de la norme postcoloniale. L'idéologie marxiste n'expliquerait donc qu'en partie le triste sort dévolu au libre penseur, au vrai patriote. La main étrangère a dû jouer un rôle déterminant dans la stratégie d'éliminations physiques sans état d'âmes, ou de « neutralisation » des opposants africains en général, et congolais en particulier.

2.1.3.2.1. Romanciers « professionnels »

Cette appellation est de Dominic Thomas[104], et désigne ceux des romanciers non engagés dans la *praxis* politique réelle comme ministre, responsable, ambassadeur… Ils ne sont pas des acteurs directs de la vie politique par les fonctions qu'ils exercent, à l'intérieur comme à l'extérieur du Congo. Les romanciers professionnels,-tout comme d'ailleurs ceux n'appartenant à aucune chapelle politique-, peuvent thématiser la politique en s'en servant comme toile de fond de leurs récits ou en élaborant des fables politiques se rapportant plus au moins à la réalité historique congolaise et africaine. Il peut

[104] Dominic Thomas, *Nation-building, Propaganda, and Literature in Francophone Africa*, Indiana University Press, Bloomington, USA, 2002.

même arriver qu'au niveau actantiel ils fassent assumer l'action des romans par des personnages politiques aux noms plus ou moins cryptés.

Enfin le choix des sujets politiques, c'est-à-dire ceux ayant partie liée avec la conquête et l'exercice du pouvoir, sa conservation ou sa perte, alimente l'univers romanesque de certains de ces écrivains qui, sans être acteurs politiques, s'intéressent au fait politique dans ses manifestations publiques et privées au Congo Brazzaville. Tchicaya U Tam'Si, Caya Makhélé, Daniel Biyaoula, Emmanuel Boundézi Dongala et Sony Labou Tansi en sont des illustrations.

2.1.3.2.2. Anciens politiciens (ou hauts cadres de l'administration) entrés en dissidence politique

On considérera dans ce cas d'espèce les paramètres temporel et spatial, et tiendra compte du moment d'entrée en dissidence politique par rapport à celui de l'écriture. Les décalages observés dans l'esthétique romanesque ont-ils des fondements dans certains faits politiques ayant affecté la vision du monde du romancier ? Au moment de l'écriture de son texte, l'écrivain résidait-il au Congo ou non ? Si oui, comment était-il perçu dans le champ politique et se donnait-il à voir ? D'une manière générale, certains écrivains engagés dans les affaires publiques ont préféré à certains moments abandonner leurs foncions politiques que sacrifier leur liberté. Parfois, ils ont été contraints à l'exil ou mis dans un dilemme tel qu'ils n'avaient à choisir qu'entre « l'exil ou la tombe» !

Maxime N'Débéka, après le M22, son emprisonnement et son assignation à résidence surveillée dans son village, a été forcé à l'exil.

Jean-Pierre Makout-M'Boukou, après la publication à CLÉ (Yaoundé) en 1970 de son premier roman, *En quête de la liberté*, a fui les foudres vengeresses du régime marxiste en s'exilant en France.

Guy Menga a toujours refusé d'adhérer au PCT malgré ses hautes fonctions administratives (Directeur de la Radio).Le ton très satirique de ses pièces de théâtre et de son œuvre narrative le met en disgrâce aux yeux des responsables révolutionnaires qui l'accusent d'être réactionnaire et contre-révolutionnaire. Dès 1971, il choisit l'exil volontaire et ne revient au Congo qu'après 20 ans participer aux travaux de la Conférence nationale.

Sylvain Bemba démissionne du P.C.T. en 1991 pour rejoindre l'opposition au M.C.D.I. Après des déboires politiques en 1973 liés à l'affaire du M 22 d'Ange Diawara, il fut emprisonné et se vit ensuite attribuer des fonctions subalternes, après avoir occupé de hautes fonctions administratives et

politiques. C'est ainsi qu'il était chargé, à la Faculté des Lettres et Sciences humaines, de la bibliothèque du Département de littératures et civilisations africaines à l'université Marien Ngouabi de Brazzaville.

2.1.3.2.3. Les anciens politiques déchus, revenus au Congo Brazzaville après 1990 occuper un poste politique, avant de repartir à l'étranger

Les retours d'exil forcé ou volontaire sont généralement consécutifs à des changements politiques au sommet de l'État ou dans l'orientation idéologique (radicalisation ou assouplissement). Peut-être le romancier, qui nourrissait un rêve politique, croit-il le moment enfin venu de se jeter dans la mêlée, ou estime-t-il seulement que le climat lui permet de mettre en pratique des idéaux partagés par des politiciens ayant pignon sur rue ? Chaque cas sera étudié dans une confrontation entre le corps textuel et le corps politique ; il nous aidera à voir plus clair dans les univers déployés dans la fiction, où une grande part semble toutefois baigner dans la fantaisie et l'imaginaire le plus débridé.

Guy Menga, ministre de la Communication, porte-parole du gouvernement à la période de transition 1990-1992, est un auteur à succès depuis *La marmite de Koka Mbala*, au Congo comme dans les autres pays francophones. Toute sa vie à partir du début des années 1970 s'est passée en exil, avec une courte parenthèse en 1990(Conférence nationale où il a pris une part très active pour l'instauration des élections libres et démocratiques), à la période de Transition (1991-1992) au cours de laquelle il a été nommé Ministre de la Communication et Porte-parole du Gouvernement de Transition.

Jean-Pierre Makouta-Mboukou : il retourne au Congo après les changements politiques de 1991 et devient sénateur sous le règne de Pascal Lissouba (1992-1997).

- Maxime N'Débéka, ministre de la Culture dans l'éphémère gouvernement de David Charles Ganao (août 1996 –septembre 1997), sur proposition d'un collectif d'artistes[105] Maxime N'Débéka, a écrit un théâtre et une poésie militants à la gloire de la révolution congolaise. A la suite des démêlées politiques en 1972(Affaire du M22), il a été forcé l'exil. En 2003, il est revenu à la prose avec un roman à thématique politique en 2003 : *Sel-piment à la braise* (Editions Dapper).

2.1.3.3. Romanciers officiels et écrivance politique

[105] Quatrième de couverture de son recueil de poèmes *«Toi, le possible chimérique»*, Paris, Acoria éditions, 2008.

Roland Barthes, dans ses *Essais critiques*, distingue entre l'écriture et l'écrivance, l'écrivain et l'écrivant[106]. L'écrivain exerce son action sur son propre instrument, le langage, et « *le matériau devenant sa propre fin, la littérature est au fond une activité tautologique*.» La réflexivité de la littérature tient à la nature intransitive de son exercice, car, *« pour l'écrivain, ECRIRE est un verbe intransitif» (p.149), et « l'écrivain est celui qui TRAVAILLE sa parole (fût-il inspiré)et s'absorbe fonctionnellement dans ce travail* »(p.148).

Ainsi, les vrais écrivains, selon Barthes, mettent au premier plan le « COMMENT ÉCRIRE », les artifices du langage et le travail sur la langue. L'écriture n'a aucune visée sinon elle-même et s'intéresse peu au message, à l'idéologie ou à la morale. Le spectacle du monde leur importe plus que son explication, car l'étrangeté du monde commande, plus que jamais, que « *la littérature le représente comme une question, jamais EN DÉFINITIVE, comme une réponse* »

Par contre, dans l*'écrivance*, le langage devient un simple « instrument de communication, d'un véhicule de la « pensée ». Il s'agit d'un projet transitif de dire quelque chose, d'informer, de convaincre autrui à adhérer à une cause. Même l'esthétique participe à cette instrumentalisation de l'écriture, dans son souci d'efficacité et sa visée pragmatique. L'écrivant veut délivrer un message clair et univoque, puisqu'il conçoit le monde dans sa clarté et ne l'envisage point dans cette ambiguïté fondamentale qui amène l'écrivain plus à poser des questions qu'à formuler des réponses fermes. Nous pouvons prendre « le réalisme socialiste » pour illustrer notre propos. Ce terme a apparu au début des années 1930 en Union soviétique et a été inscrit en 1934 en tête des statuts de l'Union des écrivains soviétiques. Il comporte des principes, et une orientation dans le domaine de la créativité :

> Le réalisme socialiste, étant la méthode fondamentale de la littérature et de la critique littéraire soviétiques, exige de l'artiste une représentation véridique, historiquement concrète de la réalité dans son développement révolutionnaire. D'autre part, la véracité et le caractère historiquement concret de la représentation artistique du réel doivent se combiner à la tâche de la transformation et de l'éducation idéologiques des travailleurs dans l'esprit du socialisme[107].

L'écrivain dans ce contexte perd sa liberté créatrice et se soumet aux principes édictés par l'homme politique, ce qui suppose qu'il donne sa pleine adhésion à l'idéologie étatique. Sous Lénine, les écrivains étaient embrigadés au service de la cause du marxisme triomphant auquel ils devaient arrimer leurs œuvres. Staline, en développant un appareil étatique répressif omniprésent, ne s'accommodait point de l'élite intellectuelle au regard critique. Ceux qui refusaient les injonctions subissaient les pires sanctions –déportation dans les camps sibériens, emprisonnement, exil, ou tout simplement mise à mort, comme ce fut le cas pour Voronski, mis d'abord au ban de la société des

[106] Roland Barthes, *Essais critiques*, Seuil, 1964 (chapitre « Écrivants et écrivains », p. 147-154)
[107] Cité par Michel Aucouturier, *Le réalisme socialiste*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je, n° 3320, p.4. (Introduction)

écrivains pour trotskisme, ensuite arrêté et exécuté en 1937. Michel Aucouturier explique comment le Parti réussit à s'allier l'union des écrivains :

> Les vieux cadres du Parti issus de l'intelligentsia révolutionnaire sont peu à peu éliminés au profit d'une nouvelle génération de militants d'origine modeste, dont la culture se ramène à l'apprentissage du catéchisme marxiste et qui font régner dans tous les domaines de la vie publique une atmosphère de surenchère extrémiste et de terreur intellectuelle, que renforce le développement de l'appareil policier et qui réduit au silence les voies critiques[108].

Ce processus ressemble curieusement à l'élimination de la gauche progressiste au Congo Brazzaville, à chaque coup d'État, jusqu'à sa complète extinction, et la domination de l'espace politique aujourd'hui par des acteurs apparentés à la droite. Les mêmes qui, pendant des décennies ont prôné le marxisme, condamné des milliers de citoyens en son nom, sont les mêmes qui, à la veille des élections de 1992, confessent de façon très argumentée dans des essais polémiques s'être « trompés », ou avoir été « naïfs »! Les romans reflètent ce déni idéologique, ceux de Dongala par exemple.[109]

Artistes et écrivains devaient aliéner leur art et mettre en avant l'idéologie marxiste, se situer dans le sens des intérêts du pouvoir et aider celui-ci à faire adhérer à sa cause la masse, les ouvriers et toutes les franges de la vie productive. Ils ne pouvaient le faire qu'en vantant les options marxistes dans sa lutte contre le capitalisme. On peut parler dans ce cas d'une forme d'écrivance, telle que décrite par Roland Barthes. Si l'écrivant se fixe pour finalité d'expliquer le monde ou d'enseigner une idéologie, c'est qu'il croit posséder le sens vrai, la vérité sur ce monde. Sa vérité devient « la » vérité et institue une « explication irréversible ». On peut facilement entrevoir que le culte de la pensée unique, des vérités figées et dogmatiques ne peut mener qu'au diktat et au terrorisme intellectuel, ou à ce que Aucouturier qualifie «de surenchère extrémiste et de terreur intellectuelle ».

Sur le plan romanesque, ce genre d'écriture jdanovienne est plutôt rare au Congo Brazzaville. Comme l'a dit Sylvain Bemba, les tentatives d'assujettissement et d'embrigadement des écrivains par le pouvoir se sont soldées par des échecs. Toutefois, il faut noter que l'écriture théâtrale a offert au Congo Brazzaville plusieurs exemples à travers nombre de représentations de pièces théâtrales, souvent sponsorisées et à la commande du Parti. Guy Menga nous a parlé, dans cette perspective, du lancement de ses pièces par la Révolution. Dans l'Avant-propos à *Okouele (La veuve rebelle)*, il écrit :

> Comme pour *La marmite de Koka-Mbala* en 1965, j'écrivis *Okouele (La veuve rebelle*) à la demande de l'URFC (Union révolutionnaire des femmes congolaises)…Je rappelle que *La marmite…*fut écrite pour le premier anniversaire de la JMNR (Jeunesse du Mouvement National de la Révolution) à la demande de ses dirigeants.

[108] Michel Aucouturier, *op. cit*., pp. 51/52.
[109] E. Dongala, *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1998, 320 p.

Maxime N'Débéka par exemple, chantre de la révolution congolaise à ses débuts à travers sa poésie, a cru bon faire la différence entre les œuvres littéraires qu'il revendique, et les pièces conçues dans la perspective de la propagande de l'idéologie du P.C.T. Répondant à une de nos questions sur son passage de la poésie au théâtre, il a affirmé :

> C'est vrai que je suis essentiellement poète. C'est même la poésie qui m'a amené au militantisme politique (et cela peut surprendre). Mon passage au théâtre a été facile, presque automatique. Si à l'origine la poésie est une affaire individuelle, le théâtre implique l'action de plusieurs intervenants. Je me suis mis au théâtre parce que des groupes de la jeunesse ont eu besoin de textes pour prendre la parole et dire ou nommer les choses. Le théâtre est venu comme un acte militant. Et je n'ai pas mis au compte de l'écrivain les textes écrits pour l'action de la jeunesse. La question ne se posait pas, car pour moi c'était là une autre façon de militer[110].

On peut être tenté, comme le fait Dominic Thomas, de classer les romanciers congolais en écrivains « officiels » et écrivains « autonomes »ou « professionnels »[111], et penser que le fait d'appartenir à la classe dirigeante comme ministre ou responsable politique oblige le romancier à une allégeance vis-à-vis du pouvoir au niveau de l'écriture. La réalité congolaise est plus complexe, comme nous le verrons au chapitre consacré à la phratrie congolaise. La pratique scripturale se situe peut-être au-delà d'une vision manichéenne de l'univers congolais. Sinon, comment expliquer la publication de certains ouvrages très critiques vis à vis de la mauvaise gérance étatique par des hommes politiques encore aux affaires[112] tel Henri Djombo, ou Tati Loutard, qui vient de décéder en juillet 2009 ? Celui-ci, par exemple, a occupé différents postes ministériels de 1975 à 1991, et, « après une éclipse de quelques années dues à des aléas politiques »[113], celui de ministre des hydrocarbures d'octobre 1997 à juillet 2009. Les romanciers de tous bords semblent s'accorder sur ce qui les lie tous : la littérature. Ils ont pour cela besoin d'un territoire propice à l'expansion de leur imagination fabulatrice, à leurs rêves et à leurs fantaisies. Sylvain Bemba leur a trouvé cet espace : la *Congolie.* Si dans leurs récits abondent des thèmes politiques, les écrivains n'affectionnent pas la politique en tant que métier, au vu des connotations péjoratives que ce terme a dans les textes, comme l'analyse du contexte d'emploi de ce terme le dévoilera à la deuxième partie de la thèse. De même, les romanciers eux-mêmes, dans leurs épitextes privés ou publics, ne semblent pas apprécier la politique, du moins celle qui a cours dans leur pays au moment de leur pratique scripturale.

---

[110] Réponses du 28-02-2008 à mon questionnaire.
[111] Dominic Thomas, *Nation-building, Propaganda, and Literature in Francophone Africa*, Indiana University Press, Bloomington, USA, 2002.
[112]Henri Djombo, *Lumières des temps perdus*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hemar, 2002 ; Jean-Baptiste Tati Loutard, *Le Masque de Chacal*, Paris, Présence Africaine, 2005.
[113] Noël Kodia-Ramata, *Mer et écriture chez Tati Loutard : de la poésie à la prose*, Paris, éd. Connaissances et Savoirs, 2006, p. 18.

2.2. La situation professionnelle, un des ancrages des textes romanesques

La diversité des activités exercées par les romanciers congolais explique en partie certaines postures adoptées dans l'écriture. On distingue, en gros, les enseignants, les politiques, les militaires, les scientifiques, les économistes, les médecins, et ceux qui pratiquent des métiers proches de la littérature(journalisme, radiotélévision,etc.). Le passage d'une activité à l'autre est fréquent, et la voie la plus usitée, quel que soit l'emploi, est la politique, qui exerce sur le lettré congolais une véritable fascination. Jean- Roger Zika met en relief le grand penchant de l'élite intellectuelle pour la politique au Congo dans un intéressant essai d'analyse socio politique où il écrit : « Ecrivains, universitaires de renom, docteurs, experts de tout genre se mêlent de politique […] Or ces lettrés sont généralement les mêmes qui s'érigent ensuite en critiques des régimes qu'ils ont eux-mêmes contribué à façonner » [114]

La remarque de Zika est pertinente quant au rapport entretenu par le lettré, surtout le romancier, au politique. Il entend, partout où il se trouve, exercer librement sa pensée, sans entraves. L'appartenance à la classe politique est loin de signifier, comme ailleurs, le silence de l'écrivain sur les sujets politiques ou l'évitement de ceux-ci. Nous avons déjà vu plus haut, par leur importance, le nombre de politiques engagés dans l'aventure de l'écriture romanesque.On note un large éventail des professions exercées par les romanciers congolais, au premier rang duquel l'enseignement.

2.2.1. Les romanciers congolais : enseignants (dans le passé ou en exercice)

La majorité des romanciers, comme des écrivains congolais d'ailleurs, ont été des enseignants, et certains, à l'instar de Jean-Baptiste Tati Loutard, ont continué à enseigner, en même temps qu'ils exerçaient leur haute fonction ministérielle. Notons au passage que plusieurs présidents de la République ont été enseignants : Massamba-Débat, Pascal Lissouba, qui aimait se prénommer 'Le Professeur', Sassou Nguesso, l'actuel président, et Marien Ngouabi, assassiné le jour même où il avait enseigné à l'Université de Brazzaville, qui sera baptisé par la suite Université Marien Ngouabi, sans doute pour marquer son passage en ce haut lieu de savoir. Ceux des lettrés congolais des premières heures qui n'ont pas embrassé la carrière enseignante, comme Sylvain Bemba ou Maxime N'Débéka, ne le pouvaient à cause de leur bégaiement, inadapté pour pareil métier. L'impact laissé par la profession enseignante dans l'écriture est décelable chez certains romanciers, surtout au niveau de la

[114] Jean-Roger Zika, *Démocratisme et misère politique. Le cas du Congo Brazzaville*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 42 et 43.

fonction du récit, dans sa dimension didactique -ce qui n'est nullement l'exclusivité d'aucune catégorie de romanciers.

Nom et prénom	**Matières enseignées**
1- Sony Labou Tansi	Formation à l'ENSAC. Professeur de français et d'anglais. Directeur du collège Mindouli en 1976. Créateur et directeur de troupes théâtrales.
2- Alain Mabanckou	Littérature africaine à l'Université du Michigan USA, ensuite à Los Angeles. Ex codirecteur de la collection 'Poètes des cinq continents' (L'Harmattan)
3- Mambou, Aimée Gnali	Enseignante de lycée, puis à l'ENSAC de Brazzaville (1963-71)
4- Guy Menga	instituteur adjoint, puis directeur de l'Ecole St Vincent de Brazzaville (1959-1960)
5- Jean-Pierre Makouta-Mboukou	Faculté des Lettres de Dakar- Cours d'Enseignement supérieur de Brazzaville- Universités de Paris pendant son long exil.
6- Henri Lopes	ENSAC de Brazzaville (2 ans)
7- Jean-Baptiste Tati Loutard	Bac, 2 ans d'enseignement -Fac Lettres et Sciences Humaines de Bordeaux : CAPES (1965)- Recherches/Littérature africaine d'expression française à l'Université de Brazzaville.
8- Emmanuel Dongala	Chimie à l'Université Marien Ngouabi Jusqu'en 1997. Titulaire de la chaire de chimie moléculaire à Bard College, et Professeur de littérature africaine.
9- Zounga Bongolo	Philosophie (marxiste) et langue russe dans les lycées
10- Caya Makhélé	Directeur des éditions Acoria à Paris
11- Bernard Zoniaba	
12- Jean Dello	

Le ton didactique et l'allure dialectique des romans ne sont pas étrangers à la domination de l'univers romanesque congolais par d'anciens enseignants, soucieux d'expliquer, de convaincre ou de remporter l'adhésion par l'argumentation et non par les diktats. Mais tous, faut-il le préciser, n'ont pas été à la même école, et on observe des différences notoires selon les influences reçues, et attestées comme telles. Entre Henri Lopes, nourri aux humanités classiques dès le collège, et plongé par la suite dans la civilisation et l'école occidentales en Occident même, et un Guy Menga, élevé dans la sagesse ancestrale, l'univers des contes et les cultes matswanistes, on sent la distance de l'un à l'autre. *Kotawali* par exemple, n'a pas de conclusion, puisque l'héroïne quitte son pays à l'explicit du roman, après avoir massacré ses bourreaux: elle a pris par la ruse le peloton d'exécution qui l'amenait avec Belindao pour les exécuter. Par contre le souci d'enseigner la révolution essentielle est évident dans

Sans tam-tam: le personnage principal du roman est un enseignant formé à l'Ecole Normale Supérieure de Brazzaville. La trame de ce roman, réduite en fait à une seule et unique leçon, consiste à expliquer les raisons d'un refus, sans offenser le respectable homme politique de la capitale ; elle est reprise du début à la fin du roman. Les mêmes titres de chapitre reviennent : « du même au même », dans plusieurs variations. A moins que son élève ne soit fermé à toute rhétorique, Gatsé sait qu'il inculquera la leçon…et il y parvient car son correspondant rallie sa cause à la fin et se fait même le promoteur de ses idées en envoyant à la publication des lettres censées restées privées. Certains romanciers non enseignants adoptent aussi des attitudes de communicateurs, aidant leur auditoire non pas à ingurgiter leurs paroles, mais peut-être à s'en émanciper en mûrissant leurs propres réflexions, pour attester de la bonne réception du message, si message il y a réellement !

2.2.2. Les scientifiques romanciers au Congo Brazzaville

Nom et prénom	discipline
1- Dongala Emmanuel	Chimie moléculaire
2-Ndinga Assitou	Biologie
3- Biyaoula Daniel	Microbiologie
4- Ndébéka Maxime	Électronique, artillerie (militaire)
5- Tchichellé Tchivéla	Médecin (pédiatre, Médecin colonel)
6- Odika Michel	Médecin

Les romanciers, hommes de science, apportent au roman cette recherche de la vérité dont aucune voie y menant ne devrait être négligée. La frontière entre le connu et l'inconnu, le monde visible et l'invisible, le mystère de la vie, l'amour, les sentiments et les pulsions de l'homme politique dominé par la *libido dominandi*, tous ces domaines sont explorés par les romanciers qui nous invitent à relativiser nos certitudes et nos croyances, rapidement érigées en dogmes et en codes de conduite unique. L'ouverture d'esprit et la capacité à se remettre en cause caractérisent leurs héros. Mayéla, Bunséki, Basile Buétuébuéna, Bukadjo, Moléki Nzéla sont en quête d'une vérité fuyante, mais dont la recherche à elle seule suffit pour les combler de bonheur…Tout au long de leurs multiples

pérégrinations, que cherchent-ils réellement ? Seule une analyse des romans nous éclairera, car ils reflètent souvent la formation spécifique des romanciers dont les fables trahissent de temps à autre leurs perceptions scientifiques en se muant à certaines séquences en autofictions.

2.2.3. Les romanciers congolais universitaires, chercheurs ou critiques littéraires

1- Emmanuel Dongala, 1997-2003 : France, et depuis 2003 aux Etats-Unis.

2- Alain Mabanckou, France, et enseignant aux Etats-Unis à partir de 2003.

3- Daniel Biyaoula, France.

4- Caya Makhélé, animateur culturel et créateur de spectacles, directeur des Editions Acoria, Paris, France.

5- Jean-Baptiste Tati Loutard, plusieurs fois ministre ; aujourd'hui, ministre des Hydrocarbures, jusqu'à sa décès en juillet 2009.

6- Noël Kodia-Ramata, critique littéraire.

7- Philippe Makita, décédé en mai 2008, était chef de service et chercheur à l'Institut National de Recherche et d'Action pédagogique (INRAP) de Brazzaville.

8- Ange- Séverin Malanda, auteur de nombreux essais et articles de fond sur le roman congolais (H. Lopes, S. Bemba, E. Dongala, etc.).

9- Ndinga Assitou.

Chez cette catégorie de romanciers, les récits semblent plus réflexifs et mettent en relief la connaissance que les auteurs ont de l'art du récit. L'intrigue se complexifie souvent, et reflète aussi les préoccupations esthétiques des auteurs qui prennent plaisir à exhiber plus la politique de l'écriture que la thématique politique, toujours présente. D'une manière générale, l'esthétique romanesque est toujours porteuse d'une signification à clarifier. Au Congo Brazzaville, les romanciers lisent les écrits de leurs pairs, et avec une attention soutenue et sans complaisance, comme nous le verrons au chapitre sur la phratrie des écrivains congolais. Ils s'influencent mutuellement, et mettent leurs connaissances des lettres au profit de leurs confrères écrivains. Les nouveaux venus à la littérature et jeunes écrivains n'hésitent pas à réclamer avec ostentation leur dette vis-à-vis des aînés, faits scripturaux décelables

dans leurs préfaces et dédicaces, ainsi que des analyses le préciseront à la troisième partie de la recherche.

2.2.4. Militaires romanciers

1- Emmanuel Eta-Onka, militaire, St-Cyr (nouvelliste et romancier en herbe), ex général, ex chef d' Etat Major (sous Pascal Lissouba.).

2- Bayidikila Alice Bienvenu, Officier de la Police nationale.

3- Maxime Ndébéka, militaire (plusieurs fois exilé), il vit en France et se rend fréquemment au bercail.

4- Tchichellé Tchivéla, médecin promu médecin colonel en 1985. Aujourd'hui retraité, il continue d'écrire et promet encore des recueils de nouvelles et des romans ….

Un trait d'union, dans *Sel-piment à la braise* et dans *Les fleurs des lantanas* relie les personnages principaux de N'Débéka et de Tchivéla : la recherche obstinée et téméraire de la justice et de la probité dans un monde où nul n'en a besoin, où les valeurs positives sont foulées aux pieds, et où la dignité humaine est bafouée par des individus cyniques. Mais qu'à cela ne tienne, ils continueront leur marche insensée, au prix de leur vie. Pourvu que leur honneur reste sauf ! Une énergie extraordinaire sous-tend leur périlleuse destinée, dont le parcours est parsemé d'embûches aussi insurmontables les unes que les autres. Quelle logique pour une action à l'issue frappée du sceau de la négativité ? Les deux récits, questionnés à partir des différents plans, nous aideront à mieux saisir ces voies de perdition librement choisies par des personnages lucides et téméraires, mais confrontés à la déraison ambiante.

2.2.5. Le roman congolais au féminin

1- Balou Tchichelle, Jeannette, *Cœur d'exil*, Paris, La Pensée Universelle, 1989, 192p.

2- Laurans, Francine, *Tourmente sous les tropiques*, Paris, La Pensée Universelle, 1989, 204 p.

3- Gnali, Aimée Mambou, *Beto na beto. Le poids de la tribu*, Paris, Gallimard, 2001.

4- Abia, Marie-louise, *Bienvenus au royaume du Sida*, Corbeil-Essonnes / Pointe-Noire, éditions ICES, 2003, 194 p.

5- Abia, Marie-Louise, *Afrique : alerte à la bombe*, Pantin, éditions Minsi D.S., 1995, 117p.

6- Ghislaine Nelly Huguette Sathoud, *L'ombre de Banda*, 1999, (publié à compte d'auteur).

7- Aleth, Félix-Tchikaya, *Lumière de femme*, Paris, Hatier International, 2003(Collection Monde Noir).

8- Emilie Flore Faignond, *Afin que tu te souviennes*, Éditions Saint-Paul, Kinshasa ,1996.

9- Noëlle Bizi Bazouma :

- La Vache laitière noire, Miroir du sous-développement, Lille, Editions CEMHO, 1995.
- Lettre d'une mère à son fils président d'Afrique. Lille : Editions CEMHO. 1997.
- *Au delà des apparences*, Lille, Editions CEMHO, 1997.
- *Race noire : Un destin de chien*, Lille, Editions CEMHO, 1997.
- *Et la muette parla*, Lille, Editions CEMHO, 1998.
- *Lettre à Madame Chirac*, Lille, Editions CEMHO, Collection, Au seuil de la douleur.

La politique comme thème littéraire est rarement abordée dans le roman congolais féminin des années 1973 à 2003, sauf chez Mambou Aimée Gnali dans *Beto na beto. Le poids de la tribu* (2001), à propos duquel l'auteur insiste sur le caractère événementiel, réel et non romanesque de son récit/témoignage. Le roman de Marie-Louise Abia, *Bienvenus au royaume* du Sida (2003), dont la thématique est essentiellement sociale -la pandémie du sida-, possède des implications politiques évidentes. En effet, l'expansion inquiétante du sida est la conséquence directe de l'emploi de l'argent illégalement puisé dans les caisses de l'État par les personnages aux mœurs libidineuses, ou les femmes et filles qui veulent, en un tour de main et sans effort, s'enrichir très rapidement en se laissant corrompre, en se prostituant quand elles acceptent cet « argent sale » sous le fallacieux prétexte qu'il est sans couleur. Sûrement pas sans douleur ! Cette tendance va être inversée après 2003 avec les fictions féminines sur les guerres tribales congolaises, déjà parues ou en gestation. *La vache laitière noire. Miroir du sous-développement* (Lille, CEMHO, 1995) est un roman social et didactique. Il peut aussi être lu comme une métaphore de la recolonisation de l'Afrique et du rêve pour un changement autocentré et autogéré à partir d'une prise de conscience des Africains, initiée par leurs frères qui en ont subi toutes les avanies.

Notons toutefois la présence remarquée de la femme dans les nombreuses fictions à thématique plus ou moins politique des romanciers congolais, soit comme personnage secondaire, ou surtout

principal actant (*Kotawali*, 1977) de Guy Menga, *L'anté-peuple* (1983) de Sony Labou Tansi, en partie avec Yealdara, *Les Filles du Président* (1990) de Julien Omer Kimbidima. Dans *Les Fleurs des Lantanas* (1997) Tchichellé Tchivéla, Djaminga, la femme de l'honnête médecin Bukadjo, injustement jeté en prison, est une des figures dominantes de ce récit poignant, avec Gazi Yana. Femme très moderne, celle-ci épouse son temps, à telle enseigne qu'elle convole en noces très controversées avec l'assassin de son « mari » Bukadjo ! Nourrit-elle réellement le secret projet d'empoisonner le ministre Motungisi quand elle se sera servie de celui-ci comme tremplin pour assurer l'avenir de Dumuka, le fils issu de ses relations avec le médecin ? Le texte de Tchichellé Tchivéla nous permettra d'avancer une tentative de réponse à cette situation somme toute inhabituelle. En outre, Kimbidima est l'un des rares romanciers congolais à faire assumer la narration de tout le récit par un personnage féminin engagé, participant à l'action révolutionnaire, dans *Kriste est une gonzesse* (1990), puisque E. Dongala la fait assumer dans *Johnny Chien Méchant* à la fois par deux narrateurs, masculin et féminin. L'héroïne de *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix* d'Alain Mabanckou est une femme du Nord du pays, que les aléas de la vie ont poussé à s'unir pour le meilleur, et surtout le pire, à Kimbembé. Originaire du Sud et enseignant de son état, celui-ci est en même temps un fanatique défenseur de son Excellence Lebou Kabouya, dont les troupes ont été mises en déroute par les milices du général Edou, nouvel homme fort contre qui les Petits-Fils, une des milices du président, décident de résister en défendant leur fief du Sud.

L'étude thématique à la deuxième partie de la thèse pourra nous donner les motivations du choix du personnage féminin comme pièce maîtresse de la stratégie narrative de certains romanciers. En outre, les trajectoires personnelles des romanciers permettent aussi de contextualiser leurs récits. Nombre de séquences y ressemblent à de l'autofiction, et la lecture des récits pourrait gagner en précision si certains faits relevés pouvaient être rattachés à leurs circonstances de production. On ne peut, dans le cas de récits à très forte coloration historique, apprécier le degré de ficticité qu'en connaissant le fait réel, ou tout au moins les différents aspects parvenus jusqu'à nous par différents modes : oral, sculptural, pictural, scriptural, iconique, etc.

2.3. Itinéraires diversifiés : trajectoires et évolution des postures d'écriture

L'espace littéraire congolais est particulièrement changeant, au vu des mouvements des écrivains qui se sentent comme à l'étroit dans « le petit Congo », et ne semblent à l'aise que dans des pérégrinations à travers le monde, à la recherche de nouveaux horizons et de nouveaux espaces … Il arrive même que des écrivains, que la politique a contraints à l'exil, expriment leur gratitude à l'endroit de ceux qui les ont bannis, et pour cause. Leur nouvelle patrie d'adoption leur a donné, loin des tumultes de la vie publique du pays, de se révéler entièrement dans ce qu'ils avaient de meilleur en eux, et de l'exprimer dans toute sa plénitude. Parlant du long exil parisien de plus de deux décennies de Jean-Pierre Makouta-Mboukou, J.R. Mousahoudji-Boussamba et S.G. Doctrové Mouanou, dans un essai sur l'écrivain rapportent :

> L'exil a ceci de particulier qu'il pousse à combattre le désoeuvrement par le travail intellectuel, a laissé une fois échapper Jean-Pierre Makouta-Mboukou , qui lors de nos entretiens ajouta qu'il était plein de reconnaissance à ceux qui croyaient lui faire du mal en le coupant de son pays pendant vingt-deux ans. En demeurant au Congo dit-il, il n'aurait certainement pas accompli la création littéraire, la recherche scientifique, les diplômes obtenus que l'on sait[115].

Le parcours des écrivains ayant jeté leur dévolu sur la thématique politique peut être balisé en plusieurs étapes dont certaines obligées, et d'autres accessoires ou facultatives. Nous voudrions nous interroger sur l'impact de l'itinéraire sur l'appréhension du fait politique dans la fiction, c'est-à-dire rechercher à repérer les articulations possibles entre les positions occupées dans l'espace littéraire, le lieu d'énonciation et l'énoncé textuel dans ses orientations idéologiques ou politiques. On pourrait aussi de la même façon examiner si l'acquisition ou la perte de certaines espèces de capital n'affecte pas la perception que veut imposer l'agent bénéficiaire, ou celle qui s'impose nolens volens.

Nous nous situons dans la perspective de Bourdieu qui définit la trajectoire d'un écrivain comme une «… série de positions successivement occupées par un même agent (ou un même groupe) dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations ». Pour lui, les événements biographiques occupent une place de choix et s'intègrent dans la trajectoire ainsi définie. Il faut les considérer «… comme autant de placements et de déplacements dans l'espace social, c'est-à-dire, plus précisément, dans les différents états successifs de la structure de la distribution des différentes espèces de capital qui sont en jeu dans le champ considéré »[116].

---

[115] J.R. Mousahoudji-Boussamba et S.G. Doctrové Mouanou, *Jean-Pierre MAKOUTA-MBOUKOU. Romancier*, Paris, éd. L'Harmattan, 2002, p.29 (préface de Jean-Jacques GOMA).

[116] Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences sociales* , 62-63, juin 1986, pp.69-73.

Nous pensons que certaines étapes sont significatives dans l'itinéraire des auteurs et sont susceptibles de devenir des positions à partir desquelles s'élabore le projet scriptural, et surtout les modalités d'inscription du politique dans la fiction romanesque. En ce sens, la formation estudiantine, les fonctions occupées, les lieux d'énonciation, les sanctions positives (promotions sociale ou politique, prix littéraires nationaux ou internationaux) ou négatives (prison, bannissement, censure d'ouvrages, exil, radiation de la Fonction publique, interdiction de spectacles, etc.), sont des tournants déterminants. Dans le même sillage, Tchichellé Tchivéla, répondant à une de nos questions sur l'exil volontaire ou forcé des romanciers congolais, déclare :

> La dispersion dans le monde des romanciers congolais ne constitue pas un frein à la vitalité du roman congolais. Il en a été ainsi, pour tout dire, depuis toujours. En effet, Tchicaya U Tam'Si ne vivait pas au Congo quand il a écrit ses romans, ni Lopes ni Mabanckou ni Nsondé, les leurs .Hormis 'Le feu des origines', Dongala a produit tous ses romans loin du Congo. A croire que rien ne les rend plus grands, ces romanciers congolais, qu'un grand exil[117].

Tchichellé Tchivéla semble dans ces lignes trouver dans l'exil un stimulant important de l'acte créateur. Lui-même n'a-t-il pas fait ses débuts littéraires alors étudiant en France, loin de son terroir? Il en parle sans doute en connaissance de cause pour y avoir rencontré les « grands exilés » du roman congolais que sont Guy Menga, Jean-Pierre Makouta-Mboukou et Tchicaya U Tam'Si, avec qui il a noué des contacts littéraires très fructueux.

L'état actuel de l'espace romanesque congolais est l'aboutissement de parcours individuels, marqués par des étapes dont les principaux points varient selon les cas, de la situation initiales à la fin de l'aventure romanesque. Le poste politique occupé, l'écriture romanesque et/ou une autre activité permanente sont les principaux repères autour desquels oscille l'activité scripturale, ponctuée de ruptures. Nous avons vu plus haut le caractère déterminant de certains événements dans la vie d'un écrivain. Les sanctions jugées injustes ou imméritées par la victime sont susceptibles d'opérer sur lui des changements radicaux et imprévisibles au plan de l'écriture. Revenons au tableau se rapportant aux démêlées des romanciers avec le pouvoir politique. Chaque fois, il en a résulté une radicalisation dans les prises de position sur la dénonciation des méfaits du régime mono partite du PCT, qui s'est traduite dans l'écriture par une satire plus accentuée des régimes dictatoriaux mis en scène dans la fiction inventée par les romanciers.

Par exemple Maxime N'Débéka, Jean-Pierre Makouta-Mboukou, Guy Menga, et dans une certaine mesure Henri Lopes (jusqu'en 1982) ont intellectualisé leur refus du pouvoir tel qu'il

[117] « Tchichellé Tchivéla. L'art de la romanouvelle ». Interview accordée à nous, et publiée dans *Avant-Garde*, n° 012, janv.-mars 2009, p.33.

s'exerçait en créant des fictions où le ton de la satire a gagné en intensité et est devenu plus violent. La sanction a servi d'aiguillon à une concentration de la colère, reflétée à différents niveaux de la fiction.

Le contestant ou un prêtre chez les Carmélites (1973) de Makouta-Mboukou semble d'une satire plus corrosive, et d'un ton plus insolent et plus impertinent que dans *En attendant la liberté* (1970). De même, *Sans tam-tam* de Henri Lopes critique, certes, le divorce entre le verbe et l'action politique, mais de façon respectueuse et courtoise, dans la stricte obéissance des bienséances. Par contre, *Le Pleurer-Rire* adopte le ton de la grossièreté, le style de la caricature et le français de « poto-poto » pour mettre à nu les bouffonneries tragiques et meurtrières de Tonton Bwakamabé Na Sakkadé. Des scènes crues et d'une bestialité effarante contrastent avec le style rhétorique de *Sans tam-tam*. En outre, quand Guy Menga reçoit pour récompense de son soutien à la révolution par ses pièces de théâtre la censure de celles-ci, il décide alors de militer ouvertement dans l'opposition politique et de se servir de sa plume désormais pour vilipender la barbarie du régime postcolonial marxiste. *Kotawali* (1977) en est la traduction romanesque, car l'héroïne éponyme du roman organise un maquis pour lutter contre l'indépendance néocoloniale du régime du Kazalunda. Enfin, Maxime N'Débéka, connu depuis comme poète et dramaturge, se positionne dans le genre romanesque, dans une visée sûrement polémique. Après sa condamnation, l'emprisonnement, la résidence surveillée et deux exils, il entend s'attaquer aux apparences trompeuses de la « démocratie ordonnée » du Bangragra dans *Sel-piment à la braise* (2003).

Pour bien cerner l'univers fictionnel d'un romancier dans son rapport à la politique, il peut être profitable de prendre en compte le parcours qui l'a amené à l'écriture, en s'intéressant aux activités dominantes de l'auteur avant et pendant l'écriture du roman. La tonalité spéciale ou la touche particulière peut en dépendre. Dans l'approche multiple et comparatiste que nous voulons faire des univers politiques inventés dans les fictions, il importe de chercher dans ce genre de contexte général des éléments pour enrichir les perspectives. C'est pourquoi le texte du roman, bien que servant d'objet d'investigation première, ne sera pas exclusif ; le texte social et même mythique, les non dits et certains présupposés seront consultés en cas de besoin. La dimension orale et la force de la rumeur dans une société qui ne semble plus se reconnaître dans ses dirigeants offre souvent des cadres interprétatifs à certains phénomènes politiques apparemment déraisonnables.

Des exemples de romans signalés seront analysés et mis en perspective avec le vécu des créateurs. Nous nous rendrons compte alors que le roman constitue le point d'aboutissement d'un

mouvement à la fois centrifuge et centripète, de l'auteur au texte et du texte à la société qui englobe le créateur, lui-même texte à lire et à interpréter à partir de repères significatifs. Pour illustrer cet aspect de l'imbrication de la subjectivité des romanciers dans son texte, on peut, par exemple, s'intéresser aux différentes haltes qui marquent le parcours de certains d'entre eux.

Dans son parcours littéraire, l'auteur peut arriver à l'écriture romanesque de différentes activités, sans exclusive. Nous avons vu plus haut la diversité professionnelle des écrivains qui animent la scène romanesque congolaise, situation qui pouvait influer leur perception du politique, et qui n'est qu'un facteur parmi tant d'autres. Chaque créateur adopte, pour animer l'univers politique qu'il crée, des êtres et un décor dont la destinée et les aventures sont tributaires de la perspective choisie. D'un roman à un autre, tout change chez certains, alors que d'autres se plaisent à annoncer à la fin d'une fiction le suivant (qui n'est pas nécessairement l'ouvrage suivant), et tissent à travers les fables qu'ils élaborent des intersections qu'on peut mettre en évidence, disons, une intra textualité.

Au niveau purement descriptif, il nous a semblé que les mouvements suivants étaient observables en ce qui concerne la trajectoire des romanciers congolais. Prenons comme point de repère principal la politique. Elle peut être le point de départ, médian ou d'arrivée du romancier. Il devient le point à éviter pour ceux qui sont fermement opposés à la rencontre des deux entités simultanément, ou de ceux qui n'en veulent point du tout. L'évitement de la politique est circonstanciel ou provisoire dans bien des cas, car les contempteurs de la politique à un moment donné s'avèrent être de fins politiciens en d'autres époques où leur engouement pour la chose publique n'a d'égale que leur hâte à voir enfin s'instaurer des institutions viables.

Le romancier vient ainsi à l'écriture à un moment donné de son parcours, chargé de tout un passé pouvant rejaillir sur son écriture et lui imprimer certaines marques subjectives. Celles-ci nous aident, parmi d'autres outils interprétatifs, à orienter la lecture de la perception de l'univers politique imaginé par l'auteur dans les fictions. Illustrons ce propos par quelques auteurs.

Sylvain Bemba a évolué des métiers du journalisme au théâtre et à l'écriture romanesque. Son regard sur l'homme politique tend, comme ses reportages dans les journaux, à faire voir celui-ci et à le montrer dans diverses postures. Il préfère garder une certaine neutralité, pour laisser le soin au lecteur de juger les situations décrites. En réponse à une de nos questions, il a écrit :

> Mon regard sur l'homme politique me semble personnel. Alors qu'il est de bon ton de fustiger nos princes, j'ai préféré les voir du dedans, j'ai tenté de comprendre la complexe machinerie de l'esprit humain. Je montre plus

> que je ne condamne, laissant au lecteur le soin d'éclairer lui-même sa religion...Je parle moins de ce que peut la littérature par elle-même, et suggère implicitement ce que doivent faire les hommes pour se prendre en charge[118].

Il faut aussi dire que depuis les événements du M22 de 1972 où il a connu la prison et la disgrâce politique et sociale en 1973, il s'est montré très réservé vis-à-vis de la politique dont les conséquences sont toujours néfastes chez l'individu qui s'y adonne, comme l'illustreront ses personnages dans les romans choisis: Léonidas Mwamba, King Yaya, Yamba Yamba, Fabrice M'PFum, etc.

Emmanuel Dongala, homme de théâtre et scientifique, introduit dans ses romans la dialectique et la mutation comme caractéristiques essentielles de son personnel politique. Il aime les montrer dans le mouvement, emporté par les soubresauts de l'histoire. Mayéla, Mankunku, Boula Boula sont des prototypes de cet univers protéiforme où la ruse, les magouilles et la veulerie mettent à rude épreuve les idéaux les plus nobles portés par des héros toujours vaincus par les médiocres. Il aime placer les personnages devant leurs propres contradictions, et les amener par un retour sur eux-mêmes, à réaliser la distance qui sépare le rêve de la réalité.

En général, les parcours des anciens étudiants de la F.E.A.N.F. ou de l'A.E.C. (Association des Etudiants Congolais), créée en 1952, dans le cercle des pouvoirs politiques congolais,-et aussi celui des anciens stagiaires, fonctionnaires en service à l'Indépendance venus se recycler en France pour leurs nouvelles tâches administratives, se rapprochent sur quelques points. Presque tous, -exception faite pour Henri Lopes jusqu'en 1975, ont été marginalisés une fois revenus au terroir, à un moment ou à un autre: N'Débéka, Mambou Aimée Gnali, Tchichellé Tchivéla, Jean-Pierre Makouta-Mboukou, pour les écrivains, et Matsocota, entré conflit avec ses anciens compagnons de lutte tels Mbindi, Noumazalaye, Ndalla Ernest dit Graille, et Lissouba, etc. Voulaient-ils incarner leur « *rêve du changement* » (Lombalé-Baré) dans leur gestion, et bousculer un statu quo dont s'accommodait la classe dirigeante ? La réponse se retrouvera peut-être dans les romans. Déjà, en 1972, le glas avait sonné pour l'aile gauche du PCT, qui en réalité comprenait ceux qui se rapprochaient le plus de l'orthodoxie marxiste. Les rescapés de la purge se sont fait rattraper en 1977 par le procès des prétendus assassins Marien Ngouabi, et l'élimination pure et simple de ceux qui avaient des accointances, à quelque degré que ce soit, avec la ligne incarnée par « l'âme immortelle » du peuple congolais, ainsi que ceux qui lui ont succédé aiment l'appeler, puisqu'il n'est plus de ce monde. Quand aujourd'hui, dans des luttes de positionnement sur l'échiquier électoral, des candidats, connus pour

[118] Lemotieu Martin, « L'univers de Sylvain Bemba», Interview, *Avant-Garde*, n° 010, juillet-septembre 2008, p. 35 (L'article est publiée partiellement dans ce numéro). Pour ce passage, cf. *Annexe* à la thèse, p.17 (Annexe1).

leur « *marxisme* », le renient et l'attribuent à des erreurs de jeunesse ou à un simple héritage imposé par l'histoire et auquel ils ne croyaient guère, il y a de quoi se poser de sérieuses questions sur la politique en Afrique en général, et au Congo en particulier. Patrice Yengo, en effet, dans un récent essai, rapproche les déclarations suivantes tirées des écrits polémiques de deux protagonistes en course dans l'élection présidentielle de 1992:

- Sassou-Nguesso : « ...nous pensions qu'il était temps de bâtir un système social nouveau, plus soucieux de l'intérêt général et susceptible de fonctionner honnêtement. Nous étions jeunes.»*Le manguier...* (p.39*)* « J'avais hérité d'un pays dont l'orientation marxiste tenait davantage à la coupure du monde en deux blocs […] qu'à un alignement sur Moscou.», (*Le manguier…*p.47) et « La dictature du prolétariat du parti unique apparaissait totalement dépassée par l'Histoire. Pour moi qui avait hérité d'un système largement inspiré du modèle socialiste soviétique et théorisé, les années soixante, par des intellectuels comme Lissouba… »(*Le manguier*…, p.66)

- Lissouba : « Moi aussi, jeune étudiant, j'ai cru au mirage du marxisme» *Les fruits...*, p.10. « Ai-je été marxiste ? La réponse est oui. Le suis-je resté longtemps ? La réponse est tout aussi claire: non» (*Les fruits de la passion…*, p.66)[119]

Les passages ci-dessus donnent raison à la démarche de nombre de romanciers congolais dans leur approche de l'idéologie marxiste. Au lieu du *réalisme socialiste* comme le demandait le Parti, ils ont dénoncé plutôt avec vigueur l'inadéquation entre les théories marxistes et la pratique politique des dirigeants soi-disant marxistes. Ils ont opté pour un *réalisme critique,* ou/et merveilleux. Tchichellé Tchivéla nous a dit sa colère à propos des directives que ces « pseudo marxistes », comme il les appelle, voulaient leur imposer dans la création littéraire. Les romanciers intéressés par les thèmes politiques ont souvent pris pour cible le marxisme, dont ils mettaient en évidence le caractère essentiellement superficiel. Emmanuel Dongala, sur un ton à la fois satirique et humoristique, aborde dans ses nouvelles et romans ce hiatus entre la doctrine et sa mise en œuvre. Henri Lopes met aussi en scène dans *Sans tam-tam* Gatsé, personnage qui, tout en étant, à ce qu'il dit, d'accord avec l'idéologie marxiste, s'écarte des politiciens dont il fustige l'irresponsabilité, le verbalisme grandiloquent et la méconnaissance de la *praxis* révolutionnaire adaptée au pays. Et dans les analyses, nous nous demanderons quels liens existent entre les autres romanciers et l'auteur de *Johnny Chien Méchant*. Notons dans le même sillage que ses positions ouvertement antimarxistes au début des années 1970

[119] Patrice Yengo, *Le venin dans l'encrier. Les conflits du Congo-Brazzaville au miroir de l'écrit,* Editions Paari, Brazzaville, Nsanga-Mvimba, Paris, janv. 2009, citations à la page 35, tirées de Sassou-Nguesso Denis, *Le Manguier, le fleuve et la souris*, J.-C. Lattès, Paris, 185 p. et de Lissouba Pascal, *Congo : les fruits de la passion partagée*, Odilon Media, Paris, 1987, 255 p.

ont valu l'exil forcé à Jean-Pierre Makouta-Mboukou, assorti d'une radiation de la Fonction Publique et de la perte de sa nationalité congolaise, comme nous l'avons vu. Guy Menga a été aussi inquiété à cause de son non conformisme et, pour préserver son espace de créativité, il a pris « volontairement » le chemin de l'exil.

Henri Djombo, économiste de formation, est venu à l'écriture quand il exerçait déjà des fonctions de ministre. Son premier roman publié, *Sur la braise*, date de 1990, alors qu'il est entré au gouvernement en 1984. L'auteur y est préoccupé par les dérives du personnel administratif et les misères subies par les fonctionnaires intègres dans un univers corrompu. *Le mort vivant* (2000) poursuit la même réflexion, beaucoup plus axée sur la problématique politique. *Lumières des temps perdus* , publié en 2002, nous intéressera particulièrement par les problèmes économiques, les accents mondialistes et la primauté accordée à la pensée d'une autre politique, d'autres hommes politiques nouveaux dans un pays tout aussi nouveau, parce que régi par la bonne gouvernance. Un miracle, une utopie positive enfin, quand on est habitué aux schémas catastrophiques d'un continent livré à ses démons que sont la gabegie, la prévarication, les détournements des biens publics, la dictature, etc. L'origine de l'instance à l'origine du changement salutaire se situe dans la hiérarchie, ce qui n'est pas sans rapport avec la position de membre éminent du PCT de l'auteur. Mais le regard jeté sur le personnel politique et sur la situation du pays inventé, le Kinango, avant l'avènement de Vrezzo, le nouveau président, est des plus tragiques. Le passage d'une gouvernance à l'autre sera interrogé et pourra nous dévoiler des secrets du « miracle kinangois ».

De l'utopie révolutionnaire, Maxime N'Débéka est retombé dans les désillusions de la sombre réalité, avant l'écriture de son premier roman qui a vraiment tardé à venir. Publié en 2003, *Sel-piment à la braise* est le prolongement de ce désenchantement qu'on relevait déjà dans *Les signes du silence* (1978). Après les dictatures arrivent les « démocraties ordonnées » des « Pères nourrisseurs». Notons qu'en poésie il a particulièrement chanté les *Soleils neufs* (1969), et au théâtre *Les lendemains qui chantent* (1983). Il manifeste dans *Les Signes du silence* (1978), un pessimisme dont Simon Ntary (Sylvain Bemba) s'est inquiété dans la préface à ce recueil. A une question sur cette attitude, N'Débéka nous a répondu dans un courriel qu'on retrouvera en annexe à la thèse:

> Il voulait retrouver l'homme des *soleils neufs*, l'homme des *lendemains chantants*, l'homme confiant en un avenir radieux. Malheureusement, il y avait la réalité désastreuse, il y a toujours cette réalité terrible en Afrique. Le doute était énorme ; il bouchait l'horizon. Je ne pouvais pas avancer sans me remettre en question. Le doute, le scepticisme, sont régénérateurs. Afin de mieux m'orienter, afin de décrire une trajectoire plus proche de la réalité,

> il me fallait me connaître, connaître l'Afrique, ses hommes et leur histoire. Je me refusais d'être rien qu'un produit du livre…[120]

La « réalité terrible » dont parle N'Débéka, ce sont les prisons, les tortures et son cortège d'annulation de l'individu qui ose sortir de l'idéologie du moment. C'est l'exil, le bannissement de son terroir natal. Il se produit alors une transformation radicale de ceux qui subissent pareilles avanies, et l'écriture en porte des stigmates indélébiles capables de faire imploser l'être de la victime, et qui sont ressenties dans la violence de l'écriture.

Disons donc que la critique du marxisme sous l'ère du monopartisme n'était pas du tout tolérée, mais les écrivains prenaient le risque de le faire. Cette période a sans doute constitué un contexte énonciatif pour les écrivains ayant écrit des ouvrages à thématique politique, puisque ceux qui ont osé critiquer le système ont encouru des sanctions variées, dont nous avons eu un aperçu. La perspective dans laquelle les romanciers se plaçaient pour aborder l'idéologie marxiste dépendait de leur contexte personnel d'énonciation, et elle influençait aussi l'imaginaire dans la création de différents rôles prêtés au personnel politique dans la fiction. Diverses sanctions, déjà évoquées, ont frappé les écrivains de différents bords politiques, mais tous semblent avoir refusé de se plier aux diktats de la classe dirigeante, soudés qu'ils étaient par ce que Sylvain Bemba a appelé « la phratrie des écrivains congolais ». Celle-ci nous paraît, par la dimension prise à plusieurs niveaux de l'acte scriptural, mériter qu'on s'y arrête, car elle constitue tout un contexte d'énonciation, et ce jusqu'aujourd'hui, à voir la filiation dont certains écrivains, nouveaux venus au roman, se réclament de leurs aînés littéraires.

[120] Maxime N'Débéka in A. Brezault et G. Clavreuil, *Conversations congolaises*, *op. cit.*,p.76.

Chapitre 3 : La phratrie des écrivains congolais

Sylvain Bemba, par sa conception de l'écriture, a joué dans l'espace littéraire congolais le rôle de catalyseur, de passeur, de critique lucide et de facilitateur. La littérature chez lui s'entend comme un acte interindividuel, interactif et fédérateur de l'essentiel des expériences communes. Quand nous lui fîmes part de notre désir de lui poser des questions sur son œuvre et sur la littérature congolaise, il adhéra d'emblée à notre projet en ces termes dans sa lettre du 21 avril 1989 :« ….vous ne m'importunez point du tout. Ecrivains, lecteurs et chercheurs font partie d'une même chaîne dans laquelle la création des uns est (ou peut être) constamment enrichie par les autres, auteurs au second degré selon leur subjectivité propre »[121].

Il nous a ainsi apporté tout l'appui dont nous avions besoin pour pénétrer dans l'espace littéraire congolais, par l'envoi de ses ouvrages, souvent des tapuscrits quand il n'avait pas à portée de main l'ouvrage sollicité, des coupures de presse sur les commentaires critiques de livres, des adresses d'écrivains, etc.

Ce qui nous a beaucoup frappé du contact par missives avec Sylvain Bemba, c'est sa disponibilité, sa franchise, son honnêteté intellectuelle et son désir de partager avec autrui. Sa vaste culture nous effarait : traditions, mythes anciens et modernes, auteurs de nombreuses aires culturelles, connaissance du latin, du grec et de l'hébreu, etc. Ce n'est que sur le tard que nous l'avons découvert réellement, comme un des artisans discrets, mais très efficace de la scène littéraire congolaise. Le ministre Jean-Baptiste Tati Loutard le qualifie à juste titre d'«homme-orchestre de la vie culturelle de notre pays», dans un article introductif à l'ouvrage collectif[122] offert en son hommage. Autour de lui se sont tissés de solides liens avec d'autres écrivains, sans distinction d'âge ou d'idéologie. Il s'est battu pour l'autonomie de la littérature, affranchie des pesanteurs sociopolitiques. C'est pourquoi il parlait à propos de la littérature congolaise d'un territoire libéré. Sous cet angle c'est encore J -B. Tati Loutard

[121] Lemotieu Martin, « Sylvain Bemba. Treize ans déjà...», *Avant-Garde*, n° 010, juillet-septembre, 2008, p. 32.
[122] «Sylvain Bemba, un homme de synthèse », in Mukala Kadima-Nzuji et André-Patient Bokiba (dir.), *Sylvain Bemba: l'Ecrivain, le Journaliste, le Musicien,* Paris, L'Harmattan, 1997, p.17.

qui situe son rôle centralisateur dans cette symphonie à plusieurs voies qu'est la littérature congolaise : « Il célèbre la phratrie des écrivains congolais ; il en est le meilleur serviteur à travers préfaces, dédicaces, correction de manuscrits, d'épreuves, recension des œuvres de ses confrères pour lesquels il a conçu une belle utopie.»… Cette utopie s'appelle chez S. Bemba la « Congolie, région imaginaire réservée à la fiction, à la création des œuvres de beauté, véritable espace de convivialité et principauté de l'esprit, prête à accueillir de jour comme de nuit le voyageur qui n'a pour tout bagage que ses rêves à déclarer[123] ».

Autrement dit, les écrivains congolais, pour donner libre cours à la création des œuvres de l'esprit, ont inventé un espace dans lequel ceux qui y pénètrent sont comme transfigurés du fait même de leur entrée en ce lieu, et constituent désormais « …une famille imaginaire et concrète, contemporaine et précaire dont nul ne s'autoproclame membre. C'est l'Autre qui vous intronise en qualité de frère du foyer des songes et des commencements du monde », déclare Jean-Blaise Bilombo[124] à propos de la phratrie congolaise.

Les multiples facettes de cet important architecte de la culture congolaise,-l'humaniste, l'altruiste, le poète romancier-, en font un écrivain poreux aux souffles divers de la création littéraire et artistique des cinq continents. La dimension humaniste de sa personnalité s'illustre par sa vaste connaissance des auteurs anciens ou modernes, des courants philosophiques divers, etc. À telle enseigne qu'à la lecture de ses écrits, on a l'impression qu'il est habité d'ouvrages, d'auteurs dont il ne saurait se départir dans son expression. Le soin qu'il apporte à tout écrit, qu'il tient à rendre aussi correct et parfait que possible, est remarquable. Nous comprenons pourquoi il était tant sollicité par les autres écrivains congolais, pour ce goût du travail bien fait. Il était ouvert aux autres qui s'ouvraient à leur tour à lui.

Malgré la diversité des parcours (sociaux, politiques et littéraires), on note un convergence entre tous ces créateurs des œuvres de l'esprit. La littérature et la protection d'un espace sans entrave pour l'imaginaire et débarrassé de toutes les pesanteurs du temps présent sont revendiquées par tous. C'est là où l'esprit pourrait à merveille se déployer, et inventer des lieux du « mieux-vivre ensemble », contrastant avec la triste réalité. L'intérêt à la politique et à la perception d'une Cité respectueuse de l'humain a été un des éléments unificateurs de l'univers littéraire congolais. A notre avis, le texte

[123] *Notre Librairie, N°92/93, mars-mai 1988, (n° spécial consacré à la littérature congolaise, p.13.)*
[124] J.-B. Bilombo, « Sylvain Bemba et l'éthique du masque », in Mukala Kadima-Nzuji et A.-P. Bokiba (dir.), *op. cit.*, p.44.

théorique, fondateur de la pratique de la phratrie, est l'article « La phratrie des écrivains congolais», dont nous analyserons un extrait à la troisième partie de cette thèse, dans le cadre du dialogue entre les ouvrages littéraires congolais.

3.1. La phratrie, un néologisme : étude d'une notion

3.1.1. Ses caractéristiques : des liens interindividuels solides, une aventure scripturale en « territoire libéré »

Ainsi, au Congo Brazzaville, la conscience aiguë d'appartenir à un même territoire libéré, qu'on défend contre les assauts extérieurs des éléments étrangers à l'espace, semble avoir constitué en soi un contexte dans l'énonciation des romans en général, et ceux s'intéressant au domaine politique en particulier. Les écrivains congolais suivent de près les productions de leurs pairs auxquelles ils prêtent une attention particulière, si l'on s'en réfère aux différents seuils romanesques, pour s'en tenir à la prose, ou bien aux pratiques intertextuelles, et aussi à sa réception critique. Le concept de « phratrie », appliqué au contexte romanesque congolais, s'avère, à certains niveaux, opératoire dans la compréhension de la créativité littéraire. Une clarification s'impose quant au sens original de ce mot.

Le Grand Larousse en 7 volumes en donne la définition ci-après :

Phratrie : 1-Dans la Grèce antique, subdivision de la tribu athénienne. 2-en ethnologie, réunion de plusieurs clans, dans une société de type archaïque, le plus souvent totémique.

L'existence du phratriarque est signalée : ce terme désignait en Grèce le chef d'une phratrie.

Le nouveau Petit Robert 1993 donne aussi la même définition, et dans l'acception sociologique du mot, précise : -2 socio. Groupe de clans, dans une tribu ou un groupe de tribus. Les phratries sont généralement exogames.

Nous voulons, en rappelant ces définitions, en marquer la différence avec la néologie de sens que Sylvain Bemba induit dans sa phratrie : elle s'éloigne de la phratrie politique athénienne et ne correspond point avec l'homophone usuel « fratrie » auquel nous sommes plus habitués. Au fil des pages suivantes, nous tenterons, avec Sylvain Bemba d'abord, de définir le néologisme. Nous nous adresserons ensuite aux romanciers qui ont pratiqué (ou continuent de le faire) sous des formes diverses la phratrie dans leur vie littéraire, privée ou publique. Nous entendons ainsi donner la priorité

aux paroles vivantes de ceux que nous avons pu interviewer, et constituer un corpus de textes réutilisables par la suite dans d'autres contextes.

Le mot « phratrie» a été inspiré à S. Bemba, écrit-il, par l'étude d'Engels, menée sur l'origine de la famille dans un groupe particulier existant chez les tribus indiennes, et que Morgan « traduisant fidèlement le nom indien, appelle phratrie » (fraternité) d'après son pendant grec. La re-sémantisation et l'adaptation du mot au contexte congolais sont l'occasion pour S. Bemba de créer un néologisme de sens, car la phratrie devient le mot convenable « pour caractériser les liens peu banals qui unissent la plupart des écrivains congolais ». Pour lui, « les écrivains congolais entretiennent d'une manière générale d'excellentes relations interindividuelles. Le fait est si peu courant, paraît-il, qu'il ne laisse pas de frapper les visiteurs (férus de littérature) qui arrivent pour la première fois à Brazzaville, capitale politique, mais aussi intellectuelle du pays »[125].

Les écrivains congolais ont en effet conscience d'appartenir à une même communauté intellectuelle et à une même « famille » où ils partagent le même élan créateur vivifiant dans un territoire libéré, propice à l'éclosion des talents. Ce territoire littéraire réunit tous les écrivains congolais qui ont en commun de partager la passion pour les lettres, la lecture et les oeuvres des confrères, surtout à travers le rituel de la dédicace. Celle-ci, toujours plaisante à lire, «… constitue un message d'amitié condensé. Par delà la politesse protocolaire, on y décèle les grands motifs qui inspirent la symphonie écrite à plusieurs mains sur les registres de la complicité intellectuelle, du respect et de l'estime mutuels, de la solidarité sans brèche ».

Les écrivains se reconnaissent les uns dans les autres, se vouent les uns les autres un respect mutuel fondé sur le partage de certains idéaux et l'échange d'expériences. Il s'agit en fait d'une véritable intertextualité, car les oeuvres semblent ouvertes les unes sur les autres, à travers les thèmes, les lieux, les personnages et les mythes.

Et c'est là que nous touchons à un point essentiel de cette littérature congolaise où la solidarité, les échanges interpersonnels et la fréquentation des uns par les autres la rendent interactive dans sa complémentarité et sa réciprocité. Dans la même veine, Sylvain Bemba avance dans l'article suscité : « La plupart des écrivains participent à une passionnante aventure littéraire dans laquelle leurs oeuvres s'interpellent, se croisent, et se laissent féconder les unes les autres.»

[125] Sylvain Bemba, « La phratrie des écrivains congolais», *Notre Librairie*, n° 92/93, mars-mai 1988. Littérature congolaise, p.13.

Et Sylvain Bemba de noter aussi la cordialité, le respect et l'estime mutuels qui se manifestent sans complexe aucun quand ces écrivains se rencontrent au Cercle Littéraire de Brazzaville lors d'une soutenance de mémoire, ou pour accueillir des écrivains de passage et des personnalités ayant partie liée avec la vie littéraire, sans oublier « les nombreux échanges épistolaires en Congolie ».

On peut bien se demander ce qui unit tant d'écrivains de diverses sensibilités. C'est sans doute la convergence thématique autour des sujets politiques et la prégnance de la littérature sur l'actualité sociale, culturelle et politique. Nous analyserons cet aspect à la deuxième partie de la thèse. En somme, pour S. Bemba, la phratrie congolaise est « ... cette extraordinaire chaîne de montage intellectuel qui voit les écrivains au Congo rassembler page après page, rêve après rêve, le livre commun de la vie qui transpire de la douleur des opprimés et saigne de la douleur des souffrants »[126].

Autrement dit, les écrivains sont eux-mêmes conscients de participer à une aventure commune circonscrite dans le temps et l'espace, et qui interpelle aussi d'autres écrivains. Ils se lisent les uns les autres, et se constituent ainsi comme des maillons d'une longue chaîne continue, à maintenir vivante et à continuer. Ils se situent dans la conception de l'ouverture des œuvres littéraires, dans l'acception de Butor :

> Puisque l'ouvrage doit être indéfiniment continué par des lecteurs , en particulier ceux qui vont eux-mêmes en écrire d'autres plus ou point reliés à lui, il va bientôt se présenter de lui-même comme inachevé, non le cercle fermé auquel on ne devrait rien pouvoir ajouter, mais la spirale qui nous invite à la poursuivre, ce qui se manifeste de la façon la plus simple dans le **fragment**, c'est-à-dire l'œuvre qui se donne déjà comme une citation ou un ensemble de citations, prélevé sur un autre texte que nous ignorons…[127]

Dans l'ensemble des romans congolais se situant plus ou moins dans la thématique politique, il devient difficile de ne pas tenir compte des renvois intertextuels et des clins d'œil que les écrivains se font non seulement entre eux, mais aussi aux lecteurs en général et à leurs congénères en particulier. Dans pareil contexte d'imbrication du romancier ou de l'écrivain congolais avec son lectorat,

> Faire de la critique, c'est toujours considérer que le texte dont on parle n'est pas suffisant à lui seul, qu'il faut lui ajouter quelques pages ou quelques milliers, donc qu'il n'est qu'un fragment d'une œuvre plus claire, plus riche, plus intéressante, formée de lui-même et de ce qu'on en aura dit[128].

La circularité des ouvrages littéraires d'un écrivain à l'autre était, au Congo Brazzaville, une des réalités constitutives de l'espace littéraire, ce d'autant plus que, tout en écrivant des livres ne

---

[126] Sylvain Bemba, « La phratrie des écrivains congolais », *Notre Librairie*, n°92/93, p.15.
[127] Michel Butor, « La critique et l'invention», in *Répertoire III*, Minuit, 1968, cité par Sophie Rabau, *L'intertextualité* (Textes choisis et présentés par), Paris, Flammarion, édition de 2002, p.214.
[128] *Ibidem*, p.213.

ménageant point du tout les hommes aux affaires, il fallait faire passer le message codé dans différentes modalités de cryptage pour se protéger de la censure et des foudres d'un pouvoir à la pensée monolithique et à la langue de bois. Les romanciers congolais que nous avons pu interroger ont attesté de la vitalité d'une solidarité très active parmi les écrivains congolais en général.

3.1.2. Un réseau critique interactif et un esprit corporatif face à la pensée totalitaire

Comme le rappelle fort opportunément Caya Makhélé dans son interview de 2004, Sylvain Bemba excellait dans cet exercice de masquage :

> Les écrivains congolais participaient à ce qu'on appelait au Congo la phratrie, puisque les manuscrits passaient de main en main. A chaque fois, chacun des lecteurs, particulièrement Sylvain Bemba, qui était le lecteur le plus pointu, sortait de là avec des propositions de cryptage, parce que c'était quand même, jusqu'aux années 1990, une période où il n'était pas évident de citer les contemporains. Il y avait forcément des propositions de cryptage car on avait un système particulier qui était la **censure**. C'était un département au ministère de l'Information, mais qui avait ses tentacules au ministère de la Justice, de l'Education, un peu partout. Donc, tous les textes qui devaient être publiés devaient passer à la commission de censure pour avoir un avis.

Dans une réponse à une de nos questions, Emmanuel Dongala attribue la paternité du mot phratrie, dans son sens particulier, à Sylvain Bemba et en donne l'esprit :

> Ce terme a été créé par Sylvain Bemba, si je ne m'abuse. Il a utilisé ce mot pour décrire ce lien de solidarité, de soutien et d'encouragement qui existait entre les écrivains congolais, du moins de cette génération-là. Ils lisaient et commentaient les livres des autres avant qu'ils ne le soumettent à un éditeur; ils s'entre dédicaçaient les livres et, aussi incroyable que cela puisse paraître maintenant, il n'y avait pas de jalousie entre eux comme en ont connu d'autres associations d'écrivains du continent

Tchichellé Tchivéla pour sa part, dans sa réponse, développe ce que nous pourrons appeler l'esprit de la phratrie, et met en relief ce qui en constitue les vertus cardinales, à savoir la solidarité entre les écrivains, la passion pour les lettres, l'amour du travail bien fait, le culte de l'effort et de l'excellence:

> …ce que Sylvain Bemba a immortalisé sous le nom de « phratrie congolaise » n'était ni une école ni un cénacle ni un mouvement, encore moins un sanctuaire, comme on l'entend en France quand on évoque les « symbolistes », « les parnassiens », « les romantiques », « les surréalistes », « le nouveau roman », etc. Ce que je veux dire, **c'est** que la phratrie n'était pas un foyer où, régulièrement, les écrivains de Brazzaville se retrouvaient pour édicter des principes et des règles d'écriture que ceux-ci se devaient d'observer, impérativement, uniformément, ou bien pour « illustrer et défendre » je ne sais quelle conception philosophique, idéologique, quel courant littéraire, ou enfin pour afficher en public des attitudes ou tenir des propos d'opposants politiques résolus, par leurs écrits, à faire s'écrouler la citadelle de la dictature et de la trahison des masses populaires. Non, rien de tout ça. La « phratrie congolaise » était avant tout un état d'esprit, animé par une certaine passion et une certaine vision de la littérature congolaise. Oui, ce qui nous était commun et partagé, c'était l'amitié, la fraternité, la solidarité et la sincérité ; c'était aussi notre exigence de la qualité littéraire et , partant, du travail sans cesse recommencé de nos textes

(« cent fois sur le métier … ») ; la conscience du devoir d'entraide et de solidarité avec les autres écrivains ; notre volonté d'exceller dans le royaume de la littérature, chacun étant par ailleurs maître et libre de son style et du choix de ses thèmes. Mais quand un roman, même encensé en Europe, ne nous semblait pas assez travaillé, nous ne nous privions pas de nous le dire entre nous et, quand l'occasion se présentait, de le faire savoir à l'auteur concerné, lui conseillant de prendre l'habitude de « se hâter lentement ». De même quand l'un de nous était sollicité pour donner ses impressions sur un manuscrit qu'on lui proposait de lire, il le faisait sans complexe ni complaisance, quelle que soit la notoriété de l'auteur[129].

Les écrivains formaient un solide bouclier contre les pouvoirs politiques, pour défendre leurs droits d'écrire librement. Et quand la censure frappait les ouvrages, l'unanimité se faisait pour prendre la défense de la pensée libre. Quand par exemple les pièces de Guy Menga ont été frappées d'interdiction au début des années 1970 et par la suite, sous la dictature du Comité Militaire du Parti de Yhombi Opango, ainsi que les écrits de Jean-Pierre Makouta-Mboukou, les écrivains ont protesté fermement. A ce propos Guy Menga affirme : « …nous sommes restés unis, on s'est soutenu», et précise n'avoir jamais ménagé ses efforts quand il s'agissait d'apporter du soutien à un collègue en difficulté, ou de prodiguer des conseils à ceux qui le sollicitaient. L'esprit généreux et l'attention aux autres sont justement attestés par Tchichellé Tchivéla qui a bénéficié, alors encore étudiant en France, de la sollicitude des aînés présents dans l'Hexagone. Nous l'avons vu plus haut, Guy Menga y était comme « exilé volontaire », Tchicaya U Tamsi fonctionnaire international à l'UNESCO. Quant à Jean-Pierre Makouta-Mboukou, il s'y trouvait comme un exilé politique, un proscrit, un banni de la société congolaise, un apatride (il avait perdu en quelques mois droits civiques, nationalité et a été radié des effectifs de la Fonction publique de son pays par la suite). L'auteur de *Longue est la nuit* dit expressément à leur endroit *:* « Et je serais ingrat si je ne disais pas aujourd'hui ce que je dois, à mes débuts littéraires, à l'attention exigeante de Tchicaya U'Tamsi, aux encouragements de Jean Pierre Makouta-Mboukou et surtout aux conseils avisés et chaleureux de Guy Menga. »[130]

Ce qui est encore plus frappant dans cette société littéraire congolaise, c'est l'engagement des écrivains aux affaires aux côtés de ceux indexés par la censure. Guy Menga situe dans cette solidarité active l'une des clés de l'expansion de la littérature congolaise, dans l'entretien déjà signalé :

C'est peut-être pour cela que cette littérature a, d'une certaine manière, marqué à une époque donnée la situation en Afrique centrale, parce que nous nous sommes sentis tellement unis les uns aux autres que dès le moment où ce que nous écrivions passait au niveau de notre peuple et au niveau de ceux qui nous lisaient à l'extérieur, pour nous c'était l'essentiel.

[129] Lemotieu Martin, «Tchichellé Tchivéla. L'art de la romanouvelle », *Avant-Garde*, n° 012, janvier-mars 2009, p.31(Interview).
[130] *Ibidem*

Plus étonnantes encore sont l'entente et la complicité des romanciers aux affaires avec ceux de la société civile, même ceux sous le coup de la censure politique. Sylvain Bemba a dû sûrement éprouver une grande satisfaction à ce sujet. Il écrit en effet dans l'article suscité, lui dont le protecteur était Henri Lopes :

> Des écrivains sortis de prison ont pu vérifier que leur capital de sympathie auprès des autres habitants de la Congolie n'avait été nullement entamé durant leur absence. On a cru perdus pour leurs confrères ceux des écrivains qui sont entrés en politique. On s'était tout bonnement trompé. Comme les grands mammifères marins qui reviennent à la surface pour un bain d'air, tous reviennent en Congolie pour se retremper spirituellement en cultivant leur jardin de vers ou de prose.

Ce climat de tolérance entre les deux espaces, politique et littéraire, a eu des conséquences positives sur la créativité littéraire. L'homme politique ne s'est pas senti absolument lié par sa position d'homme public respectueux de la doxa. Jean-Baptiste Tati Loutard peut affirmer à ce propos, avec une petite exagération :

> Jamais un écrivain n'a été inquiété pour avoir écrit un livre (…). Nous avons constitué un syndicat qui discute avec le Parti, du fait que la censure s'exerce à son niveau, et nous essayons de protéger chacun de nos membres, même si l'on sait que sur tel point il n'est pas très défendable. Nous obtenons parfois gain de cause[131].

Il cite à l'appui de sa thèse la censure levée sur deux livres osés, *Longue est la nuit* de Tchichellé Tchivéla et *Le Pleurer-Rire* d'Henri Lopes, sur intervention du Syndicat des Écrivains et Artistes et Artisans Congolais, l'UNÉAC. Des responsables politiques écrivains prenant le parti de leurs collègues indexés par la politique, le fait est singulier et propre au Congo Brazzaville. L'UNÉAC, a été créée le 28 novembre 1978 avec la louable intention de « …regrouper dans une organisation 'professionnelle' de masse les créateurs des œuvres de l'esprit », d'assurer « la promotion de la littérature et des Arts, ainsi que la défense des intérêts matériels des créateurs »[132].

On peut parler à ce propos d'un mécénat d'État, qui n'était pourtant pas dénuée d'arrière-plan idéologique, car, à plusieurs reprises, l'UNÉAC a tenté d'imposer des « règles » pour la création esthétique selon les principes du « réalisme socialiste» Mais nous avons vu, avec Sylvain Bemba, que ces tentatives ont toutes échoué, les écrivains ayant préféré écrire selon leur propre inspiration, et surtout avoir de l'univers ambiant un regard critique, que Arlette et Roger Chemain ont résumé dans leur essai de 1976 du terme de « réalisme critique ». Les écrivains congolais, même ceux au pouvoir, ont refusé d'être de simples rouages d'un régime que la plupart abhorraient pour ses dérives et ses manquements. Guy Menga, Mambou Gnali Aimée, Henri Lopes et Sylvain Bemba, E. Dongala et

[131] In *Conversations congolaises*, op. cit., p.103.
[132] Paul Kibangou, « Pourquoi une union des écrivains congolais ? » Entretien avec Léopold Pindy-Mamonsono, président de l'Union des Écrivains Congolais, *Notre Librairie, n° 92 :93, p. 202.*

Sony Labou Tansi traduisent, chacun à sa manière, leur indépendance d'esprit, ferment de toute création réelle d'œuvres littéraires. Nous avons vu plus haut leur positionnement contre tout diktat susceptible d'influencer idéologiquement et politiquement leur esthétique littéraire. C'est peut-être à cause de la solidarité agissante avec ces détenteurs du pouvoir politique que la littérature congolaise, et sa prose romanesque en particulier, s'est entourée d'une si grande aura.

Même les écrivains qui ont été emprisonnés et torturés, dont certains condamnés à mort avant d'être graciés, bannis et exilés comme N'Débéka, témoignent en faveur de la liberté laissée aux écrivains, et de la protection de ceux-ci par leurs pairs, arrivés au cercle du pouvoir : « Chaque fois qu'on a voulu interdire un livre dans notre pays, des écrivains qui pouvaient parler et qui étaient écoutés se sont mis debout. Si certains n'avaient pas défendu cet espace, je me demande si Sony pourrait écrire tout ce qu'il écrit et résider au Congo »[133].

3.1.3. L'apport des politiques romanciers: une protection ostentatoire des romanciers dissidents menacés par le monopartisme politique

Nous notons dès ses origines un fait remarquable dans l'univers littéraire congolais. Dès qu'il est question de littérature congolaise, toutes les barrières semblent s'estomper, et le dialogue s'instaure entre les Congolais évoluant à l'intérieur et hors du champ politique. Le responsable politique écrivain se perçoit lors des cénacles littéraires d'abord et avant tout comme écrivain. Il n'utilise pas ses prérogatives pour réduire au silence l'écrivain libertin et licencieux, irrespectueux de la *doxa* politique dans ses ouvrages. Bien au contraire, il l'épaule et l'aide à se tirer d'affaire quand il est en difficulté devant l'autorité politique. Les cas de parrainage des uns par les autres sont l'expression de cet esprit de solidarité dont parlait Guy Menga ou Maxime N'Débéka plus haut. Caya Makhélé, dans l'entretien dont nous avons fait mention, raconte une anecdote pour illustrer l'assistance dont il a bénéficié de Tati Loutard et de Sylvain Bemba, alors dans les cercles du pouvoir, et du soutien politique dont Sony était entouré :

> Lopes a été l'un des premiers hommes à avoir abandonné le système: il est parti pour travailler sur le plan international - ce que très peu d'hommes politiques congolais auraient pu faire, une fois déjà arrivé au prestigieux poste de Premier Ministre. Donc il a démissionné et il est parti. Je pense qu'il a dû tirer profit de tout ce qu'il a vécu… Il s'est fait des amis à vie, puisqu'un homme comme Sylvain Bemba lui est redevable énormément : il serait mort depuis longtemps.
>
> Il est de ceux qui ont permis à ce que le pouvoir ne soit pas plus cruel qu'il ne pouvait l'être, qu'il n'aurait dû l'être avec les écrivains et les artistes. Il convient à ce niveau de mentionner Tati Loutard, un homme qui adore la peinture, et qui a beaucoup aidé les peintres. Et Sylvain Bemba a fait la même chose. Je me souviens d'un fait. J'avais écrit une pièce de théâtre qui s'appelait *La Liberté des autres***.** Je ne sais pas comment cette pièce était

[133] *Ibid*., p.12.

> tombée dans les mains de la sécurité d'État. Au Bureau politique, ils avaient évoqué le cas de ce jeune Congolais qui s'est mis à dire qu'il existait la dictature dans son pays. Ce qui s'est passé, c'est que Sylvain Bemba est venu en personne, une fois accompagné du ministre Tati Loutard, et m'a dit : « *Petit frère, on craint pour ta vie, il faut qu'on trouve une solution, parce que ta pièce pose un problème* ». Je lui ai demandé de quel problème il s'agissait, car cette pièce était jouée tout le temps. En fait, dans la pièce, il était question d'un régime qui instaurait un système où on élisait le président de la République par tirage au sort… On était en plein parti unique et le tirage au sort est tombé sur un individu qui décidait de tout révolutionner. Il a alors instauré la République de la Lumière et la République de l'Obscurité, et il voulait résoudre les problèmes de la faim, de la surpopulation, et voici comment. Il décidait que les femmes allaient être stérilisées pendant un certain temps pour qu'on arrive d'abord à nourrir ceux qui existent. Et il instaura toute une série de mesures complètement arbitraires… Evidemment, cela n'a pas plu au pouvoir. Et à l'époque la solution qu'ils ont trouvée, et qui pourrait paraître cruelle, la voici. J'enseignais alors la littérature et l'histoire dans un petit collège de Brazzaville. Ils m'ont dit : « *On va tout faire pour que la sanction ne soit pas trop sévère:on va demander que tu sois renvoyé*. »[134]

Pour continuer sa carrière artistique et littéraire, Caya Makhélé s'exilera, dès 1983 en France où il mène jusqu'à ce jour ses activités d'animateur culturel, d'écrivain et de monteur de spectacles. Sony Labou Tansi a bénéficié du soutien politique d'Henri Lopes et de Jean-Baptiste Tati Loutard dans sa carrière professionnelle et sa vie artistique et littéraire. Il était pourtant connu pour ses positions anticonformistes et pour ses satires virulentes du pouvoir marxiste. H. Lopes a fait de lui son filleul, son protégé. Dans un entretien avec Jean Michel Dévésa, il dit à ce propos :

> Sony a commencé à être connu des autorités, -je le précise sans fausse modestie ni cuistrerie -, un peu grâce à moi. Sony avait obtenu un Prix, à Nice, je crois. Ce jour-là, je suis intervenu en sa faveur parce que pour sortir du Congo il lui fallait une autorisation. Il devait partir dans les quarante-huit heures…C'était un délai extrêmement bref d'autant que Sony, me semblait-il, n'avait pas de passeport. J'ai par conséquent sollicité un collègue, qui était le Chef de la Sécurité. Je lui ai présenté Sony comme mon protégé, comme mon filleul. C'était Monsieur Ngouenlondele, qui du coup a considéré qu'il avait un devoir de protection sur Sony. Et ce, jusqu'à sa mort en juin dernier. L'autre personne, qui est maintenant décédée, et à qui j'ai parlé de Sony, c'était François-Xavier Katali, le Ministre de l'Intérieur (…). Katali, à ma demande, a réglé l'affaire [conflit foncier sur son terrain].
> Enfin, le dernier élément permettant de comprendre quelles relations entretenait Sony avec le pouvoir, c'est qu'il n'est pas resté un professeur de brousse. J'étais revenu au Gouvernement. Je n'étais ni à l'Education ni à la Culture, mais je suis intervenu auprès de mon collègue de l'Education pour qu'on le sorte de brousse. C'est ainsi qu'il a été d'abord nommé à Pointe-Noire. Puis de Pointe-Noire, on l'a muté à Brazzaville. J'avais demandé qu'on ne l'oblige pas à donner des cours ; je souhaitais que l'Etat joue le rôle de mécène auprès de lui[135].

Ces propos sont confirmés par Tati Loutard, responsable alors du département où il a créé un poste pour Sony :

> J'ai connu Sony en 1973. (…) En 1979, Sony était chef de service à la Direction Générale de la Recherche scientifique. *La vie et demie* avait été unanimement considéré comme un grand livre. La fratrie [des écrivains congolais] a bien accueilli Sony Labou Tansi : Lopes, Sylvain Bemba notamment.
> J'étais alors Ministre de la Culture et de la Recherche scientifique. C'était la grande période d'activité théâtrale. Sony était souvent en permission [pour sortir du territoire congolais]…[136]

[134] Caya Makhélé, interview, cf. *Annexe* à la thèse, p.84-85(Annexe 5).
[135] Jean Michel Dévésa, *Sony Labou Tansi, écrivain magique des rives du Kongo*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.17-18.Entretien avec l'auteur, 15déc. 1995.
[136] Jean Michel Dévésa, op. cit., p.15-16.Réponse au questionnaire du 3 déc. 1994.

Il ajoute également que malgré l'hostilité de quelques responsables politiques, suscitée par la publication de son roman *Les sept solitudes de Lorsa Lopez* (1985), « qui se croyaient attaqués », Sony était également «… défendu par certains responsables politiques du Nord tel M. Alphonse Mboudo Nesa, alors Ministre du Commerce et membre du Comité central du P.C.T., auparavant Directeur général adjoint de la société A.G.I.P. Recherches, sponsor du Rocado Zulu Théâtre. »

Les interventions de personnalités politiques congolaises en faveur des écrivains sont l'indice d'une rencontre heureuse entre les champs littéraire et politique. C'est aussi l'une des particularités congolaises, car un pareil arrimage était inconcevable au Cameroun voisin, entre Mongo Béti l'écrivain pourfendeur du colonialisme et du régime néocolonial d'Ahidjo, et Ferdinand-Léopold Oyono. Celui-ci était ambassadeur du Cameroun à Paris lors des événements liés à la publication de *Main basse sur le Cameroun. Autopsie d'une décolonisation* et titulaire de nombreux autres postes ministériels jusqu'à sa retraite et à sa mort récemment.

L'« Esprit» qui soufflait en Congolie a favorisé l'émergence des talents, mais il faut avouer que les écrivains ne se sentaient pas toujours à l'aise dans l'UNÉAC ou dans l'UEC et quand l'occasion leur a été donnée d'exprimer librement leur choix, ils n'ont pas hésité à saisir la balle au bond. Emmanuel Dongala, dans un courriel en réponse à une de nos questions sur les organisations des écrivains au Congo écrit :

> Lorsque j'ai quitté le Congo en 1998, il y avait deux associations d'écrivains. La première et la plus ancienne était l'Union des Écrivains congolais (UEC), qui elle-même faisait partie de l'UNÉAC, Union Nationale des Écrivains et Artistes Congolais» 'Mouvement de masse', créée sous le parti unique PCT. Jusqu'en 1990, tous les écrivains étaient obligatoirement membres de l'UEC. Son président a été jusqu'à sa mort l'année dernière Lethembet-Ambily, l'un des pionniers de la littérature congolaise. Je ne connais pas le nom de l'actuel président. En 1990, en révolte contre le parti unique, nous avons créé l'UNEC, Union des Ecrivains du Congo, dont je fus président jusqu'à mon départ en 2003. Cette Union, hélas ! ne fonctionne plus. Lors de sa création, tous les grands écrivains du Congo –à part Tati Loutard et Lethembet-Ambily- ont quitté l'UEC pour nous rejoindre. Ainsi Sylvain Bemba, Sony Labou Tansi, Lopes, etc., étaient à l'UNEC.

La déclaration de Dongala concorde avec celle de Tchichellé Tchivéla qui a bien voulu nous apporter l'éclairage suivant :

> La phratrie des écrivains Congolais n'était pas un cercle réservé aux seuls poètes et prosateurs. Elle se composait aussi des dramaturges autres que Sony Labou Tansi, des metteurs en scène autres que Emmanuel Dongala ainsi que d'artistes comédiens tel que Matondo Kubu Turé. Enfin, quand, après la Conférence Nationale, le vent de la libéralisation a soufflé sur le Congo, Sony, Dongala, Bemba, Marie-Léontine Tsibinda et moi avions créé, avec d'autres écrivains moins connus à l'étranger, l'A.N.E.C. (« Association Nationale des Écrivains du Congo »). Du Congo, pour signifier que notre Association était aussi ouverte aux écrivains non Congolais vivant au Congo. Ainsi, ce fut notre honneur et notre plaisir d'avoir compté une Française et un Français dans les rangs de notre Association. Dongala en fut élu président et moi vice-président. Sylvain Bemba, hospitalisé à Val-de-Grâce, et

> moi, en mission d'État, séjournions à Paris lors des obsèques de Sony L.B. décédé le 14 Juin 1995 à Brazzaville. Cinq jours après que je l'eus quitté, Sylvain Bemba mourut le 09 juillet 1995. Dongala étant absent, c'est moi qui, au nom de l'A.N.E.C., prononçai son oraison funèbre à Brazzaville. Ces deux grands hommes des lettres congolaises reposent côte à côte au cimetière du centre-ville de la capitale congolaise. Leur disparition ainsi que la dispersion des écrivains forcés à l'exil par les guerres civiles ont certainement empêché l'A.N.E.C., creuset de la phratrie et de la Congolie de devenir ce que nous ne souhaitions pas qu'elle devienne un jour : un cénacle de la pensée unique[137].

La phratrie aura été pour les écrivains congolais un élément galvanisant des énergies créatrices enfouies en eux. Les politiques romanciers ont usé de leurs positions sociales pour aider l'espace de l'écriture à mieux s'autonomiser par rapport au politique, et à refuser d'être à la remorque d'une idéologie marxiste qui a tenté d'embrigader la créativité avec son « réalisme socialiste ». Les écrivains de tous bords, exception faite d'une faible minorité, se sont considérés comme une famille fraternelle liée les uns aux autres par « la mystique des belles-lettres ». On peut dire que cette phratrie était transversale, si l'on tient compte de la diversité de ses composantes. Le responsable politique (Tati Loutard, H. Lopes) n'a pas ménagé ses efforts pour sauver de la misère morale et même matérielle ceux des Congolais à l'avenir littéraire prometteur, mais rangés parmi les non-conformistes ou les contre révolutionnaires (Sony Labou Tansi, M. N'Débéka, S. Bemba). Le seul critère appréciatif en Congolie était le rayonnement de la beauté et de l'art, d'où qu'ils proviennent. Le commerce entre les membres de la phratrie tenait très peu compte des idéologies, de l'appartenance politique ou des classes sociales. Un Premier Ministre pouvait y côtoyer un professeur de collège perdu dans une brousse lointaine, mieux, l'aider à améliorer sa condition d'existence afin de le mettre dans des conditions idoines à l'entière éclosion de son génie. Lopes a ainsi, comme nous l'avons vu, volé au secours de Sony Labou Tansi, et Tati Loutard a créé dans le ministère de la Culture dont il avait charge un poste de chef de service pour ce dernier. Il a demandé et obtenu en 1995 sa prise en charge et son évacuation sanitaire en France alors qu'il était officiellement catalogué comme opposant au régime avec son entrée dans le MCDDI de Kolélas. Aux obsèques de S.L.Tansi, c'est encore Tati Loutard qui a prononcé son oraison funèbre le 22 juin 1995 à l'Hôtel de ville de Brazzaville et, plus tard, en a fait publier le texte dans son essai Libres mélanges. Littératures st destins littéraires.138 Nous avons déjà vu que S. Bemba avait quitté le PCT pour le MCDDI et que Sony Labou Tansi l'y avait rejoint. Il n'empêche que Jean Baptiste Tati Loutard lui ait rendu, après sa mort survenue à Paris le 8 juillet 1995, un vibrant hommage dans une présentation de trois pages intitulée :« La mort de Sylvain Bemba»139. Voilà autant de faits qui permettent d'arguer de l'existence de rapports inter individuels qui ne s'expliquent que par l'entrée des uns et des autres en Congolie, où souffle l'Esprit, un esprit, il faut le dire, bien particulier. Cet esprit fédérateur des écrivains a permis de rapprocher des écrivains aux sensibilités différentes, et ils ont établi des liens inter personnels qui transparaissent des préfaces, dédicaces et nombreux clins d'œil, dont la liste est contenue dans les Annexes à cette recherche et peut être consultée. Un commentaire, sera réservé aux analyses à la troisième partie du travail, et mettra en relation de possibles implications dans la perception de la politique chez les romanciers. Ces incidences politiques seront alors mises en perspective dans certains textes et nous feront entrevoir l'influence du paratexte orienté vers des auteurs bien précis, et des traces laissées dans leurs textes romanesques.

3.2. Phratrie, prix littéraires et rayonnement de la littérature congolaise

[137]Martin Lemotieu, « Tchichellé Tchivéla, L'art de la romanouvelle », *Avant-Garde*, n° 012, janv. - mars 2009, p. 31-32 (Interview).
[138] *Présence Africaine*, Paris, 2003.
[139]In *Présence Africaine*, n° 153, 1er semestre 1996, p. 255-257.

À tous les rendez-vous de l'excellence littéraire aujourd'hui, on retrouve en très bonne place le Congo Brazzaville. Nous pensons que la phratrie y aura énormément contribué avec sa politique non discriminatoire, acceptée par tous les écrivains congolais de tous bords. Au sommet de la hiérarchie gouvernementale, ceux des politiciens qui y sont arrivés ont encouragé la créativité littéraire, et ont permis aux écrits de circuler, même ceux à caractère séditieux. Les responsables politiques, en s'illustrant aussi dans l'univers de la création romanesque, ont montré qu'ils pouvaient porter un regard sans complaisance sur leur société référentielle. Certains de leurs ouvrages ont eu aussi maille à partir avec la censure, et Le Pleurer-Rire nous en fournit un exemple fort remarquable. Déjà Sans tam-tam, Gatsé, par ses audaces critiques vis-à-vis de la norme politique en pratique dans son pays, avait donné le ton en 1977. Les écrits d'Henri Djombo, malgré leur très forte charge satirique et dénonciatrice, se placent dans un contexte plus libéré, après la Conférence nationale et le multipartisme. La protection dont les artistes en général, et les hommes de lettres en particulier ont bénéficié, a permis cette audace qui recule les limites de l'imaginaire et libère les énergies créatrices, même chez les politiciens écrivains. Chacun des écrivains congolais s'est senti comme « embarqué » (A. Camus)140 en Congolie, et a tenu à faire en sorte que sur cette « terre nouvelle » fleurissent les meilleures plantes, gages de bonnes récoltes. Le témoignage de Tchichellé Tchivéla, un des animateurs de la phratrie en dit long sur cette quête de l'excellence littéraire, commune à tous les habitants de la Congolie, la riche moisson des prix littéraires au Congo Brazzaville n'est point fortuite. C'est la résultante d'un travail en profondeur des créateurs d'œuvres de l'esprit, qui ont collaboré comme dans une corporation, où chaque membre se sent investi du devoir de faire triompher la cause défendue. En l'occurrence, la beauté et la noblesse de l'art intemporel unissent les écrivains qui n'oublient jamais d'accorder un intérêt soutenu aux soucis de la majorité souffrante, au vécu quotidien et à la vie de la Cité. L'aura internationale des écrivains congolais n'a cessé de susciter l'admiration des spécialistes et promoteurs des lettres africaines, à l'instar du Président de l'ADELF. Répondant en effet à une de nos questions sur l'essor du Congo littéraire, il a déclaré :

> … Disons que, le petit Congo, -puisqu'il faut l'appeler comme cela-, a été une extraordinaire pépinière d'écrivains, c'est tout petit, le Congo ! Quand on voit qu'il a donné naissance à des gens comme Tchicaya, Sony Labou Tansi, Sylvain Bemba, Lopes, et j'en oublie, c'est étonnant ce qui s'y est passé, au Congo, c'est étonnant. Cela ne s'est pas passé dans tous les pays francophones ; ce n'est pas pour jeter la pierre à qui que ce soit ! Quand vous dites : « Burkina Faso», vous avez du mal à trouver des auteurs vraiment marquants ; il y en a, bien entendu, mais il n'y a pas des auteurs aussi flamboyants, aussi importants qu'au Congo ! Un écrivain comme Tchicaya U Tamsi, comme Sony Labou Tansi, c'est vraiment des monuments, des monuments de la littérature africaine ![141]

Ainsi, les Congolais sont présents à tous les prix littéraires francophones et y tiennent le haut du pavé. Malgré la petitesse de sa population, le Congo littéraire a su s'organiser pour rafler chaque fois les prix internationaux les plus prestigieux, dont ces derniers temps le prix de l'OIF des Cinq Continents (2005 et 2007), et surtout le Renaudot2006 avec Alain Mabanckou. Ce rayonnement des lettres congolaises mérite d'être salué à sa juste mesure. La percée internationale dot au talent individuel de chaque romancier, à qui la phratrie, tout en l'encourageant à la créativité, a insisté sur le travail bien fait, la patience et le culte de la perfection. La moisson est aujourd'hui étonnante, et on

[140] Albert Camus, *Discours de Suède (*1957*)*, lors de la réception du Prix Nobel de Littérature à Stockholm: Camus préfère l'adjectif « embarqué» à celui employé par Sartre, « engagé ». Pour lui, l'embarquement est plus contraignant, et ne laisse aux occupants de la « barque » qu'une option, à savoir protéger celle-ci, la faire avancer vers des rivages prometteurs. « Il ne s'agit pas d'un choix volontaire, mais d'un service militaire obligatoire.» Sartre reprendra aussi ce concept.

[141] Jacques Chevrier, extrait de l'interview qu'il nous a accordée, partiellement publiée dans *Avant-Garde*, n°013, pp. 34-37. Cette répartie figure dans l'interview, publiée en intégralité dans l'*Annexe* à la thèse, à la page 169(Annexe 15)

aimerait que la relève des grandes figures disparues soit valablement assurée, et que le relais continue d'être transmis aux jeunes générations. Sur les tableaux joints en annexe, on se rend compte de la diversité des prix glanés par les écrivains congolais sans distinction de genre. Cinquante cinq prix ont pu être répertoriés, compte non tenu de ceux qui nous ont échappé. Nous pourrons en faire une analyse critique plus profonde dans un autre cadre, l'objet de notre recherche étant surtout la politique dans les romans, même si c'est une certaine politique du roman qui a rendu possible ce rayonnement littéraire.

3.3. De la phratrie à la « phraternité » des générations d'écrivains congolais

Après l'invention de la « phratrie » des écrivains congolais au sens où l'entendait Sylvain Bemba et que nous avons tenté de circonscrire, l'idéal d'une phratrie transgénérique a été conçue par les auteurs de *Nouvelle Anthologie de la littérature congolaise*, publiée en 2003.[142] En quatrième de couverture de l'ouvrage, nous notons la présence d'un nouveau concept pour nommer cette entité : « En signant cette nouvelle anthologie de la littérature congolaise, Jean-Baptiste Tati Loutard et Philippe Makita soulignent, au-delà de leur amitié et de leur commune passion, la « ***phraternité*** » des générations d'écrivains congolais ».

Si la « phratrie » des écrivains existe, on peut donc bien postuler l'existence, depuis ses origines, d'un lien commun entre ces littératures dans ses différentes manifestations. Il embrasserait alors, depuis ses origines, l'entièreté des créateurs littéraires ainsi que leurs productions. Or, on a l'habitude, dans l'historiographie de la littérature africaine, de classer celle-ci selon de grandes coupures ou ruptures entre générations. Les auteurs de la *Nouvelle Anthologie…* semblent nous inviter à une vue englobante de la littérature congolaise : ils y percevraient un facteur générateur des producteurs des œuvres de l'esprit, qu'ils nomment la « phraternité». Lancée ainsi en quatrième de couverture, nous pensons qu'il s'agit surtout d'une invite à la reconnaissance du travail des pionniers et de leurs continuateurs, dont l'esprit semble avoir gardé une certaine constance jusqu'aujourd'hui. La chaîne existerait bel et bien à travers le temps et les différents espaces de la Congolie, et il appartient aux générations présentes, aux jeunes écrivains nouvellement arrivés sur la scène littéraire, de maintenir la flamme allumée. L'anthologie agirait alors comme un devoir de mémoire, un rappel des autres maillons de la chaîne « phraternelle » déjà posés, et une sollicitation à l'endroit des nouvelles

[142] J.-B. Tati Loutard et Philippe Makita, *Nouvelle Anthologie de la littérature congolaise*, Paris, Hatier, 2003.

générations. Elles ont, rassemblés en un seul volume, les divers noms des écrivains qui ont déjà façonné le visage du paysage littéraire de leur pays (-ou sont en train de le faire). Il leur importe de connaître leurs prédécesseurs afin de savoir dans quel sens poser leur pierre à la construction de l'édifice, oeuvre jamais finie, toujours à continuer, à améliorer et à dépasser, pour faire briller avec encore plus d'éclat la flamme littéraire congolaise dans le monde entier. Sous la diversité se cacherait une unité de fond et d'aspiration, comparable à l' « amitié » et à la « commune passion » qui unissent les deux collaborateurs dans la recherche des acteurs de la scène littéraire congolaise, anciens ou nouveaux, connus ou encore ignorés, vivants ou morts, résidant au pays ou éparpillés dans des lieux diasporiques…

La « phraternité » de Jean-Baptiste Tati Loutard et Philippe Makita n'est pas éloignée de la « phratrie » de Bemba. Dans la première, le dialogue s'instaure entre les générations d'écrivains, et chez Sylvain Bemba, il est beaucoup plus visible dans ses manifestations inter individuelles, dans la contiguïté spatiale et temporelle. Et justement les écrivains sont appelés à être des passeurs, et la notion de génération, sans être explicite dans la phratrie, n'en est pas absente. En Congolie tous les cloisonnements tombent: c'est le symbole du bris des marmites de la gérontocratie par les jeunes, emprunté à Guy Menga, homme de théâtre, romancier et chroniqueur de la seconde génération du roman. Les jeunes posent leur geste, non par irrespect, mais par revendication du droit à la créativité. C'est dire qu'un nouveau code familial se doit d'y voir le jour, qui proclame la liberté créatrice comme un bien inaliénable, à protéger et à sauvegarder à tout prix. La conscience d'une cordée lancée à travers des générations d'écrivains, sans distinction de période, d'âge, de sexe ou d'appartenance idéologique, est très lourde d'implication et de sens. Précisons à ce niveau qu'au Congo Brazzaville, la périodisation du roman peut se faire ainsi : la première génération ou « génération Malonga », qui couvre les années 1950 et 1960, la seconde occupe les décennies 1970 et 1980, la nouvelle génération à partir des années 1990. Le début du XXIe siècle a vu apparaître le roman de la guerre, reflet des guerres civiles à répétition des années 1993, 1997/98 et 2000, ainsi que l'arrivée au roman de nombreux jeunes. L'histoire de la littérature congolaise pose, comme toute histoire littéraire, le problème de la périodisation. Celui-ci « résulte de la nécessité de grouper les faits pour les présenter selon un ordre à la fois logique et conforme au réel »[143] Bien qu'il existe des écrivains chevauchants plusieurs périodes, on peut rattacher l'apparition de certains thèmes à des moments donnés de l'histoire nationale, et chercher les ruptures et les articulations dans les perspectives narratives liées au traitement de la problématique soulevée. Il se produit souvent des regroupements d'écrivains à des périodes historiques précises pour faire face à des situations de crise dans le monde sociopolitique.

[143] Pierre Brunel, Claude Pichois et André-Michel Rousseau, *Qu'est-ce que la littérature comparée ?* Paris, Armand Colin, 2000, p.80.

Nous avons relevé plus haut les événements historiques ayant marqué la vie du Congo. Des romanciers s'en sont inspirés, dans le feu de l'événementiel, ou après un temps plus ou moins long, au gré des dispositions de chacun. En plus de la temporalité qui a réuni ensemble les créateurs des œuvres de l'esprit, des « salons » littéraires se sont formés, sous forme de foyers de discussion littéraire chez des particuliers ou dans des centres culturels, etc. Sylvain Bemba les a signalés comme étant l'une des pratiques courantes de la Congolie.

A l'intérieur de la phratrie, des écrivains se sont sentis plus attachés les uns aux les autres par des liens spécifiques, ou les ont créés, par la force des choses : la filiation directe, la gémellité, le parrainage, la réécriture, la correction, et même la fusion de deux en un pour produire et signer une œuvre littéraire. Ces influences mutuelles se devinent à la lecture des textes préfaciels, dédicatoires ou de renvois intertextuels que les tableaux viennent d'illustrer. Certains pseudonymes de romanciers demandent sûrement à être décryptés, car porteurs d'intentions pouvant expliquer des postures face au politique dans les ouvrages. Ce sera lors des analyses textuelles et comparatistes de romanciers dont les noms de plume sont dérivés de ceux d'autres anthroponymes, appartenant aux écrivains ou non, choisis à coup sûr pour leur symbolique idéologique ou esthétique. Mais dores et déjà, nous observons que les contacts entre les écrivains ont pris des formes diverses et obligé à une reconfiguration de la phratrie selon des critères assez étonnants. Nous analyserons quelques unes, telle la gémellité, la filiation et la parenté, à la troisième partie de la thèse.

3.4. Quelques problèmes dans la phratrie

Les problèmes de la « phratrie » congolaises sont ceux inhérents à toute fratrie normale, « ensemble des frères et de sœurs d'une même famille » selon le *Dictionnaire Robert*. Jusqu'à présent, nous avons perçu les écrivains congolais comme des frères d'un type particulier dans une famille. Cette particularité a amené Sylvain Bemba à choisir l'homophone du même mot phratrie pour en marquer la différence avec son pendant d'origine latine, fratrie. L'accent est ainsi mis non sur la consanguinité, mais sur la communauté d'esprit et l'entente du groupe au sein d'un ensemble déjà restreint.

La première épreuve à laquelle la phratrie a eu affaire a été l'avènement du multipartisme et des libertés publiques. L'association des écrivains et artistes, l'UNEAC, a implosé, et dès 1990, des écrivains dont Emmanuel Dongala, Tchichellé Tchivéla, Sony Labou Tansi, Sylvain Bemba et Marie-Léontine Tsibinda ont créé, avec des écrivains congolais de l'étranger, l'Association des écrivains du

Congo(ANEC). Malheureusement la première, puis surtout la seconde guerre civile sont venues forcer à l'exil presque tous les hommes de lettres. Les activités de l'ANEC sont donc très perturbées par cette dispersion, même si l'esprit « phraternel» subsiste au sein de ses membres. On peut parler d'une fratrie presque disloquée, car ses membres se sont retrouvés qui en France, qui en Amérique ou en Allemagne, qui en Grande Bretagne ou au Canada. Noël Kodia-Ramata évoque certains maux qui, à son avis, minent aujourd'hui la phratrie : l'autosatisfaction des jeunes de la nouvelle génération, enivrés par leur succès précoce, et le relâchement de la solidarité du groupe :

> - Malgré le multipartisme et malgré tout ce qu'a connu le pays, les écrivains vivent toujours en phratrie, surtout au niveau du pays. L'UNEAC regroupe en son sein tous les écrivains qui pensent d'abord création et culture avant de penser politique. La phratrie de Sylvain Bemba commence malheureusement à subir le coup de la jeune génération où des jeunes écrivains ayant eu la chance de se faire publier se bombent le torse, au lieu de se tenir la main dans la main, le monde des arts étant en perpétuel mouvement. De jours, se voir publier est une « question de chance ». Dans mes recherches sur le roman congolais, j'ai découvert des chefs d'œuvre qui mériteraient des prix littéraires et qui devraient même intéresser les grandes maisons. Hélas ! Encore une fois la réalité du monde impitoyable de l'édition.
> - Non : Parce qu'il y a certains qui se disent intellectuels et qui ont lié l'imbécillité au tribalisme pour se forger une personnalité ô combien honteuse. D'ailleurs de ce genre d'intellectuels m'a permis de créer un personnage grotesque que vous pourrez découvrir dans mon roman.[144]

Ajoutons que du noyau de la phratrie, il ne reste plus grand monde : presque tous sont partis à M'Pemba. Le dernier ayant effectué le voyage sans retour était Tati Loutard, le 04 juillet 2009 à Paris. Mais la phratrie semble se recomposer selon d'autres paramètres et contextes divers. On ne saurait passer sous silence que les problèmes idéologiques et politiques ont éloigné certains écrivains qui remettent en cause l'idée même de phratrie, comme Daniel Biyaoula à qui nous avons demandé quel sens la phratrie avait pour lui :

> Ça n'a aucun sens. Je vais vous dire pourquoi. Pour moi elle n'a aucun sens parce que la pratique est fondée sen le fait qu'on est tous en littérature. Et comme on est en littérature et comme on est tous écrivains, on forme donc une sorte de confrérie. Pour moi la littérature, même si elle est importante, je mets mes convictions politiques avant la littérature. A partir du moment où j'ai en face de moi quelqu'un dont les idées politiques ne correspondent pas aux miennes, je ne vais pas le fréquenter. Quand on se croise on peut se dire bonjour. On peut échanger des mots. Je ne vais par chez lui. On va se dire quoi ? Surtout des gens qui sont catalogués. Quand je rencontre Lopes, je lui dis bonjour, je parle avec lui, ça s'arrête là, parce qu'il n'est pas qu'écrivain. Il est aussi homme politique. Et donc cet aspect politique est très très très important pour moi. C'est capital. Donc de même si j'ai des amitiés dont vous parlez, je les respecte ; mais à partir du moment où il y a une évolution qui se fait dans un sens qui ne me convient pas, l ' amitié s ' arrête là. Donc par exemple Alain Mabanckou, c'est vrai je le voyais souvent. Mais à partir du moment où il a fait des choix qui ne me conviennent pas, je ne vois pas ce que je vais faire avec lui. Ça s'arrête là. Parce que la politique, elle imprègne toute notre vie. Même si on ne la fait pas spécialement en littérature, on la vit quand même tous les jours. Moi je ne vois pas pour quelles raisons ma pauvre mère qui ne sait même pas ce que c'est que le pétrole -sinon qu'elle le met dans sa lampe-tempête pour s'éclairer, et elle n'a jamais touché un centime de ce pétrole- je ne vois donc pas pourquoi des gens iraient la battre ou bien la pousser dans les forêts, comme cela s'est passé au Congo il y a quelques années dans les guerres de Brazzaville. Des gens qui n'ont rien à faire avec qui que ce soit, ont été dispersés dans tous les coins à tout hasard ; on a empoisonné l'eau, les rivières, on a coupé les arbres fruitiers, pour les faire crever de faim … Je ne peux pas cautionner cela ! Et de deux, je ne

[144] Noël Kodia-Ramata, interview, cf. *Annexe* à la thèse, p.155-156.

peux pas non plus avoir des rapports sains, de fraternité, avec des gens qui cautionnent ce genre de choses. A partir du moment où on soutient un gouvernement comme celui de Sassou Nguesso, forcément on le cautionne.[145]

Il est vrai que le Congo a connu, des années 1993 à 2002, des situations d'extrême violence qui ont mis le pays « *à feu et à sang* ». La réaction de Biyaoula se comprend dans ce contexte, et aussi dans celui de la liberté de chaque écrivain à privilégier certains choix qu'il tient pour fondamentaux.

Ajoutons que les différents coups de force au sommet de l'État ainsi que l'implosion du groupe marxiste à cause des tendances divergentes en son sein, ont transformé certains « camarades » d'antan en ennemis jurés. Quand par exemple, dans les années 1970, l'écrivain se déclarait antimarxiste comme Jean-Pierre Makouta Mboukou, il devenait l'ennemi à « neutraliser » par la prison ou l'exil. Il serait hasardeux de vouloir réconcilier Makouta-Mboukou avec ceux des écrivains aux affaires au moment où le décret de sa sanction d'exil avait été pris en 1970, et qu'il a soupçonnés d'être à l'origine de son exil de vingt deux ans. Aussi, à l'annonce de la candidature de Henri Lopes en 2001 au poste de Secrétaire général de la Francophonie,[146] J.-P. Makouta Mboukou a réagi très négativement en distribuant sur Internet le vendredi 24 août 2001, c'est-à-dire trente ans après sa condamnation, une « Lettre ouverte…», dans laquelle il protestait contre le jugement pris par le régime congolais dont Henri Lopes était le Premier ministre. Celui-ci aurait, en plus de son exil, demandé « la déchéance de la nationalité congolaise.» et « fait radier l'exilé des effectifs de la Fonction publique congolaise. Voilà comment Henri Lopes a puni la publication d'un roman par l'exil de son auteur, suivi de la déchéance de sa nationalité ».

La configuration fraternelle peut être harmonieuse et utopique ; elle peut être aussi, et c'est souvent le cas, conflictuelle et marquée du sceau de la violence et de l'infamie. Il convient de resituer les phénomènes dans leur environnement pour mieux les appréhender. Les risques étaient sans doute très énormes pour ceux qui osaient défier le parti unique dans les années 1970, en pleine période de ferveur marxiste, qu'ils ne le seront par la suite dans les années 1980. Quand on sait aujourd'hui que derrière le parti unique, -qu'il soit dans les pays africains à orientation socialiste ou libérale-, se cachait tout un système néocolonial de répression dirigé par les services d'espionnage de la métropole, on devrait nuancer certaines considérations. La terreur instaurée permettait-elle des marges importantes de manœuvre ? Et à quel niveau ?

[145] Daniel Biyaoula, interview, cf. *Annexe* à la thèse, p.102-103.
[146]Informations fournies par Alpha Noël Malonga, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques.* Paris, L'Harmattan, 2006. Note 1 de la page 54. Nous avons déjà évoqué la censure qui a frappé *En quête de la liberté* (Yaoundé, CLÉ, 1970), roman à l'origine des sanctions contre J.-P. Makouta Mboukou.

Guy Menga, frappé par la censure de ses œuvres, s'est « volontairement » exilé comme nous l'avons vu. Mais ce qui est admirable au Congo, c'est la passion avec laquelle ces deux écrivains ont continué à animer, de l'extérieur, la phratrie congolaise. Les témoignages de Tchichellé Tchivéla, déjà reproduits ci-dessus, sont éloquents à ce propos.

3.5. Perspectives et prospectives : phratrie et rayonnement culturel congolais

La phratrie congolaise aura été ce lien ayant permis à l'espace littéraire congolais de se constituer graduellement, dans un environnement peu enclin à la pensée libre, et dominé par l'autoritarisme politique et idéologique. Les responsables politiques ayant adhéré à la phratrie ont œuvré pour une expression littéraire protégée des menaces et des attaques en provenance du champ politique, dont les objectifs sont souvent aux antipodes de la création artistique. On peut affirmer, au vu des liens durables et solides qui se sont tissés entre les romanciers engagés dans l'arène politique, et ceux n'exerçant aucune fonction élective, -et ce malgré quelques exceptions, imputables peut-être aux luttes de positionnement social et politique -, que la phratrie a construit au Congo Brazzaville un socle littéraire solide et résistant à toute attaque. Les politiques littéraires ont privilégié l'art et la création littéraire qu'ils ont essayé de protéger chez ceux des Congolais qui étaient doués et risquaient, pour emprunter l'expression de Saint-Exupéry[147], demeurer des « Mozart assassinés », des génies à qui on n'aurait pas donné la possibilité de se manifester, ou des talents à qui les conditions d'éclosion auraient manqué. L'attention soutenue par exemple dont Sony Labou Tansi a fait l'objet de la part de deux piliers des régimes marxistes congolais et au-delà, Jean-Baptiste Tati Loutard et Henri Lopes, est éloquent à cet égard. Henri Lopes semble de cet avis dans cet entretien :

> Je crois que Sony avait trouvé, seul, sa propre personnalité. Il n'avait pas besoin de papa ; il avait besoin d'amis, pas de papa. Et nous avons été ses amis, même si suivant la tradition de nos sociétés, il tenait à nous appeler ses aînés, ceux qui l'éclairaient, etc. Je crois qu'il a su être lui-même. **Nous l'avons aidé à être lui-même.** Nous l'avons inspiré, nous n'avons pas été ses modèles. Tant mieux pour lui d'ailleurs. Tant mieux, sinon, il n'aurait pas cette dimension[148].

Sony était pourtant un pourfendeur des régimes dictatoriaux dont le Congo marxiste d'alors. Les audaces des romanciers congolais dans la satire au vitriol qu'il font du politique sont peut-être à interpréter comme une assurance de se trouver dans une famille choisie et unie, et dans laquelle les

[147] Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des Hommes.*
[148] Interview du 31 mars 2006, à nous accordée, in *AfriquÉducation* déjà cité, p. 33(C'est nous qui soulignons).

nouveaux membres, tout en appréciant la beauté artistique, estiment qu'il est aussi loisible de contempler le bien-être de la population, de construire des utopies « positives » et réalistes, bref de participer tant soit peu au *rêve du changement* et à une vie meilleure. Les textes fictionnels se déploieront sûrement en de multiples rêves « phraternels » selon les sensibilités des habitants de la Congolie, dans un entrelacement et des interpellations dont nous avons aperçu quelques aspects ci-dessus. À partir des tableaux sur les dédicaces et les préfaces, ou sur les renvois intertextuels, il est possible de compléter ces perspectives, en les confrontant au besoin avec les textes romanesques, une recherche que nous mènerons après. La phratrie a besoin, à l'instar des écrivains qui continuent à l'animer, de porter toujours plus haut le rayonnement des lettres congolaises. La présence de ses écrivains dans les autres grandes villes africaines, et outre atlantique dans les pays d'Europe, et ceux d'Amérique, matérialise cette ambition conquérante. Plusieurs Congolais, de plus en plus nombreux, sont nés en dehors du Congo et choisissent de devenir écrivains. Cette nouvelle littérature de la diaspora attire déjà l'attention de la critique, et les Congolais y occupent un place de choix.

Alain Mabanckou, « l'étoile montante» de la littérature africaine, de la littérature tout court depuis son sacre international en 2006 avec le Prix Renaudot, estime que dans un monde ouvert comme le nôtre aujourd'hui, il serait périlleux de réduire la phratrie à la Congolie uniquement. Les écrivains congolais se doivent de conquérir le monde entier, partout où il est question de francophonie et de littérature. La particularité congolaise ne signifie pas enfermement sur soi. Les écrivains africains doivent faire entendre leurs voix dans autant d'arènes internationales que possible, en ce siècle de mondialisation. L'enracinement ne sera qu'une préparation à l'ouverture aux autres. Et si les Congolais veulent se distinguer au niveau international, le seul gage du succès est le travail ardu et la recherche de l'universalité : concevoir des œuvres qui plaisent à des publics variés et non seulement africains. La réussite de N'Sondé Wilfried, Prix de la Francophonie des Cinq Continents 2007, devrait inciter chaque écrivain à la recherche de l'excellence. Il a formulé cette réponse à notre question sur la percée de la littérature congolaise au niveau international :

> C'est le dynamisme, je pense, de la littérature congolaise. Et puis le fait qu'elle s'inscrit désormais hors du champ du Congo, forcément. Aujourd'hui, la littérature congolaise ne peut plus se payer le luxe de rester enfermée dans une coquille ; elle doit s'ouvrir. Et je pense que l'écriture de Nsondé rentre dans cet espace. C'est un homme qui vit en Allemagne, en Europe, et qui est congolais, donc cela se ressent dans son écriture. L'écriture d'aujourd'hui, si elle est enfermée, risque de ne pas donner plus d'écho. Il faut que nous allions vers cette mondialisation. C'est pourquoi c'est suicidaire de parler d'une écriture qui ne plairait qu'aux Congolais. Aujourd'hui, un écrivain congolais, pour s'épanouir, il faut qu'il aille au-delà d'une nation congolaise, parce que nous, nous sommes un peuple rebelle et têtu, un peuple qui ne t'accepte que si on a commencé à t'applaudir de l'autre côté. D'ailleurs, au Cameroun, c'est la même chose…. Je pense aussi que le roman de demain est un roman ouvert au monde. Il doit parler à tous les Africains, à tous les Français, à tous les Américains, même si l'écrivain conserve son style personnel. C'est ce que Nsondé a fait, et j'espère beaucoup pour lui : il n'en est qu'à son premier Roman[149].

[149] Martin Lemotieu, « Alain Mabanckou. L'étoile montante de la littérature », *Avant-Garde*, n° 011, octobre-décembre 2008, p.33 (Interview).

Conclusion de la première partie

Nous posons comme hypothèse de départ que le cadre historique et géographique a pu constituer pour les écrivains du Congo Brazzaville un moule d'où différentes sensibilités esthétiques se sont manifestées. L'histoire réelle a fourni des histoires, transformées par la fantaisie imaginative de chacun, puisque le romancier est obligé de choisir dans la myriade des événements ceux qui touchent le plus sa sensibilité, pour des raisons souvent personnelles. Le cadre géographique a engendré le Congo, fleuve et pays, et les écrivains l'ont sublimé en Congolie, pour justifier les impertinences des habitants de cette nouvelle terre, ainsi que les débordements passionnels ou politiques des êtres imaginaires engendrés dans leurs rêves, cauchemars et hallucinations. Qu'on n'aille pas surtout les rapprocher de ceux qui existent. « La folie et la logique des personnages n'appartiennent qu'à eux.», écrit Caya Makhélé dans un passage liminaire servant d'avertissement à son roman *L'homme au landau* (1988).

Le plus marquant des contextes aura été le moule idéologique, le marxisme ou idéologie de l'État qui a voulu tout embrigader sous son contrôle des années 1963 à 1990, et faire des écrivains des suppôts du Parti, avec la création de l'UNÉAC., sorte de mécénat des régimes au pouvoir. Les écrivains ont-ils su, à travers leur phratrie, et dans une Congolie « libérée », préserver leur espace dans une certaine mesure ? S'il était plus facile aux écrivains de la diaspora d'écrire librement sur les thèmes politiques, ceux de l'intérieur, confrontés à l'épineux problème de la censure, ont réagi chacun à sa manière, par un travail sur le texte, par un effort scriptural pour faire parler le texte, en le cryptant au besoin et en refermant les signes sur eux-mêmes. Certains ne se sont pas embarrassés de ces subterfuges, et nous avons pu évaluer à quoi leur témérité les a exposés. Disons que la toponymie et l'anthroponymie, très marquées, offrent à certains textes des lectures multiples.

Le dirigeant politique, dans sa volonté de toute-puissance et sa détermination à « casser » les récalcitrants, a constitué un contexte réel pour les écrivains, qui souvent ont terriblement craint pour leur vie. Les fictions sur le politique, sans exception, qu'elles soient écrites par les politiques écrivains ou les écrivains politiques, semblent s'accorder sur l'anathème à jeter sur la classe politique aux affaires dans leurs fictions. Le contexte d'un Congo livré aux expériences d'un certain marxisme « tropical » dont certains se demandent aujourd'hui si ses promoteurs avaient lu Marx, offrait un terrain privilégié d'observation. La terreur qui s'est installée, les tumultes politiques, les coups de force

et les disparitions politiques ont nourri sans doute l'imaginaire romanesque. La Conférence nationale (souveraine) est, -aurait dû être- un événement politique de grande ampleur, car ayant changé pendant un temps la donne politique. Mais, à voir la désinvolture avec laquelle elle est traitée dans les romans, il y a lieu de se demander si ce n'était pas simplement une grande séance de diversion. Dans *Dossier classé*, c'est, le sourire au coin, que le personnage de Ngoma en parle. Et Dongala, dans *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*, se fait très critique à propos du nouveau paysage politique qui voit arriver, avec la démocratie, des opportunistes et des hommes sans foi ni loi comme Boula Boula. Pourquoi ce mépris de l'avènement de la démocratie au Congo ? Les romans donnent peut-être des raisons à partir de l'itinéraire des politiciens propulsés au-devant de l'arène médiatique,-la télévision en l'occurrence, dans les fictions inventées. La phratrie en tant qu'expérience vécue d'une interaction scripturale, d'une solidarité ouverte, et d'une communion sur l'essentiel, l'amour des belles lettres, semble avoir été aussi un contexte déterminant qui a permis des audaces dans l'écriture. Nous l'avons amplement laissé entrevoir en montrant, dans sa pratique sociale et politique, comment la phratrie semblait faire fi des barrières idéologiques. Mais est-il possible de percevoir et d'analyser ce phénomène dans l'univers romanesque, sa texture, sa structure et son esthétique ? L'étude de certaines thématiques mises en perspective, ainsi que celle des imaginaires pourraient fournir des éléments de réponse. Il ne faut point oublier que chaque écrivain constitue aussi à lui seul un contexte, de par ses lectures, ses expériences, ses échecs et ses succès. C'est avec tout son monde intérieur qu'il va à l'écriture, et sa pratique scripturale est singulière, tributaire non seulement des textes enfouis et présents dans son subconscient, mais aussi peut-être de personnes croisées au hasard d'une rencontre, et dont le contact a pu s'avérer enrichissant, du moins révélateur.

Les différents romans que nous avons à étudier, sous l'angle de la politique, sont autant de réponses pratiques apportées par chaque créateur au contexte multiforme décrit à la première partie de ce travail.

DEUXIÈME PARTIE

THÉMATISATION DE LA POLITIQUE

Introduction : Polysémie du mot politique. Thématisation, connotations négatives du terme et dérivés dans le roman congolais

En partant de l'étymologie grecque du mot « politique », il est possible d'éclaire ce concept polysémique, dont les multiples sens continuent de s'enrichir aujourd'hui au contact d'autres réalités géopolitiques diverses. Ces différents signifiés orientent, dans une large mesure, la thématisation de la politique et des thèmes qui lui sont directement associés.

Le mot politique vient du grec *Politikè* (« science des affaires de la cité »). Étymologiquement, la politique est synonyme d'organisation de la Cité. La Cité visée est celle de l'Antiquité grecque, aujourd'hui appelée Cité État du fait de la similitude de son organisation avec celle de nos États modernes (pouvoir centralisé, institutions, diplomatie...).

La politique en son sens plus large, celui de civilité ou *politikos*, indique le cadre général d'une société organisée et développée. Plus précisément, la politique, au sens de *Politeia*, renvoie à la constitution, surtout celle démocratique en référence à Athènes, par opposition à la *turannis* (tyrannie) ou à la *monarchia* (monarchie). Elle concerne donc la structure et le fonctionnement (méthodique, théorique et pratique) d'une communauté, d'un groupe social. Le *politês*, selon le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*[150], désigne le membre de la Cité, l'homme libre, le concitoyen, et le verbe *politeusmai* "être citoyen, participer au gouvernement, avoir une certaine forme de gouvernement". Le sens de"s'occuper de, se comporter de telle ou telle manière" est signalé en grec tardif. L'adjectif *politikos* a le sens de "qui concerne les citoyens, l'administration de la cité". La politique porte ainsi sur les actions, l'équilibre, le développement interne ou externe de cette société, ses rapports internes et ses rapports à d'autres ensembles. La politique est donc principalement ce qui a trait au collectif, à une somme d'individualités et/ou de multiplicités. C'est dans cette optique que les études politiques ou la science politique s'élargissent à tous les domaines d'une société (économie, droit, sociologie, et cetera).

[150] Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots (avec un Supplément)*, sous la direction de: Alain Blaac, Charles de Lamberterie, Jean-Louis Perpillou, Paris,Klincsieck, nouvelle édition mise à jour, 1999, p.926.

Le *Dictionnaire Grec-Français* de A. Bailly[151] relève que le substantif *politikos* désigne l'homme d'État, et *Politikè* les affaires de l'État ou publiques. Chez Platon," *ta politika*" a le même sens. Cette acception, beaucoup plus restreinte de la politique, au sens de *Politikè*, ou d'art politique se réfère à la pratique du pouvoir: les luttes de pouvoir et de représentativité entre des hommes et femmes de pouvoir, les différents partis politiques auxquels ils peuvent appartenir, tout comme la gestion de ce même pouvoir.

En français, les différents sens du mot "politique" sont dans la majorité des cas tributaires de ceux dérivés de l'étymologie grecque. *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*[152] distingue entre l'adjectif et le substantif

L'adjectif " politique", au sens de relatif à la cité, au gouvernement de l'État (d'un homme d'État), recouvre quatre sens -1. Relatif à la société organisée, civile ou publique, opposée à naturelle, publique ou privée -2. Relatif à l'organisation, à l'exercice du pouvoir dans une société organisée, au gouvernement d'un État. Dans cette perspective, certains mots accolés à cet adjectif confèrent à l'expression adjectivée des connotations précises. Le pouvoir politique est celui de gouverner. Un milieu ou une assemblée politique est une instance détentrice de pouvoir. Un homme ou une femme politique est un professionnel de la politique, du pouvoir ou y aspirant, à l'intérieur d'un parti -3.Relatif à la théorie du gouvernement, du pouvoir. On parle de la pensée, des idées, des doctrines politiques: le marxisme, le fascisme, le totalitarisme, etc. Un essai politique est relatif à la connaissance des faits politiques -4. Relatif aux rapports du gouvernement et de son opposition, au pouvoir et à la lutte autour du pouvoir. On peut par exemple parler de débat, de crime ou de procès politiques. Un prisonnier politique (par ellipse, un politique) l'est par rapport au prisonnier de droit commun. Une attitude, ou une position sera jugée de politique, quand dictée de prime abord par des mobiles et des considérations étatiques, la raison d'État, avance-t-on souvent. L'appartenance à une entité politique impose aussi à ses membres des conduites, des prises de position et un modus operandi prévisibles dans le règlement des affaires publiques. L'intégration des classes politiques -droite, gauche, centre, extrémisme, opposition radicale ou progressiste, conservateurs, libéraux, etc.- imposent des orientations conformes au statut de membre de ces entités.

En dernier lieu, le sens "habile" ou "avisé" de l'adjectif politique (1636) est considéré comme vieux. Il serait d'un usage beaucoup plus littéraire et géopolitique.

---

[151] A. Bailly, *Dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette, 1950, 16e édition, mai 1999, p. 1587.
[152] *Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2007. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Nouvelle édition, millésime 2007. Dictionnaire Le Robert-SEJER, 2006*, nouvelle édition refondue, p. 1954.

Le substantif "politique" au masculin, désigne depuis le début du XVIIe siècle une personne qui gouverne, qui exerce des responsabilités politiques. C'est aussi celui qui fait prévaloir dans son action des considérations d'abord politiques. En didactique (1927), le politique recouvre ce qui est "politique" par opposition à "social", au sens (1) de l'adjectif. Aujourd'hui, il est convenu de distinguer le politique du social.

Politique au féminin réfère trois notions distinctes -1. Art et pratique du gouvernement des sociétés humaines (État, nation).Est mise en avant dans cette définition la notion de domination et de pouvoir (sa conquête et sa conservation). En tant que discipline, la politique ou science politique étudie les phénomènes relatifs à la sphère ainsi délimitée. -2. Manière de gouverner un État (politique intérieure) ou de mener les relations avec les autres États (politique extérieure ou étrangère). Au plan intérieur, une politique peut être conservatrice, libérale, de gauche, de droite ou pragmatique (realpolitik), et au plan international se caractériser par le neutralisme, l'interventionnisme, le pacifisme ou l'expansionnisme. Certaines méthodes utilisées dans la résolution des conflits ont engendré des expressions telles la politique d'austérité, de la chaise vide, des petits pas ou de la main tendue, etc. Au sens restreint d'orientation précise dans un secteur d'activité, la politique, désigne: Dispositions prises dans certains domaines par le gouvernement (par exemple la politique culturelle, économique, fiscale ou financière). L'anglais utilise dans cette acception"*policy*" alors que "*politics*" est réservé aux deux sens ci-dessus.*-3.a-, à savoir : Ensemble des affaires publiques. Un citoyen peut se mêler de politique, faire la politique ou se destiner à la politique. *-3.b-: Manière concertée de conduire une affaire, bonne ou mauvaise.-3.c-Stratégie, tactique: politique commune d'une entreprise, politique de l'autruche, du moindre effort, du pire -3.d-(vieilli):calcul intéressé -3.e-(Absolument):façon d'envisager les choses.

A partir de deux substantifs, politique et fiction, on a obtenu le mot composé "Politique-fiction" dont le sens donné par *Le Nouveau Petit Robert* est: n.f. De politique et fiction, formé d'après science-fiction : Récit, scénario imaginant l'évolution d'une situation politique. *Le Nouveau Larousse encyclopédique*. *Dictionnaire en deux volumes*[153] est plus explicite : Fictions fondées sur l'évolution, imaginée dans le futur, d'une situation politique présente; ce type de fiction en tant que genre (littérature, cinématographie, etc.).

[153] *Nouveau Larousse encyclopédique. Dictionnaire en deux volumes, Larousse-Bordas,* édition de 1998(1ère édit., Larousse, 1994.), p.1235.

Pour nous résumer, nous dirons que les variations sémantiques du terme « politique » sont dues à son centre de focalisation (l'homme, la cité, et le concept subsumé), et à son genre qui induit une pluralité de sens.

L'homme politique, le politique (rarement au féminin) s'occupe de la conduite des affaires de l'État, ou se prétend compétent dans ce domaine. Usuellement, c'est une personne qui joue un rôle actif dans la conduite des affaires de l'État. On parle d'un fin ou d'un mauvais politique. De là le sens de personne qui mène une affaire avec les autres de telle ou telle manière. Le politique peut aussi être une personne dont l'action se situe essentiellement dans le domaine des affaires de l'État et de tout ce qui s'y rapporte (le parti, la gestion d'un porte feuille dans un gouvernement, etc.). Il peut être en outre une personne dont l'action est surtout déterminée en fonction des critères touchant à la conduite des affaires étatiques. Deux positions peuvent s'affronter dans le champ étatique face à une situation de crise ; pour y mettre un terme, les « politiques », prôneront la négociation alors que les militaires ou les plus radicaux seront les adeptes de la lutte armée, de l'action directe et expéditive (exécutions, emprisonnement, bannissement, sévices corporels, etc.).

Distinguons « le politique » tel que défini ci-dessus du « prisonnier politique » appelé par ellipse « le politique», détenu pour ses idées subversives,- ou déclarées telles, par rapport à la *doxa* politique de l'heure. Il est, dans les régimes autocratiques et dictatoriaux, la cible privilégiée des dirigeants politiques, outrés par ses idées qui constituent une menace à leur existence comme hommes politiques. Le changement de genre du mot politique induit un déplacement de sa focalisation, de l'homme agissant à son activité.

« Politique », substantif féminin, au singulier, est ainsi défini: « Art de conduire les affaires de l'État, science et pratique du gouvernement de l'État. C'est de quoi s'occupent les hommes aux affaires. » Si des théoriciens,-enseignants et philosophes, s'en intéressent et en font le centre de leurs travaux, la politique prend cette définition : «Etude, connaissance des phénomènes relatifs à la conduite des affaires de l'État.» Il peut être mis en évidence, au niveau conceptuel ou théorique, des façons de conduire les affaires de l'État. La politique à ce niveau est une idée construite sur des principes définis. On parle par exemple de la politique selon Aristote, Platon ou Machiavel.

S'engager dans la pratique réelle des affaires publiques, c'est faire de la politique, « conduite effective des affaires de l'État, menée suivant certains principes, par les gouvernants d'un État.» Toute politique suppose une idéologie, des choix et des orientations d'ensemble conditionnant la cohésion de l'équipe dirigeante. Certains dirigeants politiques impriment leurs marques spécifiques à la marche des affaires, au point qu'on définit la politique au moment où ces personnalités étaient aux commandes

en référence à elles : la politique de Bonaparte, de Napoléon, du général de Gaulle, de Mitterrand, de Brejnev, de Nasser…

S'intéresser à la politique, c'est se laisser attirer par la gestion des affaires publiques, domaine d'action relatif à la conduite des affaires de l'État, et chercher à y faire carrière.

Les différents sens du terme politique que nous avons dégagés à partir des dictionnaires ne les épuisent pas. Les contextes d'emploi en général, et plus particulièrement dans les romans congolais à thématique politique, en révèlent d'autres. Notons ceux de « art du mensonge » chez Kodia-Ramata, d' « aristocratie», ou d'enrichissement très rapide à partir d'une position dans les appareils de l'État ou du parti chez Biyaoula, ou celui, moins reluisant et périlleux, d'appartenance à l'opposition contre le régime aux affaires du moment. La dépréciation de la politique par le peuple résulterait d'une observation de la trahison et de la fourberie des hommes politiques, qui promettent toujours un avenir mirifique aux démunis lors des campagnes électorales et des élections, pour le détourner des vrais problèmes et mieux l'exploiter par la suite. C'est pourquoi dans la masse on sait faire la différence entre les vrais prophètes et les « politiciens», menteurs et mesquins : « [Le peuple]...donne le nom de « prophète» à l'homme de la Providence qui parle à son cœur et réveille sa foi en lui-même. Il traite de politicien le fourbe qui n'a de caresse que pour l'endormir, et l'endormir pour mieux l'affamer »[154].

L'inadéquation du mot avec la pratique réelle de ce qu'on place sous le même vocable pousse même certains romanciers congolais à créer des néologismes suggestifs pour nommer ce qui, à leur yeux, semble fort éloigné de la politique : la « *pourritique* ». Dans les fictions congolaises, le refus opposé à la conception cynique et machiavélique que se font les dirigeants des pratiques politiques induit un autre sens qui sous-tend l'action des héros oeuvrant pour une politique à visage humain. Quand au juge Raymond Poaty sa femme adresse le reproche de faire de la politique, il formule cette réplique cinglante : « ...moi ? Et quand bien même, n'est-ce pas mon droit imprescriptible de tout citoyen à résister à la tyrannie ? »[155].

Les romanciers congolais semblent, si on s'en tient à leurs déclarations dans les épitextes, publics ou privés, jeter sur la politique et les politiciens un certain discrédit et une certaine désapprobation quant aux méthodes et visées en usage dans cet espace relationnel. Leurs prises de position telles que révélées dans les interviews dont certains extraits déjà mentionnés supra, ou

[154] Tchicaya U Tam'Si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, Paris, Seghers, 1987 (Édition de 1990), p. 144.
[155] Tchicaya U Tam'Si, *Ibidem*, p.69.

ailleurs, pourraient être confrontées au dire et au faire du personnel politique mis en scène dans leurs récits. Les thèmes politiques sur lesquels ils jettent leur dévolu sont une indication de leur perception critique, voire dénonciatrice de la *praxis* politique réelle, dont les univers imaginaires inventés et fictionnalisés en sont les représentations. Que doit-on entendre par « thème» et « thématiser », et de quoi les romans congolais à thématique plus ou moins politique parlent-ils dans les fables inventées par leurs auteurs ?

L'importance de la thématique politique dans les romans nous semble indiquée par la fréquence d'utilisation des thèmes dans les récits: soit comme sujet (matière principale de l'œuvre), motif (élément particulier d'un thème général), ou topos, ensemble de motifs circulant d'un auteur à un autre. Les thèmes en eux-mêmes comportent trois strates principales: d'abord une thématique personnelle constituée de thèmes fréquents chez un auteur, ses obsessions et ses hantises, ensuite une thématique d'époque constituée « par l'actualité politique, sociale, mais tout aussi bien littéraire et artistique » qui « reflète les idéaux d'une époque, ses chimères parfois …Elle en révèle les mensonges »[156]. La troisième strate est désignée sous le terme de « thématique éternelle», et réfère les thèmes les plus anciens qui gardent des résonances actuelles. Peut-être parlerons-nous alors avec Luis Borges de la littérature comme un palimpseste sans cesse regratté et sans cesse réécrit.

Selon le *Dictionnaire de l'Académie française,* thématiser consiste à *«* Rendre thématique, prendre comme thème de l'activité mentale, comme objet intentionnel.*»* La thématisation est l'« Action de thématiser, le résultat de cette action ». Le thème pour sa part est ainsi défini : «Sujet, matière, proposition que l'on entreprend de prouver ou d'éclairer.» Au figuré et familièrement, un thème habituel ou favori est ce que l'on aime à répéter. Ce sens se rapproche de celui que le terme prend en musique : «phrase musicale qui sert de sujet à une composition, sur laquelle on fait des variations. »[157] De façon plus précise et circonscrite au texte littéraire ou à une œuvre, Eveline Martin définit ainsi le thème : « concept, notion faisant l'objet d'une recherche, d'une réflexion et donnant lieu à une représentation, un développement, synoptique ou critique (textuel, musical, iconographique ou gestuel. »[158] La thématisation, appliquée à la littérature congolaise, révèle de nombreuses facettes.

[156] Pierre Brunel, Claude Pichois, André Rousseau, *Qu'est-ce que la littérature comparée ?* HER/A. Colin, 2000, p.123.
[157] *Dictionnaire de l'Académie française*, 8è édition (1932-1935), repris par Wiktionnaire-Window Internet Explorer.
[158]Éveline Martin, « Thème d'étude, étude de thème », *L'analyse thématique des données textuelles. L'exemple des sentiments*, dirigée par François Rastier, Paris, Didier Érudition, 1995, p. 14.

Dans leurs romans, certains écrivains congolais choisissent de traiter des problèmes relatifs à la gestion de l'État, ou aux affaires publiques en général. Leurs approches du fait politique diffèrent, selon des facteurs susceptibles de créer chez les uns et les autres des écarts dans la perception de la thématique envisagée: le lieu d'énonciation, le statut sociopolitique de l'auteur, sa position dans l'espace littéraire et/ou politique congolais, et ses projets de conquête des différents champs littéraire, congolais, francophone ou mondial… En outre, la modalité du traitement d'un thème est déterminée par l'importance qu'il prend dans le récit. Tout le récit peut être focalisé sur la politique -ou un de ses aspects- en tant que sujet du roman, du début à la fin, et constituer la principale préoccupation des personnages les plus importants ; la politique sera ainsi à l'origine de l'évolution des situations et des actions déterminantes de l'intrigue. Les différents aspects du problème traité sont alors éclairés dans les récits par les artifices qu'offre le roman comme histoire, discours, et déploiement d'un univers possédant sa propre logique ainsi que ses lois internes. Des thèmes secondaires peuvent dériver de la problématique centrale de l'œuvre, et devenir dans d'autres romans des sujets principaux. Nombreux sont les thèmes récurrents dans les romans congolais ayant partie liée avec la politique, mais aussi avec des événements historiques, réservoirs inépuisables de sujets politiques ou de faits relevant des responsables aux affaires.

Les thèmes subissent de profondes transformations dans le roman à sujet plus ou moins politique, et il convient d'identifier les plus récurrents afin de les définir, les identifier, retracer leurs liens prépondérants, ce afin de dessiner leur évolution diachronique et synchronique dans un espace textuel, la Congolie et politique, le Congo Brazzaville. La thématisation des sujets politiques, ou historiques aux implications politiques, s'organise autour des axes théoriques et pratiques. Les grands concepts politiques ayant galvanisé les énergies du personnel politique mis en scène (la décolonisation, l'indépendance, la révolution, la démocratie) constituent la trame des récits dans des romans comme *Sans tam-tam, Dossier classé, La salve des innocents* ou *Lumières des temps perdus,* alors que les luttes dans les arènes politiques et la gestion du pouvoir occupent le devant de la scène dans la majorité des récits. À chaque axe correspond un faisceau de sous thèmes explicitant les différents aspects de la thématique centrale, pouvant être réinvestis à leur tour comme thématique principale par d'autres romanciers, selon leurs centres d'intérêts et préférences de l'heure.

Dans leur évolution, les thèmes à tonalité politique peuvent changer de statut ; ils peuvent se muer de sujet principal en simple motif sans importance notable dans la trame du récit d'un autre romancier, et vice-versa. Autrement dit, un thème politique, privilégié par un romancier et constituant la trame narrative de son (ses) roman(s) n'apparaîtra qu'en filigrane chez un autre écrivain, ou même

chez le même écrivain des décades plus tard. Des convictions sociales, politiques ou individuelles des romanciers constituent peut-être le nœud de l'énigme, et chaque écrivain est un cas particulier que nous découvrirons réellement en analysant ses romans. Il s'instaure ainsi dans l'univers romanesque congolais des « complexes thématiques » diversement investis selon les époques, les individualités, les espaces et les contextes. La constellation des thèmes politiques se lit de façon plus pertinente « en miroir » ou en perspective dans plusieurs fictions, dans certains cas où des complicités manifestes s'affichent explicitement ou implicitement. Il s'agira alors d'événements vécus intensément par des écrivains différents, et rapprochés par des circonstances précises. Les thèmes politiques, regroupés en réseaux thématiques, s'analysent en résonance des romans les uns sur les autres. Car, comme écrivent Brunel et alii, « une explication comparatiste cherchera même à être plus complète : au réseau thématique dans l'œuvre, elle ajoutera un réseau intertextuel qui dépasse l'œuvre, l'auteur et le domaine linguistique étudié »[159].

Henri Lopes, dans sa trajectoire littéraire, couplée avec celle du politicien, illustre différents aspects de la variabilité thématique liée aux contextes à la fois spatiaux et temporels. Des contextes particuliers peuvent aussi avoir des implications directes sur l'orientation thématique des ouvrages. Nous avons vu plus haut le cas de la censure des ouvrages ou des représentations théâtrales, qui a eu des retentissements fort différents selon la sensibilité des écrivains. Nous aurons à le repréciser à l'analyse des romans. Enfin, le contexte spatiotemporel est lié à l'expression des thèmes d'époque. Les écrivains nés autour des années 1940, c'est - à - dire qui ont atteint la majorité civile, ou sont déjà de grands élèves à l'avènement des indépendances africaines, ont par exemple tendance à privilégier la thématiques de l'indépendance et de la révolution congolaise dans leurs fictions. Citons dans cette perspective Sylvain Bemba, Tchicaya U Tam'Si, Henri Lopes, Guy Menga, Emmanuel Dongala, J.-P. Mabouka-Mboukou. La thématique de l'indépendance disparaît presque totalement des ouvrages des romanciers nés après les années 1950 et 1960 : Alain Mabanckou, Daniel Biyaoula, Léandre Alain Baker, Abia Marie-Louise, Henri Djombo. Ceux qui écrivent des romans historiques comme Dominique M'Fouilou ont leur propre méthode de documentation et de recherche des sources fiables, orales, écrites, picturales ou sculpturales. Les romans de M'Fouilou campent toutes les périodes, au gré de son inspiration et du domaine politique sur lequel il a choisi de s'investir. La façon de traiter les thèmes historiques dépend à son tour de la conception des auteurs, de leur rapport à la politique, à la langue française et aux événements choisis. La tonalité et les registres du récit (réaliste, merveilleux, imaginaire, ludique, parodique, ironique, tragique ou comique, etc.) trahissent dans une certaine

[159] Brunel et alii, *op. cit.*, p.121.

mesure la perception de l'auteur et oriente la réception du récit. Par exemple, la fictionnalisation de la vie de Matsocota, est différemment rendue dans les romans et récits : *Beto na beto. Le poids de la tribu* de Mambou Aimée Gnali, *Dossier classé* de Lopes, *Rêves portatifs* de S. Bemba, ou *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* de Tchicaya U Tam'Si. Il est certain que le contexte spatial a joué un rôle considérable sur la créativité des écrivains congolais de la diaspora en ce qui est de la littérature de la « migritude », et que la phratrie des écrivains a constitué un contexte à partir duquel certains ouvrages ont pu voir le jour.

Toutefois, quelle que soit l'époque concernée, on est frappé par un fait : l'engouement de nombre de romanciers congolais pour les problèmes politiques. Les thèmes les plus récurrents concernent l'exercice du pouvoir, la gestion des pays imaginaires inventés dans les fictions. Les trois décennies de 1970 à 2000 mettent en avant la dictature, la domination traditionnelle d'une ethnie qui s'accapare de tout le patrimoine national et le confisque égoïstement, la violence politique, surtout dirigée contre l'opposition, les morts d'origine politique, la peur et l'insécurité, la survie difficile dans un environnement hostile, etc. Avec les guerres civiles ayant abouti à la mise « *à feu et à sang* » tout le pays, et particulièrement Brazzaville,une nouvelle thématique s'impose à partir de 2000 dans les fictions : le roman de la guerre. Une nouvelle orientation, amorcée avec le roman de Noël Kodia-Ramata [160] est approfondie par le premier roman de Katia Mounthault qui vient d'être publié[161]. Le choix de la perspective narrative des deux auteurs se ressemble : la narration à partir de personnages adultes s'interrogeant sur la « folie meurtrière » des milices, mais aussi sur l'avenir du pays. La réflexion sur les conflits introduit du coup le thème de l'après-guerre avec ses conséquences qui s'annoncent particulièrement rudes et éprouvantes pour le petit peuple.

Notons, avant l'analyse des représentations de la politique, que les variantes thématiques dans le choix des sujets politiques sont tributaires de facteurs divers. Les variantes peuvent être générationnelles, historiques, personnelles, ou simplement conjoncturelles. L'orientation donnée au traitement des problèmes politiques est, peu ou prou, influencée simultanément ou de façon sélective, par le lieu d'énonciation, l'appartenance ou non au champ politique, la position qu'on y occupe, l'image que l'écrivain aimerait projeter de lui dans la société, ou, ne l'oublions pas, par ses fantaisies personnelles. Dans une large mesure, l'univers romanesque des romanciers du Congo Brazzaville s'intéressant aux thèmes liés à l'exercice du pouvoir apparaît souvent comme le terrain privilégié d'une lutte politique acharnée, d'autant plus féroce que c'est le seul endroit où il soit encore possible de s'adonner au libre débat et à l'expression directe, refusés dans la *praxis* politique réelle. Guy

[160] Noël Kodia-Ramata, *Les enfants de la guerre. Éteindre le feu par le feu ?* Paris, Menaibuc, 2005.
[161] Katia Mounthault, *Le cri du fleuve*, Paris, L'Harmattan, juin 2010, 172 p.

Menga, dans une interview à la première partie de ce travail, nous a expliqué comment la censure contre son œuvre théâtrale et narrative l'a poussé à prendre la posture de l'opposant pour vitupérer les tares de la gestion calamiteuse en postcolonie congolaise. La même mesure a produit chez Jean-Pierre Makouta-Mboukou une verve satirique plus mordante encore après l'ouvrage incriminé, *En quête de la liberté* (1970). Il est évident que *Le Contestant ou un pasteur chez les Carmélites* (1973) est d'une charge plus impétueuse et corrosive ; le roman emprunte même le ton pamphlétaire dans sa stigmatisation d'un régime politique barbare et inhumain que ses adeptes, dans un triomphalisme ahurissant, appellent le « socialisme scientifique ».

Des mutations dans la perception d'un fait politique peuvent se faire avec l'évolution des situations dévoilant la réalité du phénomène, idéalisé à son apparition, comme l'indépendance ou la révolution, mais sévèrement dénoncé par la suite à cause des dérives constatées. Les convictions sociales, politiques ou individuelles des romanciers dont les yeux se sont dessillés peuvent les amener à une révision plus ou moins radicale de leurs postures d'écriture. Une illustration est fournie par trois romanciers : Henri Lopes (de *Sans tam-tam* (1977) à *Dossier classé*(2002), Emmanuel Dongala (de *Un fusil*…(1973) à *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* (1998)en passant par *Le feu des origines* (1987), ou Dominique M'Fouilou (de *Vent d'espoir sur Brazzaville*(1991) à *La salve des innocents* (1997). Enfin, la pratique de la phratrie est susceptible de pousser des romanciers exerçant leur activité d'écriture *in vitro*, à avoir des audaces qu'ils ne se seraient jamais permis si pareil cadre de soutien mutuel n'existait guère. Sony Labou Tansi n'aurait sûrement pas, tout en résidant dans son pays, écrit ses romans contre la dictature du parti unique, qu'il appelait irrespectueusement le parti punique, s'il n'était assuré par avance du soutien politique de Tati Loutard, de Sylvain Bemba et de Henri Lopes, ou de bien d'autres protecteurs, alors bien placés parmi les hiérarques politiques du moment. Nous devons toutefois nuancer cette assertion en rappelant que les satires les plus féroces des dictatures, qu'elles relèvent des régimes marxistes militaires ou de l'ère démocratique multipartiste, ont été écrites non seulement par les romanciers de la diaspora, mais aussi par ceux de l'intérieur. Emmanuel Dongala qui résidait pourtant au Congo Brazzaville a publié *Jazz et vin de palme* ou *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*, et Sony Labou Tansi l'ensemble de son œuvre romanesque, où il s'est ouvertement positionné contre les dictatures et les violations des libertés individuelles, d'où qu'elles viennent.

Chapitre 1 : De la décolonisation à l'indépendance, une faillite

A travers les romans congolais des années 1970 à 1990, et même au-delà, se dessine l'histoire politique congolaise et africaine, perçue à travers l'expression romanesque diversifiée selon les auteurs. La politique, conçue comme art ou manière d'exercer le pouvoir, de s'occuper des affaires publiques, s'origine dans un fait capital. Le passage de la colonisation à l'indépendance s'est effectué sous l'œil très vigilant et intéressé du colon qui semble avoir tout manigancé à son profit.

Le malheur francophone, -disons « la malédiction francophone », pour utiliser le titre d'une collection d'articles regroupés d'Ambroise Kom, trouve son fondement et ses bases très enracinés dans le phénomène colonial qui a constitué l'objet essentiel du roman nationaliste des années 1950 à 1960. A telle enseigne que, longtemps après les indépendances « octroyées » des années 1960, certains écrivains, sans être nécessairement passéistes, continuent à faire de l'ère coloniale ou de la colonisation tout court la thématique centrale de leurs oeuvres romanesques. Les trois premiers romans de Tchicaya U Tam'Si, bien que publiés en 1980, 1982 et 1984, situent le cadre de leur action à la période coloniale. Seul le dernier, publié en 1987, a pour cadre l'époque postcoloniale. Il est, avec Sylvain Bemba, l'écrivain dont la transition de la colonisation à la décolonisation a le plus retenu l'attention, respectivement dans *Les phalènes* et *Rêves portatifs*. D'autres romans ont évoqué cette période à grands traits, comme *Le feu des origines* (1987) d'E. Dongala, et même *Dossier classé* (2002) de H. Lopes. Guy Ossito Midiohouan estime pourtant que les romans écrits à la période postcoloniale sur la colonisation «...contribuent sans nul doute à une meilleure compréhension de cette période coloniale qui exerce un grave déterminisme sur l'évolution actuelle du continent africain »[162].

Quand, à l'indépendance le rideau se lève sur les nouveaux maîtres de céans, les romanciers semblent dire à travers les personnages incarnant les nouveaux rôles de dirigeants de l'Afrique

[162] Guy Ossito Midiohouan, *L'Idéologie dans la littérature négro-africaine*, Paris, L'Harmattan, 1986, p.206-207

postcoloniale : « Rien que des pantins ont été choisis et avec minutie. » Et les nationalistes qui ont échappé à la répression coloniale auront maille à partir avec les nouvelles dynasties de l'Afrique indépendante. Si malgré toutes les prévenances coloniales les vrais patriotes ont réussi à prendre le pouvoir, les forces de la réaction néocoloniale veilleront à faire régner « l'ordre » en utilisant toutes les manœuvres possibles. De même les jeunes loups tentés par la politique devraient, à partir des mésaventures et tragédies de leurs aînés téméraires, savoir de quel côté se situer pour avoir la vie sauve. Pas surtout celui de Lumumba, à moins qu'ils ne veuillent finir tragiquement comme ce téméraire imprudent. Ainsi la violence coloniale ensuite post indépendance s'assurera que la néo-colonie est solidement implantée et les agitateurs - hier « communistes », aujourd'hui intellectuels idéalistes - n'ont plus qu'à se tenir tranquilles. Car la machine répressive de la postcolonie semble si perfectionnée et les mécanismes de la mise au pas des récalcitrants si bien ajustés qu'aucune escapade n'est plus possible. Les salles de tortures - salle de vérité, Kilimandjaro et autres lieux carcéraux -sont là pour briser toute velléité de révolte ou d'écart par rapport à la «norme » imposée au peuple par les dirigeants, plutôt des « néo-colons » de l'Afrique contemporaine, inspirés et peut-être encouragés par leurs pairs métropolitains. Du moins le silence des Occidentaux sur les exactions des dictateurs africains pourrait s'interpréter comme un laisser faire, malgré le principe de non ingérence souvent invoqué. Car, lorsque leurs intérêts sont en jeu, c'est toute une autre théorie, opposée, qui est brandie pour justifier l'intervention armée : le droit d'ingérence, comme en Libye...

1.1. La transition à l'indépendance : les dessous d'une décolonisation escamotée et la promotion d'une mentalité servile

Dans les romans congolais postcoloniaux, la transition entre la colonisation et l'indépendance ne constitue pas souvent un sujet principal dans les romans, mais plutôt une évocation plus ou moins rapide ; elle peut servir de métalepse narrative expliquant un aspect de la problématique du macro récit. Tel n'est pas le cas dans les romans sénégalais où Sembène Ousmane consacre à ce tournant historique plusieurs ouvrages dont particulièrement *L'Harmattan*,[163] mise en fiction du référendum gaulliste du 28 septembre 1958 dans les colonies françaises d'Afrique. Ce fut un événement historique de la plus haute importance pour l'avenir de cet espace resté sous domination française, sous son mandat ou sa tutelle, ce qui ne changeait rien dans la politique menée sur place. En ce qui concerne le

[163] Sembène Ousmane, *L'Harmattan,* Présence Africaine, 1964.

Cameroun, Mongo Béti dans sa série rubéniste[164] s'est longuement penché sur les origines de la situation postcoloniale des pays africains. Il a estimé qu'elles se situent non en 1960, mais bien avant, pendant les années qui suivirent l'accès des pays africains à la souveraineté internationale. Il est symptomatique que le romancier camerounais ait précédé sa production romanesque de la période postcoloniale d'un essai politique très virulent, *Main basse sur le Cameroun. Autopsie d'une décolonisation.*[165] C'est dire l'importance qu'a revêtu la période précédant les indépendances aux yeux de certains intellectuels et écrivains africains.

Les romanciers congolais n'ont pas fait de la marche vers l'indépendance la matière principale de leurs romans. Les passages relatifs à cette transition permettent toutefois d'avancer que la décolonisation a été « escamotée » au Congo Brazzaville, et qu'une mentalité servile a été encouragée à travers le culte de la citoyenneté française pour laquelle se battaient les Congolais, au lieu de lutter pour leur indépendance. La promotion des personnalités favorables à la métropole et la réduction à néant de l'opposition éclairée a fini par saper les fondements d'une indépendance décriée par les étudiants engagés et révolutionnaires issus de la Fédération des Étudiants d'Afrique noire en France (F.É.A.N.F.), ou de l'Association des Étudiants congolais (A.E.C.). Ceux-ci, comme nous l'avons vu plus haut, étaient souvent de retour pendant les vacances scolaires au Congo pour conscientiser leurs compatriotes sur les enjeux des échéances politiques en vue (Communauté franco-africaine de 1958 et indépendance, par exemple). Mais leur action n'a pas pu renverser la tendance pro coloniale de la population, encore dominée par des réflexes d'assistés et par la mentalité coloniale savamment instillés dans l'esprit des Mossikanais dans *Dossier classé* d'Henri Lopes. Celui-ci, ainsi que Guy Menga, Tchicaya U Tam'Si et Sylvain Bemba ont, entre autres, créé des situations et séquences relatives à la transition vers l'indépendance, dans certains de leurs romans, et avec des éclairages divers. Après avoir évoqué la perception des deux premiers, nous nous arrêterons plus longuement sur Sylvain Bemba dont le roman, *Rêves portatifs,* consacre des séquences plus importantes à la transition entre la colonisation et l'indépendance.

Persistance d'une mentalité servile: Quelques explications : Guy Menga, H. Lopes et Tchicaya U Tam'Si

[164] Mongo Béti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, Paris, Bûchet/Chastel, 1974 ; *Remember Ruben*, Paris, 1974. *La ruine presque cocasse d'un polichinelle*, Paris, Éditions Peuples Noirs Peuples Africains, 1979.
[165] Mongo Béti, *Main basse sur le Cameroun. Autopsie d'une décolonisation*, Paris, Maspero, 1972.L'essai fut interdit immédiatement sous les instructions du président camerounais de l'heure, Ahmadou Ahidjo, et un procès fut instruit contre l'auteur qui, déchu de sa nationalité française, s'exila au Canada. Il gagna par la suite le procès qu'il intenta contre le gouvernement français et recouvrit sa nationalité française perdue.

Dans *Case de Gaulle* de Guy Menga, l'image de « l'Homme de Brazzaville » est envahissante dans le récit, bien que diversement reflétée. La construction du roman est conçue de telle sorte que la vénération sans borne du Général fasse progressivement place à une sorte de désaffection. Le culte voué par Kibélolo pour De Gaulle au début du récit le conduit à des excès de comportement, à une violence vraiment démesurée contre sa femme. Celle-ci s'est sentie délaissée au point de parler, dit-elle à son mari, «des infidélités que tu me fais avec de Gaulle.» Elle se montre réellement jalouse de la primauté qu'accorde son mari à ce dernier, et qui a fini par mettre en péril l'harmonie de leur foyer. Elle est écoeurée par le fanatisme de Samuel Kibélolo qui vient de casser le poste radio resté muet au moment du discours du Général :

> …Et tout ça à cause de de Gaulle ! Il a suffi qu'il revienne en Afrique pour que tout soit bouleversé dans ta vie et dans celle de notre foyer ! Pour que mes plans soient gâchés !...hi !...hi !...Voilà où conduit le fanatisme, Samuel…On oublie jusqu'aux siens, jusqu'aux choses essentielles dans son ménage[166].

Pour le matswaniste Kibélolo, de Gaulle serait l'incarnation de la générosité et porterait à l'endroit des Africains un amour désintéressé, et il serait indiscutablement l'homme qu'il faut pour l'Afrique. Le narrateur rend ainsi cette admiration à la même page par un chapelet d'éloges mettant en relief ce que les matswanistes considéraient comme des faits indiscutables au crédit du président français :

> De Gaulle, l'ami des Africains, son idole, celui par qui arrivait la libération sous toutes ses formes. De Gaulle qu'il considérait comme le défenseur des libertés et de ceux qui en étaient privés. De Gaulle son héros qui avait rompu les chaînes de l'esclavage là-bas, dans son pays et qui s'apprêtait à aider les Africain à rompre les leurs !

Selon Kibélolo, de Gaulle, un être exceptionnel et irremplaçable serait, après Matsoua, le messie et la planche de salut des Africains ; il l'a fait savoir à sa femme Dinamona qui, lasse de ce héros français, « exprima l'envie de goûter un peu du Roi des Belges.» La réponse, cinglante, lui fut donnée d'une voix féroce et rageuse :

> Ne recommence plus jamais cela, Dina. Jamais ! On ne se lasse pas de de Gaulle. Et on ne peut pas le remplacer par qui que ce soit, fût-il le Roi des Belges. Il n'existe pas là-bas en Métropole, je dis bien il n'existe pas là-bas, ni à Paris, ni à Bordeaux, ni à Marseille, ni dans les pays voisins, un chef blanc de la facture de de Gaulle. Il n'existe pas là-bas un homme blanc qui se soucie tant de nous et de notre avenir ; un homme blanc qui nous aime comme lui nous aime (…)…qui ait accordé tant d'importance et d'attention aux paroles sensées de Ta Matsoua[167].

De Gaulle est en effet, en Afrique noire, associé à la décolonisation et aux indépendances. Et pourtant, il aura combattu celles-ci jusqu'à la dernière minute, avant d'être acculé à en accepter le principe. Pour la France coloniale, il n'était point question de laisser les pays sous sa colonisation ou sous son mandat accéder à quelque autonomie que ce soit. La seule voie d'évolution offerte aux

[166] Guy Menga, *Case de Gaulle*, Paris, Karthala, 1984, p.17.
[167] Guy Menga, *op. cit., p.21.*

populations africaines était l'intégration dans la communauté française. R. Pleven résumait cette prise de position claire à la Conférence de Brazzaville, tenue à Brazzaville du 30 janvier au 8 février 1944 en ces termes : « Dans la France coloniale, il n'y a ni peuples à affranchir, ni discrimination raciale à abolir…Les populations d'outre-mer n'entendent connaître d'autre indépendance que l'indépendance de la France. »[168]

Dans la même logique de la domination française sans partage, de Gaulle réaffirmera avec force la détermination de la métropole de ne rien concéder sur le plan institutionnel aux Africains. Noël Ballif dans son ouvrage sur le Congo cite ces paroles de de Gaulle ayant orienté la Conférence de Brazzaville de 1944 :

> « Les fins de l'œuvre de civilisation accomplie par la France dans les colonies écartent toute idée d'autonomie, toute possibilité d'évolution hors du bloc français de l'empire. Toute constitution éventuelle, même lointaine, de self-governments est à écarter. » [169]

Et pourtant, l'image promue dans les masses africaines au sujet du général de Gaulle était celle du libérateur, et au Congo celle de « *l'Homme de Brazzaville* », celui qui a apporté l'indépendance et la liberté aux peuples noirs d'Afrique. Il s'est même institué un culte pour cet homme à la taille hors du commun, voire tout un mythe. Guy Menga dans son roman *Case de Gaulle* rend l'importance prise par de Gaulle au Congo, mais aussi les ambiguïtés que cette vénération cache. Il prend ses distances vis-à-vis du couple Kibélolo-Dinamona à partir d'un style ironique et comique. D'ailleurs, l'une des images fortes du roman vers la fin reste celle de Kibélolo qui jette le journal à l'effigie de de Gaulle dans la poubelle, geste intrigant pour les agents de la force publique et des infirmiers l'observant. Le matsouaniste fait volte-face, et désormais promet à sa femme de lui réserver la préséance jadis ravie par son culte aveugle du général : «Les rôles sont désormais renversés, Dina. Tu passeras dorénavant la première et deviendras le principal objet de mes préoccupations. **Je crois en effet qu'il ne faut pas être plus royaliste que le roi.** »[170]

Toutefois, le seul fait pour l'auteur d'avoir situé de Gaulle au cœur de la problématique de son roman atteste d'un fait : de Gaulle appartient à l'imaginaire du Congo au même titre que Matsoua, ou Kimpa Vita, Lumumba Patrice... Dans un article, Roland Pourtier exprime des vues similaires : « De Gaulle, après Brazza, fait figure de héros légendaire ; l'un et l'autre ont leur place dans la mémoire collective et participent ainsi à la fondation de l'identité congolaise.»[171]

---

[168] Cité par Henri Grimal, *La Décolonisation de 1919 à nos jours (1965).* Rééd. Éd. Complexe, 1985, Bruxelles.
[169] Noël Baliff, *Le Congo*, Paris, Karthala, 1993, p. 92/93.
[170] Guy Menga, *Case de Gaulle*, Paris, Karthala, 1984, p. 222(C'est nous qui soulignons).
[171] Roland Pourtier, « 1997 : les raisons d'une guerre incivile », *Afrique Contemporaine*, n° 186, 2ème trimestre 1998, p.8.

A condition, toutefois, que cette image ne soit pas simplement occultée, et que l'histoire et la littérature en restituent les diverses facettes, même contradictoires. L'imaginaire populaire ne sait pas faire le discernement entre les faits réels et l'illusion engendrée par la propagande coloniale ou les milieux acquis à la cause de celle-ci. Le roman de Guy Menga essaie de sortir les matswanistes de leur admiration béate du Général de Gaulle qui aura réussi à préserver intacte son aura au Congo Brazzaville, transformant de ce fait les revendications indépendantistes des nationalistes et étudiants progressistes en pur verbalisme sans impact sur les masses populaires.

Guy Menga dans une interview qu'il nous a accordée explique la raison de la sympathie dont jouissait de Gaulle au Congo Brazzaville. Répondant à une question sur le vote massif en faveur du « OUI » pour le Référendum gaulliste du 28 Septembre 1958, il nous a confié dans l'interview déjà mentionnée :

> «Vous savez, chez nous, de Gaulle est un homme de la famille. On l'appelle au Congo l'Homme de Brazzaville, parce que pendant la deuxième Guerre, l'autre capitale de la France libre était Brazzaville. Voilà pourquoi la campagne a consisté à dire « Oui au Référendum », et « On ne peut pas dire non à de Gaulle. »

L'emprise de l'admiration pour de Gaulle s'est même muée en un véritable culte. Ainsi, nous a confié Guy Menga, les matswanistes, pourtant réputés pour leur résistance anticoloniale, pendant la célébration de leurs offices, avaient dans leurs temples toujours deux photos : une de Matswa, et une autre du général De Gaulle. Celui-ci était, selon eux, un ami de Matswa et du peuple congolais, un grand homme digne de vénération. Dans leur croyance, Matswa n'est pas mort, puisqu'on n'a jamais vu sa tombe ; il reviendra libérer le Congo. De Gaulle a donc été associé au Congo Brazzaville à un certain imaginaire épique, car sa présence à Brazzaville a correspondu à l'annonce de grands événements en A.E.F.

Dans son roman *Case de Gaulle*, Guy Menga met en cause le culte du général de Gaulle pratiquée par les matsouanistes et en dénonce la naïveté. Ils faisaient du Général le compagnon de lutte de Matsoua, celui qui allait réaliser l'idéal de libération réelle des Africains, à savoir l'indépendance. Ils ne comprenaient rien aux manœuvres coloniales et n'avaient point atteint le degré de conscientisation des étudiants congolais de retour au pays durant les vacances universitaires, ou celui des militants nationalistes de *L'Harmattan* de Sembène Ousmane, Lèye ou surtout Tioumbé, la femme rebelle aux idées progressistes. C'est ce qui explique le revirement final de Kibélolo dont les yeux se sont enfin dessillés. L'auteur nous a confié à ce propos :

> …Les matswanistes étaient convaincus qu'il n'y avait que les mauvais colonisateurs qui étaient au Congo, et que de Gaulle était plutôt d'accord avec Matswa…Ce que je vois dans *Case de Gaulle*, c'est ce matswaniste qui, lui, reste convaincu que malgré tout on ne peut pas se passer de de Gaulle. Les matswanistes ne comprennent pas le jeu politique, et ils se disent : « Non, Matswa est avec de Gaulle.»…Et je me suis dit : « Tiens, voilà des naïfs qui croient fermement que le salut peut venir par de Gaulle.»

Cette position de Guy Menga est généralement celle des intellectuels rentrés de leur formation d'Europe, de Chine, d'U.R.S.S., ou même de Cuba à l'approche de l'indépendance du Congo ou juste après celle-ci. Ils connaissaient parfaitement les visées de la mission coloniale de la France en Afrique. Depuis l'étranger, ils étaient imprégnés de l'idéologie anticolonialiste et s'impliquaient dans la lutte pour l'indépendance véritable dans les mouvements estudiantins telle la F.É.A.N.F., ou dans des journaux engagés comme *L'Étudiant d'Afrique noire* la revue *Action congolaise,* pour se limiter à l'exemple français. « **La Loi-cadre est un leurre, une poudre aux yeux, un artifice pour renforcer la pression française sur les peuples colonisés**» : telle est la conviction de Lazare Matsocota dans cette revue, par laquelle ce brillant intellectuel attirait à cette époque l'attention sur le vrai statut de « l'autonomie » accordée aux pays africains dans la Communauté franco-africaine imposée en 1958 à ses colonies par de Gaulle, et qui allait les conduire à l'indépendance dans les années 1960, transformée en «souveraineté» nationale et internationale. Amady Aly Dieng signale aussi dans son essai consacré à la Fédération des Étudiants d'Afrique noire en France(Féanf)un article de Lazare Matsocota, alors étudiant en droit : « La Communauté et l'égalité franco-africaine». Là, il dénonce l'esprit servile des hommes politiques des douze états africains de la Communauté. Notons que le sujet a nourri un débat si important que la revue estudiantine lui a consacré un numéro spécial en décembre 1959, dont l'éditorial en dit long sur son esprit combatif : « La lutte continue !»L'influence de la présence de ces étudiants a été déterminante dans l'orientation socialiste du pays après l'indépendance, comme nous l'avons vu à la première partie de ce travail. Mais l'imaginaire populaire ne sait pas faire le discernement entre les faits réels et l'illusion engendrée par la propagande coloniale ou les milieux acquis à la cause de celle-ci. Le roman de Guy Menga essaie de sortir les matswanistes de leur admiration béate du Général de Gaulle qui aura réussi à préserver intacte son aura au Congo Brazzaville, transformant de ce fait les revendications indépendantistes des nationalistes et étudiants progressistes en pur verbalisme sans impact sur les masses populaires. Disons qu'avant l'indépendance, l'effet de Gaulle embuait encore les esprits dans l'enivrement, maintenant les Congolais dans un intense désir d'assimilation, et surtout, dans la recherche effrénée de la « *citoyenneté française* ».

Henri Lopes, dans *Dossier classé,* évoque en rétrospective cette tendance bien ancrée dans les mœurs des Brazzavillois « évolués » de la fin des années 1950 dans plusieurs séquences de son roman. « Les Parisiens », comme on appelait les étudiants de la fin des années 1950 venus de France pour les grandes vacances, avaient pourtant animé des tribunes devant des parents très attentifs à leurs discours

enflammés qui vitupéraient le colonialisme finissant, tout en dénonçant ses intrigues et ses ruses. Les harangues enflammées de Bossuet Mayélé, « un Jaurès à la peau noire » aux dires de son ami Goma, n'ont pas pu vaincre les réticences de la vieille génération, mal préparée psychologiquement après des décennies de larbinisme. Ils « demeuraient sceptiques et ressentaient un malaise à entendre prononcer le mot d'Indépendance.» Leur argumentaire mettait en exergue l'incapacité technique des Mossikanais, et leur manque d'esprit de responsabilité : « Dipanda ? Mais nous ne savons même pas fabriquer une aiguille, les enfants. Faut pas chasser les Baroupéens, faut pas, faut pas…Suffit seulement d'utiliser le même **papier** qu'eux, celui de citoyens français »[172].

Le refus d'autonomie et d'indépendance des Africains trouve sa justification dans l'éducation coloniale, par laquelle la métropole visait la complète sujétion du Noir. A la période coloniale, elle a bien pris soin de sélectionner une frange de la population africaine pour lui inculquer certains complexes : celui de la supériorité « naturelle » de la race blanche, et, parallèlement, celle de l'infériorité de la noire. Dans un roman antérieur à *Dossier classé,* Lopes décrit une scène de rébellion matée par les milices coloniales qui se sont livrées à un vrai carnage, tirant « sans sommation sur tout macaque qui tentait de sortir du quartier indigène.» Le narrateur rapporte en discours indirect les propos d'un milicien de la troupe coloniale:

> Ce qu'ils craignaient, expliquait-il [un des miliciens blancs], ce n'était pas les pauvres nègres abrutis de La Kouanga, qu'on obligeait à monter en première ligne avec leur pitoyable sagaie. Non, les plus dangereux, c'étaient les **évolués**, ces ingrats, ces salopards que la France avait extraits de leur merde, en leur apprenant à lire et à écrire et qui maintenant, à titre de reconnaissance, leur chiaient dans la main[173].

Dans cette révolte, les évolués, organisés en « commandos de terroristes et de saboteurs», sont les plus redoutés par les Blancs. Ils constituent à leurs yeux une véritable hantise, car ce sont des « kommunisses entraînés à Moscou. Congolais et Camerounais pour la plupart, et quelques Saras, en moins grand nombre.» Ainsi, toute tentative de remise en question de l'ordre colonial a été combattue avec férocité, et le mythe de la suprématie blanche devait s'imposer comme la seule réalité irréfutable. La présence des « évolués » aux idées révolutionnaires ou progressistes constituait en elle-même une entrave à la préservation du statu quo. L'esprit de soumission des Africains qu'on relève dans les romans apparaît donc comme la résultante d'une éducation scientifiquement dosée, et faisant du Blanc la seule planche de salut du Noir. Certains Africains ont tellement été imprégnés par le mépris de tout ce qui est africain qu'ils en ont gardé la mentalité de dépendance à l'égard du colonisateur.

[172] Henri Lopes, *Dossier classé*, Paris, Seuil, 2002, p.98 (souligné dans le texte. Idem pour les citations ci-après).
[173] Henri Lopes, *Le Lys et le Flamboyant*, Paris, Seuil, p. 180(Le soulignement est de l'auteur).

La même idée revient dans *Dossier classé*. Elle met en relief les ambiguïtés cachées derrière le mythe de l'assimilation, dont l'actualisation du contenu social et politique, à savoir la fameuse citoyenneté, n'était qu'une illusion pour détourner les Mossikanais du combat légitime pour leur autonomie et leur libération : « L'Indépendance prit les **évolués** de court. Ils l'acceptaient avec scepticisme ; ils se seraient bien accommodés d'un statut de citoyens français qu'on leur refusa jusqu'au dernier jour, hormis quelques exceptions… »[174]

La peur de se prendre en charge et d'assumer leur destin a induit dans la population africaine des attitudes fort éloignées de celles prônées par les étudiants révolutionnaires. Ils n'ont pas suivi jusqu 'au bout leurs enfants malgré leur éloquence et la pertinence de leurs propos. L'illustration en a été donnée par le Référendum gaullien du 28 septembre 1958 qui a vu, dans la réalité, le OUI à la Communauté française l'emporter par 79% des voix. Goma, admirateur de son ami Bossuet, compare leurs vacances à Brazzaville à la fête qui ne change rien au cours normal des événements, car, une fois passées, «la vie reprenait son cours, comme avant » :

> Nous sommes revenus en 1957, et les parents qui avaient applaudi à tout rompre et poussé des youyous à la Maison des Anciens Combattants, votèrent **oui** lors du référendum de 1958, c'est-à-dire non à l'Indépendance ! Par peur, ils avaient en un tournemain renié leur adhésion à Mayélé. Des Zoulous, quoi[175].

Les Mossikanais dans leur majorité, n'étaient pas acquis à l'idée d'indépendance, et n'en ont pas fait une affaire sérieuse. Le conditionnement psychologique auquel étaient soumis les Mossikanais, les pressions subies depuis les manuels scolaires, et la menace pesant sur toute personne indexée d'opposant, exposé du coup à la déportation ou à l'emprisonnement dans des geôles inhumaines, ont pu inhiber les ardeurs combatives des « parents » des étudiants. Les intellectuels progressistes étaient en quelque sorte en avance de quelques années sur les idées libertaires qui triompheront à partir de 1963. Leurs parents étaient dominés par le poids d'une subordination séculaire et renforcée par la violence coloniale à laquelle ils n'osaient s'opposer et risquer ainsi leur vie : « Éduqués et formés sous la colonisation, ils y avaient subi des humiliations liées à leur couleur de peau. Ils avaient lutté pour se faire reconnaître des droits fort simples. L'idée de revendiquer l'Indépendance ne les avait pas effleurés. À l'époque, ils n'aspiraient qu'à devenir des citoyens français »[176].

---

[174] Henri Lopes, *Dossier classé op. cit*., p.169.
[175] Henri Lopes, *op. cit*., p.99.
[176] Henri Lopes, *op. cit*., p. 168.

Que ce soit dans le roman cité de Guy Menga ou dans ceux de Henri Lopes, nous pouvons parler de la persistance chez certains Africains d'une mentalité servile et de l'absence d'un vrai esprit de lutte libératrice. Contrairement aux autres territoires de l'empire français d'Afrique noire de la sous région Afrique Équatoriale française (AEF) ou de l'Afrique Occidentale française (AOF), on serait tenté d'affirmer que la décolonisation s'est passée dans le calme et la négociation, et presque sans heurts violents, à l'opposé des romans de Mongo Béti, Ferdinand Oyono ou Sembène Ousmane. La vérité est toute autre, car ceux qui ont vécu l'événement historique parlent d'une « décolonisation escamotée », pour imiter le titre d'un essai de Guy Menga, *La Transition escamotée*.[177] Deux romans, ceux de Tchicaya U Tam'Si et de Sylvain Bemba, respectivement *Les phalènes* et *Rêves portatifs*, donnent à la transition vers l'Indépendance des éclairages différents.

Dans *Les phalènes* le héros, Prosper Pobbard est un leader nationaliste, dirigeant du Parti Progressiste Congolais à l'approche de l'Indépendance. Au référendum gaulliste de 1958, il dirige son parti, opposé à l'option de la « Communauté française », en vrai nationaliste, à l'instar des militants de *L'Harmattan* de S. Ousmane battant campagne pour le « NON » au référendum, c'est-à-dire pour le« OUI » à l'Indépendance sans délai. Il s'illustre entre autres par la rédaction de la pétition contre le Rassemblement Démocratique Africain (R.D.A.) d'Houphouët Boigny, et pour son intense activité en faveur de l'accession immédiate de son pays à l'indépendance.[178] Il perd donc les élections, et, mis en cause pour son nationalisme jugé outrancier et pour son « communisme », il tombe en disgrâce dans son propre parti, et est écarté du processus historique et politique de son pays, donc de la course au poste de Premier Ministre du Gouvernement autonome dans la Communauté. C'est à son rival du PPC, Dieudonné Pambault, qu'incombera la tâche de conduire le pays à l'Indépendance. Notons aussi l'important rôle joué par le clergé catholique à travers le Révérend Nicéphore Évagre, évêque de Brazzaville dans la fiction. De collusion avec les milieux coloniaux conservateurs et de la centrale du R.D.A., il soutiendra, avec le reste du clergé, son dauphin, l'Abbé Lokou, un de leurs pairs, dans l'éviction du PPC de Prosper Pobard[179], ayant comme conséquence immédiate son éloignement de la scène politique congolaise.

A la lecture de *Les phalènes*, nous pouvons parler d'un complot feutré contre Prosper, et des pièges que ses propres camarades du PPC lui ont tendus en le poussant vers l'extrémisme. Il a surtout posé un acte certes osé, mais considéré alors comme une provocation ostentatoire et un crime

[177] Guy Menga, *La Transition escamotée*, Paris, L'Harmattan, 1997.
[178] Tchicaya U Tam'Si, *Les phalènes*, Paris, Albin Michel, 1984, p.188.
[179] Tchicaya U Tam'Si, *Les phalènes*, p.209.

inacceptable par la métropole : contrecarrer la politique gaulliste de la décolonisation. Dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, le romancier fait aussi allusion à la décolonisation, et en dévoile certaines faces cachées. Il avance que les colonisateurs ne sont point partis, car ils tiennent à leurs positions en Afrique pour diverses raisons - économiques, politiques et stratégiques :

> La Belgique, la France, qui ont décolonisé malgré elles (mais ont des arrière-pensées qui ne trompent personne), la Belgique et la France sont présentes, actives. Ont leurs pions (...).
> Le pétrole, la stratégie. Tout a un rôle dans la grande guerre de positions. Les enjeux sont imbriqués. Vaste jeu d'échecs, les pions se font l'illusion d'être les maîtres d'un jeu dont ils sont pourtant l'enjeu pitoyable**. Independa, cha-cha** ! dansait-on à Kin, Abidjan, Accra, Bangui, Brazza, Conakri, Cotonou, Dakar, Douala. La musique disait que **Independa** fut payée cash, à la table ronde, à Bruxelles. Or voilà c'était presque un marché de dupes. C'est l'acheteur qui avait été le vendeur à la solde, qui avait reçu monnaie de singe ! Il avait vendu son âme au diable et c'est toujours le diable qui mène le bal. Et c'est le damné qui danse. On triture, on manipule, à qui tue mieux l'espérance de ceux qui ont mis toute leur vie dans le combat[180].

Si Tchicaya U Tam'Si ne s'embarrasse point du lieu de sa fiction en gardant les noms historiques connus (Brazzaville, Congo, Pointe Noire…), Sylvain Bemba situe quant à lui son récit dans un lieu imaginaire, le pays des Palmiers dont les habitants, les Palmériens et Palmériennes, attendent beaucoup plus qu'ils ne préparent, l'indépendance de la Métropole française. Nous allons nous arrêter un peu plus sur ce roman, *Rêves portatifs*, qui s'attarde sur les manœuvres de l'administration coloniale pour perpétuer sa présence au pays des Palmiers.

1.1.2. La « douce » transition chez Sylvain Bemba et ses contours

Dans son roman *Rêves portatifs*, Sylvain Bemba met en évidence un fait saillant : le processus d'accès à l'indépendance, à cause des manigances de la métropole, ne pouvait que se terminer par sa décapitation. Car à l'approche de 1960, beaucoup d'Africains ont vu dans l'indépendance un "sésame ouvre-toi" du bonheur, conditionnés par les discours officiels répercutés par les média. Ainsi, la métropole a pris le soin de répandre partout par la radio la bonne nouvelle :

> Au pays des Palmiers, on se prépare fiévreusement, notamment à Inoco, la capitale. A travers le périmètre urbain de cette ville, les autorités ont implanté des écoutes collectives pour la radio. Des kilomètres de câbles tissent autour d'Inoco une toile d'araignée sonore dressant ses haut-parleurs sur les places publiques. La population inoquoise devient chaque soir une Oreille destinée à recevoir la semence de la parole officielle. Celle-ci a des accents prophétiques ; elle annonce le bonheur à crédit, le bien-être à la portée de toutes les bourses, la distribution illimitée de liberté[181].

Cependant l'indépendance au pays des Palmiers, nous fait voir Sylvain Bemba, est arrivée dans un climat d'ivresse et d'euphorie généralisée, artificiellement entretenue par les autorités

[180] Tchicaya U Tam'Si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, Paris, Seghers, 1987, p.228.
[181] *Rêves portatifs*, p. 8.

coloniales : « Les chaînes sont tombées en respectant la mesure d'un ballet soigneusement orchestré. On s'est déchaîné, mais dans la joie. On a tout cassé, mais uniquement les verres et les lampions ; On n'a tiré que des feux d'artifice. Le canon a grondé, mais d'allégresse. »[182]

En effet, l'événement aura été préparé non par les Africains, principaux concernés, mais par l'ancienne métropole qui tenait à continuer à jouer un rôle de premier plan après l'indépendance. Là se situe fondamentalement la problématique de celle-ci, selon Sylvain Bemba. Car pour assurer sa mainmise, la métropole a pris toutes les précautions pour installer au pouvoir le Parti des Indépendants, que rien ne prédisposait à une telle suprématie, au détriment du Parti des Nationalistes, vrai défenseurs de la cause de la nation palmérienne. La métropole pour arriver à ses fins a attisé les conflits régionaux et sociaux en développant chez les deux rivaux une haine mortelle, symbolisée par cet affrontement entre Ignace Kambéya et Edouard, ou par le match de football opposant dès le début du récit les deux équipes représentant les deux entités ethniques. Les Buffles-Blessés, équipe des gens de la plaine, sera battue par les Panthères, regroupant les joueurs des hauts plateaux. Au stade Coquery, alors que se joue le match de football, dans l'arène politique, on peut dire que la bataille politique est déjà gagnée par le parti des Indépendants. Celui-ci, formé par les gens des plateaux, a fini, avec l'appui des autorités coloniales, par contrôler tous les postes-clés de la vie politique et policière, et en tire une morgue rassurante de son usurpation du pouvoir. Les Nationalistes auraient bien voulu manifester, par une victoire de leur équipe, leur supériorité réelle sur le terrain politique d'où ils se croient injustement écartés. Dans la réalité, ils sont pour les gens des plateaux aux commandes des affaires publiques un objet de risée, qu'il faut brimer et humilier. À preuve, ce propos d'un membre du Parti des Indépendants: « Nous autres des hauts plateaux sommes décidés à rosser tous les arrogants en paroles et vaincus en politique, tout comme Trouet leur a cloué le bec ce soir en nous donnant la victoire d'un tir fumant. »[183]

La violence verbale dont font montre les "gens des plateaux" traduit au niveau textuel le conflit idéologique qui secoue le peuple palmérien à la veille du Grand Jour. Il se situe précisément dans la conception de la nature de l'indépendance par les Nationalistes, intransigeants et radicaux, et par les Indépendants qui, comble du paradoxe, jouent le jeu du colonisateur ainsi que l'analyse qui va suivre le prouvera. Si d'une part Kingaboua Yaya, fondateur et chef de file des Nationalistes, et d'autre part Mwamba Léonidas, le chef des Indépendants parlent tous de "l'indépendance", du "Lipanda", il convient de noter que le même vocable ne recouvre pas la même réalité. Nous comprenons pourquoi

[182] S. Bemba, *Rêves portatifs op. cit.*, p. 7.
[183] *Ibidem,* p. 27.

la bataille pour la même indépendance est si sanglante, car elle engage des intérêts diamétralement opposés.

En effet, le leader incontesté des Palmériens, - et l'auteur dans son texte nous le fait bien appréhender-, devait être sans conteste Kingaboua Yaya, bien connu pour ses démêlées avec l'administration coloniale. Surnommé alors "le Lion", il s'est manifesté par une activité militante débordante pendant les luttes anticoloniales au cours desquelles il s'est illustré par son goût du risque et sa témérité, d'où il a établi une renommée indiscutable. Le premier, il a mobilisé le peuple palmérien pour s'opposer à l'envoi d'un nouveau gouverneur des colonies dans leur territoire « où il s'était rendu tristement célèbre par ses exactions» :

> …Leader prestigieux, Kingaboua Yaya, surnommé King Yaya [...] possède l'étoffe d'un grand dirigeant politique, et il l'a prouvé en fondant le premier parti palmérien qui se veut représentatif de toutes les populations du pays.
> Sa carrière politique attint son apogée avec le succès total, à travers tout le territoire palmérien, du mouvement de désobéissance passive qu'il avait organisé en signe de protestation contre l'arrivée du nouveau gouverneur des colonies. La présence de ce dernier était un intolérable défi à la nouvelle politique de libération promise par la Métropole au lendemain de la seconde guerre mondiale[184].

Homme politique confirmé et expérimenté, King Yaya passait pour le défenseur acharné des faibles et n'hésitait pas à rosser "inévitablement le tourmenteur, qu'il fut blanc ou noir."*(2)* Il était, aux dires de son fils Cassius, "l'homme de tous les défis"*(3)*, téméraire et courageux. Malgré les douze ans d'écart de la vie politique, les Palmériens, qui l'avaient alors surnommé "Le Lion" se souviennent encore admirablement de lui : "King Yaya ne peut mourir. King Yaya est immortel"*(4))* disent-ils.

Mais le rêve des Palmériens ne coïncide point avec la triste réalité vécue par Kingaboua Yaya, réduit par les colons à ce que l'ancien leader appelle lui-même une mort politique. Quand la métropole s'est rendue compte qu'en octroyant l'indépendance, au début de l'année 1960 au pays des Palmiers, les Nationalistes en sortiraient vainqueurs, ils en ont retardé l'échéance pour se donner le temps nécessaire à leurs manipulations. Conduit à l'indépendance par les Nationalistes, les intérêts de la France auraient été mis en jeu. Il leur fallait donc trouver un paravent, un intermédiaire valable, le parti des Indépendances, monté et imposé sur la scène politique palmérienne en toute hâte. N'ayant pas réussi à opposer à King Yaya une formation politique viable, les colons ont feint d'accepter la victoire des Nationalistes, mais ont tendu à ceux-ci des pièges dans lesquels, grisés par leur victoire, ils sont tombés chaque fois. Les erreurs accumulées par King Yaya et ses partisans ont permis à

[184] *Rêves portatifs*, pp. 44-45.
(2) *Ibidem*, p.152.
(3) *Ibidem*, pp. 153 et 154, respectivement.
(4) *Ibidem*.

l'administration coloniale de prendre « sa revanche en frappant brutalement. King Yaya et ses amis furent écartés et remplacés par une autre équipe.»

La révolte des paysans de la plaine consécutive à ce bannissement des Nationalistes est suivie par une autre répression « d'une rare sévérité», ce qui ne les empêche point d'organiser de nouvelles émeutes à l'annonce de la condamnation à mort du leader nationaliste, contraignant alors les autorités à « commuer la sentence en une peine de travaux forcés à perpétuité.» Le coup de force colonial a déstabilisé la vraie opposition, et sa démonstration de force par la violente répression a sonné comme un avertissement aux autres Palmériens tentés par des velléités d'opposition à l'instauration d'un ordre néocolonial, seul dispensateur des « libertés », seul responsable du destin du pays des Palmiers. En fait, il s'agissait de mettre sur la sellette une personnalité maniable à souhait, comme la suite du récit le confirmera. Il était également question de se débarrasser des individus gênants pouvant faire entorse à la forme et au contenu de l'indépendance tels que voulus par la métropole dans ce pays. Et les partisans du parti nationaliste en étaient. Ils assisteront au processus de l'Indépendance en spectateurs blasés, frustrés et psychologiquement désarmés : « Le parti nationaliste ne put jamais se remettre de cette épreuve, ce qui permit au parti rival de gagner du terrain et d'occuper finalement une position dominante au seuil de l'indépendance »[185].

Son nationalisme intransigeant a valu à King Yaya d'être mis "sur la touche" par les autorités coloniales à l'approche de l'indépendance, avec ses principaux partisans, et d'être catalogué d'élément dangereux, tout juste pour l'empêcher de prendre en main les destinées de son pays. Pour en arriver à cette mort politique, le leader nationaliste s'est fait prendre à cause de sa méconnaissance de la psychologie vindicative du colon dès lors que son autorité est contestée. Écoutons-le se confier à son fils à la léproserie d'Eyoka :

> Par inexpérience, je suis tombé dans les années quarante dans le piège de la provocation, grisé par mes précédents succès. Je ne savais pas à l'époque que l'Administration coloniale, comme un éléphant, ne vous garde pas une seule dent, mais les deux défenses avec, en plus, la trompe pour vous fracasser contre un arbre le moment venu[186].

Il est donc permis de dire que l'indépendance, dans *Rêves portatifs*, se situe au centre d'une lutte réelle pour l'occupation de la place que laissera l'ancien colonisateur. La situation explosive se traduit sur le terrain politique par un conflit violent entre les tendances conservatrices et rétrogrades

[185] S. Bemba, *op. cit.*, p.45.
[186] *Ibidem*, p.154.

d'une part, et celles progressistes et révolutionnaires d'autre part, incarnée dans des entités politiques antagonistes : les Indépendants et les Nationalistes.

Les discours des tenants du pouvoir à la veille de l'indépendance sur l'ère de prospérité qui va bientôt s'établir sont une mystification de la réalité. Les citoyens éveillés –comme le fils du nationaliste emprisonné King Yaya, Cassius le journaliste-, ont bien eu raison de dénoncer la supercherie. Jeté en prison, il explique le contenu de son article qui l'a condamné, pour avoir « assassiné » l'indépendance occultée dans l'imagerie populaire :

> j'ai écrit que l'indépendance ne fera pas pleuvoir en saison sèche, ni guérir le mal sans soins, ni germer ce qui n'a pas été semé ou planté. J'ai comparé les dirigeants actuels à des charlatans qui prétendent que la vie peut imiter le cinéma où tout croît en un clin d'œil, alors que le cinéma seul peut imiter la vie, à sa manière, par des raccourcis qui n'existent pas dans la réalité[187].

L'indépendance d'après Cassius, ne sera point une panacée miraculeuse, comme le font croire les Indépendants ou les administrateurs coloniaux en fin de séjour. La réalité est tout autre, et il suffit de voir comment les colons se moquent de cette farce qui suscite tant de remous et d'enthousiasme. Ils s'interrogent, circonspects : « Alors comme çà les rois nègres vont devenir indépendants demain à minuit ? […]Ça ne sait même pas se moucher soi-même, et ça prétend gérer ses propres affaires. On va bien s'amuser. »[188]

L'indépendance, à en croire un autre colon, sera "une régalade entre Luluas et Balubas" et ne changera en rien les rapports de domination entre les Blancs et les Noirs, institués de longue date. Tout a été prévu, et il n'est point question que "la grande pagaille" qui a pour nom "indépendance" modifie les données de la situation. Le parti des Indépendants sur lequel les colons s'appuient sera une simple courroie de transmission de leur politique néo-coloniale. D'ailleurs, dans leur cercle, ils ne cachent pas leur satisfaction pour cette manœuvre réussie, car leur reconquête néo-coloniale ne sera pas remise en question, avec l'avènement de l'indépendance :

> Les gens des hauts plateaux ne se laisseront pas baiser, je vous le dis, affirme un troisième meneur de jeu, depuis trois ans ou presque qu'ils ont le volant en mains, ils tiennent à faire un bout de chemin pendant quelque temps encore. .. La police est contrôlée par des types à eux. Dans l'armée, ils sont les plus nombreux. **Et la Métropole mise sur eux à fond**. Les troupes placées sous notre drapeau sont en état d'alerte […][189]

[187] *Rêves portatifs*, p. 54.
[188] *Ibidem*, p. 72. Extrait d'une conversation rapportée par le narrateur (IIe partie, chap.1er). Les Blancs sont réunis pour la circonstance « Chez La Belle Hélène», bar-restaurant exclusivement réservé à eux. Sûrs d'eux, ils ironisent sur l'indépendance à venir, car les Palmériens demeurent pour eux « ces cochons sauvages », « ces grands enfants » caractérisés par « leur imprévoyance, leur prodigalité et leur ignorance » (p.71 à 76).
[189] *Ibid*, pp. 73 et 74, respectivement (c'est nous qui soulignons).

Celles-ci rétabliront au besoin l'ordre par la contrainte, puisque, de toute évidence le rapport de force est inégal entre l'armée palmérienne et les troupes coloniales stationnées à Inoco. Celles-ci « ...ont une puissance de feu égale à plusieurs semaines, tandis que l'armée palmérienne, - en cas de rouspétance – n'en aura que pour une heure seulement à faire le coup de feu »[190].

Dans la configuration ainsi tracée, la continuité entre l'état colonial et l'état néo-colonial sera assurée, et les mêmes exactions continueront contre le peuple palmérien. La métropole a mis un grand soin à apprêter son remplaçant, en jetant son dévolu sur un ancien séminariste, Mwamba Léon, dit Léonidas. Cet homme préparé par les colons pour mener les destinées de la jeune République palmérienne a dû abandonner ses obligations ecclésiastiques pour, affirme-t-il, faire de la politique "à la demande du peuple". Il a été porté à la tête du parti des Indépendants à la suite de la destitution de son ancien leader, l'abbé Kwaou, prêtre criminel mis en état d'arrestation par son évêque. Connu pour ses faiblesses à l'égard des militantes, l'abbé Kwaou a commis un double meurtre en faisant assassiner un jeune couple dont la femme était l'une de ses maîtresses.

Léonidas, qui n'était alors que Vice-Président des Indépendants, s'est vu propulsé à la tête du parti. Il ne compte à son actif aucune lutte politique et sa formation idéologique est toute livresque : lecture des auteurs panafricanistes, de la négritude, de la diaspora et biographie des grands hommes : « L'ancien séminariste s'était formé politiquement sur le tas en lisant énormément ».

Sa carrure politique est bien maigre ; dans son discours d'investiture – car il a été investi par le Parlement et non élu-, il va se réclamer de Kingaboua Yaya dont il dresse un éloquent panégyrique ; il dédie la fête de l'Indépendance "à l'indomptable, à l'invincible combattant qu'a été Kingaboua Yaya". En plus il le proclame « héros national et Président… honorifique à vie »[191]. N'est-il pas le plus illustre de ses fils auquel le pays entier doit sa situation actuelle ? Il sera en outre le patronyme de la principale artère de la capitale, du nouveau stade, de l'hôpital et du Collège. !

Tant de gloire, venant d'un adversaire politique, qui a tout fait pour effacer de la vie publique son ennemi, voilà un sujet à caution. Il s'agit plutôt d'une tentative de récupération, comme c'est l'habitude en politique, qui permettra à Léonidas d'asseoir sa renommée. Il tente ainsi de créer subrepticement dans l'esprit des Palmériens une association d'images entre King Yaya et lui-même. Ainsi rehaussera-t-il son propre prestige et se conférera une certaine assise populaire qui lui fait défaut.

Son discours ne se rapporte pas à l'actualité présente de l'ancien chef de file des Nationalistes, jeté aux oubliettes. Alors que King Yaya vivra dans l'imaginaire du peuple, il sera facile à celui-ci de

[190] *Rêves portatifs*, p.90.
[191] *Ibidem*, p. 108, article paru dans le journal *Le Soleil palmérien.*

glisser du plan du rêve à celui de la réalité. Alors, comme pour le moment il symbolise l'espoir du peuple, nul doute que les attributs de King Yaya lui reviendront presque tous.

Le fils de King Yaya, Cassius Mwamba, ne s'est pas trompé sur les intentions des Indépendants. Ils le consacrent à présent, car assurés de sa disparition prochaine. Il est devenu, après douze ans de prison, un être inoffensif, anéanti politiquement ; les Indépendants peuvent à présent jouer aux bienfaiteurs on annonçant qu'ils ont libéré le célèbre homme depuis deux ans et l'ont confié à la léproserie d'Eyoka au docteur Schaeffer pour des soins plus attentifs.

La réhabilitation de King Yaya est un trompe-l'œil, un divertissement autour de ce qui passe réellement. En fait, la dette du futur président Mwamba Léonidas envers les colons est très grande. Il est, par le fait d'avoir été installé par eux, leur féal, l'exécuteur de leurs desseins. Sylvain Bemba par là met en lumière un fait saillant : le calcul intéressé des Blancs et de leurs manœuvres sont à l'origine de la perversion de l'indépendance du peuple palmérien, presque vidée de tout contenu significatif. A l'approche de l'indépendance, un seul nom émerge, répercuté par les média : Léonidas ! Il usurpe le prestige de King Yaya, travestit l'histoire en présentant l'indépendance comme son œuvre : "Grâce aux efforts du libérateur Léonidas Mwamba vainqueur du dragon colonial qu'il a terrassé comme le fit notre héros national King Yaya, le peuple palmérien gagne ce soir à minuit le droit de conduire ses affaires dans l'indépendance recouvrée" [192]

Il est permis e se demander si la prétendue "indépendance" du peuple palmérien, à cause de ses fondements sapés, assurera le bien-être de ses citoyens, même si le futur président Léonidas, dans son discours d'investiture, se veut rassurant en parlant de la liberté, de « la conquête et de la réalisation du bonheur commun » comme finalité de son action politique[193]. Un personnage du roman, Ignace Kambéya est plus que jamais sceptique sur la réalité de cette indépendance « octroyée » et non conquise: « Malgré les changements politiques qui s'amorcent, Ignace reste plus que jamais convaincu que les choses resteront comme avant, "les Blancs toujours devant, les Noirs toujours derrière" tel est son credo »[194].

Pessimisme ou réalisme ? Ignace, qui « se moque éperdument de l'indépendance » estime que rien ne changera après, et que la même sujétion aura cours. « Les Blancs en seront –ils moins Blancs, proteste-t-il au fond de son cœur, et les Noirs moins Noirs ? »[195].

[192] *Rêves portatifs*, p.108.
[193] *Ibidem*, p.138.
[194] *Ibidem*, p. 112.
[195] *Ibidem*, p. 112 – 113.

L'évocation de cette transition est aussi faite par le père d'Ignace. C'est un vieux chauffeur qui conduit des automobiles depuis quarante ans. Il ne croit pas en la capacité effective de ses congénères à pouvoir gérer le pays des Palmiers. Sans y avoir été préparés par les Blancs, comment les Noirs vont-ils s'y prendre ? Peut-on improviser dans un domaine d'où on a été toujours écarté ? Il soulève un problème pratique, lié à l'exercice effectif du pouvoir par les successeurs des Blancs dans les territoires colonisés d'Afrique. Dans son bon sens paysan d'homme mûri par le temps et les épreuves, il fait ce commentaire, sceptique et réservé sur l'issue de l'imminente transition, car il soupçonne une manigance des colonisateurs cachant leur jeu : « Quand je pense que nous allons prendre la place de ces gens pour commander ce pays ! Est-ce qu'un boy-chauffeur se mêle de venir prendre le volant quand je conduis ? Sa place est derrière. »[196]

La question fondamentale demeure donc celle du vrai statut de cette indépendance sur la quelle tant de bruit est fait, ainsi que celle de sa traduction réelle dans les faits par les Palmériens qui en auront la charge. Dans son questionnement, Ignace en arrive à établir une identité entre la situation passée et celle qui suivra. L'indépendance africaine ne se réalisera pas à travers les proclamations officielles. Tant qu'elle ne passera pas de l'imaginaire à la réalité, du rêve à sa concrétisation, elle ne sera qu'un prétexte, un substitut d'une réalité à une autre, identique, ou d'une abstraction à une autre. Elle sera un « rêve portatif », ayant beaucoup plus une réalité fictive que concrète. Des raisons de la nature floue de l'indépendance tiennent aussi aux ruses de l'impérialisme. Les personnages imprégnés d'idéologie anti-impérialistes, pour avoir été faire leurs études outre atlantique, sont très lucides face à l'événement, et conscients des dangers qui guettent le peuple palmérien à la veille de son accession à la souveraineté nationale et internationale. Le tri du personnel politique effectué par la métropole en cette période cruciale a été très méticuleux, et, sans état d'âme, ceux qui n'étaient pas malléables étaient massacrés, emprisonnés ou mis hors d'état de nuire. Mais comment est arrivée l'indépendance ? Qui l'a accordée, et à qui ? Comment a-t-elle été perçue, qu'en attendait-on ? Quelles rêves et quelles illusions a-t-elle entretenus ? Quel personnel politique était chargé de sa mise en œuvre, de sa gestion au quotidien ? Qui en a été écarté et pourquoi ? Quelles réactions prévoir pour l'espace politique des fictions ?

[196] S. Bemba, *Rêves portatifs*, p.34.

1.1.3. Indépendances proclamées et formelles : la surenchère du spectacle

Ce qui frappe de prime abord dans les fictions focalisées entièrement ou en partie – cas les plus courants- sur l'indépendance, c'est l'importance prise par la parade et le spectacle autour de l'événement. Les romanciers congolais évoquent l'indépendance d'abord dans sa cristallisation et son idéal avant de s'interroger sur sa réalité effective. Car, pour avoir été longtemps sevrés de la juste possession de leur être, de leur historicité et de leurs libertés fondamentales, les Africains ont cru en l'indépendance comme planche de salut enfin arrivée, voire comme le salut lui-même. Le moment fut solennel, festif, enhardissant et porteur des espoirs les plus fous. Revivons quelques temps forts de ce tournant historique dans les espaces « libérés » des fictions congolaises.

Dans *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, Mayéla dia Mayéla, sur le chemin qui le ramène à Anzika, son pays, revit les images fortes du jour de l'indépendance. Il n'avait alors que seize ans et a pu ressentir dans toute son intensité l'espérance suscitée par ce jour tant prometteur. :

> « Ce jour de l'indépendance, cette nuit de liberté ! Indépendance ! In-dé-pen-dan-ce ! cria-t-il en scandant, en faisant tourner le mot dans sa bouche pour le goûter, le savourer »[197]

La folie de la fête se traduit à tous les niveaux. Mayéla, à bicyclette, roule à une allure folle, et pense combler ses rêves en s'achetant une automobile « Ferrari » ou « Porche » :« on verrait cela après l'indépendance, car tout n'allait-il pas changer ? »[198]Dans les bars des quartiers populaires, les danses frénétiques agitent les Anzikais, à l'approche de minuit : « Alors les copains, dit Mayéla à ses amis, ça fête, ça danse, ça cadence, ça balance ? »[199] L'indépendance a vraiment une vertu incantatoire et magique dans l'esprit de tous. Les rapports entre les Blancs et les Noirs changeront automatiquement au détriment des premiers, surtout de ceux qui garderons leur « mentalité » de sale colonialiste[200], croit-on. Notons à ce niveau que Mayéla, même dans l'euphorie de l'ambiance festive, semble plus conscient que les autres, et est le seul personnage à se poser des questions sur l'avenir de l'indépendance devenue réalité historique. Il l'entrevoit comme un signal au travail ardu, à la responsabilité de tous et à la mise en valeur effective du pays, longtemps laissé en friche : « A partir de minuit aujourd'hui tout va changer. Nous ne dormirons plus, nous allons transformer ce pays,

[197] Emmanuel Dongala, *Un fusil…,* P. 186
[198] *Un fusil…,* p.189 et p. 191, respectivement.
[199] *Ibid.*
[200] *Un fusil…,* p. 1991.

exploiter ses richesses immenses qui sont encore inexploitées, reformer la lourde administration du colonialisme, etc. Tant à faire ! »[201].

Quand arrive la minute historique, la liesse populaire est sans borne, et Mayéla porté en triomphe. Avec un réalisme poignant, cette description d'E. Dongala met en relief les effets incantatoires et enchanteurs de l'idée d'indépendance qui a vraiment enthousiasmé les Africains au moment de son acquisition :

> Il était minuit. L'heure H ! La foule devint hystérique en ce moment historique. Faute de héros, elle le chargea. On le souleva de dessus la table en triomphe en criant « Uhuru, indépendance…» […]Les haut-parleurs criaillaient « indépendance cha cha». La foule trépignait. L'indépendance ! L'In-dé-pen-dan-ce ! On la sentait dans sa peau, on voulait la saisir dans sa main, l'embrasser, la goûter, la savourer, s'y baigner. L'air même avait un goût d'indépendance dans la bouche, la lune avait un sourire d'indépendance, les étoiles clignaient des yeux en complice. Tout le monde était libre, frère. Une grande communion, un grand fleuve d'amour, de fraternité, de liberté baignait la foule. Comme la vie était belle ! Uhuru ! Liberté …Les Coups de canon continuaient à tonner ; Partout les drapeaux –vert jaune rouge- claquaient fièrement du haut de leur mât…les étoiles clignaient de l'œil, la lune souriait, complice, l'air avait un goût d'indépendance. Et les cloches sonnaient, tintaient, ca-ril-lon-naient…Les arbres chantaient, la terre riait, la musique devint rouge comme une moto rouge, tout devint vert jaune rouge, bleu blanc rouge puis tout d'un coup tout devint noir. Mayéla essaya de se relever, mais s'écroula sur la piste…[202]

En même temps que les clochers s'ébranlent, les canons tonnent, tout est saisi de transes, et on dirait que les vicissitudes du passé ne sont plus qu'un triste et lointain souvenir. Quelle atmosphère romantique tout de même !

Tout cela, c'est bien sûr du rêve pour Mayéla, qui a revécu dans le détail cette époque glorieuse et chargée de promesses. Alors que chez Dongala la scène est vécue dans l'ambiance d'un bar de quartier, Sylvain Bemba met l'accent sur son aspect populaire de fête des masses en privilégiant les lieux ouverts : les rues, le chemin de fer et le stade.

Dans *Rêves portatifs*, le train de l'indépendance amène les Palmériens des coins reculés pour participer à l'événement : les autorités, pour drainer le plus de monde possible, ont décidé que le train ne circulera que dans un seul sens vers la capitale Inoco. Les rues sont inondées de fêtards ragaillardis par l'alcool et divers vins servis gratuitement, et les taxis, dans un tintamarre de klaxons, rythment la marche de la foule qui se dirige vers le stade de la Libération, lieu où se dérouleront les cérémonies officielles de passation de pouvoir.

[201] *Un fusil...*, p.265-266.
[202] *Ibid*., p.268-270.

Ainsi, le rêve d'indépendance est entouré d'un climat d'euphorie et d'enthousiasme, dans *Rêves portatifs* de Sylvain Bemba. Tel Jean Mboya, personnage du roman, accueille dans un élan d'enthousiasme spontané la naissance de son nouveau-né, tels les Africains accueilleront l'indépendance. Il est for significatif que Jean Mboya, emporté par son allégresse, « danse, danse, danse »[203], et inonde de son rire radieux toute les chambres d'hôpitaux où l'effet de la contagion communique aux malades cette expression naturelle de joie.

Jean Mboya, planton du gouvernement, pour marquer l'évènement qui se prépare fiévreusement, a décidé d'appeler ce premier fils Lipanda, c'est-à-dire « Indépendance ». En effet, la même euphorie qui a parcouru l'heureux père a secoué les Africains à l'Indépendance. Celle-ci, mystifiée, divinisée et chantée, est une force qui ébranle tout alentour, vivifie et fait espérer la disparition de tous les maux passés. Elle serait une sorte de panacée aux pouvoirs et aux charmes indéniables. Si elle constitue un évènement de taille, elle ne suscite cependant chez les Africains ni interrogation ni réflexion. Elle déclenche plutôt le délire, l'épanchement lyrique, la ferveur, les chants et les danses effrénés : « Une spectaculaire atmosphère de bonté plane sur toute la ville. Quelque chose va se passer, qui produit un plus grand sentiment d'euphorie que la joie de l'homme allant à un rendez-vous d'amour, qui provoque une plus grande ivresse que celle de mille ivrognes hilares… »[204].

La pensée, mise en veilleuse, est détournée de l'essentiel par les autorités « qui ont décidé de convier la population à des beuveries gratuites, chaque cabaret ayant reçu d'importantes quantités de boissons »[205]Ainsi abrutis psychologiquement et mentalement, les Africains sont incapables de réaliser la vraie nature du « Lipanda ». L'exaltation des sens et des instincts est portée à son comble en même temps que la raison est obnubilée. L'explosion de joie en ce jour mémorable est d'autant plus vive qu'elle correspond au « tournoiement effréné de la grande joie de vivre nègre »[206], à la libération des instincts si longtemps contenus par des brimades et privations coloniales.

Nul ne se demande quelle sera la couleur ou la nature de cette indépendance qui s'annonce si tumultueusement, ou ce qui va « sortir de cette marmite dans laquelle bouillonnent, pêle-mêle, des sentiments de frustration ou de haine envers les anciens maîtres. » Tout le monde, -enfants, hommes et femmes, piétons, cyclistes et chauffeurs de taxis- vibre au même diapason : « Lipanda va naître, Lipanda est là ».

---

[203] *Rêves portatifs*, p. 128.
[204] *Rêves portatifs* p.129
[205] *Ibidem*, p.129.
[206] *Ibidem.*

L'enthousiasme est porté à son paroxysme avec la cadence rythmée par les klaxons des chauffeurs « Tutt ! Tutt ! », auxquels la foule répond en chœur par des « Lipanda ! Lipanda ! » assourdissants. Tout le monde est entraîné par les mêmes rêves : voir se lever un jour nouveau, le jour de l'indépendance :

> Cet immense rassemblement en marche est une communication naturelle, une mer dans laquelle viennent se jeter les affluents de tous les espoirs accumulés depuis des années. Tous sont animés d'une même volonté de rupture de l'ordre établi, de célébrer eux-mêmes sans intermédiaires le rite de passage vers l'âge adulte[207].

Cependant, il ressort de cette manifestation populaire, de « ce charivari bon enfant » un fait quand même troublant : son caractère trop spontané et irréfléchi. Pire encore, on se rend compte que dans l'ensemble l'aspect superficiel de l'indépendance l'emporte sur les autres : beuveries, festivités, tam-tams, enivrement des sens… L'indépendance crée une illusion, celle que l'espoir est déjà devenu réalité, et qu'on possède déjà l'abondance promise par le gouvernement. On oublie qu'on ne les a qu'en rêve, c'est-à-dire dans l'imaginaire. On s'estime heureux, comme si la plénitude existentielle était déjà atteinte :

> Lipanda ! Tutt ! Lipanda va naître, Lipanda est là. La marche triomphale se poursuit. Maîtres de la rue, de toutes les rues d'Inoco, on est les maîtres du monde. Peu importe si de tels instants ne durent pas éternellement. Leur éblouissante fugacité commande qu'ils soient vécus pleinement, intensément[208].

Dans l'attente du miracle, on sent déjà ses chaînes tombées, on est comblé. Tous les rêves dès lors sont permis. Tous les espoirs sont à portée de main, et l'impossible peut devenir possible d'un moment à l'autre.

Quant à la foule, agitée par des danses frénétiques, elle se dirige vers le « nouveau stade dit de la Libération où doivent se dérouler les cérémonies prévues à zéro heure »[209]. Les délégations officielles, comme pour annoncer l'imminence de l'abondance, « se mêlant au cortège des marcheurs de la liberté », distribuent « sans compter cigarettes et friandises »[210]. La foule a ainsi l'impression qu'un avenir glorieux lui sera assuré bientôt. Elle confond facilement l'apparat et la réalité.

Nous venons de décrire là ce que les écrivains appellent « l'indépendance cha cha », dans sa proclamation formelle, et qui s'est réduite dans la pensée populaire aux ripailles, danses, bacchantes et débordements festifs de tous genres. Le moment s'y prêtait sûrement, et quand Mayéla, qui n'avait que seize ans alors, se remémore cette date, il ne peut s'empêcher de s'exclamer : « Ah ce jour de

[207] *Ibidem*, p. 131.
[208] *Ibidem*, p. 132.
[209] *Ibidem*, p.135.
[210] *Ibidem*, p. 131.

l'indépendance, cette nuit de liberté ! […] Il se souvint des drapeaux, des feux d'artifice, des bals, de ses amis et surtout du leitmotiv : « tout va changer, tout allait changer.» [211]

Une simple proclamation suffit-elle pour rendre « indépendant » un pays qui a longtemps ployé sous le joug de la servitude coloniale ? Un regard dans les différentes fictions évoquant l'indépendance nous montre que les romanciers congolais n'ont pas confondu le mot et son référent réel, et qu'ils ont pris du recul pour focaliser le regard du lecteur sur ses multiples aspects. L'indépendance spectacle ou cinéma a enthousiasmé les foules, mais son mode d'acquisition augurait des lendemains peu rassurants, surtout lorsque dans les fictions, les romanciers s'évertuent à mettre l'emphase sur le massacre ou l'anéantissement des patriotes progressistes. Tous ceux qui luttaient pour l'avènement de la liberté dans les pays imaginaires mis en récit, ont été fichés, mis en quarantaine et réduits au silence pendant la période ayant précédé les années 1960, date du déferlement des indépendances sur le continent noir. Comme une « nuée de sauterelles »[212], dirait Ahmadou Kourouma. La hâte, la précipitation, l'impréparation et le bricolage auraient précédé ce tournant historique, à partir du moment où pareille option n'était pas du tout envisagée du général de Gaule, maître d'œuvre de la décolonisation. Nous l'avons souligné plus haut et allons nous arrêter sur la perception que les différentes partie prenantes avaient de cet « octroi » de la souveraineté aux populations bénéficiaires : les Kazalundais, les Mossikanais, les Anzikais, les Congolais, les Bonikois, les Yanganiens, les Kawala, etc.

1.1.4. Le déni de l'indépendance par les patriotes progressistes effacés de la scène politique dans quelques romans africains francophones

Dans *L'Harmattan* de Sembène Ousmane et dans *Rêves portatifs* de Sylvain Bemba, les militants progressistes Tioumbé et Lèye pour le premier, Kingaboua Yaya et les nationalistes pour le second, ont été réduits à l'inaction dans le champ politique lors de la décolonisation, vaincus par la coalition des forces coloniales et de leurs alliés locaux. Un régime d'obédience métropolitaine y a été installé, avec la bénédiction de la France, pendant les années de transition vers l'indépendance. Ce système néocolonial a perverti le vrai sens de l'indépendance, car les hommes politiques africains préparés alors par les soins de la métropole à lui succéder ont été imprégnés d'idéologie défaitiste,

[211] E. Dongala, *Un fusil dans la main…, op. cit*., p. 326.
[212] Ahmadou Kourouma, *Les soleils des Indépendances*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1968(2e édition : Paris, Seuil, 1970, sans mention de la 1ère édition).

pendant que dans le même temps les nationalistes étaient soit bannis du champ politique, soit massacrés ou exilés. Les romanciers négro africains francophones des pays ayant appartenu à l'empire colonial français font état des mêmes tactiques métropolitaines pour imposer l' « indépendance» néocoloniale, celle justement refusée par l'élite africaine éclairée. Arrêtons-nous sur un roman qui s'est étendu plus amplement sur la période transitoire 1958-1960, *L'Harmattan* de Sembene Ousmane, pour mieux comprendre les postures de certains personnages du roman congolais face à l'indépendance, et où l'idéologie gaulliste de la décolonisation apparaît plus nettement.

Au plan national, l'hypothèque de l'indépendance est assurée par la suprématie d'une classe "bourgeoise" aux intérêts totalement étrangers au peuple. Le statut d'une vraie indépendance africaine était l'une des préoccupations essentielles de Sembène Ousmane dans *L'Harmattan*, le seul roman à mettre en intrigue la période de transition vers l'indépendance à la de Gaulle, sous la forme d'une guerre livrée par les partisans du OUI ou du NON au fameux référendum du 28 septembre 1958.

Dans *L'Harmattan* le militant progressiste Lèye, dans un affrontement verbal avec le Premier Ministre Tamban Youssido, rappelle à celui-ci les principes de base d'une véritable indépendance : « Nous avons besoin d'industrialiser notre pays, non de l'hypothéquer »[213].

Il répond ainsi à l'argumentation du Premier Ministre qui, pour justifier la compagne en faveur de la communauté gaulliste, venait d'avancer : « Politiquement, le pays n'est pas apte à l'indépendance. Economiquement nous ne possédons rien : ni industries, ni capitaux. Les capitaux ne se feront que quand nous serons dans la communauté »[214].

Neuf ans après la publication de son roman, Sembène Ousmane revenu sur le problème épineux de la situation économique de l'Afrique noire francophone et du Sénégal en particulier, avec son roman *Xala*. Il y montre à quel point les appréhensions du "Front" dans *L'Harmattan* de voir s'installer dans leur pays une "colonisation revêtue d'une nouvelle camisole" étaient fondées.

Le roman congolais francophone post-colonial en français semble, à partir des romans déjà commentés, consacrer le triomphe des médiocres. Avec une rare minutie, la puissance métropolitaine a préparé le passage du statut colonial à celui de l'indépendance, et ce à sa convenance. On aurait pu penser, après la lecture de *L'Harmattan*, que le problème était d'ordre surtout idéologique. Il n'en est rien, puisque la mise en vedette de dirigeants folkloriques et dénués de tout idéal patriotique se

[213] *L'Harmattan*, p.77.
[214] *Ibidem*, 210.

rencontre tant chez les écrivains appartenant aux pays officiellement socialistes que ceux se réclamant du libéralisme.

Les hommes de main de la France, Tamban Youssido, Premier Ministre, et Oméga, ministre de la Santé dans *L'Harmattan* de Sembene Ousmane, sont des dirigeants noirs tous gagnés à la cause de la métropole. Celle-ci les a préparés pour prendre en main les destinées du pays de façon à ne pas inquiéter sa présence après la souveraineté politique :

> Tamban Youssido, note le narrateur, avait été député à l'Assemblée nationale française. Il avait participé à tous les gouvernements de la IVe République française […] Les chefs de ces gouvernements l'exhibaient à tous les concerts politiques internationaux, comme produit parfait de la colonisation.

Les vues des problèmes africains par Tamban Youssido, appelé à remplacer les Blancs à l'indépendance, ne diffèrent pas des positions officielles de ceux-ci. On dirait même que le Premier Ministre est une réplique du colon dans tout ce qu'il a de réactionnaire et de conservateur. Ses concitoyens – que l'auteur appelle intentionnellement « les mauvaises langues »[215] donnent une précision sur son portrait politique : « …il était l'homme de tous les partis politiques de la métropole, du centre droit à l'extrême droite »[216].

Nous comprenons à partir de ces éléments de la personnalité du Premier Ministre l'acharnement qu'il met à encourager ses concitoyens à voter OUI à l'association de leur pays avec la France, ainsi que son complexe de dépendance et d'infériorité vis-à-vis de ses anciens maîtres. Il espère qu'en défendant les intérêts de ceux-ci, et au grand mépris de la cause populaire soutenue par les militants du Front pour l'Indépendance (Lèye, Tioumbé), il héritera de leurs privilèges. Au lieu de stimuler ses concitoyens à une prise de conscience de la vraie signification du référendum organisé par la métropole, il se contente de les conduire comme des moutons : « …on a bien dressé les chefs coutumiers. Ils vont faire voter "OUI". Ils mènent la compagne pour çà »[217].

Tamban Youssido, Premier Ministre à la Transition, retarde l'échéance de l'indépendance, effrayé par les menaces de la France et la possibilité de perdre son poste. Les questions qu'il pose au docteur Tangara pour le rallier à sa cause mettent en évidence cette prise de position : « Crois-tu

[215] *L'Harmattan*, p. 218.
[216] *Ibid*, p. 218-219.
[217] *Ibid*, p. 216-217.

vraiment que nous sommes en mesure de nous gouverner? Ton hôpital manque de médicaments.[…] Je voulais dire, est-ce que nous sommes équipés pour aller à l'indépendance ? »[218].

Les questions du Premier Ministre sont, en fait des questions rhétoriques, des exposés sur les convictions profondes de ce dirigeant nègre dont les préoccupations se sont, à l'approche de l'indépendance, rapprochées de celles des colons avec qui il a fait bloc pour combattre ses compatriotes progressistes. Et pourtant, c'est eux qui triompheront en Afrique Noire francophone et prendront la place du Blanc. Le doute qui plane sur l'engagement des futurs rois nègres auprès de leur peuple dans le roman de Sembène Ousmane est confirmé par les autres romanciers africains en général, et ceux du Congo Brazzaville en particulier. Ceux-ci campent les dirigeants africains ainsi que leur entourage dans des postures de serviteurs zélés de l'ordre colonial cocasses mais aussi de terrifiants bourreaux de leurs congénères.

Les nationalistes qui ont combattu pour que l'indépendance ne soit pas dénaturée, falsifiée et décapitée, ont disparu lors de son acquisition. Ou bien, quand ils ont survécu aux répressions multiformes, ils sont tenus loin de la sphère gouvernante. Par exemple, Essola, dans *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Béti, est libéré en échange du reniement de ses idées révolutionnaires, synonyme de son renoncement aux idéaux incarnés par le leader nationaliste camerounais, Ruben. Il doit intégrer le parti néocolonial au pouvoir, après une détention de six ans. Kotoko, dans *Une aube si fragile* de Ibrahima Signate, revenu de France, et encore habité par le rêve d'une indépendance réelle, ne peut agir que dans la clandestinité. Découvert, il sera traîné devant les prisons et les tribunaux avec les autres dirigeants du Mouvement clandestin d'opposition, avant de s'entendre signifier qu'il passera avec eux à la potence.

L'effacement des défenseurs de la liberté, de l'autonomie et de la véritable émancipation des Africains durant le processus conduisant à l'indépendance lève les rideaux sur une comédie dont les acteurs sont les nouveaux dirigeants nègres. L'univers politique tel qu'il se dégage des romans congolais francophones présente des caractéristiques qui retiendront à présent notre attention.

[218] *Ibid*, p. 217.

1.1.5. Une indépendance néo-coloniale

Dans les fictions congolaises, l'univers politique de la nouvelle Afrique juste après l'indépendance est enfermé dans un cercle de violence, de mort et d'absurdité. Les dirigeants politiques africains y déploient contre les citoyens habités par quelque idéal noble une force nue, aveugle et inouïe. Le rêve d'une "autre indépendance" après les indépendances officielles signifie, chez Kotawali et ses partisans, que la réalité sociopolitique de l'Afrique impose une autre action*:* « Le pays était indépendant depuis des années, mais elle et ses amis n'y croyaient pas »[219]. La différence entre la situation coloniale et celle de l'indépendance semble invisible, et les nationalistes, la couche éclairée de la population et les patriotes, affublée du qualificatif de «maquisards », crient à la supercherie et à la duperie. La nouvelle philosophie pratiquée par l'ancienne puissance tutrice

« ...n'est ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre : c'est le néocolonialisme. Celui-ci doit servir à désigner non seulement la survivance de la domination économique, mais aussi un discours de légitimation de la situation que créent les indépendances qu'on a appelées nominales»[220]

Le caractère purement formel, c'est-à-dire sans retombées positives pour les citoyens du pays dit « indépendant » s'explique fort aisément. Selon le *Dictionnaire de la Négritude* : l'ancien système a changé les dénominations de ses actions en leur collant des étiquettes acceptables sur le plan international. Ainsi « ...les traités de coopération et d'assistance, les pactes de défense « mutuelle», les zones monétaires, les codes d'investissement, se colorent soudain de philanthropie, de réciprocité d'intérêts, d'honorabilité. »

Et comme par miracle, certains colonisés sont «érigés désormais en partenaires égaux ». Le nouveau discours cache pourtant une réalité effarante qui crève les yeux pour tout observateur attentif. À la transition, nous avons vu avec quel soin méticuleux la métropole a choisi les Africains à impliquer dans le processus menant vers l'Indépendance. Ces Noirs se devaient d'accepter les termes de la « nouvelle » alliance avec les autorités métropolitaines. Le néocolonialisme, c'est, à l'ère moderne, tout l'enchevêtrement structurel et infrastructurel qui secrète « la philosophie de la collaboration des couches privilégiées de la société africaine avec les firmes multinationales

[219] Guy Menga, *Kotawali*, Dakar-Abidjan, Nouvelles Editions Africaines, 1977, p. 98.
[220] Mongo Béti & Odile Tobner, *Dictionnaire de la Négritude*, Paris, L'Harmattan, 1989, p.71.

occidentales, pour le plus grand malheur des masses populaires abandonnées à l'ignorance, à la crasse, à la famine »[221].

Dans les fictions, l'irréalité et l'insignifiance de l'indépendance ainsi que son incapacité à servir la cause populaire s'imposent comme réalité assommante de la plupart des personnages combattant pour la libération effective de leur espace. Ils ont, après cet amer constat, organisé une opposition aux formes variées contre les gouvernements néo-coloniaux mis en place. La perspective d'observation et la position des romanciers dans les champs littéraires et/ou politiques expliquent peut-être leurs postures. Car les indépendances sont, dans les romans congolais, marquées du sceau de la négativité, de la superficialité et du paradoxe.

Dans *Kotawali*, les indépendances dévoilent la façade d'un Kazalunda saignée à blanc par des dirigeants ayant ouvertement choisi de servir les intérêts de la métropole. Les richesses nationales sont bradées au seul profit de l'ancienne puissance coloniale, la « généreuse » mère patrie. Voilà qui explique, fort paradoxalement, cette situation où le récipiendaire d'un don s'appauvrit dans le même temps que les donateurs s'enrichissent: «...nous nous appauvrissons de jour en jour alors que nos anciens maîtres à qui nous avons cru tout reprendre, continuent à faire des affaires d'or avec ce que produit le Kazalunda »[222].

Cadeau bien étrange qui n'enrichit que le bienfaiteur ! Le climat sociopolitique est un désastre : les Kazalundais, surexploités et à la merci des patrons véreux, accumulent frustrations et rancoeurs, terreau sur lequel germera inévitablement une explosion imminente. Autour de l' « octroi» de l'indépendance les personnages adoptent des postures variées dans les fictions congolaises, qu'il convient d'analyser à présent. Le décor tel qu'il est planté dessine deux ensembles autour desquels les autres personnages graviteront : la métropole, d'un côté, et les Africains, de l'autre.

L'ancienne puissance, dans *Rêves portatifs*, semble avoir fait don de l'indépendance, par l'entremise de son représentant, à son ancienne colonie. Elle rend hommage à l'équipe de transition qui, pendant deux ans, « a su préparer le pays à ses nouvelles destinées» et parle de « sa foi dans l'avenir radieux et prometteur du pays des Palmiers. » Dans le même sillage, le nouveau président Léonidas Mwamba entérine, dans son discours, le fait historique tout en annonçant la bonne nouvelle, l'avènement de l'Indépendance et du nouvel État: « notre beau pays devient un État indépendant sous le nom de République Libre Palmérienne.» Il proclame aussi le moment venu pour la réalisation du

[221] Mongo Béti & Odile Tobner, *ibidem*.
[222] Guy Menga, *Kotawali*, Dakar-Abidjan, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1977, p.188.

bonheur commun, dans la liberté reconquise ou retrouvée, et du bien-être futur de la société, tout cela dans l'union et l'aspiration de tous à vivre ensemble, à rester ensemble.[223] Sylvain Bemba aura toutefois, dès l'*incipit* de son récit, pris soin d'indiquer comment l'indépendance est arrivée au pays des Palmiers : « Nulle part, on a vu des multitudes haineuses tendre une main vengeresse fermée en forme de grenade offensive que viendrait dégoupiller l'injure exorcisante, rédemptrice, crachée par deux cent millions de bouches écumantes. Les chaînes sont tombées en respectant la mesure d'un ballet soigneusement orchestré »[224].

Ce ballet soigneusement orchestré, 'est la marche vers l'indépendance au rythme voulu par la métropole, comme nous l'avons vu plus haut. Quand le général de Gaulle parle de l'indépendance qu'il est venu donner (voir infra), les nationalistes y voient autre chose que la fameuse générosité humaniste du grand homme de Brazzaville.

En effet, dans le roman de Dongala, *Un fusil dans la main,…,* c'est le président français en personne, le général de Gaulle, qui préside à la cérémonie de passation de pouvoirs, et, dit le narrateur, « répétant d'une voie lasse qu'il était venu'offrir' l'indépendance dans l'amitié et la coopération »[225]. Le nouveau président, dont le nom n'est pas précisé, rend « hommage à l'ancien colonisateur » et conclut ainsi son discours, presque de la même façon que L. Mwamba, par des éloges à l'endroit de la Métropole.

Pour les masses populaires, trop enclines à profiter des occasions festives, aucun problème ne se pose, mais le narrateur révèle le conditionnement psychologique auquel la population a été soumise. Celle-ci, plongée dans une vraie ivresse physique (beuveries gratuites) et psychologique (folie de la fête, transes et danses frénétiques), trouve dans l'indépendance une occasion de se défouler, pour une fois qu'on lui en donne l'occasion après tant de siècles de privations et de brimades. Le bonheur promis par la métropole n'est-il pas déjà là, sous la forme palpable des agapes et des bacchantes ? Des bals populaires sont donnés dans les bars des quartiers, Lipanda (*Dipanda* ou *Uhuru*) est chanté, dansé, criaillé dans les haut-parleurs, et repris par une foule en liesse. Certains, pour marquer l'événement, offrent comme Mayéla à boire à tout le bar !

[223] *Rêves portatifs*, p. 138.
[224] *Ibid*., p. 7(1ère page du 1er chapitre, « Les nuits de noces de l'indépendance africaine»,de la 1ère partie :LE RÊVE)
[225] *Un fusil dans la main un poème dans la poche*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2003, Groupe Privat/le Rocher, 2005, pour l'édition utilisée ici, p.259. *Ibidem*, pour la citation suivante.

Dans les deux romans, la foule vit intensément l'instant présent, dans la communion des cœurs et des esprits. Le nouveau vivre ensemble l'exige et crée atmosphère toute nouvelle : «Tout le monde était libre, frère. Une grande communion, un grand fleuve d'amour, de fraternité, de liberté baignait la foule. Comme la vie était belle! Uhuru ! Liberté ! »[226].

Les nouveaux dirigeants nègres cooptés par la France semblent en premier lieu préoccupés par leur propulsion aux premières loges, et par la reconnaissance qu'ils doivent à celui qui les a hissés à une place si enviable. Ils sont conscients qu'ils ne peuvent se maintenir sur le siège qu'en s'appuyant fermement sur la métropole, en recourant à sa protection contre les opposants, intérieurs surtout. Ils sont donc tenus d'aménager le maître d'hier, de le servir, quittes à reléguer le peuple africain aux oubliettes. Pour le peuple anzikais qui a longtemps ployé sous le joug du maître colonial et qui, à l'approche de cette « heure H » aspire à sa liberté totale, il est légitime qu'il considère qu'avec l'indépendance, « tout va changer »[227]Le discours du nouveau Président confirme cette attente populaire, qui devrait avoir comme corollaire obligé la prise en main de leur destin par les Anzikais :

> Notre nation existe. L'indépendance prouvera au monde entier que nous sommes maîtres de notre propre destin. L'heure de la lutte verbale est terminée et maintenant c'est avec l'amitié de la France qui, dans sa générosité et son génie historique va nous aider à accéder à la scène internationale comme un père va aider son enfant à marcher tout seul[228].

Arrêtons-nous un instant et remarquons la subsistance, dans l'esprit du nouveau leader anzikais, d'une attitude paternaliste et d'un complexe d'infériorité par les métaphores employées. La France c'est le père généreux, le maître incontestable (« génie historique ») et Anzika, l'enfant qui ne sait pas encore marcher, à qui on doit tout apprendre. Il ne vient pas pour le moment à l'idée du futur président que l'indépendance pourra être sapée dès ses origines s'il laisse le destin de son peuple à l'ex-puissance métropolitaine, avec cette confiance aveugle. Kwame N'Krumah, dans un essai philosophique, demandait aux pays nouvellement indépendants de ne jamais remettre leur sort entre les mains de leurs anciens colonisateurs. Ainsi affirmait-il dans une métaphore biblique et avec l'humour qu'on lui connaît :

> Il est beaucoup plus facile au chameau de passer, bosse comprise, par le chas d'une aiguille, qu'à une ancienne administration coloniale de donner des conseils sains et honnêtes, d'ordre politique, au territoire libéré. Laisser un pays étranger, en particulier, un pays qui a investi en Afrique, nous dire quelles décisions politiques prendre, quelle ligne politique suivre c'est vraiment rendre notre indépendance à nos oppresseurs sur un plateau d'argent[229].

---

[226] *Un fusil…, op. cit., p.269.*
[227] *Un fusil..., p.269.*
[228] *Un fusil…,* p.187.
[229] Kwame Nkrumah, *Le Consciencisme. Philosophie et idéologie pour la décolonisation et le développement avec une référence particulière à la révolution africaine*. Présence Africaine, édition française de 1976, traduction d'après l'édition anglaise de 1969, par Star et Mathieu Howlett. p. 125.

Or il semble ici que le successeur du maître d'hier n'ait pas perçu cet aspect crucial du problème de l'indépendance, emporté aussi par l'euphorie générale qui s'est emparée de la population, ou peut-être plus soucieux de maintenir ses privilèges et les honneurs dus à sa nouvelle et prestigieuse charge de Président de la République. Son allégeance à la métropole est une indication de l'orientation anti-africaine de sa politique, ouvertement favorable aux sociétés occidentales installées en Afrique et menant une politique de soumission totale des masses ouvrières aux entreprises étrangères, mues par le seul intérêt du profit maximum à réaliser. Chez Dongala, la métaphore du père guidant les pas de l'enfant est expressive, et traduit la servitude , la soumission et la dépendance acceptées par certains dirigeants noirs qui ont préféré hypothéqué l'indépendance et la vider de son vrai contenu, au lieu d'œuvrer pour une libération effective de toute sujétion.

L'élite éclairée de la population, aux idées plus ouvertes et à l'esprit critique affirmée, ne confond pourtant point apparence et réalité, forme et contenu, promesses et réalisations. Elle se pose des questions, s'interroge sur les discours des nouveaux dirigeants, leurs actes et leur vécu quotidien. Elle se demande ce que cache l'indépendance si généreusement accordée, et acceptée avec empressement par les responsables politiques des gouvernements de transition mis en place par la même métropole. La confiance aux promesses de l'ancienne métropole, la liaison nécessaire du destin d'Anzika, du Kazalunda ou du pays des Palmiers à celui de la France frise la naïveté la plus ahurissante. Elle illustre, de la part des nouveaux dirigeants un manque de lucidité dans la lecture des faits coloniaux, depuis les épisodes vietnamiens et cambodgiens, indochinois, algériens ou malgaches.

Dans les romans congolais à thématique politique, la période 1958-1960 est peu développée dans les fictions. La transition vers l'indépendance, à savoir le processus de la décolonisation, tournant décisif déterminant l'orientation historique et politique de l'Afrique subsaharienne dans son ensemble, n'est évoquée que rapidement. Les romanciers congolais n'en ont pas fait, comme Sembène Ousmane, le sujet principal dans leurs fictions.

Les hommes de l'indépendance s'avèrent être, en dernière analyse, des serviteurs zélés de la métropole, engagés à la promotion du néo-colonialisme et de ses avatars sous ses diverses formes: économique, sociale, politique et intellectuelle. Ils ont été choisis avec soin lors des années de transition vers l'indépendance, précipitée avec la guerre d'Algérie et la menace de nouveaux pays

arrachant leur indépendance par les armes, c'est-à-dire se libérant effectivement de la tutelle coloniale, coupant ipso facto l'hypothétique « cordon ombilical » reliant les deux. Le comportement des nouveaux « responsables» ressemble à celui des esclaves apeurés à l'idée de se défaire de leurs lourdes chaînes ! Henri Lopes, dans *Dossier classé*, raille ce comportement d'éternels assujettis des Africains au moment même où ils auraient dû s'illustrer par leur volonté d'autonomie, comme au Vietnam ou en Algérie. Il semble attribuer cette veulerie au mode d'accès à la souveraineté nationale au Mossika. Goma l'explique à Lazare Mayélé et le met en garde contre les « biographies héroïques» composées depuis lors par certains congénères de son père, Bossuet Mayélé, dan le seul but de se mettre en valeur en se donnant une figure de combattant :

> Les événements se précipitèrent et, sans maquis, sans coup de feu, l'Indépendance tomba **toute cuite** dans la bouche d'une génération gâtée. (…)En fait, répétait-il en martelant ses mots, ce fut sans maquis, sans mitraille et sans cachot que furent acquises nos Indépendances. Nos politicards la négocièrent, et nous les « militants », nous en satisfîmes. Je me demande même si Papa de Gaulle ne leur a pas fait violence pour qu'ils l'acceptent, tant ces chiffes molles redoutaient de se prendre en charge. Ceux qui prétendent être entrés dans des réseaux clandestins sont des farceurs, Lazare[230].

Dans la présentation faite de l'avènement de l'Indépendance au Mossika, on note non seulement les réticences des « *évolués* » et de la population au principe de l'indépendance, mais aussi le refus de celle-ci. Au lieu que l'opprimé force le maître à le libérer, tout se passe comme si c'est l'oppresseur qui contraignait l'opprimé à accepter l'indépendance. Plus haut, nous avons parlé du conditionnement psychologique des Africains à l'approche de l'indépendance. On devrait insister sur la menace que la classe politique coloniale faisait peser sur tout contrevenant à un mode de transition choisi et occulté comme étant le seul viable du moment, c'est-à-dire l'indépendance dans la « Communauté » avec la France, en fait sous l'étroite surveillance de la métropole. Qu'est-ce sinon la vision néocoloniale du processus, souvent assorti de menaces réelles et de possibilité d'exercer des répressions à l'encontre des récalcitrants ? Ceux qui étaient appelés à la table de négociations du maître et que Goma appelle « nos politicards » n'ont sûrement rien négocié, mais ont accepté la forme présentée par la métropole, sans revendication aucune. L'expression « toute cuite» appliquée à l'indépendance « reçue » lui enlève toute importance, et met l'accent sur le caractère unilatéral et faux du semblant de négociation, où la partie mossikanaise n'avait rien à apporter dans le sens de la défense de ses intérêts, tout ayant été arrangé à l'avance et devant rester tel quel. Les Mossikanais se voyaient ainsi assigner un unique rôle dans la partie : consommer l'indépendance apportée, «toute cuite » par les autres, au goût des autres et dans l'intérêt des autres, sans le droit d'apporter à cette nourriture « prête » à la consommation quelques assaisonnements, encore moins de se poser des questions sur les ingrédients utilisés à la cuisson. Ce serait une mise en doute des grandes qualités du « Maître

[230] Henri Lopes, *Dossier classé,* Seuil, 2002, p. 67.

Cuisinier », de son art hautement reconnu de Cordon bleu universel. Mieux que quiconque, il sait quels mets servir à ses protégés, à ses « amis » africains. De ce tableau culinaire pour figurer le processus de l'indépendance, on lit en filigrane un regret, une mise en cause de la valeur d'une pareille indépendance acquise de cette manière, alors que la même indépendance était refusée aux Algériens qui l'ont tout de même arrachée, les armes à la main. La lutte et le combat dans le maquis auraient pu engendrer chez les Mossikanais une attitude complètement différente : ils auraient alors accordé à l'événement l'importance qu'il méritait et l'auraient apprécié à sa juste valeur comme un tournant historique de leur histoire, une révolution radicale. Mais telle que « donnée », les Mossikanais n'entrevoyaient peut-être aucune perspective salutaire en vue. Les « politicards » acceptaient de jouer le jeu des colons feignant de « partir », d'abandonner une population qui a passé il y a seulement deux ans le test de « bon » élève, admis dans la communauté formée par la France et son ancien empire colonial. La métropole s'est donc trouvée obligée, au lendemain du Référendum de 1958, d'élaborer un autre discours sur l'indépendance, sans en dévoiler le contenu à la population mossikanaise. Seuls les Africains cooptés à la négociation en savaient les termes, et sûrement les allants et les aboutissants de la nouvelle donne, à supposer que ce ne fût pas tout simplement un marché de dupes ! Même ceux qui ne voulaient pas de ce plat déjà cuisiné ont été servis, et plus rapidement d'ailleurs que les autres, si nous laissons un moment la fiction pour noter un fait historique. Le premier pays à accéder à l'Indépendance après le référendum, la Guinée exceptée en 1958 après son NON historique, fut, le 1er janvier 1960, le Cameroun où justement les nationalistes de l'Union des Populations du Cameroun(U.P.C.), livraient une vraie guerre à l'occupant français. Par cette manœuvre, des bataillons et régiments français ont pu être déversés dans le pays nouvellement « indépendant », à la « demande » de ses nouveaux dirigeants, afin d'exterminer l'opposition au gouvernement dit « légal».

Dans *Un fusil…*, Mayéla peut prendre violemment à parti, et à juste titre l'expert français Pontardier, trop enclin à donner des leçons de gouvernance aux responsables politiques africains. Excédé par son attitude paternaliste, il lui crache l'amère vérité cachée sous l'indépendance vidée de son sens, à cause justement de son mode d'octroi : « À l' «indépendance », vous vous êtes arrangés pour balkaniser l'Afrique et pour créer des structures facilitant votre mainmise sur les nouveaux États où vous avez placé de nouveaux rois nègres à votre service après avoir éliminé les vrais nationalistes »[231].

Henri Lopes, dans *Sans tam-tam* (1977), roman plus proche de l'indépendance que *Dossier classé* (2002), pense que l'offre s'est limitée à la forme du problème sans en toucher le fond ou le

[231] Emmanuel Dongala, *Un fusil…*, p. 293-294.

contenu réel : « Aye ! L'indépendance octroyée. Elle ne nous a donné qu'un hymne, un drapeau, des ambassadeurs et un décorum. Les cœurs et les esprits à ce stade respirent encore les miasmes de la servitude »[232].

Le *topos* du discrédit jeté sur une indépendance, non acquise de haute lutte, mais de façon purement formelle par une décision politique du colonisateur, se retrouve aussi chez Dongala, dans *Un fusil dans la main…*, Mayéla, à la veille de son investiture comme président de la république d'Anzika, se pose des questions sur la culture politique de la population, plongée dans l'insouciance, et dont le degré de conscience et de responsabilité paraît limité. Il attribue son état d'esprit à un manque de maturité politique qui ne pouvait être obtenue qu'à la suite d'une période d'affrontements violents avec l'ancien colon : « Comment faire pour mobiliser le peuple, se dit-il. Nous n'avons pas eu, hélas !la chance d'obtenir notre indépendance à la suite d'un conflit armé, c'est pourquoi le peuple n'en comprend pas encore le prix »[233].

Mayéla estime toutefois, avec recul, que la première génération des dirigeants africains juste après l'indépendance, bien que naïve pour avoir cru au « désintéressement de ceux qui disaient leur offrir une main amicale», était sincère et a fait de son mieux malgré ses limites. En effet, les cadres de cette période, «sans aucune préparation, s'étaient vus projetés à la tête d'un État créé rapidement et de toutes pièces, à la convenance du colonisateur ». Pourtant, « ...ces petits fonctionnaires, la plupart formés sur le tas, avaient tant bien que mal réussi à faire tourner une administration qui n'était pas faite pour eux »[234].

Il rend d'ailleurs hommage à «...ces vieux instituteurs, moniteurs, infirmiers, commis de bureau, tirailleurs… qui ont su, tant bien que mal, assumer leur mission historique après le départ précipité de l'administration coloniale »[235].

Dans les romans congolais, les aspects institutionnels de l'époque transitoire (1958-1960) ne sont signalés que dans de brèves séquences ou évocations. Il est toutefois clair que le colon n'avait jamais eu l'intention de partir, et a simulé un départ par la manœuvre de la « décolonisation » ou des « indépendances » formelles.

Sylvain Bemba s'étend longuement sur l'aspect festif et spectaculaire de l'indépendance, mais il n'accorde à l'événement lui-même que quelques dix pages à la deuxième partie. Au chapitre V

[232] H. Lopes, *Sans tam-tam*, p. 109.
[233] Emmanuel Dongala, *Un fusil…, p. 330.*
[234] Emmanuel Dongala, *Un fusil…, p.328.*
[235] Emmanuel Dongala, ibid., p. 327.

(pp.114-118), le futur président reçoit une ovation lors de son passage au marché, improvise un discours dans une cour d'école où trois mille élèves chantent le nouvel hymne national. Au chapitre VII (pp.134-139), il se rend au stade de la Libération à vingt trois heures et demie, où il prononce un discours devant l'envoyé par la France. L'emphase est mise sur la nécessité « de rester ensemble pour faire triompher en commun la cause de la liberté.» L'évocation de cette transition est faite par le père d'Ignace, projectionniste au cinéma Gaulois mis aux arrêts pour meurtre. C'est un vieux chauffeur qui conduit des automobiles depuis quarante ans. Il ne croit pas en la capacité effective de ses congénères à pouvoir gérer le pays des Palmiers. Sans y avoir été préparés par les Blancs, comment les Noirs vont-ils s'y prendre ? Peut-on improviser dans un domaine d'où on a été toujours écarté ? Dans son bon sens paysan d'homme mûri par le temps et les épreuves, il fait ce commentaire, sceptique et réservé sur l'issue de l'imminente transition :

> Ces Blancs, ils sont plus malins qu'une tribu de singes. Ils sont d'ailleurs les dieux sur terre. Quand je pense que nous allons prendre la place de ces gens pour commander ce pays ! Est-ce qu'un boy-chauffeur se mêle de venir prendre le volant quand je conduis ? Sa place est derrière. Quand j'ai appris ce métier, j'ai dû faire un apprentissage de cinq ans. Et aujourd'hui ? Les Palmériens, sans avoir fait le boy-chauffeur veulent, tout de suite, le permis de conduire. Libre de tout engagement, c'est ça? Cela veut dire que tu n'as plus de patron, mais tu n'as plus de travail du même coup[236].

Pour sa part, Emmanuel Dongala, dans *Un fusil…,* consacre tout le chapitre 13 aux festivités populaires de l'indépendance (p.255-270), et n'y évoque la passation de pouvoirs que sur moins de deux pages(p.258-259). Les propos du général de Gaulle, rapportés, tiennent sur moins de deux lignes. Seule la conclusion du discours du nouveau président anzikais est citée telle quelle, et la mention finale « etc. » signale des ellipses. Dans *Le feu des origines,* Dongala se fait plus évasif sur « la longue fête fraternelle de l'indépendance ». Au chapitre 33 – le roman en compte 42, de longueur extrêmement variable-, il évoque en 12 lignes le départ de l'ancien maître, dont il ne mentionne même pas le discours. Il s'arrête sur la longue poignée de mains entre ce dernier et le nouveau président africain, tout en insistant sur leur incommunicabilité :

> La fin d'un règne est toujours triste (…) Devant leur dernier gouverneur général, on baissa lentement, dans un roulement de tambours, leur drapeau qui semblait fatigué tandis que montaient sous les applaudissements de la foule et les sons d'un clairon le nouveau drapeau du nouveau pays. L'ancien et le nouveau maître se serrèrent longuement la main, les deux profondément émus comme deux êtres qui se rendent compte un peu tard qu'ils sont passés l'un à côté de l'autre sans se voir ni s'être jamais compris. Ils partirent donc un matin de saison sèche[237].

[236] S. Bemba, *Rêves portatifs*, p.34.
[237] Emmanuel Dongala, *Le feu des origines*, Paris, Albin Michel, 1987, p.208 (Grand Prix littéraire de l'Afrique noire de l'ADELF 1988)

Les autres romanciers, sur des tons tantôt ironiques ou amusés, tantôt réprobateurs, font commenter le passage de leurs pays imaginaires à la souveraineté nationale et internationale à des personnages aux vues variées, parfois même contradictoires, dans les mêmes récits. Les structures et les formes narratives des romans congolais fournissent des schèmes interprétatifs partiels à la destinée des personnages positifs qui évoluent dans les récits.

1.1.6. Indépendance et poétique du récit : des héros positifs faibles (ou affaiblis) dans l'univers de la jungle politique

L'action des personnages du roman congolais s'inscrit dans un univers conflictuel régi par la logique de l'élimination des héros positifs, du fait de leur statut de personnages politiques faibles ou affaiblis à l'indépendance dans l'espace du pouvoir. L'esthétique romanesque des fictions congolaises peut s'interpréter comme une illustration de cette réalité paradoxale.

Tout récit développe des situations conflictuelles, et il serait impossible dans une œuvre théâtrale ou romanesque d'être en présence de personnages qui s'accorderaient en tout du début à la fin. Les personnages principaux incarnent des idées et des valeurs qui entrent en contradiction avec celles de certains autres personnages. L'action ne progresse que grâce à cette opposition d'intérêts divergents qui créent la tension interne et le dynamisme du récit. Dans le roman en particulier, les conflits apparaissent comme des entités irréductibles, car les relations conflictuelles mettent en relief la structure combative dans les interactions entre personnages aux intérêts fort opposés, schéma qui se retrouve dans les récits.

Parce que les personnages ou actants des récits doivent se déterminer, comme le dit A.J. Greimas « non par ce qu'ils sont, mais par ce qu'ils font »[238], nous comprenons qu'ils mettent un point d'honneur à se réaliser pleinement en chosifiant autrui, en le néantisant et en s'en servant uniquement comme simple moyen. André Niel dans son essai consacré à l'analyse structurale des textes[239] a mis en lumière cet univers conflictuel de tout récit :

> Un récit raconte, le plus souvent, une élimination plus ou moins douloureuse et cruelle – parfois comique mais toujours ressentie inconsciemment comme une conclusion heureuse par les auditeurs, à cause du sentiment d'union magique, de retour bénéfique à l'unité produit par cette élimination[240].

[238] A.J. Greimas, *Communications*, n°3, Paris, 1966, p.17.
[239] André Niel, *L'analyse structurale des Textes (Littérature, Presse, Publicité*.), Paris, Maison MAME, 1973.
[240] André Niel, *op. cit.*, p. 52.

Il en vient à affirmer que l'élimination constituerai « *le sujet universel de tous les récits* »[241] dont l'étude atteste qu'ils s'enferment tous « dans le conflit fondamental et l'élimination finale » selon le schéma :

A ≠ B = A ou B ≠ A=

Et c'est l'attente de ce moment de l'élimination qui crée chez l'auteur le suspense, l'intérêt pour l'histoire narrée. Après chaque rebondissement de la situation, il se demande ce que va devenir tel ou tel personnage et s'il réussira son aventure dans un monde si hostile. Sur le plan psychologique, estime André Niel, le lecteur éprouve "un plaisir dramatique", une sorte de catharsis en suivant le déroulement des antagonismes et des situations oppositionnelles dans un récit. L'action d'ailleurs dans tout récit en dépend : « Il n'y aurait point d'histoire ni de discours sans une action qui donne l'occasion aux adversaires de se mesurer et finalement de s'éliminer »[(2)]

Ainsi le déroulement du récit est jalonné par une série de combats où les victoires alternent avec les défaites, où les moments intenses de l'action précèdent des temps de repos…Cette structure combative des récits nous permettra de cerner la problématique du statut des héros dans certains romans congolais politiques.

L'alternance des positions imprime son rythme au récit, puisque le héros est tantôt victorieux tantôt vaincu :

Vie ou Victoire	A	B	B	A
Mort ou défaite	B	A	A	B

Sur ce schéma, A et B sont des adversaires.

Dans l'ensemble, le rythme des romans négro-africains à dominance politique en général, et congolais en particulier, montre une prédominance pour des schémas narratifs dysphoriques, c'est-à-dire des situations d'échecs du héros. Les victoires engrangées par celui-ci apparaissent passagères, eu égard au dénouement du conflit où il se retrouve toujours en situation d'infériorité par rapport aux

[241] André Niel, *op. cit.*, p.53.
[(2)] A. Niel, *op. cit.*, p.54.

autres antagonistes avec lesquels il s'est affronté tout au long du récit. La chute finale du personnage confine dans la plupart des cas à sa défaite ultime ou à son élimination, souvent de mort violente. Mayéla est fusillé. Kotoko est condamné à mort avec ses partisans. Kingaboua Yaya, pour avoir défié les colons, est écarté du processus devant mener son pays à l'Indépendance, car jeté depuis plus de dix ans en prison avant ce tournant historique. Fabrice M'PFum, arrêté par les mercenaires américains à son retour des Etats-Unis à l'aéroport de son pays, est livré à ses frères ennemis et emmené vers une destination inconnue où il disparaîtra. Tioumbé et ses partisans s'attendent à ce que la violence des "oui-ouistes" s'abatte sur eux et sur les autres membres du "Front pour l'indépendance", après le Référendum du 28 Septembre 1958. C'est pourquoi à la fin du roman, ils s'empressent de quitter ce pays où le « OUI » a triomphé dans des conditions de violence inouïe : viol généralisé des consciences, intimidations, emprisonnements et révocations de fonctionnaires non alignés sur les positions officielles, terreur psychologique à la rumeur d'un bombardement des pays qui voteraient pour le « NON » à la Communauté française proposée par de Gaulle, fraudes massives, etc.

L'action des romans africains francophones post indépendance à tonalité politique laisse en gros apparaître un monde compartimenté et dichotomique. Les héros animés d'une réelle volonté de changement positif sont seuls, face à une coalition de forces sociales et politiques impressionnantes. Ils doivent se frayer leur chemin dans un univers hostile, prêt à les terrasser et à les anéantir. Dans ce champ conflictuel, on peut déterminer d'un côté le héros et son rêve de changement, et de l'autre le milieu social ou politique qui lui fait front. Les deux forment des couples antithétiques et exclusifs, car défendant des valeurs aux antipodes les unes les autres. En voici des exemples, avec au premier plan le héros et au second les forces contraires :

- Emmanuel Dongala, ***Un fusil …*** :

  -Mayéla Vs son directeur de thèse (en France)

  -Mayéla et les guérilleros Vs les armées blanches en Afrique australe

  - Mayéla Vs politiciens d'Anzika (avant son accession au pouvoir)

  - Mayéla Vs la milice d'un pays « indépendant » d'Afrique australe

  - Kapinga Vs les dirigeants d'un pays « indépendant" d'Afrique australe

  -Mayéla Vs les putschistes (Marius Mouyabi), rejoints par ses anciens ministres (Me Adilène, de la Justice, et Buzoba, son ex-ministre de la défense)

  -Mayéla Vs le peloton d'exécution

  - Mayéla Vs une foule excitée, hostile et sadique (venue assister à son exécution)

- Guy Menga, ***Kotawali*** :

  - Kotawali et guérilla Vs politiciens du Kazalunda, l'armée, Yalala,

le chef de la B.V. (Brigade de Vigilance, police politique)

- Padykiros Vs les autres colons et le préfet

- Kotawali et Bélindao Vs les gendarmes du peloton d'exécution

-la population rebelle de Wantéla Vs

* - Caya Makhélé, ***L'homme au landau*** :

- Allo Vs le parti, les hommes-fusils (avant son envoi à Moscou suivre une formation politico-idéologique pour déviationnisme)

- Moléki-Nzéla Vs politiciens de Patapata : Nel-Colo et sa garde

- Moléki-Nzéla Vs les responsables du chantier : Allo, et les coopérants blancs: Avre, Pérodeau, Courtecuisse, Piedevache, Forza.

- Henri Lopes, ***Sans tam-tam***:

  - Gatsé Vs son ami, directeur d'un cabinet ministériel à Brazzaville
  - Gatsé Vs Kousakana Didyme (maître, directeur de cabinet, marxiste..., détaché aux douanes)
  - Gatsé Vs le président du comité du parti

- Sylvain Bemba, ***Rêves portatifs***:

  Ignace Kambéya Vs Edouard

  - Le président Léonidas Mwamba Vs Moudandou
  - L. Mwamba Vs Yamba Yamba
  - L. Mwamba Vs les ministres et les députés de l'Assemblée nationale
  - Les gens de la plaine Vs les gens des hauts plateaux (+l'administration coloniale)
  - **Les Nationalistes (Kingaboua Yaya) Vs les Indépendants**
  - **Cassius le journaliste Vs les dirigeants politiques**
  - Mouhoungou Vs Moudandou
  - Moudandou Vs Yamba Yamba

- Sembène Ousmane, ***L'Harmattan***:

  - Tioumbé, les militants du Front pour l'Indépendance Vs les dirigeants locaux et les administrateurs coloniaux (le OUI Vs le NON au Référendum gaulliste de 1958)
  - Tioumbé Vs Koéboghi (son père, un catéchiste)

- Sékou Touré (la Guinée Conakry) Vs Général de Gaulle (la France)

Le rapport des forces est comme nous le voyons, très inégal puisque le héros individu s'oppose à toute une structure sociale et politique qu'il juge stérile et inadéquate à servir le bien commun. L'action du héros s'inscrit dès lors dans un contexte négatif et on peut se demander si son engagement contre des forces si titanesque ne correspond pas à une signature de son arrêt de mort. Individu contestataire et problématique, le héros du roman post-colonial est confronté à un combat inégal où l'adversaire possède tous les moyens pour l'anéantir alors que lui-même n'est enhardi que par ses nobles idées. Le désaccord fondamental entre le héros et les autres personnages constitue souvent le nœud de l'action dont les différentes péripéties, aussi palpitantes soient-elles, ne lui donneront jamais la victoire. Souvent le héros est présenté comme un "Messie" qui vient sauver le pays de la dérive : Mayéla, Kotawali, Gatsé, Tioumbé. Mais ce faisant, il remettrait en cause l'ordre social qui profite aux dirigeants de l'heure. On comprend la réaction brusque de ceux-ci, que l'écrivain Ibrahima Signate a si bien rendue dans les deux derniers chapitres de son roman, *Une aube si fragile*. Le parti "omnipotent" qui régente la vie politique de Douma a étouffé dans l'œuf les ambitions du Mouvement clandestin d'opposition dirigé par Kotoko. Du moment où le héros s'introduit dans l'univers périlleux de la politique où, selon un personnage de Sartre, « tous les moyens sont bons pourvu qu'ils soient efficaces »[242], il doit en accepter la logique. Et en Afrique le monde politique semble ignorer le pardon, les demi-mesures, et ce sont sans doute ce qui explique la violence inouïe qui s'abat sur les héros dans le roman moderne africain. Ceux-ci, souvent des intellectuels révolutionnaires ou tout simplement des patriotes progressistes et humanistes, sont épris d'idées généreuses telles le respect des droits de l'homme et de sa personne, la justice, le bien-être social. Ils semblent, en livrant bataille aux politiciens véreux et égoïstes, entrer avec effraction dans un monde de violence qui se fera un plaisir de les anéantir, physiquement, moralement et socialement. La métaphore animale est souvent utilisée par les romanciers congolais pour caractériser le champ politique soumis à la barbarie et au machiavélisme primaire des politiciens du moment. Tchichellé Tchivéla, par exemple, l'assimile à « ce jeu de fauves dans lequel le plus fort dévore toujours le plus faible »[243].

Le conflit des consciences se cristallise en une lutte impitoyable entre la vie et la mort, entre les hommes au pouvoir, incarnation de la supériorité et de la puissance, et le héros, faible et démuni. L'homme négatif qu'il faut effacer de l'arène politique, c'est le héros, écrasé par la coalition des forces sociopolitiques. L'échec du héros devient dès lors une réalité obsessionnelle chez les romanciers négro-africains, à telle enseigne qu'on peut se demande si le héros en pénétrant dans l'arène politique, ne s'offre pas tout simplement en pâture à la jouissance sadique des dirigeants aux affaires qui l'immoleront sans état d'âme sur l'hôtel de leurs ambitions et de leur cynisme. Il est symptomatique que dans le combat pour la vie auquel se livre le héros dans sa « pulsion de vie », il se retrouve

[242] Jean-Paul Sartre, *Les mains Sales.*
[243] Tchichellé Tchivéla, *Longue est la nuit*, Paris, Présence Africaine, 1980, nouvelle « Ilotes et martyrs », p.91.

toujours en dernier ressort sacrifié et procure chez ses adversaires, par sa mort ou par sa défaite, ce que A. Niel appelle l'«extase tragique ».

L'union des contraires étant impensable -elle créerait une synthèse ou une communauté fraternelle de tolérance mutuelle-, le héros entretient souvent dans son esprit ses fantasmes, fait qui consacre sa rupture avec son milieu sociopolitique. Le conflit moi-autrui, dans les œuvres romanesques négro-africaines, ne saurait donc se réduire par un accord entre le héros (représentant de l'intelligentsia ou du peuple) et la couche dirigeante. Les deux n'ont pas les mêmes horizons sur la vie et leurs divergences se situent dans cette opposition fondamentale. Le romancier négro-africain, soucieux de fournir des modèles explicatifs à cette dichotomie, présente son héros comme ignorant des réalités politiques effectives, par un effet de distanciation.

Ainsi ces héros, qui ont à cœur de transformer positivement l'univers politique, ressemblent à des héros tragiques, pire, à des bêtes traquées par une meute de chiens enragés et affamés dont on ne doit attendre aucune acrimonie. A-t-on jamais vu un fauve avoir pitié de sa proie ?

Essola qui, dans *Perpétue...* avant l'indépendance combattait dans la clandestinité aux côtés de Ruben, doit passer un temps de pénitence (six ans) dans la sinistre prison politique de Mundungo avant d'être accepté. Kotoko, dans *Une aube si fragile* de Signate, était absent de son pays depuis huit ans et y revient avec l'intention d'insuffler du "sang neuf" dans l'appareil moribond du régime. Mayéla dia Mayéla, héros d'*Un fusil…* de Dongala revient de France au bercail après de longues années d'études, avec la même intention de rénover les structures caduques du régime. Kotoko et Mayéla veulent créer des partis vraiment révolutionnaires et aptes à servir la cause populaire. Tahirou, héros de *Gros Plan* d'Idé Oumarou, bien que membre du parti depuis vingt ans, y milite naïvement et, à ce titre, demeure en dehors de la vraie politique qui se fait. Gatsé dans *Sans tam-tam* d'Henri Lopes choisit délibérément de rester en dehors de la politique, convaincu que de la « brousse » il révolutionnerait mieux son pays, le Congo. Nous savons quelles critiques acerbes lui adresse son ami et grand politicien de la Capitale pour cette option jugée réactionnaire et « idéaliste ».

En somme, la distance entre le héros et la « vraie » politique politicienne qui se pratique est l'une des causes majeures de son incommunicabilité avec les dirigeants. Ceux-ci se targuent de leurs expériences et s'étonnent qu'à peine arrivés au pays, les intellectuels se croient, parce que diplômés, plus aptes au pouvoir qu'eux, les barons. A ce niveau, les héros, qui devraient être de vrais « actants » cèdent leur rôle à leurs antagonistes. Ils n'orientent pas le destin de leur pays, réduits à l'impuissance par ceux-là mêmes qu'ils combattent. Ceci explique que, blasés et déçus, ils soient enclins à un certain fatalisme, plutôt une impuissance angoissante de réaliser qu'après tous les efforts consentis, l'échec s'impose comme seule réalité obsédante. Le statut du héros est dès lors problématique dans le

roman politique négro-africain francophone en général, et celui congolais à thématique politique en particulier. Dans les univers romanesques où se déploient les récits, les héros qui défendent des causes nobles n'ont en fait aucun pouvoir effectif dans le champ politique. Ils apparaissent comme des étrangers à l'intérieur de l'environnement spatio-temporel dans lequel ils évoluent, et où leur action rénovatrice est jugée et punie sévèrement. Dans la plupart des cas, leur tentative les conduit soit à la potence, soit dans quelque lieu de détention, ou dans une « îles du sacrifice », où ils sont jetés en pâture à la jouissance sadique des tortionnaires spécialement rompus à des actes diaboliques.

Autrement dit le héros est pourchassé dans son propre pays quand il ne veut pas être un simple rouage de la politique en cours, c'est-à-dire, en quelque sorte, accepter la négation de sa liberté engagée dans le processus d'engendrement d'une société en train de se libérer effectivement. Ceci est surtout très valable quand le héros, par surcroît, se double d'un intellectuel gauchiste, radical ou progressiste. Sa place n'est pas chez lui ; c'est un individu marginal dont les prises de position tranchées avec la politique officielle sont qualifiées de subversion et le condamnent à la misère morale et physique.

Par ailleurs, l'ambiguïté de l'Afrique des Indépendances aux idéologies imprécises fait que l'intellectuel progressiste ne sait plus de quel côté viendra le coup fatal. Plus que jamais, l'épée de Damoclès est suspendue au-dessus de sa tête. C'est ce qui l'amène à éprouver constamment cet état d'insécurité, car il ne sait plus quoi choisir, sans risque de se voir anéanti. Dans un article sur un corpus considérable de romans modernes africains, Pius Ngandu Nkashama voit dans la rupture entre l'individu et son environnement social, c'est-à-dire son détachement de la réalité objective, la conséquence de sa perte dans cet univers brouillé et ambigu :

> Le monde néo-colonial africain est un monde de violence et de puissance incontrôlées. Contrairement au monde colonial qui, lui, utilisait rationnellement (dans la logique coloniale, s'entend) la pure violence comme l'intermédiaire obligé du pouvoir (le soldat, le gendarme), ici, il ne s'agit plus que d'une violence qui inquiète, du fait qu'elle n'obéit à aucune logique, et qu'elle est imprévisible (…) Mais le déploiement des forces brutes que l'on rencontre dans l'Afrique des nouveaux régimes n'inspire que peur et angoisses : ni éclectisme, ni pragmatisme, mais opportunisme politique fait de contradictions et de paniques idéologiques. C'est pourquoi cette force écrase, broie, annihile la volonté de l'individu[244].

Cette caractéristique négative de l'univers politique négro-africain montre l'importance des forces multiples qui se coalisent pour réduire considérablement la marge d'action des personnages principaux des romans congolais à tonalité politique. Ces « héros de vertige et d'angoisses morbide »[245] sentent dans chacune de leur démarche qu'ils sont pris comme dans les mailles d'un filet

[244] Ahmadou Kourouma, *Les soleils des Indépendances*, Paris, Seuil, 1970(1ére édition : 1968, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, non mentionnée par l'éditeur français)
[245] *Ibid*, « Le roman africain moderne, itinéraire vers la folie », *Présence Francophone*, automne, 1977, n°15, p.82-83.

trop serré, d'où aucune fuite n'est possible. Ils s'abandonnent alors au fatalisme, à l'annihilation de leur être et à la désagrégation de leur psyché.

Les romanciers africains modernes jettent de plus en plus leur dévolu sur ces héros de l'échec qui ne sont héros que de nom : plutôt des comparses, des marionnettes agitées au gré d'un destin qui a pris la forme humaine de dirigeants africains foncièrement cyniques. Jugeons-en par leur situation en début et à la fin du récit, et nous comprendrons le caractère négatif des transformations qu'ils subissent tout au long du déroulement de l'intrigue, avec un effet corrosif sur leur être intime. Souvent la destruction psychologique du personnage précède de peu son anéantissement physique, et il meurt de mort violente, exécuté ou pendu publiquement, pour montrer l'exemple.

Fama dans *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma, tout fier de ses origines nobles dès le début du récit, est anéanti au fil des pages. Réfugié dans ses illusions de grandeur, son comportement à la fin du roman relève de celui d'un fou, d'un déséquilibré mental chez qui la frontière est abolie entre l'onirique et le réel. Essola dans le roman de Mongo Béti *(4)* n'a plus rien de ce brave rubéniste des années 1950 à 1960. Les forces oppressives l'ont dévirilisé. Revenu de sa longue détention dans les sinistres camps pénitentiaires de Mundungo, il est obligé de vivre une situation fausse et le narrateur nous le montre très distant des groupes rubénistes.

Les vrais patriotes ne se renient jamais, dans les univers imaginaires des fictions congolaises. Dans *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*[246] de Dongala, Mayéla refuse cette volte-face et ce reniement de soi. Condamné à mort après son renversement par Mouyabi et les militaires putschistes, il refuse, dans sa cellule et malgré les sollicitations pressantes de son ancien ministre Moïse Adilène qui a retourné sa veste, ou du pasteur Bidié, de demander la grâce présidentielle. Accepter d'être amené à résipiscence serait pour lui renoncer à ses idées révolutionnaires auxquelles il croit toujours très fermement. Il est de ceux qui estiment que la valeur d'un homme réside dans sa détermination à servir son idéal et à être d'accord avec soi-même, honnête et fidèle avec soi-même. Il est convaincu que sa mort physique n'entamera pas ses idées qui, elles, seront pérennes, avec ce symbolisme de la graine et de la re-germination :

> Si je meurs, je voudrais être incinéré et que mes cendres soient jetées dans le geste large du semeur, sur toute la face du continent… Et quand je regermerai avec les graines de maïs et de mil, je réécrirai, pour mon deuxième livre, le mythe de la création du monde… un monde nouveau... une cité révolutionnaire… fraternelle…il me semble qu'il y a un trou à travers ma chemise par lequel je saigne. Ma poitrine brûle. J'entends du jazz, des coups de feu, des poteaux, des arbres, des avions...[247]

---

[246] E. Dongala, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche,* Paris, Le Serpent à Plumes, 2003, Groupe Privat/Le Rocher, 2005, pour la présente édition, p. 395/396. Abrégé dans la suite par *Un fusil...*
[247] E. Dongala, *Un fusil...*, p.395-396.

Mayéla, transpercé de balles, délire et n'a plus d'attache avec la réalité. Ses paroles semblent, malgré leur poéticité, incohérentes et absurdes. Si seulement quelqu'un pouvait les écouter ! Mais il se parle et s'enferme dans l'exaltation de son ego, dans une schizophrénie qui ne peut ni le sauver, ni ceux à qui il s'adresse.

On dirait, en considérant le comportement de Mayéla et de Kotawali, que l'échec des héros nationalistes à l'indépendance et après, n'est que temporaire. Il reflèterait alors l'état d'infériorité dans lequel ils se trouvent dans l'épreuve de force où ils sont engagés contre leurs adversaires du moment. La solution suicidaire leur semble de loin préférable à la mort spirituelle et au renoncement de soi.

Tokoto, Mayéla et Zeyang Le Vampire sont, à ce qui semble, des personnages heureux de mourir en servant leur idéal, en assumant pleinement leurs actes. Il y a tout de même, dans cette réaction devant la mort, un certain masochisme intellectuel, qui apparaît comme la contrepartie qu'ils veulent opposer à leur anéantissement. Ngandu Nkashama appelle ces réflexes des intellectuels traqués devant la mort des « …conduites-suicides qui permettent à l'intellectuel africain de se prouver lui-même qu'il conserve une certaine responsabilité de sa personnalité aliénée idéologiquement. »[248]

La structure conflictuelle de certains romans négro-africains nous a permis de nous rendre compte que les héros entretenaient avec les autres personnages (surtout les hommes politiques) des rapports combatifs ou destructifs. Or dans ce genre de communication négative, l'homme chosifie son semblable et ne se satisfait qu'au spectacle de son anéantissement total, selon André Niel:

> Ce serait même la loi fondamentale, écrit André Niel, que l'individu qui ne réalise pas normalement sa pulsion d'union à l'autre et au monde – dans l'amitié, l'amour ou un travail créateur – connaisse alors une conversion de cette pulsion en un comportement combatif et destructeur ; autrement dit, un tel individu inépanoui chercherait à obtenir l'union, l'unité, dans ses rapports avec autrui, par élimination de l'adversaire…[249]

Dans *Une aube si fragile*, le narrateur écrit qu'après l'arrestation du héros révolutionnaire Kotoko et de ses partisans, les politiciens au pouvoir, « les bourreaux cherchaient à humilier, puis à avilir leurs victimes »[250]. Les tortionnaires ne sont autres que les politiciens au pouvoir et leurs hommes de main.

L'élimination finale ne s'effectue qu'au terme du développement dramatique compris dans l'histoire du roman, dans son temps narratif. Elle se fait surtout au détriment du héros progressiste et pour le plus grand plaisir des dirigeants en place. En sorte qu'à de rares exceptions, l'alternance ou le

[248] Ngandu Nkashama, « Le roman africain moderne, itinéraire vers la folie », *Présence Francophone*, Automne 1977, n°15, p. 90.
[249] André Niel, *op. cit.*, p. 51
[250] Ibrahima Signate, *Une aube si fragile*, p.173.

renversement des positions n'est, pour les romanciers, que l'art de retarder l'avènement tragique qui fermera le récit sur la mort du protagoniste principal.

La mort du héros dans le roman négro-africain moderne apparaît comme la résolution du conflit insoluble moi-autrui, dans la structure sociale existante. La postulation d'une autre organisation sociale et politique constitue une menace directe pour les dirigeants qui ont besoin de retrouver leur sécurité et leur unité psychologique rompue par l'intrusion d'individus indésirables dans leur sphère d'action. Le décor qui entoure l'évènement rapproche l'exécution du héros d'un sacrifice rituel ou religieux. André Niel pense que le lecteur trouve, quant à lui, une satisfaction affective au dénouement des récits, et en général dans toute œuvre narrative : « Tout au long du récit, ce moment clé de l'unité par le sacrifice est attendu impatiemment. Il est prévu, désiré, d'où l'excitation latente que provoque toute relation mythique romanesque. »[251]

Les bourreaux des héros révolutionnaires organisent justement des séances publiques où le peuple assiste, avec quelque sadisme parfois, à la fusillade ou à la pendaison de ceux qu'il admirait encore hier.

Mayéla dia Mayéla dans *Un fusil…* de Dongala, après cinq années de règne, est renversé par Mouyabi et envoyé au poteau. Auparavant, celui-ci aura pris le soin de ternir l'image de Mayéla en le couvrant de tous les attributs négatifs à travers les média :

> L'ère du tribalisme, du népotisme, de la gabegie est terminée, annonce-t-il à la radio. Nous allons remplacer le gouvernement inepte du vendu Mayéla par un gouvernement authentiquement progressiste et révolutionnaire… Nous allons juger le tyran Mayéla devant une cour révolutionnaire, devant le peuple[252] Et il paiera toutes les exactions, les meurtres, les irrégularités commis par son régime.[253].

Les journaux ne sont pas de reste. Mayéla y est présenté comme un traître de la révolution, et Mouyabi comme le nouveau Messie. Le qualificatif de « monstre » attribué à Mayéla indique clairement qu'il doit être anéanti, lui qui s'est fait bourreau du peuple. Une page de journal annonce en commentant une photo de Mayéla avec, en surimpression, une croix gammée (symbole d'Hitler) : "Portrait d'un criminel : l'Ange exterminateur du Peuple : Mayéla."[254] Le peuple conditionné se rend donc à l'exécution de Mayéla, surexcité et très content de voir abattre son "bourreau". Le même spectacle se retrouve à la fin du roman de Ibrahima Signate, *Une aube si fragile*, qui se termine par le jugement de Kotoko le condamnant à mort et annonçant son exécution prochaine.

---

[251] André Niel, *op. cit.*, p. 53.
[252] Allusion aux "tribunaux révolutionnaires" de la République Populaire du Congo avec leurs procès publics.
[253] E. Dongala, *Un fusil…,* p. 367.
[254] *Ibidem,* p. 368.

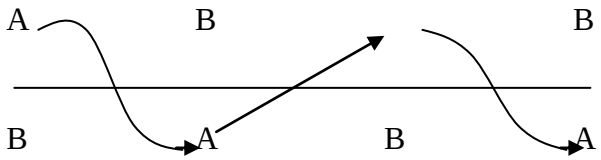
Si le peuple applaudit à cette scène dans le roman de Dongala, il se montre réservé, voire hostile dans celui de Signate, sa sympathie allant pour les condamnés à mort. L'exclamation indignée du gros homme joufflu à la dernière page du roman l'atteste : « Quel pays, mon Dieu quel pays, ces enfants, m'a-t-on dit, appartiennent à de bonnes familles. Ils ont fait de bonnes études et au lieu de leur confier des responsabilités en rapport avec leurs capacités, on voudrait leur couper la tête. C'est normal çà, l'homme ? »[255]

Mais ce peuple est exclu des décisions politiques et ne peut qu'assister, impuissant, aux scènes horribles dont sont victimes les vaillants fils du pays.

En résumé, du point de vue structurel, les héros des romans négro-africains que nous avons examinés forment un des pôles du conflit fondamental déterminé par l'espace littéraire (l'autre pôle étant ceux contre qui ils ont à se battre). Ce conflit doit être résolu dans le temps figuratif du romain, par une suite de réductions réelles ou fictives. Et comme les personnages principaux sont des êtres faibles, socialement, ils seront souvent offerts en immolation à la jouissance sadique et cynique de leurs adversaires. Les personnages aux idées progressistes, ou simplement les patriotes, ne pourront réduire le conflit que magiquement, c'est-à-dire dans l'imaginaire et l'installation dans l'onirique.

La tonalité de ces romans est profondément tragique puisqu'ils se terminent souvent, comme nous l'avons vu, par des spectacles sanglants, à l'instar des dernières scènes des tragédies classiques.

Si nous figurons par 'A' le héros du roman et par 'B' ses adversaires, nous aurons le schéma général suivant :



La réduction du conflit après toute une succession de changements ou de renversements de positions exclut toute synthèse où 'A' et ' B ' vivraient en symbiose, selon le schéma :

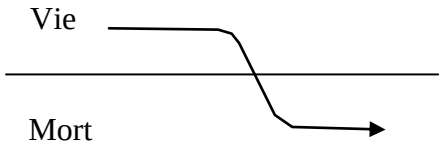
(1): (A). (B) ⟶ (A. B)

[255] Ibrahima Signate, *Une aube si fragile*, Dakar-Abidjan, NEA, 1977, p. 189.

Chacun est forcé, dans son égoïsme, et sa pulsion agressive, à s'identifier à l'absolu et à penser l'autre comme adversaire à terrasser. L'opposition radicale 'A' vs 'B' traduit celle existant entre la vie et la mort, la supériorité et l'infériorité, la victoire et la défaite. Elle implique qu'il sortira du combat un vaincu et un vainqueur.

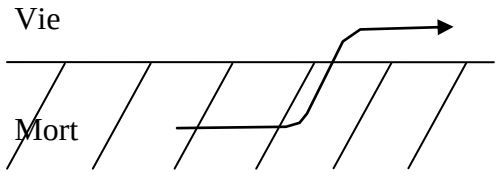
(2) : (A) . (B) ⟶ (A), (B étant détruit ou réduit).
ou (A) . (B) ⟶ (B), (A étant détruit ou réduit).

C'est surtout le schéma (2) que nous retrouvons dans les romans négro-africains où le héros disparaît à la fin du récit. Pour emprunter le vocabulaire d'André Niel, nous dirons que la réduction est "descendante " dans ces romans et produit "l'émotion tragique" :



Nous n'avons qu'à voir certaines fins de romans africains où la disparition du héros prend l'allure d'une sorte de calamité et de catastrophe ressenties par les êtres et les choses, ou bien laisse les autres personnages confus, tristes et angoissés.

Le héros anéanti peut néanmoins résoudre son conflit magiquement dans l'imaginaire, en se réfugiant dans un autre monde, passé ou futur. Nous parlerons dans ce cas de réduction "ascendante" ; elle procure quant à elle l'émotion magique, comme dans l'*excipit* de *Un fusil dans la main, un poème dans la poche* de Dongala.



Mayéla transpercé de balles rêve à une autre cité révolutionnaire qu'il réalisera, avec tous les autres combattants révolutionnaires morts avant lui. Pour n'avoir pas su concilier les exigences de leur moi avec leur milieu sociopolitique, ces héros en sont à rechercher l'unité de leur être dans l'évasion vers un au-delà hypothétique. Qu'est-ce, sinon la consécration finale de leur échec et le renvoi de la concrétisation de leur idéal aux calendes grecques ?

L'élimination finale des personnages progressistes ou susceptibles de transformer positivement l'univers sociopolitique négro-africain laisse sur place des serviteurs assermentés d'une cause étrangère au peuple et à ses intérêts. Le triomphe momentané des personnages politiques pourris n'est pas présenté dans les romans négro-africains comme une perspective heureuse. Les romanciers, en prenant cette option dans leurs œuvres, ont voulu sans doute rester fidèles à la réalité africaine de l'heure. Ils nous invitent ainsi à assister au drame des indépendances africaines dont le terme n'est pas proche (*Perpétue*... de Mongo Béti) malgré les espoirs de quelques intellectuels encore rêveurs (*Un fusil*...de Dongala : Mayéla rêvant de sa cité révolutionnaire). S'ils nous amènent à ressentir la disparition des personnages positifs comme un désastre et une injustice du sort, ils n'oublient pas aussi que la force de leurs adversaires est contingente et problématique. Ils ne sont que des filous qui, à coup de manigances, traquent le peuple et le livrent à la décrépitude physique et morale, comme ce El Hadj Abdou Kader Bèye, héros d'un roman de Sembène Ousmane[256]. Confiant en l'avenir de l'Afrique, l'auteur sénégalais montre comment la bourgeoisie africaine actuelle est paralytique et donc impuissante. L'ex- métropole a tout mis en œuvre pour installer au pouvoir dans ses anciennes colonies d'Afrique noire des hommes dévoués à sa cause. Il l'a bien montré dans *Xala* : la bourgeoisie politique africaine constitue, comme El Hadji Abdou Kader Bèye, « Une maladie infectieuse pour nous tous. Le germe de la lèpre collective. »[257]

1.1.7. Une ellipse dans le roman congolais. Les forces néocoloniales en présence. Recours à l'explication de Sembène Ousmane

Nous venons de voir que dans l'univers du roman négro-africain francophone, le conflit aboutit presque toujours à l'anéantissement du héros révolutionnaire, ou des personnages qui refusent de voir l'indépendance tomber dans l'insignifiance. A cause de l'élimination de ceux qui étaient censés porter les espoirs de l'Afrique indépendante, il apparaît que la cause de l'échec de l'indépendance se situe dans cet étouffement des personnages progressistes et engagés pendant les deux ans ayant suivi son acquisition, et souvent longtemps avant. Cette transition n'étant pas clarifiée dans la fiction romanesque congolaise, nous allons recourir à un roman sénégalais qui a fait du référendum gaulliste de 1958 la trame narrative principale de son récit, avant de revenir sur les impacts de la stratégie de décolonisation aux contours imprécis, brouillés et flous dans le roman congolais.

A deux ans de cet évènement capital, les jeux étaient déjà faits, selon Sembène Ousmane. Dans un pays imaginaire d'Afrique noire francophone, tout près du Sénégal, l'auteur sénégalais situe

[256] Sembène Ousmane, *Xala*, Présence Africaine, Paris, 1973.
[257] *Xala*, pp.167 et 166, dans l'ordre.

l'action de son roman, *L'Harmattan*. La date du 28 septembre 1958 constitue le terme de la lutte dans laquelle s'engagent ensemble, d'une part les partisans du Oui au Référendum gaulliste (gouvernants locaux, avec la bénédiction et l'aide des colons français), et d'autre part ceux du "NON" (militants progressistes et intellectuels éclairés).

Ces derniers, malgré une intense campagne pour faire triompher le "NON", symbole selon eux de la liberté, de l'indépendance réelle et du refus de la vassalité, n'arrivent pas à la victoire. La conscience révolutionnaire du peuple africain était représentée selon l'auteur sénégalais en ce temps par ces jeunes gens enthousiastes, regroupés dans un parti marxiste, "Le Front pour l'indépendance". Mais celui-ci n'a pas pu faire entendre sa voix, car la coalition des forces rétrogrades a eu raison de lui, par la force et la démagogie. Henri Lopes, très rapidement, évoque de façon ironique et sarcastique cet épisode historique au Mossika, comme nous l'avons vu plus haut[258].

L'indépendance a été ainsi décapitée et dénaturée. Dans *L'Harmattan,* Sembene Ousmane en situe la cause dans un fait précis : l'époque transitoire qui l'a précédée. Ceux qui devaient assurer le passage de la dépendance coloniale à la souveraineté politique ont été méticuleusement choisis par la métropole : ils ne représentaient point les intérêts des pays africains, mais se portaient garants de la préservation du statu quo, sous d'autres formes. Les vrais nationalistes qui étaient censés représenter les intérêts du peuple ont été, pendant cette période cruciale, réduits au silence et écartés des affaires publiques. Les violents conflits qui opposent, dans *L'Harmattan*, les forces révolutionnaires aux puissances conservatrices, et qui se terminent par la victoire de ces dernières sur les premières en sont une éloquente illustration. La structure conflictuelle du roman nous permet de mieux nous imprégner de la problématique ainsi soulevée, à la suite de quoi nous nous pencherons plus à fond sur la vision que nous en donne l'auteur.

L'Harmattan nous donne ainsi à suivre le déploiement des forces antagonistes deux ans avant les indépendances africaines. Pour Sembène Ousmane, la cause de la faillite des indépendances en Afrique noire dérive directement du processus instauré durant la période de transition. La métropole n'a ménagé aucun effort pour préparer la voie au renforcement de sa mainmise impérialiste sur ses ex-colonies, après leur accession à une "souveraineté politique" à sa convenance, à travers l'intense campagne en faveur de la Communauté Française. Il convient dès lors de scruter de près les desseins cachés du Référendum, l'endoctrinement négatif du gouvernement local, conservateur, et la nocivité de l'idéologie religieuse dans la conscience des masses.

---

[258] Henri Lopes, *Dossier classé,* Paris, Éditions du Seuil, p.99 : malgré leur adhésion au discours indépendantiste estudiantin de 1957, les parents « *votèrent* ***oui*** *lors du référendum de 1958, c'est-à-dire non à l'Indépendance ! Par peur, ils avaient en un tournemain renié leur adhésion à Mayélé. Des Zoulous, quoi. »*

Les desseins du Référendum, selon Sembene Ousmane dans *L'Harmattan* ne doivent pas être recherchés ailleurs que dans le maintien de la présence française sur ses anciennes colonies d'Afrique noire, à l'approche de l'indépendance politique. Si les militants du "NON", dans le roman, mènent une campagne très active pour élever le niveau de conscience de la population et l'amener à une vision lucide du Référendum, les "coloniaux", de leur côté ne sont pas moins actifs. Ils entendent partir d'une connaissance du nègre, et l'orienter à leur guise afin de mieux asseoir une nouvelle politique de domination. En effet, les Blancs ont encore frais dans leur mémoire les tristes souvenirs de Dien Bien Phu, où ils ont essuyé une cuisante défaite dans une de leurs "possessions". Ils ne peuvent qu'entrevoir avec crainte et terreur l'avènement prochain au pouvoir d'élites africaines nationalistes et progressistes : « Là-bas [en Indochine], c'étaient des étoiles rouges, ici elles sont noires : noires ou rouges, total : communistes. Si on laisse les BOUGNOULS devenir des rouges, c'est fini, **notre empire.** Adieu, la valise »[259].

Cette intervention du Capitaine Guy de Lombard dévoile les intentions des colons français en Afrique à l'approche des indépendances. Ils considéraient l'Afrique comme une possession, une chasse gardée. Ce qui justifie l'expression : « notre empire ». Celui-ci est dangereusement menacé par l'existence même des "communistes", des intellectuels lucides qui expliquent les rapports de force à la masse et la conscientisent à son droit à une vraie libération. Il faut les mettre hors d'état de nuire. L'objectif visé par les colons français en Afrique est clair : raffermir le rayonnement de la France hors de ses frontières. La méthode mise soigneusement au point est destinée à contrecarrer l'action des militants progressistes. Au lieu des méthodes musclées du capitaine Guy de Lombard, rescapé de Dien Bien Phu, le Colonel Luc, "médecin", estime qu'ils devraient tenir compte de l'évolution sociopolitique de l'Afrique.

Au lieu de l'ancienne méthode violente, pourquoi ne pas obtenir le même résultat en se servant des « Bougnouls » et en leur faisant exécuter des ordres ? La simulation, l'hypocrisie et les manipulations doivent prendre le pas sur quelque violence ouverte que ce soit. Le colonel Luc, qui a séjourné longtemps en Afrique au point d'être "africanisé", expose cette tactique qu'il appelle la « *politique de la marmite* » :

> « Voyez –vous, capitaine, voyez-vous, nous jouons le jeu. Nous allons le jouer jusqu'au bout. Vous dites que l'avenir de la France est en jeu…C'est plus ! C'est le monde BLANC qui est en jeu… maintenant il y a un grand changement dans la mentalité des indigènes[260].

[259] *L'Harmattan,* p. 86 (C'est nous qui soulignons).
[260] *Ibid,* p 86.

Toute action qui ne tiendrait pas en considération cette évolution sociale des "indigènes" se situerait en marge de la réalité sociale. En quoi consiste ce "jeu" colonial » ? Quels en sont les principes de base ? Ce jeu n'est autre chose que ce mot lancé par de Gaulle, au moment où il perçut l'émergence des forces politiques africaines, décidées à conduire leur pays à la libération de la tutelle française. Ce mot "magique", c'est la "décolonisation", bien menée et orientée par l'ancien maître colonial.

Comme l'explique Luc, le général de Gaulle voit le problème de l'Afrique "dans un avenir lointain". Il faut, a-t-il prôné, contrecarrer par une série de manœuvres dilatoires et divertissantes, l'action menée par les nationalistes intransigeants, extrémistes ou communistes. Nul doute qu'il ne s'agit que de la préparation de l'avènement du néo-colonialisme en Afrique, sous prétexte de lui accorder son autonomie et de la mener à l'"indépendance". Ecoutons Luc s'expliquer dans ce sens :

> Je te parle toujours de l'Afrique. Il faut décoloniser, et là, nous porterons un rude coup au nationalisme exacerbé. Il faut être réaliste. Nous ne sommes plus au temps des croisades, ni de Faidherbe, ni de Bouët-Willaume … avec l'épée, nous perdons tout.
> Et je vois venir de nouvelles générations, exigeantes. Avant, les indigènes ne passaient même pas sur le même trottoir qu'un ANNASARA (Blanc), et le salut était obligatoire. Maintenant c'est autre chose… Les dieux même meurent, dit le poète… Les jeunes sont trop vindicatifs. Il faut leur couper l'herbe sous les pieds. Ne rien céder par la contrainte. Faire en sorte qu'ils ne puissent avoir gain de cause par la force[261].

L'évolution et les mutations sociales sont mises en relief dans ce passage par Luc. Les jeunes apparaissent comme les plus dangereux aux yeux des Blancs, dans la bataille anti-impérialiste. La tactique consistera dont à tout mettre en œuvre pour étouffer leurs révoltes et leurs revendications dans l'œuf ("ne rien céder par la contrainte"). Et surtout à endiguer leur violence par "la politique de la marmite". A temps nouveaux, méthodes nouvelles ! Pourvu que l'empire colonial soit préservé et procure les mêmes avantages. Les militants du Front, les "endoctrinés" comme il les appelle, doivent être surveillés de près, muselés et neutralisés en douce. Son instinct de conservation le pousse à affirmer : « Je me sens plus conservateur. Nous avons fait bien de choses dans ce pays. Il n'est pas juste de les perdre. »[262]

Des séries de mesures contraignantes sont mises en pratique pour contrer l'action des nationalistes. Ainsi l'administration coloniale transforme les chefs locaux en de simples exécutants, révoque les fonctionnaires favorables au NON et met certains en prison, comme Diembé ou Tangara, médecin à l'hôpital indigène. L'interdiction de la radio aux partisans du "NON" vise la réduction au minimum de leur influence sur la population, soumise à la propagande officielle des avantages du OUI et des menaces ouvertes pour toute opinion contraire. La guerre menée contre les progressistes

[261] *Ibid*., p.88 (C'est nous qui soulignons).
[262] *Ibid*., p. 189.

assimilés aux « rouges », aux communistes, vise un objectif spécifique, développé par un personnage blanc dans l'intervention ci-après :

> Vous êtes vraiment en retard sur l'histoire. Observez bien les choses. Qu'y a-t-il de changé ? Certes les privilèges flagrants, voyants même, ne seront plus, mais **nous continuerons à être là comme dans le passé**. Ce que nous perdrons dans la masse, on le rattrape au sommet. Et vous les vaincus, vous prétendez être en mesure d'arrêter le cours de l'histoire. Je ne suis pas défaitiste… loin de là. Mais il faut prolonger notre présence ici, manœuvrer… **Mettre les indigènes à notre place et leur faire exécuter ce que nous-mêmes ferions**. Pour l'instant ne rien dire ou faire qui puisse les indisposer[263].

Ceci résume l'essentiel de la méthode mise au point pour pérenniser la mainmise impérialiste en Afrique. Le maître mot est lâché par Luc, qui se dit connaisseur de l'âme noire : "manœuvrer". Et surtout, ajoute-t-il, il faut bien jouer le jeu, et ne pas "se fier aux données des ethnographes" car « ils sont toujours en retard… » Il faut surveiller étroitement les "nègres instruits", entraver l'action des extrémistes tels Aguemon, Lèye, Tioumbé et ou celle des autres militants pro marxistes. Il faut traquer les intellectuels et les hommes libéraux, et se servir des dirigeants locaux dans l'exécution de la nouvelle politique de domination. Pour ce faire, les colons mobilisent tous les moyens disponibles.

Du côté africain, les forces rétrogrades et conservatrices, tous ceux qui détiennent une parcelle de pouvoir, sont ainsi appelés à combattre énergiquement les militants progressistes du Front : « les militaires, la police, les institutions religieuses, -églises et mosquées- la presse ». Ils tiennent à préserver leurs privilèges de jadis et utilisent tous les moyens pour faire maintenir le *statu quo*. Violence nue, répression sauvage, mesures arbitraires, prêches dans les églises et les mosquées pour demander aux fidèles de voter OUI, tout est utilisé dans cette entreprise de musellement du peuple. Refermons cette parenthèse pour revenir au roman politique congolais.

Dans les romans congolais, la décolonisation est survolée dans la plupart des récits, et souvent le lecteur est en présence des résultats du jeu politique colonial à la transition vers l'indépendance, sans explication. L'arrière fable se laisse seulement deviner par traits rapides disséminés dans le texte dont la structure fragmentaire a été voulue par l'auteur. La déconstruction des mythes véhiculés par la politique coloniale au crépuscule de son règne vise sans doute la destruction d'images fausses auxquelles, par paresse, on croit d'autant plus facilement qu'elles prennent leur source des détenteurs du pouvoir : le Blanc, généreux, bienfaiteur et humaniste, volant au secours des Africains affligés par une cohorte de maux. Sembène Ousmane, qui conçoit l'écrivain comme « la conscience d'un peuple», a éclairé, comme nous venons de le voir, avec une grande précision dans la description, les forces conflictuelles en présence à cette période. Les romanciers congolais donnent à penser que le processus

[263] *L'harmattan*, p.98 (c'est nous qui soulignons).

était intentionnellement brouillé, d'une part à travers les discours de la classe administrative coloniale qui s'était adjoint les « évolués », les aspirants aux postes bientôt laissés par les maîtres d'hier, et de l'autre par les Africains eux-mêmes dont l'esprit obscurci ne discernait plus les réalités et se trompait de cible dans le combat. Les antagonismes, par exemple, allaient des plus visibles aux plus masqués. Le jeu des intérêts de classe a complexifié une situation déjà brouillée par les antagonismes régionaux et raciaux, politiques et ethniques, dans plusieurs univers fictionnels : *Sans tam-tam*, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, *Dossier classé*, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* ou *Rêves portatifs*. Le roman de Sylvain Bemba cité en dernier lieu constituera pour notre analyse une illustration du monde politique brouillé aux structures antithétiques, rendu dans le roman par une esthétique des contrastes, et par des oppositions spatiotemporelles, sociales et idéologiques.

Ainsi, dans *Rêves portatifs*, les gens de la plaine, rassemblés dans le Parti Nationaliste, vouent une haine mortelle à ceux du plateau, les Indépendantistes, avantagés dans la course au pouvoir, car appuyés par la métropole et les milieux coloniaux. L'indépendance aussitôt acquise, les dirigeants choisis par la métropole se déchirent entre eux dans d'interminables luttes d'influences et de positionnement pour l'exercice du pouvoir. L'indépendance officielle -ou l'indépendance chantée à travers les média, les bars populaires et les cabarets (*Independa cha-cha*, est-il dit dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*) ressemble bien à du cinéma où on ne permet au public de voir que ce qu'on veut lui montrer. En orientant son regard, on le focalise sur des images travaillées d'avance en vue d'une manipulation psychologique précise. En sorte que l'indépendance-cinéma, opposée à la vraie, celle rêvée par les patriotes et les intellectuels aux idées progressistes, est projetée dans une véritable atmosphère de kermesse, de fête populaire et de transes collectives.

L'installation d'un régime d'allégeance française, ou néocolonial tout court, consacre la réduction de l'indépendance à une abstraction, à une « frime », pour reprendre les termes de l'imprimeur Dubois, fin connaisseur des réalités coloniales avec ses trente ans de colonie. On ne devrait donc pas s'étonner que le « Lipanda » soit un signal à la confusion, aux remous sociaux et politiques, et à l'aventurisme au pays des Palmiers.

1.1.8. L'univers ambigu et chaotique des indépendances : *Rêves portatifs*

L'ordonnancement textuel des romans négro-africains francophones est déjà par lui-même révélateur d'un monde brouillé où rien ne se détache nettement. La juxtaposition des couples antithétiques est omniprésente dans le récit : l'alternance du présent et du passé (parfois de l'avenir aussi), la juxtaposition du monde réel à côté de l'onirique, le déplacement brusque du cadre de l'action d'un lieu à un autre. Ces procédés constituent des techniques de dévoilement qui soulèvent des problèmes spécifiques, et mettent en évidence une «écriture contrastive» aux effets suggestifs, comme dans le roman de Sylvain Bemba.

La structure contrastive de *Rêves portatifs* de Sylvain Bemba dégage avec force les conflits qui agitent la société africaine des indépendances, par un jeu de juxtapositions des binômes contraires. Ainsi les oppositions tribales et politiques, même fondues à l'approche de l'Indépendance ou du « Lipanda » dans une apparente unité en « projecteur de chimères », « langage d'un monde enchanteur »[264], n'en laissent pas moins apparaître le climat tendu, porteur de germes explosifs potentiels (l'éclatement sera effective à la troisième et dernière partie du roman).

Tout se passe cependant dès le début du roman comme dans un scénario de cinéma populaire, ce qui installe le lecteur d'emblée dans un univers imaginaire et onirique. Et nous savons que le rêve sécrète des fantasmes et produit un monde fictif par lequel le moi cherche à échapper à l'emprise de la réalité. Le cinéma ne se déroule pas seulement à l'écran, mais dans la salle obscure où les spectateurs accompagnent leurs héros, soit de la voix et des gestes, soit en improvisant leur propre « cinéma », comme Édouard qui, assis à la dernière rangée de la salle, trouve le moyen d'accompagner les cavaliers de l'écran par un « un étrange arrimage » avec son amante de circonstance, Marie Kabongo. Et juste derrière les deux amants, Ignace Kambéya, époux cocu de cette dernière, déroule sa bobine dans la cabine de projection !

Ignace Kambéya, projectionniste au cinéma « Lumière », avec ses appareils, produit en effet, à partir de sa « petite pièce de quatre mètres sur trois » des merveilles, un « monde prodigieux de sons, de couleurs et de formes »[265]. Le cinéma engendre un univers où tout est possible. C'est le lieu de l'évasion, d'où chaque paire d'yeux devient «... un projecteur portatif qui inventait de nouvelles images comme dans un jeu surréaliste où s'abaissent les barrières de l'impossible pour féconder la décevante réalité par insémination artificielle du rêve »[266].

---

[264] Sylvain Bemba, *Rêves portatifs*, p.9. Les citations ci-dessous, sauf indication contraire, renvoient à ce roman (Dakar – Abidjan –Lomé, Les NÉA, 1979). Cette sous partie est le texte remanié d'une communication envoyée à Sylvain Bemba, et exposé parmi les travaux sur l'auteur lors de la célébration de ses 60 ans : cf. Kadima Nzuji, M. D. et Bokiba ,Patient(dir.), 1997, p.301.

[265] *Ibid*, p. 10.

[266] *Ibid*., pp.17-18.

Tout le texte de Sylvain Bemba est fortement structuré par cette opposition entre le rêve et la réalité, l'imaginaire et l'actualité vécue. L'ambigüité devient dès lors évidente, et la frontière entre les deux mondes est si imprécise que les personnages la franchissent subrepticement sans s'en rendre compte : ils ont tendance à substituer le rêve à la réalité, ou du moins en donnent-ils l'impression.

La première partie du roman, LE RÊVE, s'ouvre en effet sur le rêve, accentué par les projections cinématographiques où tout est possible par la magie des images. Elle se clôt sur un univers fantastique, le rêve d'Ignace, en train de tourner un film où les Africains prendront leur revanche sur les Blancs. Mirambo, le héros de ce film, sera le justicier qui, d'une bombe insecticide, fera s'enfuir ou périr « tous ces moustiques qui viennent sucer le sang de l'Afrique »[267]. Mais le cinéma, « cette église de l'invraisemblance », ne peut enfanter que des chimères et des fantasmes, et c'est pourquoi l'auteur rappelle brusquement son personnage à la réalité. Des coups insistants sur la porte de sa cellule le réveillent. Deux soldats sont venus lui annoncer sa libération : « …par ordre du gouverneur vous êtes libre ce jour, samedi 31 décembre 1960… »[268]

La deuxième partie du roman, L'ESPOIR, sur le plan de l'organisation d'ensemble, conserve la même structuration. Elle installe le lecteur dans le même univers onirique, annoncé dès les premières lignes: « Un nouveau jour s'apprête à prendre la relève du monde des rêves, ce monde qui roule hâtivement sa natte ». La vision imagée du monde participe aussi chez l'auteur de ce cinéma, dans un univers où la pensée s'incarne souvent dans des images concrètes et des allégories faciles à reconstituer par le lecteur-spectateur du roman-scénario qu'est *Rêves portatifs*. L'allégorie du « nouveau jour » succédant à l'ancien, met en mouvement deux entités irréductibles, mais dont les mouvements synchronisés et accélérés indiquent la vitesse à laquelle les changements « annoncés » pourraient s'effectuer. Elle situe pourtant, allégoriquement parlant, la deuxième partie dans l'imaginaire, car on ne sait pas encore quelle sera la couleur du nouveau jour. L'ambiance festive sur les places publiques, les danses et les beuveries gratuites sont une projection d'un bonheur « concret », palpable, sûr, déjà là. Les promesses des Nationalistes, ne sont que des chimères, semble insinuer le « cinéma indépendance » ; la réalité palpable demeure la fête et les réjouissances populaires, offertes gracieusement par les autorités métropolitaines. Autant dire que les évènements qui vont se dérouler dans la république des Palmiers seront vécus par une population enivrée dans un clair obscur, à mi-chemin entre le rêve et la réalité, comme dans un univers cauchemardesque.

Alors que les Africains se préparent fiévreusement à la célébration de l'Indépendance (rêve), chez les Blancs, rien n'a pratiquement changé. Le symbole de la continuation de ce *statu quo*, c'est

[267] *Rêves portatifs*, p. 61.
[268] *Ibid.*, p.64.

spatialement parlant, le restaurant «Chez La Belle Hélène » où les Européens, regroupés le 30 décembre 1960, se répandent en propos hilares et se réjouissent de la supériorité et des privilèges qui continueront à être les leurs.

Somme toute, l'indépendance semble être dans le roman un beau rêve bien entretenu par les Africains, à des degrés divers. Les différents tableaux qui défilent aux yeux du lecteur relèvent d'un univers à la fois onirique et merveilleux. Ignace monte le scénario d'un film où il se sauvera de sa prison, dans une « *belle rêverie* »[269], à la manière d'un héros de western policier. Marie, sa femme, se prostitue dans le même temps à l'hôtel avec le Ministre Moudandou, et ne rentre que le matin dans de beaux apparats. Le sorcier guérisseur, appelé au secours par la famille éplorée d'Ignace, lui promet la libération de leur fils incarcéré : il rassure la famille dans ses pouvoirs magiques malgré le choc dans lequel la situation bouleversante l'a mise. Dans le pays enfin, on parle du retour d'hommes mystérieux qui manipulent tout dans l'ombre, de fonctionnaires rompus dans la magie, car initiés par un professeur des sciences occultes, « un des plus grands maîtres des sciences éthiopiques, notamment le katamundengue, cette science invincible de tous les combats d'ordre spirituel...». Plusieurs mondes s'entrecroisent et s'entremêlent, donnant l'impression de confusion et d'éparpillement.

L'indépendance elle-même, dont le nouveau président, Léonidas Mwamba se fait l'architecte, est accueillie dans le délire et l'enthousiasme. Presque tout le monde se fait des illusions sur son compte, sauf les anciens colons qui en ont préparé l'avènement de longue date, dans le sens de la seule préservation de leurs intérêts. Les Africains espèrent qu'elle sera « l'égalisateur des chances » de tous les Palmériens, le niveleur de leurs rêves, le distributeur public de la liberté. Mais dans la réalité les Nationalistes sont écartés, et leur chef King Yaya mis « sur la touche » depuis douze ans. Le vrai Lipanda ne préoccupe point les Palmériens, et peu de gens se soucient de s'interroger sur sa nature réelle. L'indépendance est comme ce nouveau-né, qui n'est encore qu'une promesse de vie… Et une promesse amène l'homme à quitter le simple cadre du réel pour un monde merveilleux, où l'espérance d'un changement positif est attendue avec ferveur : « Il y a quelque chose qui s'apparente à la pompe sacrificatoire dans cette journée qui a engendré par parthénogenèse deux frères siamois : le rêve et l'espoir »[270]. Pour combler l'attente psychologique des Palmériens, Léonidas Mwamba, premier Président, fera beaucoup de promesses, et une fois de plus l'esprit du peuple sera tendu vers l'avenir. Son discours se rapporte au futur, temps de l'imaginaire, du rêve et de l'espoir.

Et si l'auteur intitule la troisième partie de son roman LE RÉVEIL, il n'est point de doute qu'il veuille amener le lecteur à une brutale confrontation entre le vécu imaginaire des deux premières

[269] *Ibid*., p. 98.
[270] *Rêves portatifs*, p. 132.

parties et la réalité nue, qui tantôt était entourée d'un halo de lumière, à présent disparu. Alors que les deux premières parties du roman se déroulaient surtout en plein air, la dernière a essentiellement pour cadre les lieux sombres et clos : la prison, la léproserie et les camps d'internement…

La troisième partie s'ouvre sur Ignace, méditant sur son sort dans une maison d'arrêt et se ferme sur la visite de Cassius au camp pénitentiaire de Mbololo : son ami et ancien président Léonidas y moisit depuis sept ans. Le village d'Eyoka que visite Cassius abrite des lépreux, fermés au monde extérieur. Les habitants du village vivent constamment dans la terreur : « La peur de ce mal, dit le chef de village aux visiteurs, rythme tous nos actes, détermine nos pensées les plus secrètes »[271]. La frontière entre les vrais malades et ceux qui se sont débarrassés du mal terrible demeure imprécise. Cependant, les vrais malades sont des rebus de la société, excommuniés, bannis de la collectivité : « Le lépreux lit dans les yeux des autres qu'il est rejeté comme un objet de répulsion »[272]. King Yaya qui se trouve emmuré dans cette triste léproserie ne se considère plus comme du monde des humains : « En ce moment, c'est un lépreux qui te parle et n'a plus rien à attendre ni à espérer de la vie »,[273] dit-il à son fils. Il sait qu'il pourrit comme les autres, malgré les illusions que répandent les tenants du pouvoir sur le « traitement spécial » dont il ferait l'objet. Le rêve se dissipe rapidement à la dernière partie du roman. La fiction s'évanouit et l'indépendance rêvée lève progressivement le pan de voile qui l'embellissait sur le réel vécu africain : les conflits et « la lutte d'influence qui déchire en ce moment l'unité gouvernementale et même l'unité du parti »[274].

Nous comprenons alors que la problématique de l'indépendance africaine, à partir de cette forte opposition se pose en termes ardus dans Rêves portatifs. Yamba Yamba, le chef des comploteurs, le réalise la seconde même ou il est cerné et traqué avec les autres conjurés par la police, et les propos qu'il prononce dans un éclair de lucidité sont révélateurs de cette brouille et de cette ambiguïté :

> Je suis fait comme un rat. Qui a dit que l'Afrique a la forme d'un point d'interrogation ? En réalité, l'Afrique indépendante est une gigantesque fosse qui dissimule, comme dans les contes de chez nous, une natte richement décorée destinée à l'hôte indésirable que l'on accable d'égards pour mieux le perdre par la suite[275].

Une Afrique des contradictions et des questions sans réponse, où les mots ne disent pas toujours ce qu'ils annoncent, où la réalité est falsifiée et où l'indépendance semble se réduire à une abstraction. Le réveil de YambaYamba à la réalité est trop tardif. Il passera à la potence avec ses complices. Il est tombé dans un traquenard tendu par le Ministre de l'Intérieur, qui l'exécutera après

[271] *Ibid*., p. 153.
[272] *Ibid*.
[273] *Ibid*., p. 147.
[274] *Ibid*., p. 166.
[275] *Rêves portatifs*, p. 168.

avoir commandité sa mutilation dont il tire un plaisir sadique : « Cet homme sans visage, sans peau, sans sexe, cet homme-plaie est à mon entière merci. Je suis allé le voir trois fois dans le sous-sol. Pour jouir de sa souffrance »[276].

On ne peut pas vivre tout le temps des idées et de rêve, car « la force des choses » (titre du dernier chapitre de la troisième partie) finit toujours par s'imposer. Même si la troisième partie du roman porte comme titre : *Le Réveil*, sur le plan structurel l'action s'articule autour de l'imaginaire ou du rêve, et de la quotidienneté. Les deux univers, l'onirique et le réel, sont juxtaposés et donnent l'impression que les évènements se déroulent dans un contexte d'une ambiguïté fondamentale ou tout, en fait, se côtoie. Tandis que le peuple palmérien célèbre les festivités de l'Indépendance, Ignace est obligé d'en reconstituer les images dans sa prison à partir des feux d'artifice, des cris d'allégresse et du martèlement obsédant du tam-tam.

Cassius est le protagoniste principal de cette dernière partie. Alors que le chauffeur le conduit au camp pénitentiaire de Mbololo, pour visiter son ami, Léonidas Mwamba, président déchu depuis sept ans, il « se rappelle deux autres voyages, effectués quelques années plus tôt, dans des conditions presque identiques »[277], à la léproserie d'Eyoka. Le récit des deux voyages à la léproserie d'Eyoka où le journaliste est parti jadis rendre visite à son père est narré de façon discontinue au chapitre premier. En effet les scènes de voyage alternent avec le reportage de la visite de Cassius à Eyoka de sorte que pour se retrouver, le lecteur est obligé de se reporter chaque fois à la fin de l'épisode précédent afin que la logique soit établie. L'auteur l'y aide en écrivant en scribe le récit d'Eyoka, rapporté en flash-back, et en écriture normale le récit du voyage vers Mbololo en train de s'effectuer.

Cette juxtaposition entre le temps présent de Cassius (effectuant le voyage vers Mbololo) et le temps passé (la visite de la léproserie d'Eyoka) crée au plan psychologique une impression de cassure tant au niveau de l'espace qu'à celui de la durée vécue. C'est sans doute pour rendre la vision chaotique du monde chez son personnage que l'auteur l'installe dans cet émiettement spatio-temporel. Car dans son esprit, les images se déroulent comme dans un film et le font osciller du rêve à la réalité, dans un désordre total.

En nous penchant sur ce chapitre premier et en suivant les soubresauts de la conscience agitée de Cassius, nous décelons, au niveau de la disposition textuelle, ce va et vient entre les deux récits. Ceux-ci sont différents par les personnages rencontrés (King Yaya et Léonidas), les préoccupations de

[276] *Ibidem*, p.178.
[277] *Ibidem*, pp. 143,142 et 155.

Cassius (voir enfin son père, lépreux reclus dans une maison de santé interdite aux visiteurs, et revoir un ancien ami emprisonné depuis son éviction de la tête de l'État), mais unis par leur condition de bannis de la société. Le récit devient ainsi alterné.

Tableau représentatif des deux voyages narrés en alternance (M&E)

PAGES	TEMPS PRESENT OU VOYAGE VERS MBOLOLO	TEMPS PASSE OU RECIT DE LA VISITE A LA LEPROSERIE D'EYOKA
141 à 143 (**M**1)	(Depuis trois jours… le véhicule tressaute)	
143 à 144 (**E**1)		(Cassius se rappelle… hissé sur ses épaules)
144 à 145 (**M**2)	« Regarde ! crie le chauffeur …tandis que Cassius se laisse absorber par ses souvenirs… »	
145 à 150(**E**2		Dans ce village, personne n'avait désigné la terrible maladie…En voici quelques-unes.
150 à 152 (**M**3)	Deux antilopes viennent de traverser la route…l'homme a pu en échapper à l'hôpital mais est devenu fou… »	
152 à 155(**E**3)		Le soir venu, l'entretien entre le père et le fils (…) dont parle Saint-Augustin…
155 à 168(**M**4)	« La réverbération du soleil sur la route… la dignité c'est ce qui reste quand on a tout perdu ».	

En prenant « M » et « E » comme segments narratifs se rapportant respectivement à la description du voyage vers Mbololo et au séjour à Eyoka, nous remarquons que quatre épisodes sont consacrés au voyage et trois à la léproserie d'Eyoka.

Tableau pour reconstituer la logique des deux voyages

PRESENT = « M »	PASSE = « E »
pp.141-143 M1 :À bord d'un « pick-up » Chevrolet, Cassius se dirige vers Mbololo. « Sur des chemins dangereusement érodés et « sur les routes les plus méchantes qui soient ».	pp.143-144 E1 : Ce voyage rappelle celui effectué quelques années plus tôt à la léproserie d'Eyoka où le père de Cassius, King Yaya, « mis sur la touche » depuis la colonisation, est « cloué dans son lit » par une terrible maladie : la lèpre.
pp.144-145 M2 : Les deux voyageurs rencontrent un couple de lions dont la chasse est très périlleuse pour les non initiés.	pp.145-150 E2 : Cassius, à la léproserie d'Eyoka est accueilli par le docteur Nanchen qui lui brosse, de façon saisissante et poignante, le sort déplorable du lépreux « Vraiment banni par les autres » et objet de répulsion. Son père King Yaya qui y séjourne aussi, serait, sur ordre de Léonidas, très bien soigné, ce qui n'empêche pas qu'il soit atteint d'une ophtalmie chronique. A l'aide de diapositives, le docteur Nanchen fait un exposé détaillé sur la lèpre au journaliste.
pp.150-152 M3 : Deux antilopes, effrayées, sans doute par le couple de lions, traversent en vitesse la route. Le chauffeur explique à Cassius les dons du lion, « chasseur émérite ». Dans une paralepse, le narrateur rappelle la vie militante de King Yaya, marquée par son courage et sa vaillance, ce qui lui a valu le surnom « le lion », dans les milieux politiques locaux.	pp.152-155 E3 : L'entretien est très pathétique entre le père et le fils, après douze ans de séparation. Tandis que Cassius s'accroche encore à un vieux rêve, le passé glorieux de son père, celui –ci le ramène à la cruelle réalité : « King Yaya est mort, c'est-à-dire l'homme politique ». C'est un être désabusé, désespéré et indifférent à toute vie publique. « La politique intéresse la cité, les citoyens. Je vis en dehors de la cité comme tous les lépreux » (p.154). Avec le temps, et malgré un combat intérieur intense le King Yaya fataliste et défaitiste a pris le pas sur le King Yaya téméraire….
pp.155-158 M4 : Rendre visite à un autre « Lépreux », tel est le but de la troisième randonnée de Cassius. Après sept ans de démarches, Cassius a enfin obtenu un laisser – passer pour visiter Léonidas Mwamba, l'ex-président déchu politiquement et enfermé au terrible camp de Mbololo, réservé aux prisonniers politiques de première importance.	

Explication des deux schémas

On peut lire dans leur suite logique les épisodes vécus à la fois par le chauffeur et Cassius en ordonnant ainsi le texte :

M1 + M2 + M3 + M4.

Le déroulement de la visite rendue par Cassius à son père à la léproserie d'Eyoka est ainsi arrangé, pour donner une logique et un sens à l'épisode :

E1 + E2 + E3.

Il apparaît alors que la conscience de Cassius est partagée entre son contact avec le réel, correspondant à l'observation du spectacle offert par la nature extérieure, et en même temps par son détachement de ce réel avec la résurgence d'un passé récent dont l'analyse permet de comprendre l'actualité politique du pays des Palmiers. Disons que sa conscience est écartelée entre son extraversion et son introversion. L'impossibilité pour Cassius à se fixer à l'un des pôles de sa pensée traduit sans doute sa désarticulation et son inadéquation au réel. Elle reflète en même temps l'éclatement de l'univers à l'échelle de la conscience agitée du journaliste, déçu par le monde troublant de la politique palmérienne, dont les figures de proue sont tombées dans l'insignifiance et se sont désagrégées, soit par l'action des colons, soit par celle des Africains eux-mêmes, livrés aux luttes pour le pouvoir.

Au voyage réel qu'il est en train d'effectuer, Cassius superpose deux autres, «effectués quelques années plus tôt dans des conditions presque identiques »[278], à la léproserie d'Eyoka.Pour obtenir une lecture intelligible du passage, on est obligé de le restructurer, en juxtaposant d'abord les séquences narratives appartenant à chacun des voyages comme sur le premier tableau. Le résumé s'effectue en rapprochant dans leur continuité logique les épisodes « M » de la première colonne, et ensuite les épisodes « E » de la deuxième. La succession non linéaire des plans aussi différents donne lieu d'avancer une hypothèse : dans *Rêves portatifs*, Sylvain Bemba a utilisé les procédés de l'art cinématographique, qui permettent de passer d'une scène, d'un tableau ou d'un temps à l'autre par simple superposition, par simple projection d'une vue, sans transition apparemment décelable. La confrontation entre les épisodes « M » et les épisodes « E » indique une rupture totale entre le rêve entretenu dans les esprits et la fade réalité, déconcertante, illogique, incohérente et absurde dans un monde apparemment ordonné.

La suite du roman après le premier chapitre de la troisième partie ne dément pas cette perspective puisque l'auteur va s'employer à rendre vivaces aux yeux de son lecteur les contradictions profondes et les paradoxes de la politique au pays des Palmiers. Ceux-ci sont si flagrants qu'il ne trouve d'autre moyen de nous les faire appréhender que de projeter, comme sur un écran, les scènes bouleversantes et presque irréelles qui rythment, comme dans le rêve, la vie de la République Libre Palmérienne. Après avoir renversé celle-ci il y a sept ans, le ministre de l'Intérieur, Moudandou, avait envoyé son premier président Léonidas Mwamba en prison. Le pays avait alors été rebaptisée Libre

[278] *Rêves portatifs*, p.143.

République Palmérienne. Celle-ci est à son tour renversée par le M.A.J.O.R., le Mouvement allié des jeunes officiers révolutionnaires qui abroge la constitution et annonce qu'un « gouvernement de salut public sera rendu public dans les prochaines heures. »[279] En perspective, on peut penser que le cinéma de l'indépendance continue sur un autre registre. Mais déjà la suspension de la constitution et l'installation d'un régime militaire augurent des lendemains plus qu'incertains. Les chapitres II, III et IV montrent, dans une projection analeptique, comment Léonidas a été effacé de l'arène politique pour être jeté dans le terrible camp pénitentiaire de Mbololo, une prison politique de très haute sécurité… Il n'était pas particulièrement rompu aux intrigues politiques, car, propulsé au sommet des affaires, il a continué d'entretenir dans son esprit les valeurs morales qu'il avait tant respectées au séminaire : « Léonidas avait cru que l'exemple vertueux d'un seul pouvait entraîner une nation naissante sur la voie du bien, que la bonne volonté appelait les bonnes volontés, que l'amour du prochain se suffisait à lui-même pour changer le monde »[280].

Après deux ans de règne, il a dû payer très cher cette erreur d'appréciation. Il n'a pas pu empêcher après deux ans d'indépendance, « l'effondrement des institutions et des valeurs morales »[281], l'opportunisme et le pillage systématique des biens de la nation. En marge de la vie pourrie du pays, il ressemblait « de plus en plus à un enfant de cœur secouant pitoyablement et intempestivement l'encensoir d'une probité qui dégage une fumée étouffante pour les nouveaux adorateurs du veau d'or. »[282] Autrement dit il vivait dans le monde politique bercé par un rêve moralisant, en marge des réalités du champ. Le réveil de Léonidas à la réalité a été dur, et il a dû vivre sa disgrâce rapide, soigneusement préparée par d'autres, dans le cauchemar.

Le meneur de jeu, Moudandou, ministre de l'Intérieur, a bien monté le scénario, dont il tirait, à l'ombre, les ficelles. Léonidas, encore président et vers la fin de son règne, ne contrôle plus les événements. Son désarroi moral lui arrache souvent des interrogations angoissantes. En effet, le ministre de l'Intérieur a fait passer par les armes les « onze chefs de la conjuration…ce matin à l'aube » , exécution consécutive, annonce un titre du journal gouvernemental, *Le Soleil Palmérien*., à son rejet de « leur recours en grâce ». C'est tout simplement un coup préparé et monté par les soins méticuleux de Moudandou, par lequel il se débarrasse de ses ennemis gênants ou des proches du président, avant de le renverser et de l'envoyer à la prison politique de Mbololo. Léonidas Mwamba, pourtant encore président de la République, n'apprend la fatale décision de la « cour martiale

[279] S. Bemba, *Rêves portatifs*, p. 206.
[280] *Ibid*, pp. 196-197.
[281] *Ibid*., p. 173.
[282] *Ibid*., p. 6.

spéciale » qu'à la lecture du journal. Il s'en indigne, et s'effondre, exaspéré : « Est- ce que je rêve ?... Est-ce que je rêve ? Mais on ne m'a pas consulté à ce sujet… »[283].

En fait Moudandou a éliminé son rival Yamba Yamba, auparavant bien choyé par Léonidas, mais entré en rébellion contre son protecteur qui désormais voit en son ex dauphin « ce serpent que j'ai réchauffé sur mon sein et qui, aujourd'hui, darde son venin vers moi !...» L'intrigant ministre a réussi à esseuler le président, à le désemparer avant de le précipiter de son piédestal. Léonidas avait pourtant été porté triomphalement au pouvoir comme premier président de la république des Palmiers, et on ne peut qu'être déconcerté en voyant la piteuse mine qu'il offre au camp pénitentiaire de Mbololo et que Cassius découvre avec le lecteur[*284*].Vraiment méconnaissable après sept ans de détention, il est devenu une loque humaine. Il suscite à l'esprit de Cassius cette réflexion :

> Pauvre Léonidas. Je ne t'ai pas reconnu tout à l'heure. L'Afrique transforme ses anciens chefs en porteurs d'eau. Quel nivellement ! Où est donc passé le respect traditionnel des Africains pour leurs chefs ? Comment se fait-il que l'abandon du pouvoir fasse de quelqu'un un individu abandonné de tous, que la perte du pouvoir fasse d'un ancien dirigeant un homme en perdition? [285]

C'est la nature même du pouvoir en Afrique qui se trouve ainsi interrogée, questionnement que l'auteur laisse en suspens. Les deux amis qui échangent leurs expériences et souvenirs sur la politique après leur échec ne savent pas exactement à quoi s'en tenir, car tout est possible dans l'univers politique africain. Entre les séquences extraordinairement imaginables d'un film et le déroulement des événements politiques les plus imprévisibles, la différence n'est que de degré. Le lecteur, à la fin du roman, a l'impression que les acteurs politiques montent chacun un scénario qui s'écroule chaque fois sous le poids de la réalité et les laisse là, pantois et médusés. Eux qui voulaient offrir un spectacle en sont réduits à être les spectateurs de leur propre déchéance, quand ils assistent, impuissants, au cours inexorable du destin qui les entraîne vers des abîmes effrayants, insondables et périlleux.

Aucun d'entre eux ne fait le poids : Kingaboua Yaya, le premier chef incontesté des Palmériens, est mis sur la touche à cause de sa fouge révolutionnaire. Léonidas qui a usurpé la place du « lion », en collusion avec les colons, offre quelques séquences d'un film qu'il porte dans son esprit avant d'être ridiculisé par l'opposition. Mais celle-ci dans son inexpérience, n'arrive pas à s'organiser malgré ses élans généreux pour prendre le pouvoir, sous la direction de l'impétueux et opportuniste universitaire Yamba Yamba. Leur complot est étouffé dans l'œuf. Dans le rêve, Yamba Yamba assiste à sa fin tragique. Instinctivement, il se rappelle ses heures de gloire de militant de la F.É.A.N.F. en France, et, avant de sombrer dans l'évanouissement sous les coups de crosse des policiers, «…il revoit

[283] *Ibidem*, p.172.
[284].*Ibidem*, p.198 à 206.
[285] *Ibidem*, p. 200.

avec netteté saisissante cette séquence du film : « L'inconnu du Nord-Express» dans laquelle Hitchcock exposait en gros plan les lunettes de myopie appartenant à une personne assassinée »[286].

Autant dire que tout le récit de Sylvain Bemba, pour offrir l'image d'un monde volatilisé, fissuré et cassé, promène le lecteur de la fiction de l'écran à la réalité sans nous donner vraiment l'impression qu'une nette frontière est tracée entre les deux. La vision du monde qui en découle au niveau textuel et organisationnel, déplace le foyer de la narration d'un lieu à l'autre, installant les personnages dans un malaise, voire dans une angoisse existentielle.

Le recours au procédé de l'alternance permet à Sylvain Bemba de rapprocher le présent et le passé, ainsi que des lieux qui, bien que différents (léproserie et prison politique), sont réunis par la similarité de destin des personnages qui les habitent : Kingaboua Yaya et Léonidas Mwamba, tous les deux, sont des prisonniers ; l'un, de l'incurable cancer, et l'autre, de la politique. La technique de focalisation multiple actualise des faits, réalités et personnages éloignés dans le temps et l'espace, mais brusquement rassemblés dans la conscience unificatrice du narrateur omniscient. Les personnages, dans ce passage,sont complètement déconnectés de l'activité qu'ils exerçaient, la politique. Dans des évocations analeptiques, le narrateur les montre engagés dans l'action politique,dont les désastreuses conséquences les ont marqués négativement dans leur chair et dans leur esprit. La politique a causé leur anéantissement au moment où nous les découvrons. Le plus tragique est qu'ils sont également écartelés intérieurement, et vivent leur exclusion du monde des hommes, de la Cité pour laquelle ils ont tout donné, comme un *Fatum* ayant complètement phagocyté leur être intime. L' esthétique des contrastes de Sylvain Bemba, proche des techniques de cinéma, renforce la mobilité des êtres et des choses, pris dans un mouvement chaotique, et se précipitant vers leur finitude radicale. Il relève aussi les contradictions et les ambiguïtés d'une société africaine dont l'univers trouble et troublant de la politique traduit alors les paradoxes et les rivalités portées à leur paroxysme. Les autres romans congolais à tonalité politique déroulent le même univers fragmenté, plein de contrastes et d'oppositions irréductibles, car représentant des valeurs absolues et exclusives les unes les autres. C'est ce qui explique peut-être le climat de violence bestiale et insoutenable qui s'installe, entraînant les principaux personnages dans des affrontements mortels d'où ils perdent souvent leur vie ou leur raison d'être.

[286] *Rêves portatifs*, p.169.

1.2. Typologie des Indépendances. Regards croisés sur les Indépendances africaines : de l'admiration à la dénonciation. Contextualisation de la perception de l'Histoire.

A l'indépendance, les regards portés sur cet événement par les personnages dépendent de la position occupée en ce moment, de la maturité politique et des attentes des uns et des autres. Dans les romans congolais, ces appréciations permettent d'entrevoir diverses configurations de l'indépendance dont les significations sont loin de faire l'unanimité.

1.2.1. L'indépendance « octroyée», la métaphore du chauffeur et du boy-chauffeur. Générosité et humanisme de l'homme blanc ?

L'indépendance vue de la métropole semble se limiter aux aspects formels, protocolaires et diplomatiques mettant en avant les insignes de la souveraineté nationale et internationale: un drapeau, un hymne, un président. Mais c'est elle qui a choisi le nouveau roi nègre pour mener le nouvel État proclamé « indépendant »dans ses fonts baptismaux. Ce changement de statut, d'entité colonisée à État souverain, est l'aboutissement d'une démarche qui, selon toute vraisemblance, a été manœuvrée par la puissance coloniale, maître du jeu de la décolonisation. L'indépendance, terme du processus, a été soit précipitée par la métropole dans sa stratégie de couper l'herbe sous les pieds des nationalistes radicaux, soit , comme dans *Rêves portatifs*, retardée dans certains cas pour les besoins de la cause. Nous l'avons vu avec *L'Harmattan* Sembène Ousmane qui a pris le soin de mettre à nu les manœuvres coloniales pour préparer l'indépendance à sa convenance. Les mécanismes de ces manoeuvres ne sont pas bien explicités dans les fictions congolaises, mais les romanciers, par des allusions et évocations rapides, aboutissent au même constat que Sembène Ousmane. Ils éclairent et dénoncent les intentions mesquines du maître d'hier de garder la haute main sur son ancienne colonie, par des jeux subtils, tantôt voilés, tantôt directs quand il s'agit d'inspirer terreur et crainte chez les « subversifs » et les récalcitrants, ou de donner des exemples à la population. Aux regards croisés des romanciers, le dévoilement de la face cachée de l'indépendance est assumé par des personnages aux horizons d'attente divers. Le roman joue ainsi cette fonction éclairante signalée par Paul Ricoeur : « S'il est vrai qu'une des fonctions de la fiction, mêlée à l'histoire, est de libérer rétrospectivement certaines

possibilités non effectuées du passé historique, c'est à la faveur de son caractère quasi historique que la fiction elle-même peut exercer **après coup** sa fonction libératrice »[287].

L'ancienne puissance, dans *Rêves portatifs*, semble avoir fait don de l'indépendance, par l'entremise de son représentant, à son ancienne colonie. Elle rend hommage à l'équipe de transition qui, pendant deux ans, « a su préparer le pays à ses nouvelles destinées» et parle de « sa foi dans l'avenir radieux et prometteur du pays des Palmiers. » Dans le même sillage, le nouveau président Léonidas Mwamba entérine, par les termes de son discours, la version du fait historique telle que présentée par la métropole. Il annonce la bonne nouvelle, l'avènement de l'Indépendance et du nouvel État: « notre beau pays devient un État indépendant sous le nom de République Libre Palmérienne.» Il proclame aussi le moment venu pour la réalisation du bonheur commun, dans la liberté reconquise ou retrouvée, et du bien-être futur de la société, tout cela dans l'union et l'aspiration de tous à vivre ensemble, à rester ensemble.[288] Sylvain Bemba aura toutefois, dès l'*incipit* de son récit, indiqué comment l'indépendance est arrivée au pays des Palmiers : « Nulle part, on a vu des multitudes haineuses tendre une main vengeresse fermée en forme de grenade offensive que viendrait dégoupiller l'injure exorcisante, rédemptrice, crachée par deux cent millions de bouches écumantes. Les chaînes sont tombées en respectant la mesure d'un ballet soigneusement orchestré »[289].

Ce ballet soigneusement orchestré est la marche vers l'indépendance au rythme voulu par la métropole, comme nous l'avons vu plus haut, avec les mêmes hommes dévoués à son service, installés depuis le référendum de 1958 parce que acquis à son idéologie. Quand le général de Gaulle parle de l'indépendance qu'il est venu donner (voir infra), les nationalistes y voient autre chose que la fameuse générosité humaniste du grand homme de Brazzaville.

Rappelons que dans le roman de Dongala, *Un fusil dans la main,…*, c'est le président français en personne, le général de Gaulle, qui préside à la cérémonie de passation de pouvoirs, et, dit le narrateur, « répétant d'une voie lasse qu'il était venu'offrir' l'indépendance dans l'amitié et la coopération »[290]. Le nouveau président, dont le nom n'est pas précisé, rend « hommage à l'ancien

[287] Paul Ricoeur, *Temps et récit. T.3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p.346-347, cité par Laté Lawson-Hellu, *Roman africain et idéologie. Tchicaya U Tam'Si et la réécriture de l'Histoire,* Presses Universitaires de Laval, p.27.
[288] *Rêves portatifs*, p. 138.
[289] *Ibid*., p.7 (1ère page du 1er chapitre « Les nuits de noces de l'indépendance africaine», de la 1ère partie : LE RÊVE)
[290] *Un fusil dans la main,…,* Paris, Le Serpent à Plumes, 2003, Groupe Privat/le Rocher, 2005, pour l'édition utilisée ici, p.259. *Ibidem* pour la citation suivante.

colonisateur » et conclut ainsi son discours, presque de la même façon que Léonidas Mwamba de *Rêves portatifs*, par des éloges à l'endroit de la Métropole.

Ainsi, la générosité de la mère patrie n'était point sans arrières pensées. Le fait d'abreuver à satiété les Africains, « invités à des beuveries gratuites, chaque cabaret ayant reçu d'importantes quantités de boissons »[291] à l'approche du jour historique, peut se lire comme une stratégie manifeste de détournement des consciences de l'essentiel, à savoir les clauses secrètes entourant l'événement. Au fil des pages, le lecteur découvre la décevante réalité, livrée avec parcimonie, graduellement. L'ancienne génération, celle du père d'Ignace, est convaincue de la « supériorité » naturelle des Blancs, « plus malins qu'une tribu de singes », «Ils sont d'ailleurs les dieux sur terre.» S'ils ne se sont pas donné la peine d'instruire les Noirs sur les secrets de l'art de conduire les hommes comme il a passé cinq ans à apprendre celui de conduire les automobiles, lui le vieil homme, c'est qu'à coup sûr ils préparent un coup fourré contre leur « boy-chauffeur », dont la place normale, « derrière » la voiture, sera officiellement « devant », dans la cabine, mais en réalité derrière, à sa vraie place. « Les Palmériens, sans avoir fait le boy-chauffeur veulent, tout de suite le permis de conduire.» Soit ! Ils l'auront, mais ne conduiront aucune automobile, n'ayant pas appris les techniques nécessaires à ce métier. Leur papier décerné, fort paradoxalement, ne leur confère pas le droit de travailler, puisque n'étant assorti d'aucune compétence, d'aucun « know-how », diraient les Anglophones. Il les envoie directement au « chômage technique ». Le donateur du diplôme ne le sait que trop, lui qui n'a point préparé son élève à assumer ses responsabilités, mais à les fuir ; il s'est, *ipso facto*, posé en objet d'admiration pour le « chauffeur », non initié à la conduite, mais habitué à voir conduire. Il continuera à se pâmer de louanges pour le seul et vrai connaisseur de l'art et de la technique de la conduite, le maître d'hier. Celui-ci-, après l'avoir enivré de vins et de promesses, lui a fait miroiter la gloire à tirer de la position d'être dans la cabine d'une voiture, mais lui a caché la vérité élémentaire : « Le volant, tu ne me le prends pas ! Contente-toi de me regarder conduire !» Il lui a même demandé, pour jouer le jeu jusqu'au bout, et avec insistance, de prendre le volant, bien que connaissant son ignorance en ce domaine. Mais le boy-chauffeur a reculé d'effroi et de frayeur de devoir, les yeux ouverts, se précipiter vers une mort programmée, un suicide. Comment peut-on, à moins d'avoir perdu la raison, oser se lancer sur les pistes au volant d'une voiture dont on ne maîtrise ni les vitesses, ni les commandes, ni le démarrage ? La conduite n'est point un savoir inné, même chez le chauffeur le plus aguerri et le plus expérimenté. Elle s'apprend, elle s'acquiert au terme d'épreuves et d'endurances surmontées, d'erreurs corrigées, etc. Dire donc des Blancs qu'ils sont des « dieux sur terre », malgré les relents de complexe

[291] S. Bemba, *Rêves portatifs*, p.129.

d'infériorité que l'assertion induit, correspond à une reconnaissance d'une habileté et d'un savoir-faire que les Blancs détiennent, mais avec lequel ils ne sont pas nés. Ils les ont acquis après avoir suivi une éducation et un apprentissage, disons, une formation sanctionnée par un diplôme attestant leurs aptitudes en la matière. Faire donc entrer le boy-chauffeur dans la cabine d'une voiture ne signifie pas automatiquement lui donner le volant !

Et si d'aventure, comme c'est peut-être le cas, le chauffeur n'avait jamais eu l'intention de céder sa place au boy-chauffeur, ni même la volonté de lui apprendre à conduire, estimant la place de l'apprenti « derrière» et non devant ? Cela expliquerait le bricolage d'une transition escamotée, le caractère essentiellement brouillon de ce tournant historique qui, dans la plupart des cas, a pris les allures d'un abandon hâtif et d'une improvisation. Ce qui est sûr est que la métropole n'avait jamais songé à abandonner ses colonies, et qu'elle y a été acculée. Le discours du général de Gaulle écartait toute idée d'indépendance en 1958, ou même celle de « self government» à la britannique. Y voir un indice de l'affirmation de la pérennisation de sa présence, présentée dans les discours officiels, comme une nécessité, une mission protectrice de son ancienne colonie, ne serait pas exagérer les faits. On pourrait ajouter en outre, au regard du bricolage et des improvisations à la transition vers l'indépendance, que la France ne s'était jamais fixée comme objectif son départ ou celui de son personnel politique de l'Afrique.

Ainsi s'expliquerait le paradoxe du don qui enrichit plutôt le donateur et appauvrit le récipiendaire. Il ne peut donc s'agir que d'un faux don, d'une tromperie avec sa logique mystificatrice. On comprend dans la même perspective l'accent mis à la transition par la puissance de tutelle sur l'impérieuse nécessité des deux pays à « rester ensemble pour faire triompher en commun la cause de la liberté »[292], assortie de la promesse de poursuivre « son assistance désintéressée ». Une menace à peine voilée est lancée contre le jeune État avec l'évocation, par le représentant métropolitain, de «ces temps sombres de périls de tous ordres» à venir, si la France ne se tenait aux côtés de Léonidas Mwamba le nouveau président, durant un temps dont la durée reste vague. Ce dernier porterait la responsabilité des désastres à venir, prévisibles, que seule la présence tutélaire de l'ancien maître pourrait éloigner efficacement.

La volte-face du général De Gaulle n'a pas manqué de laisser sceptiques les « bénéficiaires » officiels de l'indépendance, les Africains, à commencer par l'élite intellectuelle et estudiantine d'alors. Ceux-ci ont crié plutôt à la supercherie et au mensonge savamment déguisé. Le destin de la métropole et celui des colonies ne sauraient, le temps d'un discours, se lier et revêtir le caractère indissociable que la métropole lui a prêté. Les différentes fictions, par des images frappantes et les réflexions des

[292] *Rêves portatifs*, pp. 137 et 138.

personnages sur l'« octroi » par le même maître de ce qu'il combattait il n'y a pas si longtemps encore, mettent en doute l'objet et la nature de l'offre. Le contexte précipité et le changement de discours en si peu de temps ont amené les deux parties, du moins ceux qui n'étaient pas au courant des termes secrets de la négociation, dans un embarras et un trouble décelables. Tchicaya U Tam'Si parle d'un marché de dupes. Henri Lopes laisse deviner une indépendance apprêtée, toute faite, imposée aux Mossikanais tout surpris de l'événement. Celui-ci est arrivé dans un contexte de précipitation et de négociations occultes, car les termes de la fameuse indépendance demeuraient cachés, ou portés à la connaissance de rares initiés, selon les explications de Goma à Lazare Mayélé :

> Les événements se précipitèrent et, sans maquis, sans coup de feu, l'indépendance tomba *toute cuite* dans la bouche d'une génération gâtée (...)
> (...).En fait, répétait-il en martelant ses mots, hormis l'Algérie, ce fut sans maquis, sans mitraille et sans cachot que furent acquises nos Indépendances. Nos politicards la négocièrent et nous, « les militants», nous en satisfîmes. Je me demande même si Papa de Gaulle ne leur a pas fait violence pour qu'ils l'acceptent, tant ces chiffes molles redoutaient de se prendre en charge[293].

Pour sa part, S. Bemba pointe un doigt accusateur sur le« pacte colonial », laissé intact lors du passage à la souveraineté nationale et internationale. Cet accord, bien que caduc et sensé révolu, est resté toujours en vigueur, avec l'accord tacite et obligé des Africains prétendant à la succession des colons. Le pacte colonial condamne le pays des Palmiers à la stagnation, à la pauvreté et à la misère, en l'enfermant dans la monoculture du palmier à huile, qui lui a donné son nom. En plus, le gouvernement palmérien s'est vu imposer en son sein des Européens ! C'est pourquoi, à une séance tripartite réunissant le gouvernement, l'Assemblée nationale et le comité du Parti unique, les vives critiques adressées au président Léonidas à cause de son allégeance à la métropole et aux conseillers techniques blancs permettent de mesurer l'ampleur de l'arnaque coloniale, de l'hypothèque d'une indépendance assortie de tellement de conditions qu'elle en devient presque bidon:

> En outre, il a été reproché au Président de la République d'accorder trop facilement sa confiance à ces soi-disant experts qui, au début des années soixante, se sont abattus sur Inoco pour proposer des contrats mirifiques au nom de groupes financiers purement imaginaires. Par ailleurs, alors que personne n'y avait trouvé à redire jusque-là, Léonidas a été sévèrement critiqué sur la composition de son cabinet, lequel ne comprend pas moins de quatre expatriés[294].

Les postes dont se sont emparé les Européens concernent, à n'en point douter, les secteurs clés de la vie nationale par lesquelles la métropole tient à imposer sa présence et à imprimer l'orientation de la politique du pays des Palmiers selon ses intérêts. Nous noterons spécialement le rôle répressif que la France continue à jouer dans l'ombre par ses conseillers techniques, dont l'exemple est fourni par les « conseils » des anciens tortionnaires des Africains, les commissaires de police, toujours en activité.

[293] H. Lopes, *Dossier classé*, Paris, Seuil, 2002, p.66.
[294] S. Bemba, *Rêves portatifs, p.162.*

Monsieur Gaulois, l'employeur d'Ignace le projectionniste depuis vingt ans au cinéma «Lumière », aurait pu l'aider à se tirer d'affaire, comme il le supplie de le faire : « Il m'a provoqué devant tout le monde et m'a frappé deux fois, explique Ignace. C'est lui qui a commencé. Je ne voulais pas le tuer. Dites aux policiers que j'ai toujours été un homme tranquille. Je n'ai jamais eu d'histoire chez vous depuis que je suis votre employé. »[295]Mais son patron ne peut rien faire à cause des proportions politiques prises par ce meurtre, interprété par les gens des plateaux, les Indépendants, comme une remise en cause de leur autorité politique au pays des Palmiers. Le fait le plus important est qu'il faut ménager les Indépendants et éviter toute décision susceptible de leur aliéner l'alliance des milieux coloniaux qui s'appuient sur eux pour briser l'esprit rebelle, revendicateur et révolté des gens de la plaine, injustement écartés de la politique et du processus menant à la souveraineté du pays des Palmiers. Monsieur Gaulois doit se plier à la loi néocoloniale imposée par le vrai cerveau des services de sécurité de la République palmérienne : « L'ex-commissaire de police européen devenu conseiller technique des services de sécurité lui a formellement recommandé de ne pas se mêler de cette affaire. »[296]

Si pour les Africains éclairés, l' « indépendance », tout comme le fut l'« autonomie » dans la Communauté franco-africaine, est un leurre et une duperie, elle demeure par contre une source d'enrichissement et d'exploitation des peuples noirs par le donateur de l'indépendance, avec des « domaines réservés » et intouchables par les Africains, chez eux-mêmes ! Ceux qui pouvaient faire monter quelque protestation autonomiste et entonner un autre chant ont été violemment écartés du processus menant le pays à l'indépendance. Dans l'univers de heurts et de conflits exclusifs instauré par la domination coloniale d'abord, puis néocoloniale ensuite, les patriotes, devant l'effroyable machine de répression, ont été anéantis ou chassés de l'arène politique. L'indépendance, conçue par les Blancs et pour eux, est au service d'intérêts étrangers au continent africain. Mais ce qui frappe, c'est l'identité de vues entre la classe politique métropolitaine à son « départ » du sol africain, et celle des nouveaux dirigeants nègres. Des pactes diaboliques semblent avoir été scellés entre les deux parties, pour le grand malheur du peuple africain, désormais serviteur de deux maîtres.

Le passage de la colonisation à l'indépendance n'a en rien affecté la structure profonde des maux générés par l'odieux système d'exploitation pratiqué par les Blancs, malgré les liesses populaires et l' « embrasement des coeurs»[297] dont parle Tchicaya U Tam'Si. Les aspects formel, folklorique et populaire qui ont prévalu au moment de l' « octroi » de l'Indépendance en ont voilé la nature

[295] *Rêves portatifs,* p.112.
[296] *Ibidem,* p.112.
[297] Tchicaya U Tam'Si, *Ces fruits si doux...*, p.71.

profonde. Et Gatsé de s'écrier : « Aye ! L'indépendance octroyée. Elle ne nous a donné qu'un Hymne, un drapeau, des ambassadeurs et un décorum. Les cœurs et les esprits à ce stade respirent encore les miasmes de la servitude (...) »[298].

Les revendications pour la liberté et la libre gestion ont toutes été noyées dans le sang dans les colonies, et les nationalistes déclarés *persona non grata*, massacrés, muselés, emprisonnés ou exilés. La lutte pour l'indépendance dans les fictions congolaises est reléguée au second plan quand elle est évoquée. Nous avons vu plus haut que la France a su détourner ce combat pour l'orienter vers l'obtention du titre de « citoyens français ».Dans *Beto na beto. Le poids de la tribu,* récit de Mambou Aimée Gnali, les patriotes ayant traversé le cap de l'indépendance ont été massacrés par la suite. Dans son roman, *Dossier classé,* Henri Lopes se borne à jeter un regard amusé sur l'échec des « Parisiens », les étudiants rentrés des métropoles européennes passer leurs vacances au pays. Comme Bossuet Mayélé et Goma, ils étaient animés, à la fin des années cinquante, d'une réelle volonté de changement ; mais sur le terrain, leurs idées indépendantistes avaient du mal à passer, car confrontées à une société aux réflexes d'assistés, encore baignée dans une mentalité servile. Lopes pense que le maître colonial avait réussi à cultiver chez les Mossikanais un si fort complexe de sujétion au Blanc, qu'ils avaient fini par se mésestimer et à voir dans la métropole la seule planche de salut. Le Mossika n'a pas acquis son autonomie à la suite d'un conflit armé, comme en général les pays africains sous colonisation française où l'indépendance a été « généreusement » octroyée, et est assimilée par Lopes, dans une métaphore éclairante, à « un diplôme acquis sans concours»[299]. Ces indépendances, Frantz Fanon les avait condamnées dans son célèbre essai, et prônait plutôt une décolonisation violente, à l'exemple de celle des Algériens aux côtés de qui il a combattu. Pour lui, les guerres de libération, compte tenu de leur caractère mobilisateur, accroissent le degré de conscience et affinent les Africains «la notion de cause commune, du destin national, d'histoire collective »[300]. L'indépendance serait-elle dévalorisée à cause de son mode d'octroi « pacifique » dans les pays inventés par les romanciers congolais ? Tel est aussi l'avis d'un personnage du roman de Dongala publié en 1998, *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*. Matapari évoque un épisode de la vie de son grand père, Tezzo dia Mayéla, qui s'est plaint, par lettre, d'une injustice à son encontre auprès de Monsieur l'Inspecteur général de l'Enseignement en Afrique Équatoriale Française, André Davesne. Il a été sanctionné trois fois et blâmé par la hiérarchie du territoire, pour, selon les termes de sa lettre de protestation, «... avoir défendu l'école républicaine et laïque contre le cléricalisme en chassant un papiste barbu et ensoutané

[298] Henri Lopes, *Sans tam-tam, Yaoundé, CLÉ, 1977, p.109.*
[299] H. Lopes, *Sans tam-tam, op. cit.*, p.81.
[300] Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961.

accompagné d'enfants de chœur qui avaient pris d'assaut l'école pour y tenir un spectacle de messe un dimanche...»[301].

A six mois de l'accession de son pays à l'indépendance le 15 août, le commandant blanc du district envoie son chauffeur le chercher, et lui remet des lettres, dont une du Haut commissaire de la République française, une de l'inspecteur André Davesne. Celui-ci le félicite, car il est

> ... le type même de l'Africain que la France avait toujours rêvé de laisser dans le pays une fois sa tâche historique de civilisation achevée, des hommes à l'esprit indépendant et libre.» Pour sa part, le haut commissaire lui adresse « des félicitations officielles à inscrire au dossier.», et une décoration le « dernier 14 juillet de leur règne par le dernier haut commissaire de la République française dans le pays.[302]

Tezzo dia Mayéla sera ainsi, contre toute attente, exhibé par la France officielle « comme exemple de la colonisation douce, magnanime et équitable de la France en Afrique.» Est-ce enfin l'égalité de tous devant la loi ? Et pourquoi cette magnanimité se manifeste-t-elle seulement à l'approche de l'indépendance pour rétablir Grand-père dans ses droits qu'il aura attendu « pendant vingt-six semaines de suite » ? Le maître indigène est « intrigué par cette soudaine considération».[303] Pourquoi la métropole se proclame-t-elle brusquement, à l'approche de l'indépendance championne du combat pour la liberté ? Elle entend sûrement laisser l'image positive du bon civilisateur, respectueux et défenseur des droits des Africains, tout en s'attachant l'estime des « évolués » qui, empressés de prendre sa place sous peu, s'arrêtent uniquement aux apparences. Peut-être est-ce une énigme qui se clarifie dès que l'on suit attentivement ce que la France entrevoyait par delà l'indépendance officielle, et pourquoi les patriotes l'ont trouvée désincarnée et vidée de sa substance. On a souvent avancé que le parti unique était une caractéristique des gouvernements africains post-indépendance. Mais on ne s'arrête pas souvent suffisamment sur l'arrière-plan de ce monolithisme politique, qui porte les empreintes de l'ancienne métropole depuis la période de transition 1958-1960, et bien même avant. Arrêtons-nous sur quelques noms de cette période dont les échos sont parvenus jusqu'à nous.

Toussaint Louverture, Nelson Mandela, Kwame N'Krumah, Patrice Emery Lumumba, Nasser, Ruben Um Nyobé, Mongo Béti, Sembène Ousmane, Aimé Césaire, Sékou Touré, Lazare Matsocota, etc., voilà des patriotes africains qui ont, autour des indépendances, laissé leurs noms pour avoir dévoilé aux masses africaines le complot colonial qui se tramait à court et long termes contre elles. Aujourd'hui, cinquante ans après leurs passages sur la scène politique africaine et mondiale, pan-nègre

[301] E. Dongala, *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1998, p.32..
[302] E. Dongala, *Ibidem*, p.35.
[303] E. Dongala,*Ibidem*, pp.35 et 34.

et pan-tiers mondialiste, que dire de leurs discours sur l'Afrique qu'ils entrevoyaient dans une perspective surtout globale pour contrecarrer les menées divisionnistes de recolonisation des maîtres d'hier ? Tous ont, en leur temps, posé des actes et développé des idées dont nous percevons encore plus la pertinence actuelle, au vue des échecs répétés des plans clé en main que nous amènent ceux-là qui n'ont depuis la traite cessé de moderniser leur domination et leur exploitation du continent noir. Les intellectuels africains se sont saisis de leurs idées lumineuses, que ce soit dans les essais, les articles ou dans des créations littéraires: fictions romanesques et théâtrales, chants poétiques.

Les grandes figures de l'histoire africaine nous interpellent, du fond de leurs tombes dont certaines ont été recouvertes non de la terre de leurs ancêtres, mais d'épaisses couches de béton. Des cadavres de ces martyrs ont été abandonnés en pleine nature, livrés aux charognards, quand ils n'ont pas été simplement donnés en pâture aux bêtes des zoos des « guides éclairés ». Il fallait effacer tout souvenir de leurs mémoires de la postérité. A preuve ces autres multiples cas de patriotes et combattants de la liberté que les puissants du moment faisaient dissoudre dans des fûts d'acide, ou qu'on larguait en plein vol d'avion dans la nature, les fleuves, et même au-dessus des campagnes des zones «rebelles», pour donner l'exemple aux éventuels récalcitrants, etc. Nous ne saurions rester sourds à leurs cris qui, dans le temps, ont ressemblé aux paroles de l'apôtre criant en vain dans le désert. Pourquoi, plus de cinquante ans après leurs disparitions précipitées, toutes les manœuvres, tous les interdits de la législation, les intimidations et les assassinats de leurs sympathisants n'ont-ils pas réussi à couvrir leurs noms, déclarés tabous, du linceul de l'oubli ?

Les combats qu'ils avaient en leur temps menés pour éviter l'ignominie des indépendances assassines d'avenir avaient sûrement un fondement noble, stimulant et enhardissant pour tout homme épris de justice, de liberté et de dignité. Un éclairage est fourni sur l'esprit ayant canalisé ces luttes libératrices. Dans un article, Mongo Béti écrivait dans le second numéro de sa revue:

> ...le combat pour l'indépendance, ce fut surtout le combat pour la dignité de l'homme noir, le combat pour qu'il ne soit plus battu, pourchassé, tracassé par la police de Giscard, spolié, piétiné, fouetté par le soi-disant Bokassa Ier, parent bien connu de Giscard, pour qu'il ne soit plus contrôlé à tout bout de champ dans le métro, écarté des établissements publics, expulsé pour un oui ou pour un non, enfermé sans inculpation dans la prison d'Arenc, massacré par Vorster(...),c'est cette dignité que l'indépendance devait apporter, prioritairement[304].

[304] Mongo Béti, « De la violence de l'impérialisme au chaos rampant », *Peuples Noirs Peuples Africains*, n° 2, mars-avril 1978, p.12-13.

L'arrière-plan des indépendances « octroyées » ou « jetées » aux Africains semble donc à la fois historique, idéologique, économique et politique. Elle a été conçue par les stratèges du gaullisme pour contrecarrer l'avance de la révolution africaine, maintenir les pays dits « indépendants » dans le giron économique et l'hégémonie politique d'une France « humaniste » qui pourrait, à très peu de frais, donner le change à l'opinion internationale. Une historienne française, Anne Stamm, alignée sur les positions officielles, écrit à ce propos :

> Afin d'éviter qu'une situation analogue [à celle d'Algérie où le FLN mène une guerre de libération contre les troupes françaises] se développe en Afrique noire, Félix Houphouët-Boigny, député de la Côte d'Ivoire et ministre délégué à la présidence du Conseil, met au point avec Gaston Defferre, ministre de la France d'outre-mer, une loi-cadre qui veut préparer l'évolution vers le fédéralisme (1956) pour lequel le général de Gaulle se prononce en 1958.
> La nouvelle constitution adopte le mot *communauté*. Le référendum organisé recueille 96 à 99% de oui dans « tous » les pays africains sous domination française, à l'exception de la Guinée qui, refusant l'entrée dans la nouvelle entité, devient *ipso facto* indépendante.
> Dès 1959 la communauté se désagrège, partagée entre les tendances fédérales d'Houphouët-Boigny et confédérales de Senghor. En 1960 toutes les anciennes colonies françaises d'Afrique noire sont, sans drame, devenues indépendantes.[305] .

Ces propos de Anne Stamm résument le processus de la décolonisation « en douce » ou «sans drame» dont la France a voulu se montrer le champion dans ses ex-colonies d'Afrique. Dans les faits, la décolonisation fut une vaste opération de répressions, de meurtres et d'emprisonnements, d'exils et de massacres de populations, dans l'unique but de faire triompher les intérêts français en plaçant aux commandes des « États » hâtivement créés des hommes liges, des hommes de paille ou des marionnettes.

La décolonisation a été escamotée par la France, en ce qui concerne l'AEF et l'AOF, auxquelles le Togo et le Cameroun sous tutelle doivent être ajoutés. Elle semble avoir été comme surprise par les poussées indépendantistes des colonisés, qui ont dénoncé la Communauté franco-africaine et le fameux fédéralisme concocté par Houphouët-Boibny et Gaston Defferre. Dans sa fureur, de Gaulle s'adresse à une foule en grogne et lance, lors de sa tournée africaine pour la campagne référendaire mal accueillie : « Si vous voulez l'indépendance, elle est à votre portée, prenez-là le 28 septembre. » Dans la réalité, comme l'écrit Amady Aly Dieng à propos du Niger et de la Guinée Conakry, les élections ne furent pas libres, mais massivement truquées partout où elles ont été

[305] *L'Afrique de la colonisation à l'indépendance*, Paris, PUF, 1998(2e édition, octobre 2003), p.76.

organisées en Afrique, et l'autorité coloniale « fut la grande vedette de la comédie électorale » : violences sur les opposants, expulsés des bureaux de vote, falsifications des résultats au profit du « Oui », achat des consciences, etc.[306] Les étudiants africains de la métropole ont mené de nombreuses actions pour éclairer l'opinion africaine. Ils ont même consacré à certains pays des numéros spéciaux de sa revue *L'Étudiant noir* : le numéro 20 de mars 1958 au Togo, et celui du 23 de juin 1958 au Cameroun, « le problème Kamerounais ». Les mots d'ordre d' «Ablodé » (Indépendance immédiate) au Togo, d'indépendance et réunification tout de suite au Cameroun, ont mobilisé les forces d'intervention métropolitaines, associées aux troupes africaines, les Tirailleurs sénégalais et autres recrues. Sans cette mobilisation sans précédent, doublée de toutes les manœuvres d'intimidation, la France perdait « ses » deux territoires. Si pour la France l'U.P.C., Union des Populations du Cameroun, était un mouvement insurrectionnel depuis son interdiction par le gouverneur du Cameroun Roland Pré, il bénéficiait du large soutien des mouvements estudiantins, la Fédération des Étudiants d'Afrique noire en France (F.É.A.N.F.).

Sékou Touré, dans *Afrique Nouvelle* n° 580 du 19 septembre 1958, écrit sans être démenti par la suite : « Nous savons que trois milliards et demi de francs ont été votés pour la propagande du « Oui ». Nous savons que dans tous les territoires, des chefs politiques, religieux ou coutumiers, tentés par le pain de la corruption, ont déjà tendu ou vont tendre la main en vue de marchander la dignité de l'Afrique »[307]. Pour sa part, Lazare Matsocota, étudiant congolais en droit, écrit un article dans *L'Étudiant d'Afrique noire*, « La communauté et l'égalité franco-africaines », pour dénoncer la trahison des hommes politiques des douze États africains de la Communauté qui croient très facilement au miracle avec l'entrée dans l'institution gaullienne comme panacée à tous les problèmes. Houphouët-Boigny le 3 avril 1959 a, sans sourciller, déclaré publiquement : « Il n'y a plus de colonialisme en Afrique noire », et Senghor : « Le nationalisme apparaît dépassé et l'indépendance n'est qu'illusion.», un point de vue fortement combattu par Amady Dieng dans son éditorial : « La lutte continue»

Cette « indépendance - illusion » sera pourtant « octroyée » généreusement à tous les territoires colonisés par la France en 1960, même à ceux dont les représentants officiels n'y avaient jamais pensé. L'administration coloniale s'était toujours efforcée de présenter l'assimilation à la culture française et l'accès à sa citoyenneté comme des objectifs prioritaires. Les leaders politiques de l'A.E.F. et de

[306] Amady Aly Dieng, *Les premiers pas de la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France (FEANF) (1950-1955*), Paris, L'Harmattan, mai 2003,374p. Préface de Samir Amin
[307] Cité par Amady Aly Dieng, *op. cit.*

l'A.O.F. de la période transitoire 1958-1960, parce que choisis et promus par la France, avaient endoctriné la population dans cette perspective, et se sont montrés très réticents, voire opposés, à l'idée d'indépendance prônée par les étudiants rentrés de Paris, ou par les éléments progressistes de la population africaine. Henri lopes, dans *Dossier classé*, analyse ce comportement laissé par un système scolaire extraverti. À cette même période, souligne Amady Aly Dieng dans un autre essai, un système oppressif a été soigneusement mis en place avec l'aval des élus locaux dont les yeux étaient surtout rivés sur les nouveaux postes à occuper au départ des colons :

> Deux années d'existence au sein de la soi-disant Communauté ont eu pour résultat l'instauration progressive d'un régime policier et dictatorial. Dans tous les États de la Communauté, nous constatons tous le renforcement sans cesse croissant de l'appareil étatique de répression parallèlement à l'instauration méthodique et systématique d'une armée étrangère d'occupation. Les revendications des travailleurs sont noyées dans le sang, brisées par des licenciements massifs ou des emprisonnements des travailleurs. Les patriotes sont pourchassés et leurs organisations politiques dissoutes. Les libertés démocratiques sont supprimées les unes après les autres.[308]

La France a combattu les partisans du «Non»au référendum gaulliste de 1958 avec une rare violence et en utilisant la violence et autres moyens illégaux: achat des consciences, corruption massive des chefs religieux et indigènes, comme l'a souligné Sékou Touré. Pourquoi a-t-elle brusquement changé de posture et œuvré en faveur de la même indépendance pourtant refusée avec fermeté et détermination en 1958 ? Même les pays où les dirigeants s'opposaient à l'indépendance hors du giron français ont été gratifiés du fameux cadeau. Ce ne pouvait être qu'une mascarade politique de façade pour voiler la vérité.

Que cachait la générosité brusque du général de Gaulle?

Les leaders africains réellement nationalistes ont eu maille à partir avec la métropole, qui a tout mis en œuvre pour les renverser et les remplacer par des béni oui oui, des «*yesmen*» acquis à sa solde, et acceptant d'installer une néocolonie en lieu et place de l'État souverain et indépendant. La chasse effrénée donnée aux vrais patriotes s'explique par plusieurs raisons.
Ils dévoilaient le jeu néocolonial entretenu par les experts métropolitains, manœuvre conçue pour faire perdurer l'exploitation de l'Afrique, ses ressources humaines et naturelles. Il devient dès lors impérieux de mettre les nationalistes susceptibles de constituer un obstacle au projet

[308] Amady Aly Dieng, *Les Grands Combats de la Fédération des Étudiants d'Afrique noire. De Bandung aux indépendances*, Paris, L'Harmattan, coll. Études Africaines, 2009, p.248.

d'obscurcissement des consciences des Africains hors d'état de nuire. En dévoilant l'affreuse réalité cachée sous la « générosité » et la « mission civilisatrice » de la métropole, les nationalistes africains montraient la colonisation sous son vrai jour, et, *ipso facto*, éclairaient d'une lumière nouvelle ce que la France et les autres métropoles colonisatrices avaient pudiquement appelé une « œuvre grandiose » en Afrique. P. Lumumba, dès 1960, a été, après l'indépendance généreusement « octroyée » par la Belgique, puissance colonisatrice, la première victime postcoloniale, après son discours mémorable du 30 juin 1960 à Léopoldville. Il a osé dévoiler la face hideuse de la colonisation belge, mettant *ipso facto* en lumière la fausse générosité du roi belge, le jour même de la proclamation de l'indépendance du Congo Léopoldville à Léopoldville, et en présence de l'auguste personnalité, dont il réfutait directement les thèses d'une colonisation bienfaisante, d'une décolonisation en douceur et d'une indépendance généreuse. L'extrait suivant nous donne le ton de ce discours incisif et direct, sans fard ni diplomatie :

> «...Congolais et Congolaises,
> Combattants de l'Indépendance aujourd'hui victorieux,
> Je vous salue au nom du gouvernement congolais.
> À vous tous, mes amis, qui avez lutté sans relâche à nos côtés, je vous demande de faire de ce 30 juin 1960 une date illustre que vous garderez ineffablement gravée dans vos coeurs, une date dont vous enseignerez avec fierté la signification à vos enfants, pour que ceux-ci à leur tour fassent connaître à leurs fils et à leurs petits-fils l'histoire glorieuse de notre lutte pour la liberté.
> Car cette Indépendance du Congo, si elle est proclamée aujourd'hui dans l'entente avec
> la Belgique, pays ami avec qui nous traitons d'égal à égal, nul Congolais digne de ce nom ne pourra jamais oublier que **c'est par la lutte qu'elle a été conquise, une lutte de tous les jours. Une lutte ardente et idéaliste. Une lutte dans laquelle nous n'avons ménagé ni nos forces, ni nos privations, ni nos souffrances, ni notre sang**
> [...]
> Ce que fut notre sort en 80 ans de régime colonialiste, nos blessures sont trop fraîches et trop douloureuses encore pour que nous puissions le chasser de notre mémoire.
> Nous avons connu le travail harassant exigé en échange de salaires qui ne nous permettaient ni de manger à notre faim, ni de nous vêtir ou nous loger décemment, ni d'élever nos enfants comme des êtres chers.
> Nous avons connu les ironies, les insultes, les coups que nous devions subir matin, midi et soir, parce que nous étions des nègres. Qui oubliera qu'à un Noir on disait ''tu'', non certes comme à un ami, mais parce que le "vous" honorable était réservé aux seuls Blancs ?
> Nous avons connu que nos terres furent spoliées au nom de textes prétendument légaux qui ne faisaient reconnaître que le droit du plus fort.
> Nous avons connu que la loi n'était jamais la même selon qu'il s'agissait d'un Blanc ou d'un Noir: accommodante pour les uns, cruelle et inhumaine pour les autres.
> Nous avons connu les souffrances atroces des relégués pour opinions politiques ou croyances religieuses; exilés dans leur propre patrie, leur sort était vraiment pire que la mort elle-même, (...)
> Qui oubliera enfin les fusillades où périrent tant de nos frères, les cachots où furent brutalement jetés ceux qui ne voulaient plus se soumettre au régime d'une justice d'oppression et d'exploitation ? »[309]

Le discours virulent et dénonciateur de Lumumba contredit l'humanisme et la mission historique mises en avant par le roi Baudouin. Lumumba y place l'indépendance dans le contexte

[309] Extrait du discours du 30 juin 1960 prononcé lors de l'accession à l'indépendance du Congo-Léopoldville, in Luo De Witte, *L'assassinat de Lumumba*. (Ce discours n'était pas prévu dans le protocole, et fut très mal reçu par l'administration belge qui programma dès cet instant l'assassinat du téméraire Premier Ministre, commente De Witte). Le discours se trouve dans son intégralité sur plusieurs sites WEB, particulièrement GOOGLE.

d'une guerre gagnée par les « combattants de l'indépendance aujourd'hui victorieux ». C'est alors pour lui l'occasion de vilipender les pratiques inhumaines et barbares du régime colonial, qui étale toute sa noirceur, et de célébrer la lutte intrépide et héroïque des combattants de la liberté. L'Indépendance a été donc **conquise de haute lutte** et non « conçue par le génie du roi Léopold II », comme veut le faire accroire le roi Baudouin ! Ce célèbre discours a coûté la vie au téméraire défenseur d'une indépendance sans partage, au tribun hors pair du Congo Kinshasa, quelques mois seulement après son harangue, destinée prioritairement à ses compagnons de combat et à ceux qui l'ont soutenu. Le discours de Lumumba n'était pas prévue par ailleurs dans le protocole de ce jour. Il l'a rédigé la veille, après avoir pris connaissance des termes du discours du roi Baudouin. Le Premier Ministre l'a imposé, estimant qu'il était de son devoir de tirer au clair certaines vérités, blessantes certes, mais nécessaires pour la construction d'un avenir prometteur. Sa mort précoce et précipitée par l'impérialisme occidental et américain qui voyait en lui un obstacle à l'instauration du néocolonialisme en Afrique, en a fait un martyr. Les autres nationalistes, à l'image de Lumumba, présentés par l'administration métropolitaine comme des extrémistes ou des « maquisards » ont été, avant l'indépendance, comme Ruben Um Nyobé, purement et simplement massacrés par l'armée coloniale, emprisonnés, exilés ou forcés d'abjurer leur foi révolutionnaire. Mongo Béti a immortalisé la mémoire du martyr camerounais de l'indépendance dans sa trilogie romanesque consacrée à l'épopée rubéniste, précédée d'un pamphlet politique virulent qui lui a valu en 1972 d'être expatrié de la France, ancienne puissance tutrice de son pays, vers le Canada.[310]

À la lumière des analyses précédentes, il est permis de se demander si les « nouveaux maîtres» à l'indépendance ne sont pas de simples « néocolons » africains, une réduplication du colon. On passe d'une violence à l'autre, dans la continuité des mêmes iniquités, parfois renforcées à l'excès. Le monde issu des indépendances est à l'image de celui de la colonisation : un monde de violence où les mêmes vicissitudes et avanies continuent sous la houlette de ceux que Fernando Lambert appelle « les nouveaux maîtres »[311]. Juste après l'indépendance de façade conforme à la volonté des administrateurs coloniaux, on peut se risquer à dire que les Blancs sont partis sans partir ! À côté de ceux-ci se tenaient les Africains pressentis pour les remplacer à brève échéance ; ils menaient le même combat contre les patriotes progressistes, accusés de subversion à l'ordre. Dans *L'Harmattan*, roman de

[310] Mongo Béti, *Main basse sur le Cameroun. Autopsie d'une décolonisation.* Paris, Maspero, 1972. La trilogie rubéniste, consacrée à Ruben Um Nyobé, comprend : *Remember Ruben* (1974), *Perpétue et l'habitude du malheur*, Paris, Bûchet-Chastel, 1974) et *La ruine presque cocasse d'un polichinelle*, Éditions des Peuples Noirs, 1979)
[311] Fernando Lambert, « La révolte contre les nouveaux maîtres », *Notre Librairie*, *n° 68,* janvier-avril 1983, p.63.

Sembene Ousmane que nous avons convoqué pour cet épisode, le Premier Ministre Tamban Youssido est ouvertement de collusion avec les milieux coloniaux et fait la campagne pour le OUI à l'adhésion de son pays à la Communauté proposée aux territoires de son empire impérial par De Gaulle. Nous pouvons deviner seulement dans *Rêves portatifs* que Léonidas Mwamba, qui conduit les destinées du pays des Palmiers au tournant historique de l'Indépendance, a joué le même rôle de serviteur zélé des maîtres blancs dont il prendra la place. L'envoyé spécial de l'ancienne puissance coloniale « rend hommage à l'équipe de transition qui a su préparer le pays à ses nouvelles destinées»[312]. Autrement dit, Léonidas Mwamba reçoit comme récompense à son action répressive à l'encontre des patriotes palmériens son poste de premier magistrat du pays. En le propulsant à la tête des affaires au pays des Palmiers, la « *puissance matrice* », ainsi que Sony Labou Tansi nomme la métropole, s'assure la continuité d'une présence qui, avec l'indépendance officielle, doit devenir invisible.

Pour perpétuer sa présence, la métropole se doit de donner à Léonidas Mwamba les moyens militaires et humains d'affirmer son pouvoir comme nouveau maître de jeu de la situation postcoloniale. Pour ce faire, il faut aux nouveaux maîtres la capacité de mettre hors d'état de nuire ceux qui ont osé s'élever contre la facticité et la vacuité des indépendances si généreusement « octroyées ». Et comme en fait d'armée nationale il n'existait qu'un embryon sous équipé, l'ancienne armée coloniale est sollicitée (ou se fait solliciter). Elle n'était point partie : toujours stationnée à Inoco la capitale du pays, elle n'attendait que cette occasion pour reprendre ses droits et sévir contre les récalcitrants d'hier. Et cela, à la « demande » des nouveaux responsables politiques africains incapables de maintenir l'ordre, d'assurer la réalité d'un « état » proclamé « indépendant » en toute hâte. L'armée française, prête à intervenir pour prêter main forte à ses successeurs minutieusement choisis, apparaît selon toute vraisemblance comme le prolongement de la présence métropolitaine dans un pays formellement indépendant, mais en fait toujours aux ordres de l'ancienne puissance par rois nègres interposés.

Le scénario ainsi décrit semble être en général celui de tous les territoires colonisés d'Afrique et Madagascar. La situation n'augure rien de bon pour la population qui continuera sûrement à subir les mêmes iniquités, car ne pouvant élever quelque protestation. En général, les hommes en armes deviennent dans les états « indépendants » un bouclier contre les aspirations populaires vers le mieux être, vers une vie sans privations dans un espace libéré. Les malversations des responsables politiques africains contre la population trouvent souvent leur fondement dans l'assurance d'être protégés par les troupes métropolitaines, prêtes à intervenir aux côtés de ces nouveaux maîtres. Ceux-ci ont promis à la

[312] S. Bemba, *Rêves portatifs*, p. 138.

métropole -qui l'a exigé, la protection de leurs intérêts économiques d'abord, et c'est la raison pour laquelle le droit de grève est inexistant au Kazalunda, dans *Kotawali* de Guy Menga. Toute protestation syndicale est considérée comme un crime passible de prison dans le meilleur des cas, de disparition et d'enlèvement, synonyme d'exécution dans des lieux cachés.

Dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* de Tchicaya U Tam'Si, il est écrit que « le pouvoir se réfugiait derrière les fusils de la garnison française en stationnement dans la capitale »[313], et que le gouvernement de l'autocrate en soutane se caractérisait par l'incurie, l'imprévoyance, les violences extrêmes contre les « opposants » : tortures effroyables, emprisonnements et bannissements, exécutions et enlèvements, pressions de toutes sortes pour faire plier les libres penseurs, tous affublés de qualificatifs de « communistes » et d'athées. L'abbé Lokou se savait protégé par les anciens milieux coloniaux, toujours présents au pays, et par la France, dont le bras tutélaire est présent dans bien de fictions. Cette ingérence métropolitaine représente l'un des aspects les plus saillants du néocolonialisme dans les États imaginaires des fictions inventées par les romanciers congolaises.

Dans *La vie et demie*, sous un mode fantaisiste et ressassant, Sony Labou Tansi dénonce l'omniprésence métropolitaine dans tous les aspects de la vie politique en République de Katamalanasie, dont le nom du pays change souvent selon les humeurs des Guides Providentiels. L'expression de la mainmise de l'ancienne puissance colonisatrice sur la République de Katamalanasie est figurée par une expression récurrente dans le texte: « la puissance étrangère qui fournissait les guides», abrégée parfois par « la puissance étrangère » ou la « puissance matrice ». Ce pays colonisateur n'est pas mentionné clairement, mais on peut deviner qu'il s'agit de la France, bien que d'autres puissances occidentales apparaissent dans l'entourage immédiat des guides en ce qui est de leur sécurité ou leur garde personnelle. L'indépendance de la Katamalanasie dans ce contexte est nominale et vidée de toute substance. À la tête du pays se succèdent des marionnettes que la puissance « matrice » change au gré de ses intérêts et de son bon vouloir. Tout le scénario mis en place vient, selon Sony Labou Tansi, de la façon dont l'indépendance a été octroyée en Katamalanasie. Pour le narrateur du récit, « ça se comprenait: on avait demandé l'indépendance avec les prières - c'étaient les seules prières des Noirs que Dieu avaient écoutées. On avait tué des bêtes, donné des filles aux couvents et des garçons aux séminaires. »[314]

Et tout de suite après il ajoute : « Mais ce premier cadeau qu'on recevait de Dieu avait déçu - Honorable ceci, Honorable cela, Excellence ceci, Excellence cela -, l'indépendance avait vraiment déçu, et avec elle, Dieu qui l'avait envoyée. On s'était donc fait recruter par la bière, les vins, les

[313] Tchicaya U Tam'Si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, Paris, Seghers, 1987, p. 141.
[314] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, Seuil, 1979, p.112. Les pages des autres citations sont entre parenthèses.

danses, le tabac, l'amour pissé comme on crache, les boissons obscures, les sectes, la palabre – tout ce qui pouvait empêcher d'être la mauvaise conscience des Excellences. »[315]

Alors que les dirigeants folkloriques se battent pour les honneurs, les vins et les femmes, la puissance étrangère les tient en lisière et les manipule à souhait. En contrepartie, elle satisfait à toutes les folies et lubies des dictateurs qui se succèdent à la tête du pays, pourvu qu'elle y trouve l'occasion de faire fructifier ses affaires et d'ouvrir de nouveaux chantiers pour la marche de son économie. Les officiers de la puissance étrangère assurent la formation du « Corps autonome des intimes, trois mille bérets » affectés dans des « regardoirs » construits à l'entrée des places publiques, et financés par la puissance étrangère. Là, on vérifiait si les femmes ne portaient pas à la racine de leur cuisse une croix, celle d'une espionne recherchée. En fait, le guide avait ainsi marqué Chaïdana, et elle avait disparu du palais : il fallait la retrouver à tout prix ! Les masseurs chargés de préparer physiquement le Guide Providentiel Jean-au-Cœur-Tendre avant l'acte sexuel, pour lui permettre de « recevoir l'épouse en mâle » sont « deux Toubabes originaires de la puissance qui fournissait les guides. »[316]

Au plan politique, l'ingérence métropolitaine est encore plus directe. Les coups d'État qui se réalisent sont orchestrés « avec la bénédiction de la puissance qui fournissait les guides ». Un guide manifeste-t-il quelques velléités d'indépendance et prend-il des décisions allant contre les intérêts de la puissance étrangère ? Un émissaire est envoyé en Katamalanasie pour vérifier si le guide Félix-le-Tropical au pouvoir répond encore, s'il est toujours « tropical ». Comment a-t-il osé faire fusiller trois ressortissants du pays de la puissance étrangère pour espionnage ? Et surtout, comment peut-il projeter le renvoi des deux cent trente mille de ses soldats installés dans son pays pour assurer la sécurité des coopérants? Auparavant il a demandé et obtenu du médecin de la puissance étrangère de lui mettre le cœur, les reins et les organes vitaux de Jean Apocalypse. Ce sera chose faite, mais il les utilisera seulement « le temps que la puissance étrangère qui fournissait les guides trouve un type tropical »[317], avant de l'éliminer. Non seulement les troupes seront maintenues, mais leur nombre triplera presque, passant de 230 000 à 850 000 soldats ! Ce sont donc les autorités de la puissance étrangère qui font et défont à leur guise les guides au pouvoir. Il peut même arriver qu'ils entraînent un Katamalanasien à devenir cruel et dictateur, comme Jean-sans-Cœur en qui les conseillers de la puissance étrangère placèrent leur confiance. « Ils travaillaient à lui donner le goût du pouvoir...Celui de Jean-sans-cœur se réveilla comme un lion.» Comme ses conseillers lui ont prouvé que ses frères étaient des adversaires gênants, il a conçu une méthode expéditive pour les éliminer. Dans sa chambre, des maîtresses leur tendent des pièges et les tuent, et le guide se charge de les faire disparaître dans un tonneau d'acide !

[315] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, p.112.
[316] *Ibidem*, pp. 125 et 157 pour la suivante.
[317] *Ibidem*, p. 170.

Dans l'ensemble, la métropole garde la haute main sur le pays avec un contingent de plus de huit cent mille soldats stationnés dans la capitale. Elle choisit les guides parmi les gradés de l'armée : « ...quand la puissance qui fournit les guides en avait décidé ils [les colonels, généraux et maréchaux] prenaient le pouvoir et choisissaient un nom de guide; alors ils ouvraient des comptes écoeurants dans les banques de la puissance étrangère qui fournissait les guides.»[318] Derrière certains trafics crapuleux comme la « traite rouge », nom que Sony Labou Tansi donne au commerce des organes humains, se cache la puissance étrangère dont ses médecins sont les destinataires, peut-être parce qu'on ne peut les obtenir qu'après avoir assassiné leurs porteurs[319].

L'ingérence étrangère était directe à la période de transition et après l'indépendance du Congo, avance Mambou Aimée Gnali[320] dans son récit, *Beto na beto. Le poids de la tribu.* Elle décrit comment, dans la réalité, le premier gouvernement congolais après l'indépendance, celui de l'Abbé Fulbert Youlou, nourrissait une haine féroce contre les éléments progressistes jugés gênants pour son régime. Il était très lié avec les milieux coloniaux qui le supportaient dans sa politique anti progressiste. Contre ceux-ci, le prélat intentait des procès montés de toutes pièces pour emprisonner les patriotes et les opposants, les exiler ou les soustraire de la vie politique. Même après sa chute, et de son exil portugais, il n'avait de cesse de vitupérer contre le communisme dans son pays ; et a écrit à cet effet un essai politique au titre significatif.[321]

Mambou Aimée Gnali ne s'attarde pas sur la période ayant suivi l'indépendance. Toutefois, ce qu'elle dit du renversement du premier gouvernement indépendant de la République du Congo par la révolte populaire d'août 1963 est assez éclairant sur les personnalités politiques installées à ce tournant historique. Parmi celles-ci se trouvent des Français, c'est-à-dire des implications directes de la métropole susceptibles d'avoir mis en péril la vraie souveraineté du pays. Contre ce gouvernement inefficace renversé, le peuple avait décidé de mettre en avant trois critères principaux dans la sélection des ministres de la nouvelle équipe : éloquence, « technicité et compétence», pour n'avoir retenu des anciens politiciens que leurs tares :

> Dans sa fureur, le peuple révolté n'en retint que l'arrogance et l'inefficacité et fit des gorges chaudes de l'incapacité de certains ministres à répondre à une interview ou à lire correctement les **discours que leur préparaient leurs conseillers ou techniciens français**. Par réaction, le peuple exigea des discours spontanés, sans papier[322].

[318] Sony Labou Tansi, op. cit., p. 175.
[319] *Ibidem*, p.162.
[320] Mambou Aimée Gnali, *Beto na beto. Le poids de la tribu*, Paris, Gallimard, 2001.
[321] Abbé Fulbert Youlou, *J'accuse la Chine*, Paris, La Table Ronde, 1966, 253 p.
[322] Aimée Mambou Gnali, *Beto na beto. Le poids de la tribu*, Paris, Gallimard, 2001, p.73. (C'est nous qui soulignons).

La métropole a donc imposé sa mainmise directe sur la marche des affaires de ses anciennes colonies d'Afrique avant, pendant et après l'indépendance. La rédaction des discours manifesterait sans doute une forme d'intrusion et d'immixtion dans la politique africaine, voire une sorte de dirigisme. Ce serait aussi une preuve que les « conseillers » blancs s'emploieraient à forger pour nourrir et entretenir le mythe de l'incapacité du Noir à s'autogérer. Si les responsables politiques ne sont même pas capables de **lire un discours** conçu et rédigé par le Blanc, c'en est une illustration patente de leur analphabétisme inquiétant ! Le témoignage d'Aimée Gnali dans *Beto na beto* se veut plus proche de la vérité historique, puisqu'elle n'a pas fictionnalisé les événements dans son récit, si nous nous en tenons à une de ses réponses fournie à notre questionnaire :

> Beto na Beto n'est pas une autobiographie romancée, c'est le récit d'une histoire vécue. D'une histoire vraie. Ce qu'on appelait "une tranche de vie"(…)
> J'avais pensé, depuis 1965, que je devais à la mémoire de mon oncle Pouabou et de Matsocota, surtout, d'écrire cette histoire. J'ai laissé traîner les choses par paresse. C'est la Conférence nationale, en 1991, et l'interprétation qu'on faisait de ces événements qui m'ont poussée à rétablir les faits. C'est pour moi un devoir de mémoire.

L'initiative des décisions était laissée aux soins des Français, et les ministres se réduisaient à des lecteurs assidus de textes élaborés non par eux, mais par la métropole pour servir sa politique, son orientation et ses intérêts. L'accession à la magistrature suprême de l'Abbé Fulbert Youlou, soutenue par les milieux coloniaux d'extrême droite, fera du prélat le rempart contre la gauche nationaliste. La branche la plus éveillée de l'intelligentsia congolaise sera, à l'indépendance, surveillée de près ainsi que les éléments encore actifs des mouvements religieux, dont les matsouanistes. Les persécutions de ceux-ci se sont accentuées avec le prélat qui les a, soit forcés à l'exil, soit emprisonnés. Ce qui est aussi intéressant dans le récit d'Aimée Gnali, c'est d'avoir aussi situé la racine du mal politique congolais dans une cause endogène. Le tribalisme aux multiples dimensions et implications a profondément gangrené la vie politique congolaise dès le premier gouvernement autonome du pays sous la Communauté gaulliste :

> À peine installés au pouvoir, et avant même d'y être confirmés par l'indépendance, les politiciens congolais introduisaient le tribalisme dans les affaires du pays, avec sa kyrielle de maux : corruption, vagabondage politique, violence, tueries, que l'incompétence et la mesquinerie des dirigeants successifs n'ont fait qu'accentuer[323].

Vues sous cet angle, les démêlées de « Mat »(Matsocota) avec le président Youlou, pourtant son cousin, ainsi que leur rupture complète, trouvent une explication dans leurs divergences idéologiques, mais aussi dans la chasse aux matsouanistes, contraire à l'idéal unitaire de Matsocota. Dans les fictions congolaises, Matsocota, -du moins les personnages qui se rapprochent de l'ancien

[323] Aimée Mambou Gnali, *op. cit*., p.42.

responsable de la F.E.A.N.F.-, est généralement perçue comme une figure importante de la politique congolaise avant et juste après l'indépendance. Ses qualités mises en exergue sont : l'engagement, le militantisme et la détermination, l'éloquence, la force de caractère et la pertinence de ses points de vue, bref, un charisme naturel. Nous avons vu plus haut comment, avec les étudiants en vacances à Brazzaville dans les années 1957 à 1960, il enflammait les foules par ses harangues. Il n'avait de cesse de lancer comme un défi à la classe politique ce désaveu cinglant de la réalité cachée derrière la proclamation officielle de l'indépendance.

Les dirigeants noirs installés aux affaires dans les fictions congolaises renvoient en écho l'image insécurisée de l'intellectuel, traqué dans son propre pays par des politiciens aux instincts machiavéliques primaires. Quand il est pris dans les rets des manœuvres sordides ou dans les pièges malicieusement tendus, il est durement condamné pour des crimes dont les aveux lui ont été extorqués sous des tortures inhumaines et barbares dépassant tout entendement.

Ainsi dans les romans congolais, les gouvernements installés juste après l'indépendance sont tous frappés du sceau de l'illégitimité. Ils ont une forte connotation néocoloniale, du fait qu'ils n'émanent point des populations africaines, mais reflètent les intérêts des administrateurs coloniaux qui les ont établis en suivant des consignes strictes de la métropole. L'indépendance se trouve alors comme annulée par la dépendance qu'induisent les modalités ayant précédé son acquisition. Dans les univers fictionnels congolais, le nouveau statut censé être celui de la liberté est mis en doute, interrogé et décrit dans la réalité de son effectivité. Ce fait n'est guère surprenant pour des fictions ancrées la plupart du temps dans le vécu politique et proches d'une vérité historique questionnée par les historiens mêmes : « Mais quelles « Indépendances »? S'il y a eu rupture juridique, politique avec l'ordre colonial, le système d'extraversion économique soigneusement mis en place est resté en marche jusqu'à ce jour. »[324]

Accorder l'indépendance signifiait donc pour le colonisateur préparer les conditions de sa pérennisation en sol africain en y perpétuant la même exploitation des masses. Ne pouvant plus pratiquer celle-ci directement, il se sert désormais des dirigeants africains dociles, bien dressés à leurs nouvelles tâches de serviteurs des intérêts métropolitains durant la période de transition, la

[324] Antoine Aïssi, « Brève histoire du Congo. De la colonisation à nos jours (1880-1990) », *Notre Librairie, N°92/93,* Littérature congolaise, 1988, p. 47.

« communauté » créée par de Gaulle après le fameux référendum dont nous avons déjà fait cas. Et pour faciliter la tâche à ses féaux, la métropole, partout sur le continent, s'est débarrassée des Africains potentiellement capables de causer quelque tort au système néocolonial méticuleusement élaboré. Selon Amondji Marcel, le « meurtre et le bannissement des dirigeants les plus irréductibles, parce que les plus lucides et les plus capables », constituaient une stratégie de falsification du processus d'une autonomie véritable de l'Afrique. Car, «... au moment où l'indépendance devint inéluctable, on recommença à abattre massivement les têtes de l'Afrique afin de la maintenir dans l'état où il convenait aux monopoles coloniaux qu'elle demeurât. »[325] L'essayiste cite à cet effet les patriotes africains tombés sous les balles coloniales ou victimes de leurs purges politiques : Um Nyobé, Lumumba, Félix Moumié, Mondlane, Mahgoub et Cabral.

Pour les Africains qui s'apprêtaient à s'installer sur le fauteuil laissé par l'ancien maître, l'indépendance signifiait une ascension politique sûre, l'exercice du pouvoir, la preuve de l'existence du nouveau pays, né des cendres du colonialisme. Les préoccupations purement égoïstes et la jouissance du pouvoir, entouré de tous les mécanismes de sa sauvegarde et de sa protection, semblent l'emporter dans les fictions congolaises sur la recherche de l'intérêt général et du mieux-vivre ensemble. On en juge par l'aggravation de la misère des masses populaires, la condamnation de la politique instaurée juste après l'indépendance et la langue de bois des autorités.

Pour la majorité du peuple qui continue à traîner son lot de misères, rien n'a changé. L'indépendance, c'était peut-être pour les autres, les nouveaux riches qui l'ont négociée sur le dos des plus démunis de la société. Arrêtons-nous un instant sur quelques nouveaux maîtres, acteurs africains du jeu politique post indépendance, et voyons dans quelles postures ils sont campés, et comment ils apparaissent dans le champ politique.

La perspective d'une carrière politique demeure la visée de la plupart des successeurs des Blancs. Les fictions de J.-P. Makouta-Mboukou, de Sony Labou Tansi et de Tchicaya U Tam'Si nous serviront d'illustration.

Dans *Le Contestant ou un pasteur chez les Carmélites* de Makouta-Mboukou, Jean Kayilou se révolte intérieurement contre les tortures et les traitements dégradants et inhumains faits au régisseur de prison et aux gardiens à la terrible prison politique de Makala. « Ligotés comme des fagots de bois

[325] Amondji Marcel, *Félix Houphouët-Boigny et la côte d'Ivoire, l'envers d'une légende*, Paris, Karthala, 1984, p. 318 (pour les deux citations)

que le bûcheron charrie vers le marché », on leur reproche d'avoir allégé les conditions de vie des prisonniers « ...en leur accordant la lumière, un matelas, des couvertures, des draps, du riz dans une assiette, un sol sec, des livres et de quoi écrire ». Pour le régime de Kalawala, la condition du prisonnier doit être « pire que celle d'une bête ».

Kayilou se demande, face aux atrocités : « En quoi sommes-nous plus avancés qu'à l'époque coloniale ?» Le narrateur omniscient fait un commentaire d'un mystère percé par Kayilou, et qui se situe précisément au niveau de la continuité par les Africains d'un système charriant les mêmes iniquités, sinon empirées, de l'époque coloniale à l'Indépendance : « ...car son pays était dès l'origine plein de partisans de l'indépendance pour l'indépendance ; de l'indépendance pourvu qu'ils soient, eux, les successeurs de Bula-Matadi »[326].

La même cruauté est relevée dans *L'anté-peuple* de Sony Labou Tansi où la mort est omniprésente dans un pays où « tous les chemins sont fermés »et où règnent « la médiocratie », la trahison, la lâcheté et la loi des « bérets », des fusils, des tueries. Le traitement inhumain infligé par les pêcheurs à Dadou, par peur des répressailles de l'armée, suscite à l'esprit de Henri d'amères réflexions sur ce « pays fou » : « Quand la loi a échappé des mains de ceux qui la contrôlent, elle devient une incomparable machine à tuer. Et ici, effectivement, la loi s'était affolée : elle tuait, elle blessait, elle écorchait »[327].

Et justement les soldats arrivés au village des pêcheurs fouillent la case de Henri et découvrent Dadou, qu'ils identifient à un maquisard. La cruauté et la bestialité des soldats se révèlent alors dans leur nudité. Après avoir marché sur le ventre de Dadou, le sergent s'acharne contre lui :

> Les maquisards ont la peau, déclare-t-il en multipliant les coups de pied aux côtes de Dadou. Parce qu'ils dorment pendant que je me donne à bouffer aux moustiques.
> Il s'essouffla de colère et d'effort. Les pieds déjà devaient lui faire mal. Il frappait si violemment, comme on frappe de la cognée sur un arbre trop dur. Il attendait un cri, au moins un cri.
> Emmenez tout le monde, cria-t-il en retroussant ses manches. On s'en occupera autrement là-bas. J'en sortirai bien un cri[328].

L'Afrique indépendante est celle de la violence, de l'intolérance et des partis uniques instaurés, avait-on dit, pour maintenir la cohésion et l'unité nationale, préalables à tout progrès. En fait, dans les fictions inventées par les romanciers congolais, le monopartisme constitue l'un des moyens pour

[326] Jean-Pierre Makouta-Mboukou, *Le Contestant ou un pasteur chez les Carmélites*, Paris, L'Harmattan, 2006(1ère édition : La Pensée Universelle, 1973), p.222.
[327] Sony Labou Tansi, *L'anté-peuple*, Paris, Seuil, p. 137.
[328] S.L.Tansi, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, p.139-140.

mieux mater les patriotes oeuvrant pour la réhabilitation de l'homme africain. Il instaure la pensée unique, impose des idéologies au peuple, et prend comme principale cible à démolir les intellectuels et les libres penseurs qui osent s'écarter de la *doxa* politique. En justice, la loi ne sert plus que les intérêts partisans des princes sanguinaires et despotes. Dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, le « bon juge Raymond Poaty », la cinquantaine révolue, s'insurge contre l'immixtion du législatif avec le judiciaire, et s'indigne du sort lamentable fait à l'Indépendance : « Ils ont traîné l'Indépendance dans la boue de Poto-Poto »[329]. Le « gouvernement corrompu » qui a succédé aux colons a instauré l'arbitraire que le juge ne saurait cautionner. Il se proclame « adversaire du parti inique. Oui », et refuse l'adhésion au parti, malgré la demande faite par l'Abbé-président Lokou lors de l'une de ses réceptions. Et de se poser cette grave question : « Je me demande ce que deviendront les droits des gens lorsqu'il s'agira de juger non plus selon les lois établies, mais selon les humeurs des princes qui nous gouvernent. »[330]

Peut-être prévoyait-il déjà les ennuis qu'il aura, à cause de son attitude non-conformiste et de sa haine pour les comportements moutonniers prévalant dans l'arène politique de son pays. Il ne nourrit que mépris et haine, pour « ces messieurs de la politique, combinards et concussionnaires.» Il est d'autant plus irrité que le poste de procureur de la République qu'il briguait lui est refusé, parce que réservé «... à un proche parent du président de la République, qui n'a pas encore terminé ses études, qui n'aura pas d'expérience, mais qui commandera sa carrière par le sommet. »[331]

La témérité du juge à défier la *doxa* politique et judiciaire se fait au nom de la loi ; autant dire que Raymond Poaty dans sa révolte, se veut loyaliste et condamne ceux qui ont installé le désordre pour la préservation de leurs intérêts mesquins et égoïstes..

Dans *Kotawali,* Guy Menga montre comment un climat de peur, de délation et d'insécurité règne au Kazalunda. Tout le monde a peur, car le parti sait toujours transformer qui il veut en « ennemi de la nation » pour l' « impliquer dans un des nombreux complots découverts ou déjoués par les services de sécurité presque à chaque lever du soleil »[332]. Les habitants sont pris en otage par une milice sanguinaire et d'une brutalité bestiale. Toute forme de protestation est un crime sévèrement puni. Le parti politique de la Brigade de Vigilance régente la vie du pays dune poigne de fer. Les miliciens de cette police politique, sous la direction de Yalala, ancien prisonnier élargi lors de l'indépendance, sèment la mort et la désolation. Le narrateur se montre antipathique dans la

[329] Tchicaya U Tam'Si, *op. cit.*, p.24.
[330] Tchicaya U Tam'Si, *op. cit.*, p.25, pour les deux citations (c'est nous qui soulignons le mot « inique »).
[331] *Ibidem*, p.26.
[332] Guy Menga, *Kotawali*, Dakar-Abidjan, Les Nouvelles Éditions Africaines, p.173.

présentation qu'il fait de lui : «Yalala, ce voyou, ce vaurien à qui la politique avait donné tant d'importance. »[333] Il est craint « pour sa brutalité et ses méthodes de bourreau moyenâgeux». Par exemple, pour des peccadilles, de paisibles citoyens sont «battus et torturés dans un des nombreux temples de correction installés dans tous les quartiers »[334] Il tient à montrer la réalité de l'indépendance, à sa manière : en se vengeant de ses déboires amoureux sur les parents de Pemba qui l'a éconduit jadis, ou en s'acharnant sur un villageois, lointain parent de Belindao qui, dans son ébriété, a osé dire que « l'indépendance commençait à déchanter dans sa tête. » Le chef des « redoutables miliciens » de la B.V., surnommé « Yalala-Dossier-Gâté », « ...s'acharna sur lui tel un taureau sur un torero désarmé... Sa victime saignait de partout. Il ordonna qu'on l'enferma dans une cellule (...) L'Indépendance était là. Ceux qui ne voulaient pas y croire ou qui en disaient du mal devaient se la faire expliquer de la manière décidée par les pouvoirs publics. »[335]

Les consignes données aux hommes armés sont claires : détruire toute résistance de ceux que le régime nomme « maquisards », « terroristes » ou « ennemis de la nation»[336].L'arrestation des opposants - leur « cueillette», donne même lieu à une gratification importante, à des promotions et à des primes, occasion convoitée pour mener aussi « la belle vie des maîtres du Kazalunda ». Dans le récit, la Sûreté nationale et la Brigade de Vigilance se disputent la responsabilité de l'arrestation et la mission de l'exécution de « Kotawali la diablesse » et de ses complices. Après avoir feint leur libération à cause de la présence au pays d'hommes d'affaires occidentaux, Kotawali, Belindao et sa femme et même un expatrié blanc, le Grec Padykiros, sont secrètement arrêtés pour être exécutés au champ de tir d'Abwéma. Bélindao proteste et sollicite l'assistance d'un avocat. La réponse du Directeur général est sèche et dénote le degré de mépris à l'endroit de la personne de l'opposant : « Un avocat ? Parce que tu penses qu'on va perdre le temps de te rejuger. Mais désabuse-toi, mon garçon ! Nous ne sommes pas de ceux qui donnent cher pour la vie d'un individu de ton espèce et de l'espèce de cette canaille de Kotawali. »[337]

L'inhumanité du pouvoir contre « la catégorie infamante » d'opposant au régime étale ici toute sa hideur, son cynisme et sa férocité. Les libres penseurs, les patriotes et les combattants pour la restauration du respect des droits inaliénables de tout être humain sont transformés en gibiers que des chasseurs, très armés et rompus à la tâche, s'emploient à anéantir systématiquement. Et pourtant, tout

[333] Guy Menga, *Ibidem*, p.146.
[334] Guy Menga, *Ibidem*, p.120.
[335] Guy Menga, *Ibidem*, p.121.
[336] Guy Menga, *Ibidem*, p.243.
[337] Guy Menga, *op. cit*., p.243.

comme les discours moralistes bourgeois présentant positivement la colonisation, les autorités de Sandoville la capitale s'emploient à couvrir la triste et accablante réalité par des discours édéniques dans les media officiels. Selon le speaker de Radio-Kazalunda, tout va au mieux : « Les hommes d'affaires européens et américains qui séjournent depuis cinq jours dans notre pays, quittent Sandoville (...)... « très satisfaits des contacts qu'ils ont eus avec le Président de la République et les dirigeants politiques et syndicaux de notre pays...», et « frappés par le calme et la paix qui règnent dans nos cités et campagnes »[338].

Ainsi la simulation, le double langage, la fourberie, la duplicité et la violence,- camouflée ou directe selon les cas, font partie des artifices utilisés par le pouvoir imposé au peuple. Ces manœuvres visent d'une part,à donner du chef, despote sanguinaire et tyran, une image édulcorée, et d'autre part, à présenter le pays comme un havre de paix où, sans crainte, les investisseurs peuvent faire des affaires juteuses. Le problème essentiel dans le cas Kotawali portait sur un enjeu double : rassurer les hommes d'affaires en éliminant les maquisards sans attirer l'attention des honorables visiteurs sur les atrocités du régime, et, parallèlement, duper la population à propos du sort de la maquisarde et de ses compagnons d'infortune: «Mieux vaut liquider cette affaire en douce, sans publicité. Du reste, pour notre peuple, Kotawali court toujours la brousse et la forêt et Bélindao et sa femme sont au bagne »[339].

1.2.2. Indépendance, tremplin pour la jouissance effrénée du pouvoir. Épicurisme et opportunisme

La « belle vie » dont l'adjudant chargé de l'exécution fait cas ci-dessus est celle menée par ceux que la politique a rendus « indépendants », riches et sans soucis des lendemains moroses. Ce sont des opportunistes d'un machiavélisme primaire désarmant, cette « foule de gens qui milite non pour la transformation des choses, mais pour compenser de nombreux échecs et fuir, par la bande, la monotonie de son travail »[340]. Henri Lopes, dans cette métaphore répugnante, les appelle «ces charognards », à cause des manœuvres sordides qu'ils mettent en œuvre pour réussir, ne reculant

[338] *Ibidem*, p. 279.
[339] *Ibidem*, p.246.
[340] Henri Lopes, *Sans tam-tam*, Yaoundé, CLÉ, 1977, p. 111(Réédition de 1989, pour le texte utilisé dans cette recherche).

devant aucune action crapuleuse pour nuire à leurs semblables en leur portant tous les coups, surtout les plus bas, pourvu qu'ils réussissent. La vie de ces nouveaux riches est souvent éclairée dans les romans par des récits emboîtés dans le récit principal. Les personnages qui les incarnent sont peints négativement par un narrateur prenant plaisir, par des artifices variés, à souligner leur vacuité intellectuelle et morale. François Obembé, dans un court roman, *Vivre et mourir selon son style*, parle à leur propos d'un cercle particulier où les hommes aux commandes se retrouvent, « le Club FVVA », entendons « Femmes –Villas- Voitures-Argent». Le prototype de ce club, Morobé, est un spécialiste de la gabegie, du détournement des fonds publics et des pratiques occultes pour se protéger. Son enrichissement spontané va de pair avec la déchéance et la faillite de l'entreprise qu'il dirige, avec des conséquences désastreuses sur le monde ouvrier, voué à la misère. Condamné pour ses malversations financières, il ne pourra supporter la vie carcérale et se suicide à la fin du récit. Le topos des FVVA se retrouve aussi dans le premier roman publié de Sony Labou Tansi ; son narrateur évoque les dérives du pouvoir dont les principales activités des responsables se concentrent dans un train de vie épicurien. Dans ce pays imaginaire, la Katamalanasie,

«...les routes allaient dans trois directions, toutes : les femmes, les vins, l'argent. Il fallait être très con pour chercher ailleurs. Ne pas faire comme tout le monde c'est la preuve qu'on est crétin »[341].

La même expression est reprise plus loin à propos des comportement d'enrichissement illicite, devenus la règle dans : « un pays où le pouvoir ne donnait que les voitures, les villas, les femmes et les *vi*ns... »[342] La vie avec 3V n'est possible que dans une situation de rapine et de ponction des ressources nationales par des individus en mal de parade et d'exposition ostentatoire des biens et richesses, même mal acquis. Biyaoula est plus explicite sur la vie de ces « gens bien de là-bas », pour utiliser le titre d'une pièce de Dave K. Moktoi. A propos de Raphaël Ngoma, larbin et laquais des « grands manitous de l'État », il écrit : « ...il avait bien réussi comme on dit. De la monnaie. Une belle villa. Des maisons en location. Des bagnoles. Des taxis. Une belle femme à la maison. Des femmes en dehors de la maison. Des enfants. »[343]

Dans les acquis de Raphaël, on peut trouver les ingrédients principaux qui en font un membre potentiel du fameux club FVVA. Certains biens sont même dédoublés par leur composition : villa-maisons en location ; bagnoles- taxis ; belle femme ...-femmes en dehors... Les gens ayant réussi, par des manœuvres politiques et autres, à se hisser aux hautes sphères sociales sont caractérisés par leur

[341] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, p. 34
[342] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979, p. 159. Idem pour la citation suivante.
[343] Daniel Biyaoula, *La Source de joies*, Paris, Présence Africaine, 2003, p.89-90.

volonté d'accumuler, d'amasser le superflu dans un environnement livré à la misère, à la pauvreté et à la famine. Par désir de paraître et de se démarquer des miséreux, des « gens à la figure triste »[344], comme Biyaoula les appelle dans son roman.

Même quand on est ministre, il faut une éducation à la vraie vie politique, faite essentiellement de parasitisme et de détournements des fonds publics. Dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi, le docteur Tchi, qui vient d'être nommé ministre, ignorait qu'il était assis sur une mine d'or! Il revient à son ami Chavouala de l'Éducation nationale de l'initier aux secrets de la « débrouillardise », pour ne pas dire de la roublardise, deux mots à rime très riche et pure, ajoutons-nous... Il « lui apprit à tirer les trente-huit ficelles d'un ministère», et lui fit une confidence : « Ta situation est payante. Tu dois savoir te débrouiller... »[345] Et de lui montrer les arcanes de la captation de l'argent inscrit au budget du ministère dont il a la charge, pour être milliardaire en un temps record.

Ainsi, dans l'imaginaire populaire, le politicien, ou tout responsable « ne doit manquer de rien».Il incarne à vie le pouvoir et ses attributs et doit engranger, alors qu'il est aux affaires, des provisions pour les jours difficiles. A moins qu'il ne se résigne à appartenir à la catégorie des « biboulous, c'est-à-dire des idiots ou des naïfs du système », qui deviennent après leur période faste « des oranges-sucées-jetées »[346] Dans le roman de Djombo, Niamo Joseph, dès sa nomination au poste de directeur général (le *dégé*, comme on l'appelle dans le jargon de l'entreprise) d'une société parapublique, reçoit des propositions sur l'enrichissement personnel ainsi que des conseils pratiques sur les moyens licites et illicites d'y parvenir. Il est notamment invité à « ... participer au marathon de la richesse, un sport d'élites à la mode chez les nouveaux nantis. Une véritable obsession, une folie même, à en juger par l'engouement qu'il suscitait. » Coureur potentiel, « Comment se mettrait-il à contre-courant de la mode des grands, s'il voulait être respecté et vivre heureux ?», se demande le narrateur[347].

Et contre toute attente, tournant le dos à la mode du milieu, le nouveau *dégé*, Joseph Niamo empruntera la voie de l'équité et de la rationalité en vue du redressement d'une CONAC gangrenée par le favoritisme, la gabegie, les détournements de fonds et le faux. Son action fera de lui la cible privilégiée de tout le personnel, et de la hiérarchie politique et administrative. La réaction la plus

[344] Daniel Biyaoula, *La Source de joies*, Paris, Présence Africaine. L'expression est très récurrente dans le récit, et désigne ceux que les soucis quotidiens pour la survie rendent le visage renfrogné, pensif et mélancolique.
[345] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979, p.42.
[346] Henri Djombo, *Sur la braise*, Brazzaville, Éditions Hemar, p.172.
[347] *Ibidem*, p. 149.

impétueuse et la plus violente vient de sa femme, profondément déçue par un mari qui, au lieu de se remplir les poches et constituer « une base matérielle et financière indispensable » pour une vie sans soucis, ne lui fait entendre que «des propos moralisateurs surannés ».Dans un discours orageux, elle le fait savoir à Niamo avec qui elle divorcera par la suite, très opposé à l'option d'honnêteté de son mari :

> Tu fais peut-être semblant d'être pur, tu n'es pas bête pour ignorer que toute personne aspire légitimement à la belle vie et que l'argent contribue au bonheur des hommes. Des gens qui ne sont même pas de ton rang possèdent dans le pays et ailleurs villas, voitures, argent, commerces, industries, fermes et autres entreprises. Certains puisent même à la caisse, au vu et au su de tous, sans parler des pots de vin sur lesquels personne ne sourcille plus. Eux, ils vivent heureux avec leurs familles. Penses-tu qu'ils sont plus intelligents que toi? [348]

Dans les romans, la fulgurante ascension sociale est conditionnée, pour la catégorie des citoyens moyens, par l'alliance avec des membres influents des cercles politiques aux affaires, ou avec les hauts gradés de l'armée. On obtient un résultat similaire en ou l'accédant à un poste de responsable d'entreprise publique ou de ministre et assimilé. L'indépendance aura ainsi ouvert les portes de la fortune à des hommes qui végétaient dans l'anonymat de la lutte quotidienne pour une survie problématique. La politique est le principal sésame ouvre toi du salut. Pourvu surtout qu'on se mette du côté du pouvoir et qu'on soit sous la protection de quelque cacique du régime. C'est, en fait, ce que tend à mettre en avant l'intrigue de *La Source de joies* de Daniel Biyaoula, où l'auteur semble identifier la politique à l'argent, comme on l'a vu plus haut, dans le « Pays », jamais nommé dans le roman.

L'image affichée par les hommes de l'indépendance pousse le lecteur à une condamnation sans appel de cette classe d'arrivistes sadiques et cyniques, aux visées maléfiques et à la nuisance phénoménale. Chez eux domine l'apparat, l'attachement au superficiel et aux palliatifs, et un mépris hautain pour les valeurs morales. Seuls comptent l'argent, les intérêts égoïstes, la lutte pour rejoindre la classe privilégiée et enrichie par la politique. Ceux qui caressent encore un rêve de justice et de bien-être général sont la risée des opportunistes qui, à forces de coups bas, de flagorneries et de renoncement à toute dignité personnelle, ont « réussi». L'essentiel pour eux est de se hisser dans « l'aristocratie », le club FVVA, et de s'y maintenir, contre vents et marées, par tous les moyens, en limitant l'accès au groupe par des actes ignobles et indignes. L'imaginaire romanesque nous en donne de nombreux spécimens pris dans le vif et le vécu quotidien.

Henri Lopes fait faire aux principaux protagonistes de *Dossier classé* par exemple les portraits des politiciens compatriotes de Bossuet Mayélé aux premières heures de l'Indépendance du Mossika.

[348] *Ibidem*, p.86.

Mamba, « figure de proue de l'appareil du parti unique » est décrit comme un véritable monstre, un animal politique féroce quand ses intérêts sont mis en jeu. Mama Motéma, la marâtre de Lazare Mayélé , le met en garde contre cet être dangereux s'inquiète au plus haut point pour son « fils » qui ose s'approcher du « deuxième bureau », autrement dit de la maîtresse de cette personnalité politique : « Mamba ! Un triste sire sans foi ni loi, ni états d'âme. Quand il se sent insulté, se transforme en bête, mon fils ! Plus rien n'arrête sa rage. Prend garde »[349].

Sur Mamba, la rumeur fait peser de lourds soupçons dans la responsabilité de l'assassinat du père du héros Lazare Mayélé, Bossuet Mayélé. C'est le prototype des ratés qui ont échoué dans les études, mais ont trouvé dans la politique une bouée de sauvetage, un tremplin à partir duquel ils peuvent se venger sur les intellectuels brillants comme Bossuet Mayélé. Dans le roman, il manie maladroitement le vocabulaire révolutionnaire, et son inculture lui fait souvent recourir aux substituts « l'aut'là ...», pour les mots qui lui échappent. Il se définit ainsi dans sa fatuité : « Je suis un enfant du peuple, moi. Un miraculé, sauvé des eaux du lumpenprolétariat.» Précisons qu'à cette interview accordée à Lazare Mayélé, il est entouré d'une garde rapprochée,et on le dit possesseur de plusieurs « deuxièmes bureaux»...Son rapport avec le lumpenprolétariat dont il se réclame est une injure au bon sens, un paradoxe outrancier.

Un autre personnage de la faune politique du Mossika à l'indépendance est Ngandalouka, ancien ministre qu'on continuait d'affubler du titre d'excellence. Il étale ses limites dans la maîtrise de l'expression en français lors de l'interview de Lazare Mayélé, et ne cesse de remplacer les mots qui lui font défaut par « tout le chose-là». Il se sent beaucoup plus à l'aise dans les danses provocantes et obscènes sur les pistes des dancings publics que dans le discours. Et on peut alors se demander comment ce « révolutionnaire » se réclamant du lumpenprolétariat s'adresse aux «larges masses ».

Tous les personnages, lors des événements précédant l'Indépendance, n'ont pas affiché la même misère intellectuelle. Dans les rêves de quelques uns se profilait une autre conception de l'indépendance, et, partant, de la nouvelle politique à mener en faveur de la promotion de la justice, de la dignité et de l'amélioration du sort de la population africaine.

1.2.3. L'indépendance : base pour un développement autonome. Le regard des patriotes et des vrais nationalistes

[349] H. Lopes, *Dossier classé*, Paris, Seuil, 2002, p.200.

Le roman africain s'est voulu, depuis l'époque coloniale, discours de dissidence contre l'ordre établi. Comme l'écrit Bernard Mouralis, la littérature africaine écrite «… remettait en cause par son existence même et par les contenus qu'elle véhiculait la légitimité du discours que l'Occident tenait traditionnellement sur l'Afrique »[350].

L'anticonformisme est aussi bien ancré dans la tradition du roman congolais de l'indépendance, où les personnages tenant les rôles principaux se montrent distants des thèses développées par les « nouveaux maîtres » qui se préparant à prendre les rênes du pouvoir, dans le champ politique africain bientôt « laissé » par l'administration coloniale à l'indépendance. Cet espace se devait d'être clarifié, car le climat euphorique y a installé une confusion que Tati Loutard a voulu clarifie. Dans une réflexion (351), il analyse l'ambiguïté comportementale des Africains devant l'indépendance, qu'il attribue au caractère flou de cet événement et aux confusions qui ont en ce moment germé dans leurs esprits :

> La plus grande partie de l'Afrique est aujourd'hui indépendante. Mais l'indépendance, ce n'est pas la liberté, c'en est le commencement. C'est pour l'Afrique le début d'une vie nouvelle dont les liens avec le passé ancestral deviennent chaque jour plus lâches. Le Nègre des ethnologues, de Maurice Delafosse, de Léo Frobenius est mort ou se meurt. Pris entre le passé qu'il ne peut complètement renier et les apports étrangers, européens tout particulièrement, l'Africain a une conduite fondamentalement entachée d'ambiguïté. Il se trouve devant un monde éparpillé ; Césaire parle « d'un pêle-mêle de traits culturels d'origine différente se chevauchant sans s'harmoniser[352].

Cette hétérogénéité doit être, selon Césaire, vécue comme homogénéité. Mais, commente Tati Loutard à la page suivante de son essai, « Dans la réalité vivante, le « pêle-mêle culturel»sera encore pendant longtemps vécu comme « hétérogénéité ». Le rêve enchanteur de l'indépendance a créé l'espoir, ainsi que toutes les situations ambiguës. Des indépendances « cha cha» au cinéma des indépendances, les écrivains congolais ont attiré l'attention, comme relevé ci-dessus dans les différentes fictions imaginées à propos de ce tournant important de l'histoire africaine, sur la surenchère de la formalité et l'aspect superficiel qui ont prévalu sur l'événement proprement dit.

---

[350] Bernard Mouralis, « Le texte et la statue: réflexions sur l'enseignement des littératures africaines », p.447-458, in *Littératures africaines et enseignement* (Colloque international, Université de Bordeaux III, mars 1984), Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1985, cité par Adrien Huannou, *La critique et l'enseignement de la littérature africaine aux Etats-Unis d'Amérique*, Paris, L'Harmattan, 1996, p.165.

[351] Jean Baptiste Tati Loutard, *Libres mélanges. Littérature et destins littéraires*, Paris, Présence Africaine, 2003, pp.180 et 181(167-181), *Annales Univ. Brazzaville*, 1972, 8(AB), p.33-39.

[352]L'extrait d'Aimé Césaire est tiré de « Culture et colonisation », in *Présence Africaine*, numéro spécial du 1er *Congrès International des Écrivains et Artistes Noirs* (Paris, Sorbonne, 19-22 sept. 1956), p.203.

Parmi les personnages mis en scène au moment de l'acquisition de l'Indépendance, certains ont eu des perspectives plus audacieuses, et n'ont pas confondu le bruit autour de l'événement avec le vrai événement. Comment entrevoyaient-ils cette Indépendance qui semble leur avoir été refusée, ou la nouvelle société africaine? C'est auprès des nationalistes et patriotes écartés du jeu politique par l'administration coloniale qu'il faut rechercher les contours d'une indépendance valorisante pour les masses africaines, et soucieuse de l'intérêt général. Les héros de l'indépendance sont, dans le roman congolais postcolonial, généralement des intellectuels progressistes ou des étudiants rentrés de la métropole française, ou bien ceux, formés sur place par les dures réalités de la politique africaine. Leur ambition demeure un changement positif dans l'espace sociopolitique des pays inventés par les romanciers, et ils n'ont de cesse d'attirer l'attention sur les non-dits de l'indépendance. «...car une chose était l'Indépendance nominale, avec l'hymne et le drapeau, autre chose était l'Indépendance véritable, aride et nue comme le roc »[353]. Certains personnages, dans leurs discours ou réflexions, avancent des éléments susceptibles de clarifier ce rêve d'une « véritable indépendance ».

Sans tam-tam (nous l'avons vu supra), et aussi *Le Lys et le Flamboyant* et plus tardivement *Dossier classé*, abordent cette idée du distinguo entre l'apparence et la réalité de l'Indépendance. Dans ce dernier, la chanteuse Kolélé, « de retour dans son pays natal, le Congo-Brazzaville », lors d'une interview à la revue *Tam-Tam*, situe la portée et, au niveau juridique, le grand « bouleversement du monde» apporté au statut du Noir par l'Indépendance. D'« un troupeau de nègres qui avions tous la même tête pour le colon», « pions interchangeables » confinés à la classe « des boys et des manœuvres » à qui on pouvait infliger sévices et brimades sans avoir de compte à rendre à qui que ce soit, les indigènes anonymes sont devenus chacun « un être humain ». Ce devait être un grand « bouleversement du monde », un basculement de l'ancien statu quo, à tous les niveaux, en vue d'instaurer un nouvel ordre respectueux de la dignité si longtemps bafouée des Africains. Mais elle se demande en même temps si ce tournant, vraiment révolutionnaire en soi, a été seulement compris dans cet aspect essentiel par les récipiendaires de la souveraineté nationale et internationale. Elle s'en doute, et son jugement correspond aux attitudes et mentalités que nous avons essayées d'analyser dans les paragraphes précédents :

> L'Indépendance, c'est plus qu'un drapeau, plus qu'un hymne national, l'Indépendance suppose une restructuration de nos mentalités, de nos comportements, de nos propres valeurs. Je me demande même si certains d'entre nous n'ont pas été traumatisés par cette prise en main de notre sort. Le basculement du monde nous a donné le vertige. Physiologiquement, cela a été un choc. Certains en ont été si grisés qu'ils ont adopté des comportements de jouisseurs, d'autres ont été traumatisés et ont craint que le monde ne vacille sous leurs pieds. Non, je vous dis, nous n'avons pas bien étudié les conséquences de l'Indépendance dans la tête de M. Tout-le-Monde et, faute d'une

[353] Henri Lopes, *Dossier classé*, Paris, Seuil, 2002, p.67.

> réflexion sincère, nous n'avons pas encore compris ce qu'implique une véritable Indépendance. Non. (Un sourire)... A commencer par celle qui vous parle. À la limite, je me demande si l'Indépendance n'est pas toujours ressentie comme une grande fête : l'indépendance chacha[354].

Nous avons constaté supra l'effacement des patriotes de la scène politique à l'approche de l'indépendance. Dans les fictions, leurs rêves sont rapportés la plupart du temps dans des séquences analeptiques par des narrateurs témoins au premier ou au second degré, rarement par les vrais héros, disparus à l'heure de la narration des faits. Une seule exception toutefois pourra être soulignée dans le roman de Sylvain Bemba, *Léopolis*, où Fabrice M'PFum, après le coup d'État des mercenaires peut livrer, avant sa mort, les raisons de son renversement. D'abord, la réaction d'un abbé, consécutive à l'arrestation de « l'homme de Léopolis », situe le cadre général de la situation du Wallabia qui, bien qu'indépendant, subit les ingérences étrangères hostiles à l'option autonomiste de son Premier ministre. Sa « sainte colère » le pousse à des questions, vrai constat de la réalité des indépendances piétinées par les puissances impérialistes :

> ...comment est-il possible que des étrangers se conduisent encore chez nous comme en terrain conquis ? De quel droit ont-ils arrêté le premier ministre ? Fabrice ne fréquente plus notre maison, mais il est le chef du pays (...) De quel droit ont-ils assassiné les paras ? Après l'homélie, quoi qu'il arrive, je monterai en chaire pour lire le texte de l'Hymne des archers de Juda que David composa en hommage à la vaillance exemplaire de Saül et de Jonathan tombés en héros sur les collines de Guelboa... » [355]

La première réponse aux interrogations de l'abbé est fournie par le captif Fabrice M'PFum, revenu à la conscience après d'inhumaines tortures et brutalités qui l'ont laissé évanoui : « Ils ont mis une camisole de force à notre indépendance, répéta-t-il à mi-voix »[356]. La seconde réponse est constituée par la conception politique du leader noir, qui a pris fait et cause pour une véritable libération de son pays, en refusant de s'en tenir à l' « indépendance chacha». Il s'en explique dans une métaphore animale :

> On ne me comprendra vraiment, on ne comprendra le sens de mon combat qu'après ma mort, peut-être, comme cela s'est passé pour les idées de Jésus de Nazareth. Après les indépendances, tous nous avons parlé de chasse pour ramener la dépouille de l'éléphant. Certains s'imaginent qu'il suffit de s'allonger sur la chaise longue, et de souhaiter la mort du colonialisme, c'est-à-dire de l'éléphant, pour que cela se produise réellement. À moi, on ne pardonne pas d'aller en forêt et de chercher à tuer avec de vraies balles les bêtes qui viennent ravager nos plantations encore fragiles. »[357]

Fabrice a voulu concrétiser ses idéaux révolutionnaires, une fois l'indépendance acquise, en montrant en quoi la vraie lutte ne faisait que commencer avec le départ « officiel » des colons. Il a

---

[354] Henri Lopes, *Le Lys et le Flamboyant*, Paris, Seuil, septembre 1997, pp. 400 et 399 pour les deux premiers courts extraits.
[355] Sylvain Bemba, *Léopolis*, Paris, Hatier, 1984, p.101.
[356] S. Bemba, *ibidem*, p.102.
[357] S. Bemba, *ibidem*, p. 70.

conscientisé les Wallabians sur les enjeux de la lutte à mener, ses objectifs proches et lointains. Il a su amener les Wallabians à une vraie prise de conscience du destin de leur pays, et leur a dit pourquoi il était nécessaire qu'ils se décident désormais à faire leur histoire, au lieu de la subir comme à l'accoutumée. Déjà dans le célèbre discours à partir duquel il a conquis sa renommée d' «orateur le plus populaire que l'on ait eu depuis longtemps », le « premier patricien des indépendances africaines », ainsi que le nomme, admiratif, le narrateur du roman, a touché son auditoire par son style imagé et réaliste. Il y compare l'indépendance à la liberté, « cette femme intimidante, qui est la plus belle du monde », et a entendu l'appel des Wallabians, qui ne doivent plus se contenter de l'admirer au loin :

> Certains s'imaginent que l'on peut vivre en concubinage avec une femme aussi désirable que celle-là sans déchaîner les convoitises, les jalousies des autres hommes. Ils se trompent. Aujourd'hui la liberté est là, il ne s'agit plus seulement de la chanter, de la célébrer, mais de coucher avec elle et de lui faire des enfants. Les ennemis de notre indépendance disent comme dans Le Livre de la jungle : « *Vous avez lutté pour avoir la liberté, elle est à vous. Mangez-la !' Eh bien, oui, mangeons-la, et ne laissons même pas le moindre os pour les chiens. »*[358]

Il faut rester fermes sur les principes essentiels tels la liberté et la dignité humaine, et ne jamais accepter de transiger sur ces valeurs cardinales. Dans les mêmes circonstances, Mayéla dans *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, réaffirme avec force et détermination le caractère sacré de la liberté qu'institue le statut d'indépendance des États africains. En effet, en réponse à un journaliste français lui demandant s'il n'était pas sage de renoncer à sa politique de nationalisation, afin de renouer avec l'Occident, compte tenu de « *la situation économique catastrophique*» d'Anzika, il fait cette répartie :

> -Monsieur, le général de Gaulle a écrit que « la grandeur ne se divise pas.»Moi je dis : l'indépendance ne se partage pas. Ce n'est qu'au moment où ce postulat fondamental sera pris au sérieux par ces nations que nous pourrons travailler dans un climat de confiance. Il y a quand même une dizaine d'années que nous sommes indépendants, une autre génération est au pouvoir et elle ne voit plus les choses de la même manière.[359]

Bossuet Mayélé, héros de *Dossier classé*, rêvait d'une « Nouvelle Afrique », libre et responsable de ses décisions. Bien qu'absent physiquement de la fiction de Lopes, car enlevé nuitamment et assassiné avec deux autres hauts fonctionnaires il y a trente ans, il revit par son fils Lazare Mayélé, engagé dans une enquête minutieuse en vue de découvrir la vérité sur l'enlèvement et l'assassinat de Bossuet Mayélé, son père. Il tentera de réaliser son projet en profitant d'une mission en Afrique pour le compte d'*African Heritage,* un journal américain qui l'envoie faire un reportage sur la

[358] S. Bemba, *Ibidem*, p.28-29.
[359] E. Dongala, *Un fusil...*, p.355-356(C'est nous qui soulignons).

situation des pays africains depuis l'indépendance. Pour Bossuet Mayélé, l'indépendance devait signifier un engagement plus déterminé des Africains : « Remettre le pays sur son socle, lui redresser le buste et la tête, **le libérer de ses chaînes invisibles, les plus nocives**, le secouer, le sortir de la nonchalance... »[360]

L'indépendance n'était donc point perçue comme une panacée, mais comme le signal à un engagement plus patriotique et plus déterminé, avec la conscience d'œuvrer désormais pour la construction de ce pays que le colon ne faisait qu'exploiter, et qu'il n'est pas prêt d'abandonner. Bien au contraire ! Dans la même perspective, Sony Labou Tansi voit dans l'indépendance un « défi» à relever, une mise à l'épreuve à surmonter victorieusement par l'ardeur au travail. Jean Apocalypse le signifie clairement au guide Félix-le-Tropical qui a pris la cruelle et inhumaine décision de le tuer pour, affirme-t-il sans état d'âme « prendre ton cœur et fonctionner avec.», ainsi que ses poumons, ses reins et son sang, avant de jeter le reste de sa viande à « Mbayangouram, mon jeune lion »:

> Excellence, nous devrions avoir honte. Ceux qui nous ont jeté l'indépendance avaient parié leur tête et leur sang pour dire que nous serions incapables de gérer la liberté. Ce défi-là ! Il devrait bouger dans toute notre manière de respirer. Il devrait être le catalyseur de notre action. Nous avons un passé qui nous condamne à être homme plus que les autres. Or, quelle réponse avons-nous donné à notre condition de « questionnés » ? La viande. [361]

Mais malheureusement, l'indépendance a signifié aussi le signal donné à la chasse aux opposants, catégorie infamante qui désigne ceux qui osent émettre un son discordant dans la symphonie politique du moment. On notera que dans l'ensemble, les indésirables sont, idéologiquement, des progressistes et des patriotes, les mêmes qu'à l'époque coloniale, du moins ceux qui ont survécu aux massacres et à l'exil, à la déportation et aux emprisonnements, parce qu'ils luttaient pour la libération effective de leur pays.

1.2.4. L'impasse des indépendances : la rotondité de l'absurde

L'analyse des personnages et du statut du héros à l'indépendance, dans le roman négro-africain en général et congolais en particulier, a permis de voir plus haut à quel point la situation de l'opposant, ou du simple patriote, était incertaine et mal assurée. L'univers politique l'éjecte comme un malpropre, s'il ne se conforme pas aux pratiques aberrantes du milieu. La collusion des nouveaux pouvoirs avec l'ancien maître devient évidente quand on se rend compte que le même nationaliste, ou

[360] H. Lopes, *Dossier classé*, Paris, Seuil, p.67 (souligné par nous).
[361] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979, p.162-163.

bien ceux promouvant les mêmes idéaux de justice et de respect de la dignité de l'homme africain connaissent le même triste sort. Voué aux gémonies du Blanc à la période coloniale, le patriote l'est encore plus férocement quand il a survécu à la chicotte blanche, car il retombe, à l'Indépendance, entre les mains de sbires plus malfaisants et cruels. Le fait pour le héros de refuser le statut qu'on veut lui imposer justement en fait confère un être problématique au sein de sa propre société. Quand il persiste à vouloir changer les structures sociales et voit sa volonté se heurter au mur inébranlable dressé par les maîtres de céans, il en devient un individu absurde, angoissé. Ngandu Kashama a noté à juste titre au sujet de la nature de ces personnages désaxés, à la dérive et à la recherche d'un équilibre toujours instable : «Ce sont tous, dans le roman africain, des héros de vertige et d'angoisses morbides ». Et il ajoute un peu plus loin à la fin de son article :

> Le roman africain actuel, surtout celui en langue française, a éminemment campé ce personnage atroce au milieu de toutes les situations les plus dramatiques.
> Contradiction, ambiguïtés idéologiques, angoisses existentielles, tout se coalise pour ébranler, […] les assises de la conscience de l'homme africain[362].

Dans le roman négro-africain en général et congolais en particulier, les écrivains font montre d'un réalisme existentiel évident, car la problématique du héros qui se dégage de leurs œuvres est celle de l'Africain lui-même. Il est mis en face de lui-même et sommé de formuler des solutions pratiques aux vrais problèmes survenus après l'écroulement des anciennes valeurs et la fin officielle du colonialisme avec lequel certains s'étaient déjà habitués, du moins au niveau comportemental. Les incertitudes et les hésitations du héros, ses embarras et ses interrogations sans réponses le rendent encore plus tragique. Son échec recule encore dans un futur lointain le jour de l'aube libératrice. V.Y. Mudimbe a bien cerné cette problématique du héros, qui va de pair avec celle de l'Afrique. Il résume sans doute, dans son roman *Entre les eaux,*[363] les différentes positions des romanciers négro-africains francophones. Nous avons vu tour à tour que la contestation, l'opposition ouverte et la révolution ont échoué dans la reformulation des indépendances africaines. Désemparé comme un héros Pierre Landu du roman Mudimbe, le héros romanesque continue de s'interroger sur son univers étrange, après son échec.

Il assiste, impuissant, à l'émiettement et à l'éclatement de sa conscience profondément divisée. Un regard introspectif de Pierre Landu, prêtre noir et intellectuel marxiste occidentalisé, l'amène à réaliser l'ambiguïté fondamentale de sa situation. Au terme d'un monologue intérieur, consécutif à une mission qu'il vient d'exécuter – la destruction à la dynamite de la garnison de Kilanga-, il

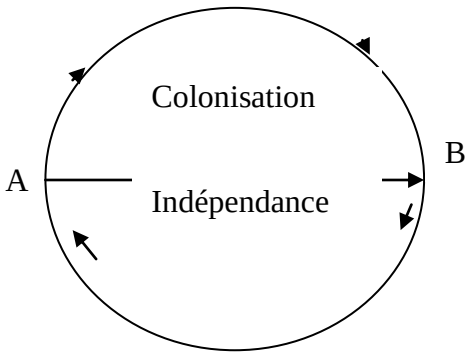
[362] Ngandu Kashama, article cité.
[363] V.Y. Mudimbe, *Entre les eaux. Dieu, un prêtre, la révolution*, Paris, Présence Africaine, 1973.

prononce, pour lui-même, après avoir calmé Antoinette horrifiée par l'hécatombe : « Je n'étais qu'entre les eaux. Armé et désarmé, hors-la loi et juste à la fois ».[364]

Le sous-titre du livre de Mudimbe annonce déjà ce dilemme : « *Dieu, un prêtre, la révolution* ». Le prêtre révolutionnaire Pierre Landu est tiraillé d'un côté par les exigences de la pratique révolutionnaire, et de l'autre par l'appel à la pureté de sa conscience. Parmi les maquisards, il fait des efforts pour épouser le caractère du nouvel homme qu'il est devenu. Mais ce faisant, il violente sa conscience morale, lui qui a si longtemps bu aux sources du purisme, en chrétien très fidèle et intègre. En intellectuel conséquent, il tient à pousser jusqu'au confins de l'absurde les implications de sa délicate position. Il raisonne son action à chaque instant, trop même. Il est d'une lucidité déroutante, car sans complaisance, il passe tout son temps à s'auto analyser, à se voir vivre dans la contradiction, le tiraillement et le dilemme d'une situation dont aucune option ne paraît rassurante.

Le déchirement de la conscience du héros ainsi décrit campe les héros progressistes du roman congolais des indépendances, dans une large majorité. Il traduit l'impasse dans laquelle il se trouve, et qui le rend impuissant à transformer la situation sociopolitique et culturelle conformément à son idéal. A l'époque moderne, le héros n'est ni accepté par la classe gouvernante qui voit en lui l'ennemi à abattre, ni par le peuple, qui ne peut voler au secours d'un patriote envoyé à la potence pour être fusillé. Bien au contraire, il en éprouve souvent un plaisir sadique, et couvre le supplicié de ses invectives, injures et insultes, comme dans *Un fusil...* de Dongala.

Les héros analysés ci-dessus vivent désemparés, cette réalité d'un univers écrasant qui annihile l'être humain. Au point qu'on est tenté d'affirmer que le roman moderne négro-africain en français fait suivre au héros un itinéraire semblable à celui des personnages du roman de la période coloniale. On peut figurer ce déplacement inutile par un cercle dont une moitié de la circonférence représente la période coloniale, et l'autre l'époque post indépendance.



[364]V.Y. Mudimbe, *Entre les eaux*, p. 70-71.

Le mouvement rotatif de A à B sur le cercle et puis de B à A n'éloigne point le héros de ce que nous appellerons le cercle de l'injustice, de la violence et de l'esclavage. La roue tourne et donne l'impression de mouvement. Et pourtant, elle draine avec elle les mêmes iniquités et les mêmes maux. Et c'est l'éternel retour, c'est-à-dire l'immobilisme et l'absence de progrès. Alors le héros se trouve pris par un vertige existentiel en constatant avec amertume et écœurement la vacuité et l'inanité de son action.

L'univers clos et étouffant des romans se reflète aussi dans cet itinéraire sans issue, de la colonisation à l'indépendance. Nous comprenons alors pourquoi les personnages, dégoûtés par le monde extérieur, se replient sur eux-mêmes à la fin de leur itinéraire pour afficher des comportements d'indifférence, de délire et même de schizophrénie manifeste. L'exaltation de la conscience de soi ne produit chez le personnage que la nausée, au sens sartrien du terme. Il ressent, comme Pierre Landu, héros de *Entre les eaux* « cette montée pénible de l'immonde », « ce dégoût inavoué, sans cause et sans objet »[365]. S'il lutte encore « contre l'ordre établi ou plus exactement le désordre consacré et béni »,[366]c'est qu'il refuse la passivité, la fuite et la démission. Mais la valeur de son engagement est problématique en ce sens qu'il ne modifie en rien la situation qui prévaut et fait tourner le personnage en rond.

Kotawali et les maquisards, Kotoko et les membres du Mouvement clandestin d'opposition, Mayéla ou Gatsé veulent tous réaliser ce rêve de Pierre Landu : « Travailler à rendre mon pays plus humain »[367]. Mais nous avons vu comment la « cité révolutionnaire » n'est pas de ce monde. Les valeurs à la quête desquelles se lancent les héros s'avèrent aussi évanescentes que trompeuses. Pierre Landu a cru retrouver la paix dans la révolution après avoir abandonné sa charge ecclésiastique. La réalité sera toute autre : « Le maquis m'a isolé. J'avait espéré qu'il me rendrait au moins le calme du paradis ».[368]

C'est un leurre car toute paix demeure une « énigme », une illusion et une abstraction. Conscient de cette réalité, le héros de Mudimbe est de ces intellectuels qui se méfient « des positions théoriques prises comme principes moteurs »[369]. Il semble faire de l'interrogation et du questionnement permanents la caractéristique essentielle de tout révolutionnaire. Et justement cette lucidité

[365] *Entre les eaux*, p. 11.
[366] *Ibidem*, p. 17.
[367] *Ibidem*, p. 42.
[368] *Ibidem*, *p*. 78.
[369] *Ibidem*, p. 99.

intellectuelle extrême favorise l'éclatement de la conscience des personnages, engagés dans une méditation angoissée sans complaisance.

Ces héros romanesques semblent désespérément, comme Pierre Landu, chercher un point d'appui qui justifiera leur existence. Que peuvent-ils trouver de consolant dans leur conscience en ébullition sinon qu'ils sont acculés au suicide moral, à une destruction de leur être, comme pour se punir d'avoir échoué sur le plan sociopolitique ?

Le drame de Landu comme celui des héros méditatifs du roman négro-africain francophone moderne, c'est leur situation en porte-à-faux dans toute entreprise dans laquelle ils s'engagent. La description que se fait Landu : « traître par prédestination »[370] convient aussi aux autres. Leur « vaine tentative d'atteindre la liberté »[371] est une passion inutile, car elle s'inscrit dans un monde ambigu et ressemble même au «divertissement » dont parle Blaise Pascal dans ses Pensées. En fin de compte, l'amertume et l'angoisse se partagent leur esprit torturé, car le « divertissement » qu'il prenait pour une praxis transformatrice réelle se termine par un fiasco qui les ramène à eux-mêmes :« Je ne sentais, dit Pierre Landu au bout de son aventure, que le vide de mon âme, un gouffre ».[372]

Il est vrai que l'éclatement de la conscience du héros ainsi que son émiettement atteignent leur paroxysme au moment où leur rupture avec la société est entièrement consommée. Généralement, ces personnages se cabrent sur leurs positions et refusent de se renier. Kotoko, Mayéla dia Mayéla, Gatsé, Landu préfèrent au moins, dans le monde qui les rejette, être d'accord avec eux-mêmes (*sibi constare*, diraient les stoïciens). La logique des personnages les confine dans un cul de sac. Toute évasion étant impossible, ils sont condamnés à ne jamais surmonter les affres déchirantes de leur inquiétude poignante et cruelle. Pour avoir un semblant de paix, il faudrait, dans leur cas, tricher, accepter les conventions sociales et le conformisme, en un mot les apparences fallacieuses. La conscience des héros toujours en effervescence comme nous l'avons vu, ne leur en donne pas ce loisir et se refuse à cette mascarade, sauf dans de rares cas où le personnage jouait le jeu, sans trop y croire. Encore que la solution adoptée par ces derniers semble une solution de désespoir. Les romanciers congolais ont en général opposé à la stagnation du milieu sociopolitique la volonté,-disons la témérité de leurs personnages à ne point se résigner à la fatalité et à affronter, même parfois sans illusion, le pouvoir néocolonial « anté-peuple ».

[370] *Ibidem*, p.156.
[371] *Ibidem*, p. 156.
[372] *Entre les eaux*, p. 159.

Chapitre 2: Révolution, politique lutte et valorisation du héros

> Voyez-vous, nous appartenons à la génération qui a rêvé, comme aucune autre, à l'indépendance. Notre désespoir est sans limite lorsque, à la place des fruits succulents qu'elle nous promettait, elle nous livre des ronces. Et vous voudriez que nous assistions, spectateurs blasés, à la mort de cette aube si fragile dont la lumière reflète tous nos espoirs ? Jamais ![373]
>
> Ibrahima SIGNATÉ, *Une aube si fragile*

L'échec de l'indépendance dans le roman négro-africain en français en général, et congolais en particulier, a provoqué chez les personnages des réactions assez variées. A la base de celles-ci se trouvent la déception et le désenchantement, car les espoirs de voir s'instaurer une ère de prospérité se sont brusquement volatilisés devant une réalité méconnaissable. Le déni des indépendances africaines dans le roman congolais post indépendance est consécutif à la déception des personnages, provoquée par l'orientation néocoloniale de la gouvernance des États africains par de nouveaux maîtres installés par la métropole. Devant l'éclatement du rêve qu'ils ont entretenu pendant la période des luttes émancipatrices, les personnages encore animés par quelque patriotisme renoncent au défaitisme. Ils refusent de s'habituer au malheur comme Perpétue de Mongo Béti dans son roman,[374] où le révolutionnaire et rubéniste Essola, devenu un renégat, abjure son combat en échange de sa vie. Ainsi certains romans congolais mettent en scène des héros décidés à faire quelque chose afin de redonner à l'indépendance dénaturée un contenu positif. La perspective du regard et la position des romanciers dans les champs littéraires et/ou politiques expliquent peut-être les diverses postures observées dans les fictions. Dans les romans, la lutte en vue du bien-être est menée à partir d'organisations généralement clandestines, ou de formes de contestations camouflées et contournées pour échapper à la tyrannie des pouvoirs féroces et dictatoriaux en place. Dans *La vie et demie* ou

[373] *Une aube si fragile*, p. 183(Kotoko, responsable du Mouvement clandestin d'opposition à la barre, après l'échec d'une tentative de coup d'État découvert et étouffé dans l'œuf).
[374] Mongo Béti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, Paris, Bûchet/Chastel, 1974.

L'anté-peuple de Sony Labou Tansi, les personnages empruntent différents masques pour échapper à la police politique, la folie déguisée dans le premier, et les tracts subversifs et les graffitis sur les places publiques, les murs, etc. Tous gardent une constance: la recherche de la dignité, de la liberté et la justice dans un monde où toutes les valeurs sont piétinées.

Parmi les romans de la valorisation du héros combatif, nous avons choisi *Kotawali* de Guy Menga, *Sans tam-tam* d'Henri Lopes, et *Un fusil dans la main, un poème dans la poche* d'Emmanuel Dongala qui illustrent des configurations à clarifier. Autour de l' « octroi» de l'indépendance les personnages adoptent des postures variées dans les fictions congolaises, qu'il convient d'analyser à présent. Fait unique dans la production romanesque négro-africaine des années 1970, le héros de Dongala arrive même à être installé au pouvoir après une révolte populaire, et à l'exercer pendant près de cinq ans avant d'être renversé, écroué et exécuté. La lutte armée menée par Kotawali[375] et les maquisards est dirigée contre le gouvernement du Kazalunda installé après l'indépendance qu'ils estiment nominale et formelle.

2.1. *Kotawali*: La révolte contre le *statu quo* et l'activisme révolutionnaire

Le rêve d'une "autre indépendance" après les indépendances officielles signifie dans le roman de Guy Menga, chez Kotawali et ses partisans, que la réalité sociopolitique de l'Afrique impose une autre action: « Le pays était indépendant depuis des années, mais elle et ses amis n'y croyaient pas. »[376] Par contre, les politiciens au pouvoir, non seulement se contentent de la situation telle qu'elle est, mais forcent les autres à accepter leur vision du monde. Mais,conscients de l'irréalité et de l'insignifiance de l'indépendance « octroyée», de son incapacité à servir la cause populaire, la plupart des personnages combattant pour la libération effective de leur espace ont, après cet amer constat, organisé une opposition aux formes variées contre les gouvernements néo-coloniaux mis en place.

Dans *Kotawali* de Guy Menga, Paki le syndicaliste résume, par une brillante intervention à l'Assemblée nationale, les principaux griefs portés contre les indépendances, de nature fondamentalement néocoloniale :

[375] Guy Menga, *Kotawali*, Dakar-Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines, 1977.
[376] *Ibidem*, p. 98.

> Nous savons que l'indépendance que nous avons eue n'est pas celle que nous aurions dû avoir ; nous savons que le pays dont nous avons hérité à la décolonisation n'est pas celui dont nous aurions dû hériter, nous savons que la manière dont nous sommes administrés n'est pas celle qui convient à notre société ;mais puisque avons voulu singer nos anciens maîtres que ne faisons-nous comme eux ? Puisque nous avons voulu garder leur loi, que ne la mettons-nous en pratique dans ce qu'elle a d'humain et de juste ? Serions-nous de si mauvais copieurs ou ne choisissons-nous que ce qui est mauvais dans la vie et la loi de nos anciens maîtres ?… Eux ne pouvaient nous rendre heureux et pour cause ! Mais nous-mêmes, qu'avons-nous fait pour assurer à nos populations le minimum vital qu'elles n'ont pas ? Où sont les monts et merveilles promis à ces populations pendant la campagne électorale ? A qui servent nos richesses minières et agricoles ? En vérité mes chers collègues, mon étonnement est grand de voir que nous nous appauvrissons de jour en jour alors que nos anciens maîtres à qui nous avons cru tout reprendre, continuent à faire des affaires d'or avec ce que produit le Kazalunda. Ma surprise totale quand je constate qu'une infime partie de notre peuple tire profit de cette situation au détriment de la majorité. Ma révolte devient insoutenable quand je note que les écoles et les dispensaires promis à ce peuple ont été remplacés par des villas somptueuses pour ministres, hauts fonctionnaires et autres dignitaires du parti. Mon indignation et ma réprobation sont immenses devant les salaires de misère que les entreprises, compagnies et sociétés étrangères installées chez nous donnent aux travailleurs.
> On les paie misérablement puis on les licencie quand on veut, alors que pendant la campagne électorale, on leur avait fait miroiter hausse des salaires et stabilité d'emploi. Mon scandale est sans nom lorsque j'assiste à la répression que font les pouvoirs publics de tout mouvement revendicatif des ouvriers. Le droit de grève aurait-il été aboli au Kazalunda ? Quels intérêts servent nos dirigeants ? Quel nouveau dieu adorent-ils ? Celui du néo-colonialisme ou celui du profit ? Qu'ils n'oublient pas dans ce cas que malgré les murailles d'armes qui les protègent, les vrais maîtres du pays, c'est nous les travailleurs. Même si les élections devenues une véritable mascarade les remettent sans cesse sur le trône du pouvoir et en font des dirigeants à vie, le dernier mot nous appartient…[377]

La citation est bien longue. Elle restitue toutefois dans son intégralité les prises de position de Paki derrière qui nous n'avons aucune peine à deviner la présence de Guy Menga. Le syndicaliste sera sauvagement assassiné et mutilé par la police politique qui n'a pas toléré qu'un pan de voile fût levé sur les desseins scabreux et maléfiques de la classe politique aux affaires après les Indépendances. Est-ce la portée très corrosive et virulente de ce roman qui en a fait retarder la publication[378] par son auteur, ou peut-être par son éditeur, ou plus techniquement, s'est-il agi de simples aléas de calendrier de l'éditeur? Le bilan négatif des réalisations de l'indépendance est assez éloquent et d'une clarté limpide. Il se résume par une kyrielle de maux : incurie et impéritie administratives, mimétisme négatif des anciens maîtres coloniaux, écart de la population des bienfaits de l' « indépendance » officielle, démagogie et promesses non tenues, gabegie, exploitation à outrance du peuple par les "*few happy*", mauvaise politique salariale dans le secteur privé tenu par les Blancs. En un mot, la politique officiellement et ouvertement pratiquée par les nouveaux dirigeants nègres est antipopulaire et néo-coloniale. Ceux-ci se sont contentés juste de « prendre la place du Blanc et continuer, en lieu et place, je veux dire sur le dos des Nègres, à faire le Blanc », pour user des mots du roi Christophe dans la pièce d'Aimé Césaire.[379]

[377] Guy Menga, *Kotawali*, N.E.A., Dakar-Abidjan, 1977, p. 188-189.
[378] Ecrit en 1972, pendant qu'il était ministre au Congo (République Populaire), Guy Menga n'a publié ce roman que cinq ans après, en 1977, et quand il se trouvait en exil à Paris.
[379] Aimé Césaire, *La Tragédie du roi Christophe*, Paris, Présence Africaine, 1963, p.84.

La déception, l'étonnement, la révolte, l'indignation et la réprobation qui se partagent le cœur de Paki sont à la mesure du scandale provoqué par cette succession de situations fausses, d'aberrations et de paradoxes. Le syndicalistes Paki, dans ce "discours resté célèbre", dit le narrateur du roman, avait osé, en plein congrès ministériel, c'est-à-dire "sur la place publique", dire "ce qu'on murmurait dans les cases en surveillant les alentours"[380]. Ses paroles courageuses sont un désaveu clair de l'orientation de la politique gouvernementale dans tous les domaines. Paki sera éliminé férocement et barbarement par les brigades de vigilances (B.V.). Mais l'essentiel aura été dit des indépendances marquées du sceau de la négativité, de la superficialité et du paradoxe. Sous des indépendances de façade, on retrouve un Kazalunda saignée à blanc par des dirigeants ayant ouvertement choisi de servir les intérêts de la métropole. Les richesses nationales sont bradées au seul profit de l'ancienne puissance coloniale, la « généreuse » mère patrie. Voilà qui explique, fort paradoxalement, cette situation où le récipiendaire d'un don s'appauvrit dans le même temps que les donateurs « continuent à faire des affaires d'or avec ce que produit le Kazalunda.» Cadeau bien étrange qui n'enrichit que le bienfaiteur ! Le climat sociopolitique est un désastre : les Kazalundais, surexploités et à la merci des patrons véreux, accumulent frustrations et rancoeurs, terreau sur lequel germera inévitablement une explosion imminente. On peut alors parler d'un faux départ des colons, car ils ont pris soin, comme l'explique Sembène Ousmane dans *L'Harmattan,* roman entièrement consacré au référendum gaulliste de 1958, de pérenniser leur présence en se faisant remplacer par des Africains dociles et malléables à souhait. Les nouveaux maîtres n'exécutent que leurs ordres et se plient à leur volonté. Un personnage blanc, bien au fait de cette stratégie, l'explique à ses pairs français, encore partisans des brutalités. Ce qui compte avant tout, c'est l'alliance avec les dirigeants, le « sommet » afin de « prolonger notre présence ici, manœuvrer… Mettre les indigènes à notre place et leur faire exécuter ce que nous-mêmes ferions »[381]. Ainsi, il y aura un changement d'hommes, et non de la structure d'oppression sur le peuple qui, non seulement sera maintenue, mais sera renforcée ou aggravée. Le Guide éclairé et son bras armé, Yalala et les miliciens de la B.V., représentent ces indigènes mis à la place des Blancs pour continuer les mêmes atrocités. Pour les nouveaux maîtres, l'indépendance s'arrête à l'aspect formel et superficiel. Belindao au début du récit ne comprend pas encore pourquoi Kotawali et ses camarades nient l'indépendance du Kazalunda : « Hymne national, un des plus beaux de toute l'Afrique, sinon le plus beau. Drapeau aux couleurs significatives. Plusieurs

[380] *Kotawali*, p. 187.
[381] *Ibidem*, p.98 (c'est nous qui soulignons)

ambassades de pays amis à Sandoville. Et ils osaient dire que le Kazalunda n'était pas indépendant ! Que fallait-il de plus ? Que manquait-il pour faire une indépendance ? »[382]

Il ne faut justement s'arrêter à cet apparat formel de l'événement qui cache l'effarante réalité, habilement occultée par l'administration coloniale à la période de transition à l'indépendance. Tout se passe comme si les Blancs avaient conditionné la remise de l'indépendance aux Africains à des clauses dont l'une, la plus évidente, semble être la violence contre leurs congénères rêvant d'une vraie liberté au Kazalunda. Louis Barges, dans cette perspective, relève dans *Kotawali* « une belle maîtrise de la langue française», et trouve originale l'approche du fait néocolonial par Guy Menga. Celui-ci se refuse au manichéisme traditionnel dans son roman, et «montre l'oppression sociale que certaines couches de la bourgeoisie africaine font peser sur la multitude qui n'a fait que changer de maîtres »[383].

Dans *Kotawali*, la mise en cause de l'indépendance ressemble beaucoup plus à un « **non »,** tout simplement, et la révolte s'arrête là. On aurait bien voulu que les personnages aillent un peu loin, même dans un autre ouvrage de l'auteur. Vu du côté des maquisards, l'action peut se résumer par la formule : « Je me révolte, donc je suis ». Les personnages aux idées progressistes n'acceptent pas la situation du Kazalunda où les habitants vivent dans la terreur permanente, et subissent au quotidien les humiliations et la tyrannie des sbires du régime tels le bourreau Yalala et ses miliciens de la Brigade de Vigilance. Pour ceux-ci, l'indépendance dans sa forme pervertie doit être acceptée telle quelle : « L'indépendance était là, ceux qui ne voulaient pas y croire ou qui en disaient du mal devaient se la faire expliquer de la manière décidée par les pouvoirs publics.[384]

Cette manière, ce sont les tortures effroyables dans les centres installés partout dans les quartiers, où Yalala et ses bourreaux sèment la terreur et la mort et foulent aux pieds toute dignité humaine. Ces méthodes fortes n'empêchent point les maquisards de s'opposer par tous les moyens à leur disposition à l'ordre inique instauré par le gouvernement et le parti unique du Guide éclairé au risque de leur vie. Quand ils osent se réunir pour réfléchir sur le destin du pays, ils sont harassés et pris sous les tirs nourris des miliciens de la B.V., comme à cet incident à l'origine de la formation du maquis du Nord-Ouest au sein duquel évoluent Kotawali et tous les exclus du système. Après la fusillade qui a coûté la vie à huit personnes : « ...les survivants s'enfuirent dans la forêt et firent, sur le sang encore frais de leurs camarades, le serment de les venger et de libérer le pays de la tyrannie »[385]

[382] Guy Menga, *Kotawali*, Les NEA, Dakar-Abidjan, 1977, p.99.
[383] Louis Barges, in *Notre Librairie*, n° 41, cité dans Alain Brezault et Gérard Clavreuil, *Conversations congolaises*, Paris, L'Harmattan, 1989, p.62.
[384] *Kotawali*, p.121.
[385] *Ibidem*, p.122.

Kotawali et ses camarades ont pris les armes, et déploient énergie et intelligence pour leur s'opposer au statu quo oppressant. Ils s'organisent pour porter des coups au régime néocolonial de Sandoville, ou du moins l'inquiéter. Conscients de leur faiblesse numérique par rapport à l'armée régulière, les combattants insurgés pratiquent la guérilla pour harceler le pouvoir en place, dirigent des attaques en des points précis et se retirent rapidement dans la forêt de « La Terreur des blancs », leur demeure et lieu de refuge. Ils trouvent aussi dans la population des villages des alliés précieux au service de leur cause de libération du pays de la dictature du pouvoir local. Ainsi s'explique par exemple la marche organisée par les « braves paysans de la Haute-Kwangali» le jour de la commémoration de la fête de l'Indépendance pour la libération de Belindao le chauffeur du Grec, et de sa femme Pemba. La marche populaire, à l'instigation de Kotawali (plan d'action remis par lettre à Padykiros)[386], par sa soudaineté, prend de court les autorités et sème la panique « dans l'entourage du chef de l'État », obligeant du coup celui-ci à donner l'ordre de la libération immédiate du couple, ce afin de sauver la face devant les représentations étrangères invitées au défilé.[387] Il est à noter que certains expatriés, tel le commerçant grec Padykiros, soutiennent secrètement les maquisards et les accompagnent dans leur combat pour la restauration de la dignité et de la justice dans le Kazalunda, pays livré à l'exploitation néocoloniale et aux intérêts étrangers. Grand est l'étonnement de Bélindao d'entendre un jour son patron grec affirmer entretenir une « correspondance régulière » avec les maquisards. C'est alors qu'il lui clarifie sa position vis-à-vis de ces révoltés en qui il voit « ceux qui aiment véritablement ce pays et veulent y voir régner la justice...» : « Je sais qu'au Kazalunda, on pend pour un rien. Je sais qu'on y persécute tous ceux qui essaient de parler un autre langage que ces messieurs au pouvoir. Mais je sais aussi que ce pays a des gens braves, des gens qui n'ont pas peur des gars de la B.V. et ceux-là, je les admire. Je les supporte et je les aide. »[388] L'une des actions d'éclat des maquisards reste la neutralisation des soldats du peloton d'exécution en route vers le « célèbre champ de tir [d'Abwéma] où, depuis quelques années, les cibles humaines avaient remplacé celles en bois ou en carton. »[389]

Quand nous réfléchissons sur les différentes actions menées par le groupe rebelle de Kotawali, un fait saute aux yeux. La finalité de leur praxis révolutionnaire n'est pas clarifiée, et on se demande si toute la débauche d'énergie qu'ils déploient n'est pas seulement assimilable à l'activisme révolutionnaire. À plusieurs reprises la question de la concrétisation des idéaux des patriotes en vue

[386] *Kotawali*, pp.143-145.
[387] *Kotawali*, pp.157-160.
[388] *Kotawali*, p.186 et 187.
[389] *Kotawali*, p.257 (Chapitre 23[avant-dernier], p. 257-274.)

d'une réorganisation de la vie sociale est posée. Mais chaque fois la question est éludée par Kotawali, qui détourne la conversation sur un autre sujet, et ne dit pas à Belindao, son amant de circonstance, par quelles actions concrètes elle et ses partisans prouveront « que nous sommes vraiment indépendants ? » [390]

Lorsque Kotawali réfléchit sur une mise en garde de la vieille femme : « nous ne cherchons pas à tuer la fouine pour que le renard prenne sa place», elle commence à se poser des questions sur la matérialisation de leur lutte, « ...ce qu'elle et ses amis du maquis proposeraient à leur compatriotes s'ils réussissaient un jour à renverser la vapeur...Que leur apporteraient-ils en réalité le jour où ils prendraient la succession des tyrans de Sandoville ? » Et au style direct, Kotawali repose la question essentielle de la finalité de leur démarche et du rôle qu'ils joueraient dans un Kazalunda réellement libre : « Serons-nous, mes amis et moi, les renards qui remplaceront les fouines de Sandoville ? Dans un village la fouine est haïe au même titre que le renard car tous les deux accomplissent la même œuvre de destruction et de désolation dans la basse-cour. Que serons-nous, nous autres hors du maquis et assis à la place de ceux que nous combattons ? »[391]

Autrement dit, comment faire en sorte que l'ancien ordre inique ne continue-t-il pas sous d'autres dénominations ? Comment opérer une vraie révolution en profondeur qui parte d'une remise en cause totale des aspects psychologique, culturel, social et politique sur lesquels le néocolonialisme entend reposer ? Le roman de Guy Menga laisse le lecteur sur sa faim, car il se termine sur trois images troublantes. Kotawali, qui « a épousé le maquis » pour de bon, quitte, à sa propre demande, le maquis du Nord-Kazalunda pour celui d'extrême-nord, «pour sauver le foyer de Bélindao et pour remettre entièrement son cœur au service du maquis ». Des hommes d'affaires européens et américains quittent le Kazalunda, « frappés par le calme et la paix qui règnent dans nos cités et campagnes.», annonce Radio-Kazalunda. Belindao et sa femme Pemba, réconciliés et à nouveau heureux dans leur foyer, quittent le Kazalunda sur les conseils de Kotawali, afin d'éviter que les foudres vengeresses du pouvoir ridiculisé de Sandoville ne s'abattent sur eux, après la liquidation des membres du peloton d'exécution. Enfin, l'*excipit* du roman est la description d'un spectacle de la répression exercée, aux premières heures de l'aube, par l'armée sur un village ayant apporté son soutien aux rebelles : « Le ciel derrière eux, au-delà du palmier frontalier, rougeoyait. Ce n'était pas le soleil qui se levait sur le Kazalunda, mais le village de Pimbi qui flambait...» [392]

[390] *Kotawali*, p.99.
[391] *Kotawali*, p.270-272
[392] *Kotawali*, p. 281, *in fine, et* pp.277 et 279, pour les deux citations précédant cette dernière référence.

Le roman se referme sur une sorte d'ambiguïté, avec les maquisards qui ont apparemment réussi. La victoire des maquisards n'est donc que relative, et le roman a une fin beaucoup plus ouverte. La lutte continue, puisque Kotawali n'a pas déposé les armes. Elle a seulement changé de théâtre d'opérations. Mais en même temps, le soleil qui se lève aurait pu rappeler l'hymne national congolais (*Tongwétani)*. C'est tout le contraire : le malheur s'abat, plus dramatique encore, sur les Kazalundais qui voient leurs maisons incendiées et leurs biens détruits.

Guy Menga s'est expliqué sur cette fin en suspense de *Kotawali* dans une interview qu'il nous a accordée en 2008 :

> C'est une manière de terminer. Le rougeoiement signifie forcément que tout n'est pas éteint, qu'il y a d'autres brûlures, d'autres incendies. Je ne veux pas me faire prophète. Puisque comme vous l'avez remarqué, ce sont des tranches de vie que je raconte, et qui se terminent d'une manière ou d'une autre. Le message de *Kotawali* est de dire que tout n'est pas fini. Et comme quelqu'un me disait : « *Avec tout ce que nous avons vécu dans les années 2000, les guerres civiles, tu avais déjà annoncé cela !»* Mes romans se terminent d'une manière qui n'est pas très classique. Et même dans *Case de Gaulle*, ce vieil homme et sa femme quittent la ville et s'en vont, en laissant derrière eux tous les problèmes ; c'est la situation réelle. Je ne veux pas donner l'impression d'être venu là pour résoudre un problème, mais tout simplement pour exposer comment se passent les choses.[393]

Et il ajoute une autre explication, personnelle, et liée à son éducation traditionnelle. Au sujet de la réserve qui transparaît du début à la fin du roman, et du procédé de l'évitement utilisé par son héroïne dès que certains problèmes de fond relatifs au combat révolutionnaire sont abordés, il nous a confié:

> Là nous retrouvons une explication dans l'éducation que nous recevons à l'école traditionnelle (ce que nous appelons les *mbongi* chez nous, les cases à palabre). Que nous disent les anciens dans cette éducation ? « *Vous pouvez dénoncer les choses, mais il y a des limites ; vous n'avez pas à suggérer des choses ».* C'est-à-dire qu'on peut seulement mettre en scène quelqu'un ou une situation. Dans *La marmite de Koka-Mbala*, les jeunes ne vont pas plus loin; ils cassent la marmite, et quelle est la conclusion du roi Koka-Mbala qui accepte cette situation ? Il dit : « *D'accord, les jeunes, on va pouvoir traiter*.». Quant à la conclusion du nouveau leader, la voici : « *Nous venons de casser la marmite, mais rappelez-vous ceci : les oreilles ne dépassent jamais la tête.»* Il y a cette éducation traditionnelle qui nous recommande de ne pas pousser la violence plus loin. Les anciens estiment que lorsqu'on pousse la violence trop loin, c'est un peu comme pour la guerre, on la déclenche, mais pour l'arrêter, c'est tout un problème. Donc, disent-ils aux jeunes, vous allez provoquer une situation que vous ne serez pas capables de contenir ; mieux vaut donc vous retenir. C'est ce que vous constatez. Kotawali n'est pas allée trop loin, il est vrai. En tant que femme, qu'aurait-elle pu faire de plus dans un monde où le rapport des forces n'était pas en sa faveur ?[394]

Ainsi, le groupe des patriotes dirigé par la brave Kotawali, que le narrateur du roman appelle, admiratif – et à travers lui l'auteur – « cette petite famille qui portait encore l'espoir de l'Afrique »[395], paraît, malgré son ardeur combative, ne pas dépasser sur le plan de la praxis le simple activisme révolutionnaire. Son action ponctuelle – coups de mains, attaques armées dirigées contre le pouvoir central – apparaît plus comme un débordement d'énergie et de vitalité de jeunes exaltés

[393] Guy Menga, interview in *Annexe* à la thèse (Annexe 2)
[394] Guy Menga, *Ibidem*, p.26.
[395] *Kotawali*, p. 204.

par des actions d'éclat, qu'une praxis politique bien finalisée. Nous savons, à la suite de Hoederer, personnage d'une pièce de Jean-Paul Sartre, que "le seul but du parti, c'est le pouvoir"[396]. Dans la même pièce, Olga rappelle à Hugo, l'intellectuel révolutionnaire en mal d'action, que le parti n'a pas été fait pour lui « fournir des occasions d'héroïsme »[397]. Or il semble, dans le roman de Guy Menga, que Kotawali et ses partisans ne sont pas éloignés, sur le plan politique et celui de l'action, du personnage d'Hugo. Ils le dépassent sans doute parce qu'ils posent des actions décisives et audacieuses. Toutefois, la grave et fondamentale question posée à Kotawali, à savoir : «... comment nous prouverez-vous que nous sommes vraiment indépendants?»,[398] n'a reçu aucune réponse. Et pourtant,le problème soulevé par Bélindao est essentiel dans la praxis révolutionnaire, car relatif à la finalité même de l'action politique de l'opposition en Afrique. Quelle sera la nature du gouvernement qu'elle instaurera pour prouver, à l'encontre de la vieille génération, l'avènement d'une ère nouvelle apte à satisfaire les aspirations légitimes du peuple ? Comment mieux employer l'indépendance dans une optique populaire et libératrice ?

Kotawali ne répond pas à la question de Bélindao et l'élude plutôt ; son attitude paraît pour le moins troublante. Est-ce une fuite en avant ou une démission de sa part? Ou bien ne veut-elle pas avancer à la hâte des idées non encore bien mûries ? Donne-t-elle la priorité à la lutte dans la clandestinité et l'opposition sans égard d'une réformation des indépendances et d'un vrai projet de restructuration de la société africaine ? Auquel cas nous pouvons appliquer à son activité héroïque ce mot par lequel Gabriel Marcel caractérisait l'action périlleuse des personnages Malraux : « le divertissement que se donne à elle-même une âme désespérée »[399]. Car, à bien des égards, le pouvoir politique réel échappe à Kotawali et à ses partisans et ils compensent ainsi cette perte par un débordement d'activité pour leur survie d'abord, mais aussi pour marquer leur présence et prouver qu'ils « existent ».

Dans les romans de Lopes, *Sans tam-tam*, et de Dongala, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, Gatsé et Mayéla dépassent la simple exaltation de soi ou du groupe, résumée par l'opposition viscérale à l'indépendance ou à la révolution truquées, et par le recours à des actions d'éclat. Ils optent pour une réelle restructuration de la société, une révolution où sont ouvertement associés des hommes et des femmes aspirant au changement. L'un, en marge ou plus exactement loin de la politique réelle, et l'autre en se jetant dans celle-ci par l'action directe, c'est-à-dire en engageant la bataille dans le champ politique, vrai jungle du royaume de la force. Les deux projets diffèrent,

[396] Jean-Paul Sartre, *Les Mains Sales*.
[397] *Ibidem*.
[398] *Kotawali*, p. 99.
[399] Cité par P.H. Simon, *L'Homme en procès*, 7e édition (1976) petite bibliothèque Payot, p. 34.

même s'ils retrouvent une convergence dans la foi et l'enthousiasme des deux héros à servir leur pays et à lui ouvrir de meilleures perspectives d'avenir.

2.2. La révolte contre la *doxa* politique : Gatsé, un « militant », dit NON au divorce entre le verbe et l'action

Nous pouvons estimer que la colonisation a laissé sur les Africains des marques très profondes qu'une simple proclamation de l'Indépendance ne pouvait, comme une baguette magique, réussir à effacer. Lopes dans *Sans tam-tam* suggère, à partir de la bataille épistolaire que les deux correspondants se livrent, qu'il faut situer le vrai problème de l'indépendance et de la révolution au niveau psychologique. Un changement profond de mentalités s'impose, si on veut sortir de l'ornière et éviter le hiatus entre le verbe et l'action. L'exploration de cette problématique se fera dans l'analyse de *Sans tam-tam* où la refonte du nouveau mode de vie passe par une désaliénation et une décolonisation mentales.

Dans *Sans tam-tam,* le personnel qui domine les affaires publiques est une indication de la médiocrité des gouvernants aux commandes. L'indépendance « octroyée » n'aura apporté rien de consistant au peuple, et aura constitué pour ces derniers un tremplin pour l'acquisition de privilèges et de positions dominantes, d'où ils continuent les mêmes exactions que M. Gensac, le patron français du père du héros narrateur du roman épistolaire de Henri Lopes. Exercer des fonctions politiques en se distançant du peuple, en le fuyant pour aller jouer au révolutionnaire dans les villes et les ambassades, voilà ce que refuse ce personnage qui a de la révolution et de sa pratique des idées très peu orthodoxes, et irrespectueuses de l'« habitus du milieu », à en juger par les réactions de son destinataire, un dignitaire du régime bien écouté de la hiérarchie et fort attentionné à la carrière politique de son ancien ami et compagnon d'études. À partir de son exemple, Gatsé tient à montrer en quoi l'exercice d'un métier anonyme peut s'inscrire, quand on y met du sien et s'y adonne avec rigueur et abnégation, au processus d'un changement véritable. L'indépendance devrait être un bouleversement de fond en comble et non se limiter à la façade du mot et aux abstractions sans assises réelles dans le peuple qui attend toujours, en vain, de voir les signes d'une mutation dans sa vie quotidienne. Tout laisse croire que l'indépendance n'avait pas été conçue pour les masses populaires, mais pour un groupuscule de privilégiés ayant accepté de partager le gâteau colonial avec l'ancien colon tout en continuant la même exploitation des Africains. Bien que Lopes fasse mourir son héros Gatsé, enseignant consciencieux et lucide dans son roman, les leçons d'humilité et d'abnégation que sa vie inspire semblent pourtant avoir été écoutées avec une grande attention par son ami de la capitale, haut responsable politique.

Celui-ci s'engage à s'en inspirer pour une refonte en profondeur de la *praxis* politique dans son pays. A moins qu'il ne s'agisse d'un simple procédé pour un *happy end* de roman politique, dominé de l'*incipit* à l'*excipit* par la contestation par Gatsé de la langue univoque des idéologues du Parti. Les responsables politiques de l'heure semblent, selon le héros, réfractaires à tout changement dans leur mode autoritaire de gestion de l'espace public, qui devrait être un lieu du débat et de la discussion à la recherche du consensus. L'agora politique est devenue malheureusement au Congo, insinue *Sans tam-tam*, un espace de la délivrance de la « vérité révolutionnaire » où les pontes du pouvoir, très réactionnaires ou conservateurs dans leur langue de bois, n'écoutent pas les autres, et se croient « le droit de parler et prendre position au nom de l'infaillibilité politique »[400].

Mais que faut-il faire après la mise place de ces indépendances limitées à son aspect formel et protocolaire ? Comment faire en sorte que l'indépendance et la révolution ne soient pas un simple jeu de mots éloignés de son dessein fondamental ? Gatsé, le héros de *Sans tam-tam*, prend une décision courageuse en refusant sa promotion à un poste diplomatique à Paris. Il préfère rester simple professeur d'un collège de brousse, éloigné des centres urbains, pour se consacrer à la transformation de la mentalité de ses jeunes élèves, avenir du pays. Ainsi entend-il préparer ceux-ci, à partir de la base, à un véritable esprit de changement et de progrès du milieu sociopolitique du pays. Son refus d'une vie douillette a valeur d'exemple. Il entend par là inciter les politiciens de son pays, dont le prototype est son ami de la capitale Brazzaville, initiateur de la flatteuse proposition, à une révision de leur conception de la gestion de la Cité et à un vrai engagement révolutionnaire aux côtés du peuple réel, le monde paysan aux multiples problèmes

Disons que la reformulation des indépendances se situe à un double niveau, conceptuel et pratique. Chez Gatsé, l'accent est mis sur la psychologie du changement. La lucidité et la claire conscience sont les armes dont un intellectuel doit se munir avant de s'engager dans la pratique révolutionnaire. Par contre, Mayéla, partisan de l'action directe, opte pour une confrontation frontale avec le monde politique, en descendant dans l'arène politique afin de réaliser, avec le peuple, une «cité révolutionnaire », « cette République fraternelle »[401].

[400] Henri Lopes, *Sans tam-tam,* p.94.
[401] E. Dongala, *Un fusil dans la main,…*op. cit., pp.330 et 331.

Si Gatsé a préféré garder ses distances vis-à-vis de la politique politicienne pour observer avec lucidité et recul les concepts de révolution et d'indépendance, Mayéla dia Mayéla dans *Un fusil…* a choisi au contraire d'affronter directement l'adversaire politique sur son propre terrain, celui de l'exercice du pouvoir. Dénoncer simplement ses actes et lui dire poliment la voie à suivre ne mèneraient, sur le plan pratique, à rien. Il faut lui imposer une nouvelle conception de la politique, conscientiser le peuple et l'amener à détrôner le prince.

Le refus de faire la politique chez Gatsé s'apparente à un certain purisme et au romantisme révolutionnaire. On dirait qu'il a peur, comme Hugo dans *Les mains sales* de Jean-Paul Sartre, de « se salir les mains ». Il conserve certes sa conception de la révolution dans sa clarté et dans sa limpidité. Mais la politique n'est pas seulement une élaboration des principes mirobolants. Elle est aussi et surtout une technique pour organiser la cité selon les normes et les idéaux qu'on s'est choisi, sans quoi elle n'est que verbalisme. Mayéla dia Mayéla , dans *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, allie les qualités d'un bon théoricien et d'un combattant nationaliste.

2.3 Lutte frontale contre le néo-colonialisme : *Un fusil dans la main...* de Dongala

Quand Mayéla, illuminé par les mêmes options que Gatsé, essaie d'allier la théorie avec la pratique dans le champ politique, le résultat sera-t-il plus heureux ? Son échec le jette dans l'angoisse et le détachement d'un homme désormais convaincu de l'inutilité de l'action révolutionnaire à Anzika, figuration de l'espace politique négro-africain d'alors, où le révolutionnaire réalise, à la fin d'un itinéraire très périlleux, qu'il a « marché pour rien ».

Le cheminement de l'engagement idéologique et politique de Mayéla dia Mayéla est pourtant très caractéristique de la formation d'un révolutionnaire authentique de gauche, avec une alliance de la théorie à la pratique. Très poussée, son éducation aurait pu faire de lui le politicien progressiste le plus accompli, n'eût été le gouffre qui existe entre l'idéal et la réalité.

2.3.1. L'itinéraire d'un intellectuel révolutionnaire : Mayéla dia Mayéla.

C'est à travers Mayéla qu'il nous est donné de suivre point par point l'itinéraire d'un intellectuel révolutionnaire de gauche, dans sa grandeur et sa décadence. Car juste après le chapitre V qui s'achève avec l'anéantissement total du Mouvement National de Libération, tous les combattants :

Meeks, Marobi, Yamaha… disparaissent de la scène ; il n'en reste plus que Mayéla qui continuera le récit jusqu'à son terme final. Le combat du Zimbabwe constitue pour ceux-là l'aboutissement de leur itinéraire. Il n'en est que la première étape pour Mayéla, d'autant plus importante qu'elle lui permet de faire face à la triste réalité, combien distante de l'idéal ! Ce combat au Zimbabwe stimule en même temps son ardeur révolutionnaire. Si la réalisation d'un état démocratique a échoué en Afrique australe, elle pourrait bien avoir lieu dans son pays natal. Pour cette nouvelle tâche, il se sent destiné, pressenti et choisi par le destin. Dégoûté par le spectacle horrible du bombardement de Litamu : « corps allongés, mutilés, piétinés, écrasés… »[402], Mayéla décide de fuir ce spectacle effrayant « bizarre, presque irréel ».[403] Lui-même, par souci de clarification et pour lever toute ambiguïté, s'explique sur son acte, dans un soliloque : « Malgré lui, une jambe se leva, suivie de l'autre, et ses bras achevèrent le mouvement. Fuir. Rien ne sert de mourir inutilement. Je dois mourir au combat et non réduit en cendres par une bombe anonyme dans une forêt obscure. Je ne fuis pas parce que j'ai peur, c'est pour me préserver des tâches futures. »[404]

Ces tâches futures l'attendent à Anzika, son pays natal. Avant d'affronter la réalité politique de son pays, Mayéla a mûri politiquement et idéologiquement à travers une série d'épisodes. L'itinéraire de Mayéla dans le roman, que nous pouvons assimiler à une sorte de voyage initiatique, est jalonné de stades qui constituent autant d'étapes importantes dans l'élaboration de sa conscience révolutionnaire : formation universitaire à Paris, maquis en Afrique australe, long voyage en bateau vers le pays natal, conscientisation du peuple, confrontation directe avec le régime dit « socialiste», appui populaire et accession au pouvoir.

Encore étudiant à Paris, il fut responsable de la Fédération des Etudiants d'Afrique Noires en France (F.E.A.N.F.). Un geste d'humeur, à la suite de l'altercation qu'il eut avec son directeur de thèse, l'amena à abandonner la préparation de celle-ci. En même temps il réalisa l'ineptie de l'enseignement théorique à l'Université, qui ne saurait servir la cause de la révolution africaine. L'assistant blanc qui suivait ses travaux l'a en effet insulté de « paresseux et coureur de jupons », et a ajouté ces deux phrases qui ont fait exploser Mayéla: « D'ailleurs je m'en fous. J'ai déjà ma situation. »[405] A quoi l'étudiant en sciences Physiques a répondu violemment en ironisant sur l'enseignement universitaire trop théorique dispensé dans les universités : « Pauvre homme !... Je ris… Mener une existence banale entre collègues aussi quelconques, pour qui savoir qu'une réaction intramoléculaire se fait plus rapidement qu'une intermoléculaire… » Et d'apostropher son directeur en

[402] *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*., p. 82.
[403] *Ibidem*, p. 82.
[404] *Ibidem*, p. 116.
[405] *Ibidem*, p. 186.

termes véhéments : « Vous avez peut-être quelque chose à m'apprendre en chimie, mais vous n'avez rien à m'apprendre de la vie. Vous m'entendez, rien ! Au besoin c'est moi qui pourrais vous en apprendre »[406]

Pour joindre l'acte à la parole, il a mis un terme à ses recherches en détruisant les spectres de résonance magnétique nucléaire et d'infrarouge. L'assistant, en colère lui avait demandé auparavant de rentrer chez lui. Il le fera, mais avec un projet précis qu'il lui détaille : « Ce qui m'intéresse, c'est d'aller chez moi chasser toutes les marionnettes qui sont à vos ordres et qui gouvernent encore la plupart de nos pays »[407], libérer l'Afrique de la colonisation blanche et de ses succédanés. À un autre passage de *Un fusil…*, Mayéla peut aussi déverser à juste titre sa colère sur « l'expert » français Pontardier, trop enclin à donner des leçons de gouvernance aux nouveaux responsables politiques africains. Excédé par son attitude paternaliste, il lui crache l'amère vérité cachée sous l'indépendance vidée de son sens, à cause justement de son mode d'octroi, et surtout des nouveaux rois nègres cooptés pour succéder aux colons : « À l' «indépendance », vous vous êtes arrangés pour balkaniser l'Afrique et pour créer des structures facilitant votre mainmise sur les nouveaux États où vous avez placé de nouveaux rois nègres à votre service après avoir éliminé les vrais nationalistes. »[408] Ailleurs,dans une séance d'explication houleuse avec le docteur Nkoua, Mayéla raconte comment, enhardi par son geste – une grève s'en était suivi dans sa Faculté en signe de solidarité à son égard – il s'était donné comme tâche urgente le changement politique dans son pays : « La gloire me montait à la tête. Je voulus rentrer chez moi avec mon auréole et former un parti révolutionnaire d'opposition défiant le parti unique »[409]. Son projet ressemble à celui de Kotoko dans *Une aube si fragile*[410]. Au lieu de retourner directement dans son pays, Mayéla a jugé nécessaire de faire un détour en passant par le maquis du Zimbabwe, pour parfaire son image : « Je serais alors un héros authentique, je reviendrais chez moi avec plus de prestige. »[411]

Les motivations personnelles, à ce niveau l'emportent largement sur les autres. « J'ai beaucoup plus pensé à moi qu'à l'Afrique et à sa libération », avoue- t- il à Nkoua. Il rêvait surtout de laisser après sa mort son nom à côté de ceux des célébrités politiques noires : Lumumba, Fanon, Malcolm X. Néanmoins, il a affirmé devant les étudiants avoir abandonné les études universitaires pour éviter

[406] *Un fusil...* , p. 187.
[407] *Ibidem,* p. 188.
[408] *Ibidem, p.293-294(C'est nous qui soulignons).*
[409] *Ibidem*, p. 189.
[410] Ibrahima Signate, *Une aube si fragile*, Les N.É.A., Abidjan-Dakar, 1979.
[411] *Un fusil dans la main…,* p. 189.

d'être de la nouvelle classe dominante et « Pour se donner entier au service de l'Afrique »[412]. La révolution ne saurait se limiter à « une masturbation intellectuelle », « à écrire dans Présence Africaine ou à lire Africasia »[413]. Ainsi, armé de son courage révolutionnaire, Mayéla ira se faire recruter à Bonn par un mouvement de résistance à l'ambassade de Tanzanie pour combattre au Zimbabwe. Toutes ces explications nous font croire à son idée suivant laquelle il est arrivé à la révolution « Par hasard » et par romantisme. Soyons juste, « par foi aussi »[414].

Mayéla est un intellectuel révolutionnaire conséquent qui ne cesse de faire son autocritique et de réfléchir sur le sens de son engagement politique qu'il cherche à justifier rationnellement : « En fait, dit-il, ce n'est qu'a posteriori que j'ai trouvé des raisons plus nobles, plus voulues, pour expliquer ma présence ici [au Zimbabwe]. »[415] Malgré la complexité de ces raisons véritables, nous pouvons entrevoir son idéal d'une société africaine rénovée sur un modèle socialiste, la promotion des idées nobles telles la liberté et la justice ainsi que la défense des droits des opprimés. Car sur le chemin de retour à Anzika, la réflexion sur la torture, l'exploitation du peuple africain par « noirs galonnés et bedonnants », assoiffés de puissance, de richesse et de gloire et agrippés au pouvoir, l'amène à poser la nécessité d'une nouvelle révolution en Afrique.« Des politiciens n'hésitaient pas à torturer sous le moindre prétexte. Il fallait sûrement une nouvelle révolution. Mais de révolution en révolution, atteindrons- nous jamais ce que nous cherchons ? »[416]

Il en arrive à privilégier dans un premier temps l'action politique, susceptible de transformer en profondeur les structures mentales et de disposer au changement. La connaissance, par le truchement du Docteur Nkoua, des idées du professeur Kapinga sur la dynamique des révolutions africaines le convainc d'une réalité. Les Africains, par leur détermination, peuvent cesser d'être le jouet de l'histoire, orienter leur destin, bref faire leur histoire. Il assimilera à fond les leçons de Kapinga pendant son « long voyage », surtout lors de la traversée de l'Oubangui au Congo par bateau. Il en retient surtout la conception dialectique selon laquelle l'histoire est en mouvement, ainsi que la possibilité de la désaliénation et de la libération politique et économique qui en découlent. S'il est une idée à détruire, c'est bien celle d'une « Afrique immobile, sage, parfaite, ne vivant que par le rythme et

[412] *Ibid*., p.139.
[413] *Ibid*., p. 140.
[414] *Ibid*., p. 134.
[415] *Ibid.*
[416] *Ibid*., p. 106.

l'évolution.»[417] Une prise de conscience plus large devrait amener les Africains à se persuader que le combat pour la cause de la liberté du peuple incombe à chacun.

Pour sa part, Mayéla choisit la voie politique pour tenter de changer le statu quo : conférences sur la révolution en cours en Afrique (inspirées des idées de Kapinga), exercice de son métier de professeur d'histoire, vision critique de l'action du gouvernement vis-à-vis duquel il garde des distances appréciables.

Comment ne pas être renforcé dans son option de l'impératif d'une révolution en Afrique noire francophone dite « indépendante », au spectacle dégoûtant de ses dirigeants, sans idéal supérieur, et dont les théories révolutionnaires sont des discours creux, sorte de fuite dans l'imaginaire sans rapport avec la pratique réelle ? Quand Mayéla assiste à la réception de la fête du 1er mai, celle des travailleurs, après le fameux défilé traditionnel, il est horrifié par la fatuité, la sottise et la vacuité des responsables du parti. Sous le couvert de celui-ci, que ne font-ils pour exploiter le peuple ! La haute société offre ainsi le spectacle de la dégradation morale, de la bassesse intellectuelle et politique. Et pourtant le pays est « indépendant » depuis cinq ans !

> Cinq ans. Ainsi depuis le coup d'Etat qui plaça ces gens au pouvoir, rien n'avait changé. Ils se réclament de révolution, de socialisme, et jamais la division entre les dirigeants et la masse n'était apparue aussi manifeste à Mayéla que ce jour de 1er mai, fête des travailleurs. C'était à désespérer. Que fallait-il faire ? Aller combattre en Rhodésie ou en Afrique du sud était peut-être nécessaire mais par trop facile. Il fallait beaucoup de courage pour dénoncer les choses chez soi. Il faut que quelqu'un le fasse. Sinon je me laisserai glisser petit à petit dans ce monde d'arrivistes. Il fallait réagir vite…[418].

Mayéla n'attend même pas la fin des cérémonies pour s'éloigner au plus vite de ce spectacle troublant : « Mayéla, écrit le narrateur, avait l'âme en feu, en colère, contre tous ces dirigeants folkloriques. Puis cette indignation l'abandonna pour faire place à la morosité et à la lassitude, un abattement aussi profond que ce qu'il avait ressenti après sa torture. »[419]

En retournant dans son quartier, il voit alors avec clarté la tâche urgente qui l'attend : un vrai engagement, dans son propre pays, au lieu de cette fuite en avant dans des débats intellectuels et philosophiques, « solipsisme pire que la lâcheté »[420]. Le peuple l'appelle avec empressement. Il faut le transformer de fond en comble, et pour cela commencer par s'identifier à lui. C'est ce qu'il fait en se mêlant à la fête populaire, débordant d'amour, de fraternité et de camaraderie. Il tient à partager

[417] *Ibid.*, p. 175.
[418] *Ibid.*, p. 210 (C'est nous qui soulignons).
[419] *Ibid.*, p. 214.
[420] *Ibid*, p. 215.

l'exubérance ambiante. Mais il demeure seul et incompris. En vain crie-t-il à la foule, déjà saoul : « je veux vous rejoindre, être de votre côté ». Il se montre très compréhensif vis-à-vis de ce peuple qui noie ses soucis dans l'alcool. Le rôle d'un intellectuel dans un pareil milieu se précise : le conscientiser et l'amener à un bon port : « Ils ne savent pas ce qu'ils font… Mais s'ils ne savent pas ce qu'ils font, c'est de notre faute qui savons car nous ne leur avons pas ouvert les yeux, sur leur condition… S'ils ne savent pas c'est nous qui ne savons pas. Nous n'avons pas eu l'humilité d'aller auprès d'eux pour comprendre leur exigence car ce sont les masses qui font l'histoire et non un individu ou une tribu »[421].

Malgré les défauts du peuple : kleptomanie, désir de paraître, paresse…, il l'aime tel qu'il est. C'est en tout cas une matière première qu'il lui convient de transformer. Mais nous pouvons nous demander ici si sa complaisance à l'égard du peuple (« ce n'est pas le peuple que je critique ») ne se retournera pas contre lui. Comment peut-on en effet opérer le bouleversement révolutionnaire en refusant de critiquer le peuple pour l'amener à voir clair en lui, prélude à une auto révolution ?

Est-ce pour concrétiser cette complaisance que Mayéla se saoule complètement ? Est-ce une façon possible de communier avec le peuple ? C'est dans un état d'ébriété totale qu'il s'écrie : « vive le peuple ! », mais entre lui et celui-ci aucun dialogue ne peut s'instaurer, car dans l'ébriété chaque conscience s'enferme sur elle-même. Le peuple qui semble l'aimer s'approche de lui moins par compréhension que par moquerie et par intérêt, curieux de voir un homme poussé aux extravagances au point de commander à boire à tout le monde dans le bar ! La scène du bar se termine au détriment de Mayéla. Le peuple, ignare, mesquin, opportuniste et aux désirs insondables, le déçoit profondément. Il a profité de son état d'ivresse pour le voler. Mayéla ne s'était pas trompé sur son compte quand il voyait en lui « ce conglomérat d'individus, ces chômeurs de la ville qui n'attendent qu'une occasion pour vous voler, une émeute pour piller, qui vous applaudissent aujourd'hui pour vous trahir. »[422]

En décrivant ainsi l'ambiguïté du peuple, tout se passe comme s'il prévoyait déjà la fin tragique de son aventure politique, où, surexcitée, la foule s'impatientera de le voir exécuté. On ne saurait toutefois simuler un fait : la campagne de conscientisation de la masse paysanne a été bel et bien un succès éclatant. En un langage simple, ce fils du pays, « Mwana Ya Mboka !»[423] a noué un dialogue franc avec les paysans, leur a montré les contradictions du gouvernement sur sa politique agricole. Il a réussi à faire voir l'ineptie et l'orientation antipopulaire de la politique des dirigeants. Comment peut-

[421] *Ibid.*, p. 217.
[422] *Ibid.*, p. 221.
[423] *Ibid.*, p. 278.

on inciter les paysans à doubler la production et leur dire après qu'il n'y a ni argent pour les payer, ni camions pour venir transporter leurs produits ?

> S'il n'y a pas d'argent, où trouvent-ils l'argent avec lequel ils achètent l'essence pour leurs Cadillac? (Rires et bravos)… Mais s'il n'y a pas d'argent qu'ils vendent donc leurs voitures et avec cet argent qu'ils viennent acheter le cacao. (Bravos délirants). Après tout nous allons à pied, nous, et pieds nus encore, n'est-ce pas? (Bravos très longtemps). S'ils ne veulent, c'est qu'ils mentent, il y a de l'argent quelque part ! La foule : oui, oui, il y a de l'argent ![424]

La foule est déjà bien réceptive et perméable à ses idées. En bon tacticien et connaisseur de la psychologie des masses, il avance maintenant le propos essentiel, la dénonciation sans réserve de l'impéritie de la classe dirigeante. Dans son discours, il s'associe à la foule et se projette en elle en sorte que son accusation soit ressentie comme la sienne. Il utilise pour cela le « nous » pour amener le peuple à se sentir au cœur de la construction de son avenir, et à adhérer à sa vision des choses :

> Je n'ai rien contre le gouvernement ; tout ce que nous leur disons, c'est que s'ils ne peuvent pas faire marcher le pays parce qu'ils ont dépensé tout l'argent pour acheter les villas, des costumes et de l'essence pour leurs voitures. Si leur politique malsaine empêche l'administration de tourner et que le pays stagne, qu'ils s'en aillent ! Qu'ils laissent la place à une autre équipe qui fera de ce pays un pays sans classes, où il n'y aura ni riches ni pauvres. S'ils ne veulent pas partir, eh bien, nous marcherons sur les mairies, les préfectures, partout et nous prendrons le pouvoir. Les applaudissements étaient délirants. Il fut soulevé triomphalement par la foule. Mayéla, fils du pays, « mwana na mboka »[425].

Si nous admirons le franc-parler et la clarté du discours de Mayéla, nous ne pouvons pas manquer d'y noter une certaine dose d'idéalisme et de romantisme révolutionnaire. Il demande aux dirigeants de s'en aller ! Mais il oublie que le pouvoir est fait pour être conservé, et qu'on ne le quitte jamais de gaîté de cœur, ni pour des causes moralisantes. Nous retiendrons surtout la volonté très marquée de Mayéla de dévoiler au grand jour la contradiction d'un régime officiellement socialiste, cristallisant pourtant des antagonismes de classes.

Mayéla veut s'engager à fond dans la restructuration de la société anzikaise, appliquer l'éthique révolutionnaire dans ses normes mêmes. C'est pourquoi il en appelle au peuple pour soutenir son action, convaincu de la justesse et de la noblesse de la cause qu'il défend. A l'école d'agriculture d'Indo où les élèves travaillent avec les paysans, il tient un discours où on peut lire la perspective d'une révolution paysanne, animée par une avant-garde formée d'intellectuels révolutionnaires :

> … le paysan est le prolétaire de nos pays sous-développés, l'exploité, le damné de la terre. Mais ne vous inquiétez pas ; un de ces jours, nous et vous les étudiants en tête, suivis de la grande masse de ce lumpenprolétariat armé de

[424] *Ibid.*, p. 223.
[425] *Ibid*., p. 223.

> pics, de pioches, de machettes, nous descendrons dans la rue et monterons à l'assaut de leurs palais et de leurs villas… La foule : Mayéla, président Mayéla[426].

Ce schéma se rapporte de celui décrit par Frantz Fanon[427] il n'en fallait plus pour mettre le gouvernement en émoi. Pour contrer l'action dangereuse de Mayéla, il essaie une série de manœuvres corruptrices. Il l'envoie sans succès représenter l'OUA, à Addis Abéba, et lui offre ensuite un poste d'ambassadeur, à l'ONU. Intrépide, Mayéla refuse de se laisser détourner de l'essentiel arguant « …qu'il était temps qu'il menât la lutte dans son propre pays, il avait tiré tout ce qu'il pouvait à l'étranger et un séjour à l'extérieur ne lui apporterait rien de plus. »[428]

Tour à tour sont employées les intimidations à travers la radio et la presse, et même des menaces de mort si ce « démagogue » ne rentrait pas dans sa coquille. Comme Mayéla projette de créer un nouveau parti, les médias soulignent avec force la légalité du régime en place, dirigé par son guide éclairé, le Général Bokabar Mabouta :

> …il n' y a qu'un parti légal, toute tentative d'en installer un autre serait considérée comme un crime. Il y a deux ans nous n'avons pas hésité à pendre publiquement trois traîtres saisis en flagrant délit de complot pour un coup d'État. Cette fois-ci nous n'hésiterons pas à envoyer quelques uns en plus au poteau pour sauvegarder l'indépendance, l'unité et la paix civile, quelle soit la notoriété de certains d'eux.[429]

L'allusion est très directe dans la presse officielle. Mayéla doit se taire, s'il tient à préserver sa vie. L'effet psychologique d'un tel rappel (exécution des trois hommes à laquelle il avait assisté et dont les souvenirs atroces lui reviennent) vise à le décourager. Mais Mayéla refuse une fois de plus de reculer. Il tiendra le meeting comme prévu, pour annoncer la création de son parti. Le commentaire du narrateur insiste sur sa fermeté, son courage et sa détermination : « Quant à lui, il était trop tard, il ne pouvait pas reculer, il était allé trop loin. Voilà un de ces moments de la vie où le mot courage cessait d'être abstrait. Il maintint dont le grand meeting »[430].

La police et la gendarmerie ne laissent pas à Mayéla la possibilité de s'adresser à l'immense foule de paysans, d'étudiants et de fonctionnaires venus l'écouter. Elles «… chargèrent juste au moment où Mayéla allait prendre le micro. La panique fut totale. Mayéla menotté, battu à coups de crosse et atteint par un coup de botte aux parties génitales, atteint au thorax par un coup de feu…»[431]

---

[426] *Un fusil*…, p. 223.
[427] Frantz FANON, *Les damnés de la terre*, Maspero, Paris, 1961.
[428] *Un fusil…*, p. 224.
[429] *Ibid.*, p. 224.
[430] *Ibid.*, p. 224.
[431] *Ibid.*, p. 226.

Telle est l'issue de cette audace. Une trentaine de morts dont dix-huit annoncés officiellement, l'installation de l'état d'urgence, tous les lieux publics et l'université fermés, sont autant de mesures draconiennes et dictatoriales prises pour éviter la répétition d'une pareille aventure. Mayéla est assigné à résidence surveillée et perd ses droits civiques pour trente ans, ainsi que la possibilité d'accéder à la Fonction Publique. C'est un exilé chez lui !

Il faudra attendre un an pour que Mayéla ait gain de cause. Pour commémorer le premier anniversaire du massacre, les leaders voulurent en effet organiser des meetings : ils furent enrôlés de force dans l'armée : « Mais cette fois, précise le narrateur, la population ne resta pas apathique comme les autres fois »[432]. En signe de protestation, une grève fut décidée unanimement par les syndicats ainsi que la marche sur le palais. La foule assaillit la présidence pendant trois jours et contraint- fait vraiment étonnant- le président à la démission. Dans l'enthousiasme général, Mayéla est sollicité à la tête de l'Etat par un large consensus populaire. Cet épisode, très romantique, campe pourtant approximativement l'atmosphère ayant entouré la chute du premier gouvernement indépendant congolais suite à une révolte populaire, et la remise du pouvoir à Massamba-Débat Alphonse. Tout s'est passé sans effusion de sang, et dans la liesse populaire. Les trois journées de cette révolte, baptisées les Trois Glorieuses par la suite, sont fêtées chaque année depuis lors. Pour une des rares fois, la rue avait eu raison du pouvoir et pouvait, dans l'allégresse, fêter sa victoire. Cette description du narrateur nous donne une image de la foule en liesse, s'abandonnant à ses rêves, même les plus fous :

> Des groupes couraient à droite et à gauche, nommaient des ministres dans la rue, distribuaient des postes, rayant certains noms et en ajoutant d'autres après confrontation amicale avec d'autres groupes. Certains écrivaient déjà de nouvelles lois, promulguant des décrets qu'ils lisaient à haute voix ; ils décrétaient la hausse des salaires de tous les manœuvres, abolissaient la peine de prison pour les malfaiteurs, interdisant la maladie et la mort sur toute l'étendue du territoire… Il était interdit à la saison sèche de durer plus de trois mois[433].

Si cette euphorie et cette spontanéité populaire sont légitimes aux premières heures du triomphe de Mayéla, elle ne saurait fonder son action politique, qui nécessite le contact avec le réel, les compromissions, et de savants dosages. La pureté en politique est un leurre. Jean-Paul Sartre nous l'a illustré par le drame de son héros, Hugo Barine, dans sa pièce au titre significatif : *Les mains sales* : « La pureté, dit Hoederer, l'homme politique averti, est une idée de moine et de fakir »[434].

---

[432] *Un fusil*, p. 231.
[433] *Ibidem*, p. 232.
[434] Jean-Paul Sartre, *Les mains sales*.

Par ailleurs, tant de fraternité et d'amour du prochain tel que nous le décrit Dongala, sur le plan politique, sont un phénomène assez rare. Heureusement que Mayéla, rentré en lui-même et loin de ce débordement d'allégresse naïve, sait à quoi s'en tenir dans la pratique révolutionnaire. Du moins à ses débuts. Il sait qu'il est impérieux pour un dirigeant, de mettre la main à la pâte, de s'engager réellement « par le contact avec le réel ».

Il nous est dès lors loisible de nous intéresser au projet de gouvernement de Mayéla, au moment de passer des théories révolutionnaires à leur mise en pratique. L'action politique de Mayéla prend dès son discours d'investiture une orientation nettement socialiste : « Développer un socialisme anzikais »[435], tout faire pour remettre le « pouvoir entre les mains du peuple ». Il compte faire d'Anzika « un pays sans classes, où il n'y aura ni riches ni pauvres. »[436]

Le problème est d'autant plus ardu, estime Mayéla, qu'il n'est pas facile de mobiliser un peuple qui a accédé à l'indépendance sans conflit armé. Comment le peuple peut-il alors en comprendre le prix ? Pourtant, il faut en faire le pilier de la révolution, la clef de voûte de la cité révolutionnaire à bâtir. Notons, à ce moment de l'itinéraire politique de Mayéla, une grande dose de romantisme et d'idéalisme, due sans doute à la méconnaissance du champ politique réel. Comment peut-il espérer bannir toute torture, laisser les gens « parler, dire, faire tout ce qu'ils voudront »[437] ? Son interprétation de la liberté en tant qu'homme politique est pour le moins inadéquate, et il est à craindre qu'elle ne se retourne contre lui. L'intrusion de la morale dans sa politique, disons son humanisme prouve peut-être qu'il confond les deux domaines : République fraternelle, bonheur et union de tous les hommes dans la révolution sans distinction de race. Quand Mayéla rédige son discours d'investiture, il est exalté et illuminé par les idées de liberté, de bonheur et d'amour entre les hommes.

A l'encontre du gouvernement précédent, caractérisé par son « népotisme et son gaspillage d'argent pour des projets de prestige…»[438], son idéologie s'inspirera des principes humanistes : « Nous allons essayer de réaliser une république humaine. Finis l'arbitraire, la torture, les tribunaux bidons ; nous allons parvenir à la conception que l'Afrique a toujours eu de l'homme et de la vie humaine, et l'amplifier »[439].

[435] *Un fusil dans la main, …* p. 237.
[436] *Ibid*., p. 232.
[437] *Ibid*., p. 238.
[438] *Ibid*., p. 240.
[439] *Ibid*., p. 240.

L'ennemi commun ? La domination des classes, de tribus et le néocolonialisme. La devise de son action révolutionnaire ? « Tout pour le peuple, rien que le peuple ! »[440]

Que de beaux principes ! Si seulement Mayéla pouvait les concrétiser, il établirait sur terre la république révolutionnaire la plus parfaite. Mais plus haut, nos appréhensions ont porté sur son idéalisme en politique, car, à l'entendre parler, on se croirait encore dans les amphithéâtres d'universités, ou on peut encore se gargouiller de mots ! Comment enfantera-t-il dans la réalité cet idéal ? Là est tout le problème.

2.3.2. La pratique révolutionnaire et la problématique de la politique

Un fusil dans la main, un poème dans la poche d'Emmanuel Dongala est un cas rare dans la production négro-africaine d'expression française des années 1970 où un intellectuel révolutionnaire de gauche réussit à prendre effectivement le pouvoir. Dans la plupart des cas, l'engagement politique des personnages se limite à l'opposition viscérale au régime en place, comme dans *Kotawali* de Guy Menga[441]. L'opposant politique évolue souvent hors de la sphère gouvernante qu'il considère comme corrompue. Il se contente d'agir dans la clandestinité puisque le gouvernement, de nature dictatoriale, l'écrouerait à coup sur et le mettrait à mort s'il se manifestait en public. C'est notamment le cas d'*Une aube si fragile* d'Ibrahima Signate avec le personnage de Kotoko et son Mouvement clandestin d'opposition.

Quand il arrive que l'intellectuel progressiste soit toléré par le régime en place, il est mis en quarantaine et tenu à l'œil. Souvent l'action révolutionnaire n'est plus chez lui qu'un lointain souvenir, comme chez Essola, héros de *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Béti. Pour avoir subi les conséquences dégradantes et déshumanisantes de son opposition dans les geôles de Baba Toura, il ne pense plus à la révolution qu'avec effroi et terreur. Il préfère sa sécurité à l'agitation pour des idées bonnes sans doute en elles-mêmes, mais qui portent le germe de sa destruction. N'a-t-il d'ailleurs pas « troqué » sa sortie de prison contre une carte de parti et un poste de professeur de collège dans un coin perdu de la brousse de l'Est ? Il ne peut vivre qu'en se désengageant politiquement. Faire de la politique est une activité punie avec sévérité…*Sans tam-tam* d'Henri Lopes présente un héros presque similaire ; avec la seule différence qu'il refuse lui-même un poste politique (conseiller culturel à Paris) pour se consacrer à une vraie transformation de son peuple en gardant son poste de professeur de

[440] *Ibid*., p. 240.
[441] Guy Menga, *Kotawali*, N.É.A., Dakar-Abidjan, 1977, N.B. : L'auteur termine la rédaction de son roman en septembre 1972(cf. p.281, *in fine*) ; mais il n'a été publié qu'en 1977, six ans après l'exil « volontaire »de son auteur à Paris.

collège d'une bourgade reculée des centres urbains. C'est de la base que la Révolution doit commencer, est-il convaincu.

Certains romans ne parlent point le langage de la révolution et leurs auteurs, comme nous l'avons vu, se contentent d'un constat de la situation dégradante, sans engager quelque praxis totale en vue d'un changement éventuel. C'est le cas de Tahirou, héros de *Gros plan* d'Idé Oumarou. Il est même un membre actif du parti au pouvoir qu'il sert avec diligence. A la fin du roman il se révolte pour n'avoir pas été récompensé pour ses quinze ans d'obéissance et de militantisme sans faille. Quitter le parti ? Non, il se servira de lui comme d'un tremplin à l'instar des autres. Fama dans *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma se distancie des dirigeants ineptes et stériles des soleils maléfiques des indépendances. Il tempête, maugrée contre eux, sans pouvoir pour autant substituer l'ancienne dynastie à la république qui l'a déchu. Fama n'a pas du tout l'étoffe d'un révolutionnaire, c'est plutôt un dignitaire dépassé par les événements, et qui n'arrive pas à s'ajuster au nouveau cours ainsi instauré. Il sera broyé inexorablement par les indépendances. L'originalité et l'audace de Dongala dans *Un fusil...* tiennent au fait que dès 1973, il a mis en fiction un rêve d'un changement progressiste et montré les différents écueils auxquels l'aventure révolutionnaire pouvait se heurter en ce début des années 1970.

Mettre en scène un intellectuel révolutionnaire de gauche au pouvoir est une façon pour Emmanuel Dongala de nous montrer à quels écueils les théories pures se heurtent lorsque le héros descend de son piédestal pour mettre la main à la pâte, dans le champ délicat de la politique. L'idéal politique rêvé ne saurait être qu'une utopie tant qu'elle ne parvient pas à passer à l'effectivité, à se concrétiser dans la *praxis* quotidienne. Mayéla, héros d'*Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, qui allie les qualités du combattant de la guérilla, et du théoricien politique, a donc promis au peuple de mettre fin à la corruption, à la déviation de la révolution, à l'incapacité de l'équipe gouvernante. Il aura pris soin d'exposer avec un luxe de détails, lors de ses tournées politiques, les failles des hommes politiques au pouvoir.

Quand Mayéla arrive au pouvoir, son objectif, qu'il veut mener de concert avec le peuple, se ramène à ceci : « tenter notre expérience socialiste »[442], tout en procédant à une conscientisation politique de la masse et à une redéfinition de l'idéologie qui sous-tendra son action. Convaincu que « l'indépendance ne se partage pas »[443], il tiendra, par des actions d'éclat empreintes quelquefois de mégalomanie ou d'idéalisme, à lancer un défi à l'Histoire.

[442] *Un fusil…*, p. 245.
[443] *Ibid.*, p. 255.

Aussi la rigueur, le refus des compromissions et l'intransigeance marqueront sa politique, qui échouera justement à cause de sa rigueur et de son manque de « réalisme », mais aussi de sa personnalité même, mélange de romantique et d'homme politique. Mayéla, tout au long de sa formation politique que nous avons esquissée plus haut, se révèle une âme très sensible et rêveuse. A la traverse du lac Malawi avec Okimbo, le narrateur nous le présente dans des postures romantiques, voire panthéistes. C'est dans la fusion de son ego avec les forces de la nature qu'il retrouve la paix intérieure, le bonheur de vivre et l'harmonie parfaite avec l'univers :

> Jamais il n'avait senti autant de paix, jamais il n'avait autant aimé. Il n'aimait rien en particulier, il aimait tout : les eaux de ce lac scintillant sous la lune, ces passagers qu'il ne connaissait pas, cette lune prête à éclater, le vent, le silence et le léger claquement des pagaies sur l'eau. Il se voyait fondre et se mélanger avec ces forces de la nuit, ces forces du monde et devenir un avec elles. La bonté, la beauté, l'amour et la paix existent bien dans ce monde, il ne fallait désespérer de rien... [444].

Chez Mayéla, la communion avec la nature et la sérénité ne sont atteintes qu'au moment où il se dégage de la réflexion politique pour s'abandonner à la rêverie. Le sentimentalisme s'oppose-t-il à la nature d'un révolutionnaire ? Lui-même se le demande et en est troublé :

> Pour la première fois, il se mit à douter de la valeur humaine de son engagement politique. Il avait découvert en lui-même une âme très sensible ; sensibilité à la nature, à la poésie, à l'amour ; une sensibilité qu'il avait délibérément étouffée : on ne fait pas la révolution avec les sentiments. Et pourtant il ne s'était jamais trouvé aussi complètement homme, aussi heureux que pendant ces jours de voyage où aucune pensée politique n'avait effleuré son esprit. Mayéla fit un effort sur lui-même afin de ne pas se laisser aller à la nostalgie. « C'est mon côté mystique », se dit-il en souriant[445]

A travers cette présentation par le narrateur, nous voyons en Mayéla un personnage sentimental que les exigences de la révolution obligent à un effort sur soi-même pour ne pas s'abandonner à la pente de sa rêverie. On peut dès lors se demander si en tout révolutionnaire il n'existe pas ce « côté mystique » qui le rend humain et proche du commun des mortels. Un autre aspect du caractère du héros, complémentaire du premier, réside dans son exaltation et son enthousiasme devant un objectif à concrétiser. Avant d'écrire son discours d'ouverture par exemple, il présentifie dans son esprit les révolutionnaires tombés pour la noble cause de la liberté et de la justice, comme pour se donner des raisons d'agir : Saint-Just, Frantz Fanon, Amilcar Cabral. Leur évocation produit sur lui un effet hallucinatoire et le détermine plus encore à s'engager dans le combat qu'il entend mener dès qu'il aura les rênes du pouvoir.

Ainsi le décrit le narrateur : « Mayéla, heureux, exalté, se mit à écrire son discours d'une plume légère, enlevée, son visage devenu pyrophane par le feu intérieur qui le brûlait »[446]. L'exaltation et la

[444] *Ibid*, p. 204..
[445] *Ibid*., p. 219.
[446] *Ibid*., p. 331.

fierté pousseront souvent Mayéla à des actions beaucoup moins inspirées par le calcul politique que par l'enthousiasme du moment, ainsi que sa volonté orgueilleuse de s'affirmer comme « un révolutionnaire authentique ». Même si ses décisions conservent une logique interne avec les principes qu'il s'est fixé dès le départ, elles gardent un aspect romantique et idéaliste, pour n'avoir pas été suffisamment mûries.

Ainsi sa présidence est marquée par une série d'actions qui, malgré leur bonne intention, obtiennent un résultat contraire à celui escompté. La nationalisation des banques, des puits de pétrole et des mines « qui faisaient la richesse » d'Anzika[447] provoque les réactions violentes des compagnies internationales, ce qui installe son pays dans l'impasse et dans un malaise social (licenciement, chômages…). La France suspend son « aide financière » et Anzika, devenu la cible de la presse occidentale, s'achemine au bord de la banqueroute. Ce qui n'empêche pas Mayéla de durcir sa position pour mater les agitations intérieures… Il crée une milice et la lance contre les contrebandiers, assimilés aux contre révolutionnaires. Il triple cette milice qui malheureusement devient incontrôlable et sème la panique plus qu'elle ne restitue l'ordre dans le pays. Les paysans de l'Est tentent-ils de se révolter contre les abus de la milice ? La répression qui s'abat sur eux, dirigée par « l'armée régulière »[448], est d'une rare violence.

Au fur et à mesure que la situation sociale se dégrade, Mayéla s'arc-boute et procède à des arrestations. « Des procès populaires », dirigés par Moise Adilène, - le même qui sera son accusateur lors de son jugement après son éviction du pouvoir, - se multiplient. L'insécurité engendrée par cet état de faits est telle que le narrateur s'interroge sur ce changement brusque : «Il y eut des centaines d'arrestations. A croire que ce pays, hier encore immense réservoir de révolutionnaires, était devenu du jour au lendemain le lieu de rassemblement des contre-révolutionnaires. »[449]

Les actions d'éclat de Mayéla sont conçues dans le dessein de rehausser son prestige. Il ne manque pas de rappeler par exemple à la foule de journalistes lors d'une conférence de presse que les Anzikais ont été les « seuls en Afrique à avoir décrété un embargo sur les voitures françaises tant que la France continuera à vendre des armes à l'Afrique du Sud. »[450] Mayéla, en faisant cavalier seul et en prenant des décisions spectaculaires, sans tenir compte de la position des autres États africains , était alors mu par des motivations plutôt personnelles : «Poussé par un égoïsme, une fierté et une suffisance que l'on acquiert inévitablement quand on est au pouvoir, il avait voulu montrer au monde qu'il

[447] *Ibid.*, p. 342.
[448] *Ibid;*, p. 344.
[449] *Ibid;*, p. 345.
[450] *Un fusil...*, p. 356.

pouvait tenir tête seul et devenir ainsi un leader incontesté de l'Afrique. « Ah vanité ! » se dit-il (...) Mais il ne pouvait pas admettre en public qu'il s'était trompé»[451].

Il se rendra compte, mais trop tard, de l'importance primordiale de la solidarité africaine. Cette erreur tactique sur le plan africain et international s'est traduite dans sa politique interne par la mise à l'écart du peuple, qui lui a aliéné la sympathie de ses partisans les plus fidèles. On observe ici le même hiatus entre la théorie, qui situe le peuple au centre de son action, et la pratique réelle, où celui-ci est négligé et tenu à l'écart des décisions. Ce qui est beaucoup plus grave dans le règne de Mayéla, ce sont les contradictions de son gouvernement ainsi que certaines erreurs politiques dues à une mauvaise appréciation de la situation. Malgré l'interdiction de la torture, il s'est aperçu qu'on torturait sous son régime. Il affirme, en réponse à la question du journaliste algérien : «Il n'y a pas deux sortes de torture, il n'y a pas de différence. Et quand il s'agit de la torture, croyez-moi, je vous assure, je sais de quoi je parle. Mais je ne savais pas qu'on torturait dans les prisons d'Anzika. »[452] Cependant, ses paroles, bien que sincères, ne provoquent que la réticence et la moue dubitative de l'assistance. Avant de prendre le pouvoir, il s'était promis de le mettre « entre les mains du peuple… » L'impression qu'on a, à la fin de son règne, est celle de la désolidarisation nette entre les paysans, les intellectuels et leur dirigeant. La mort de Mayéla à la fin signifie pour le personnage l'impossibilité de concilier ses propres contradictions afin de s'adapter au jeu difficile du monde politique, où les choses sont moins tranchées.

La fin de son pouvoir politique fait suite à un coup d'État, auquel la foule n'opposera aucune résistance. Mayéla n'est plus alors défendu que par quelques éléments naïfs de la milice ; c'est le signe de son abandon par les siens, à cause de sa politique devenue impopulaire, et rendue telle par une opposition interne très active dont il avait connaissance, et qu'il sous-estimait peut-être, par fatuité. Celle-ci favorisera la montée de certains opportunistes, tel Mouyabi. En effet, Mayéla avait, la veille, fait enfermer celui-ci. Ses partisans, appuyés par des manifestants, vont le libérer, et le porter en triomphe, au détriment de Mayéla.

L'une des erreurs tactiques de Mayéla est de n'avoir pas réduit Mouyabi au silence à temps, se contentant d'évoquer dans ses discours l'existence de l'opposition et de certains agitateurs qui s'appuient sur leur tribu en se disant révolutionnaires. Le réalisme politique lui aurait conseillé de ne pas faire de poésie en ce moment, de remplacer, ne fût-ce que momentanément, ses poèmes par de vraies balles, et de frapper dur au moment opportun. Mouyabi n'hésitera pas à le faire, lors de son putsch. La politique a sa logique propre, toute froide, et c'est ce que semble ignorer Mayéla, de nature

[451] *Ibidem*, p.347.
[452] *Ibidem*, p. 258.

trop sentimentale, romantique et humaniste. Son immaturité politique éclate au grand jour quand, après son discours couvert de huées à la place « Nelson Mandela », il se dit prêt à « ...démissionner dans les vingt quatre heures si quelqu'un de plus capable que lui se présentait pour le remplacer avec une équipe de « technocrates miracles. Après tout, il n'avait pas demandé le pouvoir et c'étaient eux qui étaient venus le chercher dans son village... »[453].

Il était rare, dans l'Afrique de la première décennie des indépendances, de voir un politicien quitter volontairement et tranquillement le pouvoir ainsi. Et pourtant, Mayéla, dans son souci humaniste de respect de la vie humaine, a le courage de s'y résoudre. Dans la politique réelle du Congo Brazzaville, le président Massamba-Débat, choisi par les syndicalistes et les militaires pour remplacer l'Abbé Fulbert Youlou chassé en 1963 par une révolte populaire, les Trois Glorieuses, se rapproche de ce cas de figure, une des originalités congolaises. Il n'empêche que les mêmes militaires iront, après l'assassinat du président Marien Ngouabi le 18 mars 1977, le chercher dans son village pour l'exécuter nuitamment, après un jugement à huit clos et une condamnation à mort par la cour martiale...pour participation à l'assassinat de ce dernier! Dans le roman, quand Mouyabi, chef des insurgés, se dirige vers la présidence avec ses blindés, les tanks de Mayéla veulent entrer en action, mais celui-ci leur ordonne de ne pas tirer, par sentimentalisme, une fois de plus. Dans la fusillade, des innocents et des enfants risqueraient d'être tués pour rien :

> Le pouvoir ne valait pas ces sacrifices inutiles. S'il faut que je parte, je me retirerai proprement, comme je suis arrivé. Il ordonna à ses soldats d'arrêter tout mouvement et fit savoir qu'il était prêt à recevoir Mouyabi. Un cri d'enthousiasme monta de la foule lorsque le camp de Mouyabi lut à haute voix la décision de Mayéla…Marius Mouyabi, petit, râblé, un air triomphant sur ses grosses lèvres retroussées, entra à la tête d'une délégation armée. La foule l'inonda d'applaudissements[454].

Encore un rêve de pureté en politique.[455] Il parle naïvement, comme si on allait le laisser partir ainsi. Pour conquérir sa notoriété auprès du peuple, Mouyabi s'emploie à ternir l'image de son prédécesseur avant de l'offrir en pâture au sadisme morbide d'une foule qui, surexcitée, sera au comble de la joie au moment de l'exécution de Mayéla.

Si nous pouvons admirer le courage et la témérité de Mayéla qui, pendant les cinq années de son règne, a posé des actes audacieux démontrant sa volonté tenace de conquérir la vraie indépendance de son pays, nous pouvons déplorer néanmoins son idéalisme, son manque de maturité en politique internationale et nationale. Pendant son règne, il aura toujours rêvé d'une cité révolutionnaire au lieu de tremper dans la réalité du peuple pour essayer de la transformer en profondeur, comme l'a tenté

---

[453] *Ibid*., p. 360.
[454] E. Dongala, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche,* Paris, Le Serpent à Plumes, 2003. Collection Motifs 189. Groupe Privat/ Le Rocher, pour la présente édition, p. 364.(1ère édition : Albin Michel, 1973)
[455] *Ibidem*, p. 261..

Gatsé le héros de Henri Lopes dans *Sans tam-tam*[456]. Il n'aura pas su, pour employer l'expression d'Aimé Césaire, emboîter « le pas secret du peuple ».[457]

En somme, l'expérience révolutionnaire dans la refondation de l'indépendance formelle conquise en 1960 se solde par un échec. Dans Sans tam-tam, le destin arrête les élans du professeur Gatsé engagé dans une transformation en profondeur des mentalités. Sa mort n'a pourtant pas sonné le glas de son entreprise, puisque son enseignement demeurera et ses élèves sur qui il mettait tout son espoir pourront être sa « moisson ». Son ami de la capitale, habitué aux pratiques routinières et peu révolutionnaires- malgré les apparences de la politique en cours- a été réveillé de son « sommeil dogmatique » par Gatsé. On peut estimer que sa sympathie pour les idées de Gatsé est un nouveau départ de la politique congolaise, et que ses dirigeants réduiront le fossé entre le verbe et l'action.

Mais Mayéla qui échoue dans l'instauration d'une « cité révolutionnaire » malgré la clarté de son idéologie progressiste et l'alliance en lui du théoricien et du combattant révolutionnaire, voilà un fait qui jette le trouble dans les esprits. Et au regard de cette cruelle évidence, on en est à se demander si la réorientation des indépendances africaines ne sera pas toujours rejetée aux calendes grecques, et si les tentatives de restructuration de l'espace sociopolitique négro-africain ne sont pas frappées de nullité.

2.3.3. Poétique, politique et échec des héros de l'indépendance et de la révolution

Le roman, art du temps et de l'espace, exige de son auteur une attention particulière dans la façon d'agencer les phrases, les chapitres et les différentes parties de son œuvre. Le romancier, selon l'effet qu'il veut suggérer chez le lecteur, présente les personnages dans un agencement temporel de manière à imprimer aux faits narrés un rythme propre, une allure spécifique. Les évènements, les faits, les personnages, les lieux, le déroulement temporel obéissent donc, au niveau de leur assemblage et de leur découpage, à une esthétique romanesque d'ensemble, qui trahit en même temps une perception du monde. Ce ne sont que la matière première du romancier « qu'il peut choisir de fondre ou qu'il peut assembler, juxtaposer en une sorte de mosaïque et en préservant le caractère brut de ces matériaux »[458].

Autrement dit l'art de la composition de roman répond chez l'auteur à un souci d'équilibre (ou de déséquilibre voulu), car il lui faut créer entre les différents éléments de son œuvre un «… réseau

[456] Henri Lopes, *Sans tam-tam*, CLÉ, Yaoundé, 1977.
[457] Aimé Césaire, *La tragédie du roi Christophe*, Présence Africaine, Paris, 1963, édition de 1970, p. 139.
[458] Roland BOURNEUF et Real OUELLET, *L'Univers du roman*, P.U.F. Paris, 1972 P. 70 (souligné par les auteurs).

plus ou moins serré de correspondances intérieures, de rappels, d'échos que l'analyste se donne pour tâche de déceler pour en saisir l'unité vivante »[459].

Nous allons à présent essayer de cerner les artifices de composition de quelques romans de notre corpus, et voir en quoi les romanciers disposent leur récit par l'emploi de techniques variées qui dénotent chez eux l'intention de faire prendre au lecteur une certaine conscience du réel. Nous examinerons la disposition des séquences du récit, (les catégories du récit, Todorov), et accorderons une place importante à la structure cyclique et autres procédés apparentés, qui traduisent une certaine appréhension de l'univers et des choses : l'immobilisme, l'échec ou l'absurdité de l'action.

La structure close du roman de Dongala *Un fusil dans la main, un poème dans la poche* enferme les personnages et leurs idées dans un cycle stérile et improductif. Tel nous trouvons Mayéla au début du roman, dans sa cellule, attendant la mort, tel nous le retrouvons à la fin, dans la même chambre. Si on l'en sort, c'est pour le diriger au poteau d'exécution. L'identité du personnage au début et à la fin du récit signifie l'immobilisme, la pétrification et la momification, prélude à la mort qui ne tarde pas à venir à la dernière page. On a l'impression que le temps s'est arrêté pour le personnage et pour les êtres ambiants, et qu'ils tournent en rond sans avancer, dans une cage aux limites infranchissables.

De même sur le plan des idées, les même formules, vides reviennent comme un refrain désuet, laissant l'impression du déjà vu. Mayéla dia Mayéla s'est proposé d'amener, par une nouvelle révolution, le vrai socialisme à visage humain à Anzika. Pour lui, les nouveaux dirigeants noirs, « galonnés et bedonnants », ne pensent qu'à eux et à leur pouvoir ; leur discours de changement sonne faux, car en contraste avec la réalité.

Et de fait, quand Mayéla prend le pouvoir, il se souvient que son prédécesseur « brusquement promu à la tête des affaires de l'Etat » avait promis aussi que tout allait changer. Son pari est donc de taille, et sa responsabilité grande devant l'Histoire. Le rappel des grands noms de l'histoire africaine et du Tiers Monde l'enhardissent dans sa détermination de réussir sa révolution socialiste : « Non, tout cela doit aboutir sinon tout serait chimère, et toute révolution ne serait que perpétuel départ et ne servirait strictement à rien. Or moi, je voudrais que tout ce passé aboutisse à quelque chose : je réaliserai, avec le peuple, cette République Fraternelle.» Mais nous sommes encore là sur le plan idéel ; Mayéla, enfermé dans sa logique radicale et dans sa pureté révolutionnaire, va échouer,

[459] *Un fusil...*, P. 67.

piteusement. Il aura aussi, comme les autres qui ont défilé avant lui, « marché… pour rien sur la face de la terre. »[460]

Après son renversement par Mouyabi, nouveau leader du pays, Mayéla s'entend adresser les mêmes phrases à son endroit et à celui de son gouvernement déchu. Les nouveaux maîtres promettent (encore une fois de plus !) un vrai changement : «L'ère du tribalisme, du népotisme, de la gabegie est terminée. Nous allons remplacer le gouvernement inepte du vendu Mayéla par un gouvernement authentiquement révolutionnaire».[461] Le narrateur, confident de Mayéla, commente:« Il semblait à Mayéla qu'il avait déjà entendu ces mêmes phrases quelque part. »[462] Mayéla pense en effet entendre un « discours irréel » et vivre dans un monde de science-fiction : pour juger Mayéla, la séance du tribunal commence « par les slogans du parti qui, paradoxalement, avaient été inventés par lui » ![463] « Tout au long du jugement, se croyant au spectacle, Mayéla faillit bien applaudir à la fin»[464], tellement il se trouvait étranger au jeu de mots brillamment agencés par Maître Adilène qui pourtant le concernait !

Emmanuel Dongala, par ce procédé de l'éternel retour et de l'éternel recommencement, a sans doute voulu livrer à une diatribe très sévère les mystifications idéologiques de l'Afrique dite indépendante. La réalité de ce monde demeure la démagogie, le cynisme et le rabaissement de l'homme, dans un univers effrayant. Le pasteur Bidié, avec la sincérité et la profondeur d'un « homme de Dieu», exprime sa désapprobation de ce déchaînement incontrôlé de violence en Afrique : « Mais aujourd'hui, chez nous en Afrique, pour un oui ou un non n'importe quel citoyen peut être arrêté, mis à mort après un jugement sommaire, souvent sans jugement du tout. Vraiment, il n'y a pas à être fier. Il fallait que quelqu'un protestât, je l'ai fait. »[465]

Mayéla a été pris dans ce cycle infernal de mort, qui l'a impitoyablement anéanti. Le peuple, las de la ronde des « révolutions » stériles, n'a pas volé à son secours, mais a exulté d'une allégresse morbide et sadique. Un réel désenchantement devant le cycle des « révolutions » nominales et abstraites peut se lire dans les sentiments d'un peuple désabusé par ses dirigeants qui se réclament tous de la révolution, mais ne révolutionnent rien en fait. Pour le peuple, l'heure des messies n'est pas encore arrivée, et, pour emprunter le titre du roman de Ayi Kwei Armah, *The Beautiful Ones Are not Yet Born*. Mayéla avant d'arriver au pouvoir ne se faisait d'ailleurs pas beaucoup d'illusions sur l'issue des indépendances et des révolutions africaines. Sur sa route de retour vers son pays, il a fait une

[460] *Un fusil…,* p. 396, *in fine*
[461] *Ibidem*, p. 262.
[462] *Ibidem*.
[463] Ibidem, p. 265.
[464] *Ibidem*, p. 371.
[465] *Un fusil*, p. 382.

amère expérience de la torture dans un pays « indépendant » d'Afrique australe, où ses bourreaux l'ont forcé à reconnaître sa complicité avec le docteur Kapinga dans un coup d'État. Il en vient alors à douter de l'effectivité de son action politique :

> Il avait mal partout, et faim. Ainsi c'était ça le pays, le continent qu'il voulait défendre ! Enlever le pouvoir d'entre les mains des derniers colonisateurs blancs pour le remettre entre les mains de ces Noirs galonnés et bedonnants, assis sur la masse du peuple d'où ils tiraient puissance, richesse et gloire , et pour lesquels conserver le pouvoir était plus important que l'action politique ! Des politiciens qui n'hésitaient pas à torturer sous le moindre prétexte. « Il fallait sûrement une nouvelle révolution. Mais de révolution en révolution, atteindrons-nous jamais ce que nous cherchons ? [...] Oui, et la liberté ? et la justice ? Relents d'un humanisme larmoyant et sensiblard ? Non, ces deux choses sont essentielles. S'il est une chose que j'ai apprise aujourd'hui, c'est cela. On ne peut pas se saisir d'un homme comme cela, le torturer, lui faire dire n'importe quoi, comme ce qu'on m'a fait ce matin. Si je suis venu combattre en Afrique australe c'est parce que je croyais qu'une fois au pouvoir, nous changerions le monde en mieux ; mais à voir les tortionnaires de ce matin, que le monde ne se fasse pas d'illusions, il attendra en vain : ce n'est pas de nous que viendra le sang nouveau ![466]

La circularité du destin coïncide avec la futilité de l'entreprise transformatrice des héros. A quand l'apparition d'une vraie « aube » salutaire ? L'impression de l'éternel retour est aussi suggérée par la structure épistolaire du roman de Lopes, *Sans tam-tam*, dont les en-têtes des lettres sonnent comme une litanie lancinante :

Chap. 1 : Mon camarade et ami

Chap. 2 : Du même au même

Chap. 3 : Du même au même

Chap. 4 : Encore du même au même

Chap. 5 : Toujours du même au même.

Au vu de ces en-têtes énigmatiques, On en est à se demander, surtout lorsqu'on ne rencontre pas une lettre du destinataire de Gatsé lue par celui-ci, si le héros ne s'écrit pas à lui –même ; auquel cas son ami de la capitale ne serait que sa propre conscience, son alter ego lui renvoyant une image de lui-même, problématique et devant être corrigée. Il affirme à maints endroits du roman être en train de « (se) raconter avec (son) cœur et (ses) entrailles plus qu'avec (sa) tête ».[467] Il insiste aussi sur le caractère confidentiel de ses lettres qu'il réclame en retour à plusieurs reprises ! Ses lettres seraient-elles alors non pas destinées à son ami de la capitale, mais une simple confession, un soliloque d'une âme en peine de constater l'échec de l'indépendance et la transformation de la révolution en un bruitage futile, alors que la vraie se fait en silence, dans le calme, *sans tam-tam* ? Gatsé, dans le

[466] *Ibidem*, pp.145 et 146 (le soulignement est de nous)
[467] *Sans tam-tam*, p.65-66.

roman, est un être solitaire qui aime l'enfermement sur soi et la méditation, aussi bien que les retraites intellectuelles et spirituelles, ce qu'il confirme lui-même en parlant de « ma quête maniaque de solitude »[468].

Au plan organisationnel, nous pouvons avancer l'hypothèse d'une corrélation fonctionnelle entre la structure close de certains romans négro-africains et l'échec auquel aboutissent leurs personnages principaux, porteurs d'espoirs. Ils sont condamnés par la structure même du texte littéraire qui ne leur donne aucune issue de sauvetage et les enferme dans l'immobilisme, la futilité et l'anéantissement. Nous noterons la structure cyclique du roman de Dongala, *Un fusil…*, qui enferme les hommes et leurs idées dans un cycle de mort. Les personnages s'y débattent en vain, sûrs que chaque mouvement qu'ils accomplissent les précipite au devant de leur finitude radicale : la mort.

La même impression de claustration ou d'enfermement se dégage de la lecture des séquences les plus significatives de ses romans, où les personnages sont réellement internés ou assignés à un cadre spatial démoralisant et étouffant. La prédominance des lieux clos terrifiants dont la seule évocation fait tressaillir de stupeur est une indication de leur nature. C'est là que finit tragiquement ce que l'Afrique recèle encore de héros. C'est là que les énergies les plus tenaces sont annihilées par la force brute et bestiale de certains êtres qu'on a de la peine à appeler des hommes. Plutôt des monstres à apparence humaine, qui se délectent des tortures infligées à leurs victimes et jubilent aux cris gutturaux arrachés aux personnages par des sévices corporels, inhumains et à donner le vertige. Pius Ngandu Nkashama, dans un article, a analysé les retombées de ces traitements barbares, et n'a pas manqué de faire cette remarque pertinente :

> On dirait que tout le monde négro-africain moderne n'accepte comme cadre, comme espace tragique que les « caves souterraines », les bureaux de « sécurité » et des centres de renseignements ». Dans cet enfer organisé, les milliers de personnes y perdent le sens du temps, de la réalité, de l'existence. Ce n'est pas un hasard si ces romans se caractérisent par un univers binaire antinomique, dans lequel les forces de l'individu s'opposent toujours aux forces du pouvoir en place[469].

Les lieux clos sont des endroits prédilection où les dirigeants africains se défoulent sur des citoyens dont le crime est d'avoir osé leur faire face pour dénoncer l'ineptie de leur règne, ou d'avoir émis un son discordant de celui des discours officiels. Dans *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Béti, les lieux fermés sont très nombreux. Ils inspirent crainte et terreur. Citons notamment « la maison trop célèbre d'arrêt de Fort-Nègre ou tant de patriotes et de révolutionnaires avaient été

[468] *Ibid*., p.69.
[469] Ngandu Nkashama, « Le roman africain moderne : itinéraire vers la folie », *Présence francophone*, automne 1977, n° 15, p.83.

froidement assassinés. »[470] Elle recèle des « cellules insonorisées de deux mètres sur deux… »[471] L'un des endroits, qui donne le frisson est le camp de concentration du Nord, Mundungo, enceinte fortifiée entourée de barbelés. Zeyang qui reçoit Essola chez lui, regarde son hôte comme une merveille venue d'outre-tombe : « Te voilà donc sorti des camps du sinistre Baba Toura ? Eh bien, Dieu soit loué, s'il existe.»[472]

Sylvain Bemba décrit aussi l'existence des prisons et des maisons d'internement pour les opposants politiques, le triste camp de Mbololo, les maisons de torture et la redoutable léproserie d'Eyoka où sont enfermés les lépreux, comme le nationaliste Kingaboua Yaya, emprisonné depuis douze ans. Le premier président du pays des Palmiers, Mwamba Léonidas, est interné depuis sept ans au camp pénitentiaire de Mbololo où il est rabaissé et réduit au rôle de porteur d'eau ! A la fin du roman, ceux qui l'ont renversé sont déposés à leur tour. Peut-être le remplaceront-ils dans cette prison politique ! La présidence est aussi un autre lieu de séquestration puisque tous ceux qui passent par là connaissent un sort funeste.

Tout en décrivant l'univers de son roman *L'Harmattan* à l'approche du referendum Gaulliste du 28 septembre 1958 comme un monde terrifiant et désarmant pour les nationalistes progressistes, Sembène Ousmane figure déjà l'univers conflictuel du roman des indépendances. Celui-ci oppose le héros aux gouvernants locaux, véritables défenseurs des intérêts étrangers. Dans *L'Harmattan*, le récit se déroule dans un cadre plein de menaces, de violence et de frayeur. A la fin du roman, les militants progressistes sont certes battus, mais espèrent qu'ils pourront respirer l'air de la liberté en se rendant en Guinée, où le peuple s'est opposé à la politique néocoloniale française. Pressé d'aller fouler une « partie de l'Afrique libre », un personnage s'exprime ainsi : « Aguemon…, à quand le départ ? J'étouffe ici. »[473]

C'est dire que l'univers négro-africain est un étouffoir qui brise les ambitions des individus et les laisse là, seuls avec leur angoisse et leur désenchantement d'avoir, comme les militants progressistes du Front pour l'indépendance de *L'Harmattan*, travaillé pour rien[474]. Il constitue une prison pour les hommes épris de liberté : pourchassés, violentés, torturés, écroués, et ravalés au rang de la bête, les personnages voient leurs énergies fondre et disparaître. Cette situation les plonge dans le

[470] *Perpétue*…, p.266
[471] *Ibid.*, p.266
[472] *Ibid*., p.72.
[473] Sembène Ousmane, *L'harmattan*, Présence Africaine, Paris, 1964, p.288et 287, dans l'ordre.
[474] Sembène Ousmane, *L'harmattan*, *op. cit*., p. 288.

délire, l'angoisse existentielle de découvrir, comme Meursault[475] ou comme Roquentin[476], la facticité de l'existence humaine et la contingence de toute action réalisée sur cette terre des hommes. Les personnages, perpétuellement en fuite, ressemblent à des animaux traqués que l'apparence de liberté fait courir ça et là dans une enceinte fortifiée. Mais personne, à commencer par eux, ne se fait d'illusion sur l'issue de leur course insensée : l'anéantissement physique, psychologique ou moral, où et quand en aura décidé celui qui les a emmurés.

Un exemple peut être fourni par les pérégrinations du héros itinérant Mayéla dans *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, dont on peut, dans le récit, retracer la multiplicité des espaces couverts.

Chacun de ses déplacements a pour origine un conflit fondamental avec son environnement sociopolitique. La solution de fuite adoptée par Mayéla est chaque fois la seule qui lui permette d'avoir la vie sauve. Après son altercation avec son directeur de thèse en France, il reçoit l'ordre de quitter le territoire. Au Zimbabwe, la bataille de Litamu, après une illusion de victoire des guérilleros, se termine par l'offensive de l'armée Sud-africaine en coalition avec les troupes de l'OTAN et des puissances occidentales : elles anéantissent les combattants de la liberté. Tous les partisans de Mayéla sont massacrés. Celui-ci échappe de justesse au bombardement d'un hélicoptère. Dans un pays de l'Afrique indépendante voisin du Zimbabwe, il a le malheur de se trouver après sa fuite à un endroit par où vient de disparaître Kapinga, un opposant au régime, très recherché. Tortures, sévices corporels et envoi à l'hôpital dans un état comateux. Sachant le danger qui pèse sur lui, le docteur Nkoua lui évite la pendaison en organisant sa fuite. Mayéla, après un périple riche en aventures et en surprises, se retrouve enfin dans son pays, en république d'Anzika. Est-ce le paradis ? Malheureusement non, car, traqué par les politiciens du milieu, il est assigné à résidence surveillée dans son village. Heureusement pour lui, le peuple, conscientisé et mobilisé par ses idées, l'appelle à la tête des affaires de l'État. Est-ce enfin le bonheur tant rêvé par l'intellectuel révolutionnaire ? Rien de moins sûr, car les erreurs tactiques cumulées favorisent la naissance de groupes opportunistes qui s'organisent et le renversent. A nouveau la prison, d'où l'on sort Mayéla pour le poteau d'exécution. Cependant, les militaires chargés de le fusiller ne déchargeront pas leurs armes sur un Mayéla attaché à un poteau, devant lequel se presse une foule excitée et hostile, mais sur un prisonnier en fuite. Jusqu'à sa mort, Mayéla ne cesse de courir. Les militaires armés ne l'abattent qu'en fuite. En effet, sorti de sa prison pour être exécuté publiquement, Mayéla n'a pas attendu d'être attaché au poteau. Il a pris le pas de course. Mais pour aller où ? Peut-être dans un au-delà apaisant…pour « danser » la révolution qu'il n'a pu faire sur

[475] Héros de *L'Etranger* d'Albert Camus.
[476] Héros de *La nausée* de Jean-Paul Sartre.

terre, selon ses propres mots, « avec les arbres …avec mes amis Meeks, Marobi, Nkoua, Kapinga, Mandela…»[477].

La dynamique de l'action enferme ainsi le héros progressivement dans un espace d'où il lui sera impossible de s'enfuir. L'espace est ainsi perçu comme une réalité existentielle que les personnages auraient voulu saisir pour se réaliser et accomplir leur destinée, mais n'y parviennent jamais. Il est marqué par les points-clés et les étapes dont la signification est évidente et permet de suivre l'évolution du personnage dans sa confrontation avec les réalités des différents milieux traversés : la France, le Zimbabwe (Litamu), les pays de l'Afrique « indépendante », Anzika…, tous révélateurs de l'espace psychologique de Mayéla. Ses différentes réactions en ces lieux trahissent ses prises de position et son caractère.

En outre l'espace dans le roman négro-africain semble beaucoup plus condamner le héros que lui fournir des occasions d'épanouissement ou de réalisation. Et pour cause : la destinée du personnage ressemble à celle d'un héros tragique, condamné dès les premières scènes. Dans les romans politiques congolais, l'espace romanesque, par sa structure cyclique, enferme les êtres et les choses dans le cercle absurde de l'improductivité.

Au niveau actantiel, la trajectoire du personnage le montre traversant des espaces qui s'amenuisent au point de s'annuler purement à la fin. L'espace du héros se referme progressivement sur lui et l'anéantit *in extremis*, soit physiquement, soit moralement. Quelques exemples expliqueront mieux cette situation, ainsi que les deux schémas ci-après qui mettent en relief une réelle impression de claustration.

a) Mayéla, dans *Un fusil dans la main, un poème...* de Dongala : Anzika – France – Zimbabwe (Litamu) – Pays indépendant d'Afrique australe – Anzika – village – présidence – prison – tribunal – exécution – Espace zéro.

b) Gatsé, dans *Sans tam-tam* de Lopes : Brazzaville – CEG de brousse – Bulgarie – CEG de brousse – Mort (cancer).

Ces deux exemples montrent que l'itinéraire du personnage s'inscrit dans un espace qui s'annule au fil du déroulement de l'intrigue au point d'exclure le héros et de l'envoyer à la mort. Il n'a plus le droit d'occuper un endroit ici-bas, sur cette « terre politique, révolutionnaire », où le champ idéologique auquel on appartient détermine le droit à la vie de l'individu ou sa condamnation à mort. L'espace se révèle donc négatif, destructeur pour le personnage qui ne trouve refuge que dans le rêve,

[477] E. Dongala, *Un fusil…,* Paris, Groupe Privat/Le Rocher, 2005, p. 396(1ère édition : Albin Michel, 1973).

l'imaginaire ou la mort. L'action du héros, par là même, est très limitée, puisqu'il a l'impression d'être étranger chez lui, indésirable et mis au ban de la société quand il n'est pas simplement emprisonné. Ses déplacements fréquents traduisent chez lui la quête de la liberté et d'un monde moins inhumain ou barbare. Mais partout les murs de l'absurde se referment sur lui. Il ne comprend rien et est saisi de vertige : il a tourné sur lui-même, il a fait le tour du cercle infernal plusieurs fois, mais n'a pas du tout progressé, ni dans son idéal de transformation sociale, ni dans sa volonté de changement du *statu quo*. Le symbolisme des lieux clos, en général, signifie la privation, l'emprisonnement, l'immobilisme et l'échec dans la vie humaine… Deux schémas peuvent visualiser ce phénomène de claustration progressive, aboutissant à l'interdiction au héros d'occuper quelque espace que ce soit et à son élimination finale.

2.3.4. Schématisation de l'espace : de la claustration à l'élimination finale du héros

Schéma n°1 : Amenuisement de l'espace du héros

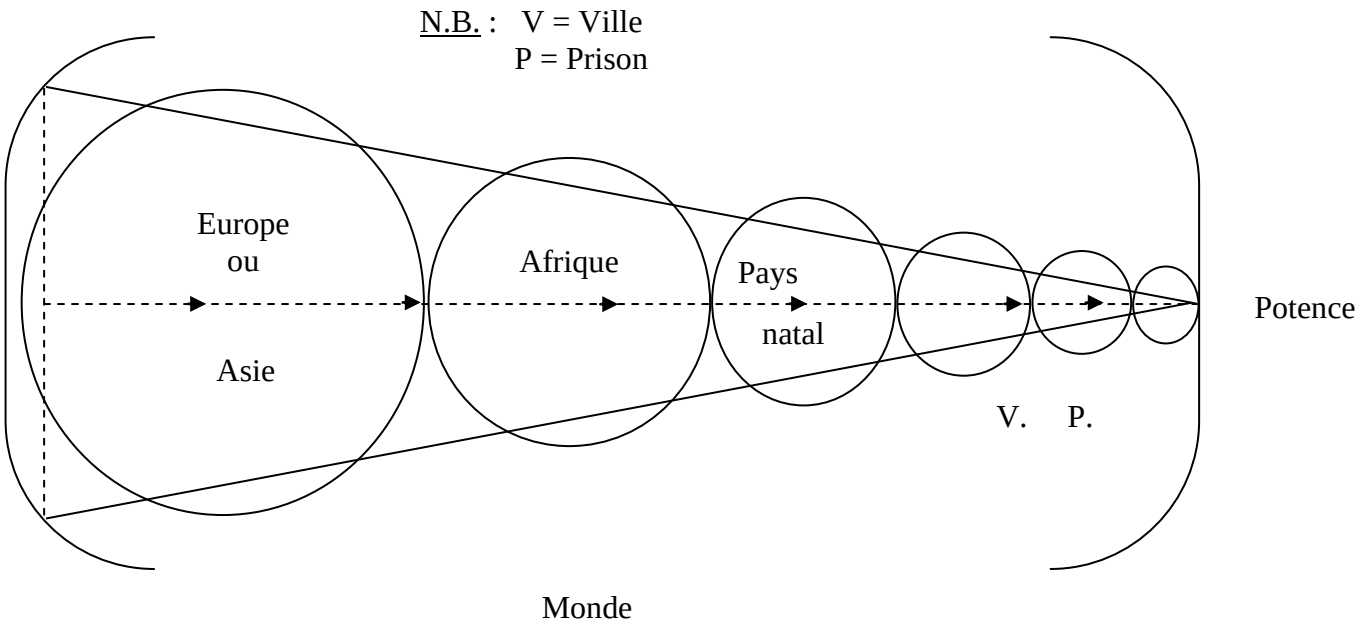
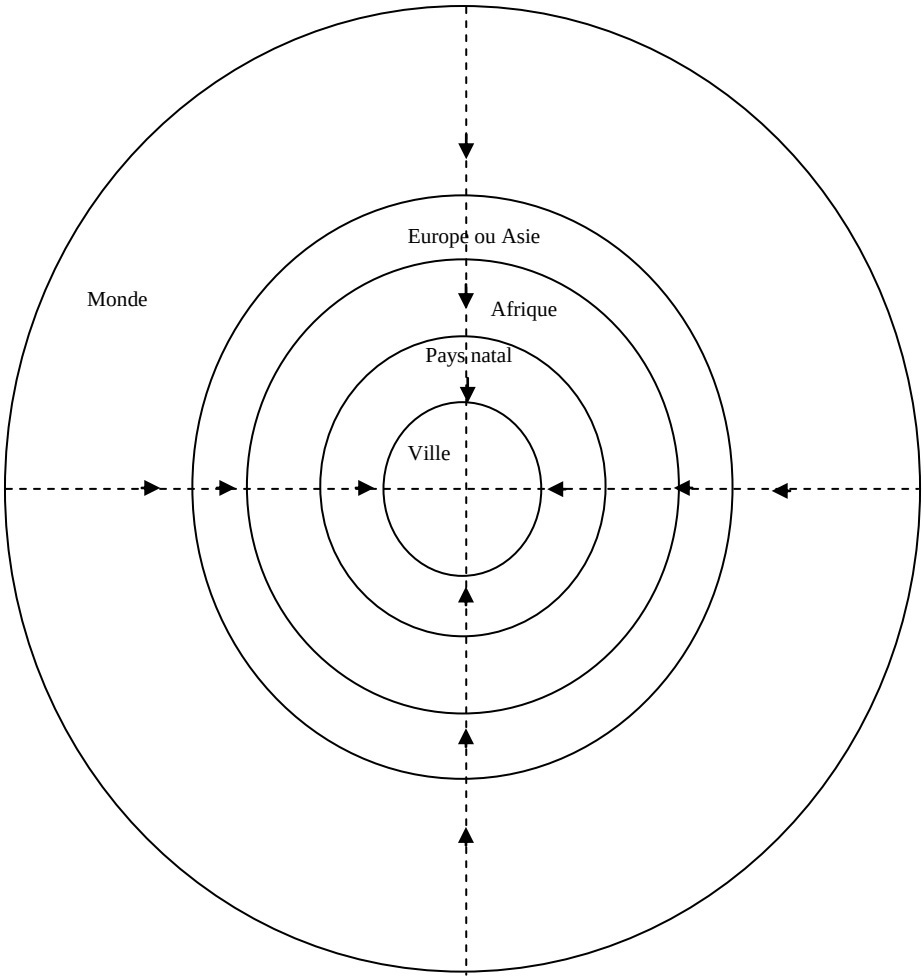


Schéma n° 2 : Renfermement de l'espace du héros sur lui-même



Les deux schémas que nous venons de tracer mettent en évidence l'itinéraire périlleux du héros révolutionnaire, pris dans la structure close du récit. Cette claustration structurelle correspond au niveau du personnage à l'immobilisme, car elle semble frapper d'inanité et de vacuité toute action positive entreprise par tout héros positif. Ainsi par exemple, le héros du roman de Dongala, Mayéla se retrouve tel au début qu'à la fin : enfermé dans une prison d'où il ne sort que pour être criblé de balles. Nous allons nous arrêter un peu plus à la structure cyclique de ce roman, pour nous demander en quoi elle inscrit le destin du héros dans un univers desséchant qui « brise les individus », pour parler comme Ernest Hemingway dans *L'adieu aux armes*.

Sur le plan structurel, l'action du roman d'Emmanuel Dongala, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, débute par la séquence finale (Mayéla condamné à mort et attendant son exécution). Le chapitre III, début du combat au Zimbabwe, ne constitue en fait que le résultat d'une

autre séquence racontée en flash-back : l'altercation entre Mayéla et son directeur de thèse en France. Cet épisode conflictuel est à l'origine de l'itinéraire révolutionnaire de Mayéla, l'élément déclencheur du processus.

Le combat au Zimbabwe se solde par un échec; le choc violent qu'il reçoit en plein cœur après le massacre de Litamu, perpétré par les Blancs racistes secouru par la coalition occidentale et l'OTAN, l'incite à quitter l'Afrique australe. Cynique, dictatorial et inhumain, ce monde cauchemardesque n'a aucun égard pour la vie humaine. Il veut respirer un air de liberté dans l'Afrique indépendante. D'où sa fuite éperdue dans la brousse pour échapper à la poursuite d'un hélicoptère.

Mais L'Afrique indépendante présente le même visage dictatorial, le même spectacle de violence. En effet, après avoir franchi la frontière du Zimbabwe, il se laisse choir au sol, exténué de fatigue. Des coups de crosse le réveillent. A nouveau il est traqué, violenté, torturé au cours de l'interrogatoire où il est obligé d'avouer un crime qu'il ignore. Jeté en prison, il est envoyé ensuite dans un hôpital sordide où les humains s'entassent comme des bêtes de somme. Il se trouve pourtant en Afrique indépendante ! Cette deuxième séquence narrative se termine avec son évasion de ce pays, aidé par le docteur Nkoua, sympathisant des opposants pourchassés par le régime.

La troisième séquence est essentiellement constituée par le voyage de Mayéla vers son pays natal, la république d'Anzika. Les traversées du fleuve alternent avec les voyages par car, sur des voies rugueuses, cahoteuses et à peine praticables. Ils offrent à Mayéla le loisir de méditer, de se faire des projets pour sa vie future de militant progressiste, le moment étant venu de mettre la main à la pâte, et d'affronter le monde des politiciens conservateurs.

La dernière séquence du roman occupe les onze derniers chapitres de l'oeuvre. Elle concerne le séjour du héros à Anzika et décrit sa carrière politique d'intellectuel révolutionnaire. Celle-ci comprend trois épisodes bien distincts : la conquête du pouvoir politique (chapitre XV à XVIII), l'exercice effectif du pouvoir (chapitre XIX, XXI, XXII) et enfin son arrestation et son exécution (XXIII à XXV).

La prise du pouvoir est précédée par une intense activité politique d'endoctrinement et de conscientisation du peuple. Celui-ci l'appelle à la tête du pays, et confirme son choix par un suffrage populaire où Mayéla est élu à 99,99 % des voix ! « Ainsi Mayéla, fils de Tezzo dia Mayéla, ancien étudiant en sciences physiques, ancien maquisard et révolutionnaire conséquent, avait enfin le pouvoir. A nous deux, Afrique! », se dit-il[478].

[478] *Un fusil…,* p.324..

Mais comment doit-il passer aux actes ? Un temps d'arrêt est nécessaire ; c'est l'objet du chapitre XVIII qui sert de transition. L'exercice effectif du pouvoir par Mayéla s'achève avec son renversement et son emprisonnement. L'épisode final du roman marque l'échec et la mort de Mayéla : jugement, condamnation à mort et exécution. La fin du roman coïncide avec le début du roman. En sorte que le chapitre I (Mayéla dans sa cellule attend son exécution) se clôt par le dénouement fatal de l'aventure politique de Mayéla : les soldats viennent le sortir de sa prison pour l'exécuter.

Une lecture attentive permet de voir que le roman est fortement structuré sur le plan psychologique, par l'omniprésence de la mort, dont le spectre, apparu au premier chapitre, se rapproche avec persistance pour se concrétiser au dernier. Les séquences narratives sont en effet toujours interrompues par un brusque retour à l'actualité présente de Mayéla : son triste sort de politicien déchu, de prisonnier politique condamné attendant dans une angoisse terrifiante sa mort et son exécution publique. Ainsi l'exécution annoncée dès le premier chapitre se fait attendre. Elle fait peser sur lui un climat lourd de menaces. Le combat au Zimbabwe (chapitres II à V) s'achève avec le brusque rappel à la réalité du chapitre VI, dans lequel, à nouveau, nous retrouvons Mayéla en prison :

> Mayéla dia Mayéla attendait, tendu. Peur ? …C'était l'époque où le pouvoir commençait à lui échapper. Il ne savait plus que faire. Il ne lui restait qu'un atout, la parole. Après tout, Patrice Lumumba lui-même n'a-t-il pas réussi à secouer toute une Afrique endormie et un monde indifférent par la parole ? Malgré son passage météorique sur la scène mondiale, n'était-ce pas grâce à ce don qu'il laissa ce sillage lumineux qui nous a tant éblouis et continue à nous éblouir encore ?[479]

La suite du récit est consacrée au séjour de Mayéla au pays de Kapinga (prison, hôpital) et à son évasion de l'hôpital (chapitres VII à XI), puis chapitres X à XII). Comme pour éviter que son lecteur ne s'éloigne du problème essentiel, E. Dongala passe, de manière très abrupte, de l'indépendance rêvée par le jeune Mayéla quand il avait seize ans (chapitre XIII) à la morose réalité, à la décrépitude quotidienne vécue. Le réveil à la réalité est marqué à la fin du chapitre XIV par un choc de la voiture qui projette Mayéla contre un régime de bananes : « Il sortit de son rêve, dit le narrateur, triste et heureux en même temps. Il regarda autour de lui, ils étaient déjà dans la République d'Anzika, son pays. »[480]

Son séjour à Anzika (chapitre XV à XIX) atteint son apothéose avec son discours au peuple, accueilli avec des bravos et des tonnerres d'applaudissements. L'union semble totale avec le peuple qui épouse son idéal et crie, dans l'allégresse, ses slogans révolutionnaires. La description de la marée

[479] *Un fusil…,* p. 111.
[480] *Un fusil…,* p. 270.

humaine qui assiste à son discours d'investiture est présentée par le narrateur, dans un élan de fusion avec son leader :

> Le poing levé, tel Lénine discourant, criant de toute la force de ses poumons :
> Lui : Un seul !
> La foule : Peuple :
> Lui : Un seul !
> La foule : Pays !
> Lui : Tout !
> La foule : Tout pour le peuple, rien que le peuple ! (Bravos)
> Il sourit, satisfait. Le peuple avait bien assimilé les slogans qui devaient symboliser la nouvelle république, rebaptisée République populaire et démocratique.
> Lui : Camarades, il fit une pause... « Camarades », répéta-t-il.
> Mais rien qu'au mot « camarades » la foule éclata en un applaudissement fou. Il leva les deux bras en V, tel de Gaulle[481].

Ce discours a d'ailleurs été reproduit au chapitre premier, le condamné à mort revoyant dans l'imagination ses heures de gloire passées, quand, dans des harangues révolutionnaires, il subjuguait les foules acquises à son idéologie du changement radical et vibrait à l'unisson avec elles (pp. 17 à 19)

Toute la suite jusqu'au chapitre XX, l'apothéose de Mayéla, est entrecoupée par le rappel de sa condition de politique, au sens restreint de « prisonnier politique », attendant son exécution. La présence tyrannique de cet instant fatal s'impose à son esprit torturé par l'angoisse et tendu à l'extrême du fait que le garde ne trouve pas vite la clé de sa cellule. Mayéla dans sa prison se félicite de ne s'être pas rabaissé et d'avoir fait montre d'un grand courage : « Mayéla dans sa cellule écoutait attentivement les clés cogner les unes contre les autres, puis il vit le garde en enfoncer une autre dans la serrure. Cette fois-ci, se dit-il, c'est fini. Au moins je ne me serai pas humilié, j'ai refusé tout compromis. »[482]

Après ce retour à la prison de Mayéla, le récit continue. Mais il a changé de tonalité. A l'enthousiasme succèdent le malaise et les agitations sociales. Nous comprenons seulement alors que la dernière séquence narrative a trait à la décadence et à la mort de Mayéla (chapitres XXI à XXV). Tant il est vrai qu'un bon révolutionnaire n'est pas toujours un bon politicien. Les chapitres XXIV et XXV, très pathétiques, mettent Mayéla face à lui-même. Le pasteur Bidié est là pour lui rappeler crûment ses erreurs tactiques, dans « votre terre politique, révolutionnaire » où « il n'y a pas de seconde chance. On perd ou on gagne. Vous avez perdu, ne vous le dissimulez pas. »[483] Mayéla dans une autre analyse fait son examen de conscience et réfléchit sur les raisons profondes de son échec. Mais il ne saurait, en ce moment capital où il réalise que la vie ne vaut plus la peine d'être vécue, ni embrasser la foi

[481] *Un fusil....*, p. 334.
[482] *Ibid.*, p.337.
[483] *Ibid*., p.384.

chrétienne, ni se renier en signant un recours en grâce qui consacrerait ipso facto la trahison de son idéal révolutionnaire. La boucle est donc bouclée, et la mort de Mayéla, suprême consécration de l'échec, met fin à l'histoire mouvementée de sa vie.

Ainsi, Mayéla dia Mayéla dans *Un fusil…* de Dongala, après cinq années de présidence à la tête de la république socialiste et Populaire d'Anzika, est renversé par Mouyabi et envoyé au poteau d'exécution. Auparavant, celui-ci aura pris le soin de ternir l'image de Mayéla en le couvrant de tous les attributs négatifs à travers les média :

> L'ère du tribalisme, du népotisme, de la gabegie est terminée, annoncent-il à la radio. Nous allons remplacer le gouvernement inepte du vendu Mayéla par un gouvernement authentiquement progressiste et révolutionnaire… Nous allons juger le tyran Mayéla devant une cour révolutionnaire, devant le peuple (...) Et il paiera toutes les exactions, les meurtres, les irrégularités commis par son régime[484].

Les journaux ne sont pas de reste. Mayéla y est présenté comme un traître de la révolution, et Mouyabi comme le nouveau Messie. Le qualificatif de "monstre" attribué à Mayéla indique clairement qu'il doit être anéanti, lui qui s'est fait bourreau du peuple. Une page de journal annonce en commentant une photo de Mayéla avec, en surimpression, une croix gammée (symbole d'Hitler) :"Portrait d'un criminel : l'Ange exterminateur du Peuple : Mayéla." 368

Le peuple, conditionné, se rend donc à l'exécution de Mayéla, surexcité et très content de voir abattre son "bourreau". Le même spectacle se retrouve à la fin du roman de Ibrahima Signate, *Une aube si fragile*, qui se termine par le jugement de Kotoko le condamnant à mort et annonçant son exécution prochaine. Si le peuple applaudit à cette scène dans le roman de Dongala, il se montre réservé, voire hostile dans celui de Signate, sa sympathie allant pour les condamnés à mort. L'exclamation indignée du gros homme joufflu à la dernière page dur roman l'atteste : « Quel pays, mon Dieu quel pays, ces enfants, m'a-t-on dit, appartiennent à de bonnes familles. Ils ont fait de bonnes études et au lieu de leur confier des responsabilités en rapport avec leurs capacités, on voudrait leur couper la tête c'est normal çà, l'homme ? »[485]

Mais ce peuple est exclu des décisions politiques et ne peut qu'assister, impuissant, aux scènes horribles dont sont victimes les vaillants fils du pays.

---

[484] *Un fusil...*, p.367. Allusion aux "tribunaux révolutionnaires" de la République Populaire du Congo avec leurs procès publics.
[485] Ibrahima Signate, *Une aube si fragile*, Dakar-Abidjan, Les NÉA, 1977, p. 189.

En résumé, du point de vue structurel, les héros des romans congolais que nous avons analysés forment un des pôles du conflit fondamental déterminé par l'espace littéraire (l'autre pôle étant ceux contre qui ils ont à se battre). Ce conflit doit être résolu dans le temps figuratif du roman, par une suite de réductions réelles ou fictives. Et comme les personnages principaux sont des êtres faibles, politiquement surtout, ils seront souvent offerts en immolation à la jouissance sadique et cynique de leurs adversaires. Les personnages aux idées progressistes, ou simplement les patriotes, ne pourront réduire le conflit que magiquement, c'est-à-dire dans l'imaginaire et l'installation dans l'onirique. La version allemande du roman de Dongala, comme le rappelle en note Koffi Anyinefa, rend la condensation du récit autour de l'instant capital et fatidique, l'exécution de Mayéla : « Der Morgen vor der Hinrichtung (1976), le titre de la traduction allemande du roman, rend très bien l'imminence de l'exécution. Sa traduction en français donnerait « Le matin de l'exécution».[486]

La mort du héros soulève cependant beaucoup plus de problèmes qu'elle n'en résout, car les interrogations inquiètes de Mayéla sur la matérialisation de l'idéal révolutionnaire par un intellectuel de gauche demeurent jusqu'à la fin sans réponse : « Tout va changer »[487] pour le mieux en république d'Anzika. Mais au lieu de rêver seulement au changement, comment rendre effectives l'indépendance et la révolution à Anzika ? Les multiples questions traduisent l'importance du passage à la pratique chez Mayéla, ce à quoi il semble avoir buté :

> La cité révolutionnaire doit être de ce monde, sinon à quoi aurait servi toute notre vie, toutes ces vies sur terre ? Tous ces esprits brillants, tous combattants de la liberté et du bonheur sur terre depuis le commencement, en passant par Saint-Just, Fanon et Hamilcar Cabral ? A quoi auraient servi toutes ces têtes tombées, ces vies sacrifiées, ces guerres perdues ou gagnées au nom de la liberté ? Non tout cela doit aboutir sinon tout serait chimère, toute révolution ne serait qu'un perpétuel départ et ne servirait à rien. Or moi je voudrais que tout cela aboutisse à quelque chose : je réaliserai avec le peuple, cette république fraternelle…[488]

Et précisément, il ne l'a pas réalisée et se voit obligé de céder le pouvoir à un autre qui est loin de nourrir les mêmes idéaux et ambitions politiques que lui. Sa cuisante défaite, outre qu'elle l'anéantit moralement et lui enlève tout goût de vivre, referme le roman dans un cycle de mort, dans un pessimisme très profond en ce qui concerne le devenir des révolutions africaines. Celles-ci sécrètent les mêmes injustices, le même arbitraire et débouchent sur le même échec que partout ailleurs, là où se pratiquent d'autres idéologies. La seule volonté est insuffisante pour changer le cours des choses, car des paramètres imprévus peuvent à tout moment venir fausser le jeu politique. À Litamu, Mayéla et ses

---

[486] Koffi Anyinefa, *Littérature et politique en Afrique noire. Socialisme et Dictature comme thèmes du roman congolais d'expression française*, Bayreuth, African Studies, n°19/20, 1990, p.72, note 4.
[487] *Un fusil…,* pp. 265 et 330,
[488] *Ibid*., p. 330-331.

camarades de lutte combattant l'apartheid n'avaient pas prévu la coalition des forces de l'OTAN, de même que Mayéla en engageant sa révolution n'avait pas prévu le boycott commercial de son pays et les difficultés économiques consécutives, cause de son impopularité et de son esseulement.

Le dénouement tragique a été orienté définitivement vers le schéma dysphorique par Mayéla, dès lors qu'il a pris l'option irréversible de ne pas signer son recours en grâce. Le président déchu, accablé par son échec politique, s'est adressé avant le moment fatal en ces termes à Moise Adilène, commissaire du gouvernement qui l'implorait de revenir sur sa décision : « Vous ne comprenez pas que j'ai fini ma vie ? La vie n'a de sens pour un révolutionnaire que quand on a des choses à faire devant soi, des projets. Or, moi tout se trouve désormais derrière. Que ferai-je alors, pourquoi vivrai-je ? »[489]

Le dégoût total de la vie, le *taedium vitae* fait de Mayéla un héros absurde, pris dans un traquenard d'où l'évasion est impossible. La structure cyclique du roman traduit cet absurde et nous donne l'impression de vivre dans le monde sartrien de *Huis clos,* où « l'enfer c'est les autres ». Toute action dès lors semble vouée à l'échec. Si nous admirons le courage et la témérité du héros Mayéla, nous ne pouvons pas ne pas le comparer au Sisyphe d'Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe,* toujours vaincu par l'adversité. Il ne roulera jamais son rocher jusqu'au sommet de la montagne. De même Mayéla ne concrétisera jamais dans la réalité sa « cité révolutionnaire, fraternelle », bien qu'il ait cru en avoir une vision claire, et s'être convenablement aguerri pour mener jusqu'à son terme la révolution anzikaise. Il nous est permis de dire après Ayi Kwei Armah : « *The Beautiful Ones are not yet born* », titre du roman ainsi traduit pour l'édition française: *L'âge d'or est pour demain* (Présence Africaine)

Mayéla est cependant convaincu qu'il a fait ce qu'il pouvait, en posant une action susceptible d'inspirer ses autres concitoyens. La conviction de Mayéla d'être la graine de maïs et de mil, mieux dans son pouvoir renaissance du peuple, se situe dans l'imaginaire. Son soliloque n'améliore ni lui, ni le peuple, mais le cloisonne un peu plus dans sa solitude. Le lyrisme du dernier passage du livre, qui coïncide avec la dernière minute de Mayéla, indique qu'il est délivré de ce monde étouffant et obnubilant. Faute d'avoir trempé dans la réalité concrète, d'avoir agi comme un levain qui soulève la pâte, Mayéla en est réduit à proclamer sa libération individuelle mais imaginaire et fictive : « ...je cours, je cours, j'adore la vitesse... je suis seul, seul comme un coureur de fond qui a lâché ses

[489] *Ibid*., p. 389.

compagnons de route »[490]. S'est-il vraiment détaché du monde terrestre dans son illusion d'échapper à ses bourreaux ? Sinon on ne comprend pas qu'il puisse affirmer, démuni, sans armes, et déjà transpercé de balles : «... vous ne m'aurez pas, putschistes !... Tirer dans le dos, quelle bande de lâches !»[491]

Il navigue déjà dans le délire qui exclut tout contact avec le réel. Son envolée lyrique et l'impression de légèreté qu'il ressent le poussent à vouloir s'élever très haut, loin de ce monde faux et nauséabond :

> …la route est ouverte s'étalant jusqu'à l'infini… j'ai toujours voulu atteindre l'infini, il m'a toujours fasciné. Je vais donc aller au sommet de cette colline, accompagné des trompettes d'Armstrong du saxophone de Bird et de Coltrane, des tam-tams bakongos et yakomas. Je danserai la révolution avec les arbres…avec mes amis Meeks, Marobi, Nkoua, Kapinga, Mandela, les ar... ah, mes poumons éclatent... [492]

Ce goût de l'infini et de l'absolu ressemble à l'attrait de Baudelaire pour le néant et pour les sphères éthérées du monde merveilleux de la poésie. L'auteur des *Fleurs du mal*, (poème « Élévation »), outré par les laideurs d'ici-bas, aspirait aussi à la béatitude et à la sérénité paradisiaques quand il écrivait : « Envole –toi bien loin de ces miasmes morbides ». Et c'est là que nous réalisons l'ineptie de la démarche de Mayéla qui veut combler les déficiences de sa vie de politicien raté par le recours à un exutoire, à un échappatoire: l'exaltation de la conscience de soi et la fuite dans l'imaginaire. On pourrait parler dans son cas de plénitude existentielle réalisée par une mort bienfaisante qui met fin à son drame vécu. On pourrait même dire qu'il a mué son existence en essence et assumé pleinement son destin courageusement. Mais il reste à se demander quelle est la portée réelle d'une libération personnelle, d'une rédemption individuelle pour un héros révolutionnaire qui ne vit que par et pour le peuple qu'il a vocation non seulement de servir jusqu'au don total de soi –comme il l'a fait-, mais aussi de conduire à bon port. Le divorce est total entre Mayéla et le peuple. Celui-ci, non seulement ne lève pas le petit doigt pour protester contre sa mise à mort, mais se montre très hostile à son égard et heureux d'assister à son exécution.

Une question grave mérite d'être posée. Le même peuple auquel il croyait tant et aimait avec passion ne l'a pas accepté. Il l'a volé. Il l'a hué et il a applaudi à sa condamnation à mort. Le peuple qui l'acclamait et l'ovationnait prend plaisir à voir qu'on va l'exécuter, à la fin du roman : « La foule hurle, et des tas de doigts se pointent vers moi. Ah, j'adore les foules !...»[493].

---

[490] *Un fusil...*, p.395 (Le soulignement est de nous)
[491] *Ibid*., p. 395.
[492] *Ibid*., p. 396.
[493] *Un fusil…, p.395.*

La manifestation hostile de la foule ainsi que sa complicité traduisent-elles l'inutilité de l'engagement politique dans les pays africains, l'amertume et la déception qu'on en tire ? Quoi qu'il en soit, il n'est pas interdit à l'intellectuel de sonder « le peuple », ce monde paradoxal et ambigu, et de chercher à voir clair dans cette couche sociale pour laquelle dirigeants en place et opposants entendent travailler : «…Ah, savoir, connaître !... '' Ô mon corps, fais de moi un homme qui toujours interroge!'' »[494] Nous connaissions Mayéla orateur, et être romantique, sensible au mystère de la nature, du fleuve et de la nuit, des étoiles et du cosmos. Il nous dévoile ici la dimension philosophique de son être, toujours en éveil et insatisfait des apparences trompeuses. Lui-même se remet radicalement en cause après son échec, et dans une lucidité sans complaisance, se regarde, se critique et projette le Mayéla politicien devant le Mayéla (prisonnier) politique. Il est pour lui-même un juge impitoyable et, tel un héros sartrien, sait l'homme sans recours ni secours, seul face à lui-même.

L'*explicit* du roman semble un constat d'échec pour cette initiation au combat révolutionnaire soutenu par la noble ambition de chercher le bien du peuple, dont les intentions sont souvent sibyllines : « Ainsi, aurions-nous marché, et marcherons-nous encore pour rien sur la face de cette terre ? »[495]

Disons plutôt que l'énoncé clausulaire du récit est une interrogation sur la praxis révolutionnaire même. Vaut-elle vraiment la peine tant que le peuple baigne encore dans cette somnolence et dans cette inconscience politique, et tant que la superstructure idéologique, au niveau national et international, ne permet pas la vraie libération de l'espace africain ?

Il faudrait peut-être chercher l'échec des indépendances et de la révolution africaines dans la parade impérialiste qui a feint la tolérance des contestations africaines, et a même fait semblant de les accompagner dans le subtil jeu de la décolonisation. Dans le même temps, les puissances impérialistes, dont le colonialisme moribond, ont affiné leur stratégie à long terme. La prose romanesque congolaise, réaliste dans sa perspective et critique dans son approche de la décolonisation, ne s'est sûrement pas trop éloignée de la vérité historique, occultée par un discours soporifique, à la fois par les anciens maîtres et les nouveaux promus. Le recours à un au-delà de la fiction s'impose pour comprendre pourquoi Dongala, Henri Lopes, Sylvain Bemba, Tchicaya U Tam'Si ou Jean Pierre Makouta-Mboukou font fusiller leurs héros révolutionnaires, ou les font mourir dans des conditions effroyables. René Lemarchand, dans un article éclairant sur la décolonisation, en situe le contexte et certains contours dans les anciennes possessions françaises d'Afrique. Pour lui, la décolonisation porte en elle le germe d'une double crise :

---

[494] *Ibidem*, p.396.
[495] *Ibidem.*

> ...crise de dépossession engendrée par le surgissement des nationalismes, eux-mêmes porteurs de nouvelles revendications sociales et culturelles et animées d'espérances souvent utopiques, mais aussi crise proprement politique née des choix opérés par les colonisateurs à la veille ou au lendemain des indépendances. Dans la majorité des États francophones, auxquels il faut ajouter le cas de l'Angola, les options offertes aux pouvoirs métropolitains se sont soldées par des marchandages politiques(le terme américain *deals* convient encore mieux pour décrire ces opérations)qui ont directement affecté la redistribution des cartes ainsi que les règles du jeu. Exception faite des territoires où le mouvement nationaliste était trop fortement structuré pour se prêter aux visées de la métropole ou du colonat – comme en Guinée, au Ghana ou en Tanzanie – on peut dire qu'en règle générale les États africains sont nés de la rencontre de deux choix : celui de la métropole fondée sur la recherche de partenaires « sûrs », partageant leurs options idéologiques et stratégiques, et celui des héritiers présomptifs, ces derniers ayant pour souci majeur de sceller et d'entretenir avec l'État métropolitain des alliances politiques, économiques et militaires destinés à affermir leur position par rapport à leurs rivaux[...]. Sans entrer dans les détails, nous savons désormais que dans chacun de ces États le processus de décolonisation s'est opéré au bénéfice de groupes ethniques et régionaux distincts (les Djerma au Niger, les Sara au Tchad, les Hutu au Rwanda, les Mbundu en Angola) et au détriment de communautés également bien définies, et ceci avec la collaboration active des autorités coloniales et métropolitaines[496].

L'indépendance des pays africains s'est réalisée contre les nationalistes qui incarnaient les désirs de libération réelle des peuples africains. L'indépendance qui a suivi, et pour le cas du Congo la « révolution » avec ses variantes de dénominations marxisantes, devait, pour l'ancienne puissance coloniale, s'arrêter à l'apparat. Ceux qui allaient au-delà d'une limite restrictive fixée unilatéralement étaient automatiquement exclus du jeu politique et remplacés par les autres qui étaient forcés d'accepter le jeu de l'imposture contre leur peuple. Cet aspect semble très important, et mérite qu'on s'y arrête, pour comprendre les comportements anti nationaux ou « anté-peuple » des dirigeants africains en exercice juste avant et après l'indépendance.

Dans la réalité historique, les pays « élus» par la métropole et mis « sous sa protection » avaient en fait le statut d'État client ou de marionnette, sans autonomie et sans emprise sur ce qui constitue l'essentiel de la souveraineté pour une nation. Noël Ballif, historienne spécialiste du Congo Brazzaville, écrit à ce propos que la France a maintenu ses avantages sur les secteurs les plus importants de la vie économique : « La France a gardé pour elle seule un des attributs essentiels de la souveraineté : la faculté de battre monnaie. », ainsi que le monopole de l'achat des matières premières sans fluctuation afin « de favoriser les sociétés commerciales françaises et les investissements français à l'exclusion des autres. »

Elle note en outre un point fondamental qui orientera notre interprétation de certains agissements paradoxaux des dirigeants africains. En effet, la politique gaullienne élaborée par le président français avec le secrétaire général de la Communauté (1958-1960), sera poursuivie après l'indépendance et bien au-delà. Elle est fondée sur la répression des nationalistes progressistes africains, la sauvegarde des intérêts français au détriment des nationaux. Au sommet de l'État elle est

[496] René Lemarchand, « Quelles indépendances? », *Pouvoirs*, n° 25, 1985, numéro spécial « Les pouvoirs africains», p.131-147, p.136 ici (C'est nous qui soulignons).

matérialisée par la « protection sans faille de Paris» des dirigeants imposés aux peuples africains. L'historienne française cite à l'appui de sa thèse un passage de l'essai de Pierre Péan à propos de cet homme si redouté des milieux progressistes du monde noir : « Un pays entrant dans la catégorie foccartienne « à protéger» cesse d'être –ou n'a aucune chance de devenir -une démocratie, puisque cette classification conduit à y interdire *de facto* toute opposition, donc toute chance d'évolution... »[497]

Si on s'en tient à l'aspect coercitif des mécanismes de surveillances mis en place par la puissance métropolitaine, on peut avancer que les dirigeants africains étaient devenus les bourreaux de leur propre peuple contre leur volonté, et que la succession au pouvoir colonial aurait peut-être été négociée à ce vil prix ! Auquel cas les Occidentaux auraient simplement transformé les pays africains en vastes laboratoires où seraient expérimenté certains modes de gouvernement qu'ils ne pourraient accepter chez eux. Le sort réservé à tous ceux qui osaient s'écarter de la voie tracée par les puissances impérialistes, à savoir l'assassinat, la perte de pouvoir et l'exil des récalcitrants, sonnait chaque fois comme un avertissement et un rappel à l'ordre. Ensuite, de leur côté, pour maintenir le système néocolonial africain soigneusement mis en place, les « nouveaux rois nègres » avaient besoin d'asseoir, à défaut de légitimité, au moins leur autorité. Ils ont usé des mêmes méthodes qu'à l'époque coloniale : la violence physique, le viol des consciences, les brimades et la falsification de l'Histoire. Ils ont tenu à se passer pour les « pères » d'une indépendance qu'ils ont paradoxalement refusée et combattue, et dont les vrais artisans et patriotes ont été éliminés systématiquement ou réduits au silence. La collaboration des « héritiers présomptifs», pour employer les termes de René Lemarchand cité supra, a fonctionné à merveille avec la puissance métropolitaine lors de la période de transition, et pour cause : toutes les deux parties visaient le même objectif, l'exploitation sans vergogne du peuple africain. Manœuvre qui, à en croire les romanciers congolais, se poursuit avec frénésie depuis lors, et pour laquelle la France, en contrepartie, a apporté aux divers gouvernements des États africains toute l'aide financière, économique et même militaire, dont ils avaient besoin.

La conclusion du chapitre 6 de l'essai de Noël Ballif, intitulé « L'indépendance», est très éclairante sur l'orientation obligée des régimes postcoloniaux à l'allégeance métropolitaine, condition de leur existence :

> Ainsi, depuis 1960, date de la décolonisation officielle, la classe gouvernante de la République française, qu'elle soit de droite ou de gauche, a apporté aux divers gouvernements des États africains l'aide financière, économique et commerciale dont ils pouvaient avoir besoin, en échange de leur docilité comme de leur participation à un système organisé et décidé à Paris. En retour, ces gouvernements étaient assurés de recevoir le soutien du franc CFA et, lorsque cela semblait nécessaire, le secours de nos parachutistes : ils se devaient de protéger nos

[497]Pierre Péan, *L'Homme de l'Ombre, Jacques Foccart*, Fayard, 1990, cité par Noël Ballif, *Le Congo*, Éditions Karthala, 1993, p.309, « Chapitre 6 :L'indépendance ».

> ressortissants, cette action demeurant toujours le meilleur prétexte pour intervenir. Cette « coopération » militaire, la République du Congo ne l'a pas demandée, sauf sous le régime Youlou qui, d'ailleurs, ne l'a pas obtenue. Par la suite, les responsables congolais n'ont pas voulu en disposer, ce qui ne les a pas empêchés de faire appel à la contribution financière ou économique de la France[498].

Les écrivains congolais ont vécu avec amertume cette ère de privations des libertés sous différents régimes dictatoriaux, mais n'ont pas encensé les dirigeants dans les univers fictifs de leurs romans, comme nous l'avons vu plus haut. La mise en scène des héros combatifs et opposés à l'idéologie officielle a été généralement la règle. Mais leur destin a varié selon la vision du monde et la sensibilité de chaque romancier. Au bout du rugueux parcours des héros, l'échec a souvent mis fin à leur audace. Au temps du « mono», il ne fallait pas surtout faire entendre un autre son de cloche ! Guy Menga, dans l'interview déjà signalée, dit du climat d'intolérance politique qui faisait de l'opposant l'ennemi à abattre : « Nous sommes dans la période où c'est le parti unique qui est roi, que ce soit du côté de l'ex-Zaïre, ou que ce soit au Congo Brazzaville. On ne tolérait pas l'opposition. On ne pouvait pas parler d'opposition. Ceux qui s'y adonnent en ce temps, comme mon héros à moi, sont des téméraires, et du coup on leur fait la guerre.»

Ainsi, les révolutions semblent évoluer dans la clandestinité, ses acteurs étant refoulés dans la marginalité, dans la brousse ou le maquis. Elles sont suivies de répressions d'une rare brutalité dans la population ciblée par les forces comme étant des sympathisants de ces « ennemis du peuple et de la nation ». Dans *Kotawali*, le village de Pimbi est incendié en guise de répressailles pour le soutien que ses populations ont apporté à Kotawali et à ses combattants du maquis, et aussi pour servir d'avertissement aux autres villages qui seraient tentés par la même aventure. Dans *L'anté-peuple*, les fous sont conduits au stade pour être fusillés, puisque l'assassin du Premier, en pleine célébration eucharistique à la cathédrale, était un « fou ». Le lecteur sait qu'en fait il s'agissait de Dadou, déguisé en fou pour se rapprocher de l'importante personnalité et l'exécuter. Les catholiques connaissent à leur tour des temps difficiles, car c'est dans leur église que le Premier a été exécuté à bout portant.

Les révolutionnaires qui ont réussi à se hisser au sommet de l'État finissent au poteau d'exécution après de vrais coups d'État, organisées soit de l'intérieur, soit de l'extérieur avec des appuis intérieurs. Mayéla, le révolutionnaire modèle de *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, échoue dans la réalisation d'une république révolutionnaire et fraternelle à Anzika. Plus théoricien que fin politique et moins tacticien dans la gestion des affaires étatiques, il se verra

[498] Noël Ballif, *op. cit.*, p.108(C'est nous qui soulignons).

renverser par l'opportuniste Marius Mouyabi à la tête d'une faction de l'armée en rébellion, et fusillé au nom de la révolution ! Quant à Fabrice M'PFum de *Léopolis* de Sylvain Bemba, de retour d'une visite au pays de l'Oncle Sam, il descend de son avion dans la capitale du Wallabia : il y est accueilli par « un groupe de militaires blancs, mais aucune présence des Forces armées du Wallabia (...). Au lieu de lui rendre les honneurs, les militaires se refermèrent sur lui »[499]. C'est l'épilogue de l'opération *Vomito Negro*, nom de code de ce coup d'État organisé par des mercenaires .américains pour renverser «l'homme de Léopolis». Après l'avoir capturé, ils le livreront à ses frères ennemis pour être torturé et exécuté.

En sorte que nous pouvons nous demander si l'action menée par ces héros téméraires n'est pas beaucoup plus psychologique ou mentale. Car par leurs prises de position tranchées, ils apprennent à être loyaux à certains principes tels le courage, l'abnégation, le respect de la vie, le sacrifice et, au besoin, le don de soi quand la cause supérieure de l'intérêt général est en jeu. L'action des guérilleros de *Kotawali* ou celle orchestrée dans *L'anté-peuple* sous le déguisement de la folie nous apprend aussi que l'attaque frontale est inefficace dans la guérilla et que tous les moyens camouflés, même la folie, peuvent être utilisés.

2.4. Les formes masquées de la lutte contre l'indépendance de façade

Dans les romans, la lutte en vue du bien-être est menée dans des organisations généralement clandestines, camouflées et contournées pour échapper à la tyrannie des pouvoirs féroces et dictatoriaux en place. Dans *L'anté-peuple* de Sony Labou Tansi, les personnages empruntent différents masques pour contourner la police politique. Tous gardent une constance: la recherche de la dignité, de la liberté et de la justice dans un monde où toutes les valeurs sont foulées aux pieds et piétinées.

Il nous semblait nécessaire de rendre le contexte de production des « romans politiques » congolais, avant de procéder à leur lecture. Nous avons vu, au début de l'étude thématique, la dépréciation que la politique avait dans les univers fictionnels inventés par les romanciers. Nous allons à présent observer les manifestations de la politique dans ce qu'elle a de plus visible : l'exercice du pouvoir, autour duquel s'organisent les romans à tonalité politique.

[499] Sylvain Bemba, *Léopolis*, Paris, Hatier, 1984, p.84.

Chapitre 3 : La représentation de l'indignité de l'exercice du pouvoir postcolonial

Dans la préface au roman de Mudimbe *Le bel immonde*, Jacques Howlett écrit à propos des romans africains les plus marquants jusqu'à la première décennie de 1970 : « La question du pouvoir tend à y occuper le devant de la scène »[500]. Cette orientation, au Congo Brazzaville en particulier, s'est renforcée par la suite, et a pris une place envahissante dans les fictions narratives des années 1980 et 1990. C'est dans le même sillage que Romuald Fonkoua, parlant des romans africains des deux décennies 1980 -1990, écrit: « Le pouvoir ou la situation politique reste le lieu le plus fréquent de cette écriture.» Il précise par ailleurs que dans ces œuvres narratives, les romanciers, sans complaisance, dressent «... le réquisitoire des partis uniques (tous iniques) ».[501] De même, Xavier Garnier formule au sujet de Mongo Béti un jugement que nous pouvons étendre aux romanciers congolais abordant la thématique politique dans leurs fictions: « L'objectif est de débusquer, avec la plus grande lucidité, tous les mécanismes oppressifs à l'œuvre sur le continent africain. Le roman est, avant tout, le lieu de la critique du pouvoir en tant que tel » [502]À la première décennie du troisième millénaire, la tendance s'est poursuivie, avec un accent plus marqué sur l'atomisation d'un pouvoir éclaté du fait des guerres civiles ou ethniques répétées des années 1990 et 2000.

Le concept de « pouvoir » doit être éclairé pour la suite de l'argumentation. Le *Dictionnaire de science politique* [503] explique ainsi ce terme : « C'est un droit détenu, légitimement ou illégitimement, par un individu ou un groupe d'individus, d'édicter des règles et de contraindre une population à les respecter en utilisant, si nécessaire, la force. »

Il ajoute tout de suite après, se référant à Max Weber en ce qui concerne le problème de la violence régalienne, de la « contrainte physique » détenue par la sphère gouvernante : « Pour

[500] Jacques Howlett, préface dans V.Y. Mudimbe, *Le bel immonde*, Présence Africaine, 1976, p.7.
[501] Romuald Fonkoua, « Dix ans de littérature africaine : pouvoir, société et écriture», in *Notre Librairie*, n° 103, octobre-décembre 1990, numéro spécial « Dix ans de littérature 1980-1990 », p. 70-78.
[502] Xavier Garnier, *Littératures francophones. 1. Le roman*, Paris, Hatier-AUPELF-UREF, oct. 1997, p.264. La partie consacrée au roman est coordonnée, présentée et introduite par Charles Bonn et Xavier Garnier.
[503] Mokhtar Lakehal, *Dictionnaire de science politique*, Paris, L'Harmattan, 2005, pp. 304-305.

contribuer à la légitimation du pouvoir, les régimes démocratiques ont séparé trois pouvoirs : le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire, le pouvoir exécutif, et donné à l'État, seul, le monopole de la violence (M. Weber). »[504] Max Weber caractérise en effet l'État comme « ...une entreprise politique de caractère institutionnel lorsque et tant que sa direction administrative revendique avec succès, dans l'application des règlements, le monopole de la contrainte physique. »[505].

Le pouvoir en question dans ce chapitre est celui, courant, de ceux qui commandent un pays donné, à savoir le pouvoir politique, celui de gouverner les citoyens, regroupés dans une entité géographique précise, l'État, perçu comme appareil de gouvernement et de contrôle.

La lecture des romans laisse percevoir une nette impression de négativité et de dépréciation de la politique et du personnel politique dans les fictions inventées. Ce regard dépréciatif se dégage des attitudes des personnages qui s'approchent de la sphère politique. Ils se trouvent du coup happés par les dysfonctionnements des pouvoirs politiques malades. Des « guides » y exercent un pouvoir totalitaire dans la terreur et l'instauration permanente d'un climat d'insécurité propice à leurs actions illégales et illégitimes.

Dans les romans de notre corpus ou ceux traitant de politique en général, il n'est question que de mort embusquée soit dans le personnel politique exerçant quelque parcelle de pouvoir, soit dans les idéologies politiques, qu'elles soient de gauche ou de droite. Même les grands concepts ayant pourtant mobilisé en leurs temps le peuple et ses dirigeants, à savoir la lutte pour la liberté et la justice, la décolonisation, l'indépendance, la révolution et la démocratie, sont vilipendés pour l'instrumentalisation à laquelle ils ont assujetti une masse populaire infantilisée et encline à la crédulité. Les univers romanesques inventés par les romanciers où se déroulent les récits, développent au fil des pages l'insécurité, un climat étouffant et morbide rythmé par la frayeur de l'imminence d'une mort aux multiples visages. La vie n'y tient qu'à un fil ténu, et peut être ôtée aux personnages à tout moment, surtout s'ils ont le malheur de faire la politique honnie par le pouvoir, au sens très spécifique du général Wonda dans *La Source de joies*[506] de Biyaoula. Pour ce haut gradé de l'armée, faire ce genre de politique, c'est militer dans l'opposition, entonner un chant discordant par rapport à celui des « Têtes » et des « Corps » du pays,[507]ou tout simplement discuter des affaires de la nation. Dans le roman de Biyaoula,trois personnages, Laurent, Basile et Serge sont à la recherche de leur ami

[504] *Ibidem*, p.305.
[505] Max Weber, *Économie et société*, Paris, Plon, tome 1, 1971, p.232.
[506] Daniel Biyaoula, *La Source de joies*, Paris, Présence Africaine, 2003, pp.162-182.
[507] Métaphores employées par Biyaoula dans *La Source de joies* pour désigner les politiciens, peut-être parce qu'ils monopolisent la parole et s'accaparent toutes les richesses de la nation.

d'enfance, Constant, disparu au bord du fleuve après un putsch avorté très durement réprimé. Seul Raphaël, gendre du général Wonda, peut aider les autres à le retrouver en s'en enquérant auprès du galonné. « Mais t'es sûr qu'il ne fait pas de politique, hein ?», s'avise son beau-père avant de lui rendre le service demandé. Et l'air menaçant : « Mais faut faire attention à tes fréquentations, Raphaël ! Il faut faire très très attention ! Parce que ça peut coûter très très très cher ! tonna le grand homme »[508].

Entretenir des liens, même éloignés, avec ceux qui font la politique, c'est-à-dire avec les opposants à la politique gouvernementale, est très risqué et peut conduire à la mort. Il en est de même du fait de proférer des paroles se rapportant aux faits et gestes des hommes aux affaires. Dans *L'anté-peuple* de Sony Labou Tansi, la vieille le fait savoir avec sérieux à Dadou, le réfugié, qui a commencé à parler d'une Afrique inondée de « minorités noires » dont on ne dit rien alors qu'officiellement on fait du bruit sur l'apartheid en Afrique australe : « Ne parlez pas comme cela, s'il vous plaît. On croirait que nous parlons politique […] Ici on ne parle politique qu'à la réunion. Après, ça s'appelle la rébellion, et c'est sévèrement puni…Nous ici on parle du fleuve et des poissons. Après le fleuve, après les poissons, c'est la prison »[509].

La politique en tant que métier, art de gouverner ou de gérer la cité, ne suscite que des réactions négatives de la plupart des personnages qui la subissent, à cause de ses effets dévastateurs, de la colonisation à l'indépendance,et de celle-ci à la postcolonie. Ils s'en méfient, et prennent leurs distances vis-à-vis des politiciens ainsi que des activités liées à la politique, sauf ceux qui acceptent de se dépersonnaliser en jouant le jeu, et qui, *ipso facto*, deviennent des éléments actifs d'un système dictatorial dont ils constituent, nolens volens, les rouages.

Les univers fictifs des romans congolais à tonalité plus ou moins politique, sont caractérisés par et la langue de bois des tenants du pouvoir. Le vocabulaire marxiste utilisé reflète la langue univoque alors en usage dans les pays marxisants d'Afrique (Dahomey (Bénin actuel), Guinée Conakry, Congo Brazzaville) des années 63 à 90, et même au-delà. À travers certains mots figés (parti, marxisme, socialisme scientifique, justice révolutionnaire, révolution, laquais de l'impérialisme, réactionnaire, contre- révolutionnaire, etc.) elle contextualise le champ politique particulier dans lequel on se trouve, avec l'omniprésence du Parti et de l'idéologie marxiste. Malgré la déterritorialisation des récits, des indices textuels (faits historiques et politiques évoqués, portraits, toponymie et jeu de l'anthroponymie,

[508] *La Source de joies*, p.177.
[509] Sony Labou Tansi, *L'anté-peuple*, Paris, Seuil, 1983, p.123.

etc.) permettent de reterritorialiser plus ou moins au Congo Brazzaville, ou dans des pays limitrophes à celui-ci. Ensuite, la distance ironique qu'instaure le narrateur avec son texte est une invite à une autre lecture, plus critique et plus éclairante. Qu'y a t-il derrière les mots sonnants ? Ne se réduisent-ils pas à une simple « idéologie », avec le sens péjoratif que Marx et Engels lui attribuaient dans *L'Idéologie allemande* ? Dans cet ouvrage, les deux penseurs s'insurgent contre le culte la domination des hommes par certaines idées et représentations fausses devenues une sorte de « nature », et entendent aider les hommes à se débarrasser de leurs illusions: « Libérons-les donc des chimères, des idées, des dogmes, des êtres imaginaires sous le joug desquels ils s'étiolent »[510]. La même entreprise de démasquage sera entreprise, *mutatis mutandis,* par les romanciers congolais à propos des idées circulant autour de l'espace politique congolais soumis à la pensée unique ou à une certaine doxa.

Quels rapports existent-ils entre la théorie marxiste-léniniste proclamée officiellement et les réalités sociopolitiques africaines ou congolaises ? Et si cette phraséologie marxiste n'était que de la poudre aux yeux, un leurre servi au peuple pour le détourner de la vraie politique camouflée des politiciens au pouvoir et de ses affidés ? Le lecteur, ainsi interpellé, peut lui-même, à partir de l'antagonisme ou des contradictions qu'entretiennent les dits du politique avec le vécu quotidien, lire les non-dits mis en exergue dans la fiction par le romancier. Par exemple, Emmanuel Dongala assigne à son écriture romanesque un rôle de dévoilement du champ politique, lieu de la dissimulation et du double langage par excellence. Dans une interview, il nous a confié : « Je les regarde, les politiciens, avec distance, je les dissèque, j'essaie de révéler ce que ces hommes politiques nous cachent, comment ils essaient de nous tromper. Révéler cela au grand jour »

Autrement dit, l'écriture politique en général et celle du roman congolaise à thématique politique en particulier manifeste, cherche à découvrir l'être véritable du politique engagé dans une praxis réelle, mais s'entourant de certaines précautions pour cacher l'animal politique cynique qu'il est réellement. Il ne laisse paraître de lui qu'une certaine image, positive, lorsqu'il veut capter la sympathie de ceux sur qui s'étend son pouvoir, ou menaçante, quand il veut faire plier le récalcitrant et le téméraire. Ceci accrédite peut-être la thèse de certains romanciers congolais qui, s'appuyant sur la croyance populaire, définissent la politique comme l'art du mensonge ou de la simulation. En général, presque tous les romanciers mettent en relief la complexité et la dangerosité de la politique à partir des univers fictionnels décrits. La distance ironique qu'entretiennent certains narrateurs avec les textes et les personnages peut être interprétée comme une invite à une lecture plus critique et plus éclairante de

[510] Karl Marx/Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande,* précédé de Karl Marx, *Thèses sur Feuerbach*, Introduction de Jacques Milhau, traduction par un groupe sous la responsabilité de Gilbert Badia, Messidor/Édit. Sociales, 1982 pour l'Introduction, et 1976 pour les extraits de l'édition intégrale de *L'Idéologie...*, p.59 (Préface).

leurs romans. Même quand il s'agit de textes à narration homodiégétique, il convient de ne pas confondre le narrateur avec l'auteur réel. Par exemple, Gatsé de *Sans tam-tam*, malgré les rapprochements qu'on serait tenté de faire avec Henri Lopes, garde son aspect imaginaire. Sans parler d'autofiction, nous relèverons toutefois certains faits contextuels liés à la vie de l'auteur et permettant une lecture plus compréhensive de son œuvre romanesque. Notons aussi que la politique semble être l'univers par excellence du jeu et de l'apparat, à telle enseigne que, pour en percer le mystère, il faut se plier aux exigences d'une longue initiation. On y entretiendrait constamment le flou et le double langage. Cette ambivalence est relevée par Roland Barthes quand il écrit à propos des écritures politiques : « L'écriture étant la forme spectaculairement engagée de la parole contient à la fois, par une ambiguïté précieuse, l'être et le paraître du pouvoir, ce qu'il est et ce qu'il voudrait qu'on le croit. Une histoire des écritures politiques constituerait donc la meilleure des phénoménologies sociales »[511].

Les romanciers congolais, dans leurs récits, s'emploient à suivre le politique dans ses faits et gestes, dans sa vie intime et privée, pour le forcer à se dévoiler tel qu'en lui-même. Les images qui s'en dégagent sont en général négatives. La conception dépréciative de la politique comme activité des hommes au pouvoir semble une donnée que nous allons tenter de vérifier dans les romans congolais francophones à thématique politique. Pour l'instant, faisons, en guise d'illustration, une incursion dans quelques fictions pour examiner les attitudes et les réactions suscitées par la politique et les politiciens chez certains personnages mis en récit.

Un personnage d'Henri Djombo, Niamo, n'hésite pas à forger pour « politique »un néologisme qui en relève le côté cynique et mesquin, et en explique les raisons:

> J'étais provisoirement un homme politique, moi à qui répugne le grand art où, dans le parfait, se côtoient la jonglerie, l'hypocrisie et le cynisme propre à ses acteurs qui jurent dans leur for intérieur de ne dire que rarement la vérité. J'étais là comme par procuration, sur cette scène hautement politique, je dirais **pourritique**...
> Quant à moi, je prends cette chose pour une science occulte, où rien n'est donc clair. La ruse y sacrifie toujours la vertu et la raison. Il faut prendre garde aux antres et aux dédales des sociétés secrètes qu'elle engendre. Embrasser la politique avec pruderie est mortel. Mais, elle se venge souvent cruellement de ceux qui ne l'affectent pas. Ne le dit-on pas souvent à ceux qui s'en désintéressent ? La preuve, n'en étais-je pas la victime innocente ?[512]

A l'analyse, on se rend compte qu'il s'agit d'un mot-valise, obtenu par l'adjonction de deux mots ayant subi l'un une apocope finale « **pourri**ture », et l'autre, une apocope initiale, « poli**tique** ». L'aspect malsain et nauséabond de la politique ressort ainsi de ce néologisme, avec l'accent mis sur la caractéristique principale de la technique déployée par les habitués de ce métier « pourri», aux relents

[511] Roland Barthes, *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, 278p.
[512] Henri Djombo, *Le mort vivant*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hemar, p.97 (souligné dans le texte).

étouffants pour des novices qui l'abordent soit avec un certain moralisme désuet, soit sentimentalement, attitudes fort éloignées de son exercice réel.

De même ce personnage, Niamo Joseph, devenu prisonnier politique au Yangani à la suite de manœuvres sordides, est intrigué par le brusque changement de sa situation. En effet, à sa sortie d'hôpital, il est, à sa grande surprise, conduit « sans menottes poignets, ni entraves aux pieds, ni bandeau aux yeux.» Un chauffeur vient le chercher et le fait entrer dans une pimpante cadillac. Il estime alors l'heure de sa mort venue et s'inquiète : « M'avait-on libéré de l'enfer pour m'exécuter au paradis ? Je me dis qu'en pourritique tout était possible, tant les aberrations cyniques étaient du lot quotidien »[513].

En plus, l'opportunisme caractérise l'univers politique africain où toute déchéance est anéantissement, avilissement, humiliation et rejet dans l'opprobre de l'exclu. Celui-ci devient du coup un paria, voire un étranger dans son propre pays. Tel est le constat du président Léonidas Mwamba dans *Rêves portatifs,* qui se retrouve prisonnier dans son propre palais, présidentiel. Le moment de sa destitution est proche ; avant d'être renversé par son ministre de l'Intérieur, Moudandou, il fait cette réflexion : « …en Afrique, toute chute politique a un pouvoir corrosif extraordinaire. On croirait lire un de ces contes des *Mille et une nuits* où, du sommeil au réveil, un homme passe d'une gloire sans pareil et d'une puissance fabuleuse à une misère inouïe. Les amis de la veille me lâchent aujourd'hui, comme des tournesols qui ne sont attirés que par l'astre politique du jour»[514].

La politique africaine, pour certains personnages d'Emmanuel Dongala, est essentiellement intolérante et dictatoriale. Par exemple, Adilène le pasteur s'en indigne dans la prison où il rend visite à l'ancien président Mayéla, écroué par son tombeur,le putschiste Marius Mouyabi :

> (…) nous sommes en ce moment en train de perdre en Afrique l'une de nos plus grandes et plus belles traditions : celle du respect de la vie humaine. Cela aurait pu être notre plus grande contribution à ce XXe siècle. Mais aujourd'hui, chez nous en Afrique, pour un oui ou pour un non, n'importe quel citoyen peut être arrêté, torturé, mis à mort après un jugement sommaire, souvent sans jugement du tout. Vraiment, il n'y a pas à être fier. Il fallait que quelqu'un protestât, je l'ai fait[515].

La politique inspire terreur et frayeur chez certains personnages qui en ont gardé de profonds traumatismes. Lazare Mayélé affiche un dégoût pour la politique, ou tout au moins un apolitisme prudent, à l'opposé de son père Bossuet Mayélé : « Même si mon père avait été un activiste, la

[513]Henri Djombo, op. cit. , p.130 et 131.
[514] Sylvain Bemba, *Rêves portatifs*, op. cit., p. 172.
[515] Emmanuel Dongala, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2003, Groupe Privat/Le Rocher, 2005, pour la présente édition, pp. 381/ 382.

politique ne m'attirait pas. Je n'oublie jamais que c'est à ce jeu qu'il a perdu la vie».[516] Il fait cette réflexion en écoutant Goma, un ancien camarade de lycée et d'université de son père, se répandre en admiration pour ce dernier. Vers la fin du roman, il continue à garder les mêmes distances vis-à-vis de la politique. Il le dit intérieurement, et de façon plus ferme et plus tranchée : « Je ne suis pas, je ne veux pas être un politique »[517].

La politique est même, à l'instar de la forme de l'Afrique, ambiguë. On ne sait jamais d'où, de qui et quand viendra le coup fatal pour vous anéantir. Le coup de poing auquel ressemble le continent noir peut bien figurer le cœur, c'est-à-dire l'amour, ou la douceur, mais aussi le coup de poing, c'est-à-dire la violence la plus inouïe. Les réflexions d'un personnage de Sylvain Bemba dans *Rêves portatifs*, Yamba-Yamba, le chef des conjurés, avant son arrestation imminente, sont concentrées sur les pièges du monde imprévisible et effrayant de la politique. Cerné avec les conjurés par la police dans la salle où ils fomentaient un coup d'État, Yamba-Yamba, le chef de la conspiration découverte et étouffée dans l'oeuf, dit dans un éclair de lucidité avant de sombrer dans l'inconscience sous les coups de crosse des militaires:

> Je suis fait comme un rat. Qui a dit que l'Afrique a la forme d'un point d'interrogation ? En réalité, l'Afrique indépendante est une gigantesque fosse qui dissimule, comme dans les contes de chez nous, une natte richement décorée et destinée à l'hôte indésirable que l'on accable d'égards pour mieux le perdre par la suite. Bravo Léonidas ! Deux coqs dans un poulailler, c'était trop pour toi, hein ?[518]

Des fictions les plus récentes à thématique politique des années 2000, se dégage la même tonalité dépréciative de la politique et des politiciens. L'univers flou et indiscernable dans lequel ceux-ci évoluent accroît leur degré de nuisance et de malfaisance. Il faut s'en méfier, et, pour ceux qui font carrière dans la politique, éviter quelque sentimentalisme que ce soit. Tanty, la femme du président Vrezzo, prodigue à son mari des conseils de prudence et de lucidité permanente dans l'exercice des ses hautes fonctions. En effet, le président Vrezzo, renversé, se remémore les paroles de sa femme lui conseillant la modération, même dans son action de moralisation de la vie publique : « Il y a, lui avait-elle dit à l'oreille, des limites en toutes choses, y compris dans l'honnêteté administrative. Malheur à qui ignore ces subtilités de la vie publique, courte sera sa carrière politique.»

Et devant l'obstination de son mari à combattre radicalement les grands maux, elle avait ajouté, tout en approuvant l'orientation de sa politique, ces mots où elle mettait en relief l'opportunisme, la fausseté et la superficialité des rapports humains dans l'univers politique:

---

[516] Henri Lopes, *Dossier classé*, Paris, Seuil, 2002, p. 100.
[517] *Ibidem*, op. cit., p.239. On retrouve déjà la même volonté du refus d'être politique dans *Sans tam-tam : « Ah ! tu vois bien que je ne serai jamais un politique.»(p.78.)*
[518] Sylvain Bemba, *Rêves portatifs*, Dakar-Abidjan-Lomé, 1979, p. 168.

> D'accord, il faut observer un recul pour mieux voir. La politique est un office à sorciers, un nid où se cachent les vrais démons qui marchent avec toi le jour pour satisfaire leurs ambitions mesquines et trahissent dans la nuit les plans les plus purs. Comme des oiseaux migrateurs, ils se déplacent dès que change l'horizon et passe la saison, dès que bouge le centre de leur intérêt. Les politiciens sont, si tu veux avoir mon avis, des champions de la fausseté. Tu devrais faire plus attention à eux, toi qui aimes embrasser tout le monde[519].

De même, les propos d'un des personnages du premier roman de Noël Kodia-Ramata, nouveau venu à la prose narrative, se situent dans le même sillage de disqualification de la politique et de ses acteurs : « Dominique, tu es pour moi un frère parce que nous sommes du même village. J'ai vu le jour avant toi. Je sais que vous les hommes politiques, vous avez en général appris plus que nous autres. Vous avez appris à mentir. Et comme le disaient bien nos parents "**la politique, c'est l'art de mentir" »**[520]**.**

Ce passage accrédite la thèse de certains romanciers congolais qui, s'appuyant sur l'expérience populaire, définissent la politique comme l'art du mensonge, de la dissimulation ou de la simulation. En plus, son caractère égoïste, mercantile, cynique et immoral est souvent souligné dans les univers romanesques:

> La politique, c'est de l'argent vite gagné, à votre Crésus vite fait! La politique est rarement l'ambition mise au service de la bonne cause du bien public… Des canailles parmi les maîtres du jeu politique, il [Babotoli] en connaissait. Les méprisait-il tous ? Il ne se l'avouait pas. Dans l'ensemble, il leur savait gré d'être si crédules, aussi se prêtait-il à toutes les machinations qui fourbissaient de si ponctuels complots. Il en recueillait honneurs et plaisirs inouïs. Une race à exterminer. Il se frottait les mains de voir certains déchoir et livrés au raffinement de ses jeux de torture. Il n'était que sadique, il n'avait pas de politique à lui[521].

L'assimilation de la politique à son aspect purement mercantile est ainsi privilégié par Daniel Biyaoula dans *La Source de joies* où la méthode d'accès est balisée par Raphaël, jadis « homme à la figure triste », c'est-à-dire croupissant dans la misère, la pauvreté et la hantise des lendemains effrayants. Il a réussi à « faire partie des grands de ce pays » en accédant à l' « aristocratie», à la politique. Il plaint son camarade d'enfance, Basile Buétubuéna, qui n'a pas encore assimilé la leçon : « Avec de la ruse, de l'opportunisme, on peut encore y arriver…Ah ! Basile ! elle se fabrique en ce moment l'aristocratie de demain !...En tout cas, **cette aristocratie dont je parle, c'est l'argent et par conséquent la politique qui la fabrique.** »[522]

---

[519] Henri Djombo, *Lumières des temps perdus*, op. cit., p. 192.
[520] Noël Kodia-Ramata, *Les Enfants de la guerre. Éteindre le feu par le feu ?* Paris, MENAIBUC, 2005, p. 71(Le passage est souligné dans le texte).
[521] Tchicaya U Tam'Si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, Paris, Éditions Seghers, 1987. Coll. Chemins d'identité. (1990 pour la présente édition), p.293-294. Dans ce passage, Babotoli, c'est le chef de la Sûreté, un bourreau sans scrupule, sadique, tortionnaire et foncièrement cynique.
[522] D. Biyaoula, *La Source de joies,* Paris, Présence Africaine, p.141 (souligné par nous).

Basile ne réalise pas encore à quel point son ami d'enfance s'est transformé, et c'est avec effarement qu'il découvre le nouveau visage de Raphaël, homme politique à sa manière :

> - Tout de même Raph !!! l'interrompit-il, j'espère que tu blagues !!!... Tu ne fais pas la politique pour ça quand même !!! ajouta-t-il au bord de l'indignation.
> - Et pour quoi d'autre je la ferai hein ? Tu es devenu idéaliste toi, on dirait ! Ne me déçois pas, Basile ! [...]
> - C'est toi qui risques de me décevoir, Raph ! Je comprends parfaitement qu'il puisse y avoir des gens qui ne font de la politique que pour s'enrichir. Mais y en a certainement d'autres qui s'y engagent pour leur pays ! Sinon ce serait affreux ! Il n'y aurait plus moyen d'améliorer quoi que ce soit ! Et toi je te connais ! Tu ne peux quand même pas faire partie de ceux qui sont là uniquement pour se servir, Raph !?

Les « réalités de ce pays », insiste Raphaël, obligent au pragmatisme rentable, sans état d'âme. Les politiciens, par leur train de vie dispendieux, montrent la voie à suivre: « Et parmi ces politiciens, sauf ceux qui ont été cons [...] il y en a combien de pauvres ? Tous des millionnaires ou plutôt des milliardaires ! En affamant leurs peuples... »[523] Nous touchons là à un des aspects les plus exploités par les romanciers, la politique comme « rente viagère», sorte de vrai sésame ouvre-toi de la fortune, du salut, des honneurs et de la puissance.

De la colonisation à l'ère des démocraties « ordonnées » et à «partis uniques multiples»[524], la politique, dans les mondes fictifs imaginés par les romanciers, fait planer sur les êtres un danger permanent. Elle ressemble à l'épée de Damoclès, suspendue au-dessus de la tête de ceux qui, en premier lieu, la pratiquent, et aussi de ceux qui la subissent, à des degrés divers. Faut-il pour autant l'abandonner ? La répartie faite par le docteur Bukadjo à sa maîtresse Gazi Yana, le suppliant vivement de « ne jamais [se] mêler de politique », est fort indicative du degré élevé de son engagement patriotique et de l'envahissement de toutes les sphères de la vie par la politique : « Que dis-tu ? Ne pas se mêler de politique ? Mais vivre, c'est faire de la politique, ne le sais-tu pas encore?»[525] En effet, son ami Tombaga, « son autre lui-même», vient de connaître une mort violente par voiture piégée à la bombe. Ce député a eu la témérité de critiquer l'action gouvernementale à l'Assemblée nationale, et en présence du Président de la République, Yéli Boso. Son audace est ainsi violemment sanctionnée. Comme on ne peut donc pas, quoiqu'on fasse, échapper à la politique, on mesure le désarroi et la frayeur dans lesquels l'homme, cerné de toutes parts, se trouve, face à une réalité politique terrifiante, omniprésente et omnipotente. Elle arrache à l'affection des leurs parents, mari, épouse, enfants, amis et familiers. Elle réserve bien de surprises, surtout les plus désagréables, que les romanciers congolais

[523] D. Biyaoula, *La Source de joies*, op. cit., p.144.
[524] H. Lopes, *Dossier classé*, p73: l'ambassadeur des Etats-Unis à Likolo dit à Lazare Mayélé de ne pas se fier aux « professions de foi tonitruantes et stéréotypées, en faveur de la démocratie » au Mossika. Selon lui, car, dans les faits, le pays n'est pas passé « du parti unique au multipartisme, mais d'un système de parti unique à un système de multiples partis uniques.»
[525] Tchichelle Tchivéla, *Les fleurs des lantanas*, Paris, Présence Africaine, 1997, p.175

s'emploient, en traitant les thèmes politiques, à faire vivre au lecteur à partir des artifices offerts par les ressources de la poétique des récits.

3. 1. Le pouvoir politique dans les romans: dictature et violence permanente

Les politologues distinguent trois types principaux de dominations dans un État, ayant des fondements et des principes différents. Weber distingue la « puissance » de la « domination ». Alors que la puissance est la chance qu'a un acteur d'imposer sa volonté à un autre acteur même contre sa résistance, la domination est celle du maître d'obtenir l'obéissance de ceux qui la lui doivent. Chez Max Weber, comme l'explique Jean Baudouin,

> La domination est inséparable de la légitimité c'est-à-dire de la croyance des individus dans le caractère légitime et des gouvernants habilités à gérer la chose publique et des ordres qu'ils prescrivent. Il y a au principe de toute domination une part plus ou moins consciente de croyance collective. »[526]

Les trois types de domination légitimes sont : rationnel, traditionnel et charismatique. Cette typologie est fondée sur la légitimité, à savoir la croyance dans la validité des autorités et de leurs actes.

La légitimité rationnelle légale désigne une forme de domination politique fondée sur la croyance à la légalité et à la rationalité des titres et des décisions revendiquées par les autorités politiques centrales. Dans ce type, des règles impersonnelles et générales organisent la vie publique et régissent la désignation des autorités ; elles s'appliquent à tous, sans distinction, et une administration rationnelle veille à l'application de la légalité. Les démocraties modernes s'inspirent de ce modèle

Dans la légitimité traditionnelle, la domination politique repose sur la croyance au caractère sacré des traditions et des coutumes fixant les règles de la vie publique ainsi qu'aux personnes qui en sont les dépositaires directs. Le chef traditionnel peut soit concentrer entre ses mains la totalité du pouvoir (le « sultanisme »), soit le partager avec d'autres autorités investie eux aussi d'une certaine autorité (gérontocratie ou patriarcat g.v.), soit enfin s'appuyer sur une administration personnelle placée directement sous ses ordres: le « patrimonialisme ».

Ce dernier type caractérise selon Weber les monarchies, et royaumes et dynasties actuelles.

[526] Jean Baudouin, *Introduction à la science politique*, Édit. Dalloz, 2004(7e édition), pp.36-39.

Dans la domination politique de type charismatique, l'attachement à la personne qui incarne le pouvoir, en raison de ses hauts faits, est au fondement de sa légitimité. Les relations entre le chef et le peuple sont de soumission acceptée et d'abandon consenti. L'entourage du leader charismatique forme sa cohorte personnelle. Le charisme du chef est souvent destructeur de l'ordre ancien et fondateur d'un nouvel ordre. L'adhésion populaire à la personne du chef est d'ordre affectif et personnel, alors que dans le cas du type traditionnel, elle allait davantage à un principe qu'à une personne: la royauté, la chefferie, g.v.

De manière générale, les leaders politiques du monde moderne fondent la légalité de leur pouvoir sur le suffrage universel d'où ils tirent une légitimité personnelle, la confiance du peuple qui reconnaît en eux les garants de l'intérêt général. La légalité est donc rationnelle et objective ; elle s'appuie sur une administration rationnelle et centralisée, avec des règles de gestion de l'espace public communes et transcendantes à tous, alors que la légitimité est beaucoup plus émotionnelle et individuelle. Dans la pratique politique, des combinaisons se font souvent, et le cloisonnement des trois types de domination n'est pas si étanche.

De ces trois types de domination, le type charismatique apparaît à Weber comme le plus instable, car la disparition du leader marque une rupture dans la continuité du pouvoir. En plus, le charisme, étant une qualité personnelle, a besoin d'être entretenu à grands frais, de peur d'une probable disgrâce du prince. La succession d'un chef charismatique demeure une énigme redoutable, car les qualités d'un être exceptionnel, unique en son genre, ne se transmettent pas d'une personne à l'autre, et aucune loi ne préside à son surgissement dans l'arène publique.

La connaissance de la typologie wébérienne nous aidera à clarifier le paysage politique des univers inventés par les romanciers congolais, sous l'angle de la domination exercée par les détenteurs de pouvoir.

Le pouvoir, dans les romans congolais post indépendance, semble reposer essentiellement sur une domination traditionnelle : la dictature, l'intolérance et la guerre livrée à toute velléité d'opposition au *statu quo*. Il semble être le reflet de la *praxis* politique réelle telle que nous venons d'en tracer les contours. Les détenteurs de pouvoir, dans les fictions romanesques congolaises, forment une classe

d'hommes foncièrement cyniques, enclins à des actes maléfiques et mortifères. Auraient-ils signé un pacte avec le diable à leur prise de pouvoir c? Sinon, pourquoi abhorrent-ils tant tout ce qui porte la trace de la vertu, de la probité et de l'honneur? Dans une de ses fictions historiques, Dominique M'Fouilou dresse quelques traits saillants du personnel politique du Congo Brazzaville. « L'homme », narrateur et personnage anonyme, est le chauffeur conduisant le camion du peloton d'exécution des « dix fusillés de la Sainte-Eugénie». Le texte de Dominique M'Fouilou laisse clairement entendre que toutes les personnes accusées de complot contre Marien Ngouabi étaient des lampistes, exécutés sur l'ordre des vrais commanditaires de l'assassinat du président. Les propos qu'il met dans sa bouche jettent sur la classe politique l'opprobre et le dégoût : « ...Voilà, entre quelques épisodes qui font la honte de notre pays, ce qu'ont osé faire ces hommes de là-haut. Des individus capables d'une telle bassesse d'âme ne sont certainement pas des héros. Ils ne sont pour moi que des esprits de malfaisance sociale, indignes d'exercer le pouvoir »[527].

Dans la majorité des cas la politique, disons plutôt, pour employer le néologisme de Henri Djombo déjà mentionné, la « *pourritique* », semble, dans le roman congolais, une arme redoutable maniée par les gouvernants des pays inventés pour réduire leurs congénères en cobayes sur lesquels toutes les diableries sont permises. Voilà donc des gens foncièrement malfaisants, mesquins, cyniques et sadiques, mais dotés d'énormes moyens de nuisance, qui sont, tels des panthères dans un troupeau d'agneaux, largués au milieu d'humains pour qui la vie n'a aucune valeur et dont ils peuvent en faire ce que bon leur semble. Leurs instincts sanguinaires, leur machiavélisme primaire, leurs réflexes de vengeance les amènent à avoir tendance à voir partout des ennemis voulant prendre leur place ou nourrissant le désir secret d'attenter à leur vie. Ils sont en outre dotés d'une impunité infinie pour tous les crimes odieux perpétrés au nom de l'autoprotection ou de la « sauvegarde » des institutions, ce qui en fait des éléments hautement redoutables. Ainsi, la société prise en otage est timorée et traumatisée dans un univers délétère, chaotique, paralysant et d'une irrationalité à donner le vertige. C'est de quoi s'avise Guy Ossito Midiohouan en observant l'univers postcolonial tel que les romanciers de la seconde génération en font la description : « L'écrivain négro-africain qui hier était aux prises avec le système colonial, ses injustices, ses mensonges et son aliénation, se trouve confronté aujourd'hui à l'ordre néocolonial : ses aberrations, sa déraison, ses carcans.» [528]

[527] M'Fouilou Dominique, *La salve des innocents*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 220.
[528] G. O. Midiohouan, *L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 141.

Le roman congolais à thématique politique paraît s'inspirer de l'univers politique congolais que nous avons rapidement décrit à la première partie de cette thèse. Les aspects les plus saillants de cette vie politique, si on s'appuie sur les modes d'accès au pouvoir ainsi que le moment où on le quitte, sont : l'illégitimité, l'illégalité, la violence et les meurtres crapuleux dans des coups d'État à répétition. Au plan social, l'action des entrepreneurs politiques est axée sur le tribalisme, le clientélisme et la corruption. La politique, dans ce chapitre, sera entendue, non seulement comme une réflexion sur les concepts clés qui fondent la vie commune dans une société historiquement, culturellement et géographiquement constituée, mais surtout comme organisation de la cité, la pratique du pouvoir et la distribution de celui-ci en fonction de certains paramètres socio idéologiques. La politique a beaucoup évolué au Congo Brazzaville avec le temps. Elle a épousé les contours de l'histoire mouvementée du pays depuis l'indépendance en 1960, et notamment depuis les *Trois Glorieuses,* ou ce qui est convenu d'appeler «la révolution congolaise» de 1963. Les fictions narratives en portent des reflets variés.

L'écriture des romans à thématique plus ou moins politiques s'efforce très souvent, par les moyens que lui offrent les artifices de la fiction, de représenter les diverses facettes de l'indignité de l'exercice du pouvoir postcolonial. Ce sont tous, sans exception, des pouvoirs anormaux souffrant de très graves dysfonctionnements dans leurs modes d'action : des pouvoirs malades, des dictatures aux violences phénoménales, ayant trop fréquemment recours aux meurtres politiques, à la terreur et à l'instauration d'un climat d'insécurité générant chaos, désespérance et absurde. Ange-Sévérin Malanda et Elsa Sundy-Ndanda écrivent à propos du pouvoir politique au Congo-Brazzaville : « La domination exercée par les politiciens congolais est restée, de toutes évidence, à la fois (ou alternativement) traditionnelle et/ou charismatique. Gérontocratique, rétive à toute compétence et routinière, cette forme de domination n'admet pas une « direction administrative bureaucratique » (Weber, Économie et société, tome 1, p. 290)[529].

Le héros, qui entreprend des innovations dans l'univers politique des fictions des années 1990 et 2000 est, à l'instar du monde politique réel, cerné de toutes parts et mis hors jeu par les hiérarques du Parti au pouvoir. *Le mort vivant, Les Fleurs des lantanas* ou *La salve des innocents* n'offrent plus d'échappatoire. Les personnages sont broyés physiquement (salles de torture, lieux carcéraux hautement fortifiés) et anéantis psychologiquement ou moralement. Aucune issue de fuite n'est possible comme dans les années 1970 et 1980 où l'euphorie révolutionnaire faisait encore rêver à des

[529] A. S. Malanda et E. Sundy-Ndanda, « La résurgence du champ pré-politique», *Nouvelles Congolaises*, n°918, janv.-fév.1998, p.38.

lendemains meilleurs Dans ces trois fictions, respectivement, Joseph Niamo, le docteur Bukadjo ou les dix innocents condamnés à être fusillés savent quelle cruelle et inévitable réalité qui les attend: la mort. Omniprésente et obsédante, elle arrache l'individu à tout moment. L'homme, livré en pâture à la bestialité du politique cynique, est transformé en simple « viande », pour reprendre le mot de Sony Labou Tansi dans *La vie et demie*, c'est-à-dire une entité malléable à souhait.

Peut-on dès lors s'étonner qu'un nouveau personnage tératologique fasse son apparition dans ce monde cauchemardesque, morbide et mortifère ? La « mort », puisqu'il s'agit d'elle, prend une importance alarmante dans l'univers de la fiction ; elle surgit dans tous les recoins et emprunte des aspects multiformes. Au niveau de la titrologie par exemple, certains intitulés illustrent cette atmosphère mortifère angoissante : *Le récit de la mort* de J. B. Tati-Loutard, *Le mort vivant* de Henri Djombo, *La salve des innocents* de Dominique M'Fouilou, *L'État honteux* et *Le commencement des douleurs* de Sony Labou Tansi, *Agonies* de Biyaoula, pour ne citer que quelques romans.

À ce niveau, nous pouvons penser que la violence, dont la mort est l'aboutissement suprême, est constitutive de l'univers postcolonial comme elle l'était à la période coloniale. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu plus haut, les auteurs[530] du *Dictionnaire de la négritude* placent les deux mots « colonialisme » et « néocolonialisme » dans la même entrée, expliquant que le deuxième n'est que la modernisation du premier. Abel Eyinga abonde dans le même sens quand il écrit dans un essai, *Introduction à la politique camerounaise* :

> Comme le colonialisme dont il découle, le néocolonialisme ne se conçoit pas sans recours permanent à la violence Celle-ci constitue, de ce fait la composante naturelle de l'un et l'autre système.
> Par violence, nous entendons ici toute forme de contrainte exercée sur une personne pour l'amener à agir tel qu'elle n'aurait pas fait si elle s'était déterminée librement[531].

3. 2. Au cœur des machinations politiques. *Le mort vivant,* ou la pourritique

Dans les romans congolais axés sur la politique, l'accent est souvent mis sur la complexité, les ambiguïtés et l'irrationalité de son univers. Celui-ci est présenté comme une sorte de piège dans lequel se font prendre ceux qui s'y aventurent innocemment, quand ils n'y sont pas tout simplement attirés ou poussés par des gens mal intentionnés et plus futés aux jeux du milieu. C'est en substance la trame du deuxième roman de Henri Djombo.

Niamo Joseph, personnage principal de ce roman, *Le mort vivant*, est devenu prisonnier politique au Yangani à la suite de manœuvres sordides. Alors qu'il se promenait le long de la Yohé, rivière séparant son pays, le Boniko, du Yangani, il est interpellé, plutôt attiré par des gardes

[530] Mongo Béti & Odile Tobner, *Dictionnaire de la Négritude*, Paris, L'Harmattan, 1989, pp. 69-71.
[531] Abel Eyinga, *Introduction à la politique camerounaise*, Paris, L'Harmattan, 1984, p.330.

frontières, de l'autre côté, c'est-à-dire en territoire yanganien. Dès qu'il traverse la Yohé : « Vous êtes au Yangani, monsieur ! Où est votre passeport? Et votre carnet de vaccination ? Votre laissez-passer ?... »

Il est ainsi accusé d'avoir violé les frontières yanganiennes, et pressent déjà avoir été engagé « dans un piège qui serait difficile à dénouer »[532]. Il a beau s'expliquer : il se trouvait en « territoire bonikois » au moment de l'interpellation, sur l'ordre de Massaragba, le chef blanc des gardes frontaliers, ceux-ci se ruent sur Niamo, le mobilisent, le fauchent par les pieds et lui placent des menottes aux poignets, avant de le balancer dans un véhicule. Il s'agit bien d'un rapt. Bukadjo est emmené au bureau du Lieutenant Makaki, un policier blanc. Pour une mascarade d'interrogatoire. Les informations qu'il transmet par message radio à Bandeiraville, la capitale, à ses supérieurs et annonçant « pompeusement la victoire de ses hommes -sous son commandement, bien sûr- sur une troupe ennemie venue du Boniko», et commandé par le célèbre mercenaire sont une pure affabulation.

Joseph Niamo serait, aux dires du lieutenant blanc Makaki, le commandant de mercenaires entraînés au Boniko qui « se préparaient à envahir le Yangani afin de renverser les institutions en place grâce aux appuis dont ils jouissent chez nous »[533] Ainsi,par le hasard des circonstances, Niamo est «victime d'une étrange et monstrueuse machination », et d'«une manipulation politicienne». Il se compare à un « gibier que les chasseurs devaient ramener vivant au village», un animal capturé ! Cet épisode, déjà violent en lui-même, n'est qu'une caresse par rapport au chemin de croix que Niamo va suivre. Amené en hélicoptère à la base aérienne, il est ensuite conduit en fourgonnette au bureau du général Mortoni, toujours un bandeau aux yeux et les menottes aux poignets. L'interrogatoire est mené sur la base du rapport Makaki, « dans une grande salle ressemblant à un vieux gymnase abandonné », avec un attirail impressionnant d'instruments de torture, auxquels, de l'avis du chef qui dirige l'interrogatoire à une heure du matin, personne ne résiste. Niamo est soumis aux tortures effroyables du *Kilimandjaro*, où le supplicié, pendu avec des cordes au plafond, est flagellé aux longues séances d'interrogatoires. Quand il s'évanouit, il est réanimé à l'eau glacée ou à coups de brodequins. Ainsi les bourreaux de Niamo, « assoiffés de grade et de légion d'honneur»,[534] et enhardis par une promotion en perspective, sont insensibles face à ses hurlements et supplications, car déçus par un « mercenaire » qui tarde à avouer son « complot ». Pour l'y forcer, les bourreaux ne reculent devant aucune atrocité : empoisonnement de la nourriture avec des substances hallucinogènes, chocs électromagnétiques, mégots incandescents de cigarettes sur les parties sensibles, écrasement des parties génitales...Niamo Joseph, à plusieurs reprises, a été laissé pour mort, et c'est aussi cette endurance héroïque, ce refus de

[532] *Le mort vivant*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hemar, p.97 (souligné dans le texte)
[533] *Ibidem*, p.43.
[534] *Ibidem*, p.54.

sombrer dans le néant qui donne au roman son titre : *Le mort vivant.* Le corps a ses limites, et les bourreaux n'attendent que ce moment pour crier victoire et exhiber le papier signé, l'aveu, comme signe de leur victoire. Niamo retardera ce moment, car le document de quinze pages qu'on veut lui faire signer est pour lui une auto condamnation à mort. Jugeons-en par le résumé qu'en fait le héros narrateur :

> Les rédacteurs du document avaient écrit que j'aurais reconnu, dans toutes mes déclarations, être un officier des forces armées bonikoises ; que j'aurais entraîné à la frontière boniko-yanganienne des mercenaires avec l'aide de puissances étrangères en vue de renverser le guide populaire et éclairé, Son Excellence Nzétémabé Bwakanamoto ; que je disposerais de nombreuses complicités à Bandeiraville –des noms d'officiers et de dignitaires civils étaient cités et leurs fonctions définies dans les institutions qui seraient du coup d'État- ; qu'un important lot de matériel militaire aurait été saisi pendant la contre-attaque dont nous aurions été l'objet...[535]

Lorsque Joseph Niamo refuse de signer «ses» déclarations qu'il ne reconnaît point du tout, un violent coup de poing l'envoie choir sur le lit, et un coup de tête fend son arcade sourcilière. Les « artisans du mal » s'activent en vain à le faire plier. La séance du tribunal n'est qu'une formalité, où on s'en tient aux déclarations de Makaki. Par soumission à la hiérarchie militaire, le juge d'instruction yanganien chargé du dossier devait se garder de contredire l'adjudant et le général de la haute assistance technique blanche. La suite du calvaire de Niamo se dégrade brusquement avec son entêtement qui l'envoie à nouveau à la salle de torture du Kilimandjaro:

> Dix gaillards firent irruption dans la salle. Ils me rouèrent de coups de poing, de coups de pied, de coups de gourdin. Je tombai sous la force de ces coups, ils me relevaient chaque fois et reprenaient leur œuvre de démolition. Je devais parler, leur dire la vérité, leur vérité. Ils me frappèrent ainsi jusqu'à épuisement.
> Hissé sur les hauteurs du Kilimandjaro, j'arrachais des éclats de rire à mes tortionnaires, lorsque, enfin, sous l'effet de décharges électriques, un hurlement bestial jaillit de ma gorge[536].

Après d'autres sévices corporels aussi inhumains que bestiaux, Niamo décrit en quoi consiste la torture du Kilimandjaro :

> La douleur provoquée à la fois par les décharges électriques, la position dans laquelle j'étais suspendu et les coups de fouet, était atroce, insupportable. Je plongeai dans le brouillard, puis dans l'obscurité. Quelques instants après, un seau d'eau froide, dont on m'aspergea, me ramena à la réalité vivante. J'ouvris les yeux, je me débattis par instinct de conservation.
> Vas-tu parler maintenant, fils de chien ? me cria-t-on. Allez, envoyez-lui encore du jus, puisqu'il ne comprend toujours pas.
> On connecta de nouveau les fils électriques. Je n'eus que le temps de pousser un soupir, avant de perdre à nouveau connaissance. Ma syncope dura une éternité, malgré les moyens mis en œuvre pour ramener mes esprits.[...]. Mon corps ensanglanté et endolori fut abandonné près du cadavre auquel il commençait à ressembler. Oui, j'étais à deux doigts de la mort[537].

[535] Henri Djombo, *Le mort vivant*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hemar, p.66.
[536] *Ibidem*, p. 80-81
[537] *Ibidem*, p.80.

Dans ce passage, la bestialité humaine à l'encontre de son semblable est l'œuvre d'un personnel rompu à la tâche, et ayant perfectionné à l'extrême la mise au pas ou à mort des éléments jugés indésirables, ou présentés comme tels. Les bourreaux exécutent leur basse besogne avec doigté, dans un cynisme désarmant. Aux tortures physiques extrêmes va s'ajouter la détresse morale, car Niamo, à côté d'un cadavre, aura les nerfs brisés et se sentira déjà « cadavre » à son tour. Il s'agit, pur les tortionnaires, d'annihiler chez le prisonnier toute volonté de résistance afin de l'amener à signer « son aveu ». Niamo est abasourdi par ce détachement qui les fait ressembler à des zombies, à des automates : « Les tortionnaires se livrent à cœur joie à leur labeur, se donnent du plaisir à faire souffrir les autres qu'ils prennent pour de sous-hommes – quand ils leur accordent encore un peu de considération -, des choses exécrables dont ils doivent débarrasser le monde.»

Ont-ils encore des sentiments humains ? Comment expliquer leur surdité face à tant de cris déchirants qui sourdent de la profondeur des corps martyrisés? Ce ne sont, semble-t-il, que de simples exécutants, qui sont sûrement payés pour cela, et promus aussi pour la connaissance du métier. Celui de bourreau, d'extincteur de la vie des prisonniers politiques, de leur annulation en tant qu'être humains, de leur humiliation extrême. Qu'attendre d'ailleurs d'un personnel recruté « parmi les malfaiteurs » dont l'inspiration provient «des exploits qu'ils ont accomplis auparavant dans le vol, le viol, la violence, la drogue et le crime» ? Instruments d'un pouvoir politique maléfique, la cruauté déployée par les bourreaux est une façon pour Henri Djombo de figurer la cruauté politique, dans un environnement délétère et nauséabond. Démolis physiquement, intellectuellement et psychologiquement, Niamo et les autres suppliciés sont des êtres niés dans leur humanité, et à tout moment la proie de l'angoisse, des insomnies et des cauchemars.

Malgré la férocité des moyens employés par les sbires, Niamo n'a pas signé « son aveu ». Le président Nzétémabé Bwakanamobé lui-même conduira l'interrogatoire, espérant obtenir le fameux « aveu ». Il prend en affection Niamo, en « bon père de la nation », avant de venir à l'essentiel du sujet, avalisant les thèses du rapport Makaki., tel que les services secrets le lui ont présenté. Sur un ton familier (Mon fils...), il s'enquiert de la prime que Niamo allait percevoir, et ne manque pas de voir dans ce coup qui était « des plus redoutables » une « touche professionnelle». Il ne croit point aux paroles de Niamo affirmant : « ...comme vous l'avez demandé, je dois vous dire l'absolu vérité. Euh, ...à vrai dire, il n'y a jamais eu de coup auquel je sois mêlé...» Dans un éclat de « rire nerveux », le président rappelle le prisonnier à l'ordre: « Arrêtez-moi ça! tonna-t-il. Mon fils, je vous demande une dernière fois de me dire la franche vérité. Dites-la ! » Mais malheureusement, la seule vérité valable pour le magistrat suprême du Yangani est celle que la hiérarchie militaire a rapportée: les assistants techniques militaires blancs qui coiffent les services de la sécurité du territoire ne sauraient se

tromper ! Comment un « guide très éclairé » peut-il fonder sa vérité sur des faits non vérifiés ? N'est-il pas rempli de préjugés et disposé à entendre une version des faits satisfaisant ses desiderata ? Comment pouvait-il croire sérieusement à ce qu'il nomme « l'agression contre mon peuple », et penser que Niamo, le cerveau du complot, voulait seulement couvrir le commanditaire de l'attaque ? Celui-ci ne peut être que le président du pays voisin, Nguiza, « son ennemi juré d'aujourd'hui » ! Pour en arriver là, il devait être intoxiqué aussi par une désinformation bien organisée, et entouré de personnalités irresponsables qui lui font avaler tout le temps des couleuvres. Le sentiment de Niamo est que ce président se trouve en réalité non seulement dans une solitude étrange, mais qu'il vit aussi en otage dans un univers où sa vision du monde est téléguidée par des courtisans de toutes sortes:

La désinformation à outrance, ses fantasmes, ses folies de puissance et ses folies de grandeur achevaient sans doute de l'éloigner de la vie au quotidien, d'en faire un otage du monde imaginaire. Il était devenu un monstre froid, dont la sagesse de l'âge et des cheveux blancs n'avait pu extraire la bête du mal. Pitié pour les otages. Pour tous les otages. Surtout pour lui qui avait peur de la colère soupçonnée de son peuple et ne se montrait plus en public, sinon en compagnie de régiments entiers. Il se savait sans doute haï et sans autre soutien que la force brutale et la terreur»[538].

Le président est convaincu de la culpabilité de Niamo et, pour lui mettre plus de pression et préciser le sort qui l'attend au cas où il s'obstinerait à ne pas avouer ses « péchés», il lui apprend comment les « complices » yanganiens de Niamo ont été punis: «Je fus encore plus ahuri de l'entendre dire que les autres conjurés, tous de nationalité yanganienne, avaient été condamnés à mort, puis fusillés sur la place publique, quelques jours après leur arrestation. Il paraît qu'ils avaient avoué leur folie, reconnu les faits. D'autres écervelés seraient ainsi dissuadés... »[539]

Le président, malgré toutes les manœuvres et les ruses utilisées, n'obtient aucun aveu de Niamo, ce qui l'exaspère et le désaxe profondément. Il livre Niamo à ses bourreaux, pour qui son attitude est interprétée, dit Niamo, comme « une humiliation que je venais d'infliger au guide éclairé en n'avouant pas le mensonge». Ainsi, après dix-sept mois de détention abusive dans les cachots de direction de la sécurité, Niamo est transféré à la prison centrale, réservée aux détenus politiques, et y passe deux mois et dix jours. Sa comparution à la cour martiale, présidée par le guide Nzétémabé en personne, ne laisse présager rien de bon quant à l'issue du triste sort du prisonnier: la condamnation à mort. L'avocat ayant défendu Niamo connaît un sort terrible pour avoir osé faire face au président Nzétémabé Bwakanamoto « qui n'acceptait pas un brin de contrariété, et dont la cruauté était de notoriété publique.» L'avocat, pour avoir assuré ma défense, semble, en demandant mon acquittement

[538] Henri Djombo, *Le mort vivant*, *op. cit.*, p.98-99.
[539] *Le mort vivant*, p.93.

pur et simple, avoir « bravé la sanguinaire bestialité du tigre yanganien». C'est pourquoi il est «...inculpé, radié du barreau national, puis condamné à mort comme moi »[540], dit Niamo. Les motifs de sa peine extrême sont énumérés : « offense au chef de l'État, outrage à magistrat, complicité d'atteinte à la sûreté de l'État, intelligence avec l'ennemi...»[541].

L'avant-dernière étape du chemin de croix de Niamo « victime innocente » ainsi qu'il se qualifie, est sa déportation à l' « île du sacrifice » ou « île de la mort ». Jadis lieu de détention et de répression des résistants et autochtones rebelles à la colonisation, elle abrite la prison des condamnés à mort du Yangani, « construite sur une falaise, haute de plus de trois cents mètres au-dessus de la mer». Sa fonction répressive de l'époque coloniale, écrit le narrateur, «s'est muée en celle de négation humaine ; l'indépendance y a substitué une cruauté sans égale, et le Yanganien est devenu l'ennemi du progrès, l'ennemi du Yanganien ».[542]

Les deux bâtiments de la prison abritent deux cents prisonniers, tous enchaînés : « Ils traînaient leurs « entraves bouclées de gros cadenas qui, ainsi que des grelots, annonçaient leurs déplacements.» Les cellules sont des cages, des « antichambres de la mort », plongées dans l'obscurité complète, où, dans la frayeur et les cauchemars, les condamnés attendent leur tour d'exécution, programmée de nuit. Paralysés d'angoisse, « chacun s'attendait à tout instant à vivre sa dernière heure.» La hantise de la mort était redoublée par une croyance répandue dans les allées du pouvoir : les intellectuels chauves porteraient, cachée dans leur cerveau « la pierre de l'intelligence et de la chance»...Et ce diamant aiderait à « résoudre tous les problèmes, à accéder au pouvoir, à devenir beau et riche ...» Niamo, rendu impotent par ses lourdes chaînes, est ainsi une victime toute désignée, son état s'étant empiré par une diète de quinze jours qu'il s'est imposée. Son sort aurait pu se décider rapidement, mais il a la chance d'être un étranger au Yangani. Des discussions des geôliers et du capitaine, Niamo s'est senti « à deux doigts de la mort.» La décision des gardiens de l'amener dans un centre médical à Bandeiraville la capitale pour ne pas porter la responsabilité de la mort d'un étranger le soustrait provisoirement à la mort. À l'hôpital, il aura une fois de plus la chance d'y retrouver des membres de son clan parlant sa langue maternelle, le kizawa, ainsi qu'un médecin bienveillant, prénommé comme lui Joseph. Il leur raconte donc son histoire dans le détail, et, dit-il, « toute ma tribu fut mise au courant de ma présence et de mon aventure.»(129) Après quatre mois et demie, Joseph Niamo, complètement rétabli et se portant«à merveille», redoute de « retourner à l'enfer insulaire » de l'île du sacrifice. Mais il est intrigué par le brusque changement de sa situation. En effet, à sa sortie d'hôpital, il est, à sa grande surprise, conduit vers une pimpante *cadillac*, « sans menottes aux poignets, ni entraves aux

[540] *Ibidem*, p.105. Les citations précédentes sont respectivement aux pages 99,106 et 107.
[541] *Ibidem*, p.105.
[542] Henri Djombo, *Le mort vivant*, p.107.

pieds, ni bandeau aux yeux». Un chauffeur en gants blancs l'invite à y entrer et l'amène à un palace, à l'hôtel Hilton, où il est logé dans une suite présidentielle ! Il estime alors l'heure de sa mort venue et s'inquiète : « M'avait-on libéré de l'enfer pour m'exécuter au paradis ? Je me dis qu'en pourritique tout était possible, tant les aberrations cyniques étaient du lot quotidien»[543].

Auparavant, Niamo avait fait cette réflexion après son arrestation injustifiée par les gardes frontières, mettant en relief le flou et la dangerosité de l'univers politique : « Entre l'écorce et le bois de cette secte-là, les honnêtes gens qui placent l'honneur et la dignité finissent par se faire broyer à jamais. C'est une jungle où il n'y a pas d'ennemis, où il n'y a que des adversaires ou des amis conjoncturels dont la vie, guidée par l'intérêt, est jalonnée de brouilles et de réconciliations, de trahisons et de repentirs »[544].

Dans *Le mort vivant,* seul l'intérêt a motivé l'arrestation de J. Niamo: la perspective chez les assistants techniques blancs, épaulés par les Africains, d gravir des échelons après leur « exploit » guerrier les a poussés à monter le scénario d'une intrigue machiavélique et politique dont J. Niamo a fait les frais. La manigance a été sûrement facilitée par l'extrême confiance des autorités yanganiennes aux Blancs, puisque les faits, sans vérification, ont été directement avalisés par la hiérarchie politique du Yangani. C'est ce qui explique le brusque changement de situation du prisonnier dès que la vérité est ébruitée, parce que le Yangani tient à éviter un scandale diplomatique, à voir l'importance qu'attachera par la suite le président au silence devant être entretenu par l'hôte des geôles yanganiennes depuis quatre ans. Niamo désormais aux bons soins se voit affecter un officier pour ses courses, prises en charge par la présidence du Yangani. Il est même reçu par le président Nzétémabé Bwakanamoto en personne dans son palais. Niamo en reste ébahi : « Le dîner fut organisé sur l'une des terrasses surplombant les jardins, en mon honneur. En l'honneur du prisonnier bonikois, l'ancien ennemi public numéro un. C'était comme dans un conte de fées ! »[545]

Après le festin, Niamo fut reçu en aparté dans les appartements privés du président, qui lui a même offert de travailler avec lui: « Vous serez le bienvenu dans mon cabinet dont les portes vous restent ouvertes», avance-t-il. Au refus poli de Niamo, le président lui remet une «lourde enveloppe et un gros chèque, payable à Londres. En échange de tout, il me demanda le silence. Le silence absolu.

[543]*Ibidem*, pp.130 et 131, respectivement, pour les deux citations se suivant.
[544] Henri Djombo, *Le mort vivant* Idem, p.97 (souligné dans le texte).
[545] *Ibidem*, p.143.

En tout cas, pas de bruit autour de mon affaire»[546]. Joseph Niamo peut enfin rentrer chez lui au Boniko, mais pour affronter son oncle Akwéyi qui s'est emparé de ses biens en son absence. Quand ce dernier le fait attendre au salon, c'est pour ameuter le reste de la famille et les voisins, « bâtons ou couteaux à la main » du retour d'un revenant. à éliminer Sa vie est à nouveau en danger, et, « à deux doigts de la mort », il réussit à se sauver et à s'engouffrer dans un taxi en direction du commissariat où il se constitué prisonnier. Là, il est harcelé par une meute en furie réclamant à la police de «remettre le voleur à la vindicte publique». Une fois de plus, « à deux doigts de la mort » il aura la vie sauve pour avoir remis «au commissaire, qui levait déjà les bras dans son bureau en signe d'impuissance, une liasse d'argent pour son moral et celui de la troupe»[547]. L'ingénieur Niamo enlevé depuis quatre ans peut, grâce à la fortune que lui a laissée le président du Yangani, venir à bout des obstacles imprévus dans un Boniko où tout se monnaie, même la justice dont on se tire d'affaire plus en pratiquant les « méthodes extralégales», la corruption du juge et du personnel qui l'entoure, qu'en appliquant uniquement le bon droit. Cela s'appelle, par euphémisme, « remerciement». L'avocat qu'il choisit pour le défendre, maître Goali, connaît parfaitement ces pratiques dont il sait « faire bon usage.» C'est, avance Niamo, « le meilleur avocat défenseur des causes perdues pourvu qu'on soit large avec lui. Et pourtant rien n'est jamais gagné avec lui, car il mange à tous les râteliers.» Sur un ton ironique, il décrit la méthode utilisée pour lui faire gagner son procès contre son oncle Akwéyi à qui il a intenté une action judiciaire « pour tentative d'assassinat et usurpation de biens», contre l'avis de certains, jugeant son acte sacrilège et contre la tradition:

> Il avait l'expérience de la justice bonikoise dont la balance se penche royalement du côté du plus offrant. Il reçut de ma part les pleins pouvoirs d'arroser les lieux. Et comme la gorge est souvent plus sèche et l'estomac plus avide à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie du système, mon avocat s'était dépensé pour ne pas laisser mourir de faim et de soif la peuplade d'Alain Guy [le président du tribunal][548].

Présenté par son oncle Akwéyi comme un « imposteur venu lui prendre ses biens », ou un revenant dont le fantôme errait dans la ville, Niamo aura gain de cause à la suite d'un long procès qui amènera toute la cour à Lissongo, village natal du présumé « mort » et enterré, pour son identification. C'est ainsi que son oncle sera confondu et écopera de « cinq ans de prison ferme » au lieu de quinze comme demandé par le président Alain Guy. Niamo, réhabilité dans son village, peut enfin renaître à la vie. Il gagnera de même son procès contre la régie des eaux, qu'il a assignée aussi en justice pour son licenciement abusif et réussira le coup d'obtenir, après une longue procédure judiciaire, « l'achat de l'entreprise mise en faillite depuis peu ».[549]

---

[546] *Ibidem*, p.148.
[547] *Le mort vivant*, p.158.
[548] *Ibidem*, p. 177.
[549] *Ibidem*, p.182.

L'odyssée victorieuse de Niamo est un exemple de l'homme qui n'abandonne jamais la lutte pour faire triompher la vérité et la justice malgré la force de l'adversité, surtout quand elle prend le visage des intrigues militaro-politiques. La vie est un bien précieux, inextinguible, et ceux qui s'acharnent à la détruire en annulant autrui ne peuvent la vaincre complètement. La ténacité et la pugnacité dont a fait preuve J. Niamo lui ont permis, chaque fois qu'il était «à deux doigts de la mort», de sortir victorieux des épreuves où d'autres ont succombé. La métaphore de la mort-renaissance sert admirablement le récit de Djombo, et permet de penser que la vraie renaissance de Niamo n'est pas seulement physique et sociale ; elle est avant tout économique, et pour cause. Le roman se referme sur l'image de l'achat de la régie des eaux, son ancienne société, par J. Niamo, dans un projet ambitieux : la relance de l'entreprise qui a mis la clé sous le paillasson après sa faillite, et la constitution d'une équipes d'hommes compétents pour la faire redémarrer : « Les fonds de démarrage existent, le marché est disponible et l'outil de production est en bon état. Mais ces atouts ne seront source de dynamisme et facteurs de profits que si de vrais meneurs d'hommes, motivés et agissant en équipe cohérente, les orientent dans la direction du progrès »[550].

Nous savons que l'eau symbolise la vie, la renaissance et la promesse d'une régénération. Sans eau, point de vie digne de ce nom. Au niveau national, auquel pense sûrement l'ancien prisonnier, le progrès de l'ensemble du pays, symbolisé par l'entreprise qu'il a reprise en main, ne peut être effectif qu'à condition de rassembler toutes les énergies des hommes engagés dans le sens du progrès, afin qu'ils puissent « regarder ensemble dans la même direction », comme le dirait Antoine de Saint-Exupéry dans *Terre des Hommes* .À cette œuvre de relance économique, il associe son cousin Francis, ambassadeur au Binango, pays voisin où , abandonné à lui-même par un Boniko insolvable, « il avait symbolisé la honte nationale. » Il l'invite à se joindre à lui dans cet ambitieux projet en ces termes : « ...Il est temps pour toi de mettre fin à une tragédie inutile et à ces humiliations injustifiées, car les réalités de notre pays ne changeront pas de sitôt (...)

J'ai foi en tes capacités d'organisateur, en ton sens élevé du devoir et ta perspicacité, en ces qualités qui manquent à beaucoup de nos hommes, bouffis de prétentions de gérer de grands destins et plutôt soucieux de se remplir les poches. Nous formerons ensemble le noyau entraînant et dynamisant, autour de la compétence, d'un objectif partagé et de la passion de réussir. »[551]

H. Djombo développera ses idées sur la renaissance économique du Kinango plus amplement dans son roman suivant, *Lumières des temps perdus*[552], que nous analyserons à la troisième partie de

[550] H. Djombo, *Le mort vivant*, p.183.
[551] *Ibidem*, p. 195.
[552] H. Djombo, *Lumières des temps perdus*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hemar, 2002, 284 p.

cette recherche. Ce *happy end* est jugé par Alpha Noël Malonga comme une tentative pour l'auteur de chercher une voie de sortie de l'enfer politique à un personnage irréprochable. Il montre peut-être par là que l'impasse politique n'est pas une fatalité et peut être vaincue: « *Le mort vivant*, malgré la prépondérance de la dénonciation de la *pourritique*, c'est-à-dire de la pourriture politique, est aussi réflexion économique. L'économie est présentée comme la seule alternative à la « *pourritique* »[553].

Alors que dans *Le mort vivant* le héros tombe dans un piège qui se referme sur lui dès qu'il traverse la frontière d'un pays voisin, c'est de l'intérieur de son pays que le docteur Bukadjo subit les affres d'un pouvoir totalitaire, qui ne souffre pas que des individualités émergent et conquièrent quelque notoriété publique. Le lien entre les deux romans est constitué par l'enlèvement ou le rapt du héros dès le début du récit.

3.3. *Les Fleurs des Lantanas* et le délit d'honnêteté. Violences physiques, viols intellectuels et psychologiques.

Le caractère risqué et périlleux de la politique ressort des fictions axées sur la thématique politique. Par exemple, au début du *Pleurer-Rire*, le narrateur, un maître d'hôtel dans une grande chaîne hôtelière, est convoqué à la présidence. Il est très inquiet et redoute la convocation servie par deux gendarmes, et surtout le fait qu'il sera reçu au palais:

> « Moi, ça me faisait froid dans le dos. Ces grands-là, les *en haut de en haut*, comme on dit à Moundié, il vaut mieux s'en tenir éloigné. (...) La politique-là, je m'en méfiais comme de la peste. (...) D'abord, la politique depuis l'indépendance, je n'y comprenais rien. Un marais rempli de crocodiles et dans lequel aucun de ceux qui s'y aventuraient ne pouvait rester honnête.»[554]

Si Niamo peut affirmer ne rien savoir des raisons de son rapt à la frontière du Boniko et du Yangani, le consciencieux et compétent docteur Bukadjo, héros du roman de Tchichellé Tchivéla, *Les fleurs des lantanas*, sait-il pourquoi, traîné devant une commission rogatoire composée de ministres et autres dignitaires, il est ensuite brutalement jeté dans une prison infecte, avec « régime d'accueil», c'est-à-dire « Pas de repas, pas de boisson, pas de lit, pas de pot de chambre et pas de visite»[555]? Rien n'est moins sûr. Et pourtant, les cinq militaires chargés de le torturer à la « Salle de Vérité » (S.V.) en

[553] Alpha Noël Malonga, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, coll. Critiques Littéraires, 2007, p.111. L'auteur rappelle en note que «C'est le romancier qui écrit le mot en italique».
[554] Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine, 1982, p.30.
[555] Tchichellé Tchivéla, *Les fleurs des lantanas*, Paris, Présence Africaine, 1997, p. 46. Nous utiliserons cette édition dans la suite de l'analyse, en abrégé *Les fleurs.*

sont convaincus : « - Quand on arrive ici, c'est qu'on n'a pas reconnu les choses qu'on vous reproche, donc vous savez pourquoi on vous a arrêté.»[556] Il a beau clamer son innocence, il sera suspendu par les pieds et les poignets à un plafond. Barbarement fouetté, torturé au courant, les fils électriques enroulés aux lobes des oreilles et aux parties génitales, il acceptera de signer une déposition, « aidé par un adjudant-chef qui semblait s'y connaître», où il reconnaît « être membre de l'U.D.R.T. qui ne visait rien de moins que le renversement du régime Yéli Boso»[557]. Aux dires du ministre de la Justice chargé du réquisitoire, « cette misérable organisation rassemble en Eurique tous ceux qui ont piteusement échoué dans leurs études et qui rêvent d'imposer à notre peuple le marxisme-léninisme et la dictature.» Autrement dit, les autorités politiques accusent Bukadjo d'avoir participé à un coup d'État. Nous pouvons déjà le considérer comme un prisonnier politique, ce qui effraie Madame Bayila, une amie de Mme Bukadjo venue lui prêter assistance, car,« ...à Tongwetani, un détenu politique est un homme qui achève de vivre»[558]. Comment le docteur Bukadjo a-t-il pu s'impliquer ou être impliqué dans un complot politique? Lui-même l'ignore, ainsi que le lecteur qui ne découvre que par bribes les opinions, souvent contradictoires, des uns et des autres, de la rumeur ou de radio trottoir au sujet de l'arrestation et de la détention du médecin. Il pourra après coup rassembler les informations recueillies de différentes sources et en tirer une synthèse.

Ainsi, arrêté au lendemain de la «nuit de la Seringue», bal des agents de la santé dont il fait partie, Bukadjo apprendra, avec le lecteur, au fur et à mesure que le récit progresse, les raisons de son incarcération. Tout le drame du médecin s'origine dans une histoire de favoritisme qu'il se refuse à cautionner. En effet, Nweliza, une aide infirmière travaillant dans le service du docteur Bukadjo, est lasse d'une liaison avec le chef d'État-major de l'armée de Tongwétani, le maréchal Sokinga. Celui-ci lui a certes « offert des cadeaux sans nombre et des voyages en Europe et aux Etats-Unis », mais elle a décidé de rompre avec son richissime amant. Elle se refuse à n'être pour lui « qu'un robinet de plaisir: tu arrives, tu étanches ta soif, puis tu disparais jusqu'à la prochaine séance.» Elle veut faire son avenir et soumet la continuation de la relation amoureuse avec le dignitaire à son appui pour la faire admettre à l'École Préparatoire des Carrières Paramédicales, ou l'E.P.C.P.M », dont le docteur Bukadjo, un homme très rigoureux, « un caïd » comme elle le qualifie, est le directeur.

« - Tu seras admise, ma poule, je te le promets, Bukadjo n'y pourra rien ; son doctorat mis à part, qu'est-ce qu'il vaut? »[559], lui avance le maréchal, et, d'un ton rassurant « ...c'est un petit problème, ça.»

[556] Tchichellé Tchivéla, *Les fleurs*, p.93.
[557] *Ibidem, Les fleurs*, p.95. . L'U.D.R.T. : sigle signifiant « Union pour la Démocratie et la Révolution à Tongwétani». (p.85), caractérisée de « fantoche et lâche » par le ministre Nkuba-Nytho dans son réquisitoire.
[558]Tchichellé Tchivéla *Les fleurs*, p.103.
[559] *Ibidem*, p.18.

Le médecin est reçu par le ministre de la Santé dans son bureau en compagnie du directeur de l'Hôpital Général,le docteur Gwandi, autrement dit son supérieur hiérarchique direct. Sur un ton injonctif, le ministre adjoint au docteur Bukadjo :

> Moi, Ministre de la Santé, je n'ai aucun service à vous demander. Je vous ai fait venir ici pour vous ordonner d'inscrire mademoiselle Nwéliza sur la liste des candidats qui seront admis au prochain concours d'entrée à l'E.P.C.P.M., un point c'est tout.(...). Pensez-vous que c'est vous qui changerez ce pays, qui détournerez les Tongwétaniens bien placés de favoriser la réussite de leurs parents ou de leurs connaissances ? Pour qui vous prenez-vous, docteur Bukadjo ? Sortez de mon Bureau ![560]

C'est dire que le favoritisme, la promotion de la médiocrité et la complaisance aux examens avec l'admission des cas déméritant, est une pratique courante, encouragée et entretenue par les pontes et les hiérarques au pouvoir, pour satisfaire les désirs des leurs, et se donner fière mine devant ceux-ci. La précision apportée par le docteur Gwandi, à savoir que « Nwéliza court avec le maréchal Sokinga », comme il pensait que Nwéliza était une des maîtresses du ministre ne fait point fléchir sa position à Bukadjo. Devant son refus ferme de se plier à un ordre contraire à l'éthique de l'excellence et du mérite, il essuie les menaces du ministre qui lui lance : « Très bien. Vous l'aurez voulu. Tant pis pour vous.» Pour garder son honneur sauf vis-à-vis de sa femme, Bukadjo ne cèdera donc pas aux conseils de Gazi Yana, à savoir « présenter au ministre Manzaka tes excuses pour ta désinvolture à son égard », puis le rassurer sur l'admission de Nwéliza, ce qui, pour le médecin, «reviendrait à se renier, à se trahir, et à décevoir Djaminga. »[561] Nous sommes bien, dans ce cas précis, dans ce que nous pourrions appeler faute de mieux « le délit d'honnêteté ou de l'excellence», dont les éléments du dossier vont se constituer au fil du récit. Quand le député Tombaga, son ami et «plus-que- frère », lui reproche en l'occurrence son intransigeance et lui rappelle la norme ou les habitudes de la société tongwétanienne : « Ignores-tu donc que la pratique des cas est courante dans notre pays ?», il lui lace avec conviction : « Courant ou pas, tout ce qui déshonore ou retarde notre pays doit être combattu, et non point encouragé par démission ou résignation.»[562] Son attitude tranche donc avec ce que Gazi Yana appelle « nos réalités », en dehors desquelles elle reproche à Bukadjo de vivre. La pratique des « cas » frise même l'absurde et le grotesque. En effet, Nwéliza, le jour du concours, est restée chez elle et a refusé d'aller composer, torturée par le « remords d'avoir précipité le docteur en enfer.» Il n'empêche ! Elle sera brillamment admise, et classée major de la promotion ! Et c'est le Maréchal en personne qui lui annonce la nouvelle : « Nwéliza, mon amour, tu es reçue à ton concours de l'E.P.C.P.M. Tu es même classée première. Félicitations.»[563] Il suffit donc d'être une haute personnalité pour donner des ordres d'admission au service des examens et concours, et exiger

[560] *Ibidem*, p.22.
[561] T. Tchivéla, *Les fleurs*, pp. 28 et 29.
[562] T. Tchivéla, *Les fleurs*, p.26.
[563] T. Tchivéla, *Les fleurs*, pp.114, et 113 pour la citation précédente.

l'inscription sur la liste des admis des « protégés », avant même le concours, qu'ils composent ou non. Et le mécanisme est savamment organisé depuis la hiérarchie ; celle-ci, au lieu de prôner le culte de l'effort et de l'excellence, encourage plutôt la médiocrité, l'esprit de démission et de facilité.

Dans la même optique, Sony Labou Tansi décrit, dans son premier roman publié, la classe d'un professeur de philosophie de la terminale A 12 au Lycée de la Révélation, M. Delmakayata. Celui-ci distribuait à la rangée de fond « une gourde de quelque forte boisson locale, parfois de ces alcools sophistiqués», en sorte qu'à la fin de son cours tout le fond était saoul. Le narrateur accompagne la curieuse scène d'un commentaire satirique : « Mais ce n'était pas grave, puisque les fonds des classes étaient réservés aux enfants des pontes, qui avaient les diplômes sur un coup de fil au Service national des examens»[564]. Qu'attendre d'un système où du sommet à la base, tout est faussé et corrompu ? Le refus du docteur Bukadjo de se prêter à ces manœuvres dégradantes est à l'origine du déclenchement de la mise en marche du processus conduisant à sa mise à mort programmée. Mais de quoi l'accuse-t on au juste ? Lui-même semble l'ignorer, car à son deuxième interrogatoire devant la commission d'enquête, il continue à poser à celle-ci la même question, dix jours après son arrestation et son emprisonnement:«Quel est donc le véritable motif de mon arrestation?» La commission demande au médecin de reconnaître les quatre chefs d'accusation à son encontre: la date de son entrée à l'U.D.R.T., l'identité et les adresses des membres de ce mouvement au pays, la complicité du député Tombaga dans la fuite de certains secrets d'État, et enfin les forces sur lesquelles ils comptaient pour renverser le régime de Tongwétani. L'U.D.R.D.T. à laquelle appartiendrait Bukadjo serait l'organisation d'une « opposition implantée en Eurique. Les deux témoins à charge se rétractent devant la cour, ils avouent avoir fait leurs déclarations sous la torture et innocentent le médecin. Mazamat Mpelo, fonctionnaire en détention, est exécuté sur place par le ministre Ayi Nama pour sa rétraction et son encouragement à Bukadjo d'adhérer à ce mouvement d'opposition. L'Euricain Sam Well Bonaldi aurait avoué considérer l'accusé « comme l'un des cadres capables de diriger ce pays » Sa répartie est cinglante et très décevante pour la commission : «C'était sous l'effet de la torture, mais c'est faux...» Il est amené à la S.V. ou «Salle de Vérité», nom désignant la cabine de torture. Et comme le docteur persiste à nier les faits qui lui sont reprochés, le ministre donne l'ordre de le conduire aussi à la S.V., où cinq bourreaux le torturent à l'électricité et au fouet, en l'humiliant et en l'insultant, fixé au croc de boucher et« suspendu dans le vide ». Avec un cynisme désarmant, le chef des bourreaux lui réitère sa demande après une séance insoutenable, tellement elle est cruelle et barbare. Les bourreaux se montrent courtois, une fois qu'ils ont extorqué par des méthodes fortes et musclées l'aveu dont ils étaient chargés :

[564] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979, p. 31(Impression de juillet 2001).

« -Vous voyez, docteur nous on voulait pas vous faire mal, on vous aime, mais c'est vous-même qui l'avez cherché. Maintenant vous allez tout reconnaître, d'accord ?

- Oui, tout ce que vous voulez.

- Ah, vous voyez, docteur, ici, à la « S.V. », on dit toujours la vérité »

C'est donc sur la base de la « vérité » arrachée par la contrainte physique et la violence, vérité contenue dans « sa » déposition que Bukadjo sera inculpé, jugé et définitivement écroué. Il y « reconnaissait être membre de l'U.D.R.T. qui ne visait rien de moins que le renversement du régime Yéli Boso »[565], un mouvement d'opposition dont il ne connaissait ni les membres, ni leurs forces de frappe et leurs appuis extérieurs et intérieurs. Ce « prisonnier pas comme tous les autres », dit le narrateur, « séjourna dans neuf des quinze prisons que compte la République Libre et Démocratique de Tongwétani.»[566] Car partout où il était emprisonné, il soulevait des foules exigeant son élargissement et son affectation dans les services hospitaliers de son lieu d'incarcération, et le préfet du coin se voyait obligé de se débarrasser de l'encombrant politique. En tentant de voir plus clair dans les causes probables de l'arrestation du docteur Bukadjo, nous pénétrons du même coup dans le fonctionnement des arcanes de la politique tongwétanienne et des rouages de la haute société, celle des détenteurs du pouvoir politique, les *en haut d'en haut*.

Quand au stade Yéli Boso se répand la terrible nouvelle de l'arrestation de Bukadjo, véhiculée par la rumeur, l'on s'interroge et se livre à des supputations. « Pourquoi ? L'avait-on surpris dans les bras de la maîtresse d'un ministre ? Avait-il trempé dans un complot visant à renverser les institutions ? »[567] Cette double interrogation oriente les investigations sur deux pistes : sentimentale et politique.

Pour plusieurs personnages, la piste sentimentale, celle liée à une affaire de femme, et en l'occurrence, le refus du médecin d'admettre par faveur une candidate non méritante, malgré l'intervention de son ministre de tutelle Manzaka, demeure la seule explication plausible. C'est la position de Nwéliza qui, dans son monologue, fait son *mea culpa*, et serait entrée à la Prison Centrale demander pardon au médecin, si les gardiens ne l'avaient « refoulée comme un chien teigneux. » (p.114-115)

La femme du docteur Bukadjo, Djaminga, est optimiste sur l'issue de l'affaire: « À mon avis, on l'a arrêté pour l'empêcher de s'opposer à l'admission de Nwéliza à son examen. Après, je pense qu'on pourra le libérer.» (p.56). Il n'est pas inutile de souligner qu'au moment de l'arrestation du médecin, le concours que passera Nwéliza ne se déroulera que dans une dizaine de jours. Parmi les personnages du roman, seul le directeur de l'hôpital, docteur Ngwandi, trouve à redire sur la manière

[565] T. Tchivéla, *Les fleurs*, p.95-96.
[566] T. Tchivéla, *Les fleurs*, p.127.
[567] T. Tchivéla, *Les fleurs*, p.42.

de servir du docteur Bukadjo dont il s'emploie, sans succès, à ternir l'image auprès de Nwéliza. Invitée en effet pour un pot, celle-ci voulait vérifier auprès de son patron une version sur l'emprisonnement de Bukadjo circulant dans les milieux hospitaliers: « On dit que c'est pour avoir mal soigné le commandant Mabaku qu'il a été arrêté, est-ce vrai? » C'et alors que, dans la colère et le dégoût causés par l'évocation de l'incarcéré[568], il dresse un tableau fort sombre du service de Bukadjo, un lieu dominé, selon le docteur Ngwandi, par la pagaille, les morts par négligence et le mécontentement des malades. Pour conclure, il affirme devant l'aide-soignante, indignée et boudeuse: « Ne cherchez pas, messieurs, à savoir la raison de son arrestation. Retenez seulement que c'est un mauvais médecin, un mauvais mari, un mauvais citoyen»[569]. Et d'ajouter que le docteur Bukadjo « court avec toutes les infirmières de l'hôpital», dont Nwéliza. Piquée au vif par ce grossier mensonge, elle saisit l'occasion pour lui dire, sur un ton ferme: «Quant à moi, je vous informe, puisque vous semblez l'ignorer, que j'appartiens au maréchal Sokinga, et que je ne l'ai jamais trompé.»[570] Elle balaie ainsi les insinuations et allégations du supérieur hiérarchique, qu'elle range parmi les médisances pour salir le docteur Bukadjo. Il est fort curieux que ce jugement dépréciatif soit semblable, dans son argumentaire, à celui du facétieux Molangi-Voix-du-peuple dont la foule, à Mabaya, « se plaît à l'entendre écorcher les en-haut d'en-haut.»Il dit de Bukadjo que c'« est un démagogue et un grand jaloux », « un pauvre type, un homme ignoble. Tenez, il menaçait son infirmière de la coincer à son examen si elle persistait dans son refus d'être son deuxième bureau. C'est ça la vérité.» Pour Molangi, l'engagement du médecin aux obsèques de la mère de Nwéliza serait une manoeuvre de séduction à l'endroit de celle-ci (p.79-80), Le même point de vue est soutenu par le directeur de l'hôpital devant Nwéliza: «...ton docteur s'était comporté à la mort de ta mère comme s'il était ton amant...» (p.61). Au point où on peut se demander si la désinformation et la diffamation du médecin n'ont pas été orchestrées par le directeur de l'hôpital, instrument de l'appareil oppressif des intellectuels intègres de son secteur d'activité, et Molangi appelé en renfort par répandre l'intoxication dans la rue et faire circuler une version erronée des faits. Rappelons-nous qu'il assistait à la scène où le ministre de la Santé, Manzaka, avait convoqué le docteur dans son cabinet pour lui intimer l'ordre de faire admettre illégalement Nwéliza à un concours qui n'avait même pas encore eu lieu (p.19-24). Il s'est montré alors très admiratif pour le ministre, attentif aux doléances d'un autre dignitaire: « Dans cette affaire, il agit avec un désintéressement digne d'éloges. Nwéliza court avec le maréchal Sokinga.» Pour le directeur de l'hôpital, la pratique des cas est tout à fait normale, et l'ordre

[568] *Ibidem*, p.59 : « Il prit un air de dégoût comme s'il se fût trouvé devant un cadavre de cabri en décomposition..."», pour parler du service de Bukadjo.
[569]Tchichellé Tchivéla, *Les fleurs*, p.60.
[570] *Ibidem*, T. Tchivéla, *Les fleurs*, p.62, et 61, pour la précédente.

donné à son confrère justifié. Ainsi, Bukadjo aurait violé le code de déontologie professionnelle en désobéissant au ministre, et la sanction encourue n'est que conséquente.

La raison avancée par son « plus qu'ami », le député Tombaga, suit cette piste professionnelle, dans un système où les règles élémentaires du jeu social sont constamment bafouées par ceux qui devraient veiller scrupuleusement à leur stricte application: « Bukadjo n'avait qu'à ne pas les [le ministre Manzaka et le maréchal Sokinga] défier. À quoi s'attendait-il en bravant ces requins?...Pourquoi veux-tu que je me tracasse pour un têtu comme lui, qui se croit obligé de donner des leçons à tout le monde ? »[571] Cette thèse est corroborée quand Sotchita, haut fonctionnaire des douanes, vient féliciter le ministre Manzaka pour « le sens de l'État » dont il a fait preuve en faisant arrêter le docteur Bukadjo : « non seulement exiger de leurs administrés de se soumettre à l'État, mais aussi employer la force pour dissuader les récalcitrants. ». À la question de Sotchita: «- Dites-moi (...) pourquoi avez-vous fait arrêter le docteur Bukadjo ?», le haut dignitaire répond sans ambages: «Pour lui apprendre à respecter les chefs et à leur obéir sans conditions.»[572]

Si nous en jugeons par les prises de position du député, de Sotchita et du ministre de la Santé, nous pouvons conclure que la doxa professionnelle veut qu'à Tongwétani on obéisse sans rechigner aux ordres de la hiérarchie, quelles qu'elles soient, aveuglément et sans protestation. Cette norme à laquelle Bukadjo n'a pas voulu souscrire a déclenché la suite des événements qui le précipiteront finalement dans la tombe.

Ce qui aggrave aussi le cas de Bukadjo est qu'il a une « femme ravissante » : dès qu'elle a été reçue par le ministre de la Santé auprès de qui elle voulait s'enquérir des raisons de l'arrestation de son mari, elle a allumé les feux du désir chez le dignitaire. Celui-ci lui a fait comprendre que son mari, « ayant défié son autorité et celle du chef de l'État, méritait une sanction exemplaire.» Quant à lui rendre visite en prison, une des doléances de Djaminga, le ministre soumet son accord à l'acceptation de Djaminga de devenir sa maîtresse ! D'où la vive réaction cinglante de la dame :

> « - Coucher avec moi, n'est-ce pas ? (...)
>
> - Vous méritez que je vous crache au visage, monsieur, car vous devez considérer que vous m'avez offensée. Mais je vous pardonne, puisque tous les hommes sont pareils. Seulement, ne recommencez plus jamais, sinon... »[573]

Il en faut plus pour décourager le ministre qui lui envoie son directeur de cabinet. Celui-ci conseille à Djaminga de se raviser, « car le sort de votre mari en dépend.» Devant sa fermeté inébranlable et son refus, sous quelque considération que ce soit de « forniquer avec le bourreau de mon mari », le directeur l'accuse d'orgueil, au moment où il faut sauver son mari des « pires souffrances» entraînées par son intransigeance. C'est alors qu'elle lui réplique d'un ton posé et ferme :

---

[571] T. Tchivéla, *Les fleurs*, p.49.
[572] Idem, *Les fleurs*, p.65.
[573] *Les fleurs*, p. 109.

« - Ce n'est pas une question d'orgueil, monsieur, mais de dignité et de fidélité.»

Avant de quitter Djaminga, le directeur du cabinet la met devant une alternative douloureuse: « ...vous devez choisir : ou céder au ministre ou condamner votre mari à une mort certaine.»[574] Les politiques africains apparaissent dès lors comme des tyranneaux sexivores, qui marchandent leurs services contre le sexe ! La femme, dans cet univers phallocratique, doit se soumettre aux lubies de l'homme, ou mourir, psychologiquement, socialement ou même physiquement. La mort de Djaminga par accident de taxi n'est pas peut-être étrangère à l'humeur vindicative du sexivore Manzaka, qui a rendu la vie impossible à Djaminga après l'avoir d'abord divorcé, affectée en brousse et radié de la Fonction publique. La prégnance du sexe dans le monde politique de Tongwétani est envahissante ; à telle enseigne que Tchichellé Tchivéla intitule une de ses nouvelles de *L'Exil ou la Tombe* « Un fait quotidien »[575] Dans celle-ci, Motungisi, un haut dignitaire politique en visite officielle dans la localité de Sankuran, convoite une femme mariée qui lui résiste. Le *sexivore* envoie ses sbires l'enlever, mais le mari, « jaloux de sa dignité », ne s'exécute pas et, dans une lettre de défi à « Monsieur l'obsédé sexuel », invite le « goujat » chez lui à une explication à l'africaine. Le dignitaire arrive nuitamment avec deux ou trois autos chez le couple, les fait rosser de coups, « ce qu'on appelle rosser », et enfin, saisit la femme par le bras.

Un commentaire acerbe sur la qualité des dirigeants africains suit cette violente scène: « ...que peut-on attendre des dirigeants qu'une nation étrangère impose à un peuple souverain ? L'impunité dont elle les assure les autorise à se permettre tout et tout. » Et Motungisi est présenté comme « un roi dépossédé de son harem et qui, pour le reconstituer, n'épargnera aucune des femmes qui auront le malheur de lui plaire »

Après cette parenthèse expliquant le rôle du sexe dans la politique tongwétanienne, intéressons-nous à la raison de l'arrestation de Bukadjo fournie à sa femme Djaminga par le ministre de la Santé. Il aurait «défié son autorité et celle du chef de l'État», et la peine de prison dont il a écopé serait « une sanction exemplaire » bien méritée. Par comment a-t-on glissé de l'affaire Nwéliza à une affaire qui prend les proportions d' «une affaire d'État » (dixit Ayi Nama, ministre de l'Intérieur à Djaminga, p.99)? Le docteur Bukadjo a-t-il adhéré à l'U.D.RT.? Comment s'est-il trouvé mêlé à une conjuration politique visant à détrôner le président tongwétanien? Le ministre de la Justice, Nkuba-Nytho, membre de la commission d'enquête est très clair dans le principal chef d'accusation dont les autres ne sont que des extrapolations : « En effet, ce médecin ne vise rien de moins que la magistrature suprême, m'entendez-vous, le pouvoir et le fauteuil de notre Tout-Puissant Dynaste, Père de la Nation, Notre

[574] *Ibidem*, pp.111, et 110 pour les précédentes.
[575] Tchichellé Tchivéla, *L'Exil ou la Tombe* (Nouvelles), Paris, Présence Africaine, 1986, p. 102-110.

Berger Suprême, le Guide Éclairé et Bien-Aimé de notre peuple, j'ai nommé : le Président Yéli Boso. »[576]

Ce crime de lèse-majesté ainsi que son activisme politique seraient des « faits » déjà vérifiés, disons une évidence pour la commission rogatoire. Mais nous avons vu plus haut qu'ils étaient invalidés par ceux-là mêmes qui devaient servir de garants à ces preuves « irréfutables », Mazamat Mpélo et Sam Well Bonaldi. C'est pourquoi, dès le premier interrogatoire, les membres de la commission d'enquête ne semblent accorder aucun crédit aux paroles du médecin qui conclut le raisonnement sur son apolitisme en ces termes: « C'est dire, et je vous prie de me croire, que je ne brique aucun poste politique à quelque niveau que ce soit, et que, par conséquent, je ne milite dans aucun parti local ou installé à l'étranger. »[577]

Au deuxième interrogatoire, le ministre de l'Intérieur « rugit ...d'un ton furieux en s'adressant au docteur Bukadjo ; « puis tendant l'index vers le médecin, persistez-vous à nier les faits qui vous sont reprochés, oui ou non ? Accusé, répondez.

- Oui, je les nie.
- Très bien. Amenez-le aussi à la « S.V. ». On n'a pas de temps à perdre.

Après la torture, et pour éviter d'être complètement démoli par d'autres tortures plus effroyables, il signera une déposition reconnaissant « les faits » qui lui sont reprochés.

Mais dans le fond, tel que les questions de la commission sont dirigées par le ministre de la Justice, il est reproché au docteur d'être un bon médecin, de soigner son image de telle sorte à attirer l'attention et l'admiration du peuple sur son exemplarité. Le médecin ne se plie pas à l'*habitus* du milieu social auquel il appartient par orgueil, ambition et autosuffisance :

> « ... depuis son retour au pays, cet homme ne fréquente aucun ministre, il ne sollicite aucun crédit malgré ses difficultés, on ne le voit jamais dans les dancings. Bref, s'il se comporte de la sorte, c'est pour attirer la sympathie et le soutien de notre peuple , car c'est un démagogue très ambitieux et très dangereux. »

Sans être un parangon de la vertu, le docteur Bukadjo tient à préserver une certaine ligne de conduite qui tienne compte des valeurs permettant à une société d'avancer : la justice, la compétence, le culte de l'effort et de l'excellence, le respect de soi et l'honneur. Sa femme Djaminga, pour sa part, ajoute à ces vertus cardinales la fidélité et la dignité. Au plan social, le médecin se refuse à se prêter aux habitudes moutonnières de la capitale mabayaise : la flagornerie, le larbinisme, le faux et l'hypocrisie, qui caractérisent le milieu politique.

Il aurait pu être libéré très rapidement après son incarcération, s'il se conformait à l'éthique du milieu, exigeant de l'intellectuel « égaré» l'autocritique ou quelque autre moyen pour prouver aux

[576] T. Tchivéla, *Les fleurs*, p.84-85.
[577]Tchichellé Tchivéla, *Les fleurs*, p. 86.

hiérarques politiques qu'il acceptait de faire amende honorable. La perche lui a même été tendue, des mois après le décès de Djaminga : « le docteur Bukadjo s'entendit proposer l'élargissement de sa peine, à condition qu'il adhérât au Parti. Il refusa net.»[578] La suite est un durcissement de sa condition pénitentiaire, avec son affectation à Sangoma dont le préfet, M. Kimandi, « administrateur aussi redoutable qu'un tigre en colère », l'accueille de la manière la plus terrifiante : «Il gronda aussitôt aux gendarmes groupés sous un arbre l'ordre de former une haie. Le docteur Bukadjo, affamé et exténué, s'y engagea, il avançait sous les coups de crosse qui s'abattaient partout sur son corps, et reçut, au bout de la haie, un violent coup de brodequin à la hanche, qui le déséquilibra.»[579]

Avec un courage , disons une témérité aux conséquences désastreuses pour l'ancien détenu politique, Bukadjo ose refuser les condoléances que le président Yéli Boso adresse à son endroit après la disparition tragique de son épouse par accident de taxi. En déclinant l'offre du Guide Éclairé, « une enveloppe charnue», il tient à désavouer directement le Berger Suprême, et met en doute sa bienveillance pour le peuple. Le refus des condoléances présidentielles sonne comme une protestation directe contre la politique menée par les dignitaires, celle qui encourage la veulerie, l'instrumentalisation et la chosification de la femme et des fonctionnaires, réduits à n'être que des maillons arrimés à un engrenage perverti et corrompu. Le député Tombaga a raison de dire de son ami Bukadjo qu'il est « d'une obstination à décourager un dictateur. »[580]

L'accusation de complot est basée uniquement sur des conjectures et des suppositions, à partir de prémisses d'où on peut déduire aussi tout le contraire des conclusions de la commission d'enquête. Car à suivre le raisonnement de Nkuba-Nytho, les fonctionnaires devraient mal remplir leurs fonctions de peur d'attirer les bons égards de la population, de peur de susciter quelque admiration publique qui les indexerait alors aux yeux des autorités. Quelle société est-on donc en train de bâtir si on doit craindre de bien agir par peur d'être impliqué dans des complots fabriqués de toutes pièces comme celui dont on accuse l'innocent Bukadjo? En réalité, la société politique tongwétanienne ne tolère pas des individualités qui sortent du lot et acquièrent quelque célébrité comme le docteur Bukadjo. Un seul doit ravir la vedette, un seul doit être célébré, un seul doit mériter des ovations publiques : Yéli Boso, dont l'anthroponyme, comme nous le verrons à la troisième partie de ce travail, est toute significative. Toute personne suspectée de lui faire ombrage, tout intellectuel doué et célèbre devient *ipso facto* un ennemi politique potentiel, poursuivi et combattu en tant que tel. C'est pourquoi l'Euricain Sam Well Bonaldi devait déclarer devant la commission que Bukadjo était un cadre capable de diriger le pays,

[578] *Les fleurs, Ibidem*, p.124.
[579] *Ibidem*, p.125-126.
[580] *Les fleurs*, Ibidem, p. 72.

abondant ainsi dans la fausse accusation de complot portée contre le médecin. Mais il s'est rétracté comme on l'a vu, faisant s'écrouler l'échafaudage sur lequel une des preuves était bâtie.

Dans son *Dictionnaire...*, Noël Kodia-Ramata, en présentant le roman, en situe le double intérêt dans sa charge critique et la problématique de la femme africaine dans la sphère politique : « Comme dans tous ses récits, l'auteur porte ici un regard critique sur le pouvoir en Afrique où les hommes intègres qui veulent changer la société dans le bon sens sont broyés par les dignitaires au pouvoir... Ce roman évoque aussi la situation de la femme africaine, source de problèmes dans le monde politique.»[581]

Les deux problèmes, à savoir le sexe et le pouvoir politique, sont si intimement liés dans les récits de Tchichellé Tchivéla qu'il est impossible de parler de l'un sans l'autre. Un dignitaire politique ou militaire se croit maître de tout, même des espaces privés et intimes des autres. Il peut, sans s'inquiéter, s'emparer des épouses des autres, écrouer leurs maris quand il ne leur ôte pas la vie, assassiner ou emprisonner toute femme qui refuse ses avances ou celles qu'il soupçonne d'infidélité, alors que lui-même court de femelle en femelle.

La libération de Bukadjo n'aura été qu'une parenthèse dans son calvaire qu'il continuera de vivre à travers des affectations disciplinaires de bourgade en bourgade. La dernière étape de son martyre et de sa mise à mort progressive est constituée par son exécution à Nyandarwa, en pleine forêt, lors d'une partie simulée de chasse où le gibier à ramener était sa propre personne! Il n'aura même pas la chance de prononcer quelques mots avant l'heure fatale, comme le député, « son ami, son plus-que-frère, oui, Tom, son autre lui-même, Tom qui maintenant dormait sous ses pieds, Tom...»[582], qui a commis l'imprudence de dénoncer, dit Gazi Yana, à l'Assemblée nationale les exactions du régime Yéli Boso :

> C'est ainsi qu'un jour, lors d'un débat sur le budget, auquel le Président de la République assistait en personne, il déclara sans ambages que notre pays était mal gouverné, notre parlement ligoté, notre presse bâillonnée, notre peuple exploité, notre jeunesse terrorisée, et qu'il était insupportable de vivre dans un pays où l'on n'avait pas besoin de preuves pour emprisonner ni de procès pour condamner[583].

La République Libre et Démocratique de Tongwétani est, selon le député, un état de déni des droits les plus élémentaires, d'intolérance et de dictature. Le jeu démocratique ne saurait exister dans un pareil climat de terreur où l'arbitraire règne à tous les niveaux de la vie, comme il nous a été donné

[581] Noël Kodia-Ramata, *Dictionnaire des Œuvres Littéraires Congolaises*, Paris, éditions Paari, avril 2010(Préface de Jacques Chevrier), pp.194-195.
[582] T. Tchivéla, *Les fleurs*, p.175. Ces propos sont de Gazi Yana, racontant à son amant les circonstances de la mort du député Tombaga.
[583] *Ibidem*, p.172-173.

de nous en rendre compte à partir de l'affaire du docteur Bukadjo. À l'origine de la brusque volte-face du député, «qui n'ouvrait jamais le bec à l'Assemblée nationale, qui approuvait en applaudissant comme ses collègues tous les projets gouvernementaux et leurs contraires», se trouve le choc qu'il a éprouvé à la mort accidentelle de la femme du docteur, Djaminga. Il rend les dignitaires « sexivores » du régime, tous éconduits par celle-ci, ainsi que le gouvernement, responsables de cette mort, pour avoir ravi la voiture de Bukadjo à sa femme, l'exposant aux accidents de la circulation avec des taxis « conduits par des fous », des chauffeurs irresponsables. C'est dire que le député, qui reprochait au médecin son manichéisme et son intransigeance (p.26) et plaidait en faveur d'une habitude illicite, « la pratique des « cas » courante dans notre pays », s'est finalement rangé du côté des transgresseurs de la norme admise dans son milieu législatif. Ses yeux se sont brusquement dessillés sur une vérité qu'il ne pouvait plus garder pour lui seul. Et tous ceux qui, dans l'arène politique tongwétanienne, affichent un comportement déviant par rapport à la doxa du milieu doivent le payer par de lourdes sanctions, et souvent au prix de leur vie. Djaminga d'abord, le député Tombaga ensuite, enfin le docteur Bukadjo. Nous n'oublions pas les personnages secondaires qui ont connu le même sort tragique : Mazamat Mpélo pour s'être rétracté devant la commission d'enquête et dénoncé la torture sous laquelle l'accusation du médecin lui a été extorquée (p.88), madame Baminda, une veuve commerçante soupçonnée par Motungisi d'infidélité (p.152), Monkow, pour l'hébergement de la femme du détenu Bukadjo malgré l'interdiction des services de la sûreté (p.112)

Ainsi, les fonctionnaires et politiciens qui réussissent à Tongwétani sont des prévaricateurs, des opportunistes qui se servent de leurs positions pour s'enrichir en se laissant corrompre comme on a voulu corrompre le docteur Bukadjo. Le directeur de l'hôpital, en présence du ministre de la Santé, lui avait dit, pour l'inciter à accepter la sollicitation de celui-ci : « ...le ministre veut te demander un service **que tu ne regretteras pas de lui avoir rendu.**»[584] On peut supposer que le service demandé (favoriser le succès à un concours à une personne sans mérite), comportait une contrepartie, des bénéfices directs ou indirects à accorder au docteur Bukadjo. En homme consciencieux et intègre, ce fonctionnaire se refuse à ce troc indigne, et malgré la menace et les intimidations du ministre, décline son offre de bien équiper son service « à ces conditions ».Le ministre, et le texte nous le prouve par la suite, a l'habitude de faire réussir des cas douteux à l'E.P.C.P.M, que ce soit au concours d'entrée ou à l'examen de sortie de l'École. La preuve en est fournie par le haut fonctionnaire des douanes, Sotchita, venu demander deux services au ministre. D'abord, l'affectation dans la capitale de son fils aîné en fin de formation à l'E.P.C.P.M., et ensuite sa réussite à cet examen qui n'a pas encore eu lieu. M. Sotchita craint que son héritier présomptif, s'il est affecté « en brousse » pour trois ans comme le stipule la loi,

[584] Tchichellé Tchivéla, *Les fleurs*, p.22 (C'est nous qui soulignons).

« n'attrape là-bas des maladies fort dangereuses.» Le narrateur précise par ailleurs que le ministre, pressé par le même Sotchita, avait déjà aidé l'adolescent, exclu du lycée pour « redoublement à répétition (...) à franchir aisément le seuil de l'E.P.C.P.M. », avant l'arrivée dans le service du docteur Bukadjo. Le ministre se montre réticent à la délicate demande du douanier d'affecter son fils à Mabaya la capitale. Accéder à cette sollicitation équivaudrait, selon le dignitaire, à «violer ma propre loi ». Il n'y a pas de loi sans exception, réplique le douanier. La suite de la conversation montre que le dignitaire voulait sûrement faire monter les enchères, à voir avec quelle rapidité il change d'avis dès que Sotchita sort son chéquier pour briser les hésitations du ministre. Suivons plutôt leur conversation :

> «- À propos, il faudrait que votre fils réussisse d'abord à son examen de fin d'études.
>
> - C'est le second service que j'étais venu vous demander**, monsieur Sotchita tira de la poche intérieure de sa veste un chéquier, il est certain que vous ne le regretterez pas, Excellence, de m'avoir rendu ces deux services.**
>
> - Écoutez, monsieur Sotchita, je pense qu'**entre amis il y a toujours moyen de s'arranger**, n'est-ce pas ?
>
> - Bien sûr, acquiesça le douanier, avant de partir d'un rire gras.
>
> Le ministre l'imita. Monsieur Sotchita, lui clignant de l'œil, proposa d'aller «arroser ça» chez lui: le dignitaire accepta avec plaisir et lui dédia à son tour un clin d'œil entendu»[585].

Un rapprochement peut être fait entre cette scène et celle où on voulait d'abord solliciter un service de Bukadjo, et, par la suite, le contraindre à commettre un acte répréhensible (laisser s'admettre Nwéliza, la maîtresse d'un dignitaire militaire). Le même procédé est utilisé : l'appât d'un gain substantiel à tirer de la malversation. Le directeur de l'hôpital emploie presque les mêmes termes que Sotchita : «... un service que tu ne regretteras pas de lui avoir rendu...», mais l'effet est tout à fait opposé de celui du douanier sur le ministre. Sotchita n'a même pas eu à recourir à des insistances et à des supplications. Les deux s'entendent à demi-mot, communiant à la même idéologie: la « médiocratie », le laisser-aller, les compromissions, la promotion de la fainéantise (le fils du douanier est incapable de suivre une scolarité normale et brille par ses redoublements à répétition, de même que Nwéliza sait que sans un coup de pouce de son amant, elle n'entrera jamais à l'École des infirmières). Tous les moyens sont bons dès lors pour parvenir à ses fins dans cette société qui bafoue les règles essentielles qui fondent, dans une communauté, le vivre ensemble, le « contrat social » entre ses membres: la rectitude, la probité, l'honnêteté et le respect des principes de vie en commun. La loi de la jungle est celle qui prime, car, sans passer par une personnalité puissante, on ne peut réussir à un concours où, comme nous le déduisons à partir des deux cas, les listes sont faites avant le déroulement des épreuves, une simple formalité. Même sans avoir composé, on peut se retrouver classé premier de la promotion ! Quelle supercherie ! Il est certain que Tchichellé Tchivéla use ici d'une hyperbole, mais c'est sans doute pour tirer la sonnette d'alarme sur un fait social qui gangrène la société

[585] Tchichellé Tchivéla, *Les fleurs*, pp. 66 et 67(C'est nous qui soulignons).

tongwétanienne, et qui n'est pas sans rapport avec des pratiques défiant toute éthique de l'excellence aux examens et admissions aux concours dans son pays ou en Afrique, à certaines périodes, et peut-être encore de nos jours.

C'est le lieu de relever une autre originalité de *Les fleurs des lantanas,* au plan thématique, avec Alpha Noël Malonga : « Tchichellé Tchivéla imagine son roman dans une interaction des mondes de la politique et des hôpitaux dans l'Afrique contemporaine. Ce sujet, d'une originalité incontestable dans le domaine romanesque congolais n'est pas assurément étranger à l'appartenance de l'auteur au monde de la santé»[586].

Il est permis de penser que ce qui préoccupe le plus Tchivéla, ce n'est pas la santé du corps, bien que plusieurs séquences du roman soient consacrées aux chambres d'hôpitaux (pages 14-15,.38-39, 57-58, 118-120, 144-145, 155-159, 168-169,178-181, 184-187) ou au ministère de la Santé, dans le cabinet du Ministre Manzaka. On peut facilement guérir une maladie à partir des symptômes et des analyses en laboratoire quand un bon diagnostic est posé, sauf peut-être pour des cas compliqués faisant intervenir des forces mystiques et surnaturelles, comme celui de l'enfant jumeau Munoziri (séquence 155-159). Mais il est plus difficile d'assurer la santé morale d'une société, car il s'agit alors de guérir celle-ci de certains comportements et attitudes qui perdurent parce que des individus y trouvent leur compte. Henri Lopes dans *Sans tam-tam* prônait un changement des mentalités, et un abandon de la facilité, de la routine et du suivisme. Dans *Les fleurs*, T. Tchivéla fait voir comment les patriotes qui ont à cœur de servir leur pays, les citoyens intransigeants et courageux refusant le rabaissement et le reniement de soi, sont vivement pris à parti, et finalement broyés par les opportunistes de tout bord. Le cynisme, la nuisance à outrance, la méchanceté et le déni d'humanité chez les autres font des hommes politiques des *Fleurs des lantanas* des êtres malfaisants et redoutables dans l'art de faire souffrir les autres. Ma Masika, dans la conclusion à son monologue, est intriguée par la dégradation des mœurs et la déliquescence de la société : « Mais une chose ne cesse de me préoccuper, Bahonga : pourquoi les Noirs des villes sont-ils si inhumains vis-à-vis de leurs propres frères? De qui ont-ils hérité cette cruauté ? En vérité, il est impossible que le pays aille de l'avant si on laisse agir une telle puissance de férocité. »[587]

En fait, la pratique politique à Tongwétani se réduit à l'utilisation de la force brute par ceux qui détiennent les postes-clés, pour intimider et terroriser d'honnêtes citoyens. Les immenses fortunes amassées illicitement et illégalement leur permettent de fausser le jeu social en terrorisant les esprits qui trouvent dans l'appât du gain le plus sûr moyen de se mettre en sécurité. La femme vertueuse

[586] *Ibidem,* p. 94-95.
[587] *Ibidem,* p.146.

devient dans ce contexte de pourriture sociale et politique un objet de dérision, et l'homme honnête exposé à la réprimande des corrompus qui le forcent à rejoindre leurs rangs. L'option pour la droiture semble signer l'arrêt de mort des personnages positifs : Djaminga, le docteur Bukadjo, le député Tombaga,etc. Doit-on alors dire après Ibrahima Dieng, héros de Sembène Ousmane dans *Le mandat* : « L'honnêteté est un délit de nos jours. Moi, je vais aussi me vêtir de la peau de l'hyène » ?

Vus dans le déploiement de leurs puissances matérielles et dans leur *libido dominandi*, les Guides, les dignitaires et les hiérarques au pouvoir sont, dans les fictions inventées, des êtres tout-puissants et terrifiants. Mais certains récits montrent aussi souvent comment cette puissance se fissure, et donnent à découvrir en ces dirigeants redoutés des êtres en proie aux tourments, vulnérables comme tout humain mortel. Quel visage présente le chef incontesté et incontestable lorsque le pouvoir veut l'abandonner, ou l'a définitivement quitté ? Tati Loutard, dans *Le Récit de la Mort,* analyse cet autre aspect du prince. Sylvain Bemba montre en quoi quitter le pouvoir n'a rien de terrifiant pour celui qui y est venu servir le pays dans la dignité et le respect de soi. Mais quand le prince lie de façon indissociable le pouvoir à sa personne, insinuent Kimbidima et Sony Labou Tansi, la perte de celui-ci le conduit inexorablement à des comportements bestiaux ou déviants : automutilation, actes irrationnels pouvant aboutir à la démence.

3. 4. Perte de pouvoir, exil, hantises et angoisses: *Le récit d la Mort*

Tati Loutard, dans son premier roman, *Le récit de la mort*, installe le lecteur dans un climat morbide et mortifère, annoncé par l'intitulé du titre de l'ouvrage. L'énonciation se fait, dès l'incipit constitué par le premier chapitre du roman, à partir d'un personnage désenchanté, Touazock. Ce héros, détaché de la foule et aimant la solitude, côtoie la mort sous toutes ses coutures, dont l'image obsédante lui fait penser à la sienne. Alors, la facticité de la vie, son caractère absurde et sa fragilité lui font imaginer le spectacle d'une fin apocalyptique du monde: la disparition de la terre, de la mer, du soleil, de la lune et des étoiles, des oiseaux, les secousses telluriques, tout incarne dans son cerveau « rivé à la mort» la désolation et le désastre d'une pareille éventualité. Le « tête à tête avec la mort » remplit les instants de Touazock qui découvre, effaré, « la fadeur du monde » Son hospitalisation renforce sa proximité avec la mort, et, dans la solitude de sa chambre, il est pris d'hallucinations terrifiantes, et a « l'impression d'être dans le vide ».Le miroir lui renvoie l'image d'un être que la vie semble abandonner progressivement : « Tous ces creux à différents endroits de son

corps lui rappelaient qu'en fait l'homme marche vers son squelette. Il s'en effraya.»[588] Les images que le narrateur omniscient donne du personnage le rapprochent plus d'un être mort que vivant, ainsi qu'on peut le lire des passages faisant ressortir ses traits physiques, comme dans les suivants: « cette statue d'argile qu'il était devenu.», « ses yeux hagards qui s'étaient retirés au fond des orbites comme s'ils avaient voulu fuir le monde.», et «une créature aux ressorts désarticulés». [589]

Dans son récit, Tati Loutard ne met pas en scène le dirigeant en pleine action politique comme c'était le cas dans *Le mort vivant* ou dans *Les fleurs des lantanas.* Mais ce que rapporte le narrateur omniscient est suffisant pour faire comprendre au lecteur que tous les régimes politiques évoqués sont des dictatures. Mme Pangala, femme passionnée de politique, en donne un tableau très sombre :

> La démesure en tout était leur état naturel ; ils avaient ouvert des harems, dilapidé le trésor public, décimé la fine fleur de leur pays, tenu mille propos incongrus en maintes circonstances de la vie officielle. À cause d'eux, la politique faisait horreur aux honnêtes gens. Et chaque peuple du continent vivait dans la peur de voir apparaître un de ces phénomènes.
> Ils avaient dressé des gens pour traquer en tout temps et en tout lieu ceux en qui se révélaient 'l'intelligence, l'aptitude à conduire les hommes dans la lumière et le progrès[590].

Madame Pangala parle d'ailleurs des dirigeants politiques comme étant des monstres, ou des animaux sortis de la fiction des contes africains « pour s'emparer des postes de commandement dans les villes où ils instaurent la loi de la jungle »[591] Ils possèdent les mêmes caractéristiques que ceux de Djombo ou de Tchichellé Tchivéla, à la seule différence que leurs traits sont brossés à grands traits. C'est peut-être pour cela que le personnage principal, Touazock, après avoir observé cet univers terrifiant de la politique qui l'a jeté aux oubliettes, songe à écrire un roman, inspiré des faits et gestes des hiérarques qu'il a eu à observer. C'est d'une posture de malaise, «l'actuelle difficulté d'être au monde», qu'il rédigera son manuscrit, pour combler son désoeuvrement et consigner peut-être par écrit ce à quoi sa situation de déclassé social l'oblige à penser. À la deuxième partie du roman, cet ouvrage s'intitule *Le Grand Exilé* (Texte de Alfred Touazock.)[p.105]. La représentation des présidents et autres politiciens déchus constitue donc l'essentiel du roman de Tati Loutard, si on tient compte de cette seconde partie, véritable mise en abyme de toute la première. Ainsi, « un ancien Président de la République, réfugié loin de son pays, le Monomotapa, où son nom avait été pendant quinze ans une sorte de vapeur d'alcool qui enivrait les foules à chaque défilé, à chaque tournée, à chaque cérémonie d'inauguration... », tombe brusquement dans l'oubli, une fois exilé. Et pourtant, il avait été le « Chef

[588] Tati Loutard, *Le récit de la mort*, Paris, Présence Africaine, 168 p., 1987. Dans la suite de l'analyse, les références seront celles de ce roman, dont le titre sera abrégé par *Le récit.*
[589] *Le récit*, pp. 18 et 19.
[590] *Le récit*, p.82.
[591] *Le récit*, p.83.

éclairé », « le sauveur, le savant, le visionnaire, le combattant intrépide ». Il doit, seul dans sa villa d'exilé politique, affronter la mort politique, au « visage particulièrement hideux.»

Le face-à-face avec la terrible et angoissante réalité est rendue par le narrateur, mais aussi par le personnage qui soliloque tout le temps et est en proie à de multiples fantasmes tératologiques. Cet écartèlement et cette liquéfaction de son être sont renforcés par une lucidité sans complaisance du Grand Exilé, mort politiquement et ne s'en cachant pas. Le narrateur dit à ce propos : « L'homme n'est-il pas déjà mort à partir du moment où il ne peut plus former de projets ? Lorsqu'il était au pouvoir, chaque jour il semblait surgir de l'avenir. »[592] Mais toute sa légende, son charisme et ses exploits sont brusquement emportés par l'ouragan «dans sa fureur», dit le narrateur. Sa famille et ses proches abandonnés au Monomotapa, après sa fuite précipitée, paieront les frais de son évasion, livrés à la vindicte populaire.

Par un champ lexical approprié, l'auteur rend perceptibles le déchirement et l'émiettement de la conscience du Grand Exilé dans le vécu de son état angoissé et étouffant qui le poursuit à tous moments. Nous pouvons figurer sur un tableau ce fort contraste qui oppose sur le plan temporel un passé de gloire et de puissance, contredit par la situation malheureuse endurée par le héros. Sur le plan psychologique, toute sa vie devient un enfer, les réminiscences affluant dans le désordre et le cafouillage. Au plan politique, il se pose lui-même des questions sur son action passée, s'accuse, se justifie et s'embrouille. Figurons sur un tableau le fort contraste entre le présent douloureux et le passé glorieux du Guide éclairé, pour mesurer le gouffre qui sépare les deux moments.

Tableau figuratif du Passé et du présent du Grand Exilé

Pages	**Passé**	**Présent**
p.109	Charisme et omniprésence politique	Silence et marasme
P109 et P136	Guide infaillible, héroïque	Homme fini, déchets Quelque chose de putride empoisonnait sa vie

[592] J. B. Tati Loutard, *Le récit*, p.140.

136	Nom fleuri de louanges	Nom couvert de boue
	Vie publique	Vivre comme une taupe
	Nom, véritable saumure. Omniprésence du Guide à la radio, télé et journaux	Censure de son nom dans les media ; homme fini
	Personnalité divinisée	L'envers du pouvoir :la prison, la tombe , au mieux l'exil, la résidence surveillée
p.137	Jouissance du pouvoir, « soutien » populaire	Déchéance politique ; angoisses, cauchemars, obsession de la mort et impression du désert.
137	Chef éclairé, sauveur, combattant intrépide	Langueur de chien malade
113	Climat évangélique	...ce régime infernal », « cette atmosphère étouffante »

. On aurait pu dire que son nom était une véritable saumure dans laquelle baignaient tous les vivres que l'on consommait dans la Rép. La radio, la télévision, les agences de presse faisaient des domaines conquis et soumis, où trônaient des coryphées. La moindre déclaration du Guide devenait une révélation. Les discours des hiérarques du Parti et de l'État étaient truffés des citations du chef éclairé. C'était le sauveur, le savant, le visionnaire, le combattant intrépide. Le zèle était la vertu cardinale du Ministre et du journaliste.

Dans les autres romans, on note aussi la folie et les conduites irrationnelles de certains présidents hantés par la perte du pouvoir par leur descendance. Citons à ce propos *Les filles du Président* de J. O. Kimbidima. Ailleurs, dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi, un président terrorisé par sa propre image : il n'arrive point à faire effacer de son corps, et surtout de son front, l'inscription « Enfer » gravé mystérieusement par Martial qu'il a charcuté et donné à manger à ses enfants. Alors, il s'automutile et s'autodétruit en mettant lui-même à feu l'autodafé immolateur qu'il a fait construire sur la place publique après avoir ordonné à ses sujets :« Qu'on me brûle ! »

3.4. La représentation de l'impouvoir : le roman de guerre ou du chaos et le règne de la barbarie

« Je ne sais qu'une chose, et la guerre du Golfe nous la confirme : la culture, c'est-à-dire l'approche raisonnable et spirituelle du monde, est en crise; la barbarie a plus d'impact sur l'être humain que n'en a la civilisation, qui n'est autre chose que l'acceptation de la différence. Je dis cette petite chose-là en plusieurs volumes. Personne n'est à l'abri de la barbarie. Ni Lorsa Lopez, ni Martillimi Lopez, ni Idi Amin Dada, ni même le président des États-Unis...»[593]

Sony Labou Tansi, en réponse à une question.

« Quand on dit qu'il y a guerre civile dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse ; ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes.» [594]

Ahmadou Kourouma

3.4.1. Guerres civiles et fragmentation d'un pouvoir désarticulé

Aux guerres civiles particulièrement violentes, meurtrières et destructrices, les fictions ont répondu en écho avec le roman de la guerre à partir des années 2000 : *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel Dongala, *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix* d'Alain Mabanckou, ou *Le musée de la honte* de Mabéko Tali Jean-Michel pour citer quelques titres. Les répercussions dramatiques de ces guerres civiles d'une rare barbarie au niveau humain, et aux destructions massives des biens meubles et immeubles, continuent à nourrir la créativité littéraire, si on s'en tient au premier roman de Katia Mounthault qui vient d'être publié[595]. Les guerres ethniques fratricides composent un tableau de désolation et de détresse, dans un « État » éclaté et fragmenté en quartiers aux toponymes évocateurs, livré aux pillages, aux massacres, au vol et au viol, et même au bombardement à l'arme lourde ! L'État n'existe plus en tant que structure. Partout règnent la terreur et le déchaînement d'une violence incontrôlée et incontrôlable D'où la représentation du chaos, d'un univers sans repères, terrorisé par des gens sans foi, ne connaissant de loi que celle du fusil, de la force brute et nue, génératrice des violences extrêmes.

Les guerres civiles installent le règne de la milice, des enfants soldats, les *child killers* fortement armés de kalachnikovs et d'obus, contre une population timorée et angoissée devant sa

[593] Mukala Kadima-Nzuji, «L'écrivain africain et l'institution littéraire», Études Littéraires, Vol. 24, n°2, Automne 1991(Entretien avec Sony Labou Tansi le 13 fév. 199I). Publié aussi sur le site Erudit.org des universités de Montréal, Laval et Québec (http://id.erudit.org/iderudit/500971ar)
[594] Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 240 p.
[595] Katia Mounthault, *Le cri du fleuve*, Paris, L'Harmattan, juin 2010, 172 p.

problématique survie à tous les instants. Vols, pillages, viols, meurtres gratuits et exécutions sommaires font partie du lot quotidien. Par des clins d'œil rapides, les romanciers essaient de clarifier le flou ainsi créé et pointent un doigt accusateur sur les vrais auteurs des massacres: les politiciens qui tirent dans l'ombre, ou même ouvertement les ficelles. *Johnny Chien Méchant* de Dongala et *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix* de Mabanckou, publiés tous les deux en 2002, illustrent cette problématique dans leurs récits palpitants et haletants. Dongala réussit même, dans son récit à double narration simultanée et à deux narrateurs du début à la fin, à provoquer le choc des points de vue situés aux antipodes l'un de l'autre, laissant ainsi l'appréciation des actes et faits aux lecteurs. Les guerres semblent avoir mis le Congo Brazzaville « à feu et à sang », si l'on en juge par la mise en fiction qui en a été faite par les romans que nous venons d'évoquer, et par d'autres après.[596] Alpha Noël Malonga en analyse cinq au dernier chapitre de son essai sur le roman congolais déjà évoqué, auquel il donne un titre significatif : « Affreuses et fécondes guerres civiles : le roman de guerre».[597]

Une guerre civile résulte presque toujours d'une crise grave au sein de la classe dirigeante, dont les responsables ont été incapables de s'asseoir autour d'une table à la recherche d'un compromis pour éviter le pire. Autrement dit, la guerre en elle-même constitue déjà un échec politique pour les hommes aux affaires, décidés non de faire entendre la voix de la raison, mais le langage de la violence et des armes.

Dans *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel Dongala, les guerres ethniques sont peintes d'un double point de vue, celui des miliciens lourdement armés, et celui des victimes, ballottés d'un lieu à l'autre, toujours en fuite, à la recherche d'un abri pour sauver leur vie en danger permanent à tous les instants. Laokolé, une des deux narrateurs, est une fille à la scolarité écourtée du fait de la guerre. Les miliciens ont vidé les salles d'examen du baccalauréat dont elle passait les épreuves dès le premier jour de composition. Elle est victime à plusieurs titres : elle a perdu son père lors d'une précédente guerre; sa mère, rendue cul-de-jatte, est morte, ensevelie dans un immeuble soufflé par un obus. Son frère Fofo a disparu dans la fuite désordonnée, et elle n'aura aucune nouvelle de lui jusqu'à la fin du récit.

[596] Jean Clément Mengue, *L'élan brisé*, Brazzaville, Éditions Lemba, 2002, 110 p. Makita Philippe, *Le pacte des contes*, Paris, Éditions La Bruyère, 2004 – Issangh'a Mouellet Wa Indo, *Fuir Brazzaville-Sud, otages des milices. Journal d'un étudiant congolais pendant la guerre du 18 décembre 1998*, Paris, L'Harmattan, 2005.-Odika Michel, *Au plus près de Brazza*, Paris, L'Harmattan, 2004. - Jean-Baptiste Tati Loutard, *Le masque de Chacal*, Paris, Présence Africaine, 2005.- Noël Kodia-Ramata, *Les enfants de la guerre. Éteindre le feu par le feu ?*, Paris, MENAIBUC, 2005, 146p. (Coll. Interdépendance africaine).- Henri Djombo, *La* traversée, Brazzaville, Éditions Hemar, 2005. -François Bikindou, *Des rires sur une larme*, Paris, L'Harmattan, 2005. -Marceline Fila Matsocota, *De l'aberration du tribalisme, régionalisme et autres ismes*, Paris, Société des Écrivains, coll. Découvertes, 91 pages, -et plus récemment, Katia Mounthault, *Le cri du fleuve*, Paris, L'Harmattan, juin 2010, 172 p., etc.

[597] Alpha Noël Malanda, *op. cit.*, p.137-175.

Laokolé représente, mêlée à la population paniquée et affolée, le peuple ou l'herbe qui souffre quand les éléphants politiques se battent pour le pouvoir.

Johnny Chien Méchant, deuxième narrateur et personnage éponyme du roman, épouse le point de vue des miliciens Dogo-Mayi. Il est à la tête d'un groupe armé, qu'il qualifie de « redoutable commando des Mata Mata, terreur des Tchétchènes, les milices mayi-dogos», et s'aligne derrière les positions du chef du MLDP (Mouvement pour la Libération Démocratique du Peuple), pour son appartenance à la même région que lui. Le parti au pouvoir, le MPLTP (Mouvement pour la Libération Totale du Peuple) appartient aux Mayi-Dogo, et leur chef aurait triché aux élections, « afin de rester éternellement aux affaires pour continuer à piller le trésor du pays, à bouffer l'argent du pétrole et des diamants et, surtout, à nous brimer.», ont expliqué les hommes armés venus enrôler Johnny Chien Méchant et les enfants de son quartier. Et de continuer : « C'était grave, il fallait que tous les gens de notre région –majoritaires dans notre quartier –prennent les armes pour chasser ce président et donner aux gens de sa tribu, les Mayi-Dogo, une leçon qu'ils n'oublieraient jamais.»[598]

Le roman se compose de trente et un chapitres, dont dix sept portant le titre de Laokolé, et quatorze celui de Johnny dit Chien Méchant. Les autres variantes du nom de Johnny, toujours à la recherche d'un nom qui sonne fort, sont « Lufua Liwa»[Tue-la-Mort, expliqué à la page 257 : « car là où je passais, tout trépassait»] (chap. 2), Matiti Mabé [Mauvaise Herbe](chap. 4,6, 8 et 10) Ce n'est qu'à partir du chapitre 11 qu'il porte en permanence le nom de guerre de Johnny Chien Méchant,au punch plus guerrier, dont il justifie ainsi le choix: « Un nom fort, puissant. Un nom qui vous fout la même trouille que ressent un condamné à mort devant un peloton d'exécution, un nom qui fait trembler les criminels quand ils le voient affiché devant une maison.»[599] En même temps qu'il prend un nouveau nom de guerre, il rebaptise son commando du nom de « Tigres Rugissants »

Le grand nombre de chapitres consacrés à Laokolé, ou à la populace paniquée, en débandade et engagée dans une fuite sans issue, parce que souvent prise entre deux feux, est un signe de l'importance accordée à la misère et à la souffrance engendrées par les conflits. La particularité du roman d'Emmanuel Dongala repose sur le simultanéisme de la narration, où les mêmes faits sont chaque fois relatés par Johnny Chien Méchant (point de vue des miliciens et des chefs politiques combattant le pouvoir en place), et par Laokolé (point de vue de la multitude fuyant sans direction précise). Le chaos, le désordre et la confusion jettent un trouble profond dans le quotidien des habitants, complètement décontenancés, mais toujours fortement accrochés à leur instinct de survie. Souvent, la narratrice Laokolé est, malgré elle, « entraînée par les mouvements désordonnés de la foule », une cohue en divagation. Les habitants, toutes classes sociales confondues, pris au piège des

[598] Emmanuel Dongala, *Johnny*, p.102.
[599] *Ibidem*, p.117.

guerres, se sont trouvés brusquement et paradoxalement en situation de réfugiés dans leur propre pays. Mais de quel pays s'agit-il ? Emmanuel Dongala demeure imprécis et vague à ce sujet. Il préfère rester dans la généralité, le cadre pouvant être n'importe quel pays du Sud, ou même du Nord, entré en guerre civile. Mais certains indices rétrécissent le cadre référentiel qui se rapproche du Congo Brazzaville.

Le cadre géographique, tracé à grands traits, permet, par certaines allusions, de penser au pays de l'auteur. D'abord, Au début des hostilités, un camp de réfugiés spontané se constitue devant les ambassades, « sous un soleil torride d'Afrique centrale » (p.120). On retrouve ensuite trois femmes dans un camp du HCR (Haut-Commissariat pour les Réfugiés), situé dans un pays « d'Afrique Centrale » (p.181). Celui-ci est décrit comme « un pays où les gens étaient assez stupides pour ne trouver rien de mieux à faire que de s'entretuer pour le pouvoir et empêcher leurs enfants d'aller à l'école.» Le rêve de tous les jeunes devient dès lors de « quitter ce foutu pays de merde » (184) « en guerre civile »(212), ce maudit pays à très hauts risques, livré par des politiciens inhumains et sadiques à leurs miliciens endoctrinés et drogués pour tuer avec plaisir, piller, voler, violer, torturer, bombarder les immeubles à l'arme lourde. Les expatriés blancs, Européens et Américains, désertent précipitamment ce pays, grâce à l'opération spéciale « Gorille Vert », « une opération héliportée interarmées qui a nécessité trois cents hommes, sept hélicoptères et deux avions », ainsi que l'explique son commandant, le colonel Jean Lagnier[600] (pp. 226 et 227). Mais les originaires du pays se voient obligés de tourner en rond, pris entre plusieurs feux croisés, entre les miliciens et les soldats, et dans le vacarme assourdissant des armes lourdes : les BM-21, lance roquettes, les Howitzers 105 mm, etc. En outre, un fait sportif n'autorise plus de doute sur le cadre référentiel du récit. La narratrice évoque les soirées jadis passées avec son frère Fofo, « tout emballé dans son rêve de devenir le futur Roger Milla.» Il lui a appris les noms des équipes africaines, relevant tous du bestiaire, sauf celui de l'équipe de son pays. Elle fait le commentaire suivant:

> « C'est grâce à ces veillées chez notre mère Tamila que je savais qu'en Afrique nous avions trois équipes de lions, au Cameroun, au Sénégal et dans l'Atlas marocain, tandis que les aigles se trouvaient au Nigeria et au Mali, les éléphants en Côte d'Ivoire. Mais savez-vous où l'on trouvait des diables ? Au Congo, évidemment !»[601]

C'est le seul endroit du roman où le Congo est cité nommément. L'équipe nationale de la république du Congo se nomme effectivement les « Diables Noirs. » Enfin, l'allusion au Général, président ayant perdu le pouvoir, fait penser aux premières élections démocratiques du Congo Brazzaville après la Conférence nationale de 1990. Une autre allusion au chef militaire vainqueur de la guerre, un général, est plus directe : « On ne réveille pas un général d'armée qui dort» (p.272). Le

[600] *Johnny*, pp. 226 et 227. Le texte est en italique dans le roman.
[601] *Johnny*, p. 216-217.

discours radiodiffusé du nouveau président Dibanga après les hostilités donne aussi des renseignements sur la nature du pays concerné:

> « Nous avons repris le pouvoir pour rétablir la démocratie et la paix... Peuple de mon pays, notre pays est trop précieux pour le laisser entre les mains de ces génocidaires dont beaucoup ont fui dans les forêts. Nous ne leur laisserons aucun répit, nous les traquerons, nous irons de village en village pour les extirper, même si ces villages se trouvent dans le plus profond de la jungle…»[602]

Il est possible de trouver des concordances entre ce discours belliqueux et la réalité congolaise après les guerres de 1997 et ses suites des années 1998 à 2000 au Sud du Congo et dans certains quartiers du Pool favorables au président déchu Pascal Lissouba, dont les partisans et proches étaient appelés par le nouveau pouvoir des « génocidaires ».

La responsabilité de la guerre civile suivie de massacres et de pillages systématiques semble, selon Laokolé et certains personnages lucides du roman, relever de la seule responsabilité des politiciens : « Ce ne sont pas les tribus qui s'entretuent, ce sont les politiciens qui nous tuent.», affirme un personnage, tante Tamila. Et une femme d'expliquer le cercle vicieux qui commande la chaîne : « C'est les politiciens-là, comme ils veulent le pouvoir... ils veulent des miliciens, comme ils n'ont pas d'argent pour payer les miliciens, ils leur demandent de piller.» Ces propos sont confirmés par Johnny Chien Méchant : « Je les ai laissé faire [piller] car comme l'avait dit Giap, suivant ainsi des directives venant de plus haut, il fallait autoriser nos combattants à se servir sur le terrain puisqu'il n'y avait pas d'argent pour les payer.»[603] Pour Laokolé, la ville embrasée et secouée par les déflagrations des bombes obligent les Mayi-Dogo à s'enfuir dans les forêts, dans l'espoir d'échapper aux nouveaux vainqueurs en se repliant sur leur village :

> « ...l'important était de fuir, fuir les bombes, fuir les massacres, fuir les viols... Nous n'avions jamais eu le désir ni senti la nécessité d'aller dans le village de nos parents, ni de parler la langue de la tribu : la ville nous suffisait. Et voilà qu'une querelle de politiciens nous rejetait chacun vers son village, vers sa tribu. Mais ces politiciens qui nous jetaient sur les routes ne savaient pas que beaucoup d'entre nous n'avaient plus de tribu ni de village ; nos villages étaient les quartiers de la ville où nous avions grandi... »[604]

La responsabilité de la guerre incombe donc en premier lieu aux politiciens qui ont remis les armes aux enfants, et qui ont démissionné de leurs responsabilités. Les enfants soldats ont trouvé dans le maniement des armes l'occasion de s'affirmer, d'exercer le pouvoir réellement, qui était jadis réservé aux adultes. Les child soldiers se sont donc saisi de cette unique opportunité à eux offerte pour se rendre « maîtres du monde », à leur manière : « Pourquoi avions-nous un fusil dans la main, si ce

[602] Emmanuel Dongala, *Johnny*, p.284.
[603] *Ibidem*, p.224.
[604] *Ibidem*, p.279.

n'était pour avoir tout ce que nous désirions ?», se demande Johnny Chien Méchant. Il fait une autre réflexion similaire, paniqué devant la foule qui avance malgré leurs tirs : «...J'ai commencé sérieusement à avoir peur, et pourtant j'avais un fusil dans la main. Je pensais que le pouvoir était au bout du fusil, qu'avec une arme on pouvait tout régler, on était le maître du monde.»[605] Et en fait, les viols participent d'une certaine manifestation de la prise de pouvoir par les enfants soldats qui tiennent à rester les vrais maîtres dans tous les domaines, même dans le sexe. Humilier les grands, les riches, violer leurs femmes en leur présence, c'est, pour les miliciens, les rabaisser et prendre sur eux une certaine revanche. Par exemple, après avoir pillé et vidé la malle d'argent de M. Ibara, ils violent sa femme en sa présence. Car, à les entendre, faire l'amour avec la femme d'un grand, c'est s'élever à son niveau. Suivons les réflexions de Johnny :

> « J'étais chez M. Ibara, l'un de ces grands qui passaient dans leurs véhicules luxueux en nous méprisant, en ignorant la misère autour d'eux. Ces grands qui volaient l'argent de l'État pour bâtir leurs villas et entretenir leurs maîtresses, qui n'avaient pas besoin de construire des hôpitaux ou des écoles ici au pays puisque dès qu'ils avaient un petit mal de tête ils prenaient l'avion pour l'Amérique ou l'Europe pour se faire soigner. Ouais, j'étais dans la maison d'un grand... J'ai bu dans le verre d'un grand**....** » [606]

S'approprier les biens des grands, c'est avoir accès au luxe qu'il n'aurait jamais rêvé avoir en temps normal. Les viols peuvent être interprétés dans la même logique compensatrice. Les mobiles qui poussent Johnny à posséder Mme Ibara sont du même ordre : « Et puis, en regardant la femme de M. Ibara étalée par terre, j'ai eu envie de baiser la femme d'un grand.» Après avoir assommé M. Ibara qui tentait de s'opposer au désir de Johnny, et affaibli sa femme par des coups pour vaincre sa résistance, il décrit ainsi son acte, triomphal et satisfait : « J'ai cavalé, j'ai pompé, pompé. Je baisais la femme d'un grand. Je me suis senti comme un grand. Je baisais aussi une intellectuelle pour la première fois de ma vie. Je me suis senti plus intelligent. Enfin j'ai lâché ma décharge...» Ses deux compères, Petit Piment et Piston violeront également la dame. Johnny Chien Méchant pense que les miliciens sont dans leurs droits de rappeler aux grands leur existence : « Messieurs les grands de ce monde, sachez que les petits existent aussi et chaque fois qu'ils le pourront, ils ne vous rateront pas. Ouais, vous avez intérêt à le savoir.»[607]

Pour les miliciens, tous les actes décrits comme barbares, immondes, immoraux et criminels sont tout à fait normaux. L'ordre du monde est complètement renversé dans leur esprit et dans la réalité vécue, et on se demande si les politiciens qui les instrumentalisent si cruellement songent à l'avenir du pays. Les enfants soldats vivent un autre monde où le vol, le meurtre et les forfaits de tous genres ont élu droit de cité. Johnny rapporte, dans l'émerveillement d'un être satisfait, la désolation

[605] *Johnny*, pp.149, et 130 pour la précédente.
[606] *Johnny*, p. 169.
[607] *Johnny*, p.270.

qu'ils ont laissée à Kandahar, fief des Tchétchènes, leurs « ennemis». Il est exalté par leurs « hauts faits » :

> « Nous avons continué à ratisser Kandahar, mètre carré par mètre carré, dynamitant les belles maisons, coupant les arbres fruitiers, abattant les chiens et les hommes de sexe masculin entre douze et quarante-cinq ans et, évidemment, nous servant. Tout l'après midi nous avons razzié, nous avons tué, nous avons volé, nous avons violé. Nous étions soûls de sang et de sperme. Dans tout le quartier résonnaient des cris de *somba liwa*, des rafales, des grenades qui explosaient, des cris, des pleurs et des hurlements de chiens. »[608]

Après le pillage et la razzia de Kandahar, il s'en suit un spectacle épouvantable, « carnavalesque », comme le dit le narrateur :

> « Des gros bahuts militaires aux vieilles voitures déglinguées sans lumières et sans immatriculation, des pousse-pousse à deux roues aux brouettes à une roue, c'étaient ainsi des dizaines de véhicules de toutes sortes lourdement chargés de prises de guerre les plus hétéroclites qui quittaient Kandahar en une longue file ininterrompue pour regagner nos quartiers de l'ouest de la ville, leurs bas de caisse raclant continuellement la chaussée tellement ils étaient chargés : des chaînes musicales,des CD et des DVD, des télés, des gazinières, des tôles arrachées aux toitures des maisons, des chevrons, des carreaux, des sanitaires, des matelas, des produits pharmaceutiques, des sacs de foufou, des poulets vivants... Derrière et à côté des véhicules couraient des centaines d'autres personnes armées de machettes, de lances ou d'armes automatiques, elles aussi repues de sang et de sperme, qui arborant une tête dégoulinante de sang piquée au bout d'un pieu ou d'une baïonnette, qui portant autour de son cou des intestins dégoulinants de sang, qui exhibant fièrement des organes génitaux, tous chantant des chansons guerrières de notre tribu.
>
> (...)
>
> Kandahar était dévasté, exsangue, vide comme un champ de mil après le passage d'une nuée de criquets ou comme ce qui reste de la carcasse d'un éléphant après une attaque de fourmis magnans. Encore une fois, c'était vraiment bien d'être du côté des vainqueurs. Ce soir, dans nos quartiers ce sera la fête...»[609]

Les raisons de la guerre à partir des passages ci-dessus sont multiples et variées. Il s'agit avant tout de la volonté de domination et d'anéantissement complets de l'ethnie « ennemie », ce, afin de rester le seul chef. L'appropriation et le pillage systématique des biens de l'ennemi permettent un enrichissement illicite et bien rapide. Le butin de guerre de Johnny Chien Méchant, « un animal cruel » selon Laokolé (p.349) est très explicite à cet égard. L' « antre de la bête », ainsi que Laokolé nomme la maison de Johnny où il l'a amenée en voiture, sûrement pour la violer, est une « véritable caverne d'Ali Baba. Télés, chaînes musicales, ordinateurs, frigos, gazinières, produits pharmaceutiques (...) ; plus inattendu, il avait aussi pillé des livres ;... »(p.351), ballots de pagnes, une garde robe d'autant bien fournie qu'il dit, avant son engagement dans la milice, avoir fait partie de la Société des Ambianceurs, les rois de la sape. Au niveau psychologique, l'assouvissement des instincts bestiaux

[608] *Johnny*, p. 272.
[609] *Johnny*, pp.273 et 274

tapis au fond de l'homme, se trouve pleinement réalisé avec ces scènes d'horreur où on exhibe des têtes, des intestins, des organes génitaux, ce qui revient à montrer la barbarie et la sauvagerie du spectacle macabre qui s'est déroulé à Kandahar. Des hommes et des femmes n'ont pas été seulement massacrés, mais mutilés, dépecés, éventrés... Les limites de l'inénarrable sont atteintes par ces horreurs insensées, à donner le vertige, la nausée et le cauchemar. Le pouvoir se conquiert ici au prix le plus fort, et on imagine le chef vainqueur capable de tout pour s'emparer d'un pouvoir qu'il sait souillé du sang de ses concitoyens innocents, situation qui le laisse de marbre. De quoi désespérer totalement, car « l'on ne pouvait avoir aucun espoir dans un pays où il fallait marcher sur un tas de cadavres pour prendre le pouvoir, un pays où on vous pourchassait parce que vous étiez mayi-dogo, un pays où on tuait des enfants.»[610]

On observe une nette évolution dans la pensée d'Emmanuel Dongala, de son premier roman, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche* (Albin Michel, 1973), à *Johnny Chien Méchant* (Paris, Le Serpent à Plumes, 2002). Le romantisme révolutionnaire, allié au fusil conçu comme moyen pour réaliser la transformation de la société vers son bien-être, a disparu du dernier roman, où le fusil impose sa loi barbare. Et les manieurs du fusil, c'est-à-dire les miliciens, des enfants drogués et endoctrinés par ceux qu'on pourrait appeler les « ethnocrates », tuent comme dans un jeu. Ils disent et le répètent à qui veut bien les entendre que « le pouvoir est au bout du fusil. » Alors, ils en usent et en abusent. Et ce fusil devient l'expression même du pouvoir, mais un pouvoir anarchique. L'expression « *Un fusil dans la main* », est reprise dans *Johnny Chien Méchant*, mais plutôt accolée à une autre expression, « Un fusil dans la main, une bible dans l'autre ». On peut de ce fait voir dans *Johnny Chien Méchant*, une suite de *Un fusil dans la main*… corrigée par l'actualité militaire des années 1997-1998. Dans le premier, il y a comme une déconstruction de la guerre, cette folie humaine portée à son paroxysme, et vue sous deux angles. D'un côté, un enfant qui regarde et « fait » la guerre de façon presque détachée. Il est dans cette guerre, il tue, il s'en amuse et est beaucoup plus capté par le côté spectaculaire, la parade et l'exhibition de la force. C'est tout comme si ce n'était pas lui qui agissait puisqu'il est endoctriné et drogué. Mais d'un autre côté, Laokolé raconte et donne toute une autre version des faits narrés : elle les analyse, les interprète, les juge et s'en indigne dans la plupart des cas au vu des atrocités et des absurdités observées. Les deux versions sont juxtaposées -celle de Johnny et de Laokolé- du début à la fin du roman, où les deux personnages se rencontrent enfin physiquement. Ils se livrent à un duel en se mesurant d'abord verbalement, et lorsque Johnny veut user de la violence, sa méthode habituelle, c'est alors qu'il déclenche la réaction immédiate et fulgurante de Laokolé. L'héroïne se saisit en effet d'une bible qu'elle lance violemment de sa main gauche -elle est gauchère-

[610] *Ibidem*, p.170.

sur Johnny Chien Méchant pour l'étourdir, avant de l'achever en écrasant de sa botte les parties génitales du jeune milicien jusqu'à ce que mort s'en suive.

« Que faire du fusil ? », est en définitive l'une des obsessions de l'auteur depuis son premier roman, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, où l'intellectuel révolutionnaire semble le caresser sans le manier. A la place des balles, qu'il devait avoir dans la poche, il a plutôt des poèmes. Comment dès lors combattre ? Le sentimentalisme a raison de Mayéla qui capitule sans combattre et demande à ses soldats de se rendre, à la vue des enfants innocents présents autour du palais. Il ordonne donc à ses troupes de ne pas tirer. C'est par sentimentalisme qu'il perd la bataille engagée autour de son palais, sans combattre. Peut-être aurait-il gagné, s'il avait laissé ses soldats riposter aux attaques des putschistes. On se rend donc compte que les mots comme honneur, dignité, morale, vie humaine – ont vraiment beaucoup d'importance chez Emmanuel Dongala, et que l'Homme est plus précieux que le pouvoir à tout prix. L'indignation de son héroïne devant les massacres à haute échelle et les destructions méthodiques à Kandahar, semble être aussi celle de l'auteur :

> « Je ne comprenais pas comment l'armée d'un pays pouvait assiéger un quartier de sa propre capitale et bombarder à l'arme lourde ses propres citoyens. Je ne comprenais pas comment on pouvait bombarder avec des roquettes et des chars une population civile désarmée et terrifiée sous prétexte qu'on avait repéré dans le quartier une bande de miliciens rivaux.»[611]

Le roman d'Emmanuel Dongala a valeur de témoignage et de dénonciation de l'absurdité de « cette stupide guerre » (p.337), de l'inconscience des dirigeants et des forfaits inadmissibles que la guerre a autorisés. La voix de l'adulte avisé vient quelques rares fois remettre en question le discours triomphaliste de Johnny, heureux d'appartenir au camp des vainqueurs, comme la voix de cette femme devant une camera, Lea Malanda, violée en public par sept soldats devant une cinquantaine d'autres et devant sa fille:

> « Il faut que le monde entier sache ce qui se passe ici. Dites au monde entier que les autorités de notre pays sont des criminelles car elles sont responsables de ces soldats. C'est elles qui les ont envoyés. Qu'elles ne nous disent pas que ce sont des bavures d'éléments incontrôlés, oh non, un gouvernement responsable ne peut se défausser par de telles excuses et laisser impunis des crimes si odieux. À force de nous taire, nous sommes devenues invisibles.»[612]

Dans certaines fictions sur les guerres ethniques du Congo, la focalisation est faite non sur la guerre elle-même comme dans *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel Dongala, mais sur ses multiples conséquences, le pays et la population cruellement traumatisée. Dans ces romans, la narration est confiée à l'adulte ou à l'adolescent soucieux de son futur : nous serons alors enclins à parler dans ce

[611] *Johnny*, p.249.
[612] *Johnny*, p.343.

cas du roman de l'après-guerre. C'est le cas de Noël Kodia-Ramata avec *Les enfants de la guerre*, et de Katia Mounthault dans *Le cri du fleuve*. Ces deux romans insistent sur les plaies béantes et purulentes des folies et barbaries des milices, bras armés des politiques en panne d'imagination. Le problème de l'avenir après le désastre et les horreurs se pose avec acuité, et on peut dire avec Alpha Noël Malonga que« L'engagement des enfants dans la guerre participe de l'hypothèque de l'avenir des pays imaginés dans les romans de guerre... ». Ce qui nous incite à poser la douloureuse question : Quel avenir après le désastre et les horreurs ?

3.5. La narration par l'adulte ou le roman de l'après-guerre: l'exemple de *Le cri du fleuve*[613]

Dans *Le cri du fleuve,* les *child killers* se rendent compte, après la cessation des hostilités, de la duperie dont ils ont été l'objet tout au long de la guerre. Celle-ci ressemblait à un jeu macabre de marionnettes qui s'ignoraient, puisque la communication ne se faisait qu'avec un chef de gang, recevant à son tour les ordres d'autres instances, et ainsi de suite. Pour expliciter les complexes enchevêtrements des conflits qui semblent, dans les fictions, échapper aux combattants, et souvent à leurs commanditaires, nous allons analyser certains mécanismes qui régissent cet univers de violence, avec *Le cri du fleuve* de Katia Mounthault.

3.5.1. Aperçu général des conflits

La narratrice du récit, Célia, en reportage pour le compte de CNN, se rend dans son pays, en compagnie de son ami Brian, pour un reportage sur une guerre civile qui vient de s'achever et qui a ravagé villes et campagnes, semé ruines, désastres et horreurs. Les child killers, enrôlés malgré eux dans une folie meurtrière, sont les acteurs principaux des massacres et actes de barbarie, d'une violence inouïe. Les soldats –que l'auteure préfère appeler les « troupiers », auxquels se mêlaient les jeunes miliciens, tels « des buffles en colère », ne laissaient après leur passage « qu'un cortège infernal de décrépitudes.» Ils étaient tous armés d'un arsenal destructeur qui faisait frémir : révolvers, canons, obus, kalachnikovs, bazookas et mitrailleuses PMAK, Tomawaks... Très mobiles, ils évoluaient en petites bandes, en groupes, ou en convoi à côté des chars, des « machines géantes », les lance-

[613]Katia Mounthault, *Le cri du fleuve*, Paris, Éditions L'Harmattan (coll. Encres noires), juin 2010.

roquettes BM21 ou « machines monstrueuses qui allaient tout anéantir sur leur passage ». Ils avaient pour mission, comme l'explique Baudelaire, recruté par le commandant Dada, d'agir dans l'intérêt supérieur du pays ; mais de toute évidence, ce n'était qu'un endoctrinement de la milice qui les avait recrutés, et qui leur voilait la triste réalité. Au lieu de « remettre le pays sur le droit chemin » (p.80), les jeunes miliciens étaient plutôt « dressés » pour tuer toute personne et tout groupe désignés par les chefs de guerre « l'ennemi » - dont l'identité variait selon les milices au sein desquelles on évoluait. Dans ces milieux, les instincts belliqueux, cultivés à outrance, foulaient aux pieds les règles élémentaires de la vie africaine, tels le respect sacré des parents, des frères et sœurs, le sens de l'honneur et l'honnêteté. Par exemple, après la guerre, le jeune milicien Dorcas, condamné à mort par le nouveau pouvoir pour avoir enfreint la loi martiale, ne nie pas les faits. Il « n'avait fait que suivre les consignes des chefs selon lesquelles chacun pouvait se servir à sa guise en récompense de son effort pour avoir restauré l'ordre dans le pays.»[614] Ainsi se mettait en place des contre-valeurs qui affranchissaient les enfants soldats de toute considération pour la vie humaine. Vols, viols, meurtres, pillages et destructions des biens passaient pour être désormais la norme des miliciens qui avaient vraiment perdu la tête.

Le mode d'action des miliciens était invariablement le même : massacres, exécution à bout portant, pillages systématiques, viols répétés des jeunes filles et des femmes cachées en un lieu soustrait à la curiosité du public, emportées comme butin de guerre à côté des biens et conservées « jalousement ligotées à l'arrière des véhicules » (p.73), bombardement ou mise à sac des habitations, dévastation des plantations pour affamer « l'ennemi »... Avant chaque action militaire, les miliciens étaient très fortement enivrés de vins et drogués par «le diamba, le chanvre indien qui rendait fort» (p.115). Aussi s'amusaient-ils, pourrait-on dire, à utiliser à leur façon le pouvoir qui avait échappé aux responsables politiques et était remis entre leurs mains. Comme dans un état second, ils éclataient toujours d'un rire sardonique après des actes odieux et horribles, perpétrés avec un détachement désarmant. C'est une façon sans doute pour l'auteure de souligner l'inconscience de ces jeunes qui, fort paradoxalement, «savaient manier une arme avant de savoir lire et à écrire, qui avaient déjà la mémoire pleine d'images macabres »[615].

Certains chefs des milices deviendront, après la guerre, comme le « commandant Dada», de « hauts gradés de la nouvelle garde républicaine» (p.120) dans le nouveau régime qui a mis en déroute l'armée régulière et les milices combattant à ses côtés. Une autre reconnaissance de l' « effort de guerre » de ce soldat au patronyme de triste mémoire?

[614] *Ibidem*, p.119.
[615] Katia Mounthault, *Le cri du fleuve, p.44.*

Tant de carnage, de tueries et d'anéantissement de la vie ont laissé des séquelles irréparables et traumatisantes. L'après-guerre est une vraie catastrophe pour le pays : la démence, les troubles mentaux incurables, les suicides, les cauchemars délirant et les automutilations se partagent une population autant victime que ses bourreaux, les milices. Les noms terrifiants de ces troupiers avaient déjà de quoi semer la panique: *Pythons, Mambas, Anacondas, Cobras, Boas*...des serpents connus pour leur terreur et leur dangerosité. Toute une génération de jeunes sacrifiés sur l'autel des égoïsmes et de la bêtise humaine, ne peut que se livrer à des actes désespérés, incapables de soutenir le regard inquisiteur et culpabilisateur des leurs. Ils ont des *destins brisés* à jamais, pour reprendre les deux derniers mots –soulignés dans le texte, sur lesquels se clôt l'*explicit* du roman (p.172). Deux mots secs et tranchants comme un couperet. Comment endurer les calamités consécutives à cette guerre barbare ? Le seul exutoire demeure pour certains l'alcool et les plaisirs de la danse, pour d'autres le mysticisme, ou le refuge dans les lieux de culte en regain de vitalité, pour « héberger la misère des populations ». Pourvu qu'on trouve un remède, même évanescent et trompeur, permettant de « supporter autant de souffrances ».[616]

3.5.2. Lessivage du cerveau et discours de « légitimation » de l'inadmissible

Dans le roman, l'exhibition des « petits soldats » ou des *baby killers*, « endoctrinés avec une rage démentielle » et entraînés à toutes les techniques d'assassinat par des soldats de métier, est beaucoup plus manifeste. C'est eux qu'on voit, lorsqu'ils sont déversés sous la bannière des milices, engagés dans des horreurs et des barbaries inimaginables. Derrière ces véritables machines à broyer inexorablement une population apeurée et sans défense, il se cache une autre réalité plus suffocante et affolante. En effet, l'action des miliciens est sous-tendue par un discours « officiel » de légitimation, que les chefs de bandes leur inculquent, à coup de matraquage idéologique, hurlant «des ordres et des propagandes.»[617]Ce discours, bien mémorisé, est récité par les principaux miliciens sur lesquels l'auteure focalise notre attention. Jidel, recruté par les *Mambas,* dit l'importance de la mission telle qu'expliquée par le commandant du camp d'entraînement de Loudima: « ...il fallait protéger notre pays contre ceux qui voulaient accaparer nos ressources naturelles et tuer notre président.» Dorcas, de son nom de guerre « Champion », a évolué aux côtés des *Pythons*. Il doit son nom à ses exploits guerriers et à sa « bravoure exceptionnelle »de tueur: « Dorcas avait égorgé d'un coup sec, poignardé

[616] Katia Mounthault, *Ibidem*, p.130.
[617] *Ibidem*, p.159. Les autres citations suivant immédiatement celle-ci sont aux pages 158, 117 et 119.

avec précision sans fléchir du poignet.» Lui aussi, en pillant, estime être dans son bon droit, « en récompense de son effort pour avoir restauré l'ordre dans le pays.» Lorsque les « Grands» du quartier l'ont recruté, il avait à peine dix-sept ans. Ils l'ont invité dans un bar pour lui « parler sérieusement » : « Ils avaient pris une voie grave; ils avaient eux aussi parlé de libérer leur peuple en voie d'extermination, et de l'importance **de rétablir la démocratie pour restaurer l'ordre naturel du pouvoir.**

Sans vraiment comprendre, ni même pouvoir résister, Dorcas s'était retrouvé parmi eux, vêtu d'un habit militaire. »[618]Baudelaire, de son nom de guerre « Bagdad City », a été embrigadé presque de la même manière. Un militaire, qui avait suivi sa réputation de franc combattant, lui a proposé un jour de « l'aider à remettre le pays sur le droit chemin ». Pour le convaincre et l'amener à épouser sa cause, le soldat a argumenté son discours :

> « ...des hommes, poussés par des puissances obscures venues de l'étranger, avaient décidé de s'accaparer des nombreuses richesses naturelles du pays pour leur seul bénéfice et allaient saccager tous les efforts de leur Chef de garantir un emploi, et l'accès gratuit à l'eau potable, à l'école et à l'hôpital pour tous les habitants du pays. Non, Baudelaire ne pouvait pas tolérer cette pagaille annoncée et se faisait un devoir d'accompagner les libérateurs, ceux qui avaient à cœur les destinées rayonnantes du pays.»[619]

Ainsi, les miliciens, de quelque côté qu'ils se trouvent, ont été fortement conditionnés, et, tels les chiens de Pavlov, ont réagi instinctivement et par réflexes, sans se poser des questions. Leurs chefs à leur tour ont subi des lavages de cerveau, et ont été dressés idéologiquement et politiquement par les politiciens à les suivre dans leurs idéologies tribalistes et génocidaires. Les dirigeants politiques apparaissent, à première vue, comme les vrais responsables tapis dans l'ombre. Célia, la narratrice, est complètement décontenancée, car, elle dit, « devant ce pays que j'avais tant aimé», être devenue « une spectatrice impuissante devant le spectacle sanguinolent qu'offrait le pouvoir.» Elle s'insurge contre cet « État carnivore », qui tolère l'inadmissible en laissant s'instaurer le règne des anti-valeurs, le meurtre banalisé, le parricide et le fratricide, bref, le retour à l'état sauvage de la jungle, voie sûre vers la décrépitude et la décadence à tous les niveaux. C'est alors que monte en elle cette colère non contenue de réaliser le tabou qui entoure la guerre et ses affres :

[618] *Ibidem*, p.115.
[619] Katia Mounthault, *Ibidem*, p.80.

« Les gens n'évoquaient jamais la guerre. On aurait dit un complot qui avait rendu la nation amnésique. Comme s'il était naturel que des soldats épurent des quartiers entiers, que des enfants massacrent leurs parents et se fassent assassiner ensuite. On avait renversé l'ordre naturel et gagé l'avenir.»[620].

3.5.3. Le silence complice autour de la guerre : un complot mondialement organisé ?

Un avenir complètement hypothéqué par « cette fichue guerre » (p.94) a fait reculer le pays de plusieurs décennies, et « crucifié tout espoir de sortir de la misère ». L'insécurité est devenue générale, et la loi des plus forts prime, car, plus que jamais, le pouvoir se trouve au bout du fusil : « Les plus forts vivaient en dehors de la justice, ils narguaient la masse par des démonstrations spectaculaires tandis que cette dernière s'accommodait de petits plaisirs autistes» (p.50). Les auteurs de la guerre sont mis à nu et stigmatisés dans le roman de Katia Mounthault. Les conflits armés étaient évitables, mais les dirigeants se sont montrés avides de pouvoirs personnels et se sont arc-boutés sur leurs positions, rendant tout compromis et toute négociation impossibles. Ils ont répandu des mensonges et la démagogie, et le peuple s'est laissé tromper par leurs sirènes. Ils ont surtout sorti un argument presque contraignant, par des temps de disette : l'argent : « ...les Patrons ont sorti les billets de leurs manches et vous ont bernés. »(p.98)

Après le marasme où le pays a été précipité, l'auteure entend, à travers ce témoignage poignant, mettre chacun devant ses responsabilités. Il faut que la population refuse de se laisser manipuler. Sa prise de position est déterminante dans la sauvegarde de ses intérêts dont ne se soucient guère les responsables, depuis « près de quarante années de combinats politico-publics » (p.38). À un niveau plus général, la romancière attire l'attention sur la dépendance des dirigeants immuables sous le «vaste arc-en-ciel d'idéologies » aussi futiles qu'inopérantes les unes les autres: « Chez nous, les mêmes troupiers se chargeaient de négocier le recyclage idéologique, au gré des **exigences internationales**. Au gré de leurs ambitions personnelles. Ils nous avaient transformés en de petites balles blanches, gagées dans une interminable partie de ping-pong.»[621]

Les mêmes dirigeants qui ont dressé leurs concitoyens les uns contre les autres cherchent, après la guerre, à se donner bonne conscience, en se positionnant comme des faiseurs de paix: « ...*le nouveau* régime cherchait à tout prix à rassurer **l'opinion internationale** et à documenter ses efforts de reconstruction nationale.»[622]. Nous avons souligné à la deuxième partie la dépendance des politiques

[620] *Ibidem*, p.49.
[621] *Ibidem*, p.37.
[622] *Ibidem*, p.63.

africains des desiderata extérieurs. Les préoccupations des responsables du nouveau régime victorieux des guerres tribales consistent à se positionner comme interlocuteurs crédibles pour mieux capter les fonds de « reconstruction » d'un pays qu'ils ont eux-mêmes anéanti à l'arme lourde, et dont ils ont clochardisé la population. La généralisation de la réflexion sur l'Afrique abandonnée à son sort relève en même temps l'hypocrisie dont font montre l'Occident vis-à-vis de l'Afrique qui, à l'étranger, « n'avait d'intérêt que pour ce qu'elle cachait dans son sous-sol.» Ironiquement, l'auteure décrit l'émotion de l'Occident, suscitée par l'embrasement de la capitale Brazzaville, en « découvrant avec stupéfaction les horreurs en cours, s'étonnant d'apprendre que celles-ci se déroulaient depuis plusieurs années sous son nez.» (p.102). Cette insouciance est d'autant plus condamnable que l'Afrique continue, comme à la belle époque coloniale, cinquante ans après son indépendance, d'être surexploitée :

> « Et pendant que ces derniers[les Africains] s'entretuaient, les usines sur la mer continuaient leur production tandis que des bateaux entiers quittaient les côtes africaines vers les villes occidentales, emportant dans leurs voluptueux chargements tout ce que le continent comptait de minéraux et de ressources précieuses. »[623].

De là, parler d' « un complot dûment organisé à l'échelle planétaire. », il n'y a qu'un pas à franchir, que la romancière permet à son personnage, le vieux Albert Mpouata. Celui-ci pense que les conflits meurtriers en Afrique ne sont point la continuité des guerres tribales ancestrales, mais « *du fabriqué »,* pour mettre au pas ou neutraliser les Africains qui luttent pour instaurer de meilleures conditions dans une population appauvrie qu'on éreinte chaque jour un peu plus, que l'on affaiblit et affame. Les « Grands» du monde occidental, dans cet imbroglio, s'allient à la couche privilégiée africaine, complice du *statu quo;* il s'agit bel et bien d'un problème de classes, et non de races ou de tribus, au niveau planétaire et africain. De même qu'à l'échelle continentale et locale, la guerre qui ensanglante les masses innocentes n'est que la face visible des batailles que les politiciens se livrent au sommet de l'État pour garder le pouvoir et le monopole de la jouissance des richesses nationales:

> « Tant que les mines et les puits sont actifs et que l'argent circule parmi les Grands, les Petits que nous sommes devenons tous unis dans la pauvreté. C'est ça la citoyenneté appauvrie du continent le plus pauvre. Et dès que nous réclamons plus de justice et de meilleures conditions de vie, certains d'entre nous sont armés, nous prennent en otage –voilà comment on construit des tribus conflictuelles -, et se mettent à nous massacrer. »[624]

[623] *Ibidem*, p.101/102.
[624] *Ibidem*, p.97.

L'intérêt du roman, à partir des analyses que nous venons de faire, est multiple. Il vient d'abord de l'appréhension de la guerre civile par une voie féminine, à la sensibilité poétique et à la plume acérée. Elle ajoute au roman de la guerre du Congo Brazzaville sa touche particulière: un réalisme dépouillé et pudique, avec toutefois le parti d'élucider les multiples responsabilités de l'engrenage de la violence, situées à un triple niveau: local (les chefs de milices endoctrinés), national (la soif de pouvoir et le machiavélisme primaire des politiques), et international (le silence complice des puissances étrangères sur l'inadmissible). Le roman de Katia Mounthault a ensuite la particularité d'être le premier écrit par une femme congolaise sur la guerre civile qui a embrasé le Congo Brazzaville en 1992/93 et 1997, et avec une association de problématiques complexes autour du sujet. On connaît surtout les fictions de Dongala, *Johnny Chien Méchant* (Paris, Le Serpent à Plumes, 2002)**,** popularisé par le film *Johnny Mad Dog*, le roman du Renaudot 2006, Alain Mabanckou, *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix* **(**Paris, Le Serpent à Plumes, 2002), celui de Jean-Baptiste Tati Loutard, *Le Masque de Chacal* (2005), ou le roman de Henri Djombo, *La Traversée* (Brazzaville, Hemar, 2005), pour citer quelques noms et quelques titres. Mais à notre connaissance, aucune écrivaine congolaise n'avait encore choisi, comme trame narrative exclusive à sa fiction, les guerres fratricides entre 'tribus', souvent fabriquées par des politiciens congolais, sûrs de l'appui de certaines puissances mondiales qui couvriraient leurs forfaits du voile du silence des media internationaux. Au pays, la presse locale n'en parle point ; les habitants, encore sous le choc et terrorisés, se terrent, occupés qu'ils sont « à sauver leurs frêles existences » (p.128). Il convient de noter que le récit est focalisé sur l'après-guerre, et toutes les actions et situations belliqueuses sont vécues au second ou troisième degré, contrairement aux romans ci-dessus portant sur le même sujet. L'écriture du roman est celle d'un amer constat, car la narratrice Célia demeure comme impuissante et complètement affolée devant l'étendue du désastre dont les politiciens pouvaient faire l'économie , si leurs égoïsmes n'avaient prévalu sur la négociation.

D'une écriture aérée et limpide, ce roman témoignage de 172 pages se lit facilement, car on est tenu en haleine par les suspenses, le pittoresque ainsi que la variété des tons et des genres utilisés (lettre, reportage, autobiographie, journal, satire, lyrisme, pathétique et tragi-comique, etc.). La distance instaurée par la narration au second, voire au troisième degré, fait de cette fiction un roman de réflexion sur les guerres, surtout lorsqu'on oblige des enfants innocents à s'engager dans des combats qui ne semblent point les concerner. La narratrice en est réduite à chercher à ordonner son récit à partir de multiples autres récits variés aux tons et perspectives variés. De là viennent aussi la richesse et la variété des « vérités » sur cette guerre qui sont loin de l'épuiser. La polyphonie du roman est une marque de sa modernité, déjà inscrite dans l'actualité brûlante des sujets traités.

L'histoire est agrémentée d'expressions en langues locales, traduites ou rendues intelligibles dans le contexte, comme dans *Dossier classé* de Henri Lopes. En outre, les lettres de Frédéric (pp.37, 75-78,121-124), resté au pays pendant les affrontements des milices, brisent le rythme narratif et lui impriment un aspect plus vivant et une touche plus réaliste. Le recours à la vision euphorisante de l'enfance, de la présence rassurante de la figure maternelle ou des tantes et oncles bienveillants, adoucit quelque peu le climat irrespirable et étouffant des tonnerres d'obus, rafales de kalachnikovs ou des sifflements d'armes de tous calibres. Un espoir malgré la conflagration générale et l'atmosphère nauséeuse ? Donnons plutôt la parole à l'auteure qui s'est confiée, dans une interview à Quentin Loubou :

> « Il y a toujours un espoir ; celui de la paix, du respect de l'autre. Ce sont des socles sur lesquels doivent reposer nos sociétés. Quand vous parcourez l'Afrique, vous lisez la joie de vivre malgré les souffrances et la pauvreté. C'est cette joie de vivre, cette force de se battre pour de meilleurs lendemains qu'il faut capitaliser. Dans le roman, Baudelaire en est l'illustration. Il continue à croire en son avenir malgré l'environnement dans lequel il vit et malgré la guerre à laquelle il a participé. Il s'accroche à Célia parce qu'il veut saisir l'opportunité de vivre autrement.»[625]

C'est aussi sur une note d'espoir, illustrée par la victoire psychologique de Laokolé sur Johnny d'abord, ensuite l'élimination de celui-ci, incarnation du mal, que se termine *Johnny Chien Méchant*. Sans arme, elle réussit à démoraliser Johnny et à le faire tomber en lui lançant fortement une grosse bible au visage. Elle ne lui laisse pas le temps de s'armer, et, bondissant sur lui, dit-elle:

> « J'ai écrasé ses doigts avec une grosse bouteille pleine de whisky voyant qu'il tentait de prendre son revolver, puis je me suis mise à piétiner, à écraser avec la force de mes talons ces organes génitaux qui avaient humilié tant de femmes. J'ai pensé à la fille de douze ans du camp, j'ai pensé à ma fille qu'il a failli écorcher sous les coups de sa ceinture de tirailleur et j'ai frappé entre ses jambes, j'ai piétiné, écrabouillé, écrasé son bas-ventre.»[626]

Le roman de Mounthault peut donc se lire comme un poignant témoignage sur l'une des tragédies délirantes d'un pays à la dérive et en pleine décadence morale et sociale. L'explicit reste ouvert. C'est aussi une interpellation aux Africains lucides. Que tous lancent à l'unisson, cinquante ans après les Indépendances, un cri et un défi:"Halte à l'horreur et cap sur la renaissance africaine !"

Chez Emmanuel Dongala aussi, la victoire se situe donc du côté de la vie, des valeurs positives et non de la mort qui domine le roman de l'incipit à l'excipit. À l'explicit du roman, la bible, le livre fondateur de la sagesse, triomphe de la violence du fusil. Cette prééminence et cette victoire de la bible

[625] Katia Mounthault, interview à Quentin Loubou pour *Les Dépêches Congolaises*, réalisée le 20/07/2010.

[626] *Johnny*, p.360-361(avant dernière et dernière pages)

sur le fusil dans *Johnny Chien Méchant* est tout un symbole : la force de l'intelligence sur la force brute, de la vie sur la mort, de l'espoir sur le fatalisme. La vie mérite d'être célébrée, chantée et vécue en ce qu'elle a de noble. L'héroïne du roman de Dongala, Laokolé, s'en fait l'écho, elle qui a échappé par miracle à la mort, mais qui n'avait jamais désespéré de la vie: « L'air frais m'a donné un coup de fouet. Et j'ai ressenti une joie m'envahir. Joie d'être vivante. Joie de continuer à vivre... », dit-elle, une fois sortie dans la rue, à l'air libre

Cet espoir est aussi celui de Noël Kodia Ramata dans son roman sur le même sujet, publié en 2005 chez MENAIBUC, *Les enfants de la guerre. Éteindre le feu par le feu ?* Ce roman se rapproche de celui de Katia Mounthault, et les deux ont ceci de commun : la narration des deux fictions est assumée par des adolescents conscients, qui réfléchissent sur les conséquences désastreuses d'une guerre qu'on aurait pu éviter. L'amorce d'un questionnement sur la guerre laisse prévoir un avenir moins belliciste et une ouverture vers un apaisement des tensions ethniques, exaspérées de façon démesurée par les politiciens

L'un des avantages de la narration par l'adulte réside dans le recul qu'il est capable de prendre par rapport à l'événementiel pour mieux l'appréhender et en cerner différentes facettes. A certains moments, la différence entre le héros/narrateur et le romancier s'annule, et dévoile les prises de position de celui-ci sur les questions fondamentales de la vie publique des pays « imaginaires ». Les jugements émis, qu'on ne saurait imputer dans leur totalité au scripteur du roman, peuvent se rapprocher de ses épitextes publics, ou des vérités révélées par certains analystes politiques et étouffées à cause de leurs implications pour les pouvoirs politiques, nationaux et/ou étrangers.

Les guerres civiles à répétition au Congo Brazzaville doivent se lire dans cette perspective de la tentative des écrivains de chercher à donner d'autres explications à des situations qu'ils ont soit vécues *in vivo*, soit sur lesquels ils se sont suffisamment documentés avant d'écrire leurs fictions axées sur ces conflits. En plus, les écrits des essayistes congolais sont assez nombreux et permettent, dans une certaine mesure, de rapprocher l'imaginaire fictionnel de la réalité décrite par des intellectuels soucieux de fournir au lecteur des précisions et des informations auxquelles l'accès n'est pas donné à tous en la matière. Par exemple, en ce qui concerne les guerres de Brazzaville de 1997/1998, Yitzhak Koula écrit :

> « Elles sont bien le fait d'acteurs politiques connus, nationaux et étrangers. La France –la « Françafrique »- a participé directement par argent, armement, mercenaires, conseillers interposés, à l'anéantissement de Brazzaville

et à la tribalisation de la société congolaise. Les intervenants extérieurs – particulièrement une « certaine » France à travers les hommes de l'Élysée, ceux de la compagnie pétrolière ELF et ceux des réseaux maffieux (affairistes et politiciens mêlés) –ont épaulé pendant quinze ans le régime totalitaire de Sassou Nguesso, soutenu d'autre part, par ses voisins et homologues gabonais et angolais, également « bons amis» de la France.»[627]

3.6. Classification commentée des romans à thématique politique selon le paramètre «les fictions autour du pouvoir»

Différents scenarii se présentent dans les fictions axés sur la problématique du pouvoir: le conquérir, le conserver, en jouir, le perdre et/ou en mourir (la mort physique, sociale, psychologique ou politique des présidents et dignitaires de premier plan).

3.6.1. Le roman de la conquête du pouvoir

Il ressort des analyses des romans sur le pouvoir politique certaines constantes. La conquête du pouvoir peut être légale, selon des règles établies constitutionnellement ; elle peut aussi être le résultat d'un coup de force, ou d'intrigues diverses. Dans ce dernier cas, elle est illégale, et instaure un gouvernement illégitime qui ne se maintient et ne survit que par la force des armes et par la répression. C'est le cas le plus fréquent dans les romans congolais, même pour ceux où quelque velléité démocratique s'est manifestée, l'instant que « l'homme fort », surgi de quelque caserne militaire, vient imposer sa loi, comme dans *Un fusil à la main, un poème dans la poche* d'Emmanuel Dongala. Mayéla y arrive au pouvoir à la faveur d'un mouvement populaire, mais est renversé après près de cinq ans de présidence, emprisonné et fusillé publiquement devant la même foule, surexcitée de le voir transpercé de balles au peloton d'exécution. Dans les autres romans, le pouvoir est réellement « au

[627] Yitzhak Koula, *La démocratie congolaise "brûlée » au pétrole*, Paris, L'Harmattan, coll. « Points de vue concrets ». Préface de François-Xavier Verschave, 219 p.

bout du fusil ». Les coups d'État sont très nombreux et créent parfois une cacophonie au niveau de la presse qui n'arrive plus à suivre le rythme saccadé des nominations conséquentes. Dans le roman de Dongala, *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*,et dans *Sel-piment à la braise* de Maxime N'Débéka, il peut même arriver que des gens de très basse condition arrivent à se hisser au pouvoir, parce qu'ils s'y connaissent en manœuvres et en intrigues politiques. S'il faut trahir son allié d'hier pour ravir sa place, les hommes politiques sont prompts à le faire, et ne s'embarrassent pas d'états d'âme quand il faut organiser la répression pour hâter les événements. Tchichellé Tchivéla l'illustre dans *Les fleurs des lantanas*, avec le général Mabaku, tombeur du Maréchal Sokinga. Chez Sony Labou Tansi, dans *La vie et demie*, on assiste, comme nous l'avons vu, à tout un jeu de marionnettes dont les ficelles sont tirées par « la puissance qui fournissait les guides », mais aussi par les ambitions démesurées des guides aux désirs pantagruéliques.

3.6.2. Le roman de la conservation illimitée du pouvoir: dictature et déification du prince.

Le pouvoir obtenu dans la plupart des cas illégalement et illégitimement s'exerce, ainsi que les analyses l'ont mis en évidence, tyranniquement et contre la volonté du peuple. Le crime régalien atteint des proportions démesurées, l'emploi de la violence sous toutes les formes faisant partie des pratiques « ordinaires » pour se maintenir sur un siège éjectable, en éloigner les prétendants présomptifs par le meurtre, l'exil, et d'autres formes de contraintes tant physiques que morales. Henri Djombo l'illustre avec *Le mort vivant* (Nzétémabé Bwakanamoto, le tyran sanguinaire yanganien), et Henri Lopes avec *Le Pleurer-Rire* (le cynique et burlesque Tonton Bwakamabé Na Sakkadé).

3.6.3. Le roman de la jouissance effrénée du pouvoir : la vie VVVF/VVVA.

On peut donner comme exemple le roman de Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, où le docteur Tchichialia, nommé ministre de la Santé publique, est initié à la pratique réelle du pouvoir par son ami Chavouala de l'Éducation nationale. Celui-ci « lui apprit à tirer les trente-huit ficelles d'un ministère. » :«Ta situation est payante. Tu dois savoir te débrouiller...», lui confia-t-il. Ses propos, sorte de catéchisme à l'usage des prédateurs et parasites de tout acabit arrimés à l'État- providence, sont très éclairants sur les pratiques illicites et illégales des hiérarques du pouvoir et du Parti. Nous retenons de ses conseils les passages les plus significatifs :

> Les routes allaient dans trois directions, toutes : les femmes, les vins, l'argent. Il fallait être très con pour chercher ailleurs.». « ... Tu verras : les trucs ne sont pas nombreux pour faire de toi un homme riche, respecté, craint. Car, en fait, dans le système où nous sommes, si on n'est pas craint on n'est rien. Et dans tout ça, le plus simple c'est le pognon. Le pognon vient de là-haut. Tu n'as qu'à bien ouvrir les mains. D'abord tu te fabriques des marchés : médicaments,, constructions, équipement, missions. Un ministre est formé – tu dois savoir cette règle du jeu -, un ministre est formé de vingt pour cent des dépenses de son ministère. Si tu as de la poigne, tu peux fatiguer les chiffres à trente, voire quarante pour cent. Comme tu es à la Santé, commence par le petit coup de la peinture. Tu choisis une couleur heureuse, tu sors un décret : la peinture blanche pour tous les locaux sanitaires. Tu y verses des millions. Tu mets ta main entre la peinture et les millions pour retenir les vingt pour cent. Puis tu viendras aux réparations : là c'est toujours coûteux pour une jeune nation et les chiffres sont faciles à fatiguer. Tu passeras aux cartes, aux tableaux publicitaires : par exemple, tu écris dans tout le pays que le moustique est un ennemi du peuple. Tu y mettras facilement huit cent millions (...) le travail d'un bon ministre, c'est d'être constamment en mission...les centres médico-sociaux ; il faut construire et nous construisons toujours, parce que cette activité-là paye bien son ministre. Enfin, ose, et tu verras comment les petits ruisseaux font de grandes rivières.
> En quatre ans, les petits ruisseaux avaient fait des fleuves. Le docteur commençait à parler des petits ruisseaux qui peuvent faire des mers. Le docteur Tchi, comme on l'appelait à l'époque, mena la vie des VVVF qu'on appelait la vie avec trois V. Il construisit quatre villas, acheta une voiture à huit belles filles. Il construisit la maison pour deux maîtresses : c'était l'époque où les femmes s'appelaient bureaux et où l'on parlait sans gêne d'un neuvième ou dixième bureau. Il vécut une vie vraiment ministérielle[628].

Les ponctions opérées par les ministres et assimilés sur le budget de l'État ne sont rien en comparaison des sommes faramineuses prélevées par l'État lui-même pour maintenir un train de vie démentiel et des dépenses fastueuses ahurissantes, chiffrées par milliards. Ils donnent raison aux Gens de Martial, les opposants irréductibles aux guides, comme dans cette métaphore aquatique : « Les tracts concluaient que le budget national était un fleuve où se jetaient deux océans : l'océan de la propagande et l'océan des besoins du guide et de ses FS qu'adroitement on appelait l'armée pour la démocratie et la République»[629].

3.6.4. Le roman de la perte du pouvoir. Acceptation, tourments, hantise, psychoses, névroses, schizophrénie et démence.

Sylvain Bemba**,** dans *Rêves portatifs,* met en scène Léonidas Mwamba, premier président de la République Libre Palmérienne, renversé après près de cinq ans de pouvoir par des ministres empressés de s'accaparer des richesses nationales. Son moralisme indispose la classe politique aux affaires, et il est très vite déposé et emprisonné à la triste prison politique de Mbololo. Mais il quitte le pouvoir la tête haute, conscient qu'il a fait son devoir, convaincu aussi que « La dignité, ou bien on la porte en soi, ou bien on ne l'a nulle part. C'est la même chose pour la liberté.»[630] Il tient à sa dignité et le dit

[628] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979, p.34-35, et 35-36. La signification de VVVF est donnée en note infrapaginale à la page 36:Villas, voitures, vins, femmes. Le docteur Tchi occupera d'autres postes électifs : Education nationale, Affaires extérieures, président de l'Assemblée des élus du peuple, Chef du gouvernement (cf. p. 42).
L'expression « deuxième bureau » désigne au Congo Brazzaville une maîtresse, en référence à la célèbre nouvelle de Alphonse Nkouka, *Deuxième bureau* (Yaoundé, CLÉ, 1980, 48 p.), où les femmes subissent la loi des hommes qui se permettent d'avoir plusieurs maîtresses, mais les empêchent d'avoir leur propre homme ou de courir après d'autres mâles.
[629] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, p.132-133.
[630] Sylvain Bemba, *Rêves portatifs*, p. 200.

face aux putschistes venus lui annoncer sa perte du pouvoir. Quand Moudandou, le ministre de l'Intérieur lui dit : « - Vous n'êtes plus rien. Le pouvoir est perdu pour vous.», il lui réplique : « Erreur, j'ai encore une chose importante. La dignité, c'est ce qui reste quand on a tout perdu.» Au camp pénitentiaire, il refuse le traitement de faveur qui lui est proposé, et fait la corvée d'eau, comme tous les autres prisonniers. Celle-ci consiste à parcourir à pied dix kilomètres de la prison pour aller puiser de l'eau, et à revenir la transvaser ensuite dans des tonneaux au camp. Une attitude similaire se rencontre dans *Un fusil dans la main, un poème dans la poche* de Dongala où Mayéla refuse de se rabaisser et de se renier en signant le recours en grâce auprès des nouvelles autorités qui l'ont renversé et écroué. Mais chez Tati Loutard, c'est tout le contraire avec *Le récit de la mort,* où le personnage du Grand Exilé dans le second récit souffre atrocement de sa nouvelle situation de déchu politique. Nous l'avons vu plus haut (3.4.).

3.6.5. Le roman des obsessions des crimes du pouvoir : angoisse, peur panique et dérèglement de la conscience, auto punition ou suicide.

Généralement, le pouvoir est acquis dans les romans par la force, illicitement et exercé illégalement. Les dirigeants, à l'idée que ce pouvoir peut les quitter, entrent souvent dans des états incontrôlables de colère et de panique, comme Tonton Bwakamabé dans *Le Pleurer-Rire,* ou le président du roman de Julien Omer Kimbidima, *Les filles du président*. Un cas extrême et étrange est celui d'un Guide Providentiel de *La vie et demie,* qui, ne pouvant réussir à effacer l'inscription « enfer » de son front, ou faire disparaître les écrits de Martial, fait dresser son bûcher, s'asperge d'essence et se brûle en public, sous l'œil incrédule de tous. Dans l'arène politique toutefois, certains hommes exerçant le pouvoir restent sensibles au mal causé aux autres. Tous ne sont pas des bourreaux sadiques, et l'exemple de Raphaël dans *La Source de joies* de Daniel Biyaoula le montre à suffisance. La plus grande partie du roman le montre en proie aux tourments et au remords, fortement ébranlé, et tenté même par le suicide après avoir éliminé, dans une altercation verbale ayant mal tourné, son ami d'enfance Basile. Celui-ci a eu la franchise de lui jeter en pleine face la description de l'homme qu'il était devenu : un être complètement pourri par la politique.

3.6.6. Le roman de la lutte contre le pouvoir dictatorial. Révoltes, révolutions, contre révolutions, guérilla, luttes camouflées, mystiques, magiques, etc.

Guy Menga (*Kotawali),* Maxime N'Débéka (*Sel-piment à la brase*), Caya Makhélé (*L'homme au landau*)**,** Sony Labou Tansi (*L'anté-peuple*), illustrent les différentes postures de lutte contre le pouvoir tyrannique et dictatorial incarné dans des dirigeants sanguinaires et immoraux. Les analyses sur la thématisation l'ont mis en évidence. Ces attitudes vont de la lutte frontale à la confrontation mystique, en passant par d'autres subterfuges tel « le piège du sexe » (Kotawali) ou le déguisement par la folie feinte (Dadou et Yealdara). La lutte par les armes réelles apparaît chez les écrivains les plus audacieux, comme un moyen de débarrasser le pays des monstres installés au pouvoir (Guy Menga, *Kotawali*). Souvent, elle s'apparente à la magie ou à des moyens mystiques et immatériels comme l'est la littérature. La raison qu'en donne Tchichellé Tchivéla est qu'on a inventé des armes pour tuer le corps, mais celles pour tuer la liberté n'existent pas encore.

3.6.7. Le roman de l'impouvoir : guerres civiles et privatisation de la « violence légitime »

Les romans de la guerre sont inspirés par les luttes ethniques et tribales qu'a connues le Congo Brazzaville, ou par des conflits armés qui se sont déroulées dans d'autres pays. Alimentées par les politiciens machiavéliques et foncièrement égoïstes, elles ont eu, au niveau du pouvoir, des effets fortement négatifs : la fragmentation et l'émiettement du pouvoir, terreaux propices où ont germé le chaos et la désorganisation complète du tissu social. L'avènement des *child soldiers* ou des enfants soldats, avec leur endoctrinement dans des factions rivales, ont constitué des faits marquant l'irresponsabilité des dirigeants, et pervertissant la politique ainsi que tout le climat social, pour n'en montrer que la face hideuse et effrayante. Tout le climat social s'en est trouvé négativement affecté, avec l'exacerbation des haines interethniques et des instincts de vengeance, les accusations partisanes et les massacres d'innocents. Emmanuel Dongala, dans *Johnny Chien Méchant,* nous plonge dans le feu de l'action d'une rare barbarie, avec Alain Mabanckou dans *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix*. Quant à Katia Mounthault, le film laissé par les horreurs de l'après guerre a focalisé son attention dans *Le cri du fleuve*

3.6.8. Le roman de la bonne gouvernance ou l' « utopie réalisable ».

Le roman d'Henri Djombo**,** *Lumières des temps perdus*, est centré sur la bonne gouvernance, autour d'un président qui place l'intérêt du peuple avant toute chose. Comme ce genre de président ne

se rencontre pas encore sous les Tropiques, encore moins en Afrique équatoriale, nous avons pensé qu'il fallait le ranger parmi les romans de l'«utopie réalisable», pour le distinguer des romans de la pure utopie de Thomas More, ou de l'Eldorado de Voltaire. À la troisième partie de la recherche, nous cernerons de près ce concept d'utopie, qui nous semble important dans la constitution de l'espace littéraire congolais.

Conclusion à la 2ème partie : Vers la constitution d'un roman politique congolais?

Les romans congolais analysés jusqu'ici exploitent une diversité de thèmes liés directement ou non à la politique, dans sa conceptualisation et dans son exercice effectif au niveau de la pratique du pouvoir. On peut relever certains thèmes prédominants, qui varient de statut selon les choix des auteurs, et dont l'emprise sur toutes les strates de la société est évidente. Nous avons, dans les analyses d'œuvres, porté une attention soutenue sur le concept d'indépendance, car il nous a semblé se situer à l'intersection de tous les autres, qui n'en sont que des variantes dans leur évolution diachronique. La tonalité pessimiste semble prévaloir dans la plupart des fictions, et seule la magie de l'écriture rend l'espoir encore possible.

Les indépendances, dès leur avènement, sont décapitées et vidées de leur substance. Les nombreuses révolutions s'avèrent toutes barbares et font fi de la vie humaine et des libertés. Les démocraties semblent « ordonnées » dans le seul sens des intérêts de la classe gouvernante et de ses affidés, de la puissance « matrice » ou étrangère « qui fournissait les guides » et les tenait permanemment en joue. Le pouvoir sanguinaire, l'avenir hypothéqué par des choix politiques inadaptés au contexte, un peuple nourri de slogans creux et de mots vides (Tout pour le peuple. Rien que le peuple. – Vivre durement aujourd'hui pour mieux vivre demain.). La décolonisation, les indépendances, les socialismes, le marxisme-léninisme, se réduisent à de simples mots proférés du bout des lèvres, mais tous entrant en contradiction avec « les réalités » des espaces mis en fiction. Tout est problématique dans les républiques imaginées par les romanciers congolais, dont les noms des toponymes, et des patronymes de leurs dirigeants ou des principaux responsables politiques sont intentionnellement cryptés derrière des messages qu'on devrait lire au second degré. Le langage figuré convient mieux pour l'expression de cette réalité trouble et troublante, surtout quand l'écrivain exerce son activité en pays de dictature.

La prégnance de la thématique politique dans les romans africains a amené certains critiques africains à classer les romans des décennies 1970, 1980, et même 1990, très fortement inspirés des événements politiques du continent africain, dans une nouvelle catégorie, le «nouveau roman politique africain ». La grande récurrence de la thématique politique dans le roman congolais devrait-elle nous amener à classer certaines fictions congolaises dans la rubrique « roman politique » congolais ? La critique littéraire africaine parle de plus en plus du roman politique africain. Ses traits saillants ont été

analysés par des critiques littéraires tel Guy Ossito Midiohouan[631] ou relevés par Koffi Anyinefa[632].Mais, il s'agit d'un genre non déjà constitué, mais en émergence. Certaines interviews de romanciers congolais nous font penser que cette notion de roman politique n'entre pas encore dans la typologie classique des romans, mais tend à prendre forme dans les productions des fictions des pays nouvellement indépendants d'Afrique, comme elle l'a été, mutatis mutandis, avant et dans des circonstances similaires en Amérique latine. Peu de romanciers, ou presque aucun, ne se réclame l'étiquette de « romancier politique », sauf si on entend par là le simple fait de s'intéresser aux affaires de la Cité. Les fictions de Sony Labou Tansi ou de Dongala sont pourtant bâties sur les pouvoirs africains, tous illégitimes et « puniques ». Les guerres civiles des années 1993 et 1998 vont-elles pousser les jeunes romanciers à radicaliser leur écriture ou à se désintéresser plutôt de la politique ? Seul l'avenir nous le dira.

Ainsi, les romanciers, à partir de leurs œuvres narratives, s'emploient à lire et à décrypter l'univers politique congolais (et même africain), si riche en péripéties (coups d'Etat, révolutions répétitives, contradictions flagrantes entre les discours officiels et la réalité). Souvent ils pénètrent dans la vie intime du politique africain pour mettre à nu sa myopie intellectuelle, la confusion des domaines privé et public, ses instincts sadiques, machiavéliques et mesquins. La gouvernance des pays imaginés par les romanciers est questionnée dans sa confrontation avec des faits concrets et des situations quotidiennes. La présence de l'histoire politique tiers-mondiste, africaine ou congolaise – histoire passée, présente et à venir, est manifeste dans le roman à travers des personnages, des actions et des faits précis. L'organisation de la société ainsi que l'exercice du pouvoir et du contre-pouvoir sont interrogés dans leur effectivité, ainsi que le cadre idéologique ou politique qui les inspire. Laurent Monnier écrit à propos du roman africain jusqu'au mitan des années 1980: « Le roman africain, par la liberté de représentation des discours qu'autorise la fiction, est le lieu où se perçoivent le mieux actuellement les éléments d'une théorie de la politique en Afrique. »[633]

[631] Guy Ossito Midiohouan, *op. cit.*
[632] Koffi Anyinefa, *Littérature et politique en Afrique noire. Socialisme et Dictature comme thèmes du roman congolais d'expression française*, Bayreuth, African Studies, n°19/20, 1990.
[633] Laurent Monnier, « Politique africaine au miroir du roman», in *Genève –Afrique*, vol.24, n°1, 1986, p.66.

TROISIÈME PARTIE

RHÉTORIQUE DE LA POLITIQUE

Introduction

Les traités de rhétorique donnent de celle-ci la définition de « art de bien dire», « art de persuader par le discours»[634], « art de s'exprimer et de persuader, c'est-à-dire au sens pascalien de *convaincre* (aspect rationnel), et de *plaire* (aspect irrationnel ou affectif) et, dans un sens plus large, de communiquer des idées ou de produire des émotions » [635]Joëlle Gardes-Tamine cite les trois objectifs assignés par Cicéron à la rhétorique, à savoir enseigner, docere, plaire, delectare, et émouvoir, movere. Cette trilogie trouve son expression parfaite dans *De Oratore, (De l'orateur):* « Ainsi les règles de l'art oratoire s'appuient sur ces trois ressorts de persuasion : prouver la vérité de ce qu'on affirme, se concilier la bienveillance des auditeurs, éveiller en eux toutes les émotions qui sont utiles à la cause»[636]. Pour convaincre, l'orateur se doit d'adapter son discours au contexte, à l'auditoire et au genre qu'il va utiliser. Trois genres sont à distinguer : le genre délibératif: conseiller ou dissuader, le genre démonstratif : louer ou blâmer, et le genre judiciaire: accuser ou défendre. On peut résumer à quatre les parties de la rhétorique. L'invention : la recherche des idées ; la disposition : arrangement des idées suivant leur importance, autrement dit la composition du discours ; l'élocution : la manière d'orner les idées pour les présenter à l'esprit d'une manière intéressante ; et enfin l'action ou le discours proprement dit devant un auditoire à persuader. Cette dernière partie est composée de la mémoire, de la prononciation et de la gestuelle.

La rhétorique vise ainsi la production des discours convaincants, à partir des moyens d'ordre rationnel, le raisonnement et les arguments objectifs avec des exemples précis, ou au contraire par des moyens affectifs relatifs à l'ethos du public cible, son caractère, ses tendances, désirs et émotions. À ce niveau, faisons une distinction entre la persuasion et la conviction. La persuasion rhétorique vise à amener quelqu'un à croire quelque chose, ou à faire croire. La conviction quant à elle se fixe pour objectif de faire comprendre, d'expliquer et de clarifier afin d'éclairer au mieux l'interlocuteur dans sa prise de décision. C'est là l'une de ses fonctions, auxquelles Olivier Reboul ajoute trois autres. La fonction herméneutique insiste sur le travail d'interprétation du discours des autres, ses non-dits, afin de le comprendre dans ses manifestations latentes ou claires. La fonction heuristique est une fonction de découverte en rhétorique. En défendant sa cause, on la fait connaître aussi largement que possible, et on éclaire ainsi l'instance qui prendra la décision en toute connaissance de cause : « Elle contribue, là où nulle solution n'est écrite d'avance, à inventer une solution. Et elle le fait en instaurant un débat

[634] Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, Paris, PUF, édition de 1998 (1ère édition 1991), p.4.
[635] Jean-Jacques Robrieux, *Rhétorique et argumentation*, Paris, Nathan, coll. Lettres Sup., 2000, p.2.
[636] Cicéron, De l'Orateur, II, XXVII, 115, cité par Joël Gardes-Tamine, *La rhétorique*, A. Colin/Masson, 1996, p.38.

contradictoire, que seuls ses procédés rendent possible, qui sans eux tomberait vite dans le tumulte et la violence»[637] Ce qui revient en somme à dire que l'orateur travaille son discours en supposant aussi la controverse, les attaques de la partie adverses et prépare des répliques adaptées. Comme on le voit, la rhétorique discipline l'esprit, familiarise à la dialectique et à la contradiction, dispose l'homme à avoir une vision plus large et globale des situations. Si la rhétorique c'est l'art de la parole, de se faire écouter, c'est aussi l'art d'écouter les autres pour être en mesure de faire une synthèse éclairante. Le travail de la rhétorique peut être comparé, comme le pense J. Senger, à celui qui préside à la construction d'un édifice : « 1° Rassembler les matériaux ; 2°Les mettre en place; 3° Joindre les ornements»[638], avant de s'adresser au public. La littérature en général, et le roman en particulier, assimilé à un discours que le narrateur adresse à un narrataire, lecteur virtuel, se rapproche de ce schéma.'

Le roman congolais peut être considéré à cet égard comme le lieu où des stratégies d'encodage et de décodage de l'univers politiques s'élaborent dans les fictions. Les romanciers prennent avantage de leur liberté créatrice pour essayer d'influencer le lecteur en lui imposant une construction de sens du texte romanesque par les différents moyens rhétoriques utilisés. Comment Les fictions sont masquées par une onomastique (toponymes et anthroponymes) suggestive, par le recours à des personnages dont l'itinéraire se rapproche de celui de certaines personnalités de la vie politique, de fables habillées d'éléments sociopolitiques du terroir congolais, etc. Les discours des politiciens campent souvent des situations qui, d'une fiction à l'autre, forcent des rapprochements avec des réalités du milieu congolais. Les romanciers eux-mêmes, dans des interpellations paratextuelles et textuelles, attirent l'attention du lecteur sur les jeux d'écriture auxquels ils se livrent : clins d'oeil, dédicaces ou préfaces. Tous suggèrent à travers la description de la *pourritique*, de la pourriture politique, un monde plus vivable et moins inhumain. Le rêve du changement sociopolitique dans un monde où il fait bon vivre est à l'œuvre dans presque toutes les fictions plus ou moins politiques. Le roman de Henri Djombo, *Lumières des temps perdus*, est le seul pourtant qui axe toute sa problématique dans la construction d'une Cité où, du sommet de l'État à la base, tous les citoyens se sentent concernés par le devenir collectif malgré des résistances vite vaincues. Cette utopie positive sera analysée quant à son contenu, sa finalité, ses objectifs immédiats et à long terme.

[637] Olivier Reboul, op. cit., p.11.
[638] Jules Senger, *L'art oratoire*, QSJ, n°544, PUF, 1967, 44ème édition, p.47.

Chapitre 1 : Les masques de la fiction et les stratégies rhétoriques diversifiées pour dire le politique

1.1. Onomastique et imaginaire romanesque : L'exemple de *Les Fleurs des lantanas*[639]

L'attention de la critique a souvent été attirée par le rôle des noms propres dans le fonctionnement de l'univers romanesque depuis l'époque coloniale. Les écrivains, qui ne pouvaient dénoncer directement la politique coloniale et leurs représentants, passaient par la dation des noms ironiques ou comiques aux personnages et au cadre du récit. Ces noms étaient puisés dans les langues locales, que ne pouvaient interpréter les administrateurs coloniaux et leurs agents. Il s'agissait en fait d'un discours oblique pour faire passer les messages, comme l'était le langage des tam-tams. Paravy, dans sa recherche sur l'espace dans le roman africain, estime, au niveau des noms de lieux des fictions africaines, que : « Même lorsque le référent géographique réel transparaît assez nettement derrière son déguisement [...] ...l'auteur choisit souvent de situer le récit dans un lieu imaginaire qu'il affuble d'un toponyme souvent évocateur. »[640] Selon Adrien Huannou, les toponymes, les anthroponymes cryptés et le français particulier portant la marque d'une langue africaine ont, dans les romans africains, «...l'effet

[639] Tchichellé Tchivéla, *Les Fleurs des Lantanas*, Paris, Présence Africaine, 1997.
[640] Florence Paravy, *L'espace dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan, p.217.

d'un voile qui empêche le lecteur de recevoir l'intégralité du message contenu dans les œuvres ; c'est comme si ce voile filtrait le message et n'en laissait passer qu'une petite partie»[641].

Les romanciers congolais résidant au Congo, selon A.N. Malonga, ont pris le parti de « décrire leur société avec ce qui la caractérisent de l'intérieur». Il les soupçonne d'être en complicité avec le lecteur pour communiquer sur certaines faits politiques et sociaux du milieu congolais : « ...Le lecteur qui connaît le Congo rencontre, dans la littérature de ces romanciers, une fiction faite avec des évènements, des personnages et des espaces identifiables, c'est-à-dire une fiction construite sur la réalité congolaise contemporaine. »[642]

L'onomastique , quand elle est prise en considération dans les jeux de la fiction dans le roman congolais, peut contribuer à la construction de sens du récit, au même degré que la narration, les énoncés liminaires ou clausulaires, le paratexte et la structure textuelle. Des interférences existent sûrement entre les structures et la thématique des œuvres romanesques négro-africaines, car, comme le rappelle Pathé Diagne :

> L'œuvre romanesque, comme système de signes, comme lieu de signification est en relation permanente avec le texte social (…)
> L'œuvre africaine est une manière spécifique de refléter, mieux de vivre le réel. Elle représente et interprète la société en même temps qu'elle est le discours de la société sur elle-même. Elle relève également de l'idéologie, c'est une vision, et en cela elle requiert une critique située qui implique une LECTURE SPÉCIFIQUE dans l'axe des contenus et des techniques de contexte[643].

Les romanciers du Congo Brazzaville mettent un soin particulier à faire appréhender directement leurs mondes fictionnels à ceux qui en devraient être les premiers destinataires, les Congolais imprégnés des mêmes repères culturels : l'histoire, la langue, et surtout la politique. Alpha Noël Malonga dans un essai sur l'histoire du roman congolais de 1953 à 2006 estime que

> « ...le roman, chez de nombreux écrivains, se mue en un espace où s'entreprennent, **dans un réalisme que vient brouiller un jeu de masquage**, des réflexions sur des modèles politiques, des systèmes économiques, le développement scientifique et technique, de même que la libération mentale du Congo et de l'Afrique. »[644]

---

[641] Adrien Huannou, *La critique et l'enseignement de la littérature aux États –Unis d'Amérique*, Paris, L'Harmattan, 1993, p.161.
[642] Alpha Noël Malonga, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, Collection Critiques Littéraires, p. 107(L'auteur commente la tétralogie romanesque de Henri Djombo, et le roman de Philippe Makita, *Le Pacte des contes*.)
[643] Pathé Diagne, in *Le Critique africain et son peuple comme producteurs de civilisation*, (Colloque de Yaoundé, 16-20 Avril 1973) Paris, Présence Africaine, 1977, p.438.
[644] Alpha Noël Malonga, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, coll. Critiques Littéraires, p.100 (le soulignement est de nous).

Ce jeu de masquages se retrouve dans le roman congolais principalement au niveau de l'onomastique, qui participe à la construction du sens du récit, et nous oblige à des lectures programmées, pour peu qu'on s'intéresse au sens véhiculé par les idiomes et langues du terroir congolais. Nous voulons dire qu'il n'est pas inintéressant de donner aux présidents des républiques inventées dans les fictions congolaises certains noms. Ils concourent, dans les axes diégétique, actantiel et métaphorique, à la perception directe du monde que veut dévoiler le romancier. Bwakamabé Sakkadé dans *Le Pleurer-Rire* d'Henri Lopes, Nzétémabé Bwakanamoto dans *Le mort vivant* d'Henri Djombo, ou Yéli Boso de *Les Fleurs des lantanas* de Tchichellé Tchivéla. Ce dernier roman porte sur le martyre du consciencieux et compétent docteur Bukadjo dans un pays imaginaire, la République de Tongwétani, où les dignitaires du régime totalitaire, tous « sexivores » et égoïstes, ne s'occupent que de la promotion de leur confort personnel au détriment du peuple, soumis à une dictature implacable. L'une des nouveautés du roman, selon Alpha Noël Malonga repose sur « une interaction des mondes de la politique et des hôpitaux dans l'Afrique contemporaine.» Peut-être Tchichellé Tchivéla veut-il insinuer que dans une société, la santé physique des citoyens est indispensable, mais que leur santé morale et mentale l'est encore mieux. Pour notre part, l'importance du roman de Tchivéla tient à l'implication du lecteur dans le fonctionnement de son univers fictionnel. Il fait participer très activement l'onomastique à la construction du sens du roman, en tenant à la fois deux discours : un, pour le lecteur étranger à l'univers culturel vili, et un autre pour le « *mwana ya mboka* », le fils du terroir, qui possède la compétence linguistique pour procéder à une autre lecture au second degré. La dation des noms propres (lieux et personnes) dans *Les fleurs des lantanas* peut se lire – ainsi que dans les romans congolais francophones à thématique politique, comme une volonté des créateurs de crypter leur univers dans lequel la pleine jouissance du texte ne peut se faire que par les initiés, possesseurs d'un capital linguistique approprié.

Quand nous avons lu des romans congolais à forte tonalité politique, par exemple ceux écrits par Biyaoula, Caya Makhélé, Guy Menga, Mabanckou, Henri Lopes, Henri Djombo ou Tchichellé Tchivéla, nous nous sommes heurté à ce mur d'incompréhension et avons cherché à en percer le mystère auprès des Congolais qui pouvaient nous apporter des éclaircissements. Nous avons aussi approché des écrivains à travers des interviews, des questionnaires ou des rencontres. L'exploitation des résultats nous permet d'avancer la possibilité d'une interférence fonctionnelle entre l'onomastique, la structure textuelle, les actions et le schéma narratif des récits développés dans les romans. Ce qu'écrit Alpha Noël Malonga à propos de *La Traversée* de Henri Djombo est valable pour les autres romanciers et les autres langues maternelles utilisées dans la dation des noms propres: « Le fonctionnement de l'anthroponymie et de la toponymie est un jeu d'anagrammes, de calquages et

de décoloration de noms qui renvoient souvent à la réalité, comme il est aussi un jeu à la fois amusant et générateur de sens auquel se livre l'auteur avec le lingala et même le français. »[645]

Nous avons justement sollicité Tchichellé Tchivéla qui nous a éclairé sur la signification de certains anthroponymes et toponymes utilisés dans son roman *Les fleurs des lantanas*. Son nom de plume Tchivéla, il l'a emprunté à son père qui s'en servait, nous a-t-il révélé, à l'époque coloniale pour dénoncer dans ses écrits les exactions commises par les Blancs. L'auteur se positionne ainsi comme un anticonformiste, un prosateur engagé à faire de ses écrits «des grondements de tonnerre dans la case des consciences assoupies (Tchivéla signifie tonnerre)», selon ses propres termes dans Starting-Block, avant-propos à son recueil de nouvelles *L'Exil ou la Tombe*.[646] Autant dire que son projet scripturaire s'inscrit dans un processus d'éveil de l'homme face à ses responsabilités, et face à ses devoirs dans la participation à l'édification de la Cité. La toponymie et l'anthroponymie sonnent-elles aussi comme des signaux forts dans cette entreprise de désaliénation intellectuelle et mentale ? Les principaux noms de lieu et de personnages recèlent-ils une signification ? Nous avons posé la question à l'auteur de *Les fleurs des lantanas* :

> « Votre toponymie ne semble pas hasardeuse, et j'aimerais avoir la signification de certains noms de lieu : Mbokaboto, Mabaya, Nyandarwa, Malondarwa, Ntangu, Zambaville, Apakurudi, Tongwetani. Il en est de même de l'anthroponymie : Bukadjo dans *Les fleurs des Lantanas* (qui semble avoir remplacé Tchivéla dans le projet initial)[647] ,Djaminga, Sokinga, Nweliza, les ministres Manzaka, Nkuba-Nytho, Ayi Nama, Tombaga le député, Sotchita, Yéli Boso le président, Gazi Yana, Motungisi, Bathul Mogno, Kimandi,Oka Meho, Dumuka, etc. »

Tchichelle Tchivéla nous a fourni la réponse suivante dans une interview partiellement publiée dans un magazine[648] : « Disons ceci. Nyandarwa, Nyanda, Malondarwa, Apakurudi, Bukadjo, Djaminga, Sokinga, Ayi Nama, Nkuba-Nytho, Tombaga, Kimandi, Oka Mého, Bahonga sont des noms inventés de toutes pièces. Ils ne sont pas traduisibles, comme beaucoup de noms en Afrique, et ils n'ont par conséquent aucune signification. D'autres noms par contre sont traduisibles. » Les explications fournies permettent une classification des noms en deux tableaux, selon qu'ils réfèrent les lieux ou les personnages engagés dans l'action du roman. Le tableau se veut analytique et comprend cinq colonnes. La première donne la langue, la seconde le mot, et la troisième la construction du mot ou son sens premier tel qu'il apparaît dans le texte, d'après les explications de l'auteur. La quatrième

[645] Alpha Noël Malonga, *op. cit*., p.148.
[646] Tchichellé Tchivéla, *L'Exil ou la Tombe*, Paris, Présence Africaine, Avant-propos (Starting-block), p.11.
[647] Alain Brezault et Gérard Clavreuil, *op. cit*., p.139-140.
[648] Lemotieu Martin, « Tchichellé Tchivéla. L'art de la romanouvelle.» Interview, *Avant-Garde*, n°012, janv.-mars 2009, p.30-33.

colonne suggère le sens connoté qu'un natif parlant la langue véhiculaire référée (vili/lingala/Kituba) perçoit. La dernière colonne est un commentaire fondé sur l'effet cognitif par rapport à l'insécurité linguistique de l'étranger à la culture locale, ou tout simplement une extension sémantique. Les pistes suggérées seront approfondies dans d'autres contextes.

1.1.1. - L'onomastique comme élément d'une pragmatique textuelle

Tableau analytique de quelques toponymes

Langues utilisées	***Mots***	***Construction et sens premier***	***Sens connoté***	***Observations/Commentaires par rapport au roman* Les fleurs...**
Vili	Tongwetani	contraction de deux mots lingala : tongo=soleil, etani=s'est levé, signifie : « le soleil s'est levé »	Ère de prospérité	Emploi ironique, car la dictature de Yéli Boso terrorise tout le monde en Tongwétani. C'est plutôt la nuit, le malheur vécu au quotidien par les citoyens. L'espoir se situe du côté de l'auteur qui espère un changement positif.
Vili Lingala Kituba	Ntangu	Soleil		
Vili	Côte-Kanu	Transformation de kotekanu qui signifie « Réveillez-vous !»	Appel à la prise de conscience	L'indépendance ne doit pas faire oublier que la lutte continue
Lingala	Mbokabato	Mboka : village =pays ; bato = gens, hommes (sous-entendu braves, vaillants, vrais,	Le pays des hommes vaillants	Dans le roman, ils savent reconnaître le mérite des vrais « fils du pays »

		crédibles, vrais)		
Vili	Zambi	Brousse. Zambaville est formé de zambi= la brousse, et ville, donc une ville en apparence qui masque sa réalité de brousse, d'espace sauvage.	La jungle	La capitale du pays est débaptisée, de Mabaya à Zambaville, à la fin du roman, après des complots « découverts » et réprimés avec une rare férocité. C'est donc la régression. De l'état semi travaillé (mabaya : les planches), on est revenu à la forêt, lieu où poussent les arbres à l'état brut, et où évoluent des bêtes féroces, des fauves aux mœurs horribles.
Vili	Mabaya	Les planches	1er nom de la capitale de Tongwétani	

Tableau analytique de quelques anthroponymes

Langue	***Mot***	***Construction du mot.. Sens dénoté. (Explications de l'auteur)***	***Sens connoté***	***Observations***
Lingala	Motungisi	celui qui tracasse, qui tourmente, l'emmerdeur	Cynisme politique	Dans le roman, il tourmente tout le monde, écrase tout sur son passage. C'est un vrai monstre politique.
Lingala	Yéli Boso	(déformation de deux mots lingala : Yé=lui,	Mégalomanie, volonté de toute-	Il n'y a que le président qui compte.

		et liboso=devant, en tête, le premier, avant, d'abord selon le contexte) signifie : lui le premier, lui d'abord, lui en tête, lui avant ou devant les autres.	puissance, de domination exclusive. Dictature et personnalisation du pouvoir.	Son nom occupe tous les espaces. Toute personne célèbre est suspectée de lui faire ombrage, et est éliminée après un faux procès, ou directement pour les gens sans poids social.
	Sotchita Personnage du roman	« Clin d'œil au trio que je formais, adolescent, avec deux amis qui vivent actuellement à Paris.»	Chaque nom des trois amis est représenté par son premier phonème.	**So**w **Tchi**chellé **Ta**ty Léon = **Sotchita**
Français	Nweliza	formé par la contraction de deux prénoms : Noelle, Elisa		Poéticité
Vili	Bathul'Mugno	batu lu mogno, un peu comme mbokabato) signifie : des gens vivants, vrais, valables, crédibles, importants		
	Dumuka	s'envoler. Ce terme s'applique spécifiquement aux oiseaux et, par extension, aux avions.	Espoir entretenu par la population en un avenir prospère et radieux	Le fils de Bukadjo, revenu d'Eurique, va à coup sûr bénéficier d'une ascension sociale, et continuer l'œuvre d'éveil des consciences, initiée par son père

				assassiné.
Vili	Masika	Le crépuscule, le soir		La vieille Masika est à la fin de sa vie : elle meurt naturellement.
Vili	Mazamat Mpelo	déformation des mots lari et bacongo, langues parlées à Brazzaville et dans les environs : maza ma mpelo) signifie l'eau du prêtre, autrement dit l'eau bénite. Ce nom dans mon roman n'a aucune signification particulière.		
	Gazi Yana	mot composé à partir du prénom Gatienne : j'avais d'abord pensé à Gassi Yena		Nom poétique. Elle assume un beau rôle de femme libérée et émancipée, militante, mais réaliste et en phase avec son milieu social.
Kituba et lingala	Manzaka	ongle	Les ongles, pour faire mal, griffer	Le harcèlement du ministre Manzaka, par son chef de cabinet, qui veut faire de Djaminga sa maîtresse.
Vili	Tchichellé	palme		
Vili	Tchivéla	tonnerre	Cris de révolte tonitruants dans les écrits de l'auteur	Œuvre fortement engagée pour la liberté et la dignité

			malgré la rigueur des dictatures. Interpellation forte et appel au réveil « dans la case des consciences assoupies »	humaines, contre les injustices et les maux faits à l'homme par son semblable, et acceptés comme une fatalité.
Vili	Tchicaya	placenta		Rectification par Tchichellé Tchivéla d'un sens retenu et codifié par la critique au Congo ou à l'étranger, feuille au lieu de placenta.
Vili	Likaya	feuille		
Vili	Lusiemu	éclair	Avant le tonnerre, l'éclair strie le ciel ; c'est un signe avant-coureur précédant ce qui sera dit.	Lusiemu, journaliste dans la nouvelle « Réponde qui pourra » Il éclaire la vérité. L'auteur à son tour la dit en un grondement de tonnerre.
Vili	Lamuka	Réveille-toi	Interpellation de la foule, du lecteur	Rôle d'éveilleur des consciences assoupies, alors que la situation est très grave.

À partir des tableaux ci-dessus, on peut parler d'une utilisation consciente des toponymes et anthroponymes à l'effet d'influencer le lecteur dans son déchiffrement de sens de la fiction. Tchichellé Tchivéla, qui ne livre au public que des œuvres longuement mûries et bien travaillées[649], ne choisit pas les noms de lieu et de personnages au hasard. Il remplit certains d'une forte charge affective, culturelle ou politique, ou simplement poétique et ludique. Il fait surtout des clins d'œil au lecteur africain et congolais qui, dans sa connaissance des codes linguistiques et culturels qui forment le contexte de l'univers fictionnel, doit d'abord se référer à son terroir, à l'Afrique et à son environnement dans l'approche herméneutique de son œuvre. Les vocables lingala, vili et kituba enracinent le récit dans l'humus natal, manifestant par là un certain nationalisme de l'auteur qui se veut humaniste, éclairé et sans a priori, à partir d'une réalité qui est sienne. Il participe à l'émancipation des esprits chez les Congolais à qui on a longtemps appris à haïr leur culture pour devenir « citoyens français ». Le désastre qui a suivi cette extraversion mentale étale toutes ses insuffisances qu'il était temps de corriger.

Avec *Les fleurs des Lantanas*, Tchichellé Tchivéla a fait résonner assez fortement le tonnerre de ses protestations (*Tchivéla* signifie tonnerre) face à une mal gouvernance qui enfonce encore plus chaque jour le Tongwétani dans le marasme, la peur des lendemains incertains et le mal-vivre généralisé. Et pourtant le nom du pays s'appelle bien Tongwétani!... « Contraction de deux mots lingala : tongo=soleil, etani=s'est levé, il signifie : « le soleil s'est levé.» Le soleil se serait-il levé seulement pour quelques-uns, les *happy few ?* Et comment faire pour qu'il éclaire tout le monde, afin que tous puissent bénéficier des multiples apports positifs de l'indépendance ? Cela comblerait sûrement les attentes de l'immense majorité des habitants d'un pays dont le toponyme semble le consacrer à un destin lumineux et radieux. L'analyse des *Fleurs* a montré à suffisance comment tous les personnages positifs de la fiction luttaient avec acharnement pour la liberté, la justice ainsi que pour une politique à visage humain à Tongwétani.

L'emploi de Tongwétani est ironique dans le roman, car la dictature de Yéli Boso terrorise tout le monde dans le pays. C'est plutôt la nuit, le malheur vécu au quotidien par des citoyens, patriotes et intègres, dont le périple sur terre est abrégé par une mort violente, tant au niveau de la population moyenne que de la haute hiérarchie militaire. Bukadjo est tué en pleine forêt en lieu et place du gibier que les chasseurs sont partis chercher. La partie de chasse n'était qu'un simulacre, et le préfet à qui les

[649] Dans *Conversations congolaises*, déjà cité, T. Tchivéla confie à propos de ses nouvelles: «La plupart de ces récits, je les vit d'abord en moi-même avant de les écrire. Le roman que je suis en train d'achever fut conçu en 1971 et le héros s'appelait Tchivéla...Finalement je l'ai nommé autrement et j'ai choisi ce nom pour moi-même. »(pp.139-140) . Il s'agit des personnages révoltés de ses deux recueils de nouvelles, ou de Bukadjo, héros de *Les fleurs des lantanas*, son seul roman publié à ce jour.

villageois imputent le coup à partir d'indices irréfutables sont fermes là-dessus, mais ils se terrent et n'osent parler dans un pays qui ne fait aucun cas des vies des citoyens. Le narrateur devient collectif (nous) à ce point du récit et exprime le sentiment de réprobation commune, mais celui de peur pour leur frêle existence aussi. Car, quand le chef de village Tabi Byla félicite Bukadjo pour avoir enterré dignement le vieux Bahonga, il lui dit, non au revoir, mais adieu. L'assistance comprit que le chef, « d'un âge fort avancé», allait bientôt mourir ; le narrateur reprend :

> (....) Mais nous dûmes nous raviser, oh, avec beaucoup de peine, quand, nous apprîmes, ô cruauté du sort, ô douleur insupportable, la mort du docteur Bukadjo, oui sa mort. Mais autant le dire tout de suite : nous rejetons catégoriquement la version de la mort accidentelle. Cependant, où pourrions-nous élever nos protestations sans subir le sort de ce cafard qui, s'étant plaint d'une poule au tribunal des poules, fut dévorée par elles ? Où ? (...) notre bon docteur voulait en fait nous revoir une dernière fois et nous dire adieu. Paix à son âme[650].

Toutefois, dans un autre village, Ntangu (le soleil), d'où Bukadjo est originaire, les habitants, les Ntangu, n'ont plus cette peur viscérale qu'induit le réflexe de conservation et de survie. Ils ne tolèrent pas la traîtrise de Gazi Yana et refusent la polyclinique que celle-ci tient à construire à Ntangu : « Nous n'accepterons rien d'une bordelle qui a fait tuer notre docteur pour vivre avec son assassin.» Face à l'insistance de Gazi Yana à vouloir expliquer aux protestataires le bien-fondé de son projet, « ...la foule excitée s'abattit sur elle ; elle l'écrasait de coups. » Elle ne devra la vie sauve qu'à une patrouille de passage. Côte-Kanu, une autre localité de la fiction sonne, selon les explications qu'en donne l'auteur, comme un appel à la prise de conscience : C'est la transformation de kotekanu qui signifie « Réveillez-vous !» Ainsi, l'indépendance ne doit pas faire oublier que la lutte continue, et que la vraie libération n'est pas encore réalisée, au vu des souffrances encore et toujours endurées par le peuple. Les Tongwétaniens se doivent de rester éveillés et combatifs, comme les habitants de Mbokaboto, toponyme ainsi expliqué Mboka : village =pays ; bato = gens, hommes (sous-entendu braves, vaillants, vrais, crédibles, vrais), le pays des hommes vaillants. Dans le roman, ils savent reconnaître les mérites des fils du pays, comme le Dr. Bukadjo. Un rapport métonymique peut s'établir entre les toponymes (contenants), d'une part, et les habitants (contenu), d'autre part. Au plan de l'orientation générale du pays, la capitale du pays est susceptible de nous éclairer. Depuis l'indépendance du pays, la capitale s'appelle Mabaya, ce qui signifie les planches. Après la « tentative » de coup d'État avorté du Général Sokinga, la ville débaptisée s'appellera désormais Zambaville, nom formé de zambi : la brousse, la forêt, auquel on a ajouté ville. Les planches, c'était déjà du bois coupé et transformé, indice d'un certain progrès par rapport à l'état de nature, d'une urbanité. Avec une ville aux allures d'une forêt, on se retrouve en régression sur tous les plans. La brousse est l'habitat par excellence des animaux ou des bêtes sauvages. C'est le lieu de la loi de la

[650] Tchichellé Tchivéla, *Les fleurs*, p.194-195.

jungle, du plus fort. Un coup d'œil sur les mœurs politiques tongwétaniennes en indique l'ensauvagement progressif, avec l'irrespect de la loi, des droits élémentaires des citoyens. Ceux-ci subissent la loi de la jungle politique sans possibilité de se défendre, si tant est qu'ils ont même commis quelque forfait. Au sommet de l'État, on assiste à un jeu cruel de positionnements par élimination physique des adversaires, comme dans ce coup de force éventré et étouffé dans l'œuf, visant « à assassiner le chef de l'État et à déstabiliser les institutions de notre pays» (communiqué de la Présidence de la République).

En effet le complot est suivi « de l'arrestation de quelques « syndicalistes félons », du « quarteron de pantins universitaires »et, surtout, du « traître assoiffé de pouvoir», le maréchal Sokinga et Chef d'État-major Sokinga est accusé et arrêté exécuté sommairement. Il aurait été trahi par le colonel Mabaku, « promu général d'Armée et nommé Chef d'État major Général des Forces Armées Nationales de Tongwétani.» L'exécution de tous les accusés aurait été, selon la rue, décidée par le nouveau ministre de l'Intérieur, Motungisi. Le limogeage et l'exécution du maréchal soulève une partie de l'armée, qui n'accepte pas la nomination de Mabaku à la tête de l'armée, car issu d'une tribu minoritaire. Une autre tentative de coup de force est annoncée, et les auteurs, des officiers supérieurs, « tous arrêtés.» Un conflit ouvert éclate alors entre le Président et Motungisi. Ce dernier, selon la rumeur « s'opposait énergiquement à l'idée présidentielle de traduire les coupables en justice et qu'il exigeait plutôt de les passer par les armes, sans tarder.»La justice expéditive signifie que les méthodes dictatoriales de s'entourent plus de scrupules pour faire semblant de juger, et que la société politique est devenue une forêt où, à tout moment, on peut se saisir des citoyens et leur ôter le souffle. La violence des autocrates et des hiérarques du parti tel Motungisi, s'affiche toute nue, et montre le visage des maléfices et des horreurs du pouvoir. Et pour cause: on est en pleine jungle, et la barbarie a repris tous ses droits. André-Patient Bokiba estime que « Tongwétani » (le soleil s'est levé), dans cette relation intertextuelle avec *Les Soleils des indépendances*, est la traduction des premières paroles de l'hymne national congolais»[651].

Tongo é tani na mokili ya Congo
Lélo molili ésili é !
Sik'oyo to ko tala sé liboso"
Tokotala na sima té oh
Tolakisi na miso ya molongo mobimba
Té Congo moké, ézali Congo monéné

[651] André-Patient Bokiba, *Le paratexte dans la littérature africaine francophone. Léopold Sédar Senghor et Henri Lopes*, Paris, L'Harmattan, 2006, p.23.

Le jour se lève au Congo
Les ténèbres disparaissent
Désormais, allons droit devant nous.
Ne reculons plus.
Montrons aux yeux du monde entier
Que le petit Congo est un grand pays.[652]

Une pareille lecture suppose de la part de l'auteur une imposition de sens, pour peu que le lecteur se donne la peine de s'interroger sur les toponymes utilisés dans la fiction. Les noms de lieux dans *Les fleurs des lantanas* orientent la perception de l'univers fictionnel, quand on peut en décoder les toponymes y afférents. Qu'en est-il des anthroponymes ? Nous en retiendrons deux, Motungisi dont nous avons fait un bref aperçu, et Yeli Boso, le guide éclairé.

Ces deux personnages hantent sûrement l'imaginaire romanesque de Tchivéla, car on les retrouve dès ses deux premiers recueils de nouvelles. Dans le premier, *Longue est la nuit*[653], Motungisi, haut cadre de la gendarmerie, crible de balles le syndicaliste Abwey-Tsa, non tellement pour avoir projeté d'un crochet le P.D.G. Dutoit qui s'est moqué de l'indépendance du Tongwétani, mais surtout parce qu'il peut dormir tranquillement: le syndicaliste « l'avait surpris au palais, dans les bras de... Madame Yéli Boso », et avait refusé toute tentative de corruption pour payer son silence. Dans la nouvelle « Les pierres et les noyaux », Motungisi est décrit comme un préfet aux mœurs délurées. Redoutable sexivore, jaloux et autoritaire, il élimine tous ses rivaux et détourne de ses études Biyanika Aline, jeune lycéenne, en corrompant son père à force de cadeaux et d'argent. La devise de l'obsédé sexuel nous est livrée dans son monologue : « Moi, préfet Motungisi, je l'ai toujours dit : personne ne pourra me ravir une femme ici-bas » Partout il se signale par des esclandres amoureux et ses brutalités. Dans le deuxième recueil, *L'Exil ou la Tombe*, Motungisi apparaît dans les nouvelles « Terre des anges » et « Un fait quotidien »[654]. Le « Tout- Puissant Dynaste, le Berger Suprême, le Président Yéli Boso, Père de la Nation...» est aussi présent dans « Les semailles de l'aube» (p.17-68), « la main à la joue » (p.120-124), ou dans « La calebasse de miel » (p.148-177).

[652]Extrait du premier sizain de « Tongo étani na mokili ya Congo», chanson de Jean Serge Essous et les Bantous de la Capitale, *Kongo Kultur ; Vol.1, n°3-4, juil. Déc.2009,* p.5. Traduction de Mawawa Mawa-Kiese, p.6.
[653] Tchichellé Tchivéla, « Ilotes et Martyrs », *Longue est la nuit*, Paris, Hatier, 1980, coll. Monde noir poche, p.103-104.
[654] Tchichellé Tchivéla, *L'Exil ou la Tombe*, Paris, Présence Africaine, 1986, pp 91-101, et 102-110.

Les fleurs des lantanas montre le personnage de Motungisi dans la même logique amoureuse et politique. Sa brutalité auprès de la gent féminine en fait un être extrêmement redoutable, capable de dépenser des sommes inouïes pour la conquête des cœurs féminins qu'il convoite, mais aussi des pires atrocités contre ses rivaux ou contre les femmes qui osent lui faire front. Bukadjo a payé de sa vie pour avoir rencontré le sexivore sur le même terrain amoureux, Gazi Yana. Bukadjo a eu le malheur, comme dans les tragédies raciniennes, d'être préféré aux puissants de ce monde, lui, l'être inoffensif, doté seulement de son intégrité morale, de sa compétence professionnelle et de sa foi en la libération de son peuple. D'où sa perte inéluctable, vers laquelle il se hâte, tel Britannicus se précipitant dans la pièce éponyme de Racine, vers le banquet organisé par Néron, son frère, mais aussi et surtout le roi à qui personne ne doit constituer un obstacle à sa passion amoureuse pour Junie. Le lecteur des nouvelles de Tchivéla n'est point surpris par le comportement féroce et bestial de Motungisi. Bien au contraire, il se demande si Gazi Yana et Bukadjo connaissent le personnage pour s'opposer si facilement à lui. Son nom signifie « celui qui tracasse, qui tourmente, l'emmerdeur ». Dans le roman, il crée des problèmes à tout le monde, écrase tout sur son passage. C'est un vrai *zoon politikon*, monstre politique, au sens péjoratif du terme. Et dans le zoo politique tongwétanien, sa toute-puissance, doublée d'un cynisme révoltant, sèment la terreur tant au milieu de la gent masculine que féminine. À chacune de ses apparitions dans le roman, le lecteur se demande: quelle machination va-t-il encore tramer ? Quel acte diabolique a-t-il conçu cette fois-ci ? L'accent mis sur le caractère mesquin et tracassier du personnage est illustré dans *Les fleurs* par des actes ignobles et répugnants, dont nous signalons ci-après quelques-uns. Soupçonne-t-il Baminda, commerçante et veuve de son état, une de ses multiples maîtresses, d'infidélité ? Il l'amène en voiture dans une forêt où il la pend à un arbre. Le sexivore incarcère sans autre forme de procès son« deuxième bureau » qui voulait le quitter (p .163). L'attribution en finale de la coupe à l'équipe perdante (p.165) est une de ses frasques les plus burlesques et illogiques. Arrivé en retard, il a vu une équipe tirer plus de corners qu'une autre, et la proclame attributaire du trophée ! Ailleurs, il n'hésite pas à dénigrer Bukadjo à cause d'une rivalité amoureuse qu'il transforme en insubordination politique, et salit son dossier de faux rapports administratifs, pour forcer la hiérarchie à affecter le médecin dans une autre localité. Las d'attendre la réaction des autorités, il se fait justice en organisant l'exécution de Bukadjo en pleine forêt, lors d'une partie de chasse organisée par ses soins. Enfin, par la violence exercée contre Gazi Yana, il force celle-ci à se marier avec lui (pp.206-208, 209-210) malgré le désamour explicite de l'institutrice à son égard en ces termes: «Ne perdez pas votre temps, Excellence, je ne vous aime pas et ne vous aimerai jamais. » Fin calculateur à l'esprit opportuniste et pragmatique, Motungisi sait toujours ce qu'il veut, et déploie en conséquence tous les moyens efficaces, même démesurés, pour arriver à ses fins. Que lui importe que Gazi Yana ne l'aime pas ? Il l'épousera, dût-il pour cela divorcer d'avec sa

première épouse et chasser de la maison familiale tous ses enfants, pour satisfaire aux conditions posées par l'institutrice qui pensait lui demander l'impossible !

Quant à Yéli Boso (déformation de deux mots lingala : Yé=lui, et liboso=devant, en tête, le premier, avant, d'abord selon le contexte) il signifie : lui le premier, lui d'abord, lui en tête, lui avant ou devant les autres. Le nom connote la mégalomanie, la volonté de toute-puissance et de domination exclusive. Au plan de la gestion des affaires politiques, il symbolise la dictature et la personnalisation du pouvoir Il n'y a que le président qui compte. Son nom occupe tous les espaces : le stade, le lycée, les avenues et places importantes de la capitale Mabaya. Toute personne célèbre est suspectée de lui faire ombrage, et est éliminée après un faux procès à l'issue connue d'avance. Son entourage, une cour de dignitaires flagorneurs et à l'esprit servile, est chargé de détecter de pareils individus et de briser leur ascension sociale. Quand un fonctionnaire ne fait pas allégeance à la doxa politique instituée (visite des hiérarques et ministres, endettement auprès des banques, fréquentation des dancings par exemple), il est suspecté de tramer des complots ! C'était, nous l'avons vu plus haut, les chefs d'accusation portés injustement contre le docteur Bukadjo.

Les dignitaires du régime entourent le nom du président d'une rhétorique dithyrambique, et à voir les précautions qu'ils prennent pour le prononcer, on les devine très obséquieux à l'égard de Yéli Boso. La récitation des titres suit un rituel allant dans ce sens, et se retrouvait déjà dans les deux recueils de nouvelles, comme *L'Exil ou la Tombe (*« Les semailles de l'aube »,5. Les martyrs de l'existence, p.42-45.) Le narrateur ne désigne jamais le Président Yéli Boso qu'accompagné de périphrases laudatives, quand il ne l'évoque pas par la formule consacrée «notre Berger Suprême»ou le « Tout-Puissant Dynaste » ou les autres attributs comme «Père de la Nation ». A telle enseigne que tout le roman peut se lire à partir du nom du « Berger Suprême ».Et l'on obtiendrait en raccourci le résumé suivant. Un médecin compétent, consciencieux et courageux, a maille à partir dans le Tongwétani où les antivaleurs sont érigées en norme de conduite. Son aura inquiète les affidés du pouvoir dictatorial qui inventent des motifs pour l'emprisonner, escomptant par là briser sa témérité. À sa sortie de prison, il rend une visite de courtoisie à Yéli Boso, le Président auprès de qui il formule, compte tenu de son état de santé déplorable, « le souhait de bénéficier d'une bourse pour aller faire un bilan médical approfondi en Eurique.» Le président ne répond pas à cette enquête, mais lui remet une « enveloppe charnue » en guise de condoléances pour la perte de sa femme. Le médecin décline cette offre pour protester contre la façon indigne dont le gouvernement s'est comporté à l'égard de sa femme Djaminga lors de son incarcération. Par cet acte qui sonne comme un défi à l'autorité suprême du pays, il sera par la suite affecté de Mabaya aux coins les plus reculés du pays où sa compétence lui

attirera la même admiration, et aussi lui créera les mêmes problèmes. Par Exemple, le préfet Motungisi le rencontre sur le même terrain amoureux (Gazi Yana), et organise son exécution lors d'une partie de chasse où le docteur Bukadjo est convié avec les villageois du coin.

Le lecteur des nouvelles de Tchichellé Tchivéla se reporte presque instinctivement à la séquence de *L'Exil ou la Tombe*, quand il entend dans *Les fleurs des lantanas,* un membre de la commission d'enquête accuser Bukadjo de viser « le pouvoir et le fauteuil de notre Tout-Puissant Dynaste, Père de la Nation, Notre Berger Suprême, le Guide Éclairé et Bien-Aimé de notre peuple, j'ai nommé : le Président Yéli Boso.», chef d'État de la même République de Tongwétani. Alpha Noël Malonga, dans une analyse similaire consacrée à *La Traversée* de Henri Djombo, arrive à peu près au même constat : « Le fonctionnement de l'anthroponymie et de la toponymie est un jeu d'anagrammes, de calquages et de décoloration de noms qui renvoient souvent à la réalité, comme il est aussi un jeu à la fois amusant et générateur de sens auquel se livre l'auteur avec le lingala et même avec le français. »[655] De même le critique, se fondant sur l'étude de quelques noms propres de *Dossier classé,* roman de Henri Lopes, a raison d'affirmer: « L'anthroponymie dit l'identité et les fonctions des personnages...»[656].

Tchichellé Tchivéla, qui ne livre au public que des œuvres longuement mûries et bien travaillées[657], ne choisit pas les noms de lieu et de personnages au hasard. Il les remplit d'une forte charge affective, culturelle ou politique, ou simplement poétique et ludique. Il fait surtout des clins d'œil au lecteur africain et congolais qui, dans sa connaissance des codes linguistiques et culturels qui forment le contexte de l'univers fictionnel, doit d'abord se référer à son terroir, à l'Afrique et à son environnement dans l'approche herméneutique de son œuvre.

Les vocables lingala, vili et kituba enracinent le récit dans l'humus natal, manifestant par là un certain nationalisme de l'auteur qui se veut humaniste, éclairé et sans a priori. Il participe à l'émancipation des esprits chez les Congolais à qui on a longtemps appris à haïr leur culture pour devenir « citoyens français ». Le désastre qui a suivi cette extraversion mentale étale toutes ses insuffisances qu'il était temps de corriger.

---

[655] Alpha Noël Malonga, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 144-151, *La Traversée* de Henri Djombo ou la force de renaître (Sous-titre).
[656] A. N. Malonga, op. cit., p.112.
[657] Dans *Conversations congolaises*, déjà cité, T. Tchivéla confie à propos de ses nouvelles: «La plupart de ces récits, je les vit d'abord en moi-même avant de les écrire. Le roman que je suis en train d'achever fut conçu en 1971 et le héros s'appelait Tchivéla...Finalement je l'ai nommé autrement et j'ai choisi ce nom pour moi-même. »(pp.139-140) . Il s'agit des personnages révoltés de ses deux recueils de nouvelles, ou de Bukadjo, héros de *Les fleurs des lantanas*, son seul roman publié à ce jour.

Avec *Les Fleurs des Lantanas*, Tchichellé Tchivéla a fait résonner assez fortement le tonnerre de ses protestations face à une mal gouvernance qui enfonce encore plus chaque jour le Tongwétani dans le marasme, la peur des lendemains incertains et le mal-vivre généralisé. Et pourtant le nom du pays s'appelle bien Tongwétani!... Le soleil se serait-il levé seulement pour quelques-uns, les *happy few ?* Et comment faire pour qu'il éclaire tout le monde, afin que tous puissent bénéficier des multiples apports positifs de l'indépendance ? Cela comblerait sûrement les attentes de l'immense majorité des habitants d'un pays dont le toponyme semble le consacrer à un destin lumineux et radieux, et qui, paradoxalement, croupit dans une misère et une pauvreté endémiques. Les noms paraissent proches du vécu quotidien congolais, et du pays aux multiples langues véhiculaires dont le lingala, le vili, le kitukuba constituent sûrement les dominantes dans les aires culturelles dont s'inspire Tchichellé Tchivéla dans *Les fleurs*, ou dans ses nouvelles. On trouve aussi des dénominations fantaisistes, ludiques ou simplement pour leur sonorité poétique. Les masques de la fiction et la délocalisation des récits par le jeu des brouillages spatiaux et temporels paraissent des techniques d'encodage et de décodage dont l'analyse 'avère signifiante.

Dans les pages qui suivent, nous allons examiner si dans les autres roman le fonctionnement de l'onomastique encadre d'aussi près la fiction narrative Sur un tableau(Annexe), nous avons fait figurer les noms des présidents (et/ou des hommes politiques influents des univers inventés), et tenté, à partir des informations à notre disposition, d'en donner la traduction les anthroponymes. Un commentaire, en rapport avec sa fonction dans la trame du récit y afférent, est ajouté. Certains noms en français ne posant aucun problème de compréhension peuvent aussi être mis en parallèle avec les fictions.

Il y a lieu de classer les noms des présidents dans les romans congolais selon leur intention implicite ou explicite, suggérée dans la traduction en langues locales. Ainsi aura-t-on des noms maléfiques, ceux marqués du sceau de l'échec, certains ouvrant au contraire à l'espoir, et d'autres, simplement ludiques ou pour en relever l'insignifiance dans un univers aux successions rapides de coups d'État et de changements de « guides éclairés».

La plupart des noms de présidents se lisent comme des énoncés programmatiques d'une action néfaste contre leur peuple. Dans le processus présidant à la création de ces anthroponymes, les auteurs ont pris soin de mettre en exergue le caractère foncièrement nuisible attaché à la dénomination, en sorte que le lecteur, quand il peut décrypter le message sous-jacent, en perçoit naturellement la charge polémique ou satirique. Ce sont par exemple les anthroponymes où est inclus le sème « mabé », « mobé » signifiant mauvais, nuisible, méchant.

Nzétémabé Bwakanamoto, président du Yangani, est un « mauvais bois » qui doit « se jeter au feu ».Sa cruauté et ses actes démoniaques le destinent aux géhennes. Autoritaire et machiavélique, il fait régner la terreur et élimine tous les génies, tous les hommes compétents susceptibles de lui faire ombrage. Par exemple, après le faux coup d'État imputé à Joseph Niamo, plus de deux mille intellectuels et cadres sont passés par les armes, alors qu'il n'y avait jamais eu d'agression armée contre le Yangani. Toutes les horreurs subies par Niamo le sont sur un crime non vérifié. Motomobé exerce la même tyrannie au Kinango, au début de *Lumières des temps perdus.*

Son régime est caractérisé par la violence, les massacres des populations et des actes barbares. Ses crimes odieux poussent à la révolte populaire à la tête de laquelle se trouve Vrezzo. La contestation populaire a raison de lui, et il est forcé à quitter son palais. Son hélicoptère se perd dans une brousse et on y assiste à son jugement par les anciens juges qu'il avait mis à mort. Dans un décor surnaturel, il est ridiculisé, jugé et condamné. Le méchant homme n'aura jamais de paix, car il est happé par les feux de l'enfer.

Dans *Le Pleurer*-Rire, le général, auto promu Maréchal, Bwakamabé Na Sakkadé Hannibal Ideloy porte aussi dans son nom les germes de la nuisance et du mal (mabé).Après un coup d'État, il force à l'exil son prédécesseur, Polélé, qui gouvernait doucement, sagement. Son prénom Hannibal force la comparaison avec le célèbre général, qui battit les Romains et remporta de nombreuses autres batailles, mais ne put prendre Rome. Enivré par ses victoires, il s'endormit dans les délices de Capoue, et fut finalement vaincu à Zama en 2O2 A.C. Alpha N. Malonga consacre sept pages à l'analyse de son nom en recourant à l'histoire, à l'onomastique et à sa gestualité[658] Les traits qu'il induit de cette analyse sont: l'exercice autocratique du pouvoir, la décrépitude mentale et physique d'un être primaire et truculent. Il use de moyens militaires pour écraser l'opposition, mais est ridiculisé par le capitaine Yabaka au poteau d'exécution. C'est « un monstre tyrannique», mu par l'instinct, donc incapable de pensée logique. Les fauves auxquels il est assimilé en relèvent la cruauté (panthère, lion), l'impureté (cochon) l'énormité de son corps ou la bêtise (sanglier), et la frayeur qu'il inspire (Guinarou). En plus, il est, dans sa gestualité, bouffon et vulgaire, avec des accès de colère terrifiants. Le nom « Bwakamabé» revient dans un autre roman que nous avons cru bon de signaler ici.

Bien qu'il soit postérieur à 2003, *Les enfants de la guerre. Éteindre le feu par le feu ?* de Noël Kodia-Ramata retient notre attention par sa modernité. La filiation de son héros mérite d'être soulignée : « ...Bwakamabé Tiya Moto est le fils du Général Bwakamabé Na Sakkadé et de Wali Kolélé, l'un Djassikini et l'autre Djabotanaise.»(p.143). Tous ses noms sont empruntés aux romans

[658] Alpha Noël Malonga, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, p.78-84., pour plus de détails.

de Henri Lopes, une certaine façon de marquer aussi sa filiation littéraire par rapport à cet imposant écrivain du monde congolais et francophone. Dans son roman, il fait de Bwakamabé Tiya Moto le pyromane, celui qui a allumé le feu et déclenché la guerre: « Ce sexagénaire revenu au pouvoir après trente ans d'exil» (p.146) est l'un des commanditaires de la guerre tribale et ethnique ayant mis le Congo à feu et à sang, semble insinuer l'auteur. Battu dans ces affrontements, il prend le chemin de l'exil. Certaines dénominations de politiciens décrivent des animaux tout autant mortifères comme les serpents venimeux.

Dans *Dossier classé*, Mamba est le nom d'un politicien des premières heures de l'indépendance au Mossika. Homme politique très redouté, il élimine sans état d'âme tous ses rivaux amoureux ou politiques. Il organise des causeries dominicales avec les jeunes à l'heure de la messe pour leur parler du marxisme. Mais comme ses réunions le rendent populaire, il est accusé de complot, jugé nuitamment, condamné à mort, et puis gracié par la suite, et remis en selle politique. Dans le même roman, Ngandalouka fut ministre des Finances. Il est resté homme politique très influent en se mettant au service du Parti. Il s'illustre dans les bars (nganda) par des danses (louka) lascives où il mime des mouvements de procréation.

Dans notre classification, nous avons noté des noms de politiciens qui inscrivent l'échec comme terme de l'aventure à laquelle le personnage qui se livre le porte. C'est le cas de S. E. Lebou Kabouya dans *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix* de Mabanckou. La guerre civile y oppose au Viétongo le général Edou à son rival Lebou Kabouya dont les milices sont mises en déroute par celles du général qu'il avait battu aux élections démocratiques, après la Conférence nationale. Fictionnalisation d'un pan de l'histoire politique congolaise récente bien connue? Le lecteur avisé sait que Edou est le village natal de l'actuel Président de la République du Congo, Sassou Nguesso (né à Edou, district d'Oyo). Par une sorte de métonymie, on peut donc faire la translation, et voir dans le Général Edou celui qui est né à Edou et dont le fief politique se trouve dans cette localité. La rhétorique de l'échec s'inscrit dans le nom du président déchu S.E. L. **Kabouya**, comme elle l'est aussi dans le nom du père de Cassius dans *Rêves portatifs,* Kin**gaboua** Yaya. Celui-ci était le chef du parti nationaliste à la période coloniale. Sa fougue révolutionnaire l'a fait remarquer par les colons qui l'ont emprisonné, de sorte qu'à la veille de l'indépendance du Pays des Palmiers, c'est un lépreux fataliste qu'on retrouve à la léproserie d'Eyoka. Il n'attend plus rien de la vie, puisqu'il sait qu'il pourrit comme les autres lépreux et attend en résigné le jour fatal. Toutefois, tous les noms de présidents ne sont pas négatifs. Certains suggèrent même l'espoir en un avenir meilleur.

Mayéla dia Mayéla de Dongala dans *Un fusil dans la main, un poème dans la poche* appartient à cette catégorie. Son nom signifie « l'intelligent », « le malin ». Dans le roman on note qu'il a

déployé assez d'énergie pour concrétiser la révolution dans son pays, la République d'Anzika. Pendant un moment, on a même cru qu'il allait réussir, le peuple ayant adhéré sans réserve à son programme révolutionnaire. Malgré son échec, on sent en lui l'humaniste, le combattant pour la cause de la dignité, et un orgueil attaché aux valeurs suprêmes telles la justice, la liberté et le caractère précieux et irremplaçable de la vie. Un coup d'État met fin à son aventure révolutionnaire, et son adversaire politique qui le renverse se réclame aussi de la révolution. Mais on peut opérer une révolution sans crier tout le temps le mot, en faisant appel à toutes les franges de la population et en les attelant à une oeuvre à bâtir ensemble, dans l'intérêt supérieur de tous.

Vrezzo dans *Lumières des temps perdus* d'Henri Djombo tente cette entreprise. Pour la première fois dans la littérature africaine, toute la trame narrative du roman est construite autour d'un président démocrate, qui fait appel à toutes les sensibilités pour concevoir un projet de société, élaborer un mieux-vivre ensemble. Le nom Vrezzo paraît lui-même étrange. Nous avons estimé qu'on pourrait lire à travers cette dénomination les caractéristiques de celui qui a de ***vrais os***, par opposition aux autres qui sont mous et acceptent tout de l'Occident sans esprit critique. Quand on lit « *vrais os*» en faisant la liaison, on obtient « vrèzo», d'où Vrezzo. Ce nom est attribué aux vrais personnes courageuses qui ne se laissent pas duper, mais tentent des voies nouvelles pour desserrer l'étau du néocolonialisme, en osant poser des actes auxquels la communauté internationale est peu habituée : demander par exemple le rapatriement des fonds détournés des pays africains, ou porter plainte à la Cour Internationale de La Haye contre les Puissances mondiales. On croit vivre l'histoire du cancrelat portant plainte contre une poule ...au tribunal des poules !

La politique, essentiellement humaine et communautaire ou axée sur les intérêts du peuple, fait de Vrezzo un président aimé de tous, par qui la prospérité vient au Kinango. Il fait front courageusement aux grandes puissances et gagne son procès de rapatriement des fonds, expropriés illégalement par les Kinangois prévaricateurs qui détournaient le bien public vers des paradis fiscaux. La ruse et la dextérité du ministre Nzenzé (le grillon) est à noter dans cette bataille pour la seconde et vraie indépendance de l'Afrique et du Tiers monde

Enfin, la dernière catégorie des noms de présidents et hommes politiques concerne des noms ludiques, poétiques, desquels il est difficile de déduire une quelconque efficace narrative. Sony Labou Tansi a l'habitude de la dation des noms de ses amis et autres écrivains à ses personnages, souvent déformés. Dans *Le commencement des douleurs* par exemple, on retrouve : Edouard Mongo do Nguele Ndele, Affonso Zangar Konga, Claudius Ngalla Mario Nazarès Nesa, Arthur et Sarah Banos Maya, ou le docteur Tchichialia dans *La vie et demie* Rien à première vue ne dit que Martillimi Lopez

va être un dictateur (*Les sept solitudes de Lorsa Lopez*), ou que les guides de *La vie et demie* seront tyrans et anthropophages, carnassiers et tous cruels.

Nous pouvons donc avancer, à partir de la lecture de *Les fleurs des lantanas* et d'autres romans congolais, que certains noms de présidents et d'hommes politiques dans l'univers fictionnel comportent une certaine charge motivationnelle, et que les romanciers ont consciemment voulu imposer par là l'orientation de la construction de sens de leurs romans. La dation des noms de personnages de haut rang répond chez certains romanciers congolais à un travail d'investissement esthétique aux visées rhétoriques : faire signifier les noms, leur faire remplir une fonction dans la diégèse romanesque, en faire même des résumés concentrés de certaines séquences, et forcer le lecteur à un travail de lecture au second degré. Le destin de ces personnages programmatiques est comme inscrit dans leurs noms, et le récit qui se développe n'en est qu'une extrapolation à différents niveaux. Ce qu'affirme André-Patient Bokiba à propos des romans et nouvelles de Tchichellé Tchivéla, peut s'étendre aux autres romans dont nous venons d'avoir un aperçu : « Les noms de personnages érigent les créatures de l'écrivain en types, tout en constituant, en clin d'œil subtil, des rampes antiphrastiques de dénonciation.[659]» Le message véhiculé par les noms cryptés n'est possible que par une lecture du texte sociopolitique et historique quand on a accès à certains repères référentiels. Eugène Nicole est plus explicite à ce sujet : « ...l'usage des noms propres dans le texte romanesque ne peut pas être sans rapport avec leur fonctionnement dans la vie sociale que le romancier représente ou dans la langue naturelle qu'il utilise»[660]. Si l'anthroponymie, comme l'estime A.N. Malonga, « dit l'identité et les fonctions des personnages», cela n'est possible que pour celui qui a la compétence linguistique pour un décodage adéquat, rendu en français après contextualisation de la traduction littérale. L'univers des fictions congolaises n'est pas seulement masqué par les anthroponymes, mais par des noms de lieux aussi.

1.1.2.- Rhétorique des lieux de la fiction. Toponymie comme actant.

Les noms des pays imaginaires apparaissent comme des macrostructures d'une lecture politique des romans congolais (ou microtexte reformulant le macrotexte romanesque dans une sorte de mise en abyme)

L'imaginaire des romanciers est très fertile dans la création des outopies pour situer leurs fictions : Kazalunda, Mossika, Kinango, Viétongo, Kalawala, République Libre des Palmiers,

[659] A.-P. Bokiba, *Le paratexte dans la littérature africaine francophone. Léopold Sédar Senghor et Henri Lopes*, Paris, L'Harmattan, 2006, p.23.
[660] Eugène Nicole, « L'onomastique littéraire », *Poétique, n° 54, 1983, p.234 ;*

Tongwetani, Boniko, Yangani, Bangragra, Fukissa, Anzika, Durmen, Ostericarada, Manicarada, Paktwala, Malassa, la Grande République du Kwangu, la République du Tsabu(sécessionniste), Darmellia devenu Kawangotara(sur un coup de tête d'un des Guides Providentiels de *La vie et demie*), Batavia, Monomotapa,Wallaba, Wallabia, etc. Le vocable Congo, conservé dans certaines fictions, n'enlève rien au caractère fictif des événements narrés, même s'il ouvre à des lectures référentielles presque immédiates.

De même que les anthroponymes, certains noms de pays inventés sont signifiants, d'autres par contre simplement poétiques ou esthétiques, comme nous l'avons vu à propos de *Les fleurs des lantanas*. Certains lieux ont des dénominations françaises, mais se référant toujours aux réalités locales. Quelques exemples tirés des romans du corpus à étudier illustrent l'inscription des aspects importants de la trame romanesque dans les toponymes. Ceux-ci peuvent s'énoncer en français ou en langues locales, l'essentiel étant qu'ils laissent percevoir l'utilisation consciente de l'auteur pour un effet à produire dans le but d'influencer en quelque sorte la construction de sens du récit. La République Libre Palmérienne, la République du Mossika, la République du Kazalunda, le Viétongo et le Bangragra seront choisis dans cette perspective.

Dans *Rêves portatifs,* le passage de la première dénomination, le pays des Palmiers, à la seconde se fait à l'indépendance, et celui de la seconde à la troisième après le coup d'État du ministre de l'Intérieur Moudandou. Le MAJOR qui renverse la Libre République Palmérienne de Moudandou à son tour abroge la constitution et annonce qu'« un gouvernement provisoire de salut public sera rendu public dans les prochaines heures » (p.206). En fait, toutes les dénominations mettent l'accent sur la stagnation du pays, du fait de la monoculture du palmier à huile. Les changements n'ont point touché la dépendance économique à l'ancienne métropole qui conserve la haute main sur la politique et l'économie du pays après l'indépendance nominale.

Les sonorités Ka-za-lunda font penser au Congo, au Zaïre et à l'Angola-Luanda où sévissaient des guérillas urbaines et des guerres de libération au moment de l'écriture du roman de Guy Menga, *Kotawali*. On peut aussi penser au Cameroun voisin, où depuis l'indépendance les nationalistes de l'Union des Populations du Cameroun (U.P.C.), menaient une sanglante guerre contre l'imposition d'un régime néocolonial d'obédience française. Le pays pour eux c'était le Kameroun, et non le Cameroun.

Le Mossika, dans *Dossier classé*, par la peur qu'inspirent ses hommes politiques, Mamba par exemple, est redouté par Lazare Mayélé. Il faut s'en éloigner de peur de subir le triste sort de Bossuet

Mayélé, son père qui a été broyé par la machina politique du pays en 1965. Le narrateur- héros du roman a fui le Mossika, entraîné par sa mère adoptive Mama Motéma. Trente ans après, il y revient, mais doit s'en éloigner et retrouver sa nouvelle patrie, les États Unis d'Amérique. Loin du Mossika, il se sent en sécurité, en paix et peut retrouver sa femme Nancy. Dans la voiture qui le ramène à Haverford, il dit : « J'étais loin de Likolo. Déjà, je me sentais très bien. En sécurité.»(p.251)

Dans *Les Petits-Fils nègres de* Vercingétorix, une guerre civile déchire le pays, le Viétongo, et après la défaite de S.E. Lebou Kabouya, président en exercice élu démocratiquement, par son adversaire le général Edou, la résistance s'organise au Sud. Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix n'acceptent pas cette avanie, et tiennent à laver l'affront dans leur fief du Sud. Les violences et la terreur s'installent, et la chasse aux nordistes, même marié(e)s aux sudistes, dégénère en viols et enlèvements, dans le but de punir les « traîtres» à la cause..

Le Viétongo rappelle ainsi les guerres du Sud-est asiatique qui ont polarisé l'attention des media dans les années 1960/1970. Dans la Note de l'éditeur insérée au début du récit, Mabanckou ne fait pas mystère du pays référentiel, son Congo natal, par la description qu'il donne de son pays « imaginaire » :

« Ancienne colonie française d'Afrique centrale, la République du Viétongo compte plus de 2 600 000 habitants avec une superficie de 342 000 kilomètres carrés...Mapapouville, la capitale politique, et Pointe-Rouge, la capitale économique (...). Le taux d'alphabétisation est l'un des plus élevés d'Afrique francophone. Mapapouville fut l'ancienne capitale de l'Afrique-Équatoriale française (l'A.-É.F.) et de la France libre du général de Gaulle. (...)

Le dirigeant actuel du Viétongo est le général Edou. Il régna déjà pendant treize ans et fut battu par Son Excellence Lebou Kabouya lors des premières élections démocratiques de notre pays. C'était alors la première fois qu'un homme du Sud gouvernait le Viétongo. Le général Edou s'exila pendant les cinq ans du mandat de son adversaire du Sud. Il est revenu au pouvoir après avoir chassé Son Excellence Lebou Kabouya par les armes»[661]

Ces données sont celles de la République du Congo (Brazzaville), qu'on peut lire sur n'importe quel atlas de géographie ou guide touristique. Il suffit de remplacer Mapapouville par Brazzaville, et Pointe-Rouge par Pointe-Noire. Les faits historiques sont aussi vérifiables. Des précisions, très réalistes dans le texte liminaire, accentuent l'aspect témoignage du récit qu'on va lire. Il sera peut-être une « tranche de vie » de ce pays aux remous politiques si fréquents.

[661] A. Mabanckou, *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002, pp.9et10.

1.2. L'univers merveilleux, le carnavalesque, le surnaturel et leurs fonctions politiques

La carnavalisation littéraire, utilisée abondamment par certains romanciers congolais, leur permet, en tant que technique narrative, de dénoncer les dictatures postcoloniales. L'introduction au réalisme merveilleux des Latino Américains, proche de cette tendance, s'est faite en grande partie sous l'impulsion de Tchichellé Tchivéla, alors que celui-ci était encore étudiant en France ; nous l'avons signalé à la première partie de ce travail, dans les paragraphes consacrés à la *phratrie* des écrivains congolais. Pour Tchichellé Tchivéla, « Le réalisme magique des congolais -je préfère le nommer prodigieux –se mêle avant tout à la sorcellerie, aux mythes, aux superstitions et se fonde sur la croyance que les morts font partie du monde des vivants. »[662] Sylvain Bemba, Henri Lopes et Sony Labou Tansi illustrent cette pratique dans leurs romans, pour faire passer la critique du pouvoir en place sous le masque du dépaysement, du masque et d'une écriture fantaisiste.

A partir d'un article de Anny Wynchanck, « La stratégie romanesque de Sony Labou Tansi dans *La vie et demie* : le carnavalesque », nous allons dégager les éléments de la carnavalisation littéraire. Définie comme « la transposition du carnaval en littérature » par Bakhtine, ainsi que le rappelle A. Wynchanck, le carnavalesque se caractérise par l'utilisation des contrastes, des exagérations et des grossissements dans le langage. Celui-ci, très apte à, l'expression de la culture populaire, véhicule une satire enjouée, et peut être comparée à certaines formes de « théâtre de rue »en Afrique. A. Wynchanck écrit à ce propos: « L'existence du carnaval » qui se situe « en dehors des ornières habituelles », est en quelque sorte une « vie à l'envers », dans « un monde à l'envers ». Elle permet un renversement de l'état des choses et une libération. La réalité y est grossie, les privilèges et tabous, abolis. »[663]

L'atmosphère du carnaval est festive, mais elle ressemble plutôt à « une fête de fous », où toutes les licences sont permises. Le monde fictionnel des romanciers congolais qui s'inspirent du carnavalesque donne à voir des personnages aux traits démesurément grossis, des scènes aussi grotesques qu'extravagantes, dans un langage licencieux, affranchi de toutes les normes de

[662] Tchichellé Tchivéla, « Une parenté outre atlantique », *Notre Librairie*, n°92-93, p.30-34 [p. 31 pour la citation)].
[663] « La stratégie romanesque de Sony Labou Tansi dans *La vie et demie* : le carnavalesque», in Gérard Dago Lezou et Pierre Nda (Dir.) *Colloque Sony Labou Tansi Témoin de son temps*, Presses Universitaires de Limoges(PULIM), mai 2003, pp.83-95. Colloque organisé par le Groupe d 'Etude et de Recherche sur les littératures francophones (GERLIF) et le Département des Lettres modernes de la FALSH de l'Université d'Abidjan-Cocody.

bienséance. Il n'existe plus de frontière entre le réel et l'imaginaire, et on se pose des questions sur certaines scènes illogiques et absurdes. Nous illustrerons cette écriture déréglée avec *La vie et demie* de Sony Labou Tansi, *Le Pleurer-Rire* de Henri Lopes et *Sel-piment à la braise* de Maxime N'Débéka. . Dans ces romans, le pouvoir des Guides est tourné en dérision sous plusieurs formes, surtout pour en démontrer l'irréalité, la bouffonnerie et l'insignifiance dans un univers où le désordre ouvre les portes grandement ouvertes aux dérives et aux exactions multiples.

1.2.1. Le contraste et le rire carnavalesque

Un fait étrange est relaté dans *Le Pleurer-Rire* d'Henri Lopes. Alors que les douze compagnons de supplice de Yabaka sont atteints dès la première salve, le capitaine Yabaka, « lui se releva trois fois. Pas une goutte de sang sur son corps.» Son « rire bizarre et glaçant » après la troisième salve, devant le peloton d'exécution dont les balles n'arrivent pas à le transpercer, sème la panique chez le président Bwakamabé, son entourage et les soldats. Devant ce fait insolite, « Les hommes du peloton tremblaient...Bwakamabé dans des hurlements à peine déchiffrables, leur jetait des anathèmes.»
Le capitaine Yabaka, dans un calme qui contraste avec l'agitation désordonnée du camp présidentiel, les tourne en dérision et se moque de leur prétendu pouvoir de tuer, sans lequel ils ne sont que des géants aux pieds d'argile. Il s'accapare de ce pouvoir, et c'est lui qui donne aux soldats l'ordre de le tuer :

> -Ehéééé !
> Un long éhéééé moqueur...
> Ehéééé ! vous êtes vraiment petits...Allez-y, maintenant. Je vous autorise ...pouvez tirer....Je vous autorise à me tuer...Allez-y...Mais je reviendrai pendant longtemps encore dans vos rêves.[664]

L'agitation dans laquelle le dictateur se trouve plongé constitue un tableau vivant de dérision comique. Celle-ci lui fait perdre la légitimité au président qui voit son pouvoir lui échapper un moment. Yabaka peut à loisir, même attaché au poteau d'exécution, l'insulter et lui dévoiler sa vraie nature de monstre politique régnant par le crime et les assassinats de ceux lui font ombrage.«...Jamais, vous m'entendez, jamais vous ne pourrez diriger les enfants du Pays. Moi, je suis innocent. Je ne pourrais même pas vous haïr...Vous êtes trop sales. » Le narrateur rapporte ensuite le sort réservé aux soldats après la mort de Yabaka: ils sont tous devenus fous. « On les voit courir les rues du Plateau, le sexe au vent, ricanant et répétant: «...viendrai pendant encore...vos rêves salauds... Tonton les a tous enfermés au cabanon.»

[664] Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine, 1982, p.310.

Cette séquence a pour fonction principale de démystifier la toute –puissance du Guide et à en montrer la futilité, en même temps qu'il dresse comme figure exemplaire de héros le capitaine Yabaka, dans tout son calme et sa lucidité, malgré les tortures du terrible commando Bazooka. Henri Lopes en tire une moralité « Un homme peut arracher le plant d'un manguier, voire détruire une plantation de manguiers, mais jamais l'espèce ». Il élève par ailleurs son personnage au rang des Grands Hommes qui ont marqué l'Histoire de leur empreinte indélébile**,** et l'inscrit au panthéon des grandes figures historiques de l'Afrique noire, du monde arabe et de l'Occident. Yabaka rejoint les hommes de légende dont l'histoire, chantée, se résume par sa dernière phrase : « Elle est comme ces chansons dont nul ne connaît l'auteur, mais que chacun reprend sans une fausse note de génération en génération, de siècle en siècle. Soundiata Keita, l'Almany Touré, Chaka, Bouéta Bongo, Mabiala Maganga, Roland à Roncevaux, l'Emir Abd-el-Kader... »[665]

On peut relever que cette séquence est composée comme un conte sur le courage héroïque d'un patriote face à la bêtise des gouvernants. Le contraste est très frappant entre l'émotivité exacerbée du guide et la sérénité du condamné à mort. Le guide lance des « hurlements indéchiffrables », pendant que ses soldats, pourtant armés, tremblent devant un homme attaché au poteau. La cohérence et l'assurance du condamné à mort, « intouchable » par les balles du peloton pendant un certain moment, constituent un vrai moment de panique et de sueurs froides chez les soldats et le président, qui semblent complètement déboussolés. Des séquences similaires de condamnés à mort qui résistent extraordinairement aux balles se rencontrent dans d'autres romans congolais.

Dans *Le mort vivant* de Henri Djombo, les « complices » "comploteurs" de Niamo Joseph, plus de deux mille hommes et femmes, tous des intellectuels ou de hauts cadres, sont exécutés par groupe de cinquante. Le général Paulo Péreira, du dernier groupe à exécuter, « ne put être touché, il restait debout et riait à gorge déployée. La pluie de balles qui s'abattit sur lui par la suite ne put cribler son corps… » Il s'adressa alors aux exécuteurs pétrifiés et au président, responsable du carnage, d'un ton arrogant et insultant :

> Ne vous fatiguez pas inutilement, imbéciles ! Nzétémabé, lève-toi et écoute-moi bien ! Tu ne seras jamais qu'un lâche, un homme sans foi ni loi, un démon, un malheur national. Tu sais bien que nous n'avons pas comploté ni contre toi ni contre ton régime. En nous massacrant, juste pour satisfaire ton instinct sadique, le monstre que tu es devenu n'aura eu qu'une bien faible consolation. Maintenant tu as peur de ton ombre et tu t'affoles. Mais auras-tu la paix ? Non, même en enfer il n'y aura pas de place pour ta vieille tête de phacochère, et tu pleureras tout le mal que tu as fait sur cette terre quand la vérité te rattrapera, assassin du peuple ! » Les soldats se ruent sur lui sur

[665] Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine, 1982, p.311.

> l'ordre du président, mais ne peuvent l'atteindre, car « le général s'écroula, sans que son corps ne fût sali par l'arme du bourreau. Il mourut de sa propre mort, comme s'il dormait.[666]

C'est ainsi tout l'univers officiel qui est tourné en dérision, à commencer par sa hiérarchie la plus élevée. Le pouvoir de tuer, arme suprême du guide pour se débarrasser de ses ennemis, déclarés « ennemis du peuple », lui est enlevée provisoirement pour lui faire sentir à quel point il est vulnérable, et aussi pour montrer les limites de sa force tyrannique. Le même univers irréel, d'un tragique et d'une cruauté macabres, est déployé dans *La vie et demie.*

Toute la trame du roman de Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, est construite en grande partie sur la figure fantomatique de Martial qui, charcuté et dépecé par le Guide Providentiel, servi comme repas à ses enfants et à sa femme, ne meurt pas. Le haut de son corps flotte dans l'air: « Je ne veux pas mourir cette mort, dit la loque-père.»[667] Par la suite, son fantôme apparaîtra dans la chambre du guide chaque fois qu'il voudra faire l'amour avec Chaïdana, le rendant du coup impuissant. Le guide en viendra même à supplier Martial, mais en vain, car le corps de Chaïdana restera insoumis jusqu'à sa fuite du palais. Martial, même mort continue à agir sur les dictateurs, et amène certains, à cause du dépérissement de leur pouvoir face à une opposition très active des gens de Martial, à se tuer ou à se donner la mort. Par exemple, le guide Mallot-l'Enfant-du-Tigre, enlevé par l'armée de Darmellia lors d'une guerre entre la Katamalanasie et cet État sécessionniste, est ramené dans sa capitale. Il se tire une balle dans la tête devant la contestation générale de son pouvoir lors d'un meeting. La mort la plus spectaculaire et la plus cocasse est celle d'un des guides, Jean-Oscar-Cœur-de-Père. Malgré tous les soins médicaux pour faire effacer de son front le mot « enfer » apparu mystérieusement, et écrit à l'encre de Martial, il organise lui-même son bûcher, après trois jours de préparation. Incrédule, la foule doit pourtant se rendre à l'évidence quand il s'asperge d'un bidon d'essence, sort un briquet, allume le bûcher après lui avoir déclaré : « Je meurs pour vous sauver de moi !»[668] Ses derniers moments campent un univers dantesque : « Il riait dans les flammes horribles qui mangeaient sa viande.»

Tous les Guides Providentiels qui se succèdent au trône au gré de leurs ambitions et de la fantaisie de « la puissance qui fournissait les guides » sont des souverains de pacotille. Ils mènent tous une guerre sans merci contre les *pistolétographes*, ces gens de Martial qui organisent l'opposition et la protestation contre les dictateurs de Katamalanasie à l'aide de tracts, slogans et graffiti sur les murs. On assiste à la naissance d'une puissante « littérature de Martial » qu'on appelait aussi littérature

[666] Henri Djombo, *Le mort vivant*, p.139-140.
[667] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, Seuil, 1979, p.12-15.
[668] *La vie et demie*, p.139-142

de passe ou évangile de Martial. Les manuscrits circulaient clandestinement de main en main »[669] La répression que le pouvoir organise contre cette littérature prend l'allure d'une vraie guerre, mais sans effet réel, puisque, comme le précise le narrateur, « La guerre contre le livre dura neuf ans, neuf mois et onze jours ». Et dès l'interdiction par le guide Jean-Oscar-Cœur-de-Père de prononcer le mot « enfer » sur toute l'étendue de la Katamalanasie, les gens de Martial « jetèrent sur son lit quatorze kilos de tracts où était écrit un seul mot: ENFER.» Ce qui est plus étrange encore est que les écrits, même mis dans des sacs pour être brûlés par les agents du ministère de la Censure à la place des Bâtards, « gémissaient, insultaient, juraient, appelaient au secours » Notons que tous les partisans de Martial sont arrêtés et pendus, enterrés nus, d'où l'expression « en tenue de Martial » pour remplacer « en tenue d'Adam ». Mais quand on amène Layisho pour avoir hébergé et aidé la fille de Martial, Chaïdana à s'enfuir, le guide renonce in extremis à le liquider, car « fatigué de tuer. J'ai déjà des millions de corps en mon corps. Il faut me comprendre : fatigué. » Après lui avoir expliqué qu'il ne réussira pas à l'abattre « avec de l'encre » ou ses tracts, il lui crache à la face la réalité du pouvoir : « le pouvoir est dans le sang, on n'a pas besoin d'intelligence pour le savoir.» Comme les idées de Layisho « n'ont pas encore leur place sur cette terre », le guide ordonne qu'on l'enferme dans une cage. Layisho y passera quatre-vingt-huit ans avant de mourir, dit le narrateur. Comme on ne devait l'enterrer qu'après le début de sa putréfaction, le guide au pouvoir Jean-Cœur-de-Père attendit celle-ci pendant « un an et douze jours». [670]

Tous ces faits paraissent bien merveilleux et étranges, mais le peuple de l'univers de la fiction s'en accommode et les trouve parfois « normaux », eu égard à la personnalité de Layisho ou de Martial. Comme l'écrit Paul Aron, le merveilleux implique «du côté des objets, l'intrusion de faits qui paraissent transgresser les lois empiriques régissant le monde des être et, d'autre part, du côté du sujet, elle implique des capacités(croyances, affects) et incapacités (connaissance, rationalité) à interpréter cette intrusion. »[671]

Les limites assignées à l'omnipuissance des « guides éclairés »sont ainsi fixées par le surgissement dans la fiction de l'univers merveilleux sous différentes formes. L'apparition par exemple des esprits des membres de la famille, jadis assassinés par le pouvoir népotique du Bangragra dans le roman de Maxime N'Débéka met en émoi l'univers politique de *Sel-piment à la braise.* Sony Labou Tansi, dans *La vie et demie*, exhibe la puissance des « mots », autrement dit de la

[669] *Ibidem*, p.77.
[670] *Ibidem*, pp.80 et 81.
[671] Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (Dir.) *Le dictionnaire du littéraire*, Presses Universitaires de France, 2002, p.386.

littérature sur les dictatures et les tyrannies africaines. La littérature de Martial, soutenue par une opposition très active, sème de nombreux dégâts dans les dictatures de la Katamalanasie. Pour sa part, H. Djombo s'inspire du merveilleux chrétien, en faisant juger et condamner aux flammes éternelles de la géhenne un dictateur, Motomobé, chassé de son trône dans *Lumières des temps perdus* par une révolte populaire menée par Vrezzo, et dont l'avion de sauvetage s'est égaré dans une forêt, habitée de pygmées.

L'intrusion d'univers étranges et surnaturels dans les fictions déstabilise le monde de la politique officielle qui jusque-là monopolisait l'exercice tyrannique de la violence. La puissance des guides, discréditée publiquement, se désacralise et perd de sa suprématie, permettant au peuple de se rendre compte de l'illusion du pouvoir régalien dans laquelle on l'a fait vivre. Dans les romans que nous venons d'évoquer, les faits surnaturels tirent leur force de l'aura de la personnalité de l'opposant, doté de pouvoirs mystérieux qui échappent à la logique normale. Ces héros sont présents, en chair et en os, physiquement, et, grâce à leurs dons surhumains, font se fissurer l'édifice dictatorial qui s'avère en dernière analyse n'être qu'un château bâti sur du sable mouvant. Il peut arriver aussi que les mécontents soient des esprits qui agissent et se rendent uniquement visibles à leurs bourreaux à certains moments de l'action du roman. Tel est le cas de la fiction de Maxime N'Débéka, où les membres « oubliés » de la famille reviennent réclamer leurs droits et leur part de gâteau confisqués par ceux-là mêmes qui les ont massacrés. L'importance prise par le surnaturel dans ce roman nous amène à nous arrêter plus longuement sur cette oeuvre qui montre le champ politique progressivement cerné et vaincu par les forces invisibles ou les esprits, d'autant plus redoutables que les armes pour les combattre n'existent pas encore au Bangragra.

Dans *Sel-piment à la braise*[672], la république du Bangragra est dirigée par une présidence bicéphale composée de deux anciens cuisiniers, le Père Nourrisseur et son cousin éloigné, Zackarion dit « Vieux Zack ». Il s'agit donc d'une gestion politique népotique, car les classes nanties sont issues des deux familles composant la haute hiérarchie, « le haut d'en haut ». La classe moyenne « le bas d'en haut », est étroitement surveillé et infiltré par la famille du duo politique. Le bas de l'échelle sociale est constitué par les laissés-pour-compte, les misérables, la classe la plus nombreuse ou le compartiment des « maudits du bas d'en bas ». [673] La famille présidentielle est pourtant issue de cette classe miséreuse, car, au début du récit, Zackarion n'était qu'un petit voleur oisif, « un traîne-savates de vile engeance désignée» ayant abandonné l'école très tôt. Il était convaincu que « les natifs de sa

[672] Maxime N'Débéka, *Sel-piment à la brase*, Paris, Éditions Dapper, 2003.
[673] *Ibidem* : les dénominations des classes se trouvent aux pages 105, 99 et 49, dans l'ordre, et paraissent ailleurs dans le roman.

région, quelles que fussent leurs études ou leur formation, n'avaient droit à rien. »[674] . Pour monter une affaire de vente de brochettes, il volait dans les poulaillers du coin quelques volatiles. La prospérité aidant, il appelle à sa rescousse le petit cousin et d'autres membres de la famille, tant et si bien qu'il acquiert un grande notoriété dans l'armée qui apprécie sa « compote ambulatoire » et son poulet « zacké ». C'est ainsi qu'il devient le responsable de la cuisine de l'armée, poste à partir duquel il profite de sa renommée pour perpétrer un coup d'État et instaure « la démocratie ordonnée », promettant de faire du Bangragra « le jardin d'Eden des races damnées», dans « la liberté encadrée.»[675] Sa famille s'étend désormais au cercle politique constitué de Monsieur le Maire de Bangragra, capitale du pays, des hommes des basses manœuvres, etc. La démocratie « ordonnée » installée par Vieux Zack et le Père Nourrisseur se conforte par des meurtres de certains de ses membres gênants, par des massacres des opposants ainsi que les exactions sur le peuple. Lorsque Vieux Zack organise le mariage de sa fille Kanidjan, symbole du gâteau national, des faits étranges se produisent.

En effet, le «collectif des plaignants de la famille », dirigé par Weneti Nienia et Moloye Leki, pose des exigences, formule des menaces, de façon étrange. Les ordinateurs se mettent à fonctionner d'eux-mêmes et délivrent des messages plaintifs au bureau du maire, signés par Weneti Nienia, jadis embastillé et massacré par la suite. Il représente les autres membres de la famille dans sa revendication: «Tu les a tellement abandonnés, tellement oubliés que tu en viens aujourd'hui à leur refuser leur part du gâteau. Cela est insupportable. C'est pourquoi ils convoquent ta mémoire. Tu dois revenir vers eux ». La visée du message auto écrit sur l'ordinateur de Monsieur le Maire est explicite : « Nous n'exigeons que l'invitation de tous les membres de la famille au mariage de Kanidjan. Il en coûtera à Vieux Zack s'il ne tient pas compte de nous.»[676]

Comme il reste sourd aux revendications des « conspirateurs », Vieux Zack, « le Grand Scrutateur de la foi démocratique ordonnée et Procurateur général de la justice des damnés » reçoit la visite inopinée de cinq ombres la nuit, dans son bureau. Seuls deux se dévoilent complètement, ceux-là même qui étaient au bureau du maire. Parlant au nom des cinq, Weneti Nienia. Moloye Leki, chargé jadis des affaires les plus délicates de la famille, des assassinats commandités par la démocratie ordonnée, reformule la principale revendication des membres oubliés, à savoir « la présence de tous au mariage. De toute la famille au complet. Nous n'acceptons plus que tu nous oublies.» Il lui rafraîchit la mémoire en lui contant par le détail certaines basses besognes dont il s'est acquitté. Enfin, au nom des élèves et étudiants « détenus dans des boîtes métalliques, des grands conteneurs exposés au soleil pendant des jours », avant d'être précipités dans un gouffre du fleuve, un « neveu » est aussi présent, et

[674] M. N'Débéka, *op. cit*, p.17.
[675] *Ibidem*, p.49.
[676] *Ibidem*, p.55. Les autres citations de cette page sont respectivement aux pages 67, et 79 et 114 pour les trois dernières.

réclame la participation de « tous les petits gars...au mariage de leur cousine ». Le Grand Scrutateur fait la sourde oreille et les renvoie tous en un hurlement: « Dehors ! Allez-vous-en ! Vous n'êtes plus de la famille ! Fichez la paix à ma fille !» Alerté par des bruits de lutte en provenance de la résidence à une heure si tardive de la nuit, le chef de la garde présidentielle place ses hommes en alertes avant de se raviser.

Le premier rappel du message de la grogne des rejetés de la famille –toujours envoyé de façon étrange sur ordinateur -, est adressé à Monsieur le Maire, accusé de prendre « trop de place, plutôt toute la place dans la famille. » Il reçoit du même coup une « mise en garde solennelle » : il sera « tenu pour responsable de ce qui se passera par la suite.» Le dernier message est une menace directe, une déclaration de guerre à cause de l'entêtement de la hiérarchie politique à rester sourde au cri de misère du peuple : « Vous n'avez pas voulu entendre nos griefs. Vous nous avez fermé la porte au nez. N'espérez plus de nous le moindre geste fraternel.»[677] Fort curieusement, le maire interprète ce message auprès de Vieux Zack comme étant le signe de la victoire sur les conspirateurs, qui auraient désormais « la queue entre les jambes », signe de leur défaite. Méprise volontaire pour ménager Vieux Zack? Toujours est-il qu'il plonge dans une très grande allégresse son parrain et « grand frère », qui promet de faire de lui « un grand homme du Bangragra.» Mais dès le début des cérémonies du mariage, juste avant qu'il ne s'asseye à sa place, le Grand Scrutateur a brusquement des hallucinations : il croit voir des gens qu'il n'a point invités, et, les «yeux tout exorbités de terreur », il se rua sur les agents de sécurité en criant : «Non ...! Non ! Que me voulez-vous ? Personne ne vous a invités. Je ne veux aucun de vous ici. Allez-vous-en !»[678] Il s'en prend d'abord à Weneti Nienia qu'il poursuit :

> Arrière, toi ! Je t'ai vu. Tu essaies de te faufiler. Je ne te permets pas de venir souiller ma fête (...) Arrière, Saligaud (...) C'est toi, Weneti Nienia. Fous Le camp d'ici ! Quoi ! Tu me résistes ? (...)
> Vieux Zack donna un violent coup de tête dans le mur. Son front se déchira. Le sang gicla. Les invités étaient cloués de stupeur et d'effroi sur leur chaise.[679]

Il croyait ainsi démolir le crâne de son rival par ce coup de tête. Tout en rudoyant les agents du protocole présidentiel, il se met ensuite à la poursuite de Moloye Leki qu'il « voit » : « Tiens ! Celui-là. Il se dérobe. Prenez-le » Et de se faufiler dans les rangs des invités, et de « fouiller partout. Sous les chaises. Sous les jupes. Sous les pagnes. Sous les boubous. Sous les djellabas. Tous les gens d'en haut furent pris de panique. Mais personne n'osa fuir. » Épuisé de cette débauche d'énergie, il s'affala sur le sol avant d'être relevé et mis sur sa chaise-fauteuil par le protocole. Mais à nouveau, Vieux Zack,

[677] Maxime N'Débéka, *Sel-piment à la braise*, p.142.
[678]Maxime N'Débéka, *Sel-piment à la braise*, p.151.
[679] *Ibidem*, p.151.

debout, appelle au secours, car il voit une foule d'ennemis de la démocratie ordonnée entrer par le fond de la salle :

> Cousin ! Les voilà qui entrent en nombre. Ils sont tous là. Les éternels ennemis du nouveau Bangragra. Les saboteurs de la démocratie ordonnée. Les revanchards. Les rebelles. Les jaloux. Les dissidents. Les rouspéteurs. Les hargneux. Les Weneti Nienia. Les Moloye Leki. Les grandes gueules. Les folliculaires dégénérés. Les petits merdeux. Les sales pisseux. Les morveux. Les gamins protestataires. Tous. Les voilà qui viennent pour nous envahir. Mais... ? Mais... ? Toi, avec eux, Ayeya... Aye mienne ! Reviens dans la matrice de la famille...[680]

Vieux Zack est déjà fou, plongé dans ses hallucinations qui font ressurgir à sa conscience tous ceux qu'il a fait massacrer. Même dans le délire, son langage à l'encontre de ceux qu'il appelle les « ennemis du Bangragra nouveau » est d'une violence inouïe. Toutes les catégories sociales sont énumérées dans ses imprécations, où on reconnaît la rhétorique du pouvoir à l'égard d'une opposition souvent muselée. Les journalistes militants sont dans son discours affublés du ridicule nom de « folliculaires dégénérés», les universitaires de « gamins protestataires », et les huit premiers termes décrivent les différentes colorations de l'opposition.

Le Père Nourrisseur fait évacuer par son protocole cet homme qui divague et sombre dans le délire en pleine cérémonie du mariage de sa fille! Mais lui-même subira le même sort à la réception avortée le soir, où il ne trouvera que le protocole présidentiel et les agents en service à la Présidence, le public ayant boudé les invitations. Le Père Nourrisseur a été bel et bien abandonné par tous, à commencer par ceux sur qui il comptait le plus, à savoir M. le Maire, et le conseiller très spécial Boulvio qui reste injoignable. Aucune personnalité invitée n'a honoré le rendez-vous. Mais le Père Nourrisseur fait ouvrir toutes les portes du palais pour laisser entrer « tout le monde ». Il soliloque, et s'adresse à des invités qu'il est le seul à voir : « Entrez, mes frères et sœurs ! Vous faites honneur à ma modeste table. Je suis heureux de votre présence. Comme vous le voyez, je vous reçois moi-même...Prenez la peine de me suivre dans le jardin.»[681] Il lève son verre en l'honneur du mariage de « notre » fille Kanidjan, et invite ensuite Weneti Nienia et Moloye Leki (qu'il « voit »), ainsi que les autres invités, qu'il est le seul à voir, au buffet: « Mangez. Buvez. Comme il vous plaira.» Lui-même s'adresse à son majordome: « Il faut du sel-piment à la braise pour ma famille.» Et, pendant près d'une heure, il se met à courir après le malheureux majordome. « À travers les jardins. À travers les allées. À travers le parc de voitures. Par-dessus les cuisines. Par-dessus les fauteuils et les bureaux. Par-dessus les lits dans les chambres... » Au palais, le personnel de la présidence s'est rendu compte de la démence du Père Nourrisseur, et en est saisi d'une terreur panique : « Il est dingue. Aussi dingue

[680] *Ibidem,* p.153.
[681] *Sel-piment...,* p.165.

que Vieux Zack. Deux dingues au sommet de l'État. Ça devient trop dangereux ici.»[682] Le pillage de la présidence par ses employés est le signe d'un laisser-aller généralisé, du désordre et du chaos là où devrait régner la discipline et la dignité. C'est le monde à l'envers du carnaval, et le signal à la « fête » pour ceux-là mêmes qui devaient donner l'exemple et qui sont transformés en de vulgaires pillards. Cette scène insolite ne s'arrête qu'avec l'apparition d'un Boulvio rassurant qui annonce la séquestration du Père Nourrisseur « en lieu sûr ».

Toute la cérémonie du mariage est présentée par le narrateur comme une scène de carnaval, même si au niveau officiel il s'agit du «grand événement national ». Il invite le lecteur à se préparer au « carnaval annoncé par les accapareurs du Bangragra.»[683] On notera au sommet de l'État ce mélange incongru entre la cuisine et la politique, c'est-à-dire la très basse classe sociale et la haute hiérarchie aux affaires. Le discours d'intronisation du président tente, dans son projet de société, un rapprochement entre le sommet et la base. Mais en fait il s'agit d'une volonté de paraître en faisant passer l'artifice pour la réalité. Le résultat de l'action politique du duo qui tient les rênes du pouvoir après l'assassinat de l'ancien président demeure le même: meurtres, règlements de compte et disparition d'opposants, massacre des étudiants et élèves.

La dimension carnavalesque est encore plus marquée à la fin du récit où la force mystique des esprits des gens massacrés revient se venger effectivement sur les deux gérants de la démocratie ordonnée. Il apparaît donc que sous le déguisement d'hommes politiques à la poigne ferme, les deux compères étaient plutôt des hommes de paille, manipulés à souhait par le conseiller très spécial Boulvio, officiant déjà dans le nouveau régime qu'il a à coup sûr contribué à mettre en place. Vieux Zack et son cousin s'offrent tour à tour en spectacle, dévalorisant complètement leur personnalité par des scènes ridicules et indignes. C'est au milieu de la haute société du compartiment des « en haut de en haut » que Vieux Zack devient fou et divague. Tout le gratin officiel en est sidéré et médusé, face à une pareille dégringolade. La chute de son cousin le Père Nourrisseur n'est pas moins assommante, devant le personnel de la présidence et du protocole, à la soirée ratée parce que boudée par tous les invités. Le spectacle offert à ce compartiment du bas d'en haut est digne des comédies burlesques avec poursuite de son majordome, vociférations réclamant pour sa famille du sel-piment à la braise. Le comportement du personnel et du protocole de la présidence est des plus ahurissants. Eux qui devaient être des modèles de discipline, de respectabilité et de dignité se transforment en vulgaires pillards des biens de la présidence. Tout comme pour dire : « Nous vivons dans un monde à l'envers. Profitons à notre tour ! » En même temps, quand les pillards poussent un ouf de soulagement en apprenant que le Père Nourrisseur est gardé en lieu sûr, on sent qu'ils se libèrent d'une tyrannie sous laquelle ils

[682] *Ibidem*, p.167.
[683] *Ibidem*, p.144.

étouffaient. Ils savourent la chute du duo comme un sort bien mérité, car son anéantissement les débarrasse de vrais tyrans, et il y a lieu de fêter l'événement. Et c'est ici qu'intervient la fonction politique du rire étouffé par le personnel qui assiste à une mutation importante dans la république du Bangragra, l'esthétique du rabaissement et de la chute, et, concomitamment, celle de la résistance à la dictature.

L'ascension fulgurante des deux compères a pour pendant leur chute fracassante, non de la très haute classe à la très basse, mais dans l'infra humanité, aux marges de la société. Ils sont devenus fous et dangereux pour la société normale ; ils doivent vivre dans des asiles ou sous très haute protection dans des endroits isolés au reste du monde. Avec leur disparition s'écroule la « démocratie ordonnée », que la puissance étrangère, par le biais de Boulvio, n'aura tolérée que le temps de trouver «l'homme de la situation », dont l'arrivée est annoncée au conseiller très spécial: «Un Bangragrais formé pour conduire ce pays dans la voie de la modernité»[684]. La démocratie ordonnée n'a pu résister aux esprits, à une force invisible bien qu'effective. L'explication de cette fin rapide est fournie mystérieusement à Boulvio dans son bureau. Les touches de sa machine à taper se mettent à trépider toutes seules, situation qui laisse le colonel tout effaré et interdit. Elles délivrent le message suivant :

> Un plan prémédité qui se réalise selon un scénario imprévisible. De plus, sur l'intervention de personne. Ou presque. Oui, le monde renferme bien des mystères. N'en déplaise à certains matérialistes. La démocratie ordonnée s'est écroulée sous les coups de boutoir d'une force insolite que l'on nomme ici l'énergie des morts. Une puissance certaine. La même force terrible dont parle l'autre. Sous d'autres cieux. En d'autres temps. L'indéfinissable force des choses.[685]

Le caractère très éphémère du règne du tandem Vieux Zack et son cousin donne à penser que l'auteur a voulu comparer les régimes se succédant au Bangragra à de vrais carnavals où on intronise un roi de pacotille le matin pour en brûler l'effigie le soir. Peut-être a-t-il aussi voulu insinuer qu'en absence de règles claires régissant la vie publique, n'importe quelle fripouille peut parvenir au sommet de l'État; mais le vrai problème, c'est de pouvoir s'y maintenir. Aussi est-ce un avertissement à ceux qui s'engraissent sur le dos du peuple qu'ils endorment par quelque procédé que ce soit, et se maintiennent au pouvoir à coup d'assassinats crapuleux. Le poème de Birago Diop, « Ceux qui sont morts ne sont jamais partis », repris in extenso aux pages 120/121 du roman est là pour rappeler la force du monde de l'au-delà chez les Bangragrais, et la capacité de nuisance effective des esprits sur ceux qui se servent de la vie des autres comme d'un tremplin à la réussite sociale ou politique. Vieux Zack et son cousin en tombant de très haut sont précipités de leur piédestal après avoir pendant un temps berné le peuple sur leur prétendue mission messianique.

Lorsque Boulvio annonce au personnel de la présidence et au protocole convertis en pillards qu'ils n'ont plus rien à craindre, puisque le Père Nourrisseur a été neutralisé, ils poussent un ouf de

[684] *Sel-piment à la braise*, p.169.
[685] *Ibidem*, p.161(En italique dans le texte).

soulagement, exprimant ainsi leur joie à peine contenue. Ils s'égaient sûrement des pitreries de leurs anciens patrons déchus, et leur rire, même non exprimé bruyamment, n'en existe pas moins. Il traduit la revanche des opprimés, ressentie ici comme une sorte de catharsis libératrice. Jean François Durand écrit à propos de ce rire carnavalesque :

> Ce rire métamorphose notre regard sur le monde, qui, sinon, serait proprement insupportable. Il dévoile la réalité tragi-comique de l'univers. Il rend possible, sur le plan esthétique, ce qui est la forme même du métissage : le mélange des genres, qui nous fait percevoir le réel comme un drame, dont il faut rire pour ne pas en pleurer[686].

1.2.2. Les personnages dotés de forces mystiques, terreur du personnel politique : Moléki Nzéla

Un autre univers redouté par les personnages qui asservissent le peuple est celui Du pouvoir mystique et occulte de certains personnages, témoins de leurs malversations. Dans le roman de Caya Makhélé, *L'homme au landau*, Moléki Nzéla décime tout le personnel responsable du barrage qui a noyé son village, Pata-Pata, causant la mort de ses habitants, et surtout de sa mère et de sa fille, les seuls êtres qu'il avait encore au monde. Il a simulé le sourd-muet pour se faire embaucher comme boy du directeur Allo, et, de ce fait, connaît tous les secrets du chantier. Il a assisté au massacre des ouvriers lors du désastre, et la découverte tardive de son masque terrorise tous les responsables blancs et noirs du barrage. La seule vue de Moléki Nzéla, que les responsables du barrage croyaient mort, les tétanise et les pétrifie. Quand par exemple l'expert Pérodeau, après s'être enfermé pendant une semaine dans sa chambre d'hôtel à Muziki, la capitale, croit l'homme redoutable parti, il s'installe au restaurant et commande du champagne pour fêter l'événement. Mais la présence de Moléki se signale par une forte odeur : « Et une odeur de charogne agressa ses narines. Il leva les yeux, son corps s'engourdit entièrement, lui interdisant tout mouvement. Ses doigts moites trempèrent la cigarette qu'il tenait. Moléki Nzéla était là, impassible, silencieux. Pérodeau trembla, bégaya :

- Que...me...veux-tu....
- Ma fille vient vous dire adieu, répondit Moléki Nzéla.
- Il s'écroula, le nez dans l'assiette. La bouteille de champagne roula et éclata en touchant le sol... » [687]

Le garçon d'hôtel arrivé près de son client constate sa mort en tentant de le relever. Il «vit des yeux révulsés par une peur sans fin, sans vie ». Le même sort est réservé au directeur du projet, Allo. Celui-ci a des raisons de redouter l'existence de Moléki Nzéla, qu'il croyait mort dans les inondations, comme il l'explique au ministre Nel-Colo: « Si c'est bien lui, j'ai peur qu'il ne nous réclame des

[686] Jean François Durand, « Le rire des dieux. Remarques sur l'esthétique carnavalesque des *Sept solitudes de Lorsa Lopez* », in Michel N'Da et Dago Lezou (Dir.), *Sony Labou Tansi. Témoin de son temps*, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), 2002, p.5-21(p.18 pour le passage cité).
[687] Caya Makhélé, *L'homme au landau*, Paris, L'Harmattan, p.122.

comptes, qu'il ne témoigne contre nous. Il est le seul survivant que nous n'avons pas signalé sur le rapport. Il a bien vu les soldats tirer sur les ouvriers, vos gardes du corps mitrailler la foule pour vous frayer un passage. Il serait trop dangereux pour nous comme témoin.»[688]

Son ministre lui promet de tout faire pour éliminer ce témoin gênant, mais ne rassure point Allo

Allo a en effet peur pour sa vie, car il sait que Moléki Nzéla vient à Muziki pour se venger. Il n'a pas du tout tort, car, il périt aussi de façon mystérieuse à la vue de Moléki Nzéla, qui l'interpelle dans un langage étrange :

> Je vous apporte le salut de Pata-Pata, où le fleuve est désormais plus grand que le ciel.
> Allo recula, la bouche ouverte et pleine de cette odeur de mort, abasourdi, la poitrine en feu, des larmes qui vinrent aux yeux et la peur accéléra le roulis de son estomac ainsi que de sa vessie qui le lâchèrent. Il suffoqua sous l'odeur écoeurante de viande rassie (sic) qui s'exhalait du landau. Urines et selles rampèrent vicieusement le long de ses jambes, il voulut aller crier pour appeler à l'aide, rien ne sortit de sa bouche, la flamme de la peur s'aviva dans sa gorge et sa poitrine, il fit un pas en arrière, manqua un marche, son corps rebondit contre le mur, qui le propulsa un étage plus bas, où s'arrêta sa course dans une pose grotesque, laissant une traînée de merde derrière lui[689].

Toujours poussant son landau, « le passant » (signification de son nom), les élimine tous l'un après l'autre. Le ministre Nel-Colo a cru se sauver en empruntant nuitamment une barque pour s'exiler de l'autre côté du fleuve. En pleine traversée, la lune qui s'était cachée illumine étrangement la barque :

> « La pirogue glissait silencieusement, avec plusieurs coups de pagaies vigoureux, le passeur la propulsa à l'assaut des vagues. Nel-Colo se sentait gagner par le sommeil, lorsque la lune revint. Il releva les yeux sur le passeur, l'odeur de charogne se décupla, et il vit Moléki Nzéla. Son sang se figea, ses mâchoires se bloquèrent sur un cri qui ne parvenait pas à sortir. Il se leva, tituba et glissa par-dessus bord. L'eau noire se referma sur lui aussitôt.
> La lune retourna dans les nuages»[690].

Les apparitions de Moléki Nzéla, exactement là où se trouvent ses victimes, relèvent quelque peu de la magie. Son pouvoir tétanisant n'a rien de naturel, et l'auteur voudrait par là bouleverser l'ordre des choses, et montrer aux gens du pouvoir leurs limites. Comme le dit si bien Xavier Garnier : « Un romancier ne fait pas intervenir une force magique efficace dans son texte sans bouleverser toute la configuration de son monde fictionnel. Avec le roman, la magie devient le point sensible d'une interrogation sur le réel, et son complément, l'irréel. »[691]

---

[688] *Ibidem*, p130.
[689] *Ibidem*, p.133.
[690] Caya Makhélé, *L'homme au landau*, Paris, L'Harmattan, 1988, p151-152.
[691] Xavier Garnier, *La magie dans le roman africain*, Paris, P.U.F., 1999(coll. Ecritures francophones), p.5.

Dans les romans congolais en général, le carnavalesque apparaît sous des formes très variées, mais qui se réduisent à de simples motifs par endroits n'influençant pas si profondément l'univers de la fiction comme dans *Sel-piment à la braise*, roman de Maxime N'Débéka sur lequel nous venons de nous arrêter. L'esthétique du difforme (*La vie et demie*) et du laid (*La Source de joies*), le bestiaire et la caractérisation négative, la vulgarité et l'obscène figurent parmi d'autres aspects par lesquels les romanciers essaient de donner une autre orientation du politique au regard du lecteur, en lui fournissant les cadres d'une autre perception des rapports au pouvoir.

1.2.3. La vulgarité, l'obscène et le théâtral : indignité et discrédit

Lorsque le capitaine Yabaka, arrêté de nuit pour tentative de coup d'État, « ficelé comme un manioc»,[692] est conduit au Palais. Tonton le roue de coups en l'insultant de toutes sortes d'injures grossières, de jurons et d'obscénités ponctués de « Con de ta maman ! » Il lui frappe la tête, le visage « de sa queue de lion » et se met à l'invectiver furieusement : « Fils de putain, va. Essaie donc, maintenant, de le faire, ton coup d'État ? Qu'est-ce que tu attends, hein ? Sacrédedieu ! » Il dit l'avoir sauvé alors que son prédécesseur Polépolé l'«aurait zigouillé ». Trois pages sont ainsi consacrées à la description d'un Tonton dans une rage démentielle, et dans une gesticulation désordonnée. Le texte romanesque se fait théâtre, avec de nombreuses didascalies entre parenthèses, et une gestuelle bien agencée au caractère burlesque du personnage, agité par le débordement de ses émotions qui dévoilent son excentricité. Illustrons ces aspects par quelques passages des pages 297 à 302 :

> (Il fit un geste sec avec son doigt à hauteur de la gorge)...(Il fit une grimace) Sale Djatékoué, va. Macaque ! Indigène ! Sauvage ! Te crois plus fort parce que t'as fait Saint-Cyr ! Comme ce salaud de Kaputala. Pauvres cons, ouais. Pauvres cons !'(Il hurlait.) C'est moi qui ai fait de Kaputala un chef d'état-major. Moi, vous entendez....M'en branle, moi, de votre Saint-Cyr. Fait la guerre, moi. Entre hommes. Avec des couilles au cul. Pas les trahisons comme vous. Pas peur de la guerre, moi. Ni de votre Tché, si c'est Chez, ou quoi-quoi-quoi-là. Allez, parle maintenant.
> Le pouvoir ! C'est ça que tu voulais. Dis-le (Un rictus)

On peut mentionner l'utilisation d'autres indications scéniques ou didascalies, comme pour un texte de théâtre : « -Il baissa la voix », « Il se remit à crier » ou comme à la page 298 :-Il désignait son visage ; -Il rageait comme un chien –on aurait dit qu'il pleurait : « C'est mon palais que tu voulais, oui. Pour faire ton fier. Pour coucher dans mon lit. Baiser ma femme. (Ecumant soudain comme un

[692] Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire*, *op. cit.*, p. 297.

épileptique, Bwakamabé se mit à donner une série de coups de queue de lion et à décocher une rafale de coups de pied) »

Le clou de cette scène surréaliste et grotesque pour un chef d'État, c'est quand il ordonne de maîtriser le capitaine, et d'ouvrir sa bouche ... pour y uriner

> « Les mord-t-il ? « Une pluie de coups s'abattit sur le capitaine. Ils visaient la tête, tapaient, tapaient, tapaient, jusqu'à ce qu'il consente à s'immobiliser. Quand ils s'arrêtèrent, il devait avoir perdu connaissance.
>
> - Ouvrez-moi sa gueule, maintenant, je vous dis...Là, comme ça...attendez.
>
> Et Bwakamabé d'uriner copieusement en visant la bouche de sa victime. Le jet de liquide jaune tombait bruyamment, telle une bière écoeurante...
>
> -Allez, débarrassez-moi de cette saleté...
>
> Le maréchal promenait un regard de conquérant sur ses aides.
>
> -Faut qu'il paye sa trahison de sa peau, maintenant. Compris ? »[693].

Tous ces passages mettent en relief la vulgarité du personnage, son incapacité à se contenir, et des comportements obscènes qui le dévalorisent. On a de la peine à s'imaginer comment un président peut se déboutonner en public et accomplir pareils actes. En plus, le carnavalesque se traduit aussi par le mélange des genres : roman et théâtre. Quand Tonton se sent insulté ou attaqué, il pique une colère indescriptible : on le voit dans tous ses états gesticuler, crier sans retenue. Il répète à qui veut l'entendre ses origines glorieuses, ses titres dont aucun ne doit être oublié par le protocole :

> Maréchal Hannibal-Ideloy Bwakamabé Na Sakkadé, président de la République, chef de l'État, président du conseil des ministres, président du Conseil national de Résurrection nationale, père recréateur du Pays, titulaire de plusieurs portefeuilles ministériels à citer dans l'ordre hiérarchique sans en oublier un seul, fils de Ngakoro, fils de Fouléma, fils de Kiréwa, la poitrine toute colorée et étincelante de plusieurs étages de décorations...[694]

Quand lui-même s'emporte et veut se venger, il n'oublie jamais de rappeler son importance, même lorsqu'il s'agit des Oncles, puisqu'il se targue d'être français : « *Or que,* je suis moi-même citoyen français.» «Pas laisser passer ça comme ça. Vont voir un peu qui est Bwakamabé Na Sakkadé, fils de Ngakoro, fils de Fouléma, fils de Kiréwa. Spèces de bandits ! Spèces d'individus !»

[693] Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire*, p.299.
[694] Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire*, pp. 87 et 215 pour la citation suivante.

Voici en quels termes le narrateur le décrit en train de pester contre les Blancs qui l'ont ridiculisé dans leurs journaux :

> « Comme le Guinarou dressé sur son séant, lançant des hurlements vers les cieux, Tonton faisait trembler les meubles, les vitres et les lustres. Aussi terrible que le Guinarou...
>
> Menton levé, les paupières battaient un rythme des ailes de papillon.
>
> -Lis toutes ces saletés... Ces maquereaux de Blancs !
>
> -Peur que je devienne communiste ! Parce que je parle de résurrection nationale et que je rends hommage aux camarades chinois...Comme si ce que j'ai vu là-bas ne mérite pas de louanges, non ? Et se mettent à m'insulter. Comme un n'importe qui ! (...) Regarde ce dessin. Est-ce que j'ai cette tête de *singe panzé*, moi ? »

La zoomorphisation des dirigeants constitue un autre moyen de les rabaisser au rang des animaux aux instincts bas et barbares. Ils n'ont rien d'humain et se caractérisent par leur animalité répugnante. Dans *Le récit de la Mort*, un personnage compare les hommes politiques à certains animaux sauvages « sortis des contes de la brousse et de la forêt pour s'emparer des postes de commandement dans les villes où ils instaurent la loi de la jungle»[695]. Dans *Le Pleurer*-Rire, Tonton Bwakamabé est une espèce d'animal politique au sens primaire du terme : ses agissement le rapprochent beaucoup plus des bêtes féroces que des humains. Nous en voulons pour preuves sa caractérisation négative et sa zoomorphisation : une queue de lion, des rugissements, « Comme le Guinarou. »[696] des contes de brousse africains, note le narrateur. La définition suivante est donnée du Guinarou par Alpha Noël Malonga: « Dans l'univers du conte en Afrique de l'Ouest, le guinarou/guinârou se rattache à «la geste de Samba Guéladio Diêgui »... Dans ce conte, le guinârou est un monstre lacustre de très haute taille ; il effraie toute une région en se faisant « grand jusqu'à toucher le ciel de sa tête » En outre « de toutes les parties de son corps jaillit du feu ».

Quels reproches sont-ils adressés à Tonton par les Oncles ? Son voyage a été payé « avec le fric de la Coopération », alors qu'il aurait dû s'acquitter d'abord de la dette postale. » Ce qui énerve au plus haut point le président Bwakamabé est que les Oncles, «...ces bandits-là n'ont fait recevoir mon ambassadeur que par un vulgaire fonctionnaire du Quai d'Orsay, si c'est Quai d'Orsay-là. Mon am-bas-sa-deur (rythmé par les mouvements de l'index) ! Rends compte ? Mais est-ce que tu te rends compte ?»

[695] Jean Baptiste Tati Loutard, *Le récit de la Mort*, Paris, Présence Africaine, p.83.
[696] Alpha Noël Malonga, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, 2007, p.81-82.

Les paupières continuaient leur mouvement de papillons.

(il avançait le menton)

Il se levait et marchait en hochant la tête.

-Respecté Tonton, se hasarde le directeur de cabinet, avez-vous des instructions à me donner pour la rédaction...

-Non, non. Déjà fait ça moi-même. Faut que je lise un papier qui correspond au rythme de ma respiration. Aujourd'hui, pas de phrases longues, ni de grand français-là. Pas de Molière... Des couilles de nègre dans la langue de Sévigné. Ouais. Vont voir... »

Le narrateur, devenu spectateur des loufoqueries de Tonton, fait ce commentaire: « Quel régal ! Surtout avec *Gavroche aujourd'hui.* Il insultait, d'accord, mais d'une manière...À en garder la main sur la bouche.....la mentalité des Oncles différente de la nôtre (...)...moi j'admire comme leurs chefs se laissent ridiculiser par les journaux...Au Pays, pour bien moins...»[697]. Il utilise le registre du tératologique pour rendre les emportements fougueux de Tonton, en l'assimilant à cet animal monstrueux des fables africaines,le Guinarou.

Dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi, un guide, Jean-Oscar-Cœur-de-Père, se pique de poésie. Il compose des vers « gauchistes » en l'honneur de Chadaïna-aux-gros-cheveux, et demande qu'on les fasse « apprendre dans toutes les écoles du pays.» Mais, en fait de vers, il s'agit d'un vrai tissu d'obscénités :

« Ah ! moi que tu vois

Moi que tu broies

J'ai une vie un corps

Faits comme les cordes

De ton vagin »

« Aux dires de la radio nationale, le guide Jean-Cœur-de-Père était le plus grand poète de son siècle. La Société des auteurs de l'académie de Yourma le désigna comme lauréat du prix de la République pour l'année où il avait assassiné son quart de frère, on l'admit à l'Académie nationale au grade de censeur général des Arts. »

Entré dans l'orchestre du célèbre Mapou-Anchia, le guide lui fit perde de son prestige, car il voulut chanter tous les morceaux avec « sa voie qui donnait plutôt à rire et son physique maltraitant

[697] Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire*, pp.216, et 214 pour la précédente.

qui lui valut son petit nom de Jean Baleine (Balinia) -« danse Eléphant qui devint le principal moyen d'expression du peuple ». Comme le peuple s'en servait pour se moquer du guide, la danse fut interdite « sur toute l'étendue du territoire katamalanasien», donnant par là aux Forces spéciales « un autre moyen de faire bouffer des saletés aux gens. »[698]

1.2.4. L'obscénité radiotélévisée

Avec le dépucelage des cinquante vierges en direct de la radio et de la télévision nationale, le guide Jean-Cœur-de-Pierre atteint le sommet de la vulgarité et de l'obscénité. L'apparition de son père pour lui donner des instructions sur sa progéniture ressemble plutôt à un mensonge pour assouvir ses instincts lubriques. Quand on essaie de se représenter la scène, avec toute l'équipe de reportage, les corps nus, et le guide accomplissant son devoir de mâle, on ne peut qu'être sidéré et confondue à la pensée que cela puisse être possible. Cette pornographie riche en couleurs, finit de démolir l'image d'un gouvernant présentant sa propre turpide morale par la dépravation sociale:

> A cette même époque, Jean-Cœur-de-Pierre prétendit que son père lui était apparu et lui avait donné des instructions sur sa progéniture. On avait préparé cinquante lits dans l'une des trois mille chambres du palais des Miroirs dont la construction avait englouti quatre ans de budget national, empruntés à la puissance étrangère qui fournissait les guides et qui se faisait rembourser raisonnablement.
> C'était dans la chambre rouge...et où le guide passait ses deux semaines de méditation ininterrompue. On y apprêta cinquante couvertures bleues, cinquante draps bleus, cinquante serviettes, cinquante robes de nuit, paires de nu-pieds, cinquante gants de toilette, cinquante masseurs et enfin cinquante tablettes. On y fit entrer cinquante vierges choisies parmi les plus belles du pays, fraîchement baignées, massées, parfumées ;...Toutes étaient de ces corps qui ventent dans la mémoire des mâles. La scène fut radiodiffusée et télévisée malgré l'intervention du pape, de l'ONU et d'un bon nombre de pays amis du Kawangotara; elle devait se répéter avec la force d'un rite pendant les quarante ans que dura le règne de Jean-Cœur-de-Pierre: c'est ainsi que naquit la semaine des Vierges, en remplacement des deux semaines de méditation annuelle du guide.[699]

1.3. Les situations illogiques et l'absurdité politique

On imagine mal comment le Président d'un pays africain peut autoriser qu'on se moque de lui en jetant des tracts dans les rues. C'est pourtant ce que fait un guide dans *La vie et demie*, excédé par l'opposition avec les gens de Martial. En effet:

« Pour s'amuser, Jean-Cœur-de-Pierre instaura la nuit de l'Opinion, celle du 24 décembre, où les tracts pouvaient être jetés à volonté, à condition qu'on ne vous trouvât pas avec un papier compromettant le 24 avant sept heures du soir et le 25 au matin... Beaucoup de gens du peuple passaient leur temps à lire les tracts. Les rues étaient pleines de têtes qui se baissaient, de mains qui

[698] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, p.127-128.
[699] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, p.147-148.

ramassaient, d'yeux qui lisaient, de rires, de cris, de « venez voir un peu ça », de « vous n'avez pas vu ceci ?», de « Fantastique », de « bien joué les copains », de « ça, ça tape tout droit dans le ventre des Jean »... Le matin du 26, on revenait strictement à l'ancien régime. »

Il s'agit ci-dessus d'une scène de mini carnaval, où toutes les licences et excès ne sont permis que pendant le temps de cette « fête de fous » où tout est à l'envers, mais après quoi tout redevient comme avant. Le peuple peut se défouler à loisir, insulter les grands, les maudire et les vouer à toutes les gémonies, puisque c'est permis. Bien que défiant toute logique et expliquée par son caractère carnavalesque-le carnaval ne se rencontre pas en Afrique centrale-, cette scène se rapproche de l'absurdité politique que l'on rencontre dans tous les romans.

L'absurdité politique décrit en politique la situation où les dirigeants font le contraire de ce qu'on est en droit d'attendre de celui qui préside aux destinées d'un pays, la recherche de l'intérêt général. Par exemple, l'assouvissement des passions des tyrans est érigé en principes dans les États se disant des « républiques », et tous les pouvoirs sont usurpés par le législatif sous de fallacieux prétextes. Aristote entend par *politikos* ce qui est public, c'est-à-dire « commun à tous », par opposé à ce qui est privé, familial ou réservé à quelques-uns, tribal. La politique selon lui vise le bien commun et se réalise pour l'ensemble du corps social. Le « *summum bonum* », le bien suprême de la Cité devrait être ce vers quoi tend le gouvernant politique. Le bien est synonyme de satisfaction de nos désirs et potentialités de notre être, épanouissement des possibilités de l'individu en tant que membre de la communauté politique. L'action politique devrait donc tout mettre en œuvre dans la recherche de l'intérêt général en assurant les droits des uns et des autres dans le cadre de la justice, de la conformité à la loi.

Dans tous les romans de notre corpus, les dirigeants des républiques inventées par les romanciers, - exception faite de Henri Djombo(2003) sur lequel nous reviendrons plus en détail- , par leurs actes, contredisent leur qualité de vrais hommes politiques créatifs et inventifs d'une société . Ils versent dans cette absurdité politique, qu'Omer Assoumou définit comme « le fait qu'au nom de la raison d'État plusieurs crimes sont commis. Au lieu de promouvoir une société heureuse, l'homme politique... abdique à ses responsabilités. Il organise une tyrannie sanguinaire qui fait passer le système démocratique pour une royauté. »[700]

Le pouvoir, dans tous les romans, est bâti sur une base tribale et familiale. Il en est ainsi au Pays dans *Le Pleurer-Rire*, au Bangragra dans *Sel-piment à la braise*, en République du Kazalunda dans *Kotawali* ou en république du Mossika dans *Dossier classé*, pour ne citer que quelques exemples.

[700] Omer Massoumou, « Le concept d'absurdité politique », in David Mavouangui (Dir.), *Ethique et Politique*, Ve Semaine Congolaise de Philosophie, Paris, Éditions Paari, p.156.

Les dirigeants s'entourent des gens de leurs tribus, de leurs proches et amis, et drainent vers eux toutes les ressources et tout le patrimoine de l'État. Les ravages provoqués par cette forme de gérance népotique permettent de dire que les romanciers, par des contre exemples, montrent le chemin à suivre. Le destin des présidents kleptocrates et tyrans est souvent tragique : les deux gérants de la démocratie ordonnée deviennent « dingues » à la fin du roman de M. N'Débéka, pour n'avoir prêté aucune attention aux doléances des damnés du Bangragra. Les soldats du peloton d'exécution envoyés pour « zigouiller » Kotawali et ses partisans, sont massacrés par ceux-là même qu'ils devaient exécuter. Le Mossika, par la nature de son régime et les pratiques tyranniques de ses gouvernants, fait fuir tous les dignes fils du pays vers d'autres horizons Dans un monde où l'anormal, l'illégalité et le mal sous toutes ses formes règnent sans partage, afficher une conduite morale devient dès lors une provocation contre la *doxa* du milieu. Le docteur Bukadjo illustre ce paradoxe du crime pour son honnêteté et sa conscience professionnelle. C'est aussi une autre façon pour Tchichellé Tchivéla de fustiger le monde étouffant de la politique où la vertu est un crime qui se paie au prix le plus fort quand on tient à sa dignité et à son honorabilité. Les intrigues politiques, les manœuvres sordides et les mesquineries remplissent de frayeur ceux des personnages qui s'approchent du monde politique qui ne connaît que la loi de la force et de la domination sans partage. Heureusement que les romanciers, en inventant des univers surnaturels et merveilleux, peuvent créer dans le roman ce lieu rhétorique où il soit possible de défier par d'autres armes la toute-puissance des potentats et de leurs affidés.

1.4. La fantaisie, le jeu, l'improvisation et les humeurs érigées en lois *La vie et demie* et *Le Pleurer-Rire*

Dans *La vie et demie*, des séries d'actes futiles et illogiques, pourtant d'une valeur hautement politique, peuvent être constatées, comme les assassinats des guides et les changements de la constitution ou du nom du pays, pour montrer le caractère dérisoire et inconsistant des hommes aux affaires, mais aussi l'improvisation et la nocivité des dirigeants, qui ne dirigent réellement rien.

Le guide Jean-Oscar-Cœur-de-Père, alias Kakara-Mouchara, assassine son quart de frère le guide Henri-au-Cœur-Tendre, devenu fou après « la gifle intérieure » à Chaïdana. Il« mit le meurtre au compte du colonel Kapitchianti qu'il fit fusiller place de l'Indépendance avant de prendre la radio nationale et le nom de règne de Jean-Oscar-Cœur-de-Père.» La raison de l'assassinat est toute

dérisoire, à savoir hériter de la « Toute Beauté Mère de la Katamalanasie qui repoussait ses avances. »[701] La constitution que le guide fit adopter après le coup de force est des plus inouïes :

> A la naissance de Patatra, le guide Jean-Cœur-de-Père fit adopter par référendum une Constitution à deux articles. Article premier : Le pouvoir appartient au guide. Le guide appartient au peuple. Le deuxième article était rédigé dans une langue que personne ne comprit jamais. On disait que c'était la langue des fous. Article deux: Gronaniniata mésé botouété taou-taou, moro metani bamanasar karani meta yelo yelomanikatana
> Le bruit courait que **yelo yelomanikatana** signifiait « **souverain à vie** ». N'empêche que le référendum constitutionnel donna les résultats plébiscitaires de 100%[702].

Une constitution est un acte très important dans la vie d'un pays. Elle établit les règles de base de la vie collective dans tous ses aspects. La constitution ci-dessus comporte deux articles, dont un inintelligible, parce que rédigée en une langue que personne ne comprenait. On appelle souvent la constitution « l'acte fondamental ». Tel ne semble pas être le souci ici, puisqu'il consacre l'entière sujétion du peuple au guide. En fait de constitution, c'est un acte ridicule pris par un tyran proclamant son pouvoir à vie, laissant tout dans le flou pour instaurer à sa guise le règne de l'arbitraire et de l'improvisation selon ses humeurs. C'est de la fantaisie ! D'autres actes similaires sont récurrents dans *La vie et demie*, et donnent à penser que l'auteur a voulu mettre en avant la folie institutionnalisée de ceux qui se proclament très vite « guides éclairés ».

Dès le début du roman, Martial dépecé et mis en morceaux, ne meurt pas. Son haut flotte en l'air et, par la suite, il apparaît dans sa chambre et rend le guide impuissant chaque fois qu'il veut consommer l'acte avec Chaïdana. Le bourreau, le guide, devient le supplicié, et on le voit supplier Martial de ne plus le tourmenter : « -Enfin, Martial! sois raisonnable. Tu m'as assez torturé comme ça. Tu deviens plus infernal que moi.» Dans un accès de colère folle, dit le narrateur, « il tira quatre-vingt-trois chargeurs, aux différents endroits où il croyait entrevoir Martial. Il tira pendant cinq heures, tuant même les soldats fidèles qui voulaient accourir à son aide. »[703] Un président qui tire sur ses propres soldats, c'est le comble de la déraison. À se demander si la folie ne le guette pas déjà, et si sa place ne serait pas plutôt dans un cabanon que dans un palais présidentiel. Henri Lopes aligne aussi dans *Le Pleurer-Rire* des scènes aussi loufoques qu'invraisemblables.

Dans *Le Pleurer-Rire*, une scène cocasse surprend par les personnalités impliquées et les décisions prises. Le Président Bwakamabé est en visite officielle dans une localité, Libotama, et se rend compte que l'aérodrome est couvert d'herbes jusqu'au mollet. Instantanément, ordre est donné

[701] Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, p.126.
[702] *Ibidem*, p.128.
[703] *Ibidem*, p.58.

d'arrêter le préfet du coin : « :-Gourdain, saisissez-vous de cet homme ! »[le préfet]. Les prisonniers doivent couper toute l'herbe, et, ordonne-t-il :

> Veux qu'on lui porte toute l'herbe coupée et qu'on la lui fasse bouffer, compris ? Qu'on le bourre, bien, bien, bien...Et qu'on me rende compte.
> Tonton se tourna vers la foule des Libotamiens et les bénit de sa queue de lion.
> -Wollé wollé !
> -Woï woï ![704]

1.5. Diatribe et rhétorique du laid : le champ lexical de la pourriture

Le climat politique est si délétère que plusieurs romanciers, dans leur univers fictionnel, estiment que sa caractéristique essentielle est la pourriture. Les personnages ont de la politique une grande méfiance, à cause de son caractère fondamentalement vicié. Léon, dans *Le Lys et le Flamboyant* « se méfiait de la politique. L'affaire-là avait trop pourri le pays »[705], avance le narrateur. Sur la base de cette pourriture politique, Henri Djombo crée le néologisme *pourritique* dont nous avons déjà parlé en faisant l'analyse du roman *Le mort vivant*. Dans *La Source de joies* de Daniel Biyaoula, le concept de pourriture appliqué à la politique prend un relief très important, au point de constituer la trame de son roman. Basile a de la peine à réaliser à quel point son ami d'enfance s'est transformé négativement, et c'est avec effarement qu'il découvre le nouveau visage de Raphaël, homme politique qui a « réussi » :

> «- Tout de même Raph !!! l'interrompit-il, j'espère que tu blagues !!!... Tu ne fais pas la politique pour ça quand même !!! ajouta-t-il au bord de l'indignation.
> - Et pour quoi d'autre je la ferai hein ? Tu es devenu idéaliste toi, on dirait ! Ne me déçois pas, Basile ! [...].
> - C'est toi qui risques de me décevoir, Raph ! Je comprends parfaitement qu'il puisse y avoir des gens qui ne font de la politique que pour s'enrichir. Mais y en a certainement d'autres qui s'y engagent pour leur pays ! Sinon ce serait affreux ! Il n'y aurait plus moyen d'améliorer quoi que ce soit ! Et toi je te connais ! Tu ne peux quand même pas faire partie de ceux qui sont là uniquement pour se servir, Raph !? »

Les « réalités de ce pays », insiste Raphaël, obligent au pragmatisme rentable, sans état d'âme. Les politiciens, par leur train de vie dispendieux et ostentatoire, montrent la voie à suivre : « Et parmi ces politiciens, sauf ceux qui ont été cons [...] il y en a combien de pauvres ? Tous des millionnaires ou plutôt des milliardaires ! En affamant leurs peuples...»[706]. Le concept de pourriture renvoie aux considérations éthiques et à la mise en relief de la problématique des valeurs dans la praxis. Raphaël

[704] Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire*, p.198-199.
[705] Henri Lopes, *Le Lys et le Flamboyant*, Paris, Seuil, 1997, p.422.
[706] *Ibidem*, p.144.

exclut de la politique toute préoccupation autre que matérielle ; il n'y a que l'argent et ses conséquences bénéfiques qui comptent pour les aristocrates.

Ce dialogue est important à plus d'un titre. Il cerne la motivation essentielle des hommes politiques qui embrassent la politique, considérée comme une « rente viagère», sorte de vrai sésame ouvre-toi de la fortune, du salut, des honneurs et de la puissance. Elle contribue en outre à dévoiler deux visages de la politique, diamétralement opposés chez des personnages qui dans le passé se sont juré amitié et fidélité à leur « source de joies » lors d'une baignade mémorable. Enfin il montre en quoi la politique pervertit fatalement le politicien, souvent sommé d'embrasser d'autres valeurs, quand il tient à réussir dans cette sphère par tous les moyens. Le symbole de cette pourriture est la source, qui, de la«clarté cristalline, d'une pureté marmoréenne » qu'elle était, est devenue « une sorte de boue liquide, à la couleur latérite, une sorte de pus sanguinolent, de coulée de lave.» Les deux amis qui la visitent, une fois devenus adultes, en reçoivent un choc terrible. Le champ lexical de la pourriture, associé à une vision terne de la vie est indicatif de leur déception, car ils y plaçaient leurs idéaux et leurs rêves d'enfance, « le beau, le sublime, la perfection, le divin. »[707] Le lexique est très pessimiste pour caractériser les univers psychologique et extérieur vécus par Basile et Raphaël aux pages 232 et 233 : - grisaille- noir total autour de soi- la ténèbre- réalité quotidienne dans toute son horreur- fange- terrible- atroce- horrible- jour changé en nuit éternelle- le vivant en mort- sépulcre- coup de poignard dans le cœur- tue- handicapé pour la vie- hébétude- voix étrange, étranglée...- affolement- dingue- pas possible !- incompréhensible !- visage chargé d'interrogations- eau boueuse- elle sent mauvais, cette eau !- Pouah...- révulsion de son âme- révolte- colère assassine- cette pourriture qui coulait- s'indigner.

Ce lexique connote le mal, la mort, l'absurde d'un monde bouleversé par l'apparition d'une eau boueuse qui prend tour à tour les aspects de la fange, du pus sanguinolent, et de la pourriture. L'univers extérieur se couvre d'un noir total-la ténèbre-, devenue une nuit éternelle. Au plan moral, la transformation physique de la nature a des effets dévastateurs résumés par les mots suivants : horreur, affolement, hébétude et révulsion de l'âme.

Au calme de Basile (« d'une impassibilité de Boudha ») s'oppose l'agitation fébrile de Raphaël qui est le seul à se répandre en indignations plaintives. Basile ne voulait pas s'en retourner en ce lieu, et peut-être pressentait-il la déconfiture psychologique devant la source méconnaissable. Sa réaction, toute apaisée, consiste à s'éloigner au plus vite du lieu qui a enterré leurs rêves. Mais ce qui va provoquer la tragédie, c'est l'assimilation directe par Basile entre l'eau pourrie du fleuve et Raphaël le politicien. Dans une altercation violente, les deux se disent des vérités très blessantes. Raphaël ne

[707] D. Biyaoula, *La Source de joies*, p.231.

tolère pas que Basile lui crache la vérité de sa situation de politicien « pourri » à la face, et lui rappelle son appartenance à « une engeance d'assassins, de scélérats !» D'énervement en emportement, la situation deviendra incontrôlable pour Raphaël, profondément touché dans son ego. Suivons le dialogue entre les deux anciens amis, précédant l'acte fatal. La première répartie est de Basile :

- T'es comme la source qu'on a vue tout à l'heure !

- C'est-à-dire ?

- T'es pourri ! Complètement pourri !

- Et qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- Ta vie ! Ta façon d'être ! Ce que Serge ou toi ou Sébastien vous avez fait vis-à-vis de Constant.

- Parce qu'on pouvait faire quoi, hein ?

- Tu le sais très bien ! Et parler comme tu fais montre que t'es vraiment pourri !

- J'en ai assez de me faire insulter par un gars comme toi, t'entend ? Prends ton sac et va-t-en !...

- Avec plaisir ! Comme ça je pourrai respirer un air moins pestilentiel ! »[708]

Les échanges verbaux violents continuent pendant un temps, durant lequel Basile accule son ami dans ses derniers retranchements. Celui-ci croit désarmer Basile en lui rappelant qu'il a fait la prison. Mais sa hargne reste aussi fougueuse, car il qualifie Raphaël de « parasite » vivant « sur les dos des miséreux » qu'il fait « crever en bonne conscience », selon les propres termes de ce dernier lors d'un autre entretien. Et de repartir de plus belle :

- « Si tu n'étais pas pourri, si tu n'étais pas parmi des gens comme toi, c'est des centaines d'années que tu devrais passer derrière le s barreaux avec toutes les dégueulasseries que tu fais ! cracha Basile qui se saisit de son sac et qui lui tourna le dos. « T'es devenu un salaud, un fumier, un pourri, Raph! disait-il comme il s'en allait. Un vrai pourri !...»[709].

Ces paroles, dit le narrateur, « cinglaient la tête à Raphaël, s'ajoutaient à la colère (...) Il s'empara fébrilement de son pistolet qu'il pointa sur Basile. Il était comme halluciné, plongé dans un

[708] Daniel Biyaoula, *La Source de joies*, Paris, Présence Africaine, 2003, p.235-236.
[709] *Ibidem*, p. 237.

vertige ténébreux, comme fou.» Ainsi se débarrassa-t-il de son ami d'enfance qui a osé lui cracher la vérité avec toute la violence de l'homme déçu par celui en qui il croyait. Acte prémédité ou gratuit ? Raphaël lui-même ne comprend pas d'abord ce qui est arrivé: « Il vit Basile tomber par terre. Il fut surpris de se découvrir tenant une arme. Il comprit. La stupeur. L'épouvante. Son cœur se serra. » Il accourut alors vers Basile baignant dans son sang, et croisa son regard « aussi diapré, aussi limpide, aussi pur que l'eau de la source de leur jeunesse.» Du haut des rochers, et sous une pluie diluvienne, et tout en larmes, il précipite le corps de Basile dans Le Fleuve, pour effacer les traces de son crime : « Il engloutissait tout, lui, Le Fleuve ! Il ne causait pas, lui ! C'était un tombeau vivant, lui !... Il devait l'y jeter.»[710] Désormais, la frousse et la panique s'emparent également de lui, car il a terriblement peur que son homicide ait été suivi par quelqu'un : « Il y eut cette peur d'être découvert qui s'était comme incrusté dans chaque cellule de son corps, de son être, jusqu'à son âme, le rongeant à chaque instant, sans pitié, sans répit... Un calvaire. Ce calvaire qui durait depuis plus d'un an, les yeux de sa conscience qu'il ne parvenait pas à faire taire, à crever...»[711]

1.6. Monodie épistolaire et contestation de la doxa politique

Le discours romanesque, objet d'une rhétorique argumentative ou persuasive, accorde une attention particulière dès *l'incipit* à la *captatio benevolentiae* et à la péroraison (intitulés clausulaires ou *excipits*). Les seuils des récits apparaissent comme les lieux d'une mise en œuvre de la construction/déconstruction de certaines figures, clichés et *doxa*. Il s'agit de faire des fictions romanesques, par un jeu complexe de l'agir communicationnel entre les narrateurs et les destinataires ou le lectorat potentiel, des clins d'œil à partir de la force de l'*exemplum* ainsi mis en intrigue, négativement ou positivement selon les intentions de l'auteur. La fiction elle-même est parsemée d'indices susceptibles de tenir éveillé le lecteur, et l'intéresser aux aspects politiques négatifs que l'auteur entend privilégier dans sa dénonciation.

La narration dans *Sans tam-tam* paraît au service du didactisme, car la focalisation interne est utilisée comme un moyen d'effacement de l'homme politique officiel, le directeur et ami de Gatsé à la capitale Brazzaville. Tout en introduisant dans la fiction romanesque des évènements réels, les romanciers négro-africains renforcent souvent l'impression de réalité par la façon dont le narrateur

[710] Biyaoula, *op. cit*., p.240.
[711] *Ibidem,* p.244.

nous fait connaître les épisodes. La narration interne épousant le point de vue du héros narrateur éloigne le lecteur des propos du directeur de cabinet, d'autant plus qu'au lieu d'un vrai dialogue, Lopes a choisi une monodie épistolaire. Le roman épistolaire à une voix lui permet ainsi de tracer le profil d'un révolutionnaire véritable, déniant du même coup cette qualité au destinataire des lettres, représentant de la conception officielle de l'idéologie révolutionnaire du Parti. Pour Gatsé, et aussi peut-être pour l'auteur, tant qu'une décolonisation préalable des mentalités ne sera pas effective, la révolution demeurera une abstraction, un leurre et un prétexte à des discours grandiloquents et trompeurs.

En effet, comment œuvrer réellement pour une restructuration profonde de la société en se laissant hypnotiser par "l'ambiance" festive de la capitale ou des ambassades, par les mirages des hautes sphères "politiques" et en s'enfermant très tôt dans "un décor de lourds rideaux et de lambris" ? Au fond Gatsé ne refuse pas tout cela. Mais qu'on attende sa vieillesse "quand je serai un roc inébranlable"[712] dit-il, c'est-à-dire statufié, improductif, mort peut-être. Qu'on lui laisse le temps d'approfondir "la connaissance palmeraie du vieux pays"[713] qui est le sien. La décision du refus ne procède pas d'une humeur passagère. Elle s'enracine dans son tréfonds. Elle s'apparente à sa volonté d'apprendre "le rythme ancestral du paysan. Même celui des féticheurs"[714]. Il se fait ainsi violence, mais pour découvrir cet autre soi-même caché. Qu'il atténue ensuite la dureté de son propos par quelques expressions ne change pas grand-chose à sa foi inébranlable :

"Voilà, mon ami !

Ne sois pas déçu.

Comprends-moi bien. Explique encore mieux aux autres qu'il ne s'agit pas d'un refus de collaborer, mais d'un désir d'approfondir ce sur quoi nous sommes tous d'accord. »[715]

Une nette impression se dessine dès la première lettre de Gasté : sa volonté de délaisser les apparences et la superficialité à la recherche de l'essentiel. Il se prononce pour la révolution. La vraie. Il en a une conception sinon originale, du moins qui répond mieux au contexte de son pays, celle qui cadre avec les options idéologiques officiellement clamées, et allie la théorie à la pratique. Il veut se situer aux antipodes des politiciens dont l'art consiste à savoir "dire", ou des responsables « dont le

[712] *Sans tam-tam*, p. 10.
[713] *Ibid.*
[714] *Ibid.*
[715] *Ibid.*

verbe embellit la réalité », ainsi qu'on peut le lire à la deuxième lettre.[716] Il accorde la primauté au "faire" et non au "dire", à la *praxis* sociale, à la transformation en profondeur des mentalités à partir de la base paysanne, de la « brousse » et des jeunes dans ses salles de classe. Par exemple, il peut, mieux que les politiciens à la rhétorique désincarnée, toucher les paysans en leur parlant des réalités concrètes qu'il partage avec eux sur le terrain, et employer pour ce faire des mots justes pour leur transmettre le goût d'un vrai changement de leur condition. Car, « savoir les prendre ne peut être que la tâche de ceux qui vivent quotidiennement avec eux et en qui ils ont confiance. »[717]La pédagogie par l'exemple semble, selon Gatsé, plus pertinente que la rhétorique des hiérarques du parti et du pouvoir. Si nous le comprenons bien, il faut "attaquer le mal à la racine", en accordant l'idéologie avec sa pratique concrète. Quand la théorie fait des pas de géant dans les grands milieux de la capitale, alors que l'immense partie du peuple pour lequel on est censé l'élaborer ignore tout de cette théorie, il y a de quoi s'alarmer : « Les volontés et déclarations les plus pures sont affaiblies par le niveau de conscience réelle de la plaine. Les troupes ne sont pas branchées sur la même longueur d'onde que l'État-major. Il arrive que visant l'ennemi, leurs balles frappent l'avant-garde dans le dos. »[718]

Ce passage nous situe dans toute son ampleur l'intention maîtresse de Gatsé, soucieux d'une refonte radicale de la méthode et de la pratique révolutionnaire. Pour préparer des lendemains qui chanteront, il faut se plier à une rigoureuse discipline : austérité, effort, persévérance, audace, lutte contre la mollesse, et surtout ardeur au travail. C'est dirait-on, un véritable impératif catégorique : « *or il nous faudra travailler* »[719], et non verser dans une éloquence de mauvais goût en déphasage avec la réalité. Pour éviter ce hiatus, Gatsé commence d'abord par mettre la main à la pâte. Le reste viendra par surcroît. Mais le modeste professeur, si clairvoyant et lucide, animé d'un idéal si noble et si élevé, ne mènera pas à bout la mission commencée avec tant de ferveur. Malade, la mort le terrassera à son retour de Bulgarie où, profitant de l'offre de son ami, mais « *dans un autre contexte* », il est parti se soigner. Le cancer qui le tenaillait depuis longtemps, et qu'on assimilait à une cirrhose de foie, a finalement eu raison de lui. Sa mort ne signifie pas pourtant celle de ses idées, surtout son projet de « décolonisation des mentalités ». Son ami de la capitale laisse prévoir que d'autres « Gatsé» surgiront de l'ombre. Il s'engage à continuer son œuvre, à divulguer ses vues pertinentes afin que ses concitoyens en saisissent l'importance et revoient leur tactique révolutionnaire.

[716] *Ibid*., p. 59.
[717] *Sans tam-tam*, p. 54.
[718] *Ibidem*, p. 59.
[719] *Ibidem*.,, p. 40.

Ainsi, par la dramatisation du récit, Henri Lopes impose au lecteur sa vision du monde politique dans *Sans tam-tam*. Le narrateur Gatsé -presque son alter ego-, étant en même temps le personnage focalisateur du récit, le recul romanesque est presque aboli. Le personnage narrateur, en même temps qu'il s'identifie avec l'histoire du roman, entraîne le lecteur après lui et le situe dans la même perspective que lui. Le ton de la confidence, imprimé aux lettres de Gatsé à un destinataire dont les missives n'apparaissent jamais au cours de cette mystérieuse « correspondance » à sens unique, est attesté par un style simple, voire familier par endroits. C'est ainsi que le destinataire des lettres n'intervient que dans l'épilogue du roman pour présenter les lettres de Gatsé à l'éditeur et en souligner la portée, non seulement pour son pays, mais pour l'Afrique entière : une profonde médiation sur la réévaluation de la réalité africaine. Gatsé lui-même est convaincu du caractère intime de sa correspondance ; à maintes reprises, il demande à son destinataire de lui renvoyer certaines missives, et avec insistance. A-t-il conscience d'être allé trop loin dans ses attaques contre les contradictions et les tares du régime « marxiste »? A-t-il peur qu'une personne autre que son ami ne les découvre et lui intente un procès ? Car, à regarder de près le roman de Lopes, l'artifice de sa composition dans l'art épistolaire vient de ce que les lettres du destinataire -ou tout au moins ce qu'il faut en retenir- se devinent seulement à partir de celles de Gatsé, conscience narratrice et personnage servant de focalisation pour tous les autres.

L'auteur a voulu peut-être, par ce procédé, polariser l'attention du lecteur dans la conscience d'un seul personnage focalisateur, choisi en raison de ses qualités morales et de sa valeur exemplaire. Du reste, ce personnage narrateur mène ce récit à la première personne du début à la fin. Nous voyons tout à travers lui, et sa pensée nous est en quelque sorte imposée. Même si nous ne partageons pas ses convictions, nous sommes obligés de le suivre dans sa démarche discursive avant de prendre nos distances. Et souvent il expose des vues pertinentes et convaincantes.

Le roman à la première personne permet généralement aux écrivains d'explorer la psychologie des personnages. Il constitue plutôt pour Lopes un instrument d'analyse politique et d'exploration des problèmes inhérents à l'Afrique, dont l'indépendance est un «*diplôme acquis sans concours* »[720], qu'il faut pourtant conserver. En effaçant complètement le destinataire tout au long de l'échange des plis, Henri Lopes élimine du coup les réflexions qui s'éloigneraient de la problématique centrale de l'œuvre. Le point focal demeure la reformulation de la révolution et de l'indépendance africaines, la recherche des voies et moyens pour les rendre effectives et palpables au lieu de les laisser planer dans le ciel des Idées. Il fait apparaître les observations du destinataire uniquement pour que Gatsé les réfute, détruise leurs argumentations et en montre les insuffisances chroniques. Par leur allure

[720] *Sans tam-tam,* p. 81.

générale, les lettres de Gatsé sont un cours sur la pratique révolutionnaire aux politiciens qui tentent de combler leurs carences et leurs conceptions erronées de la vraie révolution par une éloquence brouillonne. Et c'est cette fausse conception que Gatsé met en relief dans ses lettres quand il évoque les termes de celles de son ami de la capitale.

Sous des dénominations très affectives cependant, il le ménage tout en jouant sur les liens d'amitié qu'il entretient avec lui pour lui faire épouser ses vues. Les termes « mon cher », « mon ami », « mon cher ami », « mon frère », « camarade de la ville »… sont beaucoup employés par Gatsé, fin psychologue. Ces expressions sympathiques n'atténuent pourtant pas les dénonciations voilées ou directes que Gatsé adresse à son ami. Les Latins l'avaient bien compris : « Qui aime bien châtie bien » (*Qui bene amat bene castigat*). Lorsqu'on examine de près les lettres de cet « obscur congolais, enseignant de brousse »[721], on se rend compte que partout où il mentionne les références aux missives du destinataire de ses lettres, la diatribe se fait acerbe, bien qu'avec ménagement. Il semble reprocher à son ami d'ignorer la vraie tâche d'un révolutionnaire et de ne s'en tenir qu'à son aspect folklorique et superficiel. Sa proposition « Conseiller culturel à Paris ?» qui forme la séquence introductive du roman y joue une fonction cardinale. Elle sera combattue avec véhémence par Gatsé qui tient à lui montrer que la meilleure façon de servir la révolution, et Lénine l'a si bien dit, consiste à désaliéner d'abord les esprits, pour provoquer une prise de conscience profonde et généralisée par la suite. Mais au lieu de cela l'ami de Gatsé le plaint, l'accuse de lâcheté, d'idéalisme et d'opposition à la politique qui se fait. Retrouvons, pour être plus précis les allusions de Gatsé aux lettres de son ami. Elles sont connotées négativement et traduisent l'opposition franche entre les deux. Elles livrent l'essentiel des lettres du dignitaire dans la perspective de Gatsé. Tous les passages qui se rapportent aux termes de la correspondance du politicien de la capitale Brazzaville prouvent à souhait que celui-ci ne comprend rien à la vraie révolution. Gatsé va lui montrer qu'il n'est pas seulement apte à enseigner la géographie et l'histoire dans un collège de brousse, mais qu'il peut, de la base, reformuler la conception de la révolution tout en joignant l'acte à la parole. Chaque fois qu'il évoque une critique adressée par son ami et conçue pour le dissuader de persévérer dans son refus du poste diplomatique proposé, il réplique vigoureusement, détruit l'argumentation avancée et se donne pour tâche de lui faire un cours sur la pratique et la théorie de la révolution.

La technique de Henri Lopes consiste donc à nous faire vivre tous les personnages uniquement à travers la conscience de Gatsé, personnage focalisateur, et à montrer la vanité et la vacuité des pseudo révolutionnaires qui se réfugient derrière un masque : les mots, le « notre trop élégant

[721] *Sans tam-tam,* p. 111.

badinage »[722], et une vision simpliste fondée sur la « division manichéiste du monde en forces du bien et du mal »[723]. À tous ceux-là, il faut un cours, une leçon calmement administrée dans un langage simple et amical, qui aille à l'essentiel. H. Lopes a justement créé cette atmosphère d'intimité et de dialogue entre Gatsé et son ami. Par la persuasion et le raisonnement concret, Gatsé a su amener son ami à voir que la vérité se passe d'emphase. Il s'est « déniaisé » et voudrait voir tous les politiciens en faire autant, ce afin d'être assez lucides pour ne pas rêver tout le temps. « L'esprit critique doit guider chacun de nos pas.» [724], affirme-t-il avec conviction. Il recommande la sérénité, le calme, la perception des problèmes à partir des faits concrets et simples, dépouillés de grandiloquence. Ses propos deviennent volontiers sentencieux prenant l'allure de parémiologies. Ils sont incisifs dans leur formulation, ramassés et concentrés sur l'essentiel, tels des maximes ou des proverbes d'un vieux sage, trempé par l'expérience. En voici quelques uns:

« N'englobons pas dans la haine des ennemis, le mépris de ce qui constitue leur force (...) Il n'y a pas de contradiction à jeter le fruit et en extraire le jus qui fortifie. Nous devons savoir récupérer et ne rien gaspiller. » (p.39)

« Les grands boxeurs ne négligent pas la technique de l'adversaire » (p.39)

« Ne pas être avec vous, n'est pas être contre vous. Je suis à côté, vous donnant mon coup de main. » (p.52)

« Avant ceux qui savent dire, il nous faut ceux qui savent faire » (p.59)

« À accepter trop vite les hauts postes, sans en avoir le mérite, on engendre des sociétés médiocres, où la corruption et le matabiche règnent sans partage… » (p.61)

« Plus on esquive la vérité, plus cuisant est le coup de boomerang qu'on reçoit. »

« Soyons lucides et respectons-nous.» (p.66)

« On doit être bien malheureux d'accepter un travail pour faire plaisir, pour l'honneur ou l'argent, sachant que le pouvoir de vous tenir éveillé la nuit revient à autre chose » (p.75)

« La lutte politique éduque quand on veut conquérir le pouvoir....Notre indépendance est un diplôme acquis sans concours. Nous devons le conserver... Nous faisons beaucoup plus de parade que de lutte politique. La dialectique s'est grippée.» (p.81)

[722] *Ibidem*, p.109.
[723] *Ibidem*, p. 106.
[724] *Ibid*., p.107.

« Aye ! L'indépendance octroyée. Elle ne nous a donné qu'un hymne, un drapeau, des ambassades et un décorum... Elle se forge et se cimente dans la sueur, la boue et le sang.» (p.109)

Tout laisse croire, à la fin de *Sans tam-tam*, que l'effort de Gatsé pour amener son ami politicien à voir clair et autrement a porté ses fruits. Le directeur de cabinet, en publiant des lettres qui devaient rester confidentielles, semble adhérer à sa nouvelle vision de la *praxis* révolutionnaire, se faisant ainsi le vulgarisateur des idées de Gatsé, qu'il a pourtant rudement combattues tout au long de leur correspondance. Il est convaincu que les lettres de Gatsé « dérangent ». Elles suscitent l'interrogation sur les fondements encore mal assurés de l'indépendance africaine qu'on s'est vite empressé d'appeler « Révolution ». Qu'a-t-on révolutionné en fait ? Ces lettres sont, au sens césairien du terme, un « donner à penser » : elles dessillent les yeux, elles éclairent sur les contradictions du monde africain, et il n'y avait meilleur procédé de nous les faire appréhender que cet « échange »de lettres d'où le destinataire est si effacé. Il est vrai que le destinateur meurt à la fin du roman, emporté par un mal incurable, le cancer. Mais n'est-il pas immortalisé avec la publication de ses lettres dont la valeur hautement pédagogique a conditionné leur publication ? Plus qu'une simple « histoire d'un cœur » (1), la réflexion de Gatsé est susceptible de réorienter la reformulation des indépendances et de la révolution en Afrique noire, maintenant que les moments d'euphorie et d'enthousiasme sont passés. La technique de Lopes revient à instaurer le dialogue au niveau du vécu quotidien, à ramener les grands mythes à leur simple expression, dans le dépouillement verbal et la cordialité. La mise en abyme de toutes les lettres du camarade de la capitale Brazzaville est l'une des originalités du procédé de présentation du discours d'autrui dans *Sans tam-tam*. La monodie épistolaire force le lecteur à prendre parole dans un exercice de reconstitution des lettres du destinataire, dans l'optique dessinée par le destinateur. Celui-ci filtre les lettres originales et n'en retient que les aspects contestables, ou ceux qui remettent en question son option populiste, largement privilégiée par l'auteur. Faire la politique consiste aussi à faire entendre un son discordant par rapport à la langue de bois des tenants du pouvoir, aux formules stéréotypées et sclérosées, à force de redites.

Ainsi, le roman congolais peut être perçu comme un texte à visée persuasive utilisant différents moyens rhétoriques pour masquer sa charge critique sous des anthroponymes et des toponymes signifiants. Ce jeu onomastique pousse à croire que l'auteur privilégie par moments le lecteur local à qui il adresse certains messages politiques décodables uniquement quand on a accès aux langues sous lesquelles sont enrobés les noms, ou quand on fait des recherches pour en avoir la traduction à partir de

laquelle se construira le sens caché. La satire politique peut, comme on vient de le voir, utiliser les ressources de la violence verbale, mais aussi celle d'une monodie épistolaire où les points de vue du destinataire ne sont évoqués que pour être dénoncés, car non conformes à la vraie praxis transformatrice de la société de façon positive. Les mêmes jeux s'opèrent dans la mise en texte du roman aux niveaux textuels et paratextuels.

Chapitre 2 : Discours romanesques et rhétorique du roman politique congolais

2.1. Lectures intratextuelles et variations sur la thématique politique chez un même écrivain

On peut considérer l'œuvre narrative de Dongala comme des « suites romanesques » à cause de la permanence de certains personnages migrants d'un texte à l'autre, technique qui lui permet d'approfondir certaines thématiques politique, et d'en donner des variations et des nuances apparues dans son itinéraire intellectuel et littéraire. Cette disposition rend en outre possibles des lectures intratextuelles sur certains sujets qui préoccupent l'auteur, au point de faire de certaines satires politiques des métaphores filées.

Dongala fait de ses romans presque des suites dont la fin de l'un annonce subtilement un autre, pas nécessairement le suivant immédiat. Cela pose de sérieux problèmes quant à l'individualisation ou à l'autonomie des récits, bien que chacun ait son propre monde et son propre mode de fonctionnement. Il pratique, comme Sony Labou Tansi, l'intertextualité interne ou l'intratextualité, où des personnages et des thèmes se renvoient explicitement ou implicitement, d'un roman à l'autre.[725] Dans l'esthétique romanesque de Dongala, on note une certaine logique dialectique dans la pensée. Dans *Un fusil…*, la thèse de départ est absorbée par l'antithèse, même si ce qui va naître après, on ne le sait pas encore. A la fin des romans, le sentiment dominant est généralement l'attente, le suspense, et c'est le lieu où s'annonce souvent un autre roman. Par exemple à la fin d'*Un fusil…*, Mayéla, dans son délire, annonce l'écriture d'un nouveau livre sur l'origine du monde. Et ce livre sera *Le feu des origines* (1987). Autrement dit, quand il a fini un roman, il y a un autre déjà en gestation, sinon déjà commencé, et qui va prendre la relève de l'autre. Dans cette perspective, on doit lire certains romans comme étant des suites des précédents. Par exemple, *Un fusil …* (1982) continue avec *Le feu des*

[725] Pour l'analyse de ce phénomène intratextuel où une narration s'engendre à partir des narrations précédentes chez Sony Labou Tansi, voir Arlette Chemain-Degrange, « Introduction posthume au cycle romanesque de Sony Labou Tansi : *Le commencement des douleurs*, in D. G. LEZOU et P. N'DA (Dir.), *Sony Labou Tansi Témoin de son temps*, PULIM, 2003, p.61-81.

origines (1987) ; le recueil de nouvelles *Jazz et vin de palme* (1982) ressemble à une somme romanesque condensée, où « Le procès du père Likibi », une des nouvelles, prolonge, mais cette fois avec un roman développé, *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* (1997). Dans la nouvelle, le jugement du père Likibi, très bref, semblait bâclé, mais assez clair dans ses intentions critiques pour faire censurer le recueil. Les gens se sont peut-être reconnus dans ce procès grotesque. Dans la suite, Dongala a récidivé et s'est peut-être dit : « Il faut que je développe ma pensée beaucoup plus clairement ».Par exemple le poseur de bombes n'était même pas présent sur le lieu du crime au moment des faits, et a reçu des menaces de torture s'il disait le contraire. En présence de son avocate et encouragé par celle-ci, il affirmera que les déclarations sur lesquelles se fondent sa culpabilité lui ont été arrachées par la torture. A partir de ces faits, on peut conclure à un enchaînement logique des œuvres en prose de Dongala, de l'une à l'autre. Quand nous avons avancé l'hypothèse de cette logique interne de l'œuvre narrative à son auteur, il a fourni la réponse suivante :

> Oui, ça se tient un peu, mais c'est aussi parce que c'est comme cela que le monde évolue chez nous en Afrique, et au Congo en particulier. Donc on est passé de la colonisation à l'indépendance, au marxisme – léninisme, et maintenant à la démocratie. Tu verras que dans le premier roman, *Un fusil…*, c'est bien un héros marxiste, et puis dans *Jazz et vin de palme*, c'est une remise en cause du marxisme, et dans *Les Petits garçons*…, il s'agit des combats de la démocratie. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? C'est difficile à dire, tous ces combats qui précèdent l'irruption de la démocratie[726].

De même, au niveau des personnages, on en décèle qui voyagent d'un roman à l'autre, dans une continuité fonctionnelle. Mayéla dia Mayéla, étudiant en physiques moléculaire dans *Un fusil…,* par un coup de tête, et pour accorder la *praxis* révolutionnaire avec la théorie, interrompt brusquement ses recherches de quatre années en laboratoire. Il détruit ses « spectres de résonance magnétique nucléaire et d'infrarouge » et les jette à la poubelle, pour s'engager ensuite dans une guérilla en Afrique australe. Dans *Le feu des origines,* on retrouve le personnage dans les traits du professeur Bunséki Lukeni qui fait«de la recherche dans le domaine des réactions moléculaires » et « essaie de voir comment les éléments se combinent pour essayer de fabriquer de nouveaux produits. »[727] Notons que l'auteur semble se mirer dans son personnage, à qui, dans une sorte d'autofiction, il attribue son nom et sa profession, Bunséki n'étant qu'une autre transcription de Boundzéki, son autre patronyme.

[726] Interview de mars 2006, que nous a accordée l'auteur, au salon du Livre de Paris 2006(Voir Annexes).
[727] E.Bounzéki Dongala, *Le feu des origines*, Paris, Albin Michel, 1987, p.239.

2.2. Intertextes, savoirs culturels partagés et satire politique

Ce qui est remarquable dans la littérature congolaise, c'est la présence dans les ouvrages d'un intertexte socioculturel et de discours obliques. Il existe une complicité active entre certains auteurs et lecteurs dans le dire du politique : le langage crypté, les langues africaines et leur charge politique, pour qui peut en traduire et décrypter la teneur du message. Par exemple, le personnage du général Edou dans *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix* de Mabanckou, fait directement référence à la ville natale de l'actuel président du Congo Brazzaville. La rhétorique marxiste dans les fictions peut être contextualisée par ceux qui connaissent les réalités politiques du pays : l'Homme des masses, les assoiffés du pouvoir, les génocidaires, le complot communiste, les contre-révolutionnaires, les tortues à double carapace, la justice révolutionnaire, la dérive droitière, les événements d'Owando, etc. Une véritable rhétorique de la lecture s'instaure dans l'espace littéraire congolais. Conscients d'appartenir tous à un « territoire libéré », les écrivains congolais se livrent à des jeux textuels où la cible n'est plus la société ou la gouvernance des états, mais la littéralité même du roman. Ainsi pourraient s'expliquer les multiples jeux dans la narrativisation et la mise en texte, la récurrence de l'intertexte où les romans s'interpellent, implicitement ou non, se renvoient, par allusion d'un lieu, d'une situation, d'un personnage, du titre ou même du nom de l'auteur, dissimulé dans des vocables plus ou moins cryptés, et même dans des anagrammes. Les paratextes préfaciels ou dédicatoires deviennent de véritables espaces de dialogue entre les écrivains et entre les textes.

L'analyse de ce phénomène très récurrent est à même de mettre en lumière les multiples réseaux d'écrivains congolais liés par des affinités plus ou moins explicites. Tout en dévoilant un univers politique particulier, riche dans sa complexité, sa variété et sa polyphonie, les romanciers font des clins d'œil aux lecteurs et les invitent à la rêverie. Celle-ci se construit à partir des lectures actives où le texte, dans sa foisonnante richesse, ne peut plus s'appréhender que comme le lieu de rencontre d'une multitude de textes, par les différents renvois qu'il convoque. Dans certains romans, de plus en plus nombreux, l'écriture se prend pour son propre objet, et nous fait participer à certains jeux d'écriture. On peut alors se retrouver en présence du personnage de l'écrivain, du narrateur qui détaille ses projets de lecture ou d'écriture, ou de l'énigme d'un texte ayant pour enjeu sa propre mise en texte, ou aussi d'un personnage engendrant sa propre fiction, etc. Il y a lieu de s'interroger sur cette politique du roman congolais, où ses signes paraissent se refermer de plus en plus sur eux-mêmes, et où la littérature renvoie d'abord à elle -même. Songeons par exemple aux ouvertures et aux clausules de certains récits: *L'homme au landau*, *Sans tam-tam*, *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix*, *Dossier classé*, *Johnny Chien Méchant*, ou *La Source de joies*, et même *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, roman qui pose déjà en 1973 la problématique de la violence politique dans le Congo post

indépendance, avec *Le Contestant ou un pasteur chez les Carmélites* de Jean Pierre Makouta Mboukou. Il peut aussi arriver que des topoï circulent d'un roman à l'autre, et nous offrent à découvrir les multiples aspects d'un même événement ou fait politique marquant de la vie congolaise. Mais il est aussi des cas où le même fait politique est subjectivé, pris comme matière principale chez deux romanciers différents. Ainsi de *Dossier classé* de Henri Lopes et de *Beto na beto. Le poids de la tribu* de Mambou Aimée Gnali, tous deux inspirés par le triple assassinat politique de février 1965. Il pourrait être intéressant d'étudier le processus d'engendrement du premier par le second, par le fait même que Lopes a préfacé *Beto…,* ou les écarts de la fiction par rapport à la réalité dans le roman de Lopes par rapport au récit vrai, version Gnali. La situation extrême où deux auteurs se mettent ensemble pour créer une œuvre de fiction n'existe qu'au théâtre avec Sony Labou Tansi et Caya Makhélé qui ont co-écrit et co-créé *Le coup du vieux*,[728] ou dans d'autres créations collectives sur scène du *Rocado Zulu*… Une expérience scripturale de ce genre n'existe, à notre connaissance, nulle part ailleurs en Afrique sub-saharienne. Toutefois, les co-créations abondent dans les travaux de critique littéraire: science, pluralité et objectivité obligent !

2.3. Rhétorique, phratrie et lectures « en miroir » : Topoï et lectures comparatistes Des salons littéraires actifs et créatifs, dédiés aux lettres congolaises

L'espace littéraire congolais apparaît comme « libéré » et générateur d'un esprit créatif et inventif. Les écrivains ne se contentaient pas de rencontres hasardeuses. Il s'est bel et bien constitué au Congo Brazzaville ce que Sylvain Bemba appelle des « salons littéraires », lieux informels de rencontres des écrivains congolais, animés par la « mystique des belles-lettres ».

A l'intérieur de la phratrie, des écrivains se sont sentis plus attachés les uns aux les autres par des liens spécifiques, ou les ont créés, par la force des choses : la filiation directe, la gémellité, le parrainage, la réécriture, la correction, et même la fusion de deux en un pour produire et signer une œuvre littéraire. Ces influences mutuelles se devinent à la lecture des textes préfaciels, dédicatoires ou de renvois intertextuels que les tableaux peuvent illustrer. Certains pseudonymes de romanciers demandent sûrement à être décryptés, car porteurs d'intentions pouvant expliquer des postures face au politique dans les ouvrages. Des analyses onomastiques comparatistes de romanciers dont les noms de

[728] *Le Coup du vieux*, en collaboration avec Caya Makhélé, Éditions Présence Africaine, 1988 (théâtre)

plume sont dérivés de ceux d'autres anthroponymes, appartenant surtout aux écrivains, sont choisis à coup sûr pour leur symbolique idéologique ou esthétique. Mais dores et déjà, nous observons que les contacts entre les écrivains ont pris des formes diverses et obligé à une reconfiguration de la phratrie selon des critères assez étonnants. Nous pouvons considérer quelques-unes telle la gémellité, la filiation et la parenté.

2.3.1. Les deux gémellités de Sony Labou Tansi : Sylvain Bemba et Tchicaya U Tam'Si

Sylvain Bemba est d'une génération plus ancienne que Sony Labou Tansi. Et pourtant les deux ont décidé d'être des frères jumeaux, Bantsimba et Banzouzi. Il a conclu la même alliance avec Tchicaya U Tam'Si, même s'il voyait en lui le « père de nos rêves», ceux des écrivains congolais. Il était loin de rendre à ses deux aînés un culte. Mais une estime réciproque s'était naturellement instaurée entre eux, et on peut dire qu'avec Sylvain Bemba l'amitié était si sincère et si forte que la société n'a pas hésité à les unir, même au-delà de la mort en les faisant reposer l'un à côté de l'autre au cimetière du Centre-ville de Brazzaville. Sylvain Bemba tient en très haute estime Sony Labou Tansi. Il le dit sans ambages dans Équateur : *«* Avoir dans ses fréquentations un génie des lettres de la plus belle encre n'est pas courant. J'ai cette chance insigne avec Sony Labou Tansi que je connais depuis maintenant treize ans. » La rencontre entre les deux écrivains date de 1973, devant le Centre culturel français de Brazzaville, où Sony Marcel venait de recevoir, pour *Conscience de tracteur,* le prix du Concours théâtral interafricain. «De ce jour, date une amitié qui fut immédiate, une estime réciproque, grandissante. »[729]Au-delà de la profonde amitié entre les deux, on découvre comme une fusion spirituelle née de leur désir de s'appeler « jumeaux » :«…nous avions pris l'habitude, Sony et moi qui ne sommes nés ni la même année, ni le même jour, de nous appeler frères jumeaux, l'aîné étant toujours *Banzouzi*, et le cadet: *Bantsimba*…Nous rassembler paraissait bien plus important que nous ressembler »[730]

L'initiative de S. Bemba a émerveillé Sony Labou Tansi, à en juger par cette réaction :

> Et il a osé m'appeler frère jumeau. On s'appelait comme ça les Bantsimba ;moi je suis Bantsimba et Sylvain Bemba me disait qu'il était Banzouzi avec tout ce que cela comporte de relation fraternelle, amicale, mais aussi de respect comme on l'a toujours fait chez nous. Il a osé m'appeler son frère alors que lui était très connu à l'époque, alors que lui était très âgé par rapport à l'âge que j'avais en 1973[731].

[729] Sylvain Bemba, « Sony Labou Tansi et moi», *Équateur*, n°1, octobre-novembre, 1986, p. 48 et 49 pour les 2 citations.
[730] Sylvain Bemba, cité dans Mukala Kadima-Nzuji et A. –P. Bokiba, *Sylvain Bemba, l'Écrivain, le Journaliste, le Musicien*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.325-326.
[731] Nicolas Martin-Granel et Bruno Tillette, «Postface parlée.» D'après trois entretiens de Sony Labou Tansi, in *L'Autre monde. Ecrits inédits*, éd. Revue Noire, Paris, juin 1997, p.150.

Dans la publication déjà référée, et consacrée à Sylvain Bemba par Mukala Kadima-Nzuji et A.-P. Bokiba (éds), est rapporté l'épisode concernant l'offre d'un album publié en 1991 par Messidor pour l'édition française, et où Sony Labou Tansi écrit à S. Bemba une dédicace personnelle et significative au plan de leur gémellité :

« Yaya
Je sais que tu es
En route vers toi et nous.
A toi. Maintenant que je
Termine à écrire
Le Commencement des douleurs
Ton Bantsimba. Signé SLT. »[732]

Une pareille entente entre deux êtres, fusionnés en un« nous », a quelque chose de mystique. Il ne s'agit pas simplement d'hyperbolisation chez Sony, car S. Bemba lui-même dit éprouver les mêmes sentiments de réciprocité et d'osmose spirituelle en sa compagnie, comme il l'affirme: «Avec Sony, l'interconnexion spirituelle est si grande, si immédiate que chaque minute passée avec lui semble demander une prolongation égoïste.» S.Bemba confesse que Sony avait fait de lui « le premier lecteur de ses manuscrits », et que non seulement il lui a« fait lire la quasi-totalité de ses manuscrits, mais c'est encore à moi, ajoute-t-il, que revient dans la plupart des cas le soin de corriger les épreuves de ses ouvrages en voie d'édition », et de les présenter dans les journaux brazzavillois (tous ses romans sauf *L'État honteux*, roman à propos duquel Sony n'a pas voulu écouter ses conseils). Nous pouvons avancer pour le moment que la phratrie gémelle de Sony et de Bemba est avant tout littéraire. Sylvain Bemba est dédicataire de *Je soussigné cardiaque*, *La vie et demie* et de *Les sept solitudes de Lorsa Lopez*. L'analyse des textes peut éclairer un peu plus sur les implications politiques de la complicité des deux romanciers. Sony a aussi noué des rapports très amicaux avec celui qui l'appelait « une sorte de Diogène» à Brazzaville à cause de sa simplicité, et de son culte du caractère sacré de la vie, Tchicaya U Tam'Si.

Bien que cadet de Tchicaya de seize ans, Sony Labou Tansi a conclu avec lui le même pacte gémellaire qu'avec S. Bemba. Il admirait chez l'auteur de *Les cancrelats* l'humilité du grand homme, « *cette humanité* » généreuse et ouverte à autrui, tout à fait opposée à l'arrogance des hommes politiques congolais ; il se considérait comme son fils spirituel.[733] Il l'a rencontré pour la première fois à Nice où il s'était rendu, invité à un festival. Sylvain Bemba explique l'état civil de l'auteur, beaucoup plus littéraire que génétique. S'il tient « Labou » de son père, « Tansi, c'est en hommage à un illustre

[732] Mukala Kadima-Nzuji et André-Patient Bokiba (éds), op. cit., p.325-326.
[733] Nicolas Martin-Granel et Bruno Tillette, « Postface parlée» *L'autre monde. Écrits inédits* (sélectionnés par), Editions Revue Noire, Juin 1997, p. 150.

aîné, le poète immense Tchicaya U Tam'Si, en manière de clin d'œil.»[734] Il n'a pas du tout tort, puisque Sony Labou Tansi lui-même, dans ses écrits inédits, se réclama de Tchicaya U Tam'Si, son autre frère jumeau :

> Pourquoi vouloir être le plus grand écrivain ? Ça sert à quoi ? S'il y a quelqu'un qui m'a appris cette chose, c'est aussi Tchicaya U Tam'Si. (…) C'est comme ça qu'on a décidé d'être parents, d'être père et fils. Comme je l'ai fait avec Sylvain Bemba, on a décidé qu'on serait Bantsimba et Banzouzi, on l'a décidé pour des raisons claires, ce n'est pas de la démagogie, c'est simplement parce qu'on se sentait frères[735].

En réponse à une question de Bernard Magnier sur le rôle joué par ses « aînés » dans sa carrière, Sony Labou Tansi affirme sa dette envers Henri Lopes, qui l'a aidé à être affecté des coins reculés à Brazzaville, et avec qui il a lié une amitié littéraire féconde. Il raconte en ces termes les circonstances de leur rencontre :

> Henri Lopes a joué un rôle très important également. Je l'ai rencontré à l'occasion d'une visite de Senghor. Ce dernier avait demandé à me rencontrer et Lopes m'a fait chercher. Il est venu me voir et nous sommes devenus très rapidement amis. Depuis ce moment, nous avons commencé à échanger nos manuscrits[736].

Avec cette déclaration, un pan de voile semble levé sur l'énigmatique dédicace de *La vie et demie* (1979) à Henri Lopes, roman antérieur par sa date de publication à celui de l'auteur de *Le Pleurer-Rire* (1982), dont la thématique semble avoir été à l'origine de la conception du récit de Sony. Sans l'affirmer de façon absolue, H. Lopes nous a suggéré cette hypothèse dans un entretien qu'il nous a accordé le 31 mars 2006 dans son cabinet à l'Ambassade de La République du Congo Brazzaville à Paris dans l'extrait suivant :

-H.L. :- Il n' y a pas de similitude d'écriture entre Sony et moi. Ce qu'il y a est que durant tout le temps que j'ai été à Brazza, c'est-à-dire jusqu'en 1981, nous avions des relations très proches. Nous nous voyions, nous nous rencontrions souvent sans que ce ne soit programmé. Et même par la suite, quand je suis venu en France, il passait ici ou me rendait visite quand je retournais au Congo. Nous n'avons jamais cessé de nous voir, et de bavarder de manière informelle. S'agissant de cette dédicace de 1979, une chose est certaine, moi-même je ne suis pas sûr de son sens, et je ne lui ai jamais demandé de le préciser. En 1979, j'ai déjà entamé l'écriture du *Pleurer-Rire*, que je terminerai à la fin des années 80, pour le donner en 81 à un premier éditeur, Gallimard…

L.M. : - …qui a refusé…

H.L. : - Oui. Et ensuite à Présence Africaine. Alors je pense avoir fait lire des passages du *Pleurer - Rire* à Sony Labou Tansi, qui m'encourageait vivement à poursuivre. Parce qu'il me disait, souvent, qu'il avait beaucoup aimé *La nouvelle romance***,** et il voulait que je persévère dans cette voie-là. Peut-être qu'il a voulu dire par là : «Voilà, tu m'as fait lire les passages d'un manuscrit, et tu traînes. Moi j'ai été jusqu'au bout sur un thème qui est le même, c'est-à-dire celui de l'oppression, de la tyrannie. »[737]

---

[734] S. Bemba, « Sony Labou Tansi et moi », *Equateur*, n° 1, oct.- nov.1986, p.52. Les deux premières affirmations de S.Bemba proviennent du même article, à la même page.

[735] In N. Martin-Granel et B. Tillette, *op. cit.*, p.150.

[736] Bernard Magnier, « Un citoyen de ce siècle » (Propos recueillis par) , *Équateur*, n° 1, *op. cit.*, p.15.

[737] Lemotieu Martin, « Henri Lopes décortiqué par lui-même», interview accordée par l'auteur le 31/03/2006, et publiée dans *AfriquEducation*, n° 302, du 16 au 30 juin 2010, p. 32.

C'est sur un ton affirmatif que Sony Labou Tansi parle de son échange de manuscrits avec Henri Lopes, depuis que celui-ci l'a amené rencontrer Léopold Sédar Senghor à la demande du président-poète sénégalais, comme nous venons de le lire dans sa déclaration ci-dessus.

2.3.2. Le dialogue entre les oeuvres littéraires congolaises

A notre avis, le texte fondateur de la pratique du dialogue intertextuel entre les ouvrages de l'esprit dans la phratrie, est l'article « La phratrie des écrivains congolais», d'où nous extrayons un passage, significatif. Là, Sylvain Bemba, dans un élan poétique englobant, évoque le déploiement de l'Esprit créatif en Congolie : l'imaginaire, la fantaisie et le rêve éveillé, incarné dans des œuvres qui se côtoient et se communiquent allègrement. Laissons-nous guider dans l'utopie littéraire de S. Bemba à partir de cet extrait qui inspirera plusieurs romanciers congolais, comme Noël Kodia ou le Renaudot 2006, A. Mabanckou, dans *Verre cassé*. La description qu'il donne de cet espace créatif est singulière :

> Congolie fascinante avec ses rivages hospitaliers, ses jardins fleuris de poésie majeure, ses somptueuses arènes de prose et de vers où le pleurer-rire au goût d'oseille-les-citrons joue à la tauromachie avec la parenthèse de sang ou la vie et demie, sur fond de roulement de tambours utamsiens et de cymbales scandant l'humour loutardien. Les hommes y sont des arbres plongeant profondément leurs racines au centre de la terre où bouillonnent les mythes chtoniens. On y fait comparaître les continents à la barre de l'histoire en inculpant l'Europe qui a fait trop de bien pour qu'on en dise du mal ou fait trop de mal pour qu'on en dise du bien. La jeunesse y brise les marmites de la gérontocratie. On y joue aux princes-forgerons de l'ancien royaume kongo en refaçonnant des soleils neufs ou des envers de soleil. On y érige, en retournant ses cothurnes (ou plutôt ses sandales) les stèles de l'avenir. On y plonge dans ce que Jean-Blaise Bilombo Samba appelle l'extrême existence bâtie autour de « l'orgueilleuse précarité de l'être[738].

Sur un tableau, essayons de retrouver les titres, auteurs et genres auxquels appartient l'oeuvre, tout en faisant à la dernière colonne des observations sur les altérations possibles du vrai titre et les allusions suggestives permettant de le recomposer.

Passages	Titre	Auteur	Genre	Observations
1-…le pleurer-rire	*Le Pleurer-Rire*	Henri Lopes	Roman	Presque identique
2-…oseille-les-citrons	*L'Oseille, les citrons* (1975)	Maxime N'Débéka	poésie	Presque identique
3-…la	*La parenthèse*	Sony Labou	Théâtre	identique

[738] *Notre Librairie*, n°92/93, op. cit., p.13.

parenthèse de sang	*de sang* (1981)	Tansi		
4-…la vie et demie	La vie et demie (1979)	Sony Labou Tansi	Roman	Identique
5-…racines **au centre de la terre…**	*Les Racines congolaises, précédées de : La vie poétique* (1968)	Jean-Baptiste Tati Loutard	Nouvelles	Titre complété à partir de l'idée suggérée par «au centre de la terre»
6-…en inculpant l'Europe	*L'Europe inculpée* (1970)	Letembet-Ambily	Théâtre	Titre recomposé en faisant du gérondif le participe passé.
7-…brise les marmites de la **gérontocratie**	*La marmite de Koka-Mbala* (1969)	Guy Menga	Théâtre	Titre complété à partir de « gérontocratie » brisée, c.-à-d. les vieux (marmite) renversés par les jeunes…
8-…soleils neufs	*Soleils neufs* (1969)	Maxime N'Débéka	Poésie	Identique
9-…envers **de** soleil	*L'envers du soleil suivi de: Extraits de la vie poétique* (1970)	Jean-Baptiste Tati Loutard	Poésie	Presque identique
10-…en retournant …ses sandales	*Sandales retournées*, 1978	Philippe Makita	Poésie	Titre refait en transformant le part. présent en part. passé
11-…stèles **de** l'avenir	*Stèles pour l'avenir* (1978)	Théophile Obenga	Poésie	Presque identique

Dans ce texte, les écrivains sont cités par les titres partiels ou entiers de leurs ouvrages, et l'intégralité du titre peut se reconstituer ou se deviner à travers les éléments textuels articulés dans la phrase. Toutefois, il faut déjà connaître au préalable les titres de la production des auteurs pour être sensible à certains jeux auxquels Sylvain Bemba se livre. En quelques lignes sont visités tour à tour la poésie, la prose et le théâtre qui semblent, dans cette cohabitation, s'entendre à merveille et se féconder mutuellement, dans le strict respect de la liberté de toutes les expressions. C'est comme si le dialogue des œuvres était primordial, et nous verrons, dans les analyses intertextuelles, qu'il est effectif, et que les jeux des renvois et des clins d'œil d'un ouvrage à un autre sont susceptibles d'influer sur la pratique scripturale des auteurs, ouverts les uns sur les autres. C'est en sorte une manière de mettre en

avant le lien « rassembleur » de cette communauté spéciale au Congo Brazzaville, à savoir la littérature, qui induit, nous le verrons, une autre, la politique comme activité noble. Nous avons souligné, dans le texte de Sylvain Bemba, les expressions renvoyant aux ouvrages, explicitement ou non. Le tableau ci-dessus donne, à la première colonne, ce texte. Il est suivi à la deuxième colonne du titre réel de l'ouvrage tel que publié (1ère édition), avec, entre parenthèses, la date de publication. Les auteurs occupent la troisième colonne, le genre la quatrième, et, à la cinquième colonne, l'explication du processus opéré pour retrouver le titre complet de l'ouvrage concerné. Ce texte montre à quel point les écrivains congolais s'intéressent aux écrits de leurs confrères et les lisent attentivement. En approfondissant le concept de « phratrie », nous verrons quels horizons il ouvre aux écrivains de la Congolie.

2.3.3. La phraternité entre générations d'écrivains : une réalité

Pour compléter les filiations littéraires, ajoutons que Tchicaya U Tam'Si a inspiré de nombreux écrivains congolais dont certains lui ont fait des dédicaces, par filiation, et ont pris une partie de son nom, à l'instar de Caya Makhélé, alias Joseph Kaya. Dans un entretien le 30 avril 2004, celui-ci nous a expliqué l'origine de son nom de plume, à partir de quand il l'a pris :

> Alors il faudrait dire: je l'ai fait très tôt, quand j'ai découvert Tchicaya U Tam'Si. C'est une sorte de filiation en fait. Caya c'est le « **Caya** » de Tchi**caya**. Caya c'est la feuille, la petite feuille. Donc en relation avec Tchicaya : celui-ci a été très proche des jeunes auteurs congolais, et quand j'ai créé Le Cercle Littéraire de Brazzaville en 1978, on s'est automatiquement adressé à Tchicaya U Tam'Si parce que ce cercle littéraire était constitué de jeunes poètes. On s'est adressé à lui et il était en France : il nous a répondu gentiment. C'est par filiation, comme ça. J'ai pris ce nom très tôt, vers les années 1978.

Il n'y a point de doute que, dans une large mesure, Sony tient l'esprit frondeur et très satirique de son écriture de ses deux « pères» spirituels S. Bemba et Tchicaya U Tam'Si. Le souffle puissant de révolte parcourt l'ensemble de son œuvre romanesque, mais aussi la lucidité et l'esprit critique de ses aînés littéraires. La même verve caustique l'a peut-être inspiré, à voir dans les pages lues du manuscrit du *Pleurer-Rire* un modèle dont il s'inspirera librement dans ses œuvres narratives.

Les écrivains des nouvelles générations 1990 et 2000 se sentent liées à ceux qui les ont précédés, au vu des dédicataires des romanciers congolais depuis 1990. Nous en voulons pour preuve,

pour les romanciers qui publient depuis la décennie 1990, Alain Mabanckou et pour les nouveaux venus au roman après 2000, Noël Kodia-Ramata.

Alain Mabanckou dédie *Les Petits-Fils nègres de Ver*cingétorix (2002)

À Henri Lopes et
Emmanuel Dongala
balakissi nzéla
À la mémoire de Mongo Béti

Nous lui avons demandé les raisons d'être de cette triple dédicace, ainsi que la signification « en langue » de « balakissi nzéla ». Il nous a fourni la réponse ci-après, au cours d'un entretien.[739]

Mab. - «- Emmanuel Dongala, parce qu'il fait partie du paysage littéraire africain, donc congolais. Dongala a eu une écriture tout à fait proche de la société congolaise, dans le vécu, dans l'expérience, la souffrance du peuple congolais, et par ailleurs, c'est un grand frère que je respecte beaucoup, aussi bien en littérature que dans la vie courante. Et puis Henri Lopes, je crois, a une gentillesse qui m'intéresse beaucoup. Beaucoup de gens ignorent que par exemple Henri Lopes a soutenu pendant longtemps Sony Labou Tansi. Ce n'est pas Henri Lopes qui le dit, mais Sony qui le dit dans certains écrits posthumes qui ont paru dans *La Revue Noire*. On oublie que Henri Lopes a acheté une machine à écrire à Sony Labou Tansi. Quand Sony Labou Tansi finissait d'écrire,-il écrivait dans des cahiers-, il envoyait ses manuscrits à Lopes qui les donnait à ses secrétaires pour les dactylographier. Tout cela, les jeunes ne le savent pas…Et en retour Sony rendait hommage à Henri Lopes dans ses romans. Quand je vois Henri Lopes, je ne me dis pas que je suis devant un homme politique, mais en face d'un grand frère, et surtout en face d'un écrivain dont la générosité n'est pas à démentir. Quant à Mongo Beti, j'ai eu le plaisir et la chance de le rencontrer les cinq dernières années avant qu'il ne nous quitte. Et à l'époque j'étais écrivain et je publiais aux éditions *Le Serpent à Plumes*. On s'était croisé en Tunisie, et j'avais fait tout pour que désormais on vienne publier ses livres en collection de poche aux éditions *Le Serpent* à *Plumes*. De là on a publié son livre sur Ruben…

Lem.- …Remember Ruben…

Mab.- Oui, *Remember Ruben*, aux éditions *Le Serpent à Plumes.* C'était la promesse que j'avais faite à l'époque. Et puis on a continué à garder les rapports ; aussi bien on se téléphonait jusqu'à l'époque où il est mort. C'est pourquoi j'étais très affecté. Donc j'ai dû lui rendre la mémoire dans la réédition de ses livres en poche, d'où son nom à la dédicace de *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix.*
Lem.-…Après les deux dédicataires congolais, vous écrivez : « balakissi nzéla». Qu'est-ce que cela veut dire ?
Mab.- Mot à mot, on dirait « Bala kisse », c'est-à-dire ceux qui montrent le chemin, et pour être plus rapide, on dirait, les guides, donc les mentors, ceux qui montrent le chemin à nous autres de la nouvelle génération. »

Un autre exemple pour illustrer le lien transgénérique des romanciers congolais sera fourni par la préface de *Les enfants de la guerre. Éteindre le feu par le feu ?* de Noël Kodia-Ramata. Après la dédicace généalogique (à sa femme, à ses enfants et son frère), il convoque trois écrivains congolais de renom, se posant du coup comme le continuateur, dans son roman, de certains aspects scripturaux des textes de ses aînés :

« A Henri Lopes, Jean Baptiste Tati Loutard et Emmanuel Dongala, **ce livre est aussi le leur.** »[740]

[739] Lemotieu Martin, « Alain Mabanckou. L'Étoile montante de la littérature», *Avant-Garde*, n° 011, p.30-33.

Ce n'est pas un effet du hasard si les trois écrivains se retrouvent dans cet espace où se noue la stratégie d'encodage et de décodage du texte romanesque. Au lieu de simples conjectures sur la présence de ces importants créateurs de fables politiques, écoutons plutôt la réponse de l'auteur à la question suivante : « Quelles influences ont-ils exercées sur vous ? Vous semblez vous situer à la confluence de ces trois auteurs. En quoi ? » :

> Les écrivains congolais ont toujours formé une « phratrie », surtout au cours des décennies 70 et 80 quand les grandes figures de la littérature congolaise étaient toujours au service de la jeune génération. Henri Lopes, Emmanuel Dongala et Jean Baptiste Tati Loutard sont des écrivains que j'ai côtoyés quand j'ai commencé à écrire. Mes premiers poèmes ont été lus par Tati Loutard dans les années 70, alors que j'étais son étudiant en littérature africaine à l'université de Brazzaville, aujourd'hui Université Marien Ngouabi. Dongala était mon président dans les années 90 à l'A.N.E.C. (Association nationale des écrivains congolais) avant que la guerre de juin 1997 le force d'émigrer aux Etats-unis. Malheureusement la dite association n'avait pas fait long feu, laissant la primauté à l'U.N.E.A.C., l'Union nationale des écrivains et artistes du Congo, dont je suis membre actuellement et dont le président est toujours Jean Baptiste Tati Loutard. « *Les Enfants de la guerre* », je l'ai dédié à ces trois grands écrivains, car ils m'ont marqué par leur « style » que l'on peut retrouver dans mon livre. Henri Lopes m'a beaucoup marqué car, en dehors de ses deux premiers romans (« *La Nouvelle romance* » et « *Sans tam-tam* ») qui restent encore accrochés à l'idéologie dominante de la référentialité» avec le tonitruant Matapari. On s'y croirait dans les textes de Molière. Chez Dongala, il y a la sobriété dans le style et la satire de certains milieux sociopolitiques, se fondant souvent sur l'humour qui s'associe parfois au cynisme. D'ailleurs Dongala est aussi un grand homme de théâtre. Il a dirigé la *Troupe de l'Eclair* à Brazzaville. Quant à mon « maître » Tati Loutard, c'est du côté de la poésie qu'il m'a impressionné. Ses textes en prose ont une peinture poétique dont lui seul a le secret. Et je peux dire que mon premier roman est aussi le leur sans oublier les grands écrivains de mon pays qui se reflètent dans une mise en abyme que j'ai créée aux pages 105 et 106, où je fabrique un segment textuel à partir des titres de certains ouvrages congolais. On peut lire : *« Dans les normes du temps, le commencement des douleurs s'était déclaré un certain mercredi de juin 199. On avait parlé d'une affaire de tipoye doré que les initiés n'avaient pas pu régler quelques semaines avant que l'homme aux pataugas n'explose…* » . Dans ce segment narratif, on voit que je fais référence à Tati Loutard, Sony Labou Tansi, Placide Nzala-Backa et Jean Pierre Makouta Mboukou. Le parallèle entre leurs romans et le mien, c'est que nous partons toujours des réalités sociopolitiques pour créer nos fictions. Vous remarquez par exemple l'influence du plus grand roman de Lopes, *Le Pleurer-Rire* qui m'a donné l'envie de rappeler le tribalisme à travers le retour des Djabotanais et des Djassikinis qui ne sont que des inventions de Lopes. Je me sens au confluent de ces trois auteurs car leurs textes vivent implicitement en moi. Vous remarquerez par exemple que le héros de mon roman a lu *Un fusil dans la main un poème dans la poche* de Dongala et *Le Récit de la mort* de Tati Loutard. [741]

Dans une lecture intertextuelle de *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, nous pouvons rapprocher le roman de Kodia et celui de Dongala. Notons chez Noël Kodia le très large éventail des écrivains congolais convoqué dans son roman, très moderniste, et rappelant la récurrence du procédé, et, de façon généralisée dans *Verre classé* (2005) d'Alain Mabanckou. Il convient de savoir toutefois que l'initiateur de ce procédé est Sylvain Bemba, dans un article dont nous avons

---

[740] Noël Kodia-Ramata, *Les enfants de la guerre. Éteindre le feu par le feu ?*, Paris, Éditions MENAIBUC, 2005, p.7 (C'est nous qui soulignons).

[741] « Noël Kodia répond à Martin Lemotieu à propos de son roman », *AfriquÉducation*, n° 245, du 1er au 14 février 2008, pp.36-38.

commenté un extrait supra. Un tableau analytique nous a permis de déceler 11 titres d'ouvrages littéraires congolais, cachés dans un texte composé de phrases significatives. En imbriquant ainsi différents titres qui se renvoient les uns aux autres. Il s'instaure entre ces livres un dialogue réel, dont la signification demeure une autre énigme, de même que celle du passage dans son ensemble. À moins que la finalité de tels textes ne soit, en définitive, uniquement à rechercher dans leur textualité même. Sylvain Bemba lui-même vouait une grande admiration à Jean Malonga, considéré par tous les écrivains congolais comme le « doyen des lettres congolaises ». Il lui a dédié *Le soleil est parti à M'Pemba*, (Présence Africaine, 1982) : « À Jean MALONGA, avec ma respectueuse considération.» Ainsi, la chaîne de la phratrie congolaise continue malgré les écueils qui l'ébranlent parfois, mais sans jamais la détruire. Chaque écrivain tient à passer le flambeau à ses cadets, l'ayant lui-même hérité de ses aînés dans un état respectable. Un renouvellement continu en perspective, avec toujours un défi à relever à chaque génération : faire mieux, tout en refusant énergiquement de laisser l'édifice littéraire congolais « aux enfants de nos enfants dans [un] état honteux.», pour reprendre le refrain des responsables de *L'État honteux* de Sony Labou Tansi, remettant tous leur démission au dictateur, pour protester contre sa mauvaise gouvernance. Dans la pratique, les écrivains s'intéressaient aux plus jeunes dont ils lisaient les manuscrits avec une attention soutenue, et à qui ils prodiguaient des conseils d'écriture. Ils étaient ouverts et très soucieux de ceux qu'ils allaient laisser, et les formaient au métier d'écrivain, dans la convivialité confraternelle. Noël Kodia, qui a eu l'honneur d'avoir certains de ses aînés comme professeurs au lycée à Brazzaville, est plus explicite dans la même interview :

> Tous les romanciers congolais ont eu toujours des liens de convivialité car les écrivains de la nouvelle génération ont eu un grand soutien de la part de leurs doyens. Des écrivains comme Sylvain Bemba, Jean Baptiste Tati Loutard, Emmanuel Dongala et surtout Sony Labou Tansi m'ont étonné par leur simplicité. On pouvait leur faire lire des manuscrits, et les commentaires qu'ils y faisaient étaient constructifs. Quand Sony Labou Tansi recevait les jeunes écrivains chez lui, c'était en famille autour d'une dame-jeanne de nsamba (vin de palme). Il vous mettait tout de suite à l'aise. Même ministre, Tati Loutard avait toujours son bureau à l'U.N.E.A.C. où il recevait ses confrères écrivains et artistes.

2.3.4. Paratexte, phratrie et engagement politique des romanciers congolais

Les paratextes des romans congolais ne manifestent pas seulement la phratrie entre les écrivains, mais constituent des lieux de convocation des autres romanciers dans le combat politique. Certaines dédicaces et préfaces traduisent des convergences dans la thématique politique Dans ces jeux textuels d'interpellation des ouvrages entre eux, on pense nécessairement au rapprochement des auteurs qui traitent des motifs semblables, car on ne dédicace pas au hasard son roman à tel autre auteur précis, et on ne se fait pas préfacer par n'importe quel écrivain non plus. André-Patient Bokiba écrit à juste titre à propos de ces textes liminaires:

> Dans le monde littéraire francophone ou africain, la vie littéraire congolaise offre l'exemple rare d'une confraternité dont l'une des manifestations marque le discours paratextuel : les écrivains sont souvent préfacés par d'autres écrivains congolais, les écrivains congolais sont dédicataires des œuvres d'autres écrivains congolais. Il y a aussi la présence des auteurs, les uns chez les autres[742].

Par des exemples précis, on peut illustrer comment dans les « seuils » des ouvrages, l'interaction des écrivains congolais se manifeste. Ceux-ci, dans cet espace de dialogue et de négociation du sens, jettent d'abord leur dévolu sur leurs confrères. De pareils choix scripturaux ont sans doute des implications au niveau de la conception de la politique dans les romans, qui semblent se compléter ou se comprendre, dans certains cas, les uns par rapport aux autres.

2.3.4.1.-Les préfaces allographes et la forte présence des écrivain congolais

Dans les romans congolais, on distingue des préfaces autographes, écrites par les auteurs eux-mêmes, et celles hétérographes, écrites par d'autres écrivains et critiques littéraires. Sylvain Bemba[743] classe les préfaces hétérographes en deux catégories. Un écrivain confirmé peut être sollicité par un nouveau venu sur la scène littéraire, dans le but de se faire introduire dans l'espace littéraire, ou de profiter de l'aura de son aîné. Le choix n'est jamais innocent et reflète toujours une similarité de vues à certains niveaux, qu'ils soient purement esthétiques ou politiques. Quand par exemple Mambou Aimée Gnali demande à Henri Lopes de préfacer *Beto na beto. Le poids de la tribu*, ce pouvait être à cause de certaines convergences politiques du moment, ou le fait que le héros célébré dans son récit avait été pour les deux un mentor, un exemple d'intellectuel courageux se battant en premier lieu pour de nobles causes.

Ensuite, un écrivain déjà connu peut estimer nécessaire d'introduire son ouvrage au public en passant par un confrère compétent, afin de lui donner plus d'appoint. C'est Henri Lopes préfaçant *Soleils neufs* de Maxime N'Débéka ou *Témoignages* de Jean Blaise Bilombo-Samba. Il convient de mentionner une troisième catégorie, presque semblable à la première, où un écrivain congolais encore peu connu se fait préfacer par un étranger, Français ou autre. Henri Lopes a eu recours à ce procédé une seule fois avec *Tribaliques*, préfacé par Guy Tyrolien.

[742] André-Patient Bokiba, *Ecriture et identité dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 92.
[743] S. Bemba, « La phratrie des écrivains congolais», *Notre Librairie*, n°92-93, mars-mai 1988, p.15.

Sur un tableau, nous avons relevé 37 préfaces des ouvrages littéraires congolais: prose, poésie, théâtre, contes, gestes, etc., pour avoir une idée des contacts littéraires entretenus les uns avec les autres. Toutes sont écrites par des écrivains congolais, exception faite de *Tribaliques* de Henri Lopes, rédigée par Guy Tirolien, et de *Soleils sans lendemains*, dont l'auteur est Arlette Chemain. Les écrivains congolais, en même temps qu'ils défendent leur territoire littéraire de toute imposition politique, tiennent-ils aussi à le protéger de toute interprétation erronée? Ou bien est-ce juste cet amour des lettres qui doit commencer par l'appréciation de la littérature nationale ? L'engouement que les écrivains congolais ont pour les écrits de leurs confrères est une réalité palpable. Les écrivains congolais ont souvent été les premiers critiques des ouvrages de leurs confrères, sans s'arroger l'exclusivité de cette activité réceptrice. Il régnait donc un climat convivial lors des rencontres des écrivains congolais, que Sylvain Bemba n'a pas hésité à appeler « salons littéraires ». Il décrit l'esprit vivifiant qui animait les rencontres des créateurs d'œuvres de l'esprit en ces termes :

> On lit beaucoup au Congolie, et on lit un peu de tout, avec une attention particulière aux œuvres (publiées ou non) des confrères. A la sortie d'un nouveau livre, il y a le rituel de la dédicace. Elle est toujours chaleureuse, plaisante à lire et constitue un message d'amitié condensé. Par-delà la politesse protocolaire, on y décèle les grands motifs qui inspirent la symphonie écrite à plusieurs mains sur les registres de la complicité intellectuelle, du respect et de l'estime mutuels, de la solidarité sans brèche.[744]

2.3.4.2.-Préfaces autographes, postures d'écriture et engagement des romanciers dans leurs textes

Les préfaces apparaissent comme des lieux d'expression de l'esthétique des romanciers, ceux-ci orientant par leurs postures d'écriture la lecture de leurs textes, d'une certaine manière. Ils se veulent ainsi non seulement « engagés », mais « hommes engageants », pour utiliser l'expression de Sony Labou Tansi dans le mot introductif à *La vie et demie*, son premier roman publié. (Cf. Annexe, Préfaces auctoriales)

2.3.4.3.-Les dédicaces. Commentaire autour de quelques dédicaces des ouvrages littéraires des romanciers congolais (Tableau complet en annexe)

« ... ce livre est aussi le leur »

(Noël Kodia-Ramata, dans la dédicace de son 1er roman à Tati Loutard, H. Lopes, E. Dongala, S. Bemba...).

[744] Sylvain Bemba, « La phratrie des écrivains congolais », *op. cit.*, p. 14.

« A Henri Lopes aussi
Puisque en fin de compte
Je n'ai écrit que son livre. »
(Dédicace de *La vie et demie,* publié en 1979, trois ans avant la publication de *Le Pleurer-Rire* en1982).

Lysiane Bousquet-Verbeke distingue douze sortes de dédicaces[745], appartenant à deux registres principaux, celui de l'affect ou du sentiment, et celui de l'intellect, de la théorisation ou de la raison. La dédicace autobiographique s'adresse aux proches ou aux amis, et se situe dans la vie privée de l'auteur. La dédicace legs, tout en étant autobiographique, transmet un patrimoine. La dédicace aux pairs concerne ceux qui ont un statut semblable de fonction (écrivain, artiste), ou de classe. La dédicace sympathie, au sens premier de « souffrir avec » : elle est faite aux compagnons de souffrance, ou d'aventure, ou de combat, ou aux membres de la même classe, celle des dominés : exploités ou opprimés. La dédicace remerciement exprime une reconnaissance ou une dette envers un maître, un collaborateur resté dans l'ombre. La dédicace hommage exprime la déférence envers un maître ou « quelqu'un de supérieur par la notoriété, par l'ancienneté, un prédécesseur à un poste, à une chaire. » Elle est souvent posthume, souvent avec l'emploi de « à la mémoire de… » Si la dédicace diplomatique induit une idée de déférence, le choix du dédicataire « est surtout le fruit d'un calcul de la part de l'auteur. Celui-ci cherche à plaire à quelqu'un de haut et de bien placé dans la hiérarchie sociale, en échange, ce dernier accorde sa protection à l'œuvre et à l'auteur » La dédicace « économique » ou « solliciteuse » (Gérard Genette) vise surtout les prébendes et les profits matériels immédiats. La dédicace condamnation est « un désaveu publié et public ». La dédicace symbolique est codé au lecteur, caché, et ne dévoile pas le nom du dédicataire ; elle peut être aussi fictionnelle. La dédicace secrète est anonyme, énigmatique ou mystérieuse; seul le lecteur initié peut la décoder. Le dédicataire est ainsi protégé, mais se reconnaît à partir d'indices (initiales, allusion cryptée, etc.). Enfin, la dédicace conventionnelle suit simplement une mode, une façon d'adresser au lecteur inconnu l'ouvrage publié.

Sur un tableau annexé à cette recherche, nous avons relevé, à tout hasard, 31 occurrences de dédicaces pour en montrer la variété. Les quatre premières trouvent des illustrations appropriées dans le tableau joint en annexe. Les numéros d'ordre foncés, onze (11) au total, indiquent qu'il s'agit de dédicaces aux autres écrivains congolais. Dix occurrences sont autobiographiques, dont deux évoquant également les écrivains congolais ou africains. Quatre dédicaces mentionnent des hommes politiques africains, passant aux yeux de leurs auteurs comme des modèles: Patrice Lumumba, A. Agostinho

[745] Lysiane Bousquet-Verbeke, *Les dédicaces. Du fait littéraire au fait sociologique*, Paris, L'Harmattan, 2004, p.30 à 38.

Neto, Amani Toumani Touré. Dans dix textes dédicatoires, les dédicataires sont anonymes, avec un destinataire pluriel (associé ou non à d'autres): mon peuple, mes amis, tous les Africains, tous mes frères et sœurs…, toutes les victimes de la guerre civile, tous les grands fils de ce monde, ceux qui ont une priorité à la malchance, tous ceux qui meurent ou sont morts pour une cause qui n'était pas une cause.

Nous pouvons faire des remarques sur les dédicataires des romans congolais. Ce sont rarement des hommes politiques, ou quand ils le sont, c'est pour leur exemplarité et leur présence dans le texte romanesque en tant qu'inspirateurs d'idéaux nobles : le courage, le combat, la défense de la liberté, le patriotisme et la foi en l'avenir de l'Afrique progressiste (Lumumba, Massamba-Débat, A. Neto, A. Toumani Touré).Les responsables politiques congolais contemporains de certains romanciers sont aussi présents dans cet espace liminaire pour l'apport multiforme à la littérature et à la culture, et pour avoir su protéger leurs pairs des dangers réels du champ politique. Nous avons vu, plus haut, différentes intercessions menées par S.Bemba, H. Lopes, J.-B. Tati Loutard auprès de leurs pairs en difficulté. Il saute aux yeux que les hommes de lettres occupent une place d'élection dans les dédicaces. Le romancier y construit sa stratégie auctoriale pour le lecteur, en associant tel ou tel auteur connu dans son univers narratif. La lecture ne se fera point sans penser à l'auteur ou aux auteurs convoqués à l'orée du texte. Une sorte d'intertextualité s'instaure nécessairement, et on peut voir à l'analyse la grande influence des dédicataires, sortes d'écrivains au second degré, le lecteur ne venant alors qu'en troisième position de l'interaction communicationnelle. La présence du co-créateur peut être si forte que le scriptor de l'ouvrage a l'impression d'avoir écrit le livre de son admirateur. C'est peut-être le « je n'ai écrit que son ouvrage » de Sony Labou Tansi parlant de Henri Lopes, ou de « ce livre est aussi le leur » de Noël Kodia-Ramata, parlant de trois romanciers réunis dans sa dédicace : Henri Lopes, Jean-Baptiste Tati Loutard et Emmanuel Dongala. Comment Kodia-Ramata était-il habité par les muses inspiratrices de ses prédécesseurs, et comment l'a-t-il traduit-il dans *Les enfants de la guerre ? Éteindre le feu par le feu ?* L'auteur, dans une interview dont nous avons publié un extrait, en a donné les raisons : reconnaissance pour des aînés qui l'ont formé au métier d'écrivain, admiration pour leur disponibilité et leur intérêt aux cadets et aux plus jeunes, etc. En plus, son roman aborde un aspect de la guerre absent des romans jusqu'en 2003, à savoir la réflexion sur la guerre par des narrateurs adultes et conscients, après coup, d'avoir été manipulés par des politiciens. Ceux-ci instrumentalisent et sacrifient la jeunesse paysanne et urbaine alors que, loin de tout souci, leurs enfants poursuivent leurs études dans les universités étrangères. L'après-guerre est aussi le thème principal du premier roman de Katia Mounthault, *Le cri du fleuve*.[746]

[746] Katia Mounthault, *Le cri du fleuve*, Paris, L'Harmattan, juin 2010, 172 p.

L'acte du dédieur[747] s'adresse prioritairement aux auteurs d'ouvrages littéraires avec qui il noue un dialogue complice et une entente tacite. L'horizon d'attente de la lecture est modifié par cette coprésence insistante et manifeste. L'intention de cette préférence est peut-être à rechercher dans la volonté d'autonomisation de l'espace littéraire congolais. Les écrivains congolais recherchent reconnaissance, consécration et légitimation de leurs écrits d'abord auprès de leurs pairs, et accessoirement auprès de ceux qui pratiquent cette littérature (Roger et Arlette Chemain) ou en sont des lecteurs pointus (Mongo Beti). Pour les auteurs congolais, il n'y a pas meilleure juge d'un ouvrage littéraire qu'un écrivain, et qui par surcroît communie à la même culture, aux mêmes mythes et idéaux circulant dans l'environnement sociopolitique référentiel.

On peut bien se demander ce qui unit tant d'écrivains de diverses sensibilités. C'est sans doute la convergence thématique autour des sujets politiques et la prégnance de la littérature sur l'actualité sociale, culturelle et politique. Cet aspect a été analysé à la deuxième partie de la thèse. En somme, pour S. Bemba, la phratrie congolaise est «... cette extraordinaire chaîne de montage intellectuel qui voit les écrivains au Congo rassembler page après page, rêve après rêve, le livre commun de la vie qui transpire de la douleur des opprimés et saigne de la douleur des souffrants »[748]. Autrement dit, les écrivains sont eux-mêmes conscients de participer à une aventure commune circonscrite dans le temps et l'espace, et qui interpelle aussi d'autres écrivains. Ils se lisent les uns les autres, et se constituent ainsi comme des maillons d'une longue chaîne continue, à maintenir vivante et à continuer. Ils se situent dans la conception de l'ouverture des œuvres littéraires, dans l'acception de Butor:

> Puisque l'ouvrage doit être indéfiniment continué par des lecteurs , en particulier ceux qui vont eux-mêmes en écrire d'autres plus ou point reliés à lui, il va bientôt se présenter de lui-même comme inachevé, non le cercle fermé auquel on ne devrait rien pouvoir ajouter, mais la spirale qui nous invite à la poursuivre, ce qui se manifeste de la façon la plus simple dans le **fragment**, c'est-à-dire l'œuvre qui se donne déjà comme une citation ou un ensemble de citations, prélevé sur un autre texte que nous ignorons…[749]

Dans l'ensemble des romans congolais se situant plus ou moins dans la thématique politique, il devient difficile de ne pas tenir compte des renvois intertextuels et des clins d'œil que les écrivains se font non seulement entre eux, mais aussi aux lecteurs en général et à leurs congénères en particulier. Dans pareil contexte d'imbrication du romancier ou de l'écrivain congolais avec son lectorat, « faire de la critique, c'est toujours considérer que le texte dont on parle n'est pas suffisant à lui seul, qu'il

[747] Nous adoptons la terminologie de Gérard Genette, *Seuils*, Paris, 1987, pp.110 sq: **dédier** pour la dédicace d'œuvre, et **dédicacer** pour la dédicace d'exemplaire.
[748] Sylvain Bemba, « La phratrie des écrivains congolais », *Notre Librairie*, n°92/93, p.15.
[749] Michel Butor, « La critique et l'invention», in *Répertoire III*, Minuit, 1968, cité par Sophie Rabau, *L'intertextualité* (Textes choisis et présentés par), Paris, Flammarion, édition de 2002, p.214.

faut lui ajouter quelques pages ou quelques milliers, donc qu'il n'est qu'un fragment d'une œuvre plus claire, plus riche, plus intéressante, formée de lui-même et de ce qu'on en aura dit. »[750]

La circularité des oeuvres littéraires (manuscrits ou livres publiés) d'un écrivain à l'autre était, au Congo Brazzaville, une des réalités constitutives de l'espace littéraire, ce d'autant plus que, tout en écrivant des textes ne ménageant point du tout les hommes aux affaires, il fallait faire passer le message codé dans différentes modalités de cryptage pour se protéger de la censure et des foudres du pouvoir à la pensée monolithique et à la langue de bois. Les romanciers congolais que nous avons pu interroger ont attesté de la vitalité d'une solidarité très active parmi les écrivains congolais en général. L'espace littéraire congolais apparaît comme « libéré » et générateur d'un esprit créatif et inventif. Les écrivains ne se contentaient pas de rencontres hasardeuses. Il s'est bel et bien constitué au Congo Brazzaville ce que Sylvain Bemba appelle des « salons littéraires », lieux informels de rencontres des écrivains congolais, animés par la « mystique des belles-lettres » : « Durant toute la décennie soixante-dix, ceux qui ont compté, qui comptent et qui compteront dans la littérature congolaise de langue française ont entretenus des relations suivies avec les Chemain, ont fréquenté ce qu'il faut bien appeler sans hésitation le premier salon littéraire de leur pays. »[751]

L'assertion de Bemba peut être illustrée par le nombre d'ouvrages littéraires congolais que ce couple a préfacés, cinq en tout. Nous pensons avec l'auteur de *Tarentelle noire et diable blanc* [752] que les Chemain ont porté les lettres congolaises émergentes des années 1970 sur la scène internationale, et ont contribué à leur meilleure connaissance au-delà des frontières congolaises. Ils ont introduit l'enseignement de cette littérature à l'université de Brazzaville, c'est à dire à un haut lieu de sa réception critique. Nous devons à ces deux universitaires un *Panorama critique de la littérature congolaise contemporaine*[753] ainsi que de nombreux essais, entretiens et articles sur la littérature congolaise. A Brazzaville, ils ont joué le rôle de vrais mécènes en encourageant la créativité littéraire congolaise à plusieurs niveaux: la vulgarisation des œuvres, la facilitation des rencontres interindividuelles d'écrivains et la conception des programmes d'enseignement. Tati Loutard partage ce point de vue auquel il associe Henri Lopes, dans la préface au récent essai du couple :

[750]Michel Butor, *ibidem,* p.213.
[751] S. Bemba, article cité dans *Notre Librairie*, p. 14(c'est nous qui soulignons)
[752] Paris, J.-P. Oswald, 1976, pièce préfacée par Roger Chemain. Les quatre autres l'ont été par Arlette Chemain :*Philippe Makita, *Sandales retournées*, Paris, éd. Saint-Germain des Prés, 1978 *Tchicaya Unti B'Kune, *Soleil sans lendemains*, Paris, L'Harmattan, 1981 *A. Ndzanga-Konga, *Flamme de la huitième lune*, Paris, Silex, 1984. *J.-B. Tati Loutard, *Les Normes du temps*, Paris, Hatier, 1989.
[753] Paris, Présence Africaine, 1979.

> Ceux des Congolais qui, comme moi, les ont connus, savent tout ce que leur fierté patriotique doit à ce couple grâce au rôle qu'ils ont joué et dont parle admirablement Henri Lopes, dans un récent hommage. Si notre littérature est ainsi prisée, c'est sans conteste le fait de ses auteurs, mais, pour autant, le rôle joué par les Chemain dans la prise de conscience de cette manière d'exception congolaise a incontestablement dopé les énergies créatrices des écrivains congolais…[754]

Les autres foyers littéraires sont signalés par Jean-Michel Dévésa dans une correspondance de Sylvain Bemba, en automne 1994 [755] :

> Au milieu des années soixante-dix, les écrivains reconnus sont à peu près une vingtaine. Ils se retrouvent chez les Chemain, chez M. de Rochegonde (Conseiller culturel) et son épouse (tous deux admirateurs convaincus de la littérature), et, à l'occasion, chez Henri Lopes tout auréolé par ses nouvelles fonctions de Premier Ministre. La résidence de Tati Loutard est un autre point focal avec quelques autres. Au sein de ce groupe, c'est peu dire qu'il règne une véritable mystique des belles-lettres. La circulation des idées est facilitée par le fait que les services de l'Ambassade de France ont pris en faveur des écrivains locaux plusieurs abonnements à des revues et magazines littéraires de renom. Cocktails et déjeuners se succèdent, entretenant un climat de convivialité exceptionnel.

On ajoutera, sans prétendre à l'exhaustivité, le *Cercle littéraire de Brazzaville*, créé en 1978 par Caya Makhélé, alors animateur du Centre Culturel Français de la capitale congolaise, autre lieu de rencontre, et le foyer *« Les Phalènes »* de Marie –Léontine Tsibinda et Jean-Blaise Bilombo Samba, signalé par André-Patient Bokiba. Celui-ci estime avec raison :

> … le fonctionnement de l'espace littéraire congolais qui a donné au monde francophone des écrivains de grande renommée, un microcosme fait des fonctionnaires réunis dans des unions d'écrivains non embrigadés par des manifestes d'écriture et « sachant pondérer, avec plus de succès qu'on ne veut le reconnaître ou qu'on ne le dit, des mesures peu compatibles avec la liberté bien comprise de l'écrivain.[756]

De possibles implications des paratextes existent dans la perception de la politique chez les romanciers. Ces incidences politiques peuvent être alors mises en perspective dans certains textes et nous faire entrevoir l'influence du paratexte orienté vers des auteurs bien précis, et des traces laissées dans leurs textes romanesques. Quand dans la dédicace à son roman *Beto na beto. Le poids de la tribu*, Mambou Aimée Gnali écrit :

« À Lazare Matsocota,

notre Mat »,

il est certain qu'elle associe à la dénonciation des crimes politiques d'autres romanciers congolais, et en premier lieu le préfacier de son récit, Henri Lopes. Alors que celui-ci écrit, sur le mode

[754] Jean-Baptiste Tati Loutard, préface dans Arlette Chemain-Degrange et Roger Chemain, *De Gérald Félix Tchicaya à Tchicaya U Tam'Si. Hommage*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.13.
[755] J.-M. Dévésa, *Sony Labou Tansi. Écrivain de la honte et des rives magiques du Kongo*, Paris, L'Harmattan, 1996, p.77.
[756] André-Patient Bokiba, *Le paratexte dans la littérature africaine francophone ; Léopold Sédar Senghor et Henri Lopes*, Paris, L'Harmattan, 2006, p.158. Le passage entre guillemets est de S. Bemba, dans *Notre Librairie n° 92/93*, déjà cité, et évoquant la protection politique des écrivains exerçant de hautes fonctions politiques.

de la fiction un roman sur Lazare Matsocota, *Dossier classé*, Aimé Gnali a adopté le témoignage historique. On peut voir dans cette expression « notre Mat» le fait que cette personnalité du monde politique congolais des années 1950-1965 est devenue, après son enlèvement et son exécution en février 1965, un héritage commun des patriotes et intellectuels congolais. Elle ne s'y est pas trompée, car en dehors des deux ouvrages qui portent in extenso sur Matsocota, d'autres romanciers ont retracé dans de nombreuses séquences de leurs fictions la figure de Matsocota, l'observant chacun selon un angle précis.

2.4. Personnalités politiques congolaises et fictions narratives : l'exemple de Lazare Lin Matsocota

Pour confronter la réalité historique et politique avec les fictions narratives congolaises, nous avons choisi la figure de Matsocota, enlevé et assassiné en 1965 par ses compagnons de lutte. Crime occulté alors sous plusieurs voiles et embrouillés à dessein, car sans doute commandité par une partie de la hiérarchie politique au pouvoir d'alors. À partir de l'essai de Rémy Bazenguissa-Ganga, on peut avoir d'abord un bref rappel des faits, avant de chercher dans les fictions romanesques congolaises quelles représentations les écrivains ont retenues de cet épisode dramatique de la vie politique congolaise

Dans son essai, l'auteur parle du rôle joué par la FÉANF dans les années 1950 à l'indépendance et à l'après indépendance du Congo. Ce mouvement estudiantin était le « creuset des étudiants nationalistes qui décidèrent de jouer un rôle d'avant-garde dans la lutte pour l'émancipation des peuples africains »[757]Parmi les étudiants congolais les plus en vue et ayant occupé des postes importants dans le mouvement, il cite Henri Lopes, Van Den Reysen et Matsocota. A côté du MNR et de son Comité Central, les grands cadres « avaient constitué un groupe de réflexion à Mpila », composé de trois tendances : les socialistes bantou de Massamba-Débat, les socialistes scientifiques de Pascal Lissouba et le groupe de Toulouse de Noumalazaye et Ernest Ndalla à partir de 1964(tendance maoïste et soviétique). Par la suite, le groupe, avec ses différentes recompositions, et avec l'arrivée de Mbindi, Hombessa et Matsocota, aura essentiellement deux tendances : « les vrais marxistes et les révisionnistes ».

Le groupe de Mpila connut une crise profonde suite aux révélations d'un « complot international contre le Congo » en janvier 1965 :

[757] Rémy Bazenguissa-Nganga, *Les voies du politique au Congo. Essai de sociologie historique*, Paris, éditions Karthala, 1997, 460 p.

> À une réunion du groupe Mpila, où Matsocota, Mounthault et da Costa n'assistaient pas, était révélée l'existence de ramifications intérieures dudit complot et ses principaux animateurs : Matsocota, Pouabou, Massouémé. La décision fut prise de les neutraliser. Les trois tendances se partagèrent le travail : le groupe de Noumalazaye devait s'occuper de Pouabou, le groupe de Mbindi de Massouémé et le groupe de Lissouba de Matsocota[758].

Bazenguissa avance comme mobiles au meurtre de Matsocota des « haines purement personnelles », mais lui donne une signification politique : « La mort de Matsocota Lazare fut la plus significative au plan politique. Matsocota, ancien secrétaire général de la F.E.A.N.F., avait mené à l'Université de Paris de brillantes études de juriste. De fait, il était considéré par les originaires du Pool et plus particulièrement par les Lari, comme le rival le plus sérieux de Lissouba, le Premier ministre ».

À la Conférence Nationale Souveraine de 1991, comme l'écrit Dominique M'Fouilou dans la préface autographe à son roman *Ci-Gît Le Cardinal achevé (*Paris, éditions Paari, 2007), « avaient été révélées tous les crimes politiques et économiques commis depuis 1963» au Congo Brazzaville. Parmi ces meurtres figurait le triple assassinat de février 1965, que l'on peut considérer, avec recul aujourd'hui, comme les tout premiers grands assassinats politiques de la révolution, eu égard au rang des victimes. S'agissait-il, ainsi que l'écrit Jean-Pierre Makouta-Mboukou, dans la préface à un essai autobiographique de Marceline Fila Matsocota, sa première épouse, d'« une œuvre commune, pour défendre **le régime marxiste**»?[759] Toujours est-il que la mise en texte des récits se rapportant à cet événement en souligne, chez les romanciers, la volonté de mettre en relief comme principale motivation la politique -ou certains hommes politiques, soit à l'esprit revanchard, soit jaloux, soit simplement machiavélique. À la Conférence nationale de 1991, ce triple assassinat fut reconnu comme une « erreur de la révolution », ainsi que le rapporte un historien, Simao Souinduoala :

> Quelques années plus tard, les autorités de Brazzaville, honnêtes, reconnaîtront après enquête que ce massacre qui empoisonnait la politique du pays fut une « erreur de la révolution »
> Sommés de s'expliquer en public sur ce sombre épisode de l'histoire congolaise à la Conférence nationale de 1991, les protagonistes de ces crimes présentèrent des « preuves » d'une incroyable légèreté et évoquèrent, à leurs corps défendant, une « méprise sémantique» dans la compréhension des ordres donnés. Erreur et malentendu qui ont profondément marqué Mambou Gnali, à la suite de quoi elle a perdu à jamais l'homme de sa vie[760].

Rappelons que douze ans plus tard, un autre triple assassinat sera perpétré en mars 1977 au Congo Brazzaville : un président de la République en exercice, Marien Ngouabi, un ancien président de la République, Massamba-Débat Alphonse, et un cardinal, Emile Biayenda. Pour en revenir à

[758] *Ibidem*, p. 110.
[759] Jean-pierre Makouta –Mboukou, préface dans Marcelline Fila Matsocota, *Ma vie avec Lin Lazare Matsocota*, Paris, L'Harmattan, 2003, p.11 (l'expression « le régime marxiste » est mise en italique, i.e. soulignée par l'auteur).
[760] Simao Souinduoala, « L'homme de ma vie a été assassiné », présentation de *Beto na beto. Le poids de la tribu de* Mambou Aimée Gnali, *L'Année internationale francophone 2004,* Ministère des Affaires Étrangères du Canada,p.192.

l'année 1965, différentes versions ont donc circulé au sujet de l'exécution des trois personnalités politiques dont Lazare Matsocota. La thèse du complot impérialiste accréditée par le régime marxiste du moment n'a pas tenu la route à la Conférence nationale, pas plus qu'à l'époque d'ailleurs. Les romanciers qui mettront en fiction cette thématique imagineront aussi divers scénarios, des plus vraisemblables aux plus fantaisistes. Et quand on sait comment la fiction se dispute la garantie de la vérité avec le vécu quotidien dans les romans congolais, on ne peut d'emblée écarter aucune hypothèse. Nous allons rendre compte de ces fictions sur/autour de Lazare Matsocota.

2.4.1. *Rêves portatifs (1979)* de Sylvain Bemba

Dans ce roman (p.157-162), S. Bemba trace à grands traits le portrait de Yamba-Yamba, « premier universitaire palmérien et nouveau dauphin du régime», à en croire la presse étrangère. Le Pays des Palmiers est indépendant depuis seulement deux ans, et Moudandou, Ministre de l'Intérieur et « numéro deux » du régime, a perdu la confiance du chef de l'État en faveur de Bernard Yamba-Yamba, « entré dans le gouvernement avec le portefeuille inédit de l'Orientation culturelle du pays.» Dans la discrétion et tapi dans l'ombre, Moudandou prépare sa vengeance contre Léonidas Mwamba, le président de la jeune république, et contre cette « véritable étoile montante», devenue en très peu de temps « porte-parole du parti gouvernemental et de l'exécutif». Moudandou se sait « l'homme le mieux renseigné du pays… aussi le plus puissant » Il va élaborer un plan diabolique pour forcer le cours du destin, surtout que l'ancien « agitateur étudiant » a le vent en poupe dans l'opinion publique, auréolé de son passé de « fougueux tribun étudiant » depuis la période coloniale. Il avait alors imposé par ses conférences publiques son image d'habile communicateur, sachant « tendre son auditoire comme une corde de guitare réglée sur le diapason du mot «liberté»(p.158*).* Yamba-Yamba est donc devenu « le cerveau du régime» par qui toutes les grandes décisions transitent. Mais aussi, c'est un homme « bien fait de sa personne, très infatué ...». Sur le plan sentimental, l'ancien universitaire, à trente ans, est revenu au pays, célibataire, ce qui enflamme le cœur des Inoquoises. Les attributs de « play-boy » et de « Don Juan » le situent mieux dans ce contexte. En métropole, sa liaison avec Ghislaine Landrin « la partageuse » est contée avec humour : les parents de celle-ci congédient Yamba-Yamba comme un malfaiteur pour avoir engrossé leur fille. Au pays, il s'assagit et fonde un foyer avec Suzanne Balla, institutrice âgée de vingt quatre ans décidée à défier les hommes sur leur « domaine réservé », celui de l'intelligence, et caractérisée par son esprit d'indépendance. La vie redevient sereine pour l'ancien universitaire qui peut dès lors envisager un avenir plus radieux, poussé en cela par sa femme qui se mit à « entretenir une ambition orgueilleuse» (p. 162). Elle réussit

à vaincre les réticences de son mari qui accepte de faire un coup d'État, au lieu « d'attendre cinq ans jusqu'au 31 décembre 1965 » l'échéance du mandat en cours de Léonidas Mwamba, président en exercice, pour poser légalement sa candidature à la magistrature suprême. Selon elle « les militaires, pour agir, ont besoin d'un nom, d'une caution.», et son mari représente le rassembleur : « Toi, tu peux faire du neuf, parce que tu as les mains propres. Tu peux être l'homme de la réconciliation nationale.»

De son côté, Moudandou affine son plan, ou plutôt son double plan : faire tomber le dauphin et son président. L'amie chez qui sa femme Suzanne va se coiffer a rassuré celle-ci du soutien de toute l'armée à son mari. Or ce n'est qu'une manigance de Moudandou pour pousser Yamba-Yamba dans un traquenard qui se refermera sur lui et ses complices dès qu'ils seront tous réunis pour mettre au point les derniers détails du putsch. L'assurance donnée à Yamba-Yamba par sa femme donne des ailes à ses ambitions, et sûrement plus d'arrogance auprès de Léonidas. Le climat de tension entre Léonidas et son dauphin aboutit à l'éviction de « ce prétentieux de Yamba-Yamba du fauteuil de Premier Ministre, au profit de Stanislas Bobilo, le premier économiste palmérien, revenu récemment au pays.», comme l'affirme le président dans un monologue. Moudandou aura de ce fait réussi à empoisonner les relations entre Yamba-Yamba et Léonidas qui se vouent désormais une haine réciproque. C'est avec amertume que le président pense à « ce serpent que j'ai réchauffé sur mon sein et qui, aujourd'hui, darde son venin vers moi». Pour sa part, son dauphin n'a qu'un seul rêve, celui de renverser ce « curé manqué que je vais bientôt défroquer politiquement » (p. 166). Ce dernier ignorait que ses faits et gestes étaient surveillés par Moudandou, qui l'a simplement mis aux écoutes en faisant de la coiffeuse et confidente de sa femme une de ses espionnes. Ainsi a-t-il le loisir de suivre, point par point et jour après jour, les préparatifs du putsch, dont l'arrestation des conjurés en pleine réunion constitue l'épilogue, dans la violence et le sang. (p.168-169).Le sort dévolu à Yamba-Yamba est d'une brutalité ahurissante : « On le pilonne à coups de crosse. Recroquevillé sur le sol, crachant plusieurs dents, l'ancien universitaire devenu aphone n'a pas la force de récupérer ses lunettes brisées» En prison, il fait les frais du sadisme du ministre de l'Intérieur qui peut enfin savourer sa vengeance et sa revanche : « Je tiens enfin ma revanche sur ce prétentieux de Yamba-Yamba qui a osé me traiter un jour de petit intellectuel primaire…Il n'a plus longtemps à vivre sur cette terre. Cet homme sans visage, sans peau, sans sexe, cet homme-plaie est à mon entière merci. Je suis allé le voir trois fois dans le sous-sol. Pour jouir de sa souffrance » (p.170). Très sauvagement torturé et mutilé, Yamba-Yamba va mourir dans une souffrance atroce. Sa mort est confirmée par un auxiliaire du ministre, dans un langage métaphorique et codé: « Le colis principal a cédé. L'emballage était trop mal fait, et tout a craqué.»

Le président Léonidas, d'abord prisonnier dans son propre palais, est renversé et écroué dans la tristement célèbre prison politique, le camp pénitentiaire de Mbololo. Ses effigies sont brûlées, ainsi

que toutes les paperasses du gouvernement précédent, ce que le narrateur du récit considère comme un vrai « *parricide*», car, comment, « sous prétexte de remettre de l'ordre », frapper « d'amnésie culturelle et historique tout un pays en s'en prenant à sa mémoire collective?»

Sous les traits de Yamba-Yamba, le personnage de S. Bemba rappelle Lazare Matsocota : vie militante et sentimentale en France, rapports conflictuels avec le premier président congolais, mort après tortures et mutilations. Comme nous le voyons, l'aspect tribal n'est pas évoqué. Si les parents de Yamba-Yamba se sont opposés à son mariage avec Suzanne Balla, c'est parce qu'elle avait « déjà servi », c'est-à-dire qu'elle avait d'abord eu un premier mariage. Les intrigues politiques sont donc mises au premier plan, ainsi que les ambitions politiques des uns et des autres, dans la disparition de l'universitaire, qui s'est laissé prendre au piège, « comme un rat ». Lui-même, avant son arrestation par la police en train de défoncer la porte de la salle où il se trouve avec les conjurés, comprend enfin,- mais tardivement les réalités politiques africaines : « Je suis fait comme un rat. Qui a dit que l'Afrique a la forme d'un point d'interrogation ?En réalité, l'Afrique indépendante est une gigantesque fosse qui dissimule, comme dans les contes de chez nous,une natte richement décorée et destinée à l'hôte indésirable que l'on accable d'égards pour mieux le perdre par la suite »(p. 168).

2.4.2. Ces fruits si doux de l'arbre à pain (1987) de Tchicaya U Tam'Si

Dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*[761], Tchicaya U Tam'Si met en scène, entre autres, le personnage de Gaston Poaty, fils du juge Raymond Poaty. Toute la deuxième partie du roman, « Les chimères », lui est consacrée. Après l'enlèvement de son père Raymond Poaty dont l'histoire est racontée à la deuxième partie du roman, « Le magistrat », et se prolonge à la troisième, Gaston Poaty prend la tête d'un soulèvement populaire qui assiège le palais présidentiel et contraint le président Lokou, « autocrate en soutane », à la démission. Auréolé de cette gloire, Gaston Poaty connaît une ascension politique exceptionnelle: membre éminent du comité central du Mouvement national de la révolution et élection au bureau politique, et sa femme qui « militait à ses côtés, se vit offrir un poste de député» [762].

[761] Tchicaya U Tam'Si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, Paris, Seghers, 1987. Dans la suite, ce roman sera abrégé par *Ces fruits.*
[762] *Ces fruits*, p.162, et 198, pour la suivante.

Mais, à l'instar de son père, il n'est pas homme à garder sa langue dans la poche. Il dénonce ouvertement à une réunion du bureau politique « les méthodes policières que certains veulent instaurer dans ce pays. On crie sus à l'ennemi de l'intérieur pour s'adonner au délice fasciste. Ces méthodes, ces procédés, sont franchement fascistes. » On l'accuse en effet, dit-il, d'être « le complice d'un complot impérialiste. Un de plus, comme nous savons si bien inventer. C'est d'ailleurs ce que nous réussissons le mieux. Nous réussissons bien, aussi, dans notre incapacité de faire face aux vrais problèmes que notre peuple doit affronter. C'est bien facile de lui donner du complot à bouffer ! » Quel crime politique a-t-il donc commis ? Il a eu l'impudence de dire dans une conférence publique que le colonialisme est une révolution. Et il s'est donné la peine d'expliquer sa pensée plus à fond aux membres du bureau politique :

> Je note qu'à ma connaissance, personne ne s'est posé la question de savoir si le colonialisme, dont nous faisons la source de tous nos maux, n'était pas , en fait, la première grande révolution des temps modernes de l'Afrique, d'hier, d'aujourd'hui et de demain[…]Si c'est involontairement que les peuples d'Afrique ont été les agents d'une révolution qui a bouleversé leur vie, le sens de leur destinée, cette révolution est la leur et (…)ils se doivent de l'interroger attentivement, puisque d'elle dérivent toutes les révolutions présentes et futures que connaîtra le continent .[...] Oui…La révolution populaire de 1963 cache celle dont le colonialisme contient toujours les prémices. Est-ce que continuer à ne pas considérer le colonialisme comme une grande révolution ne nous conduirait pas dans le mauvais sens de l'histoire ?[763]

Paulin Pobard, son ennemi politique juré, crie, à la suite de ce discours critique, haro sur l'imposteur et s'indigne de la perversité d'un individu capable de « telles incongruités, pis, de telles monstruosités…» Passent encore ses réflexions sur le colonialisme ! Mais, là où il est impardonnable et a commis un crime de lèse-majesté, ce sont les critiques, sûrement commanditées par les agents de l'impérialisme !

> « Les critiques qu'il nous adresse, nous savons d'où elles viennent. Ne cherchez pas à savoir qui inspire sa réflexion. Chaque mot de ses aveux fournit un motif de condamnation, comme ennemi de notre cause. C'est un criminel, qui doit répondre devant la justice populaire de ses crimes.
>
> Pathétique, il conclut : « Si ce renégat reste au bureau, moi, je sors. »[764]

C'est ainsi que Gaston est abandonné, seul dans le bureau, signe de son exclusion du comité et des autres organes du parti. On lui envoie par la suite le camarade Poungui exiger qu'il fasse son autocritique, c'est-à-dire en somme qu'il se renie et confesse ses erreurs. Il ne doit pas distraire les masses par des propos contradictoires à la doctrine officielle, il doit taire ses ambitions et placer la cause du parti au-dessus de son orgueil. Et de lui donner un conseil indiquant la seule issue de sortie

[763] Tchicaya U Tam'Si, *Ces fruits*, p.199-200.
[764] *Ibidem*, p.201.

possible : « De deux choses l'une: ou tu fais ton autocritique, ou tu t'exposes inutilement aux ennuis consécutifs à ton exclusion des organes responsables du parti. Tu peux t'éviter ça, car on ne te laissera pas tranquille.» La réponse de Gaston est cinglante, sèche et brutale : « Pas d'autocritique. Va leur dire. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je me réserve le droit de dire haut ce que je pense. De penser tout haut ».

Il convient de noter à ce niveau la complicité très active des puissances étrangères, les anciennes métropoles, au jeu politique africain. Tchicaya U Tam'Si met en relief le rôle de meneur de jeu joué par ces pays, intéressés au positionnement géopolitique et géostratégique en Afrique :

> Le pétrole, la stratégie. Tout a un rôle dans la grande guerre de positions. Les enjeux sont imbriqués. Vaste jeu d'échecs, les pions se font l'illusion d'être les maîtres du jeu dont ils sont pourtant l'enjeu pitoyable. Indépenda, cha-cha !dansait-on, à Kin, Abidjan, Accra, Bangui, Brazza, Conakri, Cotonou, Dakar, Douala…La musique, qui venait de Léo, disait que Indépenda fut payée cash, à Bruxelles. Or voilà c'était presque un marché de dupes. C'est l'acheteur qui avait été le vendeur à solde, qui avait reçu monnaie de singe ! Il avait vendu son âme au diable et c'est toujours le diable qui mène le bal. Et c'est le damné qui danse. On triture, on manipule, à qui tue mieux l'espérance de ceux qui ont mis toute leur vie dans le combat.[765]

Les acteurs politiques africains sont réduits à des pions que les puissances étrangères bougent au gré de leurs intérêts. Ainsi, Gaston Poaty serait la victime, non seulement des intrigues locales, mais surtout de l'intoxication activement et soigneusement montée par les services secrets occidentaux pour saper les velléités d'indépendance et de vraie libération des peuples africains. Ils attisent les conflits ou les dissensions internes, inventant des complots pour provoquer l'élimination de ceux qui gênent leurs visées hégémonistes, comme dans le cas de Gaston Poaty. Jean Robinet, travaillant pour Flocat [Foccart ?], l'homme du Général s'active donc à Brazzaville et « ... se dit porteur d'un message de Modibo Keita pour le gouvernement congolais. […] Un message où il est question d'un complot ourdi par les opposants congolais réfugiés à Léo et des agents du P.I.D.E. portugais. Le message du président malien révèle l'identité des Congolais de l'appareil du parti et du gouvernement, qui sont les complices de l'intérieur… »

D'Oliveira, au parfum de la manigance, vient avertir Gaston Poaty, « artisan de l'accord avec Moscou qui ouvre le territoire congolais à la tête de pont de l'aide militaire soviétique au M.P.L.A. » La tragédie de Gaston se situe donc à une double confluence : à l'intérieur du pays, les inimitiés personnelles et les guerres de positionnement, à l'extérieur les services secrets qui tirent les ficelles et dirigent de loin la confrontation vers le sens qui leur est profitable. Le malheur de Gaston Poaty, c'est sa témérité, sa soif de vérité, et son credo en un changement possible. Ses rêves seront anéantis avec

[765] Tchicaya U Tam'Si, *Ces fruits*, p.228.

son enlèvement, la nuit, suivi de son exécution et de sa mutilation. Tel a été aussi ; à quelques écarts près, le destin de Lazare Matsocota, et dont Bossuet Mayélé est la figure emblématique dans *Dossier classé* de Henri Lopes.

2.4.3. *Dossier classé* (2002)[766] d'Henri Lopes

Chez Henri Lopes, le personnage qui reflète Lazare Matsocota n'apparaît qu'au second plan, puisque son roman, *Dossier classé*, n'est pas l'histoire de Bossuet Mayélé, mais celle de son fils Lazare Mayélé. Celui-ci a dû quitter son pays en bas âge, après l'assassinat de son père dans des circonstances jamais élucidées. Alors que les autres romanciers tracent un portrait unidimensionnel du personnage en qui on peut déceler certains traits de Matsocota, Lopes utilise la technique de l'enquête comme dans un roman policier. En effet, Lazare Mayélé est envoyé en mission de reportage dans son pays natal, la République du Mossika, par le journal américain *African Heritage*, où il est collaborateur. Il en profite pour mener des enquêtes sur l'assassinat de son père, survenu trente ans plus tôt, en 1966. La perspective polyphonique permet d'écouter différents témoignages, mais sans jamais en privilégier un. L'image de Bossuet est ainsi différemment reflétée selon la distance entretenue par les divers interlocuteurs. On peut résumer les facettes retenues par les témoins interrogés par Lazare Mayélé tout au long de son enquête dans le roman de Lopes, à partir des passages où il est évoqué, et en déduire quelques hypothèses concernant la posture de l'écrivain.

Bossuet Mayélé, personnage « absent », n'est perçu que par personnages interposés, et sous des angles très variés. Dans son roman *Dossier classé*, l'auteur réussira ainsi à organiser autour de cet événement macabre une enquête qui mènera son héros Lazare Mayélé partout où il pourra obtenir des éclairages sur l'assassinat de son père Bossuet Mayélé. Plus de dix versions sont ainsi répertoriées, sans qu'aucune ne puisse en détenir la vérité absolue. L'imagination peut donc continuer à se déployer à son aise, situation qui enlève à quelque instance énonciative que ce soit le monopole de la parole et de la vérité, car celle-ci ne vit que de son absence d'être, de cette recherche permanente inscrite dans le mot grec correspondant à « vérité », *alêthéia*. Nous aurons compris la futilité de la quête de Lazare Mayélé, sur les traces de son défunt père, trente ans après l'événement. Surtout dans un Mossika « qui n'a pas d'archives. Par souci d'effacer certaines traces ou par simple négligence ? »[767] Au Mossika, rappelle Goma à Lazare qui s'obstine dans sa quête des assassins de son père, «on ne peut pas savoir la

[766] Henri Lopes, *Dossier classé,* Paris, Seuil, 2002.Toutes les citations renvoient à cette édition.
[767] H. Lopes, *Dossier classé*, *op. cit*., p.74.

vérité chez les Zoulous. » [768] Autant lui signifier qu'il s'est livré à une quête inutile, sans espoir de la voir aboutir un jour. Le texte de Lopes a surtout valeur de témoignage libre, sur un fait historique dont il brouille volontairement les pistes. Par exemple, dans *Dossier classé,* Bossuet Mayélé quitte le Mossika pour la métropole en 1947, à bord d'un bateau, et son enlèvement a lieu le 22mars 1966 au Mossika. On leur reprochait « leur collusion avec des traîtres, des contre-révolutionnaires, « des loups vêtus de peaux d'agneaux », pour reprendre la rhétorique alors en vogue». Dans la réalité, il est parti en France en 1949, et a été enlevé dans la nuit du 14 au 15 février 1965 au Congo Brazzaville. Henri Lopes, en s'éloignant de la vérité historique, refuse peut-être au roman la concurrence avec l'état civil. Le roman doit, comme il nous l'a confié dans l'interview déjà signalée, avoir une autre vocation : « Quand j'écris un roman, même s'il s'agit de scènes contemporaines, je ne cherche pas à être près du réel parce que pour moi, la grandeur du romancier, c'est de créer le réel (...).Créer un autre réel qui ressemble au réel. Il s'agit de concurrencer Dieu. Il ne s'agit pas de reprendre ce qui existe déjà. »[769]

La technique employée par Lopes est celle du héros absent et présent en même temps, par l'actualisation discursive de sa parole vivante : les témoins oculaires l'ayant connu, admiré, adulé, ou honni, portent son masque et rejouent les scènes les plus significatives de sa vie. Ils le ressuscitent en quelque sorte, par la magie du verbe et par l'art du spectacle. C'est aussi cela la fonction démiurgique de l'art en général, et de la littérature en particulier. Il s'agit d'inventer, à partir des éléments du monde réel, ou de fabriquer, à partir de ce qui est, un monde tout à fait nouveau. Et en politique, l'invention d'une scène où on puisse arrêter le cycle des assassinats - vengeances- assassinats-répressions, serait possible. Tout est question de volonté et de disposition mentale à accepter du « neuf », même s'il heurte les habitudes les plus ancrées dans certaines mœurs politiques du pays. Tout en dépassionnant un débat pourtant poignant et souvent rappelé par d'autres séries de faits similaires, c'est plus qu'à un devoir de mémoire que le lecteur est convoqué. Il doit construire ***sa*** vérité sans se sentir lié par un autre « diseur » de vérités, car toutes les vérités ont le droit de circuler, même en heurtant d'autres déclarations auxquelles il est demandé de se soutenir d'elles-mêmes. Lazare Mayélé est effrayé par ce monde tératologique aux sens fluctuants, évanescents et peu rassurants : il préfère abandonner sa recherche et s'enfuir vers un ailleurs plus normé. L'essentiel, il l'a pourtant déjà réalisé: sortir cette « affaire classée dans les oubliettes de l'histoire» et la remettre sur la place publique. Afin que nul n'en oublie les allants et les aboutissants, et les refaçonne à son goût. En mettant en avant l'absent du discours, il l'a fait revivre, et construit les différentes séquences en sorte que l'immense

[768] *Dossier classé, ibidem*, p. 236.
[769] Lemotieu Martin, « Henri Lopes décortiqué par lui-même », Interview, op. cit., p.33. La précision sur la date de son départ se trouve juste après la réponse à cette question, pour rectifier la date avancée, que nous croyions être 1947, date de la rencontre entre Goma et Bossuet, en partance aussi pour la France dans *Dossier classé*, à la page 34. En fait le narrateur est imprécis sur cette date: « à la fin des années quarante » (p.36).

poids de Bossuet Mayélé,et, partant, de Lazare Lin Matsocota, son référent réel dans l'histoire du Congo, pèse comme une chape de plomb sur la démission de certaines consciences endormies.

Mais est-ce un vrai remède aux multiples et angoissantes interrogations du « héros » Lazare Mayélé, questions souvent demeurées sans réponses? Rien n'est moins sûr! La figure rhétorique utilisée, la prosopopée, sert admirablement le propos politique de Lopes qui invite ses concitoyens à plus de sérénité dans l'appréhension du passé, et leur suggère d'apprendre aussi, devant le passé devenu par la force des choses un destin, à oublier et à pardonner. Mais peut-on, humainement et socialement parlant, oublier et pardonner sans punir les vrais coupables reconnus? La même figure a été employée par Mongo Béti dans *Remember Ruben* [770] où le grand patriote et martyr de l'indépendance du Kamerun[771], Ruben Um Nyobe est, bien qu'éliminé par les patrouilles coloniales françaises le 13 septembre 1958, très présent en tant qu'inspirateur de la lutte pour une vraie indépendance dans son pays, une néocolonie téléguidée par Paris.

Matsocota Lazare a fortement marqué la vie politique et intellectuelle de la fin des années 1950 et de la première de la décennie 1960, par ses prises de position pertinentes et audacieuses. Il a beaucoup influencé la jeunesse congolaise de son temps, voire ses « parents »lors de ses meetings pendant les vacances à la maison commune de Poto-Poto, même si le 28 septembre 1958 ceux-ci ont voté pour le OUI au référendum gaulliste à 79%. Mais en politique comme dans la vie, il est des échecs qui sonnent comme des victoires. Parce qu'elles permettent des rectifications, des ajustements et des questionnements, et un retour sur soi, si ce n'est pour un nouveau départ, du moins pour une réévaluation de la situation et des différents enjeux. À Lazare Matsocota, une chance a été refusée. Il revient peut-être à la jeune génération actuelle des Congolais de vivifier des rêves positifs qu'il a entrevus, de s'armer de courage pour ouvrir des voies inédites à leur pays, secoué par de multiples crises et guerres à répétition. Le fait pour Matsocota, de son vivant, d'avoir habillé un de ses rêves en donnant à son fils le nom pacificateur et rassembleur de YENGUI[772], va dans le sens de cette interpellation à la jeunesse intellectuelle et à la classe politique congolaise d'aujourd'hui. Comment les femmes ont-elles vécu l'affaire Matsocota ? Deux récits historiques rendent de manière différente la vie de ce patriote, qui a été pour l'une, un amant et un mentor, et pour l'autre, un époux.

[770] Mongo Béti, *Remember Ruben*, Paris, 1974.
[771] Orthographie adoptée par l'Union des Populations du Cameroun (U.P.C.), pour marquer la différence avec le Cameroun, « indépendant » formellement, qu'ils veulent libérer de la dictature du premier président Ahidjo, imposé et maintenu par la France, ainsi que de l'exploitation néocoloniale.
[772] Yengui est un anthroponyme lari qui signifie « Entente, Amitié, Paix et Fraternité», précise Marceline Fila Matsocota dans *Ma vie avec Lazare Lin Matsocota,* Paris, L'Harmattan, 2003, p.55.

2.4. 4. Deux récits féminins sur Lazare Matsocota : *Beto na beto. Le poids de la tribu,* et *Ma vie avec Lazare Lin Matsocota*

2.4.4.1. *Beto na beto. Le poids de la tribu*

Dans *Beto na beto. Le poids de la tribu,* Mambou Aimée Gnali trace un portrait mitigé de l' « idole » Matsocota en en situant la ligne de démarcation à leur rupture de fiançailles, provoquée par la tribu de son mentor et amant. Comment Mat, le très grand intellectuel progressiste, perçu par les jeunes « comme l'un des futurs leaders de la nouvelle génération d'Africains », promis à un brillant avenir politique », en est-il venu à se laisser enfermer dans le repli tribal, fait qui l'a finalement broyé? Suivons le regard de Mambou Aimée Gnali pour le découvrir.

Matsocota est d'abord peint comme un très grand patriote et intellectuel, doué d'une force exceptionnelle de caractère. Mentor des intellectuelles congolaises, il s'est imposé dans l'espace estudiantin parisien et même européen (présidence impeccable du Festival de la Jeunesse à Vienne en 1959, rapporté avec admiration par Henri Lopes). Dans la classe intellectuelle congolaise et africaine, il impressionnait par la profondeur et la perspicacité de ses vues. Esprit très ouvert à tous les domaines du savoir (politique, roman, poésie, musique classique, etc.) il était le vrai « bosseur», une sorte de dilettante, et érudit par-dessus tout. Persévérant et téméraire, « lorsqu'il tenait une idée,il ne la lâchait pas avant d'en avoir retourné toutes les facettes, fouillé toutes les implications, analysé tous les contours ». Ses grandes qualités d'homme public, d'animateur politique ainsi que ses talents d'orateur hors pair le destinait à une carrière politique toute réussie. Il était réellement estimé de ceux de sa génération qui l'ont vu à l'œuvre. L. Matsocota pensait et voyait grand l'avenir du Congo comme celui de l'Afrique. Ainsi entretenait-il le culte de son idole André Matsoua sur qui il écrivait des articles élogieux en les signant du pseudonyme de « André Mandi». Mat militait pour un Kongo uni et rejetait le tribalisme ainsi que toute « politique fondée sur le particularisme », dans un Congo pourtant ancré dans les réalités tribales.

André Matsika, un syndicaliste, disait de lui : « Il est bien, mais trop têtu. Il n'en fait qu'à sa tête.» Cet entêtement le conduira à vouloir « casser » la règle tribale en se fiançant à Mambou Aimée Gnali, et à tenir tête pendant un bon moment au lobby tribal lari/kongo de Boussingault, composé de stagiaires venus en France pour une formation accélérée. Sa rupture avec Aimée Gnali est une

conséquence directe de ces pressions tribales à la suite desquelles il se fiança à Marcelline Fila, et avec qui il se maria avant de rentrer au Congo.

De retour au pays, la situation de Mat se complexifie du fait de sa parenté avec le président en exercice du pays, l'Abbé Fulbert Youlou, son cousin. L'ancien étudiant révolutionnaire est donc placé entre le marteau et l'enclume au niveau politique et idéologique. Les nationalistes, les étudiants et les révolutionnaires ont les yeux rivés sur lui. La narratrice autodiégétique du récit, Aimée Gnali, se fait l'interprète de cette problématique: « Il s'installait dans le pays. Quel parti prendrait-il ? Celui des valets de l'impérialisme qu'il avait fustigés, ou celui des opprimés ?» [773] Nommé en effet Procureur de la République, il doit travailler avec son cousin germain, l'Abbé Youlou même s'il ne partage pas ses idées, comme il le fait savoir à A. Gnali. Le président le couvre d'honneurs (Commandeur du mérite congolais) et d'attentions (voiture comme cadeau de mariage à Fila Marcelline, sa filleule).

On peut constater que dans la suite de *Beto na beto*, l'image de Mat se ternit à partir de ce moment sous le regard très critique de A. Gnali qui assiste à la dégringolade progressive du héros, de l'aura internationale au rôle de « chef de tribu ». Esseulé parce qu'adulé par le Président dont il se séparera pourtant à cause des dissensions politiques et idéologiques les opposant ouvertement, c'est pourtant son alliance de circonstance avec ce dernier que ses ennemis exploiteront pour fourbir les armes contre lui. Très rapidement, ils l'étiquetteront comme réactionnaire et anti-révolutionnaire. Après la chute de Youlou, ils font de Mat l'agent d'un « complot soutenu de l'extérieur», et il doit se réfugier ou plutôt s'enfermer dans « l'enfer tribal », un refuge dérisoire face à la détermination de ses ennemis qui le traqueront et le liquideront. La liaison de Mat, après le fiasco de son mariage, avec Catherine Mpiaka, militante convaincue de la F.E.A.N.F. et ancienne admiratrice de l'universitaire, n'arrangera point les choses. Bien au contraire ! Son ex-mari, M. Mpelo, un maçon, sera dans le groupe des commandos- choc envoyés l'enlever et l'exécuter « cette fatidique nuit du 14 au15 février 1965». Il profanera même le corps de Mat en l'amputant de ses organes mâles.

« Les Congolais n'aiment pas leur pays », dit, amère, A. Gnali. En quoi elle est d'accord avec l'auteure de *Ma vie avec Lazare Lin Matsocota*, Marceline Fila Matsocota: « Il aimait le Congo. Eux ne songeaient qu'à s'en servir à des fins personnelles. » En son temps, le Président Youlou avait prodigué à son cousin Lazare Matsocota des conseils quant à son avenir politique : « Calme-toi, je travaille pour toi», et il a ajouté : « Mais il ne m'a pas écouté et s'est fait avoir par ces brigands (mpoumboulou)».Ces propos, rapportés par Marceline Fila après la rencontre du premier président congolais en exil en Espagne, dévoilent un Matsocota plutôt imprudent en politique. Dans le récit déjà commenté d'Aimée Gnali, certains reproches font dans le même sens.

[773] Mambou Aimée Gnali, *Beto na beto. Le poids de la tribu*, Paris, Gallimard, 2001, p.26. en abrégé *Beto* dans la suite.

Lazare Matsocota était trop imbu de sa personnalité, et ne manquait pas l'occasion d'afficher ouvertement ses ambitions politiques. Son refus du poste de la Justice pour celui de Premier Ministre ou de la Jeunesse relève de cette ambition imprudente. [774] Il affirme lui-même sa franchise sur ses ambitions politiques, ce que lui reproche Aimée Gnali. On peut considérer que Matsocota, une fois rentré au bercail, s'est empêtré dans les contradictions et les méandres de la praxis politique, faite de cynisme, de faux, de simulations et de dissimulations. Il a eu peut-être tort d'avoir trop confiance en lui et de croire à la politique dans son idéalité conceptuelle. Il a évolué à découvert dans un milieu où tous les loups sont vêtus de la peau d'agneau. Le milieu politique congolais ne s'accommode point de personnalités qui émergent du lot. Les responsables ne tolèrent pas qu'on leur fasse ombrage. Dans cette perspective, on peut avancer que la grande personnalité de Matsocota, sa fatuité et son franc-parler- on disait de lui qu'il était fort en gueule-, en ont fait une cible désignée pour ses ennemis politiques. En fait, pouvait-il échapper à l'engrenage qui l'a finalement broyé? Son destin semblait ficelé dès son arrivée au Congo, car ses camarades de lutte toléraient mal son aura grandissante. La réflexion de Gnali à propos de son refus du poste de ministre de la Justice est plutôt pessimiste sur le destin tragique de « ce reclus de la tribu » : « C'était une autre façon de te mouiller. Au fond, tu étais eu, quoi que tu fasses. »[775] Matsocota avait peut-être le pressentiment de cette fin inéluctable et a voulu s'affirmer jusqu'au dernier moment, « refuser la tête haute. » Il voulait être un décideur de premier plan et non un exécutant en politique, en participant activement à l'élaboration et à la mise en œuvre de celle-ci. Son audace a été sévèrement punie. De mort violente. On ne pouvait non plus le juger, puisque le dossier du complot était vide. Emmuré à la prison centrale de Brazzaville peu avant ces événements fatidiques, il a été relâché avec ses prétendus complices, sans jugement. Aux rumeurs de coup d'État, le Président Massamba-Débat aurait-il demandé à la milice de le surveiller et de le prendre la main dans le sac. Toujours est-il que le groupe de Mpila n'a rien trouvé de mieux que de le « neutraliser » une fois pour toutes, en l'enlevant nuitamment pour aller l'exécuter (sort connu par ses deux autres compagnons d'infortune de cette fatidique nuit d'enlèvements). Sans en recevoir l'ordre du président, semble-t-il, puisqu'ils brûlaient d'envie de lui régler définitivement ses comptes.Mat comploteur ? Aimée Gnali avance les raisons cachées de son exécution: les « révolutionnaires » lui reprochaient sa trahison, tandis que les tribalistes bon teint désapprouvaient sa tiédeur. En fait, il dérangeait les uns et les autres, par sa hauteur. Il avait une ambition et une stature nationales (...) Bref, il était suspect à tout le monde et tous voulaient sa mort.»[776]

[774] *Beto,* p.33.
[775] Mambou A. Gnali, *Beto na beto…*, p.34.
[776] Mambou Aimée Gnali, op. cit., p.77, et 41 pour la précédente citation.

Le second récit féminin est dû à la seule femme qu'il épousa à Paris avant le retour au pays, Marceline Fila Matsocota.

2.4.4.2. *Ma vie avec Lin Lazare Matsocota*[777].

Le récit de Marceline Fila Matsocota est d'un intérêt documentaire certain, par la précision de certains détails susceptibles d'apporter plus de lumière à propos de l'assassinat de Lazare Matsocota sur lequel les autorités politiques ont, depuis 1965, étendu un épais voile mystificateur pour tenter d'en attribuer la responsabilité à d'autres instances. D'après une anecdote racontée lors du trentième anniversaire de la mort du premier président congolais, et que reprend Fila Matsocota,

> À l'époque des colons Youlou avait l'habitude de se rendre au tribunal de Grande Instance de Brazzaville, pour défendre gratuitement les accusés qui ne pouvaient se payer un avocat.
> À la lumière de ce témoignage, on comprend la joie du président Youlou lorsqu'il vit le fils de sa tante paternelle, son cousin Matsocota, rentrer au pays avec un diplôme d'avocat. C'est avec un réel plaisir qu'il le nomma *Procureur de la République*, dont le rôle est de défendre les intérêts du peuple.[778]

La rencontre de Fila Marceline avec Lazare Matsocota s'est faite après les indélicatesses de Mambou Aimée Gnali qui, lors de ses fiançailles avec ce dernier, a eu les yeux doux pour un autre homme, et a demandé à Mat un temps d'arrêt dans leur liaison : « Je m'amourachai de Kader, un Sénégalais, étudiant en lettres classiques, grand militant de la F.É.A.N.F., futur représentant de la Fédération auprès de l'Union Internationale des Étudiants (U.I.É.) à Prague [...]. J'en parlai à Mat, en lui proposant de suspendre nos fiançailles pour un an, le temps que je me reprenne. »[779]

Ce coup de tête, ce caprice qualifié par Gnali elle-même de situation « insolite, incroyable», aura comme conséquence le rapprochement de Matsocota vers la fiancée proposée par sa tribu ; Fila Marceline. La liaison avec Fila Marceline nous fait entrer dans l'univers affectif et sentimental de Matsocota., qu'il réussit admirablement à allier avec son côté militant. Sa déclaration d'amour à cette dernière traduit cette synthèse de l'intellectuel et de l'être en chair et en os qu'était Matsocota, telle que rapportée et commentée par l'auteur : « Levant les yeux vers moi, il me dit d'une voie émue entrecoupée de trémolos : "Veux-tu être celle sur qui je pourrais compter, auprès de qui je trouverais le repos après mes combats pour le bonheur de mon peuple ?" » Aux réticences de Marceline Fila qui craint l'interruption de ses études, il se fait rassurant et se porte même garant de sa formation : « Qui te demande d'y renoncer ? Tu pourras continuer tes études même après notre mariage ! Tu en as les potentialités ! Laisse-toi faire ! Je vais te former et élever ton niveau.»

---

[777]Marceline Fila Matsocota. *Ma vie avec Lin Lazare Matsocota*, Paris, L'Harmattan, 2003, coll. Graveurs de mémoire.
[778] Marceline Fila Matsocota, *op. cit*., p.115.
[779] Mambou Aimée Gnali, *Beto na beto. Le poids de la tribu*, Paris, Gallimard, coll. Continents noirs, 2001, p.57.

Les entretiens qui suivront permettront de découvrir un autre Mat, sentimental, humain et attachant: «Sous sa carapace de grand orateur, grand militant des grandes causes, je découvris un être de chair, vulnérable, enfin un homme détruit, défait, à prendre à la cuiller».[780] Le mariage est célébré le 28 juillet 1962, à la mairie du Ve Arrondissement de Paris. Le cadeau que lui offre à cette occasion le président Fulbert Youlou, une voiture Ami 6, nourrira une certaine controverse d'un Matsocota devenu l'allié du néocolonialisme qu'il fustigeait quand il était militant à l'Université. Et pourtant, il n'a jamais relâché son esprit frondeur, et par moments taquin, à l'endroit de ses camarades des universités parisiennes ou d'ailleurs. Son ardeur militante s'est illustrée au pays avec l'organisation à la maison de Poto-Poto du Congrès sur la décolonisation de l'Afrique et la conscientisation des peuples noirs. En France, sa bourse sera suspendue dans l'intention de le faire plier. Mais il gardera sa fermeté, d'autant plus que son combat lui a valu les sympathies des pays socialistes qui n'ont pas hésité alors à voler à son secours. Ils «le considéraient comme un militant engagé», rappelle l'auteure. Militant progressiste de gauche très attaché à la libération de son pays, Matsocota est rentré au pays après l'obtention de son diplôme d'avocat, afin d'œuvrer pour une vraie indépendance de son pays. Il entendait surtout, une fois au bercail, être un acteur politique de premier plan, quitte à renverser les tabous. Son combat, à visée tout altruiste et nationaliste, est ainsi décrit :

> ...Mat avait un objectif majeur : rentrer au pays et faire activer les choses en vue de faire bénéficier le peuple d'une indépendance véritable. Car celle obtenue en 1960 par toutes les colonies françaises n'était qu'un leurre.(...) Il avait hâte de débarrasser son cousin Youlou des Conseillers dont il était affublé, véritables dirigeants du pays tandis qu'il n'était qu'un pantin dont la France tirait les ficelles[781].

Dans le récit de Fila Matsocota Marceline, il est intéressant de savoir que Lazare Matsocota, avant son enlèvement et son exécution, avait d'abord été emprisonné,

> « ...comme un vulgaire criminel à la prison de Brazzaville. La rumeur disait qu'il aurait *fomenté un coup d'État* avec deux autres collègues... [...]
>
> Aucun procès n'a jamais été ouvert contre eux, peut-être parce qu'il n'y avait pas assez d'éléments au dossier ni de preuves tangibles contre eux. Toujours est-il que cette affaire resta très floue. Car quelque temps après, ils furent libérés sous la pression populaire, et sans jugement. »[782]

Selon l'auteure (chapitre XII, « Les dessous des assassinats de 1965 »), le choix des syndicalistes, principaux acteurs de la chute de l'abbé Fulbert Youlou, s'était porté sur Lazare Matsocota pour le remplacer à la tête de l'État,

> ...conformément à la décision prise en comité élargi des révolutionnaires. »

[780] Marceline Fila Matsocota, *op .cit.*, p.37.
[781] Marceline Fila Matsocota, *op. cit.* , p.55.
[782] *Ibidem*, p.65.

> « Malheureusement, ils ignoraient que leurs camarades du Nord s'étaient entendus avec le groupe antagoniste d'anciens étudiants parisiens qui avaient une *haine viscérale pour Matsocota* depuis les bords de la Seine. Ils voulaient réaliser leurs ambitions politiques et se tailler une place au soleil *en lui coupant l'herbe sous les pieds*[783].

L'attribution du fauteuil présidentiel à Massamba-Débat après la révolte populaire des 13,14 et 15 août 1963, et non à Lazare Matsocota, serait due à la jalousie des anciens camarades étudiants de celui-ci, dont l'aura leur faisait ombrage. On peut dire que le plan de son élimination avait été mis en œuvre dès cette époque. En effet, l'auteure souligne qu'il « devint la bête noire des révolutionnaires», et son image salie par leur journal *Dipanda*, dès la nomination de Lissouba comme Premier Ministre et d'Hombessa, président de la J.M.N.R., au ministère de la Jeunesse, poste que sollicitait Matsocota après le refus de la Justice qu'on lui avait proposée. Le fameux complot ourdi par Matsocota était tout simplement une manœuvre pour lui intenter un procès politique, et comme le dossier était vide, il fallait passer aux moyens illégaux, l'enlèvement et l'exécution. Même la « lettre » de Modibo Keita sur l'imminence d'un coup d'État, exhibée comme une des preuves du complot, était un faux, une supercherie! Le président Massamba-Débat avait-t-il cru à celle-ci ? Toujours est-il « qu'il ordonna de surveiller les suspects pour les prendre *la main dans le sac.»* Les « ennemis jurés de Matsocota » ont sauté sur l'occasion, et décidé « d'en finir purement et simplement avec lui et ses deux compagnons d'infortune, *faux suspects* en les *neutralisant* par leur élimination physique. »

À la Conférence nationale de 1991, Ndalla Ernest dit Graille lèvera un pan de voile sur le triple assassinat de 1965 en expliquant comme le groupe de Mpila avait distribué la tâche en trois groupes de commandos pour aller neutraliser les trois hauts fonctionnaires. Des zones d'ombre subsistent toujours. Qui étaient les commanditaires de ces crimes crapuleux ? Les ramifications étrangères dont il était fait cas étaient-elles pure affabulation ? Les haines personnelles peuvent-elles tout expliquer ?
À la lumière des autres assassinats de patriotes et de vrais nationalistes patriotes ou révolutionnaires qui ont eu lieu à cette période, on est tenté de dire que tous les Africains qui ne voulaient pas se contenter d'une indépendance de façade, formelle et vidée de son contenu économique ont été éliminés de la scène politique d'une manière ou d'une autre. Fila Matsocota Marceline a peut-être raison de situer le triple assassinat dans ce contexte. Au sujet de son mari martyrisé, elle écrit ces mots qui résument le destin de tous les combattants de la liberté, les *freedom fighters* de son temps :

> « En effet, Matsocota supportait mal l'exploitation des énormes richesses minières de cette région [l'ancien Katanga] au cœur du continent africain, par leurs anciens maîtres malgré les indépendances octroyées dans les années soixante qui, selon lui, n'étaient que nominales(...)

[783] *Ibidem*, p.73-77.

Comme tous les révolutionnaires et en patriote zélé, il voulait que son pays ait une véritable indépendance, traduite par la prise en main de l'économie nationale et la jouissance des bénéfices de ses ressources jusque là spoliées par les puissances coloniales.

Comme la plupart des patriotes qui font passer le bonheur de du peuple avant leurs propres intérêts, Matsocota a été éliminé à l'instar de Lumumba, Amilcar Cabral et bien d'autres... »[784]

3.4.5. Quelques témoignages récents sur Matsocota

Nous terminerons l'aperçu des écrits sur Lazare Matsocota par quelques témoignages de romanciers congolais. Ces témoignages récents, oraux ou écrits, attestent pour l'essentiel les traits relevés par leurs pairs dans les fictions et récits.

3.4.5.1. Tchichellé Tchivéla :

Matsocota avait un très grand rayonnement dans les milieux intellectuels africains à Paris. Dans ses interventions ici en France il impressionnait. Tout le monde le destinait à la présidence, à la magistrature suprême. Et quand il a refusé le poste de ministre de la Justice qu'on lui avait offert au moment où on avait renversé Youlou qui était son cousin, on a senti que ses ambitions étaient plus grandes parce qu'il voulait être Premier Ministre. Et à partir de là on le traquait. Ainsi les Noumazalaye, Ndalla et autres lui ont tendu un piège jusqu'à l'avoir. Donc son assassinat, c'était un règlement de comptes. Il fait partie des premières morts de la Révolution congolaise en février 1965 avec Pouabou et Massouémé...Matsocota était un grand révolutionnaire, un grand homme. Il aurait été un grand président. C'est peut-être parce qu'il écrasait les autres de sa supériorité intellectuelle, dont il était par ailleurs conscient, que les autres l'ont tué, sans raison valable....

Tchichellé Tchivéla a lu les deux récits autobiographiques consacrés à Matsocota par celles qui l'ont le plus côtoyé dans son parcours intellectuel et politique, *Beto na beto. Le poids de la tribu* de Mambou Aimée Gnali et *Ma vie avec Lin Lazare Matsocota* de Fila Matsocota Marceline. Pour le portrait de l'homme privé, sa préférence va à la deuxième :

...J'avais fait observer à Aimée Mambou Gnali que Fila Marceline parle mieux de l'homme Matsocota qu'elle. Parc que dans son récit, *Ma vie avec Lin Lazare Matsocota (*L'Harmattan, 2003), des chapitres sont réservés aux goûts, à la vie privée de l'homme, ce qu'il aime, ses vins, ses loisirs préférés...On le voit vivre réellement en dehors de son statut de héros. Les qualités humaines et les défauts de l'homme sont mieux décrits chez Fila que chez Mambou Gnali.

3.4.5.2.-Guy Menga, dans un entretien téléphonique du 22/01/2009 que nous avons transcrit, affirme :

Je l'ai approché en tant qu'admirateur. Je suis d'ailleurs le parrain de son fils. Matsocota, C'est quelqu'un que j'admirais beaucoup. Dans les années 1950, j'étais à la plupart de ses meetings...Sa femme était venue me

[784] Marceline Fila Matsocota, *Ma vie avec Lin Lazare Matsocota*, Paris, L'Harmattan, coll. Graveurs de mémoire, p.112.

demander d'être le parrain de son enfant. Ce que j'ai accepté de gaîté de cœur...J'ai une grande admiration pour Matsocota.

Au cours d'une interview, Guy Menga nous a confié qu'à travers l'héroïne éponyme de son roman *Kotawali,* il a voulu représenter les femmes des héros africains assassinées telles Mmes Moumié, Um Nyobe, Matsocota..., comment elles vivent leur situation et entendent perpétuer la vie de leur digne époux sacrifié sur l'autel des intérêts mercantiles et purement personnels. Kotawali, m'a-t-il dit, signifie « la Grande femme » en sango, langue de la république Centrafricaine. Elle magnifie à sa manière la mémoire des héros tombés les armes à la main, pour défendre les droits des Africains bafoués, la dignité refusée à l'Africain ainsi que son droit à la liberté de penser, à la démocratie et à la justice.

En effet, dans ce roman dédié à la guerre révolutionnaire de libération dans un pays néocolonial, les patriotes révolutionnaires sont dirigés par la brave Kotawali. Les dirigeants du Kazalunda, entièrement voués au service des intérêts étrangers et aux leurs, affublent ces combattants du nom de « maquisards ». Ceux-ci, à leur tour, n'accordent aucun crédit à l'indépendance réelle de leur pays, le Kazalunda: « Le pays était indépendant depuis des années, mais elle et ses amis n'y croyaient pas.»[785] En écho à ce passage qui se trouve au cœur de la créativité romanesque de Guy Menga, du moins les fictions consacrées à la politique africaine, nous pouvons inscrire la conviction profonde de Matsocota et des étudiants africains de la FÉANF à Paris avant et juste après l'indépendance. Matsocota en son temps avait dénoncé l'illusion de l' «autonomie» hâtivement accordée aux républiques créées de toutes pièces par le Référendum gaulliste du 28septembre 1958, ainsi que l'indépendance dénaturée et vidée de toute substance qui s'en est suivie. Dans un extrait de son article reproduit par J.-M. Wagret, Matsocota écrit: «La Loi-cadre est un leurre, une poudre aux yeux, un artifice pour renforcer la pression française sur les peuples colonisés.»[786]

Les personnages engagés dans la lutte armée de guérilla s'insurgent dans *Kotawali* contre les indépendances nominales, porte ouverte à l'instauration du néocolonialisme. Les dirigeants du Kazalunda, pour protéger leur pouvoir aux assises incertaines et assurer leur tranquillité, créent une atmosphère de coups d'État permanents. Cette situation trouble favorise les manœuvres qu'ils peuvent tramer pour traquer les opposants à leur politique d'exploitation du peuple. Les maquisards et autres patriotes sont souvent, en toute légalité apparente, considérés comme de vrais ennemis à abattre. Les

[785] Guy Menga, *Kotawali*, Dakar/Abidjan, Les Nouvelles Éditions Africaines, p.98.
[786] Jean-Marie Wagret, *Histoire et Sociologie politique de la République du Congo* (thèse), Paris, LGDJ, 1963. L'article, initialement publié dans *L'Action Congolaise*, a pour titre « La Communauté et l'égalité franco-africaine». Là, il dénonce la politique d'allégeance métropolitaine des dirigeants africains installés par la France pour assurer la transition vers une indépendance nominale ou formelle.

politiciens aux affaires s'emploient à les « impliquer dans un des nombreux complots découverts ou déjoués par les services de sécurité à chaque lever du jour. »[787]

3.4.5.3.-Jean-Pierre Makouta-Mboukou est le préfacier de *Ma vie avec Lin Lazare Matsocota* de Fila Matsocota Marceline, dont nous venons de parler. Pour lui, Matsocota, c'est le génie exécuté par jalousie par ses camarades incompétents:

> « Mais un génie ne se remplace pas ; il ne se tire pas au sort. *Il est, c'est tout !* Il y avait un génie, le Procureur de la République et il y avait les *niama-niama*[788]
>
> Le génie ne les avait pas coiffés à l'arrivée, mais battus de plusieurs kilomètres, se plaçant à la plus haute marche de l'échelle. Eux, ils traînaient, la langue à terre comme des chiens recrus. Ils ne purent supporter les *hourras* poussés en honneur du meilleur !
>
> Ils se ressemblèrent cette nuit-là pour préparer la vengeance. Car, c'était pour eux un crime que d'être *le meilleur parmi les meilleurs*, une véritable provocation !
>
> Il fallait qu'il paie de sa vie, *le génie !*
>
> Et cette nuit-là, les assassins le lui firent payer en compagnie de deux autres *grands* congolais. Tous les motifs furent évoqués. On les accusa de tout, y compris des *coups d'État* en préparation ! »

Dans un important texte de quatre pages et demie, le Professeur Makouta-Mboukou relève entre autres les dons d'orateur et d'harangueur des foules de Matsocota. Malgré l'interdit gouvernemental, il s'est rendu sur les lieux du crime, pour s'enquérir des faits. Deux des trois corps furent retrouvés. Celui du directeur de l'Information, Anselme Massouémé, et celui de Matsocota, « incomplet, affreusement mutilé comme un voyou, alors qu'il était *l'un des plus grands de la République !*». Celui du Président de la Cour suprême ne fut point retrouvé, et ce, jusqu'aujourd'hui. Makouta-Mboukou formule, pour terminer son mot préfaciel quelques souhaits : l'application de résolutions de la Conférence nationale au sujet de l'indemnisation des orphelins des victimes, et le décret de remise à leur famille de toute personne exécutée, pour quelque motif que ce soit. Il admire aussi l'esprit de pardon et de réconciliation de Marceline Fila Matsocota, la veuve de l'ancien Procureur. C'est enfin avec amertume qu'il pose cette question rhétorique, quand on connaît les soubresauts tragiques de la politique congolaise: «...le Congo était-il entré par cette porte béante, dans l'ère du crime? »

---

[787] Guy Menga, *Kotawali, op. cit*., p.173.Et les assassinats politiques sont couverts par le voile du secret d'État et tombent dans l'oubli. À propos du triple assassinat de 1965, Mambou Gnali écrit dans *Beto na beto...* :"Ces assassinats n'ont pas fait l'objet d'une information officielle, bien sûr.»(p.113).

[788] Le menu fretin (explication du préfacier, à la page 9, d'où cet extrait est tiré).

Quelques images fortes restent gravées à l'esprit après ce parcours de lecture autour de Lazare Matsocota. Il apparaît comme le « Jaurès à la peau noire », l'intellectuel intransigeant et intrépide, le combattant des grandes causes du monde noir, l'orateur (Bossuet), etc., dans *Dossier classé*. C'est l'amant, le mentor politique, l'intellectuel récupéré par la « tribu »...dans *Beto na beto* de Mambou Aimée Gnali. C'est aussi le bon vivant, l'époux sensible à l'amour et le militant sacrifié sur l'autel des égoïsmes par ses camarades de lutte dans le récit de Fila Matsocota Marceline.

Des pistes de recherche peuvent être suggérées, que ce soit dans une perspective littéraire, anthropologique, sociologique ou historique. Car nous sommes persuadé que les Africains doivent se convaincre d'une réalité : ils ne sauraient continuer à ignorer le devoir qui leur incombe d'étudier la pensée de leurs grands hommes. Nul autre ne le fera à leur place, si ce n'est souvent pour des desseins masqués. Tout au long de la période coloniale, de la traite négrière aux indépendances africaines en passant par l'esclavage et les moments de transition à la souveraineté nationale et internationale, tous les valeureux fils du continent africain, nationalistes ou simplement patriotes engagés, ont été systématiquement et méthodiquement assassinés. L'existence de ceux-ci constituait en elle-même une entorse à la mise en place du système d'exploitation éternelle des Africains en train de se construire, le néocolonialisme. À l'accession à l'indépendance, les vrais patriotes ont été, sous divers prétextes, manœuvres et subterfuges, écartés du jeu politique et remplacés par certains de leurs congénères qui, dociles et malléables à souhait, acceptaient, pour des desseins égoïstes et mercantiles, la perpétuation des ignominies et exactions coloniales multiformes. À l'époque néocoloniale, le relais de la répression des nationalistes engagés dans la transformation positive de leur espace géographique et sociopolitique a été passé à des autochtones, des tyrans à l'esprit plus maléfique et meurtrier. Partout dans le monde africain et dans la diaspora noire, des crimes de sang ont été froidement et massivement organisés contre les réfractaires à l'ordre néocolonial de la post indépendance. Lazare Matsocota fait partie de ces martyrs ayant fait don de leur vie à l'Afrique en lutte pour son mieux-être, la défense de ses intérêts bafoués et l'appropriation de son destin confisqué par les vrais ennemis du pays et du peuple, qu'ils soient des Blancs ou des Africains.

2.5. Évocation de quelques autres figures politiques fictionnalisées : Lumumba, ...

Dans les romans africains et congolais évoquant la période transitoire vers l'indépendance, il apparaît clairement que le sort des anciennes colonies a été mal ficelé à partir du référendum du 28septembre 1958. L'élite intellectuelle progressiste, syndicale et estudiantine a tenté de renverser la tendance, mais en vain, sauf en Guinée avec le syndicaliste Sékou Touré, qui a su conscientiser son peuple aux enjeux de l'heure. Les romanciers font revivre dans leurs fictions le difficile combat des héros de l'indépendance éliminés trop tôt de la scène politique africaine pour avoir refusé la vassalité. Ces héros y sont comme des figures emblématiques, des exemples à suivre à partir des vertus qu'ils ont eu la témérité d'incarner. Leur disparition les a plutôt transfigurés et immortalisés pour la postérité.

Le texte romanesque congolais peut se lire comme le lieu d'une pragmatique de la politique, car les fictions romanesques sont construites autour de certaines figures politiques proposées comme modèles, alors que d'autres sont honnies et couvertes d'anathèmes. Citons parmi les noms auxquels les romanciers ont le plus recours Lazare Matsocota, Massamba-Débat, Marien Ngouabi, l'Abbé Fulbert Youlou, Yhombi Opango, Ange Diawara, ainsi que les mystiques tels Kimpa Vita (Dona Béatrice du Kongo), Matsoua ou Kimbangu, qui ont été à l'avant-garde de la lutte anticoloniale.

Léopolis de Sylvain Bemba met en fiction, sous les traits de Fabrice M'PFum, la dramatique épopée de Patrice Emery Lumumba au Congo belge devenu indépendant. « L'homme de Léopolis », fictionnalisé, est emblématique des autres héros de l'indépendance dans une rhétorique de l'*exemplum*. Fabrice M'PFum, à la fin du récit, même disparu, est devenu, après le coup d'État néocolonial perpétré par les mercenaires américains, une icône. L'enquête de Miss Norton en voyage d'étude au Wallabia en a restitué la vérité historique. Présenté comme un diable ou un fou, et même comme le suppôt d'un communisme dénigré, l'Américaine Miss Nora Norton sort le « leader maudit » des oubliettes :« Comme un navire à quai,chaque pays a besoin d'un héros tel que Fabrice que l'on jette sous les eaux à la manière d'une ancre pour stabiliser le bâtiment. » Mais c'est surtout un vieux professeur retraité du terroir, bien au courant de la politique du Wallabia, qui résume la principale leçon à tirer de l'échec politique du leader déchu :

> Quel sacré bonhomme tout de même ce Fabrice...c'était quelqu'un de déraisonnablement juste, un juste qui n'a pas eu la sagesse de comprendre la règle du jeu. Lui qui fut un damiste hors pair, il aurait dû savoir que la part du diable va de pair avec celle du bon droit, comme les cases noires jouxtent les cases blanches sur le damier. Fabrice le turbulent, et Xoxo le modéré, voilà l'équipe qui avait tout pour réussir ensemble, alors que séparés, chacun d'eux devenait terriblement vulnérable.[789]

[789] Sylvain Bemba, *Léopolis, op. cit.*, p.127.

Fabrice M'PFum est lui-même convaincu de l'importance future de son action menée, même s'il se sait condamné à une mort qu'il sent se rapprocher de lui. Il espère que l'avenir sera propice à ses idées, en avance sur son temps. La comparaison avec Jésus lui assigne un rôle messianique, c'est-à-dire salvateur. Il est conscient de sa mort programmée, comme le note sa secrétaire, une espionne américaine l'accompagnant dans son voyage au pays de l'oncle Sam. La décolonisation se voulait une parade, un cinéma comme l'a d'ailleurs fait voir un roman de S. Bemba, *Rêves portatifs*. Fabrice M'PFum a voulu s'attaquer au vrai problème colonial, et par extension, de l'impérialisme international, ce qui lui a coûté la vie. Il savait, vers la fin de son parcours, ses jours comptés, mais il n'a pas abandonné la lutte. Il est allé jusqu'au bout de sa logique anticolonialiste, avec les yeux éveillés des martyrs de l'indépendance africaine:

> On ne me comprendra vraiment, on ne comprend le sens de mon combat qu'après ma mort, peut-être comme cela s'est passé pour les idées de Jésus de Nazareth. Après les indépendances, tous nous avons parlé de chasser pour ramener la dépouille de l'éléphant. Certains s'imaginent qu'il suffit de s'allonger sur la chaise longue, et de souhaiter la mort du colonialisme, c'est-à-dire de l'éléphant, pour que cela se produise réellement. À moi, on ne pardonne pas d'aller en forêt et de chercher à tuer avec de vraies balles les bêtes qui viennent ravager nos plantations encore fragiles.[790]

La métaphore cynégétique est fort explicite ; elle nous fait comprendre que les Africains, dans le jeu de la décolonisation tel que monté par la puissance colonisatrice, n'avaient qu'un rôle passif à jouer et ne devaient point se mêler de déranger le scénario néocolonial mis en place. La brutalité de la réaction impérialiste est à la dimension des enjeux placés dans l'exploitation des pays « indépendants », qui devaient continuer à subir leurs lois de domination.

Dans les romans, la plupart des héros positifs s'inspirent donc de l'action glorieuse de leurs aînés, qui, morts, revivent dans les fictions et entretiennent le flambeau du changement social vers un mieux-vivre ensemble. Nous devons savoir que presque tous ces leaders qui font la fierté de l'Afrique progressiste sont morts, victimes de leurs convictions nationalistes, ou marginalisés dans leurs propres pays et écartés de la scène politique. Certains ont persévéré dans leurs convictions et ont eu gain de cause après des décennies d'incarcération comme Nelson Mandela. D'autres combattants des premières heures de l'indépendance, très nombreux, ont préféré soit les honneurs à l'honneur et à la dignité, soit l'aisance matérielle dans le renoncement à leurs idéaux, ou le double jeu. Toutes ces attitudes se retrouvent dans les fictions congolaises et montrent la complexité d'une situation qui ne cesse d'interpeller la conscience des intellectuels, des hommes de culture, de tout citoyen responsable et soucieux du devenir du continent africain.

[790] *Léopolis*, p.70.

Car, comment rompre le cercle de la dépendance dans un vingt et unième siècle où, plus que jamais, « l'heure des destinées individuelles est révolue », pour reprendre une expression de Cheikh Hamidou Kane dans *L'aventure ambiguë* ? Le libre choix de ses partenaires commerciaux, leur variété et leur diversité semblent soustraire les pays africains de l'exploitation ignominieuse dont ils sont l'objet depuis que l'exploitation impérialiste ne fait que changer de méthode et de dénominations. En réalité elle ne fait que moderniser sa stratégie de l'accaparement des richesses des plus pauvres, plus exactement de ceux rendus pauvres par une kyrielle de mécanismes d'assujettissement et d'embrigadement des élites politiques, intellectuelles et financières.

Mais que faire des divisions au niveau continental d'abord, et étatique ensuite? La tribalité ne peut-elle être que destructrice? La bonne gouvernance doit-elle être imposée des cartels financiers internationaux, plus soucieux de la croissance de leurs superprofits que du bien-être des populations africaines ? Et maintenant que des pays d'Asie, de Chine et d'ailleurs arrivent en force sur le continent à la recherche d'autres espaces vitaux et de gains, de quelle politique globale l'Afrique dispose-t-elle ?

2.6. Rhétorique de l'implicite et de la reformulation du discours politique: *Sans tam-tam*

2.6.1. *Sans tam-tam* de Lopes ou le roman de la dissidence politique

Le lecteur- écrivain de *Sans tam-tam* est obligé de reconstituer les cinq lettres du destinataire de Gatsé. Il découvre alors que les discours du directeur de cabinet sont conformistes, et obéissent à la doxa politique des dirigeants aux affaires à Brazzaville. Ils invitent Gatsé au même suivisme, en lui demandant avec insistance de se plier aux règles en cours dans l'espace politique, ce que le professeur refuse énergiquement. Les positions du directeur de cabinet ministériel à la capitale reflètent les déviations de la révolution que combat Gatsé: verbalisme, grandiloquence, coupure des masses, disjonction entre le verbe et l'action ou entre la théorie et la praxis révolutionnaires. On peut donc dire que sur le plan politique, Gatsé se place délibérément en dissidence, poussé en cela par sa tenace et ferme volonté d'instaurer une autre vision du politique et de la politique.

2.6.2 Un exemple d'engendrement romanesque à partir d'un autre texte

Le passage du *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire, mis en exergue à *Sans tam-tam*, texte romanesque de Lopes, en est le fondement d'où celui-ci tire sa perspective dans la mise en texte

de sa fiction. On peut parler d'une rhétorique de la négation et de l'affirmation, postulant une révolution à visage humain en politique, et exigeant du politique un minimum de culture intellectuelle, d'ouverture d'esprit et de tolérance. Pour bien suivre la démarche critique vis-à-vis de l'ordre existant, nous allons analyser la foi révolutionnaire de Gatsé, le héros du roman, dans l'instauration d'un ordre nouveau en faisant de *Sans tam-tam* une lecture à partir de l'épigraphe du roman.

Le paratexte est l'un des endroits où se négocie la stratégie d'élaboration du sens des oeuvres littéraires. Il est « un espace à la fois vaste et fragmenté de micro-discours qui préconditionnent, accompagnent et entourent la création de l'écrivain.»[791] Cet accompagnement ne saurait laisser le lecteur indifférent, car, tout au long de son parcours de déchiffrement des signes du texte, il aura présent à sa mémoire le premier clin d'œil de l'auteur à son endroit, et l'intégrera d'une certaine manière à sa vision de l'ouvrage. En s'intéressant au texte liminaire d'Henri Lopes dans son roman *Sans tam-tam (*Yaoundé, CLE, 1977), on note que le romancier a mis en exergue à celui-ci un extrait du passage du *Cahier d'un retour au pays natal* [792]d'Aimé Césaire. Nous nous proposons de mettre en perspective dans les lignes suivantes les deux oeuvres, ce afin de voir si des affinités thématiques, esthétiques et rhétoriques n'existent pas entre les deux auteurs. Nous serons amené aussi à nous demander si une lecture intertextuelle permet de retrouver le souffle lyrique césairien dans d'autres romans congolais (Dongala, *Un fusil…*, Sony Labou Tansi, *La vie et demie, etc.),* dans une *Congolie* qui a pourtant tourné le dos à la Négritude. Tout en choisissant comme point d'ancrage à notre analyse Césaire et Lopes, nous évoquerons les autres prosateurs qui ont flirté avec le romantisme révolutionnaire, du moins au début de leur production littéraire.

Dans un entretien avec Roger Chemain, Henri Lopes parlant de sa génération, celle des écrivains des années 1960,estime que ceux-ci voulaient non seulement imiter celle qui les a précédés, mais aussi égaler « [ces] maîtres: Jacques Roumain, Aimé Césaire, Léopold Senghor, Jacques Stephen Alexis, tous écrivains et dirigeants politiques. Ils nous ont fait rêver, nous les avons imités, d'une manière ou d'une autre.»[793] Une relecture de *Sans tam-tam* de Henri Lopes, à la lumière de l'extrait du poème d'Aimé Césaire mis en exergue à ce roman épistolaire, dévoile des affinités thématiques, esthétiques et idéologiques chez les deux écrivains. Au seuil du roman de Lopes se trouve, en effet, cette épigraphe :

[791] André-Patient Bokiba, *Le paratexte dans la littérature africaine francophone. Léopold Sédar Senghor et Henri Lopes*, Paris, L'Harmattan, 2006, p.9 (Introduction).
[792] Nous utiliserons l'édition du Pr. Abiola Irele tout au long de cette sous partie (références ci-dessous)
[793] « Le réalisme critique. Entretien avec Henri Lopes ». Propos recueillis par Roger Chemain, *Notre Librairie*, n°38, septembre-octobre 1977, p.70.

…les yeux
fixés sur cette ville que je prophétise, belle,
donnez-moi la foi sauvage du sorcier
donnez à mes mains puissance de modeler
donnez à mon âme la trempe de l'épée.
Je ne me dérobe point.
.....
Voici le temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme.[794]

Lopes se positionne en quelque sorte aux côtés de Césaire, et dans la lignée de celui-ci, quant à certaines prises de position esthétiques ou idéologiques. Et ce n'est jamais innocemment qu'un écrivain place en exergue à son ouvrage des mots venus d'ailleurs. L'épigraphe peut alors être interprétée comme un clin d'œil aux lecteurs : « Avant de lire mon texte, sachez que j'ai lu et apprécié tel ouvrage, tel auteur…».

2.6.3. Appréhension globale des deux oeuvres

L'épigraphe de *Sans tam-tam*, que nous appellerons « ma prière virile», expression employée juste au vers précédent le passage du *Cahier...* mis en exergue, campe le profil du héros qui, une fois accepté par son peuple, définit la mission qu'il entend désormais se voir confiée en son sein. Si nous considérons le *Cahier…* comme un poème narratif, nous pourrons dire que le narrateur a d'abord, dans une attitude objective, fait une description très négative de son pays et de son peuple *: «* cette ville inerte, cette foule criarde étonnamment passée à côté de son cri », « cette foule qui ne sait pas faire foule»[795]. Le peuple haïtien apparaît dès le début du poème comme une foule résignée à son lamentable sort. Il a perdu toute raison de vivre, ou plutôt vivote dans l'insouciance et la démission les plus totales. Le poète entreprend alors de fustiger par « des mots » l'auteur de ces maux multiformes, et se fait le rédempteur de ses congénères d'infortune. Il se rend compte qu'il doit, pour mettre fin à cette aberration *(«* ASSEZ DE CE SCANDALE !», C.15), opérer sur lui-même « une inattendue et bienfaitrice révolution intérieure » (C.17), en épousant le rythme de son peuple et en se mêlant à lui. C'est alors qu'il pourra entreprendre, en osmose avec « ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la

[794] Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, édition de Abiola Irele, références à la note suivante.
[795] *Cahier d'un retour au pays natal,* édition présentée, commentée et annotée par Abiola Irele, New Horn Press Limited, Ibadan (Oyo State), Nigeria, 1994. Nos renvois suivront la pagination de cette édition, signalés par C. suivi de la page. Pour les autres versions du *Cahier*, et pour la synthèse des études publiées sur Césaire, voir Fonkoua Romuald, *Aimé Césaire*, Paris, Éditions Perrin, 2010, Notes, p.369-380, et Bibliographie, p.381-383.

boussole *» (C.22),* mais qui sont les *«* véritables fils aînés du monde*» (C.23),* une révolution digne de ce nom. Il faudra que le poète abandonne au préalable son attitude intellectuelle consistant à regarder son peuple du dehors, à jouer aux messies ou aux prophètes, ou à parler pour lui. Un impératif se dessine dès lors: être avec cette foule, dans sa quotidienneté, faite de peurs et de misère:*«* Je me cachais derrière une vanité stupide le destin m'appelait j'étais caché derrière et voici l'homme par terre » (C.20), « je tremble maintenant du commun tremblement …» (C.21)

Ce n'est qu'à la suite d'une reconversion spirituelle,-véritable ascèse, que le poète narrateur peut adresser à son peuple sa « prière virile », car il se sent en symbiose avec ses aspirations profondes pour s'être réellement mêlé à lui.

Les valeurs cardinales dont le héros veut se voir investi sont toutes « viriles » : le courage (foi sauvage du sorcier), voire la témérité, la force tant physique qu'intellectuelle (puissance de modeler*),* et le savoir-faire. C'est d'un engagement total dans une praxis transformatrice de la vie et du monde qu'il s'agit. Une fois accepté par sa société, le poète entend prendre les devants de l'action (*tête de proue),* afin d'amorcer le processus de renaissance avec un peuple dont il est désormais une composante. L'action transformatrice et rénovatrice est un impératif catégorique, pour reprendre un concept kantien. L'urgence de l'action se fait pressante, car, pour un homme qui affirme, dans les conditions de misère extrême qu'il vient de mettre en relief : « je ne me dérobe point», son engagement doit être réellement très fort, et son amour pour son peuple total et viscéral (« l'amant de cet unique peuple *» :C.24).* Le passage cité par Henri Lopes se clôt par un appel à la mobilisation pour une action immédiate ; il ressemble à un cri de guerre, prélude à l'imminence de l'engagement dans le combat: « voici le temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme. *» (C.24)*

Ce vers est précédé par un passage sauté, matérialisé par des pointillés dans *Sans tam-tam.* Il comporte treize vers, qui précisent les autres attributs dont se réclame le poète-narrateur au service de son peuple : protecteur et défenseur intransigeant de ses intérêts, ambassadeur et réalisateur des projets vitaux du groupe, dans le strict respect des autres, mais sans transiger sur aucun de ses droits inaliénables : « Vous savez que ce n'est point par haine des autres races que je m'exige bêcheur de cette unique race » (C.24).

A sa façon, le narrateur de ce poème narratif qu'est le *Cahier…* dessine une méthode efficace d'approche pour transformer une société en état de léthargie avancée : l'empathie ou la symbiose avec le groupe. On peut donc avancer, à partir des vers de Césaire, et par extension du *Cahier d'un retour au pays natal*, la nature essentiellement sociale et polémique de l'écriture lyrique du poète

martiniquais. Francis Abiola Irele, professeur d'études afro-américaines et de langue et littérature romanes à l'Université Harvard, insiste sur l'inspiration réaliste de la poésie de Césaire, ancrée dans la réalité sociale, avec la perspective de la transformation de celle-ci:

> Césaire est un poète pour qui l'expérience du monde constitue le fondement même de l'expression lyrique et, réciproquement, le lyrisme représente chez lui le moyen d'une emprise sur le monde. Homme instamment sollicité par le réel, dont la poésie se présente comme une réponse directe, immédiate, à toute détermination historique et sociologique d'une existence collective qui englobe la sienne. Ici, la conscience individuelle est solidaire de la conscience collective, se résorbe et se dissout dans celle-ci, de sorte que les deux ne forment plus que les versants d'une appréhension unique.[796]

Le roman de Lopes, *Sans tam-tam,* se situe dans un contexte similaire, et c'est sans doute la raison pour laquelle l'auteur a convoqué A. Césaire au seuil liminaire de son roman. Dans celui-ci, Gatsé est professeur d'histoire et géographie dans un C.E.G. 'de brousse', -c'est-à-dire situé loin des grands centres urbains, à un endroit enclavé. Il refuse pourtant le poste de Conseiller culturel à Paris, dont la proposition lui est faite par son ami, directeur de cabinet d'un ministre à Brazzaville. Toute la trame du récit est constituée des cinq lettres explicatives envoyées à son ami de la capitale pour argumenter son refus, tout en lui démontrant par des exemples concrets qu'on peut aussi bien servir le pays de la base, de la « brousse », à partir d'une salle de classe. Le poste est alléchant, et la tentation de sauter sur l'occasion très grande. Mais Gatsé se refuse à la facilité, et estime que pour un vrai révolutionnaire soucieux avant tout de la transformation du pays, accepter pareille offre serait une trahison, une fuite en avant, synonyme d'abandon d'un devoir sacré entamé. La brousse devient *ipso facto* le lieu de prédilection d'où une révolution de la société, la vraie par l'éducation et la désaliénation des mentalités, peut être efficacement entreprise. Elle consiste pour le professeur à secouer ses concitoyens de la léthargie, de l'insouciance et de l'habitude à la facilité. Peut-être en l'affectant dans une zone très reculée pensait-on l'envoyer en enfer, dont son ami veut le délivrer ? « Laisse-moi y mourir », lui lance-t-il avec brutalité, et sans appel. Dans une métaphore biblique, il l'assimile au Malin qui réussit dans le Livre saint à « tromper » Adam et Ève. L'Éden biblique est souvent représenté par un arbre où est enroulé un énorme serpent invitant Ève à manger de son fruit, défendu par Dieu. En homme averti, Gatsé ne saurait tomber dans le piège tendu, bien que la proposition soit très alléchante. L'acceptation de la tentation marque dans la Bible le début de la déchéance de l'humanité. Il faut en préserver le peuple congolais. Ainsi, dans ce symbolisme ophidien, Gatsé, tout en réaffirmant son africanité, mieux sa *congolité,* oppose un cinglant refus catégorique au directeur de cabinet: « Garde ta pomme, serpent ! Ce n'est pas un fruit congolais.»[797] Car, son

[796] Francis Abiola Irele, *Négritude et condition africaine*, Paris, Éditions Karthala, 2008, p.86.
[797] Henri Lopes, Sans tam-tam, Yaoundé, C.L.É., 1977, p. 9(Édition de 1989)

engagement auprès des masses paysannes se veut total, la présence physique en étant l'une des composantes essentielles.[798] Il l'affirme de façon plus déterminée et résolu en termes clairs: «Mais je veux, moi, de ma chair rendre service à ce peuple.»

Le rapprochement entre Césaire et Lopes est jusqu'ici permis avec la thématique de la transformation sociale à partir du milieu même. La révolution dont parle Gatsé s'apparente à la mission que réclame le poète narrateur à son peuple, à l'écoute de qui il se sent obligé de se dévouer. Et sa décision d'engager le combat révolutionnaire aux côtés du peuple, il l'exprime dans une explosion lyrique marquant chez lui une conviction profonde et sincère. Nous nous situons là dans une imitation esthétique qui revient plusieurs fois, transmuant la prose romanesque lopésienne en « verbe » poétique cherchant à s'incarner dans la « chair », la réalité de la *praxis* sociale. Un passage pour nous imprégner de cette atmosphère enthousiaste et lyrique :

> Oui, égoïstement, je ne veux pas être une fleur fragile en une terre d'illusions. Que le temps fasse d'abord un terreau de ma viande et de ma sueur. Que des racines poussent au fond de moi et plongent loin pomper le suc vivifiant d'un monde malheureux. Que le poto-poto rouille de cette région pétrisse bien mon caractère durant de nombreuses saisons de pluies. Puis, quand j'aurai au coin des yeux des sillons en éventail, creusés non par « l'ambiance » mais par la connaissance palmaire du vieux pays ; quand au-delà de mes sourires et mes manières suaves, une flamme des yeux dressera des barreaux d'acier contre les mirages des hautes sphères ; quand je serai un roc inébranlable, alors on pourra me déposer dans un décor de lourds rideaux et de lambris pour continuer la tâche.[799]

Nul doute que ce passage est éminemment poétique. L'apologie du monde paysan rappelle les *Géorgiques* de Virgile, et le ton exalté nous plonge dans l'univers poétique : Gatsé est saisi par une forte émotion, et **dit** le monde qu'il entrevoit, dans un élan passionné et passionnel. Cette verve poétique rappelle les débuts littéraires de Lopes, où il s'est exercé à la poésie avant de se tourner définitivement vers la prose, plus conforme à son tempérament. La tentation lyrique est bien présente dans la prose romanesque de Lopes. À une question sur ce registre de son expression romanesque, il nous a répondu :

> C'est exact pour la période où j'ai écrit Sans tam-tam… J'étais très marqué, et cela depuis ma jeunesse, par le romantisme. Et le plus grand, le meilleur apport du romantisme, à mon avis, réside dans la poésie. J'ai toujours été poussé à vouloir faire sauter la barrière entre la poésie et la prose. Ça correspondait peut-être au sentiment de vouloir… charmer le lecteur. L'une de mes obsessions, est de m'imaginer que le lecteur peut se fatiguer, surtout quand il a 400, 500 pages de lecture- Dieu merci, je n'ai pas écrit d'ouvrage de 500 pages. Il faut qu'il y ait du souffle. Et ce souffle, évidemment, on pense à la poésie, parce que la poésie est proche du chant. Ça, c'est mon côté nègre, si vous voulez, qui apparaît dans ces passages-là.[800]

[798] *Ibid.*, p. 8.
[799] *Ibid*., p. 9-10.
[800] Lemotieu Martin, « Henri Lopes décortiqué par lui-même» Entretien avec l'auteur à Paris, le 31 mars 2006, *AfriquÉducation*, bimensuel international (Montrouge, France), n° 302, du 16 au 30 juin 2010, pp.32-35. Notons toutefois que son roman *Le Lys et le Flamboyant* (Paris, Seuil, 1997) compte 432 pages.

2.6.4. Le souffle poétique césairien dans *Sans tam-tam.*

2.6.4.1. Un texte poétique de *Sans tam-tam*

Penchons-nous à présent sur le passage de *Sans tam-tam* qui pousse le lecteur à soupçonner un élan, un « souffle » dont les échos dans la prose le placent non devant un récit, mais le plongent dans le « chant», les mots dits et non racontés. La facture particulière du passage cité exprime l'intensité de l'émotion de Gatsé, dont la disposition donnerait un vrai poème en prose, ou un poème à la Césaire tout court. Il suffirait alors d'aller à la ligne après la première phrase, et de le refaire à chaque « que ». A partir de « Puis, quand… », on va à la ligne et recommence la manœuvre à chaque «quand », et le dernier vers commencerait par « alors, on pourra…».Le poète romancier nous aide d'ailleurs dans ce découpage en employant une ponctuation forte, le point dans la partie allant du début à « saisons de pluies », et le point-virgule jusqu'à la fin. On peut y voir des arrêts obligatoires, des fins de «vers » équivalant aux renvois automatiques au vers suivant, c'est-à-dire à la ligne. Cet arrangement donnerait un poème ainsi disposé :

> Oui, égoïstement, je ne veux pas être une fleur fragile en une terre d'illusion.
> Que le temps fasse d'abord un terreau de ma de ma viande et de ma sueur.
> Que des racines poussent au fond de moi et plongent loin pomper le suc vivifiant d'un monde malheureux
> Que le poto-poto rouille de cette région pétrisse bien mon caractère durant de nombreuses saisons de pluies.
> Puis, quand j'aurai au coin des yeux ces sillons en éventail...vieux pays ;
> Quand au-delà de mes sourires (...) mirages des hautes sphères ;
> Quand je serai un roc inébranlable,
> Alors on pourra me déposer dans un décor (...) pour continuer la tâche.

Dans l'extrait de Lopes, l'adresse convoque différents destinataires : le temps, les racines et le poto-poto, des éléments appartenant à la nature. On perçoit chez Gatsé la ferme volonté d'affirmer son option (*Oui, égoïstement…)* et de s'enraciner dans l'humus natal, de fusionner avec le milieu paysan, « *monde malheureux* » qu'on ne devrait point abandonner, surtout quand on est réellement révolutionnaire. La référence au temps, l'évocation des racines qui poussent en lui ou du « poto-poto rouille » marquent l'identification de son destin à celui de ce monde paysan, perdu dans une brousse où manquent les infrastructures de base, et où on s'éclaire à la lampe-tempête. La sollicitation de Gatsé : « Que le poto-poto rouille de cette région pétrisse bien mon caractère durant de nombreuses saisons de pluies», rappelle la « prière virile» du poète dont nous avons parlé, et dévoile l'essentiel des traits de caractère de Gatsé, non éloigné de son modèle: intrépidité, témérité, persévérance, modestie, endurance et patience dans un métier, l'enseignement, que l'on sait « obscur » et moins médiatisé que les fonctions diplomatiques ou politiques, mais qui procure à celui qui l'exerce les joies d'une création

renouvelée. Au contact avec les réalités du terroir, il se sent plus apte à les modeler, à se fondre en elles pour donner une orientation progressiste à la marche de la société. Il n'est point un élément étranger au milieu, et son souci majeur, comme l'effort du narrateur du *Cahier*... pour se retrouver et retrouver son peuple, réside dans cette étroite complicité avec ceux qu'il entend mener à bon port. Gatsé, sûr d'œuvrer pour la prospérité et l'avenir de son pays, figure son action dans cette métaphore expressive tirée de la sagesse locale qui énonce « qu'on sculpte patiemment le tam-tam dans la solitude des bois, mais qu'ensuite il fera danser le pays...».[801]

Si Gatsé a refusé le prestigieux poste de diplomate, c'était parce qu'il voulait rester fidèle à lui-même (« *sibi constare* », diraient les stoïciens), demeurer le « souffleur dans l'ombre »[802]. Il a pris le parti de s'éloigner de tout conformisme qui aurait consisté, en l'occurrence, à accepter le prestigieux poste en remerciant son bienfaiteur d'avoir pensé à lui. Il aurait ainsi, est-il fermement convaincu, fui la réalité moribonde du pays pour un éden rassurant, ainsi qu'il le stipule plus loin à la lettre 4 *:«* Plutôt que de fuir, je préfère affronter le mal à la racine ».[803] Devant l'insistance et l'incompréhension de son ami, devenu plus puissant avec sa nomination comme directeur de cabinet du ministre Mounkala, il lui demande un service précis: le protéger contre les menaces du nouveau président du comité du parti. Celui-ci s'est autorisé, dans son collège, des entrées impromptues dans les salles de classe hébergeant ses enfants, pour improviser des inspections, et faire aux professeurs des remarques déplacées et incongrues en présence de leurs élèves. En fait, il se vengeait du directeur « qui a refusé de laisser passer en sixième, les élèves collés qui lui étaient recommandés. »[804], s'opposant de ce fait à la complaisance coupable et au favoritisme alors de règle pour les enfants des responsables politiques.

2.6.4.2. L'urgence de l'action : d'autres similarités textuelles/thématiques

La nécessité d'engager le combat est rappelée avec les mêmes accents césairiens (Voici le temps... je ne me dérobe point...) à maints endroits de *Sans tam-tam*, surtout quand il adopte le ton sentencieux du pédagogue doublé d'un homme d'expérience, convaincu de la justesse de ses propos. Au lieu de perdre du temps à critiquer à longueur de journée les travaux forcés des époques de la traite et de la colonisation, les Africains devraient plutôt chercher à travailler plus, et abandonner leur penchant à la jouissance et à la fête permanente. Le travail se veut libérateur et revalorisant, source

[801] *Sans tam-tam*, op. cit., p.57.
[802] *Ibidem*, p.94.
[803] *Ibidem*, p.100.
[804] *Ibidem*, p.99.

d'épanouissement d'autant plus qu'avec l'indépendance, il est devenu autocentré, et non plus extraverti :« Voici le moment de le faire de nous-mêmes, pour nous-mêmes. Je me demande souvent si une indépendance réelle ne signifie pas plus de chantiers et de manœuvres qu'à l'époque de l'indigénat; ne veut pas dire un niveau et un style de vie lacédémonien. »[805]

Le présentatif utilisé à la manière de Césaire met en relief la gestion de la cité africaine, plus particulièrement celle de l'opposition politique. À l'heure du développement des media et de l'ouverture des esprits qui s'ensuit, il devient de plus en plus difficile de cacher la vérité au peuple. Celle-ci n'a plus besoin des responsables politiques pour pénétrer dans le hameau le plus reculé du pays. Une autre perception politique s'impose : « Voici venir le temps de changer de tactique.» Au lieu de la répression et de l'espionnage de la population, il convient d'être plus attentif à sa critique et à ses revendications. Il faut l'éduquer et non l'infantiliser. La meilleure stratégie consisterait à prévenir les critiques en les formulant à l'avance. Quand on les considère comme des « diagnostics préventifs », on apprend à mieux les gérer. Les crises sont préférables aux refoulements, comparables à un cancer silencieux qui ne se déclare que pour emporter le malade.

Certaines expressions utilisées par Gatsé ressemblent aux appels à la révolte, et font penser au violent « ASSEZ DE CE SCANDALE» de la strophe 69 du *Cahier...* [806]. Elles apparaissent souvent au terme d'une argumentation où Gatsé prend ses distances vis-à-vis d'une certaine *doxa* en vogue, déterminé à en découdre une fois pour toutes avec les habitudes rétrogrades du peuple ou de la classe politique. En voici des exemples : « L'heure des slogans creux est passée. La fin des dirigeants qui s'assoient sur le vide approche.»(p.63), «L'esprit critique doit guider chacun de nos pas. »(p.107.), « Ne pas être avec vous, n'est pas être contre vous. Je suis à côté, vous donnant mon coup de main » (p.52.). Les formules les plus employées pour convaincre son destinataire sont celles où il emploie l'impératif à la première personne du pluriel, impliquant non seulement les deux épistoliers, mais aussi les autres Congolais. C'est aussi là que le didactisme de *Sans tam-tam* prend toute son ampleur. Car, presque à toutes les pages, Gatsé généralise, tire des leçons, énonce des sentences, convoque des maximes à l'appui d'une thèse pour mieux vaincre les réticences de son correspondant, indique des comportements à suivre, souvent sur un ton prescriptif : « il faut ... », utilisation du verbe « devoir» ou de « avoir à ». À son destinateur, il conseille des lectures, des attitudes et le renvoie même à des titres précis :

[805] *Ibidem*, p.40.
[806] Dans son édition (1994, New Horn Press Limited, Ibadan, Nigeria) Abiola Irele divise le *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire en 174 strophes.

> **Il ne faut pas** dire « c'est la nature humaine !», quand un homme manque à sa parole, quand un jeune, hier intransigeant, se tait aujourd'hui pour l'argent et les honneurs, quand un mari « engueule » la mère de ses enfants devant les étrangers, quand un homme de commandement traite ses subordonnés avec la grossièreté qu'il ne pardonne ni à ses supérieurs ni à ses pairs, quand une société accepte un tyran sanguinaire, la torture, le racisme, et d'autres injustices sans s'émouvoir. **Trouvons** alors dans notre tréfonds les ressources suffisantes pour, au moins, nous écrier, quel qu'en soit le coût : «c'est inadmissible ».
> Quand les revues nous parlent des grands de ce monde, on a tendance à penser que leur force s'est forgée dans des ascensions rapides. Erreur ! **Interroge** leurs biographies. Même celle du Mahatma Gandhi ; elles connaissent l'odeur des maquis, de la poudre de canon, des prisons, des camps de concentration, de la famine et de l'humiliation. Relis souvent, mon cher ami, ce passage d'un écrivain français...[807]

L'adresse au lecteur, certaines interpellations injonctives apparaissent comme un moyen d'impliquer le destinataire en s'impliquant soi-même, à l'instar du narrateur du poème de Césaire. Il a pu, à l'issue de son long itinéraire initiatique le menant vers son peuple, se rapprocher de lui et lui communiquer sa soif de changement et du rejet du *statu quo* : « Et voici soudain que force et vie m'assaillent comme un taureau [...] Et nous sommes debout maintenant, mon peuple et moi, les cheveux dans le vent...» (C.28)

Gatsé semble trouver son répondant chez le héros narrateur du poème de Césaire sur plusieurs points. Citons, entre autres, l'exigence envers soi-même, souvent mise en évidence (esprit d'endurance, rigueur, honnêteté et droiture), la lutte contre toute forme de *doxa,* avec comme corollaire l'obligation de garder l'esprit critique et éveillé en tout moment. Il en est de même de certaines attitudes : la remise en question des comportements moutonniers, le refus de paraître et la conviction de l'importance de la tâche à exécuter ou du devoir qu'on est en train d'accomplir. Tous les deux personnages se dévouent pour des valeurs fondamentalement humaines (liberté, justice et plénitude existentielle), sur lesquelles il ne faut point transiger.

2.6.4.3 .Une subjectivité très présente de Gatsé et du poète-narrateur.

L'un des aspects frappants qui force le rapprochement entre les deux textes est la mise en relief des deux héros, personnages autodiégétiques, en même temps narrateurs de l'histoire, disons des épopées contées. Le « je » du héros-narrateur se retrouve à toutes les pages, l'évocation de son enfance, de sa famille et de son éducation coloniale, etc. La subjectivité envahissante de Gatsé dans *Sans tam-tam,* oeuvre situé dans le contexte révolutionnaire du Congo Brazzaville des années 1970 à

[807] *Sans tam-tam,* p.58. Les mots soulignés sont de nous.

1980, sonne comme une revendication de l'autonomie du sujet alors que toutes les voix devraient se fondre dans la pensée unique. Il nomme lui-même ses lettres une « biographie malsaine»et explique son mode d'écriture à son destinateur : « Je me raconterai avec mon cœur et mes entrailles plus qu'avec ma tête»[808]. Dans l'ensemble, on ne peut s'empêcher de voir dans le roman épistolaire de Lopes une sorte d'autofiction à certains endroits. Le ton satirique et la violence de certains propos ont fait dire à Koffi Anyinefa qu'avec *Sans tam-tam*, l'auteur réglait ses comptes avec la classe politique qui l'avait forcé à la démission de son poste de Premier Ministre, « provoquée par un désaccord politique (donc personnel) quelconque avec la direction politique de son pays »[809]. Le critique togolais situe la genèse du roman entre 1975 et 1976. La cinquième lettre nous relate entre autres ses débuts littéraires, où il a jeté son dévolu sur l'expression poétique (pp.102 à 104). Le héros lopésien prend bien de précautions pour ne pas blesser la susceptibilité du dignitaire du parti, son destinataire désigné par des termes affectueux : « cher camarade » (dans le Parti, s'entend), « mon ami », « mon cher ami», « mon frère », « camarade de la ville», « mon fidèle interprète »(p.74), « camarade, directeur de cabinet »(p.93), et dans la dernière missive publiée, « mon cher »(p.114). S'agit-il de simples prévenances pour un destinataire avec qui Gatsé a partagé une partie de sa jeunesse militante ou scolaire ? Ou bien le destinateur, conscient de la charge très critique de ses propos –et ce, à l'époque du « mono » et des partis uniques-, veut-il amadouer le directeur de cabinet, responsable politique dans les appareils de l'État? Car, il faut se faire violence, et être un vrai rêveur pour «...porter la contradiction à celui qui vous aime. Il vous offre ce qui vous aide et vous lui répondez au nom d'idées et de principes. »[810]Gatsé entend, par des arguments étayés d'exemples, de récits et d'auteurs, amener son ami à accepter la conception qu'il se fait de la politique et de la révolution. Il veut convaincre son destinataire de la nécessité d'une vie intérieure intense, d'une « retraite » et d'une solitude active pour mener à bien son activité enseignante. Il prétend n'être à même de bien exercer son métier que dans le cadre rustique où on l'a affecté et auquel il s'est habitué. Les salles de classe, le monde paysan, voilà des lieux de prédilection pour un changement effectif et une transformation lente et patiente, préludes à une désaliénation des consciences par les enseignants :

> Si c'est vraiment de la révolution qu'il s'agit, nous les professeurs (surtout ceux de lettres et sciences humaines) ne sommes pas de faibles hommes de l'abstrait, mais des combattants pour le moins aussi importants que les diplomates, les hauts fonctionnaires de l'État, les secrétaires de l'appareil du parti ou les militaires. Nous avons à désaliéner les consciences.

[808] *Ibidem*, p. 65-66.
[809] Koffi Anyinefa, *Littérature et politique en Afrique noire. Socialisme et Dictature comme thèmes du roman congolais d'expression française*, Université de Bayreuth, Bayreuth African Studies, 19/20, 1990, p.83(N.B. :le chap.3, consacré au roman épistolaire s'intitule ''*Sans tam-tam*, une leçon de civisme'', p.77-99).
[810] *Sans tam-tam, op. cit.*, p.89.

La même entreprise est menée par le héros césairien du *Cahier...* pour amener ses congénères à vaincre la passivité et le silence devant l'inacceptable chosification dont ils sont l'objet de la part du colon. Mais il ne peut le faire que s'il accède à leur univers réel, à leur vécu quotidien comme nous l'avons vu plus haut. Alors, il pourra provoquer « par des mots qui sont des raz-de-marée » la prise de conscience de « la mer de douleur » dans laquelle baigne inconsciemment le peuple, après des siècles de larbinisme, de lavage de cerveau, un scandale inacceptable. Le héros narrateur de Césaire, dans son rapprochement des siens et pour se faire accepter d'eux, a dû opérer sur lui-même « une inattendue et bienfaisante révolution intérieure » *(*C.16) et faire siennes leurs tares et qualités. Il s'est identifié à eux, après avoir condamné son propre orgueil et ses prétentions au rôle de guide : « Je me cachais derrière une vanité stupide le destin m'appelait j'étais caché derrière et voici l'homme par terre...»

« L'homme par terre », mêlé à « cette foule qui ne sait pas faire foule », après une initiation aux secrets des siens, peut affirmer son appartenance au groupe et déclarer : « je tremble maintenant du commun tremblement...» (C.21). Ainsi pourra-t-il, comme le levain, faire bouger « ces milliers de mortiférés », leur faire abandonner leur apathie, faite de complexe d'infériorité, de servitude et d'aliénations multiformes. La négritude qu'il clame réunit le héros- poète et le peuple dans un même élan créateur et transformateur de l'univers, de la société et des êtres. On notera, dans les trois vers suivants qui décrivent la négritude césairienne, le dynamisme et la force que lui confèrent deux verbes d'action significatifs :

> elle plonge dans la chair rouge du sol
> elle plonge dans la chair ardente du ciel
> elle troue l'accablement de sa droite patience *(C.23)*

Césaire, après avoir, par quatre dénégations, dit à quoi sa « négritude » ne devait pas être assimilée, refuse de la définir, au risque de la figer. Il la montre plutôt à l'œuvre ou en action, en utilisant deux verbes de mouvement incisifs : plonge (deux fois) et troue. Le double mouvement indiqué par le verbe « plonger » aux deux vers s'effectue vers trois directions différentes : descendante, ascendante et horizontale. D'abord l'enracinement dans le terroir suggère un ressourcement aux valeurs africaines (chair rouge du sol*);* ensuite l'ouverture vers le ciel traduit l'élan vers l'universalité, l'humanité qui, sous tous les cieux, devrait avoir des vertus essentielles communes, (chair ardente du ciel). Le troisième moment semble indiquer que la lutte à mener est un labeur de tous les jours, impliquant la persévérance, le courage et la ténacité devant l'immensité des tâches à entreprendre. Gatsé se situe dans *Sans tam-tam*, par son amour viscéral du monde paysan qu'il refuse de quitter, dans ce même sillage.

Le passage de *Sans tam-tam* que nous avons eu à évoquer plus haut insiste sur les mêmes vertus revigorantes et stimulantes de son Congo natal. L'appel au « suc vivifiant d'un monde malheureux », du « poto-poto rouille » et des « saisons des pluies » caractérisent le pays pour lequel Gatsé a conçu une œuvre grandiose : bâtir les fondations d'un monde nouveau, d'un Congo nouveau, dans la simplicité, avec le citoyen ordinaire de tous les jours, ou dans sa salle de classe. La vaste entreprise de désaliénation des mentalités rejoint celle du poète dans son effort de libération de son peuple longtemps tenu sous le joug du maître blanc. De même que le poète a puisé ses forces dans son peuple, de même Gatsé, au contact avec le monde de l'arrière-pays, a noué un pacte avec les réalités congolaises, et s'est engagé à leur imprimer un nouvel élan. On ne s'étonnera point que, pareil à son modèle césairien, il s'insurge contre tout dogmatisme, et revendique le droit à l'inventivité ou à la créativité dans tous les domaines, même ceux censés réservés aux aînés, à savoir les hiérarques du parti qui se targuent d'une certaine « infaillibilité politique ».

2.6.4.4. Gatsé et les pouvoirs politiques : esprit critique et refus de toute doxa

La voie empruntée par Gasté dans *Sans tam-tam* est intéressante et mérite d'être clarifiée. Les lettres de Gatsé à son ami, directeur de cabinet d'un ministre à la capitale Brazzaville, constituent une lutte contre le conception qui consiste à croire qu'on ne peut servir la Révolution que d'en haut, à partir des hautes sphères politiques. Le travail le plus ardu réside, pour Gatsé, dans une remise en cause de cette mentalité et dans une éducation appropriée des citoyens. La fuite en avant en direction des hauts postes est perçue par cet enseignant, « homme de convictions et non de la foi»[811], comme un signe d'irresponsabilité, de lâcheté et de trahison de la révolution. Il faut commencer d'abord par l'essentiel : jeter les bases d'une société nouvelle en amorçant un vrai changement de la base paysanne ou de ses élèves dans les salles de classe, tremplins pour un réel changement en profondeur. Il convient dès lors, pour cette tâche immense d'édification de la nation, de renoncer aux "avantages et célébrité"[812] acquis de la diplomatie et de la carrière politique. Dans cette Afrique à la dérive, seuls les jeunes peuvent encore porter les espoirs d'un avenir radieux. Les éduquer dans l'ombre, dans l'effacement le plus complet, *sans tam-tam*, n'est pas synonyme d'opposition à la politique qui se fait. Bien au contraire !

Autrement dit tout au long de ses lettres, Gatsé opposera sa conception de la Révolution qui repose sur une vision en profondeur des problèmes *("*désir d'approfondir ce sur quoi nous sommes

[811] *Sans tam-tam,* p. 106.
[812] *Ibidem,* p. 111.

tous d'accord.*")* à celle des gens de la capitale ("vous des villes), qui n'ont de la réalité sociopolitique du Congo et de l'Afrique en général qu'une vision superficielle, fort éloignée du vécu quotidien, des masses des zones rurales, délaissées par les politiciens : "Car la révolution n'est pas la continuelle journée de soleil romantique. C'est une belle austère qui exige une cour longue et patiente et qui ne sourd que de la persévérance. Et souvent, comme l'histoire (dont elle fait partie) quelle cruelle ! *"*[813].

Gatsé refuse la diarrhée verbale *"*des politiciens, la plupart du temps arrivistes », la parade, la course aux postes diplomatiques, les « avantages et la célébrité*"*, la démagogie et la fatuité des responsables du parti « très proches des administrateurs coloniaux et préfets qui sont passés par ici »[814]. Gatsé leur oppose la modestie, la persévérance, le travail consciencieusement accompli dans la discrétion, loin des regards curieux, ainsi que le courage de se mettre lucidement en question et de s'examiner sans complaisance. Telle semble du moins la conviction de ce professeur de CEG :« Moi, j'avais toujours cru que le véritable révolutionnaire trouvait dans le travail le plus modeste, satisfaction et un univers riche d'actions qu'il n'arrivait même pas à accomplir avant la retraite »[815].

La politique, elle, n'est pas la répétition d'un catéchisme, même élaboré par les « avant-gardes mondiales du socialisme. »[816]. La vraie politique «…est permanente, et pratique la distanciation. »[817] Seul le recul permet de prendre des distances par rapport à la réalité, de l'examiner et de la juger. Pour Gatsé, le vrai révolutionnaire en politique n'est pas un béni oui oui, mais un penseur qui accorde la primauté à la réflexion critique. Il doit, au risque de sombrer dans la sclérose, l'improductivité et l'autarcie intellectuelle, avoir un esprit ouvert, voire une attitude philosophique devant la vie. Pour bien résoudre les affaires publiques et qui engagent le destin de toute une communauté, la réflexion doit être plus que jamais en perpétuel éveil et s'ériger en guide de toute action. Kwame N'Krumah, homme politique et philosophe ghanéen disait: "La pratique sans la théorie est aveugle ; la théorie sans la pratique est vide (…). La révolution sociale doit donc s'appuyer fermement sur une révolution intellectuelle, dans laquelle notre pensée et notre philosophie soient axées sur le rédemption de notre société »[818]. Par cette assertion, N'Krumah énonce le principe d'une nécessaire interaction entre la théorie (l'idéologie) et la praxis quotidienne, complémentaires l'une par rapport à l'autre.

---

[813] *Ibidem,* p .57.
[814] *Ibidem,* p. 113.
[815] *Ibidem,* p.111.
[816] *Ibid*., p.110-111.
[817] *Ibid*., p. 111.
[818] Kwame Nkrumah, *Le Consciencisme*, traduction d'après l'édition anglaise de 1969, par Starr et Mathew Howlett, Présence Africaine, Paris, 1976, pp. 97-98.

Mais au lieu de cela, Gatsé constate que les politiciens de son pays se constituent en une caste d'arrivistes et d'oppresseurs de la masse populaire qu'ils sont censés défendre. Dès lors nous comprenons pourquoi l'activité politique ou diplomatique en tant que telle prend chez ce professeur le visage de la statufication et de la momification. On en devient un être figé, le "salaud" de Sartre, ou l'"homme médiocre" que décrit Ebénézer Njoh Mouelle dans *De la médiocrité à l'excellence* [819]. La conscience, émoussée par les habitudes stéréotypées, ne joue plus son rôle critique au sens plein du terme : discernement et élucidation en vue d'une meilleure action sur soi, sur le monde et sur les autres. Car à force de se tromper et de se mentir, on finit par se voir et par voir la réalité à travers quelque prisme déformant. Gatsé refuse la pétrification de son être et sa mort spirituelle dont il a été « épargné » après un événement politique. En effet, à la suite d'un remaniement du gouvernement, alors qu'il était directeur de cabinet du ministre Okana, il s'est retrouvé, par mesure disciplinaire, éloigné de la capitale : « Dans le mouvement normal de vengeance des nouvelles équipes, on m'a affecté ici en brousse. J'ai eu peur de la déportation, de l'enfer. Finalement, c'est l'Eden »[820]. Il s'est acclimaté à son nouveau lieu d'affectation et en a conçu une nouvelle approche de la révolution.

Pour Gatsé, contrairement à l'idée répandue dans l'arène politique congolaise, l'opposant n'est pas un ennemi public à abattre par les détenteurs du pouvoir. La violence à leur égard ne peut qu'exaspérer les tensions sociales et les rancoeurs. Il conseille alors une démarche toute humaine :

> Le jour où toutes les directions politiques, hommes d'État ou de parti, auront, avant d'être parvenus au pouvoir, lu, compris et assimilé Voltaire, Diderot, Rousseau, *L'Idiot*, *Crime et châtiment*, *Souvenir de la maison des morts*, ou *Ubu roi*, il ne sera plus nécessaire qu'ils aient subi l'humiliation de la cellule et de la salle de torture pour avoir une vision plus humaine des droits de l'opposant politique[821].

Comment comprendre que ce que l'Africain condamnait à la période coloniale, il le fasse à son propre frère ? Comment ne pas jeter l'anathème sur ceux qui transforment le champ politique africain en un lieu de règlements de comptes personnels et de mesquineries de toutes sortes ? La politique honnie par Gatsé, telle qu'elle est pratiquée, l'éloigne des cercles du pouvoir. En Effet, la férocité et le machiavélisme primaire caractérisent ceux que Fernando Lambert [822] appelle les « nouveaux maîtres », hissés à la tête des États africains à l'irruption des indépendances formelles du continent noir. L'humeur vindicative des nouveaux responsables politiques aura finalement bien arrangé Gatsé : son affectation dans une bourgade perdue du pays, loin de constituer une cassure dans sa vie, aura été en

[819] Ébénézer Njoh Mouelle, *De la médiocrité à l'excellence*, CLÉ, Yaoundé, 1974.
[820] H. Lopes, *Sans tam-tam*, p. 9.
[821] *Ibidem*, p. 83.
[822] Fernando Lambert, « La révolte contre les nouveaux maîtres », *Notre Librairie*, n° 68, janv.-avril, 1983, p.63.

définitive une étincelle jaillie dans son esprit jusque-là embrouillé et obscurci par de fausses conceptions. La prise de conscience qui s'en est suivie a eu des conséquences très importantes dans sa nouvelle conception du monde et son appréciation du fait politique au Congo.

Après des expériences diverses, il est devenu clairvoyant et lucide. Maintenant qu'il a les yeux dessillés, Gasté a pris fermement le parti de tourner le dos à ce monde faux et superficiel où, pour atteindre les faîtes de la gloire, - somme toute éphémère, à l'instar de celles des stades, on est obligé de *"*jouer les vertueux pour parvenir.*"* [823] La politique est devenue un prétexte aux visées mercantiles ; elle a perdu sa noblesse, car s'est éloignée de l'intérêt général ou collectif. Seuls comptent l'acquisition de la fortunes, le maintien des citoyens dans la peur, l'insécurité et la hantise des lendemains incertains, pour leur ôter l'envie de vivre paisiblement.

Même si la carrière diplomatique ou politique apparaît comme le chemin le plus rapide ou la ligne droite qui mène à la réussite personnelle, Gatsé a pris une option tout à fait opposée. Il a choisi *"la porte étroite"*[824], consciemment et après mûre réflexion. Les apparences trompeuses du lustre extérieur ne sauraient exercer encore sur lui quelque attrait. Bien au contraire. Il est comme prémuni contre ces "tentations" par son expérience personnelle dans Cabinet du ministre Okana. Alors qu'il y était responsable, explique Gatsé, "l'œil de la sagesse me poursuivait*"*. Celle-ci est une posture qui consiste à refuser la facilité, la comédie et les tartufferies… Par voie de conséquence, Gatsé ne peut que refuser d'être Adam ou Ève, c'est-à-dire ceux qui optent, soit par ignorance, par lâcheté, ou par quelque mobile inavoué et inavouable, pour la paresse intellectuelle et le laisser-aller. Il a compris que la division du pays entre lieux privilégiés (villes, capitale) et "brousse" est une tentative de diversion, une opposition arbitraire qu'un bon révolutionnaire doit dépasser. Pour lui, la brousse est devenue son lieu de prédilection d'où il compte transformer en profondeur la société, secouer ses concitoyens de la léthargie et de l'inconscience, comme l'a fait le héros césairien du *Cahier d'un retour au pays natal*. Ceci explique la brutalité de sa décision finale : "Laisse-moi y mourir", et la transformation de ce qu'on prenait pour un enfer en un Eden, en un paradis.

La référence au passé et la réflexion sur celui-ci l'ont rempli d'assez d'énergie et de vertus pour lui permettre d'engager le combat révolutionnaire. Et sa décision, il l'exprime dans une langue limpide et claire traduisant la profondeur de son choix ainsi que la satisfaction qu'il en tire. Gatsé insiste ainsi particulièrement sur son engagement aux côtés du peuple qu'il veut servir avec détermination et passion.

[823] *Ibidem,* p. 9.
[824] Titre du roman d'André Gide.

2.6.4.5. L'engagement de Gatsé dans les salles de classe et dans le monde paysan, ou le refus du divorce entre le verbe et l'action

Le passage de *Cahier…* que Lopes met en exergue à son roman fait ressortir les traits essentiels d'un homme, en l'occurrence le poète, qui a pris le parti de suivre le « pas secret du peuple » pour mieux le rénover par la suite. Le héros Gatsé, après s'être installé pour quelques temps dans les hautes sphères de l'État, revient au sein de la masse. On peut donc dès lors établir la similitude des situations et des prises de position chez le poète et Gatsé : son identification avec le peuple, son acceptation par celui-ci, le courage, le sang-froid et la volonté qu'il met dans la transformation de la réalité sociale, et enfin son engagement total. Et de surcroît, nous avons ici affaire à un professeur qui se sent investi de la lourde mission d'engager les jeunes et son pays dans un véritable processus de conscientisation, prélude à toute action constructive et à toute vraie révolution. La préparation des esprits importe beaucoup pour Gatsé: « L'éducation dans notre pays doit justement veiller à transmettre à notre jeunesse les messages de tous ceux qui s'élèvent contre le conformisme oppresseur, et qui faisant litière des supplices, ont ouvert à l'humanité les horizons de contrées nouvelles. »[825]

Gatsé ne se dérobe donc pas aux conditions difficiles qu'impose le métier de professeur de collège de « brousse », la dénomination de son lieu de service étant due à sa situation dans des contrées enclavées, éloignées des centres urbains. Il voudrait en sortir positivement transformé et en osmose avec le milieu: ″Que le poto-poto rouille de cette région pétrisse bien mon caractère″. Ceci correspond à peu près à la prière du héros de Césaire qui demandait, avant l'engagement dans la praxis quotidienne, ″de se ceindre les reins comme un vaillant homme", dans le *Cahier d'un retour au pays natal.*

La conséquence de l'acceptation du peuple tel qu'il est, ainsi que les prises de position de Gatsé impliquent le renoncement au superflu, le détachement des apparences, voire un certain stoïcisme. Mais où se situe l'essentiel, pour un pays sous-développé qui veut réellement "décoller"?

Si Gatsé pense avec conviction que la solution aux problèmes immenses du Congo réside dans une auto transformation du milieu par ses citoyens à partir de ce milieu, nous comprenons qu'il pose à son ami cette question rhétorique à la suite de sa proposition : « Mais est-ce là une manière sérieuse de

[825] H. Lopes, *Sans tam-tam,* p.83.

voir le pays ?»[826]. La question induit nécessairement une négation, cela ne fait l'ombre d'aucun doute. En effet, comment œuvrer réellement pour une restructuration profonde de la société en se laissant hypnotiser par "l'ambiance" festive de la capitale ou le luxe des ambassades, par les mirages des hautes sphères "politiques", et en s'enfermant très tôt dans "un décor de lourds rideaux et de lambris" ?

Au fond, Gatsé, à ses dires, ne refuse pas catégoriquement la proposition. Mais qu'on attende sa vieillesse, quand il sera « un roc inébranlable",[827], quand il sera statufié, improductif, mort peut-être. Qu'on lui laisse le temps d'approfondir "la connaissance palmaire du vieux pays"[828] qui est le sien. La décision du refus ne procède pas d'une humeur passagère. Elle s'enracine dans son tréfonds. Elle s'apparente à sa volonté d'apprendre "le rythme ancestral du paysan. Même celui des féticheurs"[829]. De la sorte, il se fait violence, mais pour découvrir cet autre soi-même caché. Qu'il atténue ensuite la dureté de son propos par quelques expressions affectueuses ne change pas grand-chose à sa foi inébranlable : "Voilà, mon ami ! ne sois pas déçu".[830]

Une nette impression se dessine dès la première lettre de Gasté ; et se confirme avec les quatre autres dont nous avons retenu certains éléments. Dans l'épilogue, le destinataire des missives de Gatsé en situe l'importance et la pertinence. Ainsi la volonté d'approfondissement et de recherche de l'essentiel résume la démarche de l'enseignant. Gatsé se prononce pour une révolution efficace de proximité, dont il élaborer une conception sinon originale, du moins qui réponde mieux au contexte de son pays. Pour faire correspondre la révolution avec les options idéologiques officiellement clamées, lui-même montre l'exemple en alliant la théorie à la pratique. Ce faisant, il se positionne dans le champ politique aux antipodes des politiciens dont la préoccupation consiste uniquement à savoir "dire", comme dans ce passage de la deuxième missive: «Je ne veux pas devenir un responsable dont le verbe embellit la réalité, croyant que tout ce qui se dit se fait. Avant ceux qui savent dire, il nous faut ceux qui savent faire. Sinon, à chaque fois que la réalité apparaîtra dans sa crudité, nous serons peu fiers de nos hautes fonctions.»[831]

Il devient impérieux d'éviter le divorce entre le verbe et l'action, en accordant pour cela le "faire" avec le "dire". La primauté devient dès lors une *praxis* sociale repensée à partir du contact de l'idéologie avec le réel, à la suite de quoi on peut espérer transformer en profondeur des mentalités des jeunes, et dans une certaine mesure, celles des paysans, puisqu'on vit les mêmes réalités avec eux, dans leur « brousse ». Quand la théorie fait des pas de géant dans les grands milieux de la capitale,

[826] *Sans tam-tam,* p. 8.
[827] *Ibid*., p. 10.
[828] *Ibid.*, p. 10.
[829] *Ibid.*, p. 10.
[830] *Ibid*, p. 10.
[831] *Ibid*, p. 59.

alors que l'immense partie du peuple, pour lequel on est censé l'élaborer, ignore tout de ces idées dont il constituerait l'enjeu principal, il y a de quoi s'alarmer: « Les volontés et déclarations les plus pures sont affaiblies par le niveau de conscience réelle de la plaine. Les troupes ne sont pas branchées sur la même longueur d'onde que l'état-major. Il arrive que visant l'ennemi, leurs balles frappent l'avant-garde dans le dos »[832].

Ainsi, des analyses précédentes, on se rend compte de l'enjeu politique du passage mis en exergue à *Sans tam-tam.* Il situe dans toute son ampleur l'intention maîtresse de Gatsé, soucieux d'une refonte radicale de la méthode et de la pratique révolutionnaires. Pour préparer des lendemains qui chanteront, il faut se plier à une rigoureuse discipline : austérité, effort, persévérance, audace, lutte contre la paresse ou la complaisance, et surtout esprit combatif dans l'ardeur au travail, où qu'on se trouve. C'est, dirait-on, un véritable impératif catégorique : *«* or il nous faut travailler »[833], et non verser dans une éloquence de mauvais goût en désaccord avec la réalité. Pour éviter ce hiatus, Gatsé commence d'abord par mettre la main à la pâte. Le reste viendra par surcroît.

Mais le modeste professeur, si clairvoyant et lucide, animé d'un idéal si noble et si élevé, ne mènera pas à bout la mission commencée avec tant de ferveur. Implacable, la mort le terrassera, à son retour de Bulgarie où, profitant de l'offre de son ami, mais *«* dans un autre contexte *»*, il est parti se soigner. Le cancer qui le tenaillait depuis longtemps, et qu'on assimilait à une cirrhose de foie, aura finalement raison de lui. Sa mort ne signifie pas pourtant celle de ses idées, car son projet de « décolonisation des mentalités» commence à porter des fruits. En effet, son ami de la capitale laisse prévoir que d'autres *« Gatsé»* surgiront de l'ombre. Il s'engage à continuer son œuvre, à divulguer ses vues pertinentes afin que ses concitoyens en saisissent l'importance et revoient leur pratique révolutionnaire.

Au-delà du passage de Césaire que nous avons essayé de mettre en perspective dans l'approche de *Sans tam-tam,* et dont Lopes s'est servi comme épigraphe, nous notons le même destin dévolu aux héros césairien et lopésien : la consécration par la postériorité malgré l'ingratitude du présent. L'ami de Gatsé, haut responsable politique, sera tellement acquis à la cause du professeur de brousse après sa disparition des suites de cancer, qu'il fera publier leur correspondance,-qui devait rester privée-,et s'autorisera même un épilogue très laudatif dans la lettre adressée à l'éditeur à cet effet : « Mon commerce avec Gatsé m'a effectivement dessillé les yeux...», affirme-t-il, avant d'ajouter :«Mon ami

[832] *Ibid.*, p. 59.
[833] *Ibid*., p. 40.

dépassait, par son envergure et sa noble discrétion, les limites de mon pays. Celui qui vivait dans la brousse méritait plus d'être connu que des millions de citadins mis quotidiennement en vedette par une publicité indécente. »[834]

Dans ses oeuvres postérieures à *Sans tam-tam*, Lopes convoque souvent dans son paratexte d'autres écrivains, et fait de ses écrits un lieu d'une intertextualité généralisée où se retrouvent les écrivains de presque tous les continents. Ce qui fait que son lecteur est obligé, s'il veut saisir le sens profond de sa démarche, de recourir à d'autres lectures, comme nous venons de le faire. Ainsi, le roman lopésien en particulier, et celui du Congo Brazzaville en général, doit se lire, selon l'expression de Boniface Mongo Mboussa, « en miroir »[835], en rapport avec les autres livres qui constituent la bibliothèque idéale de l'auteur. *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire en a été un pour l'auteur de *Le Lys et le Flamboyant*, et nous avons pu apprécier comment l'ombre du *Cahier d'un retour au pays natal* plane sur *Sans tam-tam,* et lui imprime sa tonalité lyrique. Notons toutefois que Henri Lopes, dans sa création romanesque des années 1990 à 2002, semble avoir abandonné le lyrisme social et l'engagement des années 1970/1980, et opté pour une quête identitaire ou une littérature plus personnelle et intimiste. Chez les autres romanciers congolais, l'influence césairienne est moins marquée et moins explicite que chez Henri Lopes, mais non absente, puisque souvent évoquée par les personnages en quête d'*exemplum*.

2.7. Rhétorique de la description. Hypotypose et dénonciation de la barbarie politique.

L'hypotypose, selon Marie-Ève Thérenty, est une « Figure consistant à décrire une scène de manière si vive, si énergique et si bien observée qu'elle s'offre aux yeux avec la présence, le relief et les couleurs de la vérité. »[836] Dans certains romans congolais, la monstration des scènes crues et insoutenables révulsent le lecteur, lors des séances inhumaines et barbares de tortures auxquelles les dirigeants soumettent les opposants ou supposés tels, les « comploteurs » et les « assoiffés de pouvoir », selon la rhétorique du pouvoir. Le prisonnier politique y est ravalé au rang d'une bête de somme, un cobaye humain sur qui toutes les expérimentations sont permises pour arracher l'aveu ou

[834] *Ibid*., p. 122.
[835] Mongo Mboussa, « La littérature en miroir : créativité, critique et intertextualité», *Notre Librairie*, n°160, décembre-février 2006, numéro spécial : « La Critique littéraire ».
[836] Marie-Ève Thérenty, *L'Analyse du roman*, Paris, Hachette, 2000, p.116.

faire avouer « la vérité », puisque, comme l'affirme un personnage de Tati Loutard[837], « Le sort du criminel le plus dangereux est en effet plus clément que celui d'un prisonnier d'opinion. » Henri Djombo renchérit en dévoilant la base sur laquelle les bourreaux travaillent : « Partant du principe que le détenu était menteur par essence, ils devaient arracher les aveux et extirper la vérité de la chair comme l'on extrait de l'amande son huile.»[838]

Les romans congolais à thématique politique construisent presque toujours une image dédoublée du gouvernant, celui qui est proposé en exemple, et qu'on peut déduire de celui dont le portrait péjoratif accentue les dysfonctionnements et sa tendance à répandre le mal autour de lui, surtout à faire subir aux opposants diverses atrocités. À travers l'image du corps souffrant des martyrs de l'intolérance politique et de la pensée unilatérale, *le pathos* du lecteur est exacerbé. On peut y lire la volonté affichée des romanciers de solliciter activement la participation du lecteur dans la condamnation de la barbarie politique. En décrivant dans le détail les maux et autres souffrances paroxystiques endurés par les personnages positifs de l'univers fictionnel, les romanciers arrivent, par le grossissement, l'hyperbole et la rhétorique du pathos, à gagner le lecteur à leur cause, à savoir l'invitation à jeter l'opprobre sur les laideurs politiques de toutes sortes. L'hyperbolisation de la souffrance contribue à faire du héros un martyr. L'énonciation à partir du corps supplicié n'est pas aussi sans traduire l'inutilité de l'acte engagé dans des univers politiques africains, « impropres aux grandes choses », comme le dirait Kourouma dans *Les soleils des Indépendances* (1968). Quatre exemples vont servir à l'illustration de cet aspect de la rhétorique du pathos.

Dans *Les fleurs des lantanas* de Tchichellé Tchivéla, Bukadjo refuse d'avouer le crime de complot politique et d'atteinte à la sécurité de l'État dont on l'accuse faussement. Il est emmené à la salle de torture, la Salle de Vérité (S.V.):

> On dévêtit le médecin, on lui attacha les mains derrière le dos avec les menottes, on le fit monter sur un tabouret, on lui souleva les bras et avec une courte chaînette on le fixa au croc de boucher, on retira ensuite le tabouret et le docteur Bukadjo se retrouva suspendu dans le vide, ah, ma mère, que j'ai mal, très mal, voilà que cette brute me fouette le dos aah, j'ai mal, très maaaallll, mais je ne crierai pas, nooon, je ne crierai pa-aaaaah. Un cri déchirant jaillit du docteur Bukadjo, du plus profond de son être, un cri douloureux auquel répondirent de longs éclats de rire. Il était humilié, mais il cria plus fort encore, arrêtez, espèces de monstres, arrêtez eeeeh, les militaires le raillaient, oh vous n'êtes pas courageux, docteur, vous n'avez pas honte ? Un soldat s'approcha du médecin, lui déboutonna sa culotte qui tomba, il enroula un fil électrique autour de son sexe et un autre au lobe de son oreille. Il alla tourner la manivelle du groupe électrogène, le médecin criaaaaaaaaah, il s'agitait comme un nourrisson qui pleure de faim, arrêteeeeeeez, un nouveau tour de manivelle, le docteur Bukadjo n'en pouvait plus, il baissa la tête, il souhaitait la mort, oui mon Dieu, la mort. Enfin on le détacha. Le chef des bourreaux dit d'un air désolé :
> - Vous voyez, docteur, nous on ne voulait pas vous faire mal, on vous aime, mais c'est vous qui avez cherché. Maintenant, vous allez tout reconnaître, d'accord ?
> - Oui, tout ce que vous voulez.

[837] Jean-Baptiste Tati Loutard, *Le récit de la Mort*, Paris, Présence Africaine, 1987, p.76.
[838] Henri Djombo, *Le mort vivant*, *op. cit.*, p.77.

- Ah, vous voyez, docteur, ici, à la « S.V. », on dit toujours la vérité.
Les bourreaux se brisèrent de rire.[839]

L'objectif visé par la torture est ici d'ordre physique et psychologique. Sur le plan physique, il s'agit de vaincre la « chair » en lui imposant des souffrances paroxystiques que le corps ne peut endurer. La faiblesse du corps, par instinct de survie, entraîne le lâchage de l'esprit, et c'est alors que le bourreau obtient sa pleine satisfaction en tournant en dérision le personnage et en le qualifiant de poltron. Cette humiliation est un prélude à sa victoire sur le prisonnier qui, redoutant un autre enfer, avoue un crime qu'il n'a pas commis, pour que le tortionnaire le laisse tranquille. Mais malheureusement, ce n'est là que le début d'un calvaire qui, à voir les différentes fictions, est bien long, car la preuve sera brandie au tribunal contre l'innocent qui ne voulait qu'épargner sa vie, et le conduira soit au poteau d'exécution, soit à la condamnation à perpétuité dans des prisons immondes.

Une pareille scène est décrite dans *Le mort vivant* de Henri Djombo. Joseph Niamo, faussement accusé d'être à la tête de mercenaires venus du pays voisin, le Boniko, pour renverser le régime du Yangani, est arrêté, emprisonné et doit avouer un crime attentatoire à la sécurité de l'État yanganien. Devant son refus obstiné, on l'emmène au Kilimandjaro, la terrible salle de torture. Dans un stoïcisme remarquable, Niamo fait face courageusement à la souffrance physique et refuse de crier, comme pour ôter à ses bourreaux le plaisir sadique qu'ils tireraient de ses cris :

J'étais suspendu à deux mètres environ du sol, les jambes en l'air et la tête vers le bas, les membres attachés dans les cordes et dans les menottes. Je flottais maintenant dans le vide comme une bête à l'abattoir. J'eus soudainement mal aux chevilles et aux articulations. Je tentais instinctivement de me redresser, voulus remonter les cordes pour retrouver la position normale. Impossible. Je me débattais comme un gibier pris au piège ou un poisson au bout de la ligne.
L'assistance était calme et sans état d'âme. Elle m'interrogea de nouveau, je répétai mes réponses en les abrégeant. Je suppliais mes interrogateurs de ne pas me torturer, car je leur avais dit toute la vérité. Ils ne me croyaient pas. Je me lamentais et les suppliais encore. Ils restaient sourds. Ils attendirent en vain des hurlements de ma voix qui dirait « assez ! je vais tout vous avouer». Je sentais des fourmillements et des picotements dans tout mon corps et l'irrésistible envie de me gratter.
L'adjudant se mit à me flageller. Mon dos, mon ventre et les côtes étaient devenus les cibles préférées et le centre de mes douleurs. Mon corps se couvrit de sueur. Le sang me descendit dans la tête. Des millions d'étoiles peuplèrent mes yeux, ma vue se brouilla. (...).
Mon corps continuait à absorber les redoutables coups qu'il encaissait, sans que ma bouche eût cédé un seul cri à ceux qui avaient fermé leurs oreilles à la vérité. Je m'engourdis, mon cœur lâchait. Je m'évanouis.[840]

[839] Tchichellé Tchivéla, *Les fleurs des lantanas*, Paris, Présence Africaine, p.94-95.
[840] Henri Djombo, *Le mort vivant*, Brazzaville/Paris, Hemar/Présence Africaine, 2000, p.52-53.

Chez Jean-Pierre Makouta-M'Boukou, la torture s'appelle le baptême, et les prisonniers le subissent deux fois par jour. À la différence de Bukadjo qui craque et « avoue », le héros de Mabouta Mboukou défie la cruauté physique et les bourreaux n'obtiennent rien de lui. Il refuse d'avouer le mensonge et il est éliminé par noyade. L'originalité de la description consiste, dans *Le Contestant,* à faire participer le lecteur et les personnages de la chambre adjacente à la séance de torture, dans un état d'extrême tension nerveuse. Ne voyant rien, ils sont obligés d'être très attentifs à la fois aux bruits produits d'une part par les différents instruments de torture -les chaînes, l'eau, et d'autre part, par les gémissements étouffés du supplicié :

> Puis, bientôt, Jean Kayilou entendit vociférer un individu qui devait être de forte corpulence :
> - Dis tout ce que tu sais. Tu étais en réunion ce jour-là, n'est-ce pas ? Tu complotais avec tes complices contre le régime, pas vrai ?
>
> Une voix répondait, plaignarde (sic) :
> - Je ne sais rien de ce dont vous m'accusez ! Je suis innocent !
> - Dénonce seulement tes complices. C'est la condition de ta libération, reprit la voix.
> - Mais, qui dois-je dénoncer ? Et pourquoi les dénoncerais-je ? répétait inlassablement le malheureux.
> - Il persiste ! Eh bien ! montez-le ! ordonna la voix du bourreau.
>
> Et Jean Kayilou entendit une chaîne se dérouler : warr !warr !warr !
> - Ça y est !on le monte ! dit un autre prisonnier. Jean Kayilou le regarda, le regard inquiet, l'air de dire : « Comment cela se passe-t-il ?» Mais il ne dit rien.
>
> C'est alors qu'on entendit des gémissements terrifiants, quelqu'un qui allait mourir, aurait-on dit : hunnn ! hunnn ! hunnn ! hunnn ! hunnn !
> - Lâchez ! cria la terrible voix. Et l'on entendit la chaîne se dérouler d'un seul trait: warr r r r r r r r ! Cela dura ! dura ! Et bientôt on entendit des cris effrayants :
> - Non ! Non ! Lâchez-moi ! Je vais parler ! Je vais les dénoncer ! Oui ! Je les dénoncerai !
> - Libérez-le ! Il va parler, dit la voix tonnante. Mais lorsqu'on le libéra, la victime recommença à nier. Il n'avait rien à avouer. Il était innocent. Et il ne pouvait dénoncer personne.
>
> Ceci se répéta plusieurs fois. Mais à la fin, excédé et sachant qu'il ne tirerait rien de cet entêté, le bourreau ordonna :
> - Plongez !
>
> Et l'on entendit le bruit d'une grosse calebasse qui se remplit : doukou ! doukou ! doukou ! doukou ! doukou ! Un silence s'en suivit, qui fut interrompu par un bruit de corps qu'on traîne par terre. Puis plus rien ! Ce fut ensuite le tour d'un deuxième, d'un troisième, d'un quatrième, jusqu'à ce que Jean Kayilou et ses compagnons vissent leur porte s'ouvrir.
> - C'est notre tour, déclara le pasteur, le prisonnier volontaire. »[841]

La torture atteint les sommets de la cruauté et de l'imaginable dans *Le Pleurer-Rire* de Henri Lopes, où, pour se débarrasser du capitaine Yabaka, le maréchal Bwakamabé l'implique dans un complot visant à prendre « son » pouvoir. Après l'avoir lui-même roué de coups, le président le remet aux mains des services spécialisés chargés de lui ramener l'« aveu », par tous les moyens .La torture et l' « extraction » de la vérité sont plus laborieuses dans *Le Pleurer-Rire.* Le premier tour de supplice commence à la présidence. Chaque fois que les éléments de la garde présidentielle font s'évanouir

[841] Makouta-M'Boukou, Jean Pierre, *Le Contestant ou un pasteur chez les Carmélites*, Paris, L'Harmattan, p. 205-206.

Yabaka sous les coups, ils le réanimen t à grands seaux d'eau, « pour immédiatement le frapper à nouveau avec des chicottes et des règles d'écolier, exactement comme on leur avait appris à l'époque coloniale. Et gba, gba, gba, comme hier des nègres battaient d'autres nègres. Hier ils en recevaient l'ordre du Blanc. Mais aujourd'hui ? »[842] Aucun cri ne s'échappe de sa bouche malgré tous les violents coups. Les gardes eurent même peur de se voir accusés de complicité : « Pardon, mon capitaine, pardon. Criez un peu, sinon c'est nous qu'il va faire battre.» Ensuite, dans les locaux de la police, la barbarie est redoublée et perfectionnée par le « commando bazooka », formé spécialement par M. Gourdain, l'expatrié responsable de la sécurité présidentielle. Qui sont-ils, les bourreaux de ce redoutable commando?

> Des hommes préparés à leur tâche au même rythme qu'on entraîne des acrobates ou des boxeurs. Des hommes qui vivent dans un autre univers et ne rencontrent le nôtre qu'à l'heure du spectacle. Des hommes soigneusement nourris, confortablement logés, sans le souci des fins de mois. Des hommes capables d'exécuter ce qui dépasse l'imagination normale. Des hommes avec un crabe à la place du cœur et qui tueraient sans sourciller un membre de la tribu ou même père et mère, comme ça. Simplement, pour obéir aux ordres, pour que la société demeure bien composée comme ils l'aiment. Des spécialistes. Rien qu'à entendre crier, ils peuvent vous dire à quel stade de l'interrogatoire l'on se trouve[843].

Ils doivent amener par tous les moyens Yabaka à signer un

> ...procès-verbal...déjà préparé et rédigé. Le capitaine y reconnaissait avoir voulu renverser les institutions en s'adressant à une puissance étrangère auprès de laquelle il avait sollicité des mercenaires, dont le Tché ou Chez. Il aurait eu de nombreux contacts avec de jeunes officiers grâce à la complicité du colonel Kaputula, et noué des relations avec l'ambassade de Russie qui fournirait lors du coup des «maquisards en iste » chargés d'appuyer leur action. Si, si, si, on avait des preuves...le chef des mercenaires, le Cubain Tché, si c'est Chez ou quoi-quoi-là.

La longue liste des complices était prête, et le capitaine, s'il consentait à dénoncer ses « complices » « n'avait plus qu'à signer... » La tactique du commando bazooka consiste à prendre d'abord le capitaine par les sentiments : son sort, celui de sa famille, et à exhiber les « preuves » afin de lui briser le moral et la résistance, pour qu'il signe le procès verbal. On le raisonne aussi sur les avantages de la prison à perpétuité à la place de la mort, « car un jour on *t'anistie* et tu rejoins les tiens. » Mais aucune de ces méthodes ne réussit à faire plier le capitaine qui, calme et ferme, « restait muré dans son silence.» C'est alors qu'on passe à l'étape supérieure, au « grand chelem » comme les bourreaux l'appellent. Il s'agit de lui donner la mort lente, qu'on lui signifie en des termes sadiques: « Justement, on va se plaire à te tuer.» Ainsi passe-t-il une nuit entière debout, les mains collées au mur, et est roué de coups au moindre relâchement. Après, c'est la pendaison par les pieds, le *Mont Cameroun*, où il perd connaissance plusieurs fois. Vient ensuite le défilé des témoins au deuxième

[842] Lopes, Henri, *Le Pleurer-Rire*, p.299.
[843]Lopes, Henri, *Le Pleurer-Rire*, *op. cit*., p.300.

jour, des complices « avouant » chacun comment Yabaka leur avait proposé de s'organiser pour passer à l'action. N'obtenant toujours rien du capitaine, on lui introduisit une bouteille dans l'anus, acte grotesque accompagné de sarcasmes obscènes. On lui injecta de l'eau par la bouche, ce qui entraîna des évanouissements, et un coma prolongé. « Mais l'homme, y compris les héros, a ses limites. C'est à la sortie d'un de ces comas, alors qu'il pataugeait encore dans les boues du délire, **qu'on réussit à lui arracher sa signature.** Quand petit à petit, il comprendra ce qu'il avait commis, il tentera de se rétracter, mais Tonton avait déjà l'aveu sous les yeux. **»**[844]

Le reste de la procédure n'est plus qu'une simple formalité, précédant son jugement et son exécution. Tout s'accélère et l'appareil judiciaire se met en branle, trois jours après « l'aveu », avec des audiences de nuit. « On introduisit des témoins fabriqués pour la circonstance. Les mêmes que dans la salle de torture»[845]. L'épilogue de ce cirque sinistre et inhumain est un sanglant massacre : Yabaka et douze autres de ses compagnons furent passés par les armes, au petit matin, dans la foulée du procès.

2.8. Dérision et ironie à propos de vrais/faux procès politiques dans les romans

La salve des innocents (1997) de D. M'Fouilou narre le procès des assassins présumés de Marien Ngouabi, en fait, selon l'auteur, des innocents pris au hasard, ayant la seule caractéristique commune d'appartenir tous à la même tribu ou à la secte des prieurs se réunissant chez l'ancien président déchu, Massamba Débat. Dans *Dossier classé* de H. Lopes, Mamba, personnage politique dont la célébrité fait ombrage au président du moment, est accusé de complot, jugé nuitamment, condamné à mort, puis gracié. Sa peine est commuée en prison à perpétuité, et, par la suite, en acquittement à la faveur d'un changement politique, et il est remis sur la scène politique[846]

Les petits garçons naissent aussi des étoiles d'E. Dongala évoque très rapidement le même complot que celui qui fait le sujet du roman de M'Fouilou, lors du procès du numéro deux du parti, Boula Boula, Secrétaire général. Il est accusé dans « le plus grand complot jamais ourdi contre la révolution». Bissila, dynamiteur de pierres, est accusé d'avoir posé les bombes au cinéma et sur la voie ferrée. Après avoir avoué son forfait, il se rétracte à la barre, et pour cause. Il a subi d'atroces tortures,

[844] *Le Pleurer-Rire*, p.303. C'est nous qui soulignons.
[845] *Le Pleurer-Rire*, p.307.
[846] Lopes, Henri, *Dossier classé*, Paris, Seuil, p. 71 à 73.

et son « aveu » lui a été extorqué par des moyens horribles, comme il l'explique au tribunal: «On m'a tabassé, on m'a pendu par les pieds la tête en bas pendant qu'on me passait du courant dans les couilles », « j'ai craqué et j'ai signé»[847]. Sa « signature » était, selon lui, l'unique condition pour faire cesser les douleurs extrêmes que ses bourreaux lui infligeaient pour l'obliger à avouer son « crime », fabriqué de toutes pièces. Il sera condamné à vingt ans de travaux forcés. Dans le même procès, Boula Boula, principal concerné, voit peser sur lui plusieurs chefs d'accusation : magouilles et trafics de toutes sortes, détournements de biens publics et de femmes au foyer. Le crime le plus abominable qu'on lui impute est celui d'avoir été « traître à la nation, traître au Parti, traître au président du Parti, notre guide, garant de notre souveraineté et de notre liberté, (…) allié avec des réactionnaires pour renverser notre révolution !»[848]

Boula Boula sera condamné à mort, son nom banni avec interdiction de le prononcer dans le pays pendant vingt ans. Mais ce qui est très curieux, c'est l'empressement avec lequel l'accusé reconnaît tous les crimes, s'auto accuse, et demande la clémence et de la générosité du parti et du guide…

Un fusil dans la main, un poème dans la poche, premier roman de Dongala publié en 1973, consacre de longues séquences au procès de Mayéla dia Mayéla, président renversé par un putsch militaire dirigé par le capitaine Mouyabi, et emprisonné dans l'attente du verdict dont l'issue ne faisait aucun doute : la peine capitale. L'aspect théâtral et folklorique du déroulement du procès est amplement mis en relief. Quand, à la conclusion de son réquisitoire incriminant Mayéla de nombreux forfaits, le commissaire du gouvernement lui demanda ce qu'il avait à dire, il déclara : « Je n'ai rien à dire.» Et le narrateur d'ajouter :

> Il (Mayéla) savait que tout était truqué. Quoi qu'il fît, la sentence était déjà arrêtée et ce ne serait pas ce pauvre avocat européen qui le tirerait de là. Bien au contraire. C'était exprès qu'on lui avait collé un avocat blanc ; cela ne montrait-il pas à suffisance qu'il était un vendu ? Puisqu'il fallait être condamné, autant ne pas jouer le jeu ridicule, caricatural, qui se passait dans cette salle. Après tout, je ne veux pas de cadeau de ces gens.[849].

---

[847] Dongala, Emmanuel, *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1998, p.171-172.
[848] *Les petits garçons...*, p.189.
[849] Dongala, Emmanuel B., *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, Paris, Groupe Privat/Le Rocher, 2005, p.370. (1ère édition : Albin Michel, 1973).

Et après le réquisitoire final de Maître Adilène le condamnant à la prison à vie: « Je ne demanderai pas la peine capitale, car dit-il, notre révolution est indulgente, la parole est derechef donnée à Mayéla par son avocat. La vive repartie de l'accusé laisse tout le monde « étonné, stupéfait » : « Je n'ai rien à déclarer à une cour de putschistes, de retourneurs de veste et de gens qui se comportent comme s'ils venaient de recevoir la grâce révolutionnaire ! Je ne demande aucun pardon, condamnez-moi et cessons ce cirque qui met tout le monde mal à l'aise ! »[850] La sentence tombera comme un couperet : « condamné à mort au nom de la révolution ! », Mayéla sera condamné à être exécuté publiquement, « au petit matin ».

Par ces procès sur fond d'irrégularités, de tortures et d'enfreintes à la procédure judiciaire normale, les auteurs discréditent les pouvoirs en place et lèvent un pan de voile sur un des mécanismes de la pérennisation des princes africains au pouvoir, à savoir l'élimination des concurrents potentiels et des personnes indésirables par les accusations de complots imaginaires.

[850] *Ibidem*, p.376.

Chapitre 3. Utopies romanesques et inventions de la politique et du politique : quel projet sociopolitique dans les fictions ?

Le texte fondateur du genre littéraire utopique demeure *La Meilleure des républiques et l'Ile d'Utopie [De optimo reipublicae statu deque nova insula Utopia]* de Thomas more, un humaniste anglais, ouvrage publié en 1516 en latin. Le mot « utopia », dont la traduction française est « utopie» a été :

> ...forgé par More à partir des racines grecques *u-* marquant la négation, et *topos* indiquant un lieu, a été traduit et donc compris de diverses façons : tantôt « nulle part» ou « non-lieu », simples négations, tantôt, « **le lieu de nulle part**», où se combinent, comme dans le vocable grec en forme d'oxymore, la négation et l'affirmation d'une spatialité. Ce vocable dans l'œuvre de More, désigne l'île heureuse inconnue décrite au livre II.[851]

Au niveau littéraire, certains critères doivent être satisfaits pour qu'une œuvre soit classée dans le genre utopique. Selon Micheline Hugues, le texte doit remplir trois conditions : adopter une forme narrative, souvent un récit de voyage à la découverte d'un monde inconnu, pleinement constitué en réalité distincte. Ensuite, en tant que société politique, elle n'est « utopique que si elle se caractérise à la fois par une constitution rationnelle, un idéal de perfection absolue, de la réalisation duquel découle le bonheur de tous les citoyens. Enfin cette cité heureuse est l'œuvre de la seule volonté humaine, **un acquis et non un donné**»[852]. Il s'agit donc d'une construction rationnelle et intellectuelle, désirée et décrite par des hommes aptes à s'élever à une certaine conceptualisation. Il ne convient pas de confondre l'utopie littéraire qui va de pair avec la conception d'un État rationnel, avec certains autres lieux de bonheur mythique tels l'Âge d'or primitif ou le Jardin d'Éden dans l'imaginaire chrétien. Le bonheur dans les utopies littéraires n'est point donné à l'homme innocent des origines ou purifié de ses fautes. Au niveau des utopies sociales qui reflètent les aspirations de l'homme pour un mieux-être, l'homme peut œuvrer activement à la gestation, à la naissance et à la concrétisation de la société nouvelle conçue, désirée et souhaitée par lui. Yona Friedman, dans *Utopies réalisables*, donne les caractéristiques générales des utopies, et en construit une théorie axiomatique relative à leur naissance, réquisit et réalisabilité :

---

[851] Micheline Hugues, *L'utopie*, Paris, Éditions Nathan/HER, 1999, p.5 (Souligné dans le texte).
[852] Micheline Hugues, *op. cit*., p.9.

> les utopies naissent d'une insatisfaction collective ;
> les utopies supposent l'existence d'une technique ou d'une conduite, applicable pour
> soit éliminer la source de cette insatisfaction ;
> soit réévaluer cette insatisfaction en la considérant comme une ouverture vers une meilleure situation.
> les utopies ne deviennent réalisables que si elles entraînent un consentement collectif.[853]

Ces axiomes décrivent trois stades par lesquels tout processus utopique passe : « le stade de l'insatisfaction, le stade de l'invention d'une technique applicable et le stade de consentement à cette application.» Les stades sont séparés par une certaine durée appelée « lois de décalage ». Enfin, les utopies peuvent être paternalistes ou non, « suivant que le *technicien-auteur-du-projet (l'élite)* n'est pas *celui-qui-doit-consentir*, ou que l'auteur technicien et celui qui consent sont une seule et même personne.» Dans ce dernier cas, le porteur du projet utopique est un membre, groupe ou élite de la communauté, alors que dans le premier cas il vient de l'extérieur du groupe. L'exemple du comportement paternaliste est par exemple celui du bon père, qui se croit le seul à savoir mieux que ses enfants ce qui est bon ou mauvais pour eux. Malgré sa bonne volonté, il n'est pas infaillible dans les décisions qu'il prendra et qui engageront l'avenir de ses enfants. D'où cette définition générale :

« Je qualifie de paternaliste toute organisation au sein de laquelle *quelqu'un* est habilité à prendre des décisions pour les *autres* et non par celui qui porte la responsabilité de la décision... Par contre, une organisation non paternaliste est une organisation au sein de laquelle ceux qui décident auront également à supporter les conséquences, quelles qu'elles soient, de leurs décisions. »[854]

La fin ultime de toute utopie réside dans le bonheur recherché par ses membres, sous l'éclairage ou le guide de certains hommes plus conscients et plus lucides qui en ont conçu le projet. La volonté de supprimer l'insatisfaction, née de la prise de conscience du chaos, rend urgent l'appel de l'utopie, avec sa vision rassurante qui comble l'homme psychologiquement, et lui permet de penser à une vie loin de l'angoisse et des tensions de la vie conflictuelle. Jean Servier écrit à ce propos:

> Les utopies se présentent à nous comme des rêves nés du sentiment de déréliction d'une classe sociale – toujours la même, au fil des siècles. Ce sentiment de déréliction –*Geworfenheit* -, au sens que Heidegger donne à ce terme dans *Seit und Zeit*, est l'état de l'homme jeté dans le monde, livré à lui-même, n'attendant rien d'une puissance supérieure à l'existence de laquelle il ne croit même plus.[855]

Mais les situations conflictuelles sont supprimées non dans la réalité, mais par l'imagination et le rêve, dans la création d'autres pays, d'autres univers. Resituées dans leur contexte de naissance, les utopies visent, selon l'auteur, trois buts :

---

[853] Yona Friedman, *Utopies réalisables*, Les Coiffards, Éditions de l'Éclat, janvier 2000, p.27-28, et p.28 pour les 2 citations suivantes.
[854] Yona Friedman, op. cit., p. 29-30. C'est l'auteur qui souligne.
[855] Jean Servier, *L'utopie,* Presses Universitaires de France, 1979, p.15, *Seit und Zeit [L'Être et le temps]*.

> Elle est prise de conscience de la divergence qui sépare deux sens du mot Progrès : à la fois chemin qui mène vers la cité juste et épanouissement de l'homme par les techniques de la matière. Elle accepte l'égalité des hommes, la pousse même jusqu'à l'absurde, tout en ménageant le règne des bourgeois qu'elle revêt de la robe des philosophes. L'utopie triomphe dans la certitude du règne de l'homme ; elle devient science-fiction, niant les misères du présent pour se réfugier dans des lendemains enchanteurs.[856]

La construction utopique peut se comprendre alors comme une démarche en deux temps, à savoir la critique de l'ordre antérieur, ensuite la projection descriptive du nouvel ordre souhaité. Cela revient à dire qu'elle est essentiellement rupture et postulation, ancrage dans un présent insatisfaisant refusé au nom d'un idéal porteur de valeurs jugées positives. Comme l'écrit Baczko Bronislaw, « la démarche utopique prend son point de départ dans le sentiment [...] d'une rupture entre le devoir-être, l'idéal et la réalité sociale. L'utopie vise une vie nouvelle au nom des valeurs qui transcendent la réalité existante et qui seules sont jugées aptes à régénérer la vie individuelle et collective.»[857]

3.1. Projets de société et réflexion politique dans quelques romans congolais

Dans les romans congolais jusqu'à la fin des années 1990, la construction d'utopies positives est entr'aperçue seulement par quelques romanciers congolais, tels Jean Malonga (*La Légende de M'Foumou Ma Mazono*, Présence Africaine, 1954), Sony Labou Tansi (*La vie et demie*, Seuil, 1979) H. Lopes (*Sans tam-tam*, CLÉ, 1977), ou E. Boundzéki Dongala (*Un fusil dans la main, un poème dans la* poche, A. Michel, 1973, et *Le feu des origines*, A. Michel, 1987).

En général, l'invention d'espaces différents, de ceux existant dans la vie réelle ou d'utopies narratives, est une indication claire du refus de l'univers politique ambiant. L'imaginaire des romanciers congolais, tout en niant (« *ou* » privatif du grec) le lieu où ceux-ci évoluent (*topos*), entend postuler la possibilité d'y substituer un autre. Nous pouvons alors parler d'une « utopie réaliste », aussi paradoxal que le terme puisse apparaître de prime abord. Et sur ce point, presque tous les inventeurs de fables congolaises s'accordent sur un fait: leurs romans, bien qu'étant des « fictions », s'enracinent dans leur univers socioculturel, religieux et politique d'où elles prennent leur envol. Et l'imaginaire des écrivains est parfois leur faculté de transposition du réel en quelque chose de réalisable. Le constat est partout le même, chez les romanciers politiques comme chez les politiques romanciers. La question qu'ils se posent est loin d'être « utopique » ; elle sourd des profondeurs de la conscience des êtres de

[856]Jean Servier, *Ibidem*, p.91.
[857] Baczko Bronislaw, *Lumières de l'utopie,* Payot, 1978, p.30, cité par Micheline Hugues, *op. cit*., p.74.

papier qu'ils mettent en scène dans leurs fictions, et rejoint les préoccupations de Monsieur Tout le monde, qu'on peut résumer ainsi. « Nous vivons mal, et pourtant, ne pouvons-nous pas vivre bien et même mieux en réorganisant tout ce que nous avons ? Nous pouvons assumer l'héritage colonial comme un tout historique légué à nos aïeux et ancêtres morts. Mais que pouvons-nous faire pour venger ceux-ci, pour prouver que sans l'avanie qu'ils ont subie et les exploitations multiformes auxquelles ils ont été soumis depuis des siècles, les choses eussent été mieux qu'elles ne le sont ? Que sans l'exil et la servitude, le futur eût été plus radieux et meilleur ? En somme, nous aujourd'hui, que faisons-nous pour laisser aux enfants des enfants de nos enfants le pays mieux que nous ne l'avons hérité ? » (Pour reprendre l'expression des personnages démissionnaires de *L'État honteux* au président Martillimi Lopez).

Des indépendances à la période actuelle, une utopie positive, que Gilbert Lombalé Baré appelle « le rêve du changement»[858], semble traverser les fictions narratives congolaises. Il s'agit de l'imaginaire d'un nouveau projet politique, dans ses formes fantastique ou merveilleuse (Sony Labou Tansi, Maxime N'Débéka), philosophique et historique (Henri Lopes et Dominique M'Fouilou), ou, plus actuelle, sous celle de la bonne gouvernance dans un pays fictif, prospère en démocratie autocentrée et en autogestion (Henri Djombo et sa tétralogie romanesque).Entendons par gouvernance « l'ensemble des procédures institutionnelles, des rapports et des modes de gestion publics ou privés formels aussi bien qu'informels qui régissent notamment l'action publique réelle. »[859]

Henri lopes, Tchicaya U Tam'Si, Sony Labou Tansi et Emmanuel Dongala réclament dans leurs œuvres narratives le droit à l'opposition légale, et leurs héros respectifs aux moments forts de l'action, reflètent généralement, de ce point de vue, les prises de position de leurs géniteurs. Nous l'avons amplement fait ressortir à la deuxième partie, dans les analyses thématiques. Ils semblent tous avancer que l'Afrique a besoin d'hommes d'État prêts au sacrifice suprême pour défendre, bec et ongles, les intérêts de leur peuple, et non des « béni oui-oui », trop enclins à brader tout le patrimoine national pour leurs égoïsmes et leurs désirs pantagruéliques, si ce n'est pour complaire aux fantaisies de l'impérialisme mondial. Dans les romans en général, les dirigeants tiennent à présenter aux visiteurs étrangers leur pays comme un « havre de paix ». Mais ce calme est illusoire et ressemble plutôt à la paix des cimetières : les responsables politiques ont réduit à néant les intellectuels et libres penseurs, les patriotes, leurs adversaires politiques, assimilés à de vrais ennemis à éliminer par tous les moyens.

[858] Gilbert Lombaré-Baré, « La littérature congolaise et le rêve du changement», *Présence Africaine*, n° 154, 2ème trimestre1996.
[859] Guy Hermet, Bertrand Badié, Pierre Birnbaun et Philippe Braud, *Dictionnaire de la science politique et des institutions politiques*, Paris, Armand Colin, 4ème édition, 2000, p. 116.

Par cette manœuvre, ils tiennent à attirer la bienveillance des financiers internationaux pour des capitaux qui prendront le chemin de leurs comptes privés dans les paradis fiscaux.

Si le roman de Henri Djombo nous interpelle à ce niveau de notre démarche, c'est qu'il sort des ornières classiques des romans congolais à tendance plus ou moins politique analysés jusqu'ici, et fait de la construction d'un monde meilleur la toile de fond de sa narration. En quoi *Lumières des temps perdus* s'apparente-t-il au lieu où se construit une utopie ?

Dans les fictions de Lopes, de Dongala et de Bemba ou de Sony Labou Tansi, la condamnation des dictatures a pour corollaire la postulation des droits des citoyens responsables à une opposition légale. Les efforts pour faire taire la contestation échouent, et aboutissent à des massacres des corps et non à la mort des idées de liberté et de justice réclamées qu'on s'évertue en vain à « tuer ». La dialectique étant au cœur du vivant, il serait chimérique de vouloir un monde où l'on n'entende qu'un seul son de cloche. Du romancier qui pose cette contradiction dans la figure de l'oxymore comme une réalité consubstantielle à la vie sociale et à ses différentes composantes dont la politique, et du dirigeant qui prétend gommer les oppositions par décret ou par sa seule volonté de domination illimitée, lequel est utopiste ? Henri Djombo fait de son dirigeant de *Lumières* un personnage qui réussit à unir les contraires autour de projets et d'un labeur commun, pour faire advenir la prospérité, et non pour se partager, comme dans les autres romans, les richesses nationales avec ses proches et amis.

3.2. Henri Djombo et la construction d'une « utopie prospective »

Henri Djombo est venu tardivement à la littérature avec le genre romanesque dans l'espace congolais francophone, mais il compte déjà à son actif quatre titres (1990, 2000, 2002, 2005).Il est encore peu connu du public littéraire étranger, car absent des différentes anthologies congolaises et africaines. Son apparition dans les anthologies littéraires consacrées au Congo Brazzaville est récente : La *Nouvelle Anthologie de la Littérature Congolaise* (Gallimard, 2003) de Tati Loutard et Philippe Makita ne lui accorde que quelques pages. Dans son itinéraire, il a évolué du politique vers le littéraire; et dans son œuvre romanesque, on sent le politique épris de problèmes économiques, pour lesquels son intérêt n'a cessé de croître. On peut penser que son positionnement dans le genre romanesque est une façon pour lui de choisir un espace propice à l'expression libre de certains problèmes sociaux, politiques et économiques que l'homme public ne peut pas toujours déclarer dans ses discours

officiels. Les problèmes économiques sont présents sous différentes formes dans sa tétralogie romanesque. Dans *Sur la* braise, Joseph Niamo, fonctionnaire intègre, modèle et consciencieux, est aux prises avec un entourage administratif gagné par le népotisme, l'affairisme, les détournements de fonds et autres maux. Malgré la dérision et les coups bas dont il fait l'objet, il maintient sa droiture et son respect de la chose publique, même si cela lui vaut d'être renvoyé de la CONAC qu'il a pourtant réussi à réhabiliter. Sa renaissance survient à la fin du roman : lors d'un remaniement, le chef de l'État, à la grande surprise générale, le nomme ministre des Entreprises publiques, récompensant ainsi sa conscience professionnelle et sa droiture. Dans *Le mort vivant* que nous avons analysé plus haut, le même Joseph Niamo, faussement accusé et impliqué dans un complot aux frontières de l'état voisin, le Yangani, est finalement innocenté et rentre dans son pays, le Boniko. Après bien des tracasseries familiales et professionnelles, il recouvre ses droits et peut racheter la Société des Eaux. Il demande et obtient de son cousin Francis, ambassadeur du Boniko à la capitale Binango, et aussi de sa femme Gloria, d'abandonner les illusions de l'État providence pour se joindre à lui dans la relance d'une entreprise, la société des Eaux en faillite qu'il a rachetée à l'État. Dans *Lumières des temps perdus*, toute la trame du roman est axée autour des voies et moyens à mettre en œuvre pour assurer la prospérité d'un pays, le Boniko, complètement en faillite économique et financière dont a hérité Vrezzo après avoir dirigé une révolte populaire réussie contre l'ancien président Motomobé. Alpha Noël Malonga a raison de signaler, chez Henri Djombo, l'imbrication des trois entités dans son œuvre : « ...toutes ces trois notions, politique, société et économie, fonctionnent dans une indissociabilité. Elles sont le résultat d'une observation de la société, faisant de la création littéraire de Djombo un miroir de la société. »[860]

3.3. La fondation d'une cité utopique, le Kinango nouveau : Une odyssée de l'ombre et de la lumière

Pour H. Djombo, le salut du Kinango ne peut être possible que par l'élimination de la pourritique, incarnée par Motomobé, ainsi que par la réorganisation du tissu social et économique. *Lumières des temps perdus* est donc un roman où la sensibilité à l'économie de l'auteur s'exprime le mieux. Les thèmes clés soutenant son projet sont : la bataille pour un vrai développement durable et autogéré, la conscientisation des citoyens pour une gestion responsable de la Cité, et enfin l'effort pour impliquer tout le peuple dans cette œuvre collective où, si elle était réussie, chacun y trouverait son compte. Toutes les franges de la société sont mises en mouvement par le plan de renouveau national, que le président Vrezzo a préféré à la solution toute faite de l'ajustement structurel des organismes

[860] Alpha Noël Malonga, *Roman congolais*. *Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, 2007, collection Critiques Littéraires, p.107.

financiers internationaux. En cela, la conceptualisation d'un véritable plan de salut national, est une particularité dans le roman congolais et africain francophone. *Lumières des temps perdus,* roman de tentative de réalisation d'une utopie politico-économique et financière, est axé sur les terribles réalités du monde actuel. Il avance cependant que l'Afrique peut se développer, si elle sait compter sur elle-même et inventer les voies de son salut. L'analyse de ce roman particulier nous fait visiter les nombreuses pistes ouvertes par Henri Djombo, préoccupé aussi par le « rêve du changement » et indiquant peut-être certaines voies salutaires à prospecter. Son personnage de président, Vrezzo, explore des pistes et des initiatives audacieuses, exploite les ressources humaines et naturelles dans le souci suprême de la préservation des propres intérêts du Kinango et des Kinangois. Une brusque mutation qualitative et quantitative s'est sûrement effectuée, et le long martyre du peuple kinangois n'est plus, au chapitre VI du roman, qu'un triste souvenir. On peut penser que le seul fait de suggérer cette possibilité ouvre des horizons nouveaux, que l'analyse du texte pourra éclairer.

On peut noter, par rapport aux romans congolais postcoloniaux analysés à la deuxième partie de cette recherche, un ton différent dans *Lumières des temps perdus* de Henri Djombo. Refusant l'afro pessimisme, il estime que les pays africains ne sont nullement condamnés par quelque Fatum que ce soit. Déjà les explicits de ses deux romans précédents, *Sur la braise* (1990) et *Le mort vivant* (2000), laissaient se dessiner des lueurs d'espoir pour un changement radical dans la gestion des affaires publiques africaines. Elles se matérialisent et constituent la matière principale de *Lumières des temps perdus* (2002) et, en partie, de *La Traversée* (2005), roman centré sur les guerres civiles congolaises. Mais, nous n'analyserons dans le cadre de cette recherche que le premier, où Djombo décrit un projet de salut du Kinango (symbole d'un pays modèle africain ?) par la voie de la bonne gouvernance et de la saine gestion économique.

L'utopie kinangoise est avant tout économique et financière ; elle comporte de ce fait une orientation ancrée dans le vécu quotidien des citoyens, avides de bien-être, condition d'une libération possible de la misère et de la détresse morales, devenues le lot quotidien sous Motomobé. Vrezzo a su canaliser les revendications sociales pour une vraie lutte libératrice. On peut dire que l'étape politique, le renversement de Motomobé, occupe finalement très peu de place, l'auteur voulant par là réorienter le regard du lecteur vers ce qu'il estime essentiel et qui occupe presque toute la fiction dans *Lumières des temps perdus*. La séquence politique, destructrice de l'ordre ancien, se situe dans le processus de la mise en place de l'utopie sociale, car, « l'utopie a souvent condensé des idées subversives parce

qu'elles tendaient à transformer des rapports sociaux. Si le mot utopie, par son étymologie, renvoie à l'impossible, l'esprit, le geste, la fonction critique de l'utopie ont une portée subversive. »[861]

Le surgissement de Vrezzo comme nouveau Président du Kinango intervient dans un contexte où se mêlent merveilleux, fantastique et magie. Les éléments concourant à la réalisation de son utopie aux plans socioéconomiques et politiques sont toutefois réunis. L'insatisfaction des Kinangois est générale, consécutive à la mauvaise gérance et à la dictature de Motomobé, « le tyran de Gabelou ». Celui-ci maintient le peuple dans une misère permanente, génératrice de frustrations et d'angoisses pour la peur des lendemains inquiétants. Avec le règne de Motomobé qui a fraudé aux élections pour les remporter, les détournements des biens publics font la fierté des hiérarques au pouvoir qui exhibent avec une ostentation criminelle leurs biens mal acquis :

> L'enrichissement illicite était une référence officielle de la réussite sociale et l'opulence avait gagné les mœurs d'une communauté de parvenus et de goinfres qui avaient déserté le pays profond. Il ne se passait pas de semaine où l'on ne célébrait avec faste quelque part un mariage, un anniversaire, une naissance, ou le énième million de dollars de fortune. Les nantis dépensaient sans compter.[862]

La situation sociale est un vrai désastre avec deux années d'arriérés des salaires et des pensions, une corruption généralisée, et un environnement pollué et désintégré. Sur le plan politique, le régime « entretenait une armée de mouchards bien payés », et la dénonciation était devenue un acte de patriotisme. L'insécurité était alors de mise, car nul ne savait quand arriverait son tour d'être livré « à la machine à décapiter » qui s'arrangeait toujours à trouver aux innocents « une histoire rocambolesque de complot contre l'État pour les dévorer au petit matin.»(*Lumières*, 67). Le peuple kinangois se trouve ainsi plongé « dans les ténèbres lancinantes de la nuit éternelle» (p.75). La goutte d'eau qui fit déborder le vase fut l'interdiction des partis politiques et de toute contestation, puisque Motomobé disait incarner désormais après sa victoire aux élections (truquées) « la voix du peuple » (p.76). Les partis politiques « bravèrent alors l'interdiction du pouvoir et se constituèrent en opposition active au cours du premier rassemblement qu'ils organisèrent » en public. Le dernier tribun à galvaniser les masses fut Vrezzo, qui « mit le clou à ces envolées oratoires, invitant le peuple à mettre fin à l'État provisoire, à la douloureuse parenthèse de l'histoire, à la honte et l'ignominie nationales. Et la multitude entra en transe. » (p.78) Acquise à la cause du changement, elle cria en écho «à bas la dictature ! à bas les voleurs ! vive la démocratie ! ». C'est alors que la milice présidentielle tira à bout

[861] Michel Riot-Sarcey, Paul Aron, article Utopie in *Le dictionnaire du littéraire*, op. cit. , p.633.
[862] Djombo Henri, *Lumières des temps perdus*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hemar, 2002, p.61-62. Dans la suite, nous abrégerons ce titre par *Lumières*, suivi de la page référencée.

portant sur la foule, à balles réelles, et fit des centaines de morts et des milliers de blessés. Les survivants, après s'être couchés, contre attaquèrent victorieusement: « Des preux se jetèrent sur la soldatesque. D'autres les suivirent. Ainsi put-on désarmer le peloton de la mort, au prix fort du sang. La foule se leva et entonna le chant des prolétaires. Elle venait de marquer sa détermination à combattre jusqu'à la victoire finale le mal meurtrier qui rongeait le pays. »[863]

La Nature se joignit à la foule dans l'expression du ressentiment collectif et du deuil : hurlement de tristesse des dinosaures de la forêt, barrissement des mammouths de Sibérie et des éléphants du monde entier, crachement du feu par les dragons d'Asie et grondement de tonnerre. D'autres événements étranges se produisent simultanément : tremblement de terre, retentissement à l'unisson des carillons et des sirènes de la ville, tir de vingt et un coups de canon pour annoncer le deuil...C'est dans ce climat de fin de monde et d'épouvante que la marée humaine envahit les rues : elle devient « le peuple incarné », une foule compacte qui se dirige vers la présidence, sans rencontrer quelque obstacle, chantant « Motomobé démission ! Motomobé démission !» Le narrateur note la disparition « comme par magie» des fameuses forces de l'ordre prétorien aux ronds points des artères de la capitale. Avant l'arrivée des assaillants au palais, le président, sa famille et quelques gardes, s'étaient envolés à bord d'un hélicoptère qui erra longtemps à la recherche d'un refuge, et « disparut au cœur de l'inextricable forêt, avalé dans ses entrailles. »[864] Dans l'au-delà, il est ramené « à la vie » avec sa suite et jugé par les habitants de la forêt, tous « des martyrs, d'innocentes gens », d'anciens collaborateurs, des journalistes, des enfants, des morts de faim, des dissidents acceptés en exil, puis livrés aux autorités... Le tribunal était présidé par un ancien magistrat autrefois abattu par la milice présidentielle, un greffier et des assesseurs également assassinés pour motif de justice. Motomobé, condamné à perpétuité, se met à courir. Dans sa course, il se voit « poursuivi par une meute sauvage, par une cohorte de morts vivants, par la forêt toute entière. »[865] On est en plein dans un monde merveilleux, puisque les compagnons de Motomobé, prostrés, en sont à se demander « comment un mort pouvait être condamné à mort.»[866] Sa seconde mort est aussi surnaturelle que son jugement : « Comme tous les méchants de son acabit, Motomobé fut happé dans les flammes éternelles qui cachaient le vide.» C'est peut-être une façon de dire qu'il ne connaîtra point de repos, après son « œuvre d'extermination et de destruction » perpétrée sur ses citoyens, une vraie « œuvre de dénégation humaine.»

[863] Henri Djombo, *Lumières*, p.75 à 78.
[864] *Ibidem*, p.83.
[865] *Ibidem*, p. 90.
[866] *Ibidem*, p.88.

La séquence merveilleuse consacrée au dictateur Motomobé se clôt par l'installation de Vrezzo comme nouveau président du Kinango, dont le peuple a célébré la délivrance des griffes du tyran par des journées de festivité et de ripaille : « Repue et soucieuse de créer un monde où il ferait bon vivre, la multitude installa Vrezzo à la tête de l'État.»[867] Mais le texte reste muet sur ce saut qualitatif du monde des morts vivants à celui des vivants, les habitants du Kinango. Il s'agit peut-être de marquer l'union indissociable des deux univers, dont les actes maléfiques ou bénéfiques de l'un se répercutent dans l'autre. Si, comme le croient les Africains, les morts ne sont pas morts, les humains ont lieu de redouter un jugement dans un au-delà qui ne leur pardonnera pas leurs crimes, restés impunis sur terre où, encore princes, ils se comportaient à l'instar de Motomobé : «Vous vous êtes conduit avec le peuple kinangois comme un loup dans une bergerie, avec un plus féroce à mesure que vous faisiez couler le sang des victimes.»[868]

On peut considérer l'avènement de Vrezzo à la tête du Kinango comme un instant de rupture qui tranche avec le passé ténébreux de Motomobé. Avec Vrezzo, Henri Djombo montre dans son roman du début à la fin un nouveau visage positif du dirigeant africain modèle sur tous les plans. On peut dire qu'il invente une fiction utopique, dans le sens qu'il a d'abord pris soin de montrer le vrai visage de l'accablante réalité avec le règne de Motomobé, rapporté rapidement dans une séquence intercalée en paralepse (Chapitre 2, pp.59 à 91), avant de se consacrer à la description de l'utopie politico-économique et financière du nouveau Kinango. Le pays ne change ni de nom, ni d'habitants, et le voyage que l'auteur invite le lecteur à effectuer est tout intérieur, intellectuel. La distance entre l'effarante réalité et le réel rêvé permet de mesurer le fossé à franchir de l'un à l'autre, ainsi que la lourde tâche qu'on doit s'imposer dans la perspective d'une transmutation qualitative et quantitative de la société kinangoise.

Le président Vrezzo condense en lui les attributs d'un homme vaillant, audacieux et téméraire qui initie un ordre nouveau et commence un processus de réhabilitation de son peuple. Il ouvre une nouvelle marche et un nouvel avenir au lieu de se contenter de préserver le statu quo garantissant ses intérêts égoïstes ou ceux de ses proches et amis. Il est celui qui apporte la lumière après de longs moments de perte de temps inutiles. Il est une lumière pour le Kinango, selon un des sens donné à « lumière » par le dictionnaire: « personne au savoir et aux mérites éclatants. »[869] C'est pourquoi, dès sa prise de fonctions, il engage, avec le peuple qu'il réussit à convaincre grâce à son charisme personnel et à son savoir dans l'administration et la gestion des hommes, une lutte contre les pratiques

[867] *Lumières*, p.91.
[868] *Ibidem*, p.89.
[869] *Dictionnaire Le Petit Larousse*, Larousse/HER, p.607.

ayant entraîné le Kinango dans le marasme, l'insolvabilité et la misère généralisée. Lui-même possède des lumières, c'est-à-dire des connaissances et un savoir dans le domaine de la gestion publique – comme l'auteur-, et sait de quoi il parle. Il est aussi à noter que le mot « lumières », employé au pluriel comme une partie du titre du roman, n'est pas sans évoquer *les Lumières*, mouvement intellectuel, littéraire et philosophique qui domina le monde des idées en Europe au XVIIIe siècle, et qui, d'après le même dictionnaire, avait comme traits fondamentaux « un rationalisme en prise sur l'expérience, ouvert au sensible et au monde des sentiments, le rejet de la métaphysique, la croyance dans le progrès et dans la perfectibilité de l'homme, le combat pour la tolérance et le respect des libertés civiles .» Dans cette perspective, Vrezzo apporte au Kinango l'espoir en un avenir prometteur, en un progrès social et la croyance en la possibilité d'un bonheur à la mesure de l'homme. La clarté et la transparence qu'il apporte dans les affaires de la Cité s'oppose à « la gestion coutumière auréolée du goût du sang et de la soif d'argent » de Motomobé, le « dinosaure kinangois » et de son «comité de parvenus et de goinfres ».[870]

Vrezzo recherche l'intérêt général, combat pour une réelle prospérité du peuple, et refuse de se soumettre aux diktats des pays du Nord. Au plan national, il instaure une démocratie participative. Une pareille nouvelle vie serait la résultante de l'osmose fort réussie du dirigeant honnête, courageux et responsable d'une part, et des citoyens éclairés, engagés dans la construction de leur pays, d'autre part. *Lumières des temps perdus* décrit dans ses détails la nouvelle communauté kinangoise. Le récit place ainsi la thématique du bonheur au centre des préoccupations communes –celles du peuple, des intellectuels, des fonctionnaires et du dirigeant politique. Il s'en découle tout un faisceau thématique susceptible de réorienter le renouveau romanesque africain en ce début du troisième millénaire. Le roman développe un projet sociétal et politique, élaboré et argumenté, faisant ressortir les différents aspects qui concourent à la clarification de l'utopie réaliste de Henri Djombo.

De tous les romans politiques congolais, la particularité de la démarche de Djombo est voyante. Si on excepte E. Dongala (1973) dont finalement le personnage de Mayéla dia Mayéla n'aura servi que d'illustration de l'inadéquation du politique et de l'intellectuel, ou de Sylvain Bemba (1984) avec le personnage météorique de Fabrice M'PFum à la tête de l'État du Wallabia, passionné plus de jeu que de politique, il n'y a que dans le roman de Djombo, *Le mort vivant*, où le personnage du dirigeant politique, Nzétémabé Bwakanamoto, s'entoure de scrupules moraux et est soucieux de l'image de son pays. Il corrompt même Joseph Niamo après la découverte de son innocence, et lui demande de ne rien dire des sévices endurés au Yangani[871]. Joseph Niamo subit une transmutation et devient, dans

[870] *Lumières*, pp. 74 et 61.
[871] Henri Djombo, *Le mort vivant*, p.145-149.

Lumières..., Vrezzo, le « redresseur des torts » causés aux Kinangois, d' abord par leurs propres frères égoïstes, prévaricateurs, pilleurs de deniers publics, et ensuite par un système international inique : l'ordre économique mondial. La figure de Vrezzo comme Président est unique dans la littérature africaine, et, avec lui, la politique retrouve son sens noble antique, celui conceptualisé par Platon ou Aristote, à savoir gérer au mieux la Cité dans l'intérêt général et avec des citoyens responsables.

Le Kinango conçu par Vrezzo se compose de citoyens intègres et justes, respectueux du bien d'autrui. C'est pourquoi le combat pour l'assainissement des mœurs occupe dans sa bataille une place d'élection. La politique de renouveau national à laquelle les Kinangois adhèrent est conduite avec succès, guidée par un principe cher au président, selon lequel « la victoire était au bout de l'initiative.»Pour faire revenir les sommes dilapidées dans les caisses publiques, volées et détournées, plusieurs actions internes sont entreprises : recensement des biens et richesses mal acquis, arrestation des personnes coupables d'enrichissement illicite, incarcération des responsables des réseaux de fausse monnaie, des fournisseurs de fausses factures, des parasites de la société enrichis aux dépens de la société, des auteurs de malversations financières de toutes sortes(détourneurs des recettes fiscales, percepteurs de pots de vin). C'est alors qu'on réalise à quel point « des systèmes mis en place pour gruger et gangrener l'État kinangois » [872]fonctionnaient à merveille pour alimenter des trésors privés. Voilà qui explique l'état de paupérisation endémique du Kinango : « C'est normal que, avec tant de richesses nationales détournées par une poignée d'individus, les pays en développement se paupérisent,s'anéantissent et continuent à tendre désespérément la main à ceux qu'ils aident à s'enrichir, conclut le chef de la délégation humanitaire.»[873] Malgré les réticences et les obstacles, les coups de fil, même de l'étranger pour protéger certains prévaricateurs, le travail est mené à son terme et les coupables sommés de restituer les sommes détenues illégalement. Le traitement du « dossier rouge », ainsi qu'il fut nommé au Kinango, connut un vif succès national, à telle enseigne que « les personnes qui avaient avoué acceptaient de rendre à la nation ce qu'elles lui avaient indûment pris, même ce qui n'aurait pas été déclaré par omission.» Quel volontarisme tout de même ! Comment les Kinangois sont-ils brusquement devenus honnêtes et vertueux ? Disons que l'Utopie kinangoise n'est possible que si ce préalable est rempli. Il faut bien que la décision d'«en finir avec ce monde bâtard » soit traduite dans les faits, que l'ancienne société s'écroule, et qu'on assiste à « la faillite des gros tonneaux, richissimes personnes » prises dans les filets de la commission d'enquête. La construction des prisons pour les délinquants économique devient partout dans le pays une nécessité, à cause de l'augmentation subite de la population carcérale. Comme la plus grande partie du butin des malfrats

[872] *Ibidem*, p.108 à 125.
[873] *Ibidem*, p.115.

était planquée hors des frontières nationales, Vrezzo, après un travail minutieux de recensement des comptes privés kinangois à l'extérieur, y envoya ses experts.

La mission des experts s'avère impossible devant le refus des banques de toucher aux comptes privés : « Nous sommes une nation démocratique et respectons les libertés, messieurs ! Pareille chose n'est pas possible», s'entendent-ils dire. Comment l'État kinangois doit-il alors procéder pour faire rapatrier les fonds détournés et déposés dans les banques étrangères, ou dans les paradis fiscaux, où les clients étaient assurés d'une protection absolue : Îles Caïman et Canaries, Bahamas, Suisse, Liechtenstein ? Les préoccupations de Djombo ne rejoignent-elles pas en définitive le « rêve du changement « dont parle Lombalé-Baré et dont nous avons fait mention ? Ou plus globalement une synthèse de ce que Sylvain Bemba appelait l'écriture du « livre commun » ?

3.4. Un projet économique utopique: un Kinango autogéré avec des citoyens responsables

Le Kinango, très pauvre et très endetté, perdu quelque part dans la forêt équatoriale, est présenté au début de *Lumières* comme le pays le plus pauvre parmi les moins avancés. Il croupit dans la décrépitude sociale, morale et économique. Tous « les clignotants en étaient au rouge et mettaient à nu une gestion désastreuse qui imposait la prise de mesures drastiques et courageuses. » Si le Kinango et la béya, la banque d'aide, s'accordent sur le diagnostic, ils divergent sur la thérapie à apporter.

Face à la grave crise multisectorielle de son pays, le président Vrezzo élabore une voie de sortie, le plan de renouveau national, indiquant les priorités en trois points : « le secteur rural dans son acception intégrée, puis l'éducation et la santé, en passant par l'assainissement des finances publiques.»[874] Les responsables et les experts des deux parties devront travailler « la main dans la main » pour trouver le moyen de juguler durablement la crise.

La béya pour sa part est venue au Kinango avec des solutions toutes faites et semble hostile à toute proposition de la partie kinangoise. Elle pose des conditions, par l'intermédiaire de son chef de délégation, Max Brooklyn : désengager l'État du circuit de production, privatiser les terres et augmenter substantiellement les prix des produits de première nécessité, réduire les salaires de moitié dans l'ensemble des secteurs d'activités, et annuler une grande partie des arriérés des salaires, des

[874] *Ibidem*, p.36.

pensions et des bourses, dévaluer la monnaie, réduire le train de vie de l'État, relever de trente pour cent la fiscalité sur les produits importés et les différentes taxes. En outre, le Kinango doit s'acquitter de sa dette extérieure. La dernière condition : « à tous les niveaux de décision, la banque placera ses experts » pour contrôler les dépenses et suivre « la réalisation des réformes structurelles édictées. »[875]

Les prescriptions de la béya ne sont pas négociables. Ce sont des impositions, « un ordre donné » auquel les Kinangois doivent se plier, s'ils veulent bénéficier de l'aide des bailleurs internationaux. Comme le rappelle, dans une réunion de concertation en aparté de la béya, son chef de délégation, Max Brooklyn, les dispositions de la banque en matière d'engagement ont des règles claires qui «s'imposent à tous les pays membres. Les Kinangois sont tenus d'appliquer à la lettre le programme de redressement structurel, sinon ils n'auront pas d'aide de la part des banques. S'ils ne veulent pas, nous plions bagages. »[876]

La réponse du Kinango, par la voix de son président (p.45-57), est un violent réquisitoire des sombres desseins cachés derrière les plans d'ajustement. Les bailleurs de fonds ont été complaisants en finançant des projets de prestige ruineux qui ont mis le Kinango à genoux. Au lieu d'un « programme de redressement collé à notre réalité », affirme Vrezzo, la béya lui sort « le langage codifié et le traitement anonyme » imposé « indistinctement à tous les pays de cette partie du globe » Le président demande à la béya de prendre connaissance de la politique économique du « renouveau national » qui englobe la double dimension sociale et financière. Quant à la privatisation que la banque brandit comme un remède miracle, même les nations capitalistes ne privatisent pas tous les secteurs de l'économie. Par ailleurs des exemples de privatisations catastrophiques existent, là où la privatisation a constitué le volet essentiel du redressement. Les responsables de la banque sont accusés d'être des « donneurs de leçons soucieux seulement de se faire rembourser », car indifférents aux conséquences désastreuses de leurs programmes : le chômage, la braderie du patrimoine national, le tri des secteurs rentables et l'appauvrissement plus grand des paysans. « Aucun plan n'est préconisé pour tirer ces démunis de la misère, pour insérer ces exclus dans le développement et la modernité. »[877] Pourquoi ne pas rétablir les termes de l'échange en faveur de l'agriculture et créer ainsi des conditions de relance et de modernisation du secteur primaire ? demande le président à la béya. Que ce soit l'augmentation du prix des denrées de première nécessité ou la réduction drastique des salaires, l'imposition d'une plus grande fiscalité, toutes ces mesures aggravent la crise, provoqueront une explosion sociale et une instabilité politique. Elles sont très « mauvaises et suicidaires », car elles menacent la paix sociale et

[875] *Lumières*, pp. 37 et 38.
[876] *Lumières*, p. 97.
[877] *Lumières*, p.50.

déstabiliseront le Kinango. « Un redressement structurel qui cultive la pauvreté et favorise l'injustice n'est bon que pour diviser la société et déchirer le pays. Nous ne l'accepterons jamais.»[878] Enfin, Vrezzo préconise « un projet partagé» entre les experts des deux parties afin d' « aboutir à l'élaboration d'un redressement structurel à visage humain par ses mesures et le temps de sa mise en œuvre »[879] , et non une politique économique imposée de l'extérieur.

Le caractère de Vrezzo, inscrit dans son anthroponyme (celui qui a de *vrais os*, vrèzo) transparaît nettement de son engagement pour un renouveau économique.Venons-en au personnage même de "**Vrezzo**". On peut dire, pour comprendre ce nom, que l'ancien président, Motomobé, était **sans os**, et voilà l'homme tant attendu: il a de **vrais os**: /vrɛzo/; il est solide, c'est un vrai homme, courageux et vaillant, et non un mollusque comme son prédécesseur. Il a eu le courage de se poser en s'opposant à la Banque Mondiale, au FMI, organismes conçus par les Occidentaux, pour les Occidentaux et dans les intérêts occidentaux. Et ce système n'a aucune envie de voir les schémas habituels bousculés par quelqu'un qui veut servir son peuple. Alors, on peut voir avec quel brio l'avocat commis par le Kinango défend son pays, et comment le président Vrezzo réussit à mettre en place un schéma différent de l'ajustement structurel qu'on propose aux Kinangois pour les ruiner complètement et les réduire à la plus simple expression Il repousse énergiquement la tentative d'imposition d'un plan étranger aux perspectives ruineuses par la béya, et se refuse à « céder à pareille une provocation », en engageant ainsi son pays à « un suicide collectif. » Les termes qu'il utilise dans son intervention sont directs, incisifs et sans fioriture. Il ne semble même pas se soucier des prévenances diplomatiques, ce qui montre le bouillonnement de colère qu'il ressent en lui, au point de laisser éclater son juste courroux devant l'auguste instance internationale. Toutefois, il étaie son argumentation avec des faits tellement palpables et vérifiables qu'on en oublie l'aspect impétueux de son caractère. Le refus du diktat des pays du Nord et le primat des intérêts économiques du Kinango est une nouveauté dans l'univers romanesque congolais et africain, qu'il convient de signaler. La prise de position ferme, mais ouverte de Vrezzo, a comme conséquence immédiate la scission du groupe de la béya en deux.

La narration omnisciente sert à merveille le récit, puisque le narrateur peut faire partager au lecteur les réflexions des membres des deux groupes, et le faire assister aux séances en aparté dans chaque délégation. C'est alors qu'on se rend compte des profondes divisions qui agitent le groupe de la béya, au point de provoquer son éclatement en deux. Les durs et les tenants de l'orthodoxie de la banque ne veulent point entendre parler de négociation. Ce sont : le chef de délégation, Max Brooklyn,

[878] *Ibidem*, p. 55.
[879] *Ibidem*, p.57.

David Fitzgerald, Mohamad Chakhri, Arthur Schultz, Joâo Popasso, Anatolii Ivanovic. Les six autres membres restent ouverts aux thèses du Sud, qu'ils trouvent intéressantes et non nécessairement en contradiction avec la recherche d'une solution viable et durable pour le problème du développement du Kinango. Ce sont : Madame Christine Duval, Alejandro Rodriguez, Li Puy, Onésime Mbippé, Bat Tsenguel et Auguste Amiravo.

Le choc provoqué par le raisonnement rigoureux et conséquent des experts chargé de défendre le dossier kinangois est retentissant à la deuxième réunion entre les deux parties. Grouillonic parle du « piège kinangois » et s'inquiète à la pensée qu'une pareille prise de position puisse être partagée par « tous les roitelets » du tiers-monde. Les conséquences seraient dramatiques et sonneraient le glas à leur domination sans partage du monde. La vision d'un monde de chaos où les rôles s'inverserait remplit d'effroi les responsables des dix : « Le nord perdrait la boussole et plongerait dans une crise sans précédent, le monde changerait de pôle! »[880] Le Sud deviendrait le nouveau maître du monde, avec aux commandes les Jaunes, les Noirs et les Arabes, et la misère changerait de camp ! Les réactions indignées en chaîne des responsables de l'ordre international et des banques occidentales aux propositions du Sud prouvent que l'économie est un point vraiment sensible, et que tout en dépend. Les programmes d'ajustements structurels prônés par le FMI ne sont là que pour assujettir, ruiner et exploiter le tiers-monde sous le fallacieux prétexte de l'aide au développement. Une prise en main du devenir de l'Afrique par les Africains eux-mêmes s'impose avec acuité; il ne faut rien attendre des fonctionnaires internationaux, donneurs de leçons et soucieux avant tout de leurs intérêts égoïstes de dominateurs sans partage du monde, un monde taillé à leur mesure. Dans ses propos devant groupe réuni en aparté et manifestant sa vive réprobation par des froncements de sourcils, le sociologue du groupe des dix, Balzay, donne ainsi raison aux Kinangois :

> L'Europe et l'Amérique se sont enrichis et continuent à se développer sur le dos du tiers monde. Vous figurez-vous que si l'on cessait seulement le pillage de l'Afrique, par exemple en commençant par réduire les inégalités, ce continent n'aurait plus besoin du Nord ? L'Afrique pourrait amorcer enfin son développement économique toute seule ! Comme le dit si bien René Dumont, le pillage de l'Afrique n'a jamais cessé, depuis l'esclavage et la colonisation...
> Ce pillage, poursuivit-il, se prolonge de nos jours par l'échange inégal : le sous-paiement des matières premières agricoles puis minérales, et la surfacturation des produits fabriqués et des biens d'équipement, réalisés par les pays développés. Les frets, courtages, assurances, banques, commissions commerciales, brevets, transferts de technologie et autres « invisibles » ne cessent de renouveler ces formes d'exploitation. Nous exportons inflation et pollution...[881]

Grouillonic, ulcéré et outré par tant de vérités crues sur les méthodes d'exploitation cachées du Nord, interrompt Balzay à plusieurs reprises. Si on suit le raisonnement du premier, le Nord se doit de maintenir les pays du Sud dans une éternelle situation d'assistés, d'entretenir leur « esprit de

[880] *Lumières*, p.137.
[881] *Lumières*, p.138.

facilité »qui veut que tout leur vienne du dehors ou leur tombe du ciel. Il faut étouffer chez les gens du Sud la pensée créatrice en les maintenant artificiellement « sur des béquilles pour se tenir debout ». Il livre le fond de sa pensée en ces termes : « ...où déverserions-nous alors nos produits manufacturés et les déchets toxiques de nos usines, à qui vendrions-nous nos services si nous leur apprenions à produire efficacement ? Réfléchissez un peu, tout de même !» Les autres membres de la délégation des Dix, à part Balzay qui s'indigne de ce qu'il appelle « un crime contre l'humanité, ou un crime économique et social »[882] commis par le Nord contre le Sud, expriment les mêmes inquiétudes à propos de la prise en mains de leur destin par les Africains. La note discordante dans le discours de Balzay est très intéressante pour la suite de notre analyse. Elle dit en effet ce que les autres membres du groupe savent, mais veulent le cacher pour éviter une prise de conscience et un éveil du Sud, néfastes à leur bien-être et à leur confort matériel.

Par ailleurs, l'avocat Quéinika du Kinango, ainsi que le ministre Nzenzé prônent, à la Cour Internationale de Justice de La Haye « la moralisation des affaires » (p.168) à l'échelle internationale. Quéinika, dans son plaidoyer, use de la rhétorique du pathos pour mieux intéresser les juges à la situation de son pays, victime de l'ordre inique international : «C'est à cause de la dimension nouvelle des rapports entre les hommes, entre les États, des rapports fondés sur la fraternité et la moralité, sur des valeurs nobles dont vous vous faites l'écho, mesdames et messieurs, que nous vous interpellons (...) » Par des malversations, des individus ont détourné des fonds ; ils ont accepté et reconnu les faits par écrit, et c'est pourquoi il demande la restitution au Kinango de ces avoirs déposés dans les banques des dix. Quant à la dette, les circonstances qui l'entourent, de son octroi jusqu'à la mauvaise exécution des projets y afférents, il demande le partage des torts dans le remboursement. Quéinika demande du haut du tribunal de La Haye « l'établissement d'un nouvel ordre mondial, d'un ordre qu'appelle de tous ses vœux la communauté universelle, lasse de la pollution morale et des méfaits des aigrefins.» Et dans ses derniers mots conclusifs, il dit sa confiance de voir le procès

> donner l'occasion de rompre la chaîne d'hypocrisie internationale et contribuer , pendant que continuent à se perpétrer aux quatre coins du monde des perversions de toutes sortes, des oppressions de toutes formes,des injustices contre les affamés, à aider à mettre fin à l'exploitation éhontée de paisibles populations assoiffées, comme au Nord, des valeurs de justice, de liberté et de droits de l'homme...Ce procès serait le premier et le dernier, s'il ne devait pas procurer réconfort et enseignement à l'humanité, conclut-il[883].

C'est sans doute là un rêve, un vœu pieux du romancier Djombo pour rendre possible la construction de son Kinango utopique, dans un monde où, dans les faits, les nantis imposent

[882] *Lumières*, p.143.
[883] *Lumières*, p.170.

unilatéralement les règles des échanges inégaux en leur faveur. Il était temps de pointer un doigt accusateur sur un des fléaux du tiers-monde, les aides et le développement. La déroute des « bailleurs de fonds à jamais diabolisés », leurs manœuvres mises à nu ainsi que la complicité dont leurs crimes économiques jouissent à tous les niveaux de la société africaine, tout cela sonne comme un appel à la vigilance.

Le verdict rendu est favorable au Kinango, sous les applaudissements de la salle, «comme à la fin d'un grand concert » : « Les dix furent condamnés à restituer la fortune dérobée par des citoyens kinangois, engrangée et fructifiée dans leurs pays respectifs.». Les autres mesures sont la levée de l'embargo décrété contre le Kinango pour son accusation osée, ainsi que l'annulation de la partie de la dette kinangoise liée aux projets mal exécutés. La conclusion du procès en faveur du Kinango est une autre vision utopique construite par l'auteur. Elle concrétise le rêve de Tchicaya U Tam'Si qui, dans une phrase exclamative faisant ressortir et la dérision et le caractère impossible des termes de son énoncé, s'écriait à l'épigraphe de l'un de ses romans : « Luvesi u ye'nfundilà nkanu fa'ngandà susu ! (**Le cancrelat alla plaider une cause au tribunal des poules** !)»[884]

Ce qui paraît dans ce propos comme une aberration, voire une folie, à savoir un cancrelat se rendant au tribunal des poules, accuser une poule, est réalisable dans le saut qualitatif que l'auteur opère en changeant d'univers : de l'univers ordinaire à l'univers onirique. Il serait inconcevable dans le vrai monde que cette action se déroule, tant grand est l'appétit des poules à la vue des cancrelats. D'abord, le cancrelat n'arrivera jamais au tribunal, gobé par la première poule qui le verrait. Ensuite, ses paroles plaintives ne seront jamais entendues, et, *a fortiori*, la cause défendue par le cancrelat devant le tribunal de la gent ailée. La métaphore figure dans le roman de U Tam'Si, à une période où le colonisé et le colon se trouvaient dans des rapports inégalitaires, et où la loi coloniale éteignait la voix des Africains. Dans le roman d'Henri Djombo, on peut penser que la même métaphore, recontextualisée dans le cadre du procès que Vrezzo intente tour à tour à la béya, ensuite aux dix pays occidentaux receleurs de fonds dérobés au Kinango, procès porté à la Cour Internationale de La Haye par le président kinangois, s'apparente à la même image. Les journaux, avant le jugement, pour qualifier cet événement inédit parlent à ce propos des dix Goliath contre David, car ils estiment qu'il n'y aura même pas de combat. David n'avait point besoin de dix « Goliath », mais d'un seul pour un knock-out dès le premier tour de ring. Mais, contre toute attente, Vrezzo, au pays des dix, remporte un succès éclatant, seul, contre les dix réunis. Ceci relève d'une utopie politico judiciaire et financière dont les conséquences sont atténuées dans la fiction même pour plus de vraisemblance. Les dix,

[884] Épigraphe de *Les cancrelats* de Tchicaya U Tam'Si.

blessés dans leur amour-propre pour avoir subi « l'avanie et l'insolence d'un moins que rien... n'allaient pas se laisser faire. Avant de s'en prendre au tribunal, ils allaient remettre à sa place et châtier l'impertinent qui les avait honnis.» Le coup d'État échoué de Moanamobé se situe dans cette logique vindicative des dix, pleins de morgue et de suffisance. Le bombardement de Vrezzo, un argument d'autorité avec l'utilisation de la force armée, marque l'épilogue sanglant de l'empoignade entre Vrezzo et les puissances impérialistes, alliés à leurs exécutants kinangois.

3.5. Description d'une utopie réalisable : le miracle kinangois

Ainsi, le roman d'Henri Djombo, *Lumières des temps perdus,* se démarque des autres romans congolais et africains. Un président, Vrezzo, refuse de s'aligner dans le camp des exploiteurs de son peuple, que ce soit ceux de l'extérieur ou de l'intérieur. Il instaure avec toutes les couches sociales une démocratie participative et engage une véritable guerre pour la renaissance du Kinango, son cher pays. L'autogestion, la responsabilité de chacun envers tous et vice-versa, ainsi que l'engagement des citoyens éclairés dans la construction de l'œuvre commune provoquent un vrai miracle, une prospérité générale du pays dans tous les domaines. Même si les pays occidentaux, jaloux de cette vraie indépendance d'un pays du Sud qui a osé les défier et s'en est bien sorti, bombardent Vrezzo dans sa bibliothèque (tout un symbole !), le peuple ne retombera plus dans la servitude impérialiste. A preuve, un monument est érigé par les Kinangois à la gloire de Vrezzo, avec cet écriteau : *Brilleront à Jamais les Lumières des Temps Perdus*. Tout le processus est, à plusieurs égards, une construction utopique d'un pays imaginaire, le Kinango, dont le dirigeant se distingue par la bonne gouvernance, la formation du peuple à sa prise de conscience de ses lourdes responsabilités pour se libérer du fardeau de la misère. Un fait exceptionnel dans le roman congolais et même africain est à noter avec *Lumières des temps* perdus : l'adhésion d'un peuple éclairé à une politique où elle a tout à gagner, après avoir fait l'expérience de la dictature de Motomobé, ainsi que l'osmose entre un dirigeant et ses gouvernés.

3.5.1. La renaissance du Kinango : une communauté utopique heureuse et comblée

Le Kinango est devenu un monde sans absolu, où les contraires se fondent harmonieusement. Les figures de l'oxymore et du paradoxe conviennent mieux pour décrire la communauté utopique fondée par Henri Djombo dans *Lumières des temps perdus.* Les antagonismes et les heurts rencontrés sont dépassés et fondus dans la concorde et la fraternité. Comme le rappelle Micheline Hugues dans son essai en parlant du monde utopique,

> Visant à la perfection infiniment désirable, engagé dans une quête de l'idéal, l'utopiste décrit donc un monde, une société, qui ont su résoudre toutes les contradictions du monde imparfait, accorder tous les contraires sans les éliminer, et ces sociétés ne sont pas des sociétés d'anges, mais des sociétés d'hommes, façonnés par eux, voulues par eux. Mais elles se situent dans un Ailleurs inaccessible, dans un espace virtuel que seuls les yeux de l'esprit peuvent contempler[885].

Dans l'univers utopique kinangois on relève l'association dans l'oxymore, formule paradoxale, de termes contradictoires, pour montrer que l'on peut aller de l'un à l'autre, et non forcément en éliminer un, ou le fondre dans un autre. L'aspiration perpétuelle à « la concorde de cette discorde » offre une vision d'une société humaine tolérante et riche de ses contraires. Au lieu d'un récit conflictuel qui résout les oppositions en anéantissant un des termes antagonistes comme c'est le cas dans les univers politiques imaginaires que nous avons analysés dans les romans postcoloniaux congolais (loi du plus fort, de la jungle), les contraires sont réconciliés dans une unité profonde, telle qu'en aurait rêvé le poète Baudelaire. La recherche du bonheur des uns et des autres devenant la seule préoccupation digne d'intérêt, on voit difficilement comment un membre refuserait de tendre vers la visée commune qui le rendrait aussi heureux.

On observe un élan novateur dans le roman congolais avec l'avant-dernier roman d'Henri Djombo, *Lumières des temps perdus*, ce nouveau rapport de l'écrivain à l'homme politique. En effet, au lieu de faire la satire virulente de l'homme politique qui a échoué, torture le peuple ou le massacre, il montre plutôt -et c'est là un exemple exceptionnel dans le roman congolais -un homme courageux, un président qui se situe aux antipodes de cette conception de valet de l'Occident dont on nous a accoutumés jusqu'ici. Alors le président Vrezzo, c'est son nom dans *Lumières des temps perdus*,-rame à contre-courant et se positionne contre la Banque mondiale et contre le FMI. Il choisit une voie nouvelle pour le développement de son peuple et de son pays. Bien plus, il refuse la conception de ses proches qui tiennent à le maintenir au pouvoir après ses deux mandats successifs de cinq ans alors qu'il a pris la ferme résolution de prendre sa retraite politique. Modeste malgré sa réussite éclatante, il ne veut pas s'éterniser au pouvoir, et pense le moment venu de passer le flambeau aux autres. Il s'en explique :

- J'ai été homme parmi les hommes pendant que j'accomplissais avec vous, dans l'enthousiasme général, le devoir de faire reculer la pauvreté dans notre pays. Mes chers parents, mes chers sœurs et frères, le pouvoir grise, use, ouvre grande la porte aux tentations dangereuses pour l'humanité (...). Serai-je demain le même homme à la tête de cet État dont nous avons fait le fleuron de la dignité africaine ? Ne deviendrai-je pas ce monstre à court d'idées, aussi dangereux qu'un ogre éclairé qui commence à manger ses propres enfants ? Quel service aurais-je rendu à mes proches qui, respectés aujourd'hui, seront demain haïs ? Au moment où m'accompagne encore la sagesse et me guide la lucidité humaine, laissez-moi passer le témoin à une autre génération qui va poursuivre cette œuvre

[885] Hugues, Micheline, *L'utopie*, Paris, Nathan/HER, 1999, p.123.

> collective (...) Dans la vie, il faut savoir sortir de la scène, quelle qu'elle soit. Nos coutumes ont leurs règles, mais la vie de l'État a les siennes et nous n'y pouvons rien (...) Nous avons consolidé, fort heureusement, le socle de l'État de droit...qui protège à jamais le Kinango des vieux démons de la barbarie primitive. La tâche en a été ardue. Aujourd'hui, c'est chose faite, chacun pourrait en témoigner. Rassurez-vous, rien ne nous arrivera, ni à vous, ni à moi[886].

Nous sommes loin des conceptions de l'exercice du pouvoir incarné par les 'Guides éclairés et providentiels': la mégalomanie d'un Tonton Bwakamabé na Sakkadé, l'autoritarisme et le cynisme d'un Nzétémabé Bwakanamoto, ou la personnalisation du pouvoir totalitaire du Dynaste et tout puissant Yéli Boso. Le personnage du président a subi une transmutation qualitative dans *Lumières des temps perdus*, au point qu'on se demande si on se trouve bien dans un pays africain, perdu au cœur de l'Afrique équatoriale comme le narrateur situe le Kinango. En cela, et en contextualisant les données sociologiques et politiques des romans congolais, on peut affirmer qu'on a là une utopie romanesque, qui dessine les contours de ce que l'Afrique pourrait être demain, si ses dirigeants prenaient en compte le cri du peuple, et si les orientations des échanges internationaux se moralisaient.

Le Kinango nouveau est un pays qui, au prix d'énormes sacrifices, a « acquis une indépendance totale vis-à-vis des gourous et des guides de la terre», et où ses citoyens éprouvent une « fierté nationale » d'appartenir à un pays « viril », le premier à avoir payé sa dette extérieure en espèce. Après la conférence économique engagée sous la houlette du président Vrezzo, toutes les forces vives kinangoises se sont jetées dans le combat contre la pauvreté pour faire naître « un nouveau pays ». Aussi incroyable que cela puisse paraître, dans ce Kinango, on n'assiste plus au vol du patrimoine national, et les prisons, fermées, deviennent des monuments où on se rend pour lire sur les murs les récits des anciens prisonniers. Les prisonniers d'opinion sont élargis au Kinango où le respect des droits fondamentaux de l'homme est de rigueur. Une évidence s'impose : toutes les atrocités politiques de Motomobé, la dictature et autres maux politiques sont relégués dans le passé et qualifiés d' « égarements d'un autre âge». Le Kinango transformé par ses fils et filles ressemble à un Eldorado où affluent les chômeurs des pays voisins qui, jour et nuit, « travaillaient pour consolider la base économique et matérielle qui constituait une aubaine pour les économies de leur patries. »

Sur plusieurs pages, la description du Kinango « qui brillait de mille feux », des succès économiques, des affaires et du bien-être, met en avant le champ lexical de la lumière et du progrès. Gabelou, capitale poubelle devient une ville coquette avec « ces immeubles qui évoquaient des métropoles étrangères, ces gigantesques parallélépipèdes montant si haut dans le ciel... » Partout on parle du « phénomène kinangois », avec un allègement fiscal pour accroître la consommation et l'investissement, un impôt allégé, parce que « partagé, alors qu'il pesait seulement sur certaines

[886] *Lumières*, p. 235-236.

sociétés, dont la plupart avaient fini par s'asphyxier».[887] Au plan culturel, sportif et littéraire, la réussite du Kinango est encore plus spectaculaire, au point que le narrateur s'interroge, émerveillé : «Un tout petit pays de tant de lumières culturelles, le bon Dieu complotait-il contre les autres nations ? L'injustice semblait flagrante, les faits irréfragables.»[888]

À la fin du roman, les dix, jadis humiliés à La Haye par le président Vrezzo, tirent prétexte de l'organisation d'un sommet au Kinango, pour bombarder la bibliothèque dans laquelle il se trouvait et le tuent. Par ce lâche attentat, ils se vengent de cette avanie que le président leur avait fait subir dix ans plus tôt. Mais pour Vrezzo, ce qui importe, ce n'est pas sa personne, mais les idées libératrices auxquelles le peuple a adhéré pour sortir de la misère et assurer son bien-être. Quand un émissaire du chef de l'État d'un ancien pays ami vient lui porter les félicitations de son homologue et lui insinue de se représenter à la magistrature suprême, il lui rétorque directement : « Cette œuvre n'est pas mienne, elle est collective. Même si je n'étais plus à la tête de l'État, d'autres dirigeants la poursuivraient tout autant...»[889]. La conception que Vrezzo se fait du politique laisse très peu de place à des individualités. Quand il parle, il associe toujours à son action ses collaborateurs, et dit souvent « nous», au lieu de « je», comme pour exorciser de son discours le culte de la personnalité. Sa réussite dépend aussi de l'utilisation judicieuse qu'il a su faire des ressources humaines, en faisant appel pour former son équipe de la « matière grise locale » de toutes les tribus sans exclusive.

On sera enfin sensible au discours de Vrezzo, renversé par un coup d'État lors de la tenue du procès des dix à La Haye, et par lequel il a insisté auprès de ses compatriotes sur « le partage équitable de nos ressources entre les fils et les filles du Kinango qui aspirent légitimement au bien-être. », et surtout ce qu'on peut appeler la révolution du monde paysan. En effet, l'encadrement des agriculteurs, leur formation et le suivi de leurs activités par des professionnels, la galvanisation du secteur par de micro crédits et des équipements de base, deviennent une réalité:

> La décentralisation économique et l'équipement de la campagne, d'autres chimères mille fois contées, se frayèrent enfin une voie lumineuse et sortirent également des visions oniriques.
> Et le crédit agricole précéda l'action paysanne et pénétra la campagne ! Chaque année, des sommes faramineuses retirées des folies quotidiennes y étaient placées. Le tribut à la production et à la commercialisation des denrées agricoles, autrefois otages de la prestidigitation politicienne,fut enfin payé. Avec ses taux d'intérêt dérisoires et les délais de grâce et de remboursement adaptés aux opérations, le crédit stimula les chaînes d'approvisionnement, de production et de commercialisation.[890].

[887] *Lumières*, p.223.
[888] *Ibidem*, p.225.
[889] *Ibidem*, p.244.
[890] *Ibidem*, p.214-215.

Par sa fermeté et sa consistance, Vrezzo a posé les jalons d'une nouvelle vision du politique et de la politique, ainsi qu'un autre regard sur les rapports entre le dirigeant et le peuple. Ses idées ne seront jamais oubliées, mais continueront à être mises en pratique, puisque le peuple érige un monument en son nom. Et ce monument porte l'inscription **BRILLERONT À JAMAIS LES LUMIÈRES DES TEMPS PERDUS**. Vrezzo, après sa mort, parle à sa femme en rêve, en lui disant à peu près ceci *:* «Attention ! Ne tombez pas dans les défauts de mon prédécesseur ». Donc on sent qu'il y a une certaine innovation thématique dans le roman congolais. La démarche d'Henri Djombo se justifie dans la littérature africaine, avec un nouvel espoir qui pointe à l'horizon. Si par exemple, chez Tchichellé Tchivéla dans *Les fleurs des Lantanas,* le personnage principal connaît aussi une fin tragique, on sent un espoir avec le départ de son fils vers l'Europe, et on se dit que quelque chose va changer quand il rentrera après sa formation dans son pays. Mais un roman totalement centré sur l'aspiration du président au bonheur général de son peuple, constitue une trame narrative nouvelle dans le roman négro-africain. D'ailleurs le deuxième chapitre du roman est consacré au règne de Motomobé, un règne vraiment « anté- peuple », pour employer Le titre d'un roman de Sony Labou Tansi. Alors, Vrezzo vient faire la différence, et tout le roman est consacré à cette nouvelle vision du dirigeant africain, en osmose avec son peuple pour créer un futur radieux pour tous. Il s'agit là d'un tournant assez nouveau qu'il convient de signaler, une perspective absente dans les romans congolais, et même africains.

Lumières des temps perdus est construit sur un schéma narratif simple. Dès l'incipit, une séquence intercalée au deuxième chapitre du roman reproduit la situation prévalant avant Vrezzo ; elle explique les causes de la faillite et du marasme du Kinango. Il s'agit en somme du résumé de la *pourritique* dont hérite Vrezzo, et qu'il aura la lourde responsabilité de changer, en concevant un projet non politique, mais économique viable qui engage l'ensemble des Kinangois. La suite du récit décrit les différentes étapes de la mise en œuvre du projet, avec les pesanteurs, les obstacles et les freins qu'un pareil travail implique au niveau social, politique et humain. L'échec par lequel l'entreprise paraît se solder n'est qu'apparent, car la personne de Vrezzo importe moins que les idées qu'il a semées dans l'esprit des Kinangois et qui sont en train d'être défendues et concrétisées par des citoyens conscients d'œuvrer pour leur bonheur et leur salut. Une analyse de ce coup d'arrêt provisoire permet de se rendre compte que l'échec ne vient plus cette fois de l'intérieur, mais de l'extérieur. Il faut signaler que c'est une voie nouvelle dans la littérature congolaise, car on se retrouve dans une situation où l'auteur met en scène un dirigeant positif qui reflète le désir profond de l'immense majorité des Africains. Enfin on a un dirigeant, un leader qui place son peuple au centre de ses

préoccupations, alors que dans la plupart des romans congolais, on a souvent l'opposition entre le bien et le mal , le personnage incarnant le bien étant le peuple, et le responsable politique le mal absolu. Dans *Lumières*, celui par qui la lumière, le bien-être el la liberté arrivent, c'est le président Vrezzo, le chef du pouvoir politique en place. Tout un changement de perspective s'effectue dans cette configuration inédite qui bouscule les schémas habituels.

La dichotomie existe encore entre le bien et le mal certes, mais ce n'est plus qu'au niveau du pouvoir, parce que le peuple a toujours été la victime. Et dans la majorité des romans, le peuple n'a souvent changé ni le système, ni le monde, ni la politique. Et donc, on peut dire que Henri Djombo pense que le changement ne peut venir que des politiques, et non pas du peuple, même si celui-ci a un rôle déterminant à jouer dans l'évolution de la situation qui le concerne en premier lieu.. Et ce changement venant du politique ne peut se réaliser que si le politique, travaillant pour son peuple, n'est pas sous l'emprise d'un Occident qui, toujours impérialiste, ne souhaite pas aujourd'hui être écarté du jeu politique africain. L'Afrique peut donc s'en sortir, si elle possède des dirigeants courageux, capables de défier l'Occident soutenu par son armada -le FMI, la Banque Mondiale- pour lui dire : « Non cela suffit !».. Dans le cas de *Lumières* d'Henri Djombo, on est dans une situation où la prise de pouvoir a pour base une révolte populaire; mais son exercice, à cause de la popularité même du dirigeant, est arrêté net par les puissances étrangères. Ainsi, quand le pouvoir, d'inspiration populaire, n'est pas en conformité avec les desiderata et les intérêts de l'Occident, il semble voué à l'échec. Mais, dans le roman, il ne s'agit pas à proprement parler d'échec, mais d'un petit coup d'arrêt, puisque Vrezzo est reconnu comme le libérateur du Kinango, celui par qui la lumière est définitivement arrivée. Compte tenu de ce qui précède, on se dit quand même qu'il y a quelque chose qui bouge. Et l'auteur semble transposer son expérience mondiale au niveau du roman.

Une autre tendance et une voie nouvelles semblent se dessiner dans le roman congolais moderne, si on suit son évolution diachronique. Après avoir débattu des problèmes politiques des années 1970 à 1990 : indépendances, révolutions, socialismes, dictatures, on se dit donc que la fin des années1990 marque comme une borne au-delà de laquelle la thématique politique a perdu un peu de sa valeur d'antan. Dans ce nouveau sillage, les problèmes économiques et la mondialisation viennent en force renouveler la thématique littéraire. Henri Djombo, en décrivant avec beaucoup de détails et de précisions le système économique mondial dans lequel les pays africains et ceux du tiers-monde sont impliqués malgré eux, attire en même temps l'attention sur ses multiples pièges. On peut trouver là une façon d'indexer aussi les dirigeants africains, et de leur demander de prendre des décisions courageuses. Ils doivent cesser leur complaisance vis-à-vis des Occidentaux et des Américains, regarder au plus près d'eux ce qu'ils font, et s'intéresser au sort de leur peuple. Il s'agit là, non d'un

engagement tout simplement à la mode, mais d'un engagement lucide d'une personnalité politique qui sait de quoi elle parle. Economiste de formation, Henri Djombo est bien rompu dans les rouages du commerce international, de la mondialisation, de la Banque Mondiale et du système monétaire international. C'est à peu près son expérience qu'il traduit, en la fictionnalisant, au niveau de *Lumières des temps perdus*. Chez d'autres auteurs congolais, on n'observe pas encore jusqu'à présent cette sensibilité à l'économie et aux problèmes financiers, analysés dans la perspective de la mondialisation. C'est vraiment particulier. En plus de l'expérience internationale de l'auteur, on se trouve à la fois devant un engagement politique et une manière nouvelle d'interpeller les dirigeants. Peut-être cette nouvelle posture ne pouvait venir que d'un homme déjà dans le sérail du pouvoir, et connaissant parfaitement ses arcanes et ses rouages internes, généralement voilés au public. Dans l'ensemble, la relation à l'écriture des romanciers congolais n'est pas passée du vécu social et littéraire à la préoccupation économique. Celle-ci, dans la littérature congolaise, n'est souvent là que pour éclairer les comportements et les conséquences des incidences négatives d'une gestion politique calamiteuse, dans la vie des individus. Or, dans le roman de Djombo, nous sommes à un niveau de discours politique s'énonçant en des termes qu'on peut rendre de la manière suivante. Puisqu'il nous faut changer, voici les solutions susceptibles d'être proposées : la solution, c'est que nous ayons aujourd'hui de nouveaux leaders politiques qui tiennent tête à une colonisation économique et financière universelle, disons cosmopolite, mondialiste et mondialisante. La mondialisation revêt dans le roman les formes insidieuses d'une nouvelle colonisation, de néo-colonisation ou de recolonisation. Tout un regard neuf dans la littérature congolaise en particulier, et africaine en général.

3.5.2. Utopie et moralisation des affaires. Vers un nouvel ordre économique mondial *?*

Avec *Lumières des temps perdus,* le roman africain moderne, tout en vilipendant les dirigeants africains cyniques et irresponsables – ils ne représentent plus ici qu'une espèce rare et en voie de disparition : la loque humaine Motomobé, « comme tous les méchants de son espèce […] happé dans les flammes éternelles […] » [891] – met l'accent sur le rude et très difficile combat que les politiques africains doivent mener courageusement contre la prétendue stabilité de l'ordre mondial. Celle-ci masque en fait les vrais rapports de dépendance et d'assujettissement économiques instaurés par les pays du Nord à leur profit. Avec les plans d'ajustement structurel –dont Vrezzo et son équipe ont

[891] Henri Djombo, *Lumières des temps perdus*, p. 91.

démontré la futilité et l'inadéquation aux réalités africaines –, les pays du Nord, sous prétexte de nous aider, entretiennent la misère et la paupérisation de ceux du Sud. Eradiquer cette situation ne correspondrait-il pas à se clochardiser et à faire des pays du Sud les nouveaux riches. Le représentant de la justice et du droit international des dix se montre très inquiet si l'exemple de Vrezzo faisait tache d'huile : «Nos rapines seraient révélées au grand jour... Nous passerions pour des voleurs devant le monde et en mourrions de honte. Incapables d'entretenir notre patrimoine physique acquis, nous le vendrions... non, nous le restituerions aux nouveaux riches. »[892] Autrement dit, l'Afrique ne doit compter que sur elle-même pour sortir du marasme. Le miracle ne peut venir que des Africains mêmes. Kwame Nkrumah, dans ses essais politiques sur le néo-colonialisme, disqualifiait d'office l'ex-métropole dans la recherche de solutions aux multiples problèmes du continent noir (*Le Consciencisme, Le Néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme, L'Afrique doit s'unir, Handbook for Revolutionary Warfare, I Speak of Freedom*). C'est ce que le Président Vrezzo a compris. Il entend tourner la page de l'histoire afin que de ce passé obscurci, de ces ténèbres, de ces « temps perdus » jaillisse à jamais l'espoir d'un renouveau africain susceptible de réorienter la marche de l'Afrique vers un avenir préparé consciencieusement et assumé par ses propres fils, conçu par ceux-ci, et pour leur bien-être D'ABORD. Ce n'est qu'à cette seule condition qu'il a été possible à Vrezzo et à son peuple de se mouvoir de « la sévère réalité kinangoise » à « l'éclatante réalité ». On peut parler d'une vraie Odyssée de l'ombre à la lumière, de l'obscurantisme à la pensée positive.

3.5.3. Mort et immortalisation de Vrezzo : l'explicit ouvert de *Lumières des temps perdus*

Un des aspects qui attire l'attention dans *Lumières des temps perdus* est l'explicit du roman, constitué principalement par la conflagration suivant le bombardement de la bibliothèque où se trouvait Vrezzo, un dimanche fatidique. Une interprétation peut être donnée à la bombe qui met fin au troisième mandat de Vrezzo, à peine commencé. En effet, tout va bien dans le Kinango nouveau jusqu'au moment où le Président se rend dans sa bibliothèque pour lire, comme à l'accoutumée, tous les dimanches, afin de meubler sa culture intellectuelle. Les Occidentaux bombardent certes la bibliothèque et tuent Vrezzo ; mais on ne trouve ni son corps, ni aucune trace de sa dépouille laissée

[892] *Lumières*, p.137.

dans les décombres. Plus tard, il apparaîtra en rêve à sa veuve, à qui il dira d'aller demander à son successeur de ne signer aucun accord militaire avec l'ex- métropole. Dès lors, beaucoup d'espoir et de positif se retrouvent dans cette fin pourtant dysphorique du roman. La séquence onirique est une ouverture vers un futur qui s'annonce radieux avec le symbolisme solaire utilisé par Vrezzo. Il parle en rêve à sa veuve, bénit celle-ci ainsi que le Kinango. Il fustige l'égoïsme des pays du Nord, car, « Selon eux, le soleil ne doit pas briller pour tous sur la terre. » Face à cette infamie, il fait une recommandation et donne la ligne à suivre pour ne pas retomber dans le chaos initial : « le combat pour la survie doit être un engagement permanent pour tous les Kinangois. »[893] Il y a une autre façon d'interpréter cette bombe finale. Nous étions dans l'utopie, domaine de l'imaginaire, du rêve éveillé, comme on pourrait le dire. Et brusquement alors que personne ne pensait plus à l'ennemi, survient la détonation, comme un signal au réveil : « Passons du rêve à la réalité et voyons ce que nous pouvons faire aujourd'hui, concrètement. » On ne peut pas vivre éternellement de rêve. Le rêve, c'est bon peut-être, mais, la déflagration nous ramène à la réalité. Et cette réalité-là, ce sont peut-être les bombes, les responsables politiques des différentes factions dans les guerres civiles qui ont réellement bombardé eux-mêmes les bâtiments et détruit leur propre capitale!!! On a parlé de l'usage d'armes lourdes durant les guerres de Brazzaville, entre autres faits qui rapprochent la fiction de la réalité. On peut assimiler le bruit de la bombe aux obus ou aux autres armes sophistiquées qu'on n'avait jamais entendues à Brazzaville. Leur présence sonne comme un signal inquiétant. On passe du rêve à la réalité; mais, une réalité si épouvantable et si brutale que l'on en reste médusé. S'il fallait tant espérer pour en arriver là... Néanmoins, ce qui est aussi intéressant, c'est la détermination du peuple kinangois de ne plus jamais revenir à la situation antérieure, au *statu quo*, puisqu'il a été bien conscientisé par Vrezzo. Dès lors ceux qui agiront dans le sens contraire aux intérêts du peuple sauront à quoi s'attendre. Le dictateur Motomobé a été chassé du fauteuil présidentiel par un peuple en furie, et, après sa disparition et sa mort dans le crash de son hélicoptère, récupéré fantastiquement par les « gens de la forêt » pour être jugé et condamné, et, à nouveau, précipité dans les Géhennes éternelles. Réminiscences de la culture chrétienne de l'auteur avec l'intrusion de ce merveilleux chrétien ?

3.5.4. Problématique et perspectives de l'utopie djombienne

Nous avons dit que l'initiative réussie par Vrezzo donnait à croire qu'un changement politique effectif ne pouvait provenir que des sphères du pouvoir… Mais, il faudrait ajouter qu'il ne peut l'être qu'avec l'appui du peuple, semble aussi suggérer Henri Djombo dans sa vision d'une nouvelle société kinangoise régénérée, puisque « le peuple incarné » ou « la multitude » a d'abord mis fin au régime

[893] H. Djombo, *Lumières*, p.282.

dictatorial et sanguinaire de Motomobé avant d'installer Vrezzo à la tête de l'État kinangois. Le rêve joue donc un rôle important dans la clausule du roman et dessine les orientations futures du Kinango. Cette séquence onirique s'apparente, semble-t-il, au « réalisme magique » des écrivains congolais, évoqué plus haut avec S. Bemba, M. N'Débéka, Sony Labou Tansi ou Caya Makhélé.

Dans l'utopie djombienne, l'oscillation de ses personnages entre le rêve et la réalité est une manière de figurer l'indispensable co-présence des deux entités dans l'esthétique romanesque. La dimension onirique accentue la présence des morts parmi les vivants dont le poids, pourrait-on dire comme ce personnage du porteur dans *La tragédie du roi Christophe*, « c'est sa parole. Il faut savoir la comprendre.» Le roman de Djombo fait penser, par certains aspects, au roman réalité, comme on parle aujourd'hui de la télé-réalité, surtout lorsqu'on s'appesantit sur les discours économiques de la délégation des dix en aparté, révélés grâce à l'artifice de l'omniscience du narrateur avec son don d'ubiquité. Mais il s'agit d'une réalité rêvée, les yeux éveillés, et fixés à la fois sur la décevante platitude quotidienne, et sur une autre façon de la refaçonner, dût-on pour cela sauter dans un autre univers, merveilleux, magique ou onirique.

A la lecture de l'essai d'Anne-Cécile Robert*, L'Afrique au secours de l'Occident*[894], exposé documenté, rigoureux et sans condescendance aucune, nous réalisons la pertinence des vues du romancier Djombo sur les rapports Nord/Sud. Il a vu juste en insistant sur l'audace de l'élite dirigeante africaine, à commencer par la plus haute instance, à refuser l'alignement du continent africain sur les politiques d'ajustement conçues pour maintenir le *statu qu*o, résumé par l'enrichissement toujours plus rapide des nantis et la paupérisation accélérée des démunis en Afrique et dans les pays du Sud. Le nouveau néo-colonialisme arrive en force avec l'enrôlement de l'élite dirigeante africaine par les instances financières internationales. Et A.-C. Robert de rappeler la sonnette d'alarme tirée par Mongo Béti et Odile Tobner sur « la collaboration des couches privilégiées de la société africaine avec les firmes multinationales occidentales, pour le plus grand malheur des masses populaires africaines, abandonnées à l'ignorance, à la crasse, à la famine.»[895]Ainsi assistons-nous à cette aberration qui veut que les Africains eux-mêmes soient les victimes consentantes de leur misère et de leur pauvreté, dont les schémas ont été, avec minutie, élaborés en Occident. Pour A.-C. Robert, en acceptant les modes de gestion économique imposés par les bailleurs de fonds internationaux, « les élites s'extériorisent et participent de la classe dirigeante mondialisée qui bénéficie des avantages matériels du système ».[896]La grande interrogation soulevée par la mort subite de Vrezzo par attentat à la bombe à la fin du roman

[894] Anne-Cécile Robert, *L'Afrique au secours de l'Occident*, Les Éditions de l'Atelier/ Les Éditions Ouvrières, Paris, 2006 (Préface de Boubacar Boris Diop. Postface de Pierre Kipré), 208 p.
[895] *Dictionnaire de la négritude*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 70-71.
[896] Anne-Cécile Robert, *op. cit.,* p.76.

suscite des questions sans réponse. Elle laisse les Kinangois dans le désarroi pendant un moment. Mais très rapidement, ils se ressaisissent, déterminés à continuer dans la voie tracée par le fondateur de leur communauté utopique. Le suspense à l'explicit se retrouve d'ailleurs dans tous les énoncés clausulaires des romans de Henri Djombo.

La fin des romans de Henri Djombo fait en effet penser chaque fois à un *happy end*, cachant mal l'angoisse et la nausée causées dans le récit par des situations intenables et terrifiantes. Les explicits de *Lumières des temps perdus* (2002) et de *Le mort vivant* (2000) apparaissent comme un clair-obscur, une assurance conditionnelle… Il s'agit d'une fausse fin : plutôt la relance du débat ouvert et qu'une solution provisoire envisagée en atténue l'impétuosité et la rigueur. Voici à quoi se ramène par exemple la fin de *Le mort vivant*. Pourquoi aller si loin alors qu'il nous suffit de nous remettre au travail, de nous laisser guider par l'audace d'entreprendre, de travailler nous-mêmes et de nous organiser au lieu d'attendre tout d'un État providence fantôme ? Le cousin de Niamo a bien compris le leçon et dit adieu aux fonctions diplomatiques : « là-bas où il avait symbolisé la honte nationale » (*in fine,* p.202). D'où la joie et le bonheur de sa femme Gloria… Mais ce bonheur est encore conditionnel et il n'est qu'entrevu. Sa réalisation effective et sa concrétisation passent par la médiation d'un travail acharné et assidu, et de l'engagement d'hommes et de femmes conscients et convaincus de pouvoir désormais conjuguer « être heureux » au présent de l'indicatif. Quant à *Lumières des temps perdus*, c'est au moment où le Kinango entre dans une ère de prospérité et de suffisance économiques que les puissances occidentales bombardent sa capitale, en visant particulièrement la bibliothèque où se trouvait Vrezzo. Ils éliminant physiquement le président. Est-ce la fin des lumières à peine allumées sur ce pays ? Non, car son œuvre sera continuée avec ténacité. Le peuple qui a érigé un monument en son honneur et à sa gloire s'inspirera désormais des principes directeurs de son action positive aux multiples facettes : économiques, politiques, sociale, internationale et humaniste. Ce qui nous rappelle les propos d'un écrivain camerounais, René Philombe selon lesquels les héros morts «...deviennent encore plus vivants et présents dans le cœur de leurs compatriotes; c'est avec leur disparition physique que la vérité de leur message éclate»[897]. C'est aussi, semble-t-il, le rôle du roman ou de l'écriture : faire jaillir l'espoir au milieu même de la désespérance, de la misère et des situations de détresse. « ...Il se consolait, par moments, d'être parvenu enfin à composer autour de lui cette équipe dont les qualités premières se révélaient l'intelligence, l'ardeur au travail, l'honnêteté et l'intégrité morale, la personnalité tout court ».

[897] « Interview avec deux écrivains camerounais, René Philombe et Rémy Medou Mvomo », in *Abbia*, n°31-33, 1978, p.213-223[214 pour la citation].

En guise de conclusion à ce chapitre, on peut, à la lumière des analyses ci-dessus, avancer que le projet de société djombien est bel et bien une utopie à la fois politique, sociale et surtout économique, quand on compare la fiction de *Lumières des temps perdus* à celle des autres romans postcoloniaux congolais, et même africains subsahariens.

Son projet économique s'insère dans les utopies du XXe siècle : libéralisme ou socialisme à visage humain, avec la liberté d'entreprendre, et le rôle amoindri du dirigisme de l'État. Les préoccupations de Djombo rejoignent en définitive le « rêve du changement » dont parle Lombalé-Baré et déjà évoqué plus haut. Plus globalement *Lumières des temps perdus* semble une synthèse de ce que Sylvain Bemba appelait l'écriture du « livre commun », où l'auteur, à partir des dérives politiques fustigées dans ses romans antérieurs, se concentre dans la construction d'une utopie réalisable, le « nouveau pays », représenté par la renaissance du Kinango au plan structurel, infrastructurel et humain.

Le président Vrezzo est une figure exemplaire dans l'univers romanesque congolais. Il allie le verbe avec l'action, et il privilégie, aux discours creux et sonores, une praxis concrète et cohérente en prise sur les réalités de son Kinango, « pays gâté par la nature », que les politiciens du passé ont livré paradoxalement à une misère effroyable. Au lieu de s'entourer des gens de sa tribu pour commander, il recherche dans toutes les provinces et partis politiques « les meilleurs cadres de tous les domaines » pour former son équipe de choc en vue des différentes batailles, dont le succès peut attester de la pertinence dans sa vision. L'action de Vrezzo, comparée à celle menée dans les autres romans postcoloniaux congolais, est utopique dans la mesure où ces romans avaient habitué le lecteur aux héros négatifs comme moteur des fables et de l'action. On peut parler à leur propos de romans anti-utopiques, au sens de Micheline Hugues, s'appuyant sur *1984* de George Orwell :

> L'intrigue des romans anti-utopiques est à peu près toujours la même. Le héros tentera de contester voire de renverser le pouvoir, dont il éprouve de plus en plus intolérablement le caractère monstrueusement tyrannique et oppresseur, soit seul, soit en se joignant à un petit groupe clandestin d'autres dissidents déjà actifs qui trament un complot contre l'État. Presque toujours en vain, tant sont grandes la force de coercition du pouvoir, la soumission de ses victimes, et paralysantes, les incertitudes de ses détracteurs trop longuement et trop efficacement endoctrinés. Tout s'achève par la « normalisation » ou l'élimination des rebelles.[898]

Nous avons vu, dans les romans congolais analysés, que l'exil, le désespoir, ou la mort violente arrêtaient souvent les rêves du héros rebelle, empêtré dans ses contradictions ou réduit à néant par la machine répressive du pouvoir tyrannique : Joseph Niamo, Bukadjo, Mayéla dia Mayéla, Moléki Nzéla, Fabrice M'PFum, ou Léonidas Mwamba. Contrairement à ces romans, Vrezzo, figure de

[898] Hugues, Micheline, *L'utopie*, *op. cit*., p.117.

dirigeant modèle, fait la différence. Il est comme un levain dans la pâte sociale, un initiateur des bonnes causes et un catalyseur des énergies dans le sens de la construction de la Cité. Du simple rêve d'une cité révolutionnaire fraternelle de Mayéla, d'un Kazalunda vraiment indépendant de Kotawali ou d'une vie politique tolérante et respectueuse des différences de Gatsé, nous passons à sa concrétisation, à son effectuation par un peuple entier qui renaît à la joie de vivre et à un bien-être à la mesure de l'homme. Au Kinango, les conditions sont telles que l'existence d'un Motungisi, ou de présidents du type de Tonton Bwakamabé ou de Nzétémabé Bwakanamoto, devient impossible. C'est ce qui explique, dans *Lumières*, l'échec cuisant infligé par le peuple aux nostalgiques des coups d'État tel Moanamobé, et, avant lui, le renversement par le même peuple du tyran Motomobé. À l'opposé des dirigeants cyniques et machiavéliques souvent fictionnalisés dans le roman congolais pour qui le maintien au pouvoir et la jouissance effrénée de la vie passent au premier plan, Vrezzo recherche d'abord et avant tout l'intérêt général, le bonheur du peuple, dût-il pour cela heurter les sensibilités conformistes et rétrogrades du cercle familial et de «ces nostalgiques de l'État honteux »[899] qui ne comprennent pas encore que les temps ont changé. Henri Djombo construit sa création romanesque autour d'une recherche essentielle et récurrente, résumée par Philippe Makita et Jean Baptiste Tati Loutard dans leur *Nouvelle Anthologie*, à savoir « vivre dans un monde de justice et de liberté où la gestion ne relève pas des états d'âme de ses dirigeants».[900]

Avec Vrezzo, la démocratie participative n'est point un vain slogan. Elle constitue une réalité palpable et génère des résultats positifs pour l'ensemble de la communauté kinangoise. L'utopie est incarnée dans des hommes en action, soudés autour de programmes clairement définis et aux objectifs bien ciblés. Sans jamais prononcer le mot « révolution», Vrezzo l'a réalisé avec son peuple. Il leur a appris qu'une véritable révolution était une auto révolution, une auto transformation des comportements et une autogestion de la Cité par des citoyens responsables et conscients de la nécessité de l'apport de l'écot de chacun à « l'œuvre commune », concept si cher au président, parce que le bonheur de chacun conditionne celui des autres. Et comme l'écrit Alpha Noël Malonga à propos de l'œuvre romanesque de Henri Djombo, « L'économie est présentée comme la seule alternative à la « pourritique » ...Le discours littéraire de Henri Djombo, économiste de formation, est fondamentalement réflexion sur le redressement des économies africaines contemporaines »[901] Il est toutefois possible de se demander en quoi l'écrivain africain, doublé du politicien, cherche à

[899] Djombo, Henri, *Lumières*, p.194.
[900] Tati Loutard, Jean-Baptiste, et MAKITA, Philippe, *Nouvelle anthologie de la Littérature congolaise*, Paris, Hatier International, coll. « Monde noir », 2003, p.183.
[901] Malonga, Alpha Noël, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, pp. 111 et 112.

communiquer à l'environnement politique réel le souffle novateur de ses personnages, si tant est que l'utopie est un rêve éveillé.

Conclusion partielle de la troisième partie

À la troisième partie de cette recherche, il était question d'examiner en quoi le roman congolais était un lieu rhétorique où les écrivains voilaient leur écriture pour mieux la dévoiler. Nous avons pour cela porté notre attention sur les masques de la fiction, les jeux intratextuels et intertextuels auxquels se livrent les écrivains, sur la fictionnalisation des personnalités politiques ayant marqué certains écrivains, ainsi qu'à une orientation inédite chez Henri Djombo, la construction d'une utopie positive.

Tout un jeu de masquages se retrouve en effet dans le roman congolais, principalement au niveau de l'onomastique, qui participe à la construction du sens du récit, et nous oblige à des lectures programmées, pour peu qu'on s'intéresse au sens véhiculé par les idiomes et langues du terroir congolais. Nous voulons dire qu'il n'est pas inintéressant de donner aux présidents des républiques inventées dans les fictions congolaises certains noms, ou d'attribuer aux pays imaginaires certains noms. Ils concourent, dans les axes diégétique, actantiel et métaphorique, à la perception directe du monde que veut dévoiler le romancier. Certains personnages prennent du relief quand on les rapproche de certaines personnalités historiques ayant réellement existé. Nous avons pris un exemple qui a inspiré cinq romanciers congolais, Lazare Matsocota, présenté sous différentes facettes. Tous les écrivains qui le mettent en fiction s'accordent sur l'orientation positive qu'il aurait donnée à la politique de son pays, s'il n'avait été exécuté par ses camarades de lutte à la fleur de l'âge.

L'intrusion d'univers étranges et surnaturels procède aussi du jeu de masquage dans les fictions, et joue un rôle éminemment politique. Il déstabilise le monde de la politique officielle qui jusque-là monopolisait l'exercice tyrannique de la violence. La puissance des guides, discréditée publiquement, se désacralise et perd de sa suprématie, permettant au peuple de se rendre compte de l'illusion du pouvoir régalien dans laquelle on l'a fait vivre. Dans certains romans congolais, les faits surnaturels tirent leur force de l'aura de la personnalité de l'opposant, doté de pouvoirs mystérieux qui échappent à la logique normale. Ces héros sont présents, en chair et en os, physiquement, et, grâce à leurs dons surhumains, font se fissurer l'édifice dictatorial qui s'avère en dernière analyse n'être qu'un château bâti sur du sable mouvant. Il peut arriver aussi que les mécontents soient des esprits des revenants qui agissent et se rendent uniquement visibles à leurs bourreaux à certains moments de l'action du roman. Tel est le cas de la fiction de Maxime N'Débéka, où les membres « oubliés » de la

famille reviennent réclamer leurs droits et leur part de gâteau confisqué par ceux-là mêmes qui les ont massacrés.

La circulation des ouvrages littéraires d'un écrivain à l'autre était, au Congo Brazzaville, une des réalités constitutives de l'espace littéraire, ce d'autant plus que, tout en écrivant des livres ne ménageant point du tout les hommes aux affaires, il fallait faire passer le message codé dans différentes modalités de cryptage pour se protéger de la censure et des foudres du pouvoir à la pensée monolithique et à la langue de bois. Les romanciers congolais que nous avons pu interroger ont attesté de la vitalité d'une solidarité très active parmi les écrivains congolais en général. L'espace littéraire congolais apparaît comme « libéré » et générateur d'un esprit créatif et inventif. Les écrivains ne se contentaient pas de rencontres hasardeuses. Il s'est bel et bien constitué au Congo Brazzaville ce que Sylvain Bemba appelle des « salons littéraires », lieux informels de rencontres des écrivains congolais, animés par la « mystique des belles-lettres » Les manuscrits circulent de main en main ; nous avons parlé de plusieurs le témoignages, dont ceux de Sony Labou Tansi par exemple, ou de Sylvain Bemba, sur cette pratique littéraire féconde qui a donné ses lettres de noblesse à la littérature congolaise.

En général, l'invention d'espaces différents, de ceux existant dans la vie réelle ou d'utopies narratives, est une indication claire du refus de l'univers politique ambiant. L'imaginaire des romanciers congolais, tout en niant (ou privatif du grec) le lieu où ceux-ci évoluent (topos), entend postuler la possibilité d'y substituer un autre. Nous pouvons alors parler d'une « utopie réaliste », aussi paradoxal que le terme puisse apparaître de prime abord. Et sur ce point, presque tous les inventeurs de fables congolaises s'accordent sur un fait: leurs romans, bien qu'étant des « fictions », s'enracinent dans leur univers socioculturel, religieux et politique d'où elles prennent leur envol. Et l'imaginaire des écrivains est parfois leur faculté de transposition du réel en quelque chose de réalisable. Le constat est partout le même, chez les romanciers politiques comme chez les politiques romanciers. Nous nous sommes arrêté plus longuement sur *Lumières es temps perdus* de Henri Djombo, qui nous a semblé être la seule utopie romanesque postcoloniale, construite à partir de l'expérience de l'auteur, de la vie publique de son pays, de l'Afrique et du Tiers-monde face aux défis actuels de la mondialisation.

La perspective de Djombo pourrait bien rappeler, à la période coloniale, celle de Jean Malonga dans *La légende de M'Pfoumou ma Mazono* [902], telle qu'analysée par Jean-Pierre Makouta Mboukou. S'appuyant sur ce roman, celui-ci montre en quoi Jean Malonga propose « un renouvellement total de l'homme Noir lui-même, un changement de sa mentalité, une révolution de

[902] Malonga, Jean, *La légende de M'Pfoumou ma Mazono*, Présence Africaine, 1953, 156 p.

tout son être. »[903] La communauté fondée par Mia Mazono transforme le village Ntsangou et y instaure le « royaume de la fraternité », régie par les lois de l'amour, de la liberté et du travail » D'esclaves qu'ils étaient, les habitants de Ntsangou deviennent, sous la direction de Mazono, des hommes libres. Makouta Mboukou, dans une citation tirée du roman de Malonga, donne l'objectif visé par le chef révolutionnaire, qui se rapproche de celui de Vrezzo que nous avons présenté au troisième chapitre de la troisième partie de cette recherche : « Mia Mazono avait son plan. Fonder une cité nouvelle où l'esclave serait l'égal du maître, retrouverait son titre d'homme... Voilà l'idéal de notre chef révolutionnaire. Est-ce une utopie, un mythe ? » Le nouveau village connaît une grande prospérité, devient une ville qui, avec le temps, perd malheureusement de son importance, et tombe dans la disgrâce et l'oubli. Le roman de Malonga se situe dans le cadre colonial, et rappelle les mêmes aspirations des écrivains congolais depuis ce premier roman, publié par celui que tous ses pairs reconnaissent comme le « doyen » des lettres congolaises.

[903] Jean-Pierre Makouta-Mboukou, *Introduction à l'étude du roman négro-africain d'expression française*, Yaoundé/ Dakar, NÉA/CLÉ, 1986, p. 325 à 339.

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'objet de cette thèse, *Roman et politique au Congo Brazzaville (1973-2003)*, nous a amené à circonscrire le cadre de la production romanesque, aux plans historique, social et politique, tout en portant l'attention sur les acteurs politiques et les grandes lignes de la praxis politique congolaise. Nous avons aussi essayé de mettre en évidence les ancrages professionnels des écrivains dont la dominante était l'enseignement, la politique et les fonctions administratives et internationales. Les pratiques scripturales des écrivains, qu'ils soient de la diaspora ou de l'intérieur, s'enracinent dans l'humus natal congolais, et donnent à lire des fictions à mi-chemin entre le rêve et la réalité, ce d'autant que la thématique politique abordée, par sa délicatesse et sa dangerosité, imposent différents masquages.

Les romans du Congo Brazzaville des années 1970 à 2000 accordent une grande importance à la politique, dans sa formulation théorique et dans sa mise en pratique à travers les nombreuses intrigues et fables politiques tissées dans les fictions. Pour comprendre ce phénomène, nous nous sommes intéressé d'abord à l'environnement politique où évoluent (ou ont évolué) les romanciers : le socialisme et le marxisme-léninisme comme idéologies officielles de l'État jusqu'en 1991, consécutif à la « Révolution» des Trois Glorieuses (journées des13, 14 et 15 août 1963). Nous avons aussi interrogé certains faits historiques, politiques et sociaux déterminants, telles les violences politiques comme mode d'accaparement du pouvoir, les guerres inter ethniques, la tribu dans la gestion de l'espace politique, etc. Les interviews des romanciers ou de critiques littéraires familiarisés avec l'espace littéraire congolais ont constitué pour nous un matériel de référence d'une importance cruciale pour certaines analyses. Il nous a apparu que le fait pour certains romanciers congolais[904] d'être engagés (ou de l'avoir été), à des titres et à des niveaux divers, dans la vie politique effective de leur pays (Ministres, hauts responsables administratifs ou politiques, représentants diplomatiques à l'étranger, etc.), a contribué à la politisation du roman. Et nous avons noté que les romanciers qui se sont éloignés de la politique,soit par un exil forcé ou volontaire, soit par exclusion ou auto exclusion, n'accordent pas moins pour autant une attention, parfois même soutenue, à la politique dans leurs oeuvres narratives. Le motif politique, représenté par le pouvoir, constitue par ailleurs une des constantes des romans africains les plus marquants des décennies 1970 à 2000, que Jacques Chevrier a souligné dans la conclusion d'un récent essai sur les littératures africaines.[905] Là, il relève entre autres les

[904] Dans les analyses, par Congo, on entend Congo Brazzaville, et par congolais relatif à ce pays, les mêmes vocables étant utilisés pour la République Démocratique du Congo, ex Zaïre, ex Congo Kinshasa.
[905] Jacques Chevrier, *Littératures francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Edisud, 2006, p.201.

« mécanismes pervers » de la politique, mis à nu par les romanciers, avec l'espoir d'une amélioration future.

La mise en contexte des romans par l'éclairage à partir des professions a permis de comprendre pourquoi le référent politique était si envahissant dans la fiction romanesque congolaise. Les différentes modalités d'utilisation littéraire de la politique –comme allusion, toile de fond, décor, sujet, motif ou *topos* – expliquent la diversification des univers fictionnels et des imaginaires littéraires.

Dans les romans congolais s'élabore en effet toute une constellation de thèmes liés à la politique. La représentation des indépendances, des révolutions, des dictatures, du pouvoir, du peuple et de l'intellectuel, éclaire les complexes rapports entre le scribe et le prince. L'espace romanesque, rempli par des personnages prenant part peu ou prou à la vie de la cité, les lieux du pouvoir et de la dissidence, ainsi que les fables politiques se chargent d'une résonance diversifiée selon l'éclairage des auteurs. Ceux-ci semblent investir différemment les thèmes politiques selon leurs préférences, leurs trajectoires, ainsi que la position occupée dans le champ politique et/ou littéraire au moment de l'écriture. La tonalité des récits, généralement pessimiste, reflète le climat politique réel plein de soubresauts et de violences. Pour dépayser le climat morbide et frapper l'imagination des lecteurs, la plupart des auteurs recourent au réalisme merveilleux, à la magie, au fantastique ou aux séquences oniriques, installant souvent la fiction dans un monde surréel, où toutes les fantaisies sont permises. La fonction utopique de la littérature permet aussi Henri Djombo d'imaginer la renaissance réelle d'une Afrique débarrassée des ogres du pouvoir autocratique et autres dictateurs sanguinaires. Un vrai « rêve du changement » que déplorait Lombalé-Baré dans une présentation des quarante ans du roman congolais.[906]

La thématisation de la politique dans les romans n'est qu'une étape conduisant à une politique de l'écriture, c'est-à-dire à une mise en scène des stratégies pour rendre compte des visions particulières de l'univers politique. Des rhétoriques diverses sont ainsi utilisées, et il est possible de mesurer les différentes évolutions diachroniques chez un même romancier, ou chez des romanciers aux parcours similaires, dans leur perception du politique, selon qu'ils participent au pouvoir ou non. Le roman en tant que création fictionnelle nécessite de son auteur la construction de son objet à partir de moyens esthétiques adéquats : un univers propre conforme aux êtres de papiers qui y évoluent selon

[906] Gilbert Lombalé-Baré, « La littérature congolaise et le rêve du changement», *Présence Africaine,* n° 154, 2ème trimestre 1996.

des logiques appropriées et dans une mise en récit soumises aux impératifs du genre. Cependant, on peut se demander jusqu'à quel niveau l'entrée en **Congoli**e ce territoire imaginaire consacré aux œuvres de l'esprit, ne gomme pas les distinctions qu'on serait tenté de faire au Congo Brazzaville entre les romanciers politiques (intéressés à la politique uniquement dans leurs romans) et les politiques romanciers (ceux engagés dans la vraie politique, les gestionnaires de l'État). Car, presque tous cherchent à donner corps à leur univers romanesque afin de nous faire apprécier, pour utiliser les termes de Jacques Rancière, «la chair des mots». La *phratrie* des écrivains congolais qui les accompagne dans cette nouvelle contrée spirituelle et intellectuelle a constitué un véritable aiguillon pour la créativité littéraire, dont nous avons montré les caractéristiques et les implications dans les analyses. Une étude comparative entre des romanciers aux différents statuts est susceptible de nous apporter quelques éclairages. Il se constitue donc une véritable communauté littéraire congolaise, dont Sylvain Bemba nous a fourni une description saisissante et dont les différentes composantes ont été mises en relief par les interviewes des romanciers. L'auteur de *Léopolis* estime même que les écrivains congolais sont engagés à « rassembler page après page, rêve après rêve, le livre commun de la vie qui transpire de la douleur des opprimés et saigne de la douleur des souffrants.»[907]

Ainsi, le roman congolais moderne s'interroge sur la politique, mais aussi et surtout sur l'acte d'écrire, et la finalité assignée à celui-ci. Dans une vaste polyphonie, S. Bemba, H. Lopes, E. Dongala, H. Djombo, A. Mabanckou, D. Biyaoula, Tchichellé Tchivéla, Mambou Aimée Gnali, Guy Menga, D. M'Fouilou, M. N'Débéka, Sony Labou Tansi et Caya Makhélé, pour ne citer que ceux-là, nous introduisent dans des univers politiques, proches de celui du Congo Brazzaville. Leurs textes posent les problèmes de la rencontre des champs politique et littéraire, de la problématique de l'intellectuel, surtout de l'écrivain africain, à dire la politique. Il est souvent obligé d'user de masques et de subterfuges narratifs, tout en actualisant une certaine manière de voir dans son univers (pseudo)fictif. Par là même est évoquée la perspective d'une politique potentielle à partir de la dénonciation du vécu quotidien frappé du sceau de la négativité, et du dévolu souvent jeté sur la dissidence, la marginalité, la révolte ou la révolution, bref, le refus du statu quo.

Le roman congolais à thématique politique acquiert sa double importance d'objet de connaissance et de connaissance. Les romanciers congolais semblent, tout en thématisant le fait politique dans les fictions, nous inviter à être plus attentifs à la littéralité du roman. Ainsi pourraient s'expliquer les multiples jeux dans la narrativisation et la mise en texte, la récurrence de l'intertexte où

[907] S. Bemba, « La Phratrie des écrivains congolais », *Notre Librairie*, N° 92/93, Littérature congolaise, p.14-15.

les romans s'interpellent, implicitement ou non, se renvoient, par allusion d'un lieu, d'une situation, d'un personnage, du titre ou même du nom de l'auteur, dissimulé dans des vocables plus ou moins cryptés. Les paratextes préfaciels ou dédicatoires deviennent de véritables espaces de dialogue entre les écrivains et entre les textes. L'analyse de ce phénomène très récurrent a mis en lumière les multiples réseaux d'écrivains congolais liés par des affinités précises. Tout en dévoilant un univers politique particulier, riche dans sa complexité, sa variété et sa polyphonie, les romanciers font des clins d'œil aux lecteurs et les invitent à la rêverie. Celle-ci se construit à partir des lectures actives où le texte, dans sa foisonnante richesse, ne peut plus s'appréhender que comme le lieu de rencontre d'une multitude de textes, par les différents renvois qu'il convoque. Dans certains romans, de plus en plus nombreux, l'écriture se prend pour son propre objet, et nous fait participer à certains jeux d'écriture. On peut alors se retrouver en présence du personnage de l'écrivain, du narrateur qui détaille ses projets de lecture ou d'écriture, ou de l'énigme d'un texte ayant pour enjeu sa propre mise en texte, ou aussi d'un personnage engendrant sa propre fiction, comme dans *Le récit de la Mort*, etc. La littérature-jeu prend souvent le pas sur la littérature-reflet, rappelant par là même la nature véritable de l'écriture. C'est ainsi que les noms de romanciers sont fictionnalisés sous différents sobriquets et pseudonymes, l'ironie généralisée, la fantaisie souvent utilisée. Il y a lieu de s'interroger sur cette politique du roman congolais, où ses signes paraissent se refermer de plus en plus sur eux-mêmes, et où la littérature renvoie d'abord à elle -même. Elle nous amène à confronter les romans de plusieurs auteurs, mais aussi ceux d'un même auteur dans la perspective diachronique de sa démarche scripturale, et en prenant en considération les positions et positionnements des romanciers dans le champ littéraire à différents moments de l'écriture.

Quand par exemple Emmanuel Dongala préface, trente ans après sa première publication (Paris, Albin Michel, 1973) son premier roman *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, pour une seconde édition (Paris, Le Serpent à Plumes, 2003, Coll. Motifs n°189), il est évident que son parcours littéraire et social l'a obligé depuis lors à adopter des postures tout à fait différentes de celles de l'euphorie révolutionnaire d'un Mayéla dia Mayéla. Il en est de même de Henri Lopes, de *Sans tam-tam* (Yaoundé, Editions CLÉ, 1977) à *Dossier classé* (Paris, Editions du Seuil, 2002), ou de Maxime N'Débéka, de *Soleils neufs* (recueil de poèmes, 1969) à *Sel-piment à la braise* (2003). Comme les écrivains s'inspirent d'un même univers référentiel, des topoï circulent d'un roman à l'autre, et nous offrent à découvrir les multiples aspects d'un même événement ou fait politique marquant de la vie congolaise, sous des éclairages diversifiés. Mais il est aussi des cas où le même fait politique est subjectivé, pris comme matière principale chez deux romanciers différents. Ainsi de *Dossier classé* de Henri Lopes et de *Beto na beto. Le poids de la tribu* de Mambou Aimée Gnali, tous deux inspirés par

le triple assassinat politique de février 1965. Il pourrait être intéressant d'étudier le processus d'engendrement du premier par le second, par le fait même que Lopes a préfacé *Beto…,* ou les écarts de la fiction par rapport à la réalité dans le roman de Lopes par rapport au récit vrai, version Gnali. Ce projet fera l'objet d'une recherche ultérieure. La situation extrême où deux auteurs se mettent ensemble pour créer une œuvre de fiction n'existe qu'au théâtre avec Sony Labou Tansi et Caya Makhélé qui ont co-écrit et co-créé *Le coup du vieux,*[908] ou dans d'autres créations collectives sur scène du *Rocado Zulu*… Une expérience scripturale de ce genre n'existe, à notre connaissance, nulle part ailleurs en Afrique sub-saharienne. Toutefois, les co-créations abondent dans les travaux de critique littéraire: science, pluralité et objectivité obligent !

La politique constitue, à n'en point douter, une dominante essentielle de la plupart des romans congolais importants des années 1970 à 2000. Elle se situe en amont et en aval de la production des multiples récits axés sur le pouvoir, l'art de gouverner la cité africaine, les soubresauts historiques et idéologiques d'une Afrique en mal d'indépendances mal acquises, mal assumées, mal orientées et mal gérées depuis les années 1960. Le concept de « politique» offre une multiplicité de sens que les analyses étymologique, lexicale et sémantique ont dévoilée, ainsi que l'analyse des textes romanesques eux-mêmes. Des sens particuliers se dégagent de l'étude cotextuelle du terme politique, avec des connotations spécifiques aux romans congolais, reflets de l'usage du terme en contexte dans certains milieux. Cette fonction métalinguistique s'avère, dans certains romans, nécessaire pour la saisie du sens particulier conféré à des termes pourtant français, mais détournés de leur signification d'origine dans les textes, créant ipso facto des néologismes de sens. Dans cette optique, Alpha Noël Malonga a, dans une analyse éclairante, répertorié les « mots de guerre » dans son essai.[909]

Les choix thématiques, les macrostructures et les microstructures des romans, les personnages et la marche générale du récit de l'*incipit* à l'*explicit* ainsi que l'imaginaire du romancier subissent le poids et la prégnance de la politique, d'un pouvoir dictatorial, personnalisé, omniprésent et omnipotent. Celui-ci ne semble tolérer dans son champ aucune réticence, aucune réserve et aucune velléité de contradiction du statu quo. Et cette réduction de toute pensée contradictoire ou critique devient très brutale et ostentatoire du passage de la colonie à la néo-colonie. Elle s'intensifie à la

[908] *Le Coup du vieux*, Sony Labou Tansi, en collaboration avec Caya Makhélé, Éditions Présence Africaine, 1988 (Théâtre).
[909] Alpha Noël Malonga, op. cit., « Mots de guerre, refus de guerre », p.163 à 175. Son analyse est limitée à trois romans : *La traversée* de Henri Djombo, *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel Dongala et *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix* d'Alain Mabanckou.

consolidation de celle-ci pour atteindre des sommets de cynisme et de malfaisance jamais égalés - même à l'époque coloniale-, avec l'instauration de la postcolonie africaine.[910]

L'espace romanesque, les intrigues et la thématique principale du roman congolais francophone trouvent leur fondement dans la politique et l'histoire de la République (Populaire) du Congo dont une analyse de la structure idéologique et sociale montre les différents liens et imbrications. Cet enracinement du roman congolais dans son terroir lui impose différentes sortes de réalismes, de pratiques scripturales et esthétiques. On retrouve, en toile de fond de la plupart des fictions inventées, la forte influence de l'idéologie marxiste dont les dirigeants politiques se réclament tour à tour depuis les *Trois Glorieuses* jusqu'en 1991, année de l'avènement réel du multipartisme issu de la Conférence nationale.

Le roman congolais comme réflexion sur la politique semble plutôt une interrogation critique de la pratique du pouvoir au Congo en particulier et en Afrique en général, le questionnement des mœurs du politique africain, souvent traqué dans sa vie intime et privée. Le sort réservé à l'intellectuel africain dans l'univers romanesque, la situation précaire de l'Africain et du peuple dans son espace géographique, paraissent des signes de décadence et de chaos[911] d'une société qui fait très peu de cas de la vie humaine.

Le roman postcolonial congolais en rapport avec la politique se veut ainsi explicatif, rétrospectif, analytique et prospectif dans ses axes diachroniques et synchroniques. Les romanciers marquent ainsi nettement leur volonté d'être les témoins d'une histoire vivante et contemporaine, qui se construit, se détruit et se reconstruit au rythme des changements politiques plus ou moins maîtrisés. Cette histoire, c'est aussi en général celle de l'Afrique noire, martyrisée hier par le colonialisme, et saignée à blanc aujourd'hui par les Africains eux-mêmes. L'extension de l'espace de la fiction aux autres pays du continent noir (Afrique australe, septentrionale et occidentale) est un signe symptomatique de cette généralisation. Le nomadisme qui caractérise maints romanciers congolais transparaît dans l'agilité avec laquelle les récits et les personnages transbordent les frontières des pays et des continents.

La conduite des affaires de l'Etat par les Africains, leur politique, disons plutôt, pour employer le néologisme de Henri Djombo, leur « *pourritique* », semble plutôt une arme redoutable pour réduire leurs congénères en cobayes sur lesquels toutes les diableries sont permises. Les différentes faces de la dictature et du dictateur se dégagent des études des romans. Tout se passe comme s'il existait une continuité de la colonisation à l'indépendance, et de celle-ci à l'État postcolonial. Guy Ossito

[910] Achille Mbembe, *De la Postcolonie*, Paris, Karthala, 2000.
[911] Samir Amin, *Classe et nation dans l'histoire et la crise contemporaine*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, 263 p.

Midiohouan en arrive au même constat, quand il relève l'identité des situations d'oppression aux différentes périodes : « L'écrivain négro-africain qui hier était aux prises avec le système colonial, ses injustices, ses mensonges et son aliénation, se trouve confronté aujourd'hui à l'ordre néocolonial : ses aberrations, sa déraison, ses carcans » [912].

La lecture des romans significatifs rend compte de cette multiple focalisation. Prenons l'exemple du thème de l'indépendance. Quelques romanciers jettent sur celle-ci un regard rétrospectif (mode d'acquisition, gestion, orientation et nouveaux maîtres cooptés par la métropole…). Certains s'intéressent à la post indépendance et analysent, après la décolonisation, ce qui est advenu sur le continent à l'aile progressiste qui rêvait encore d'une vraie indépendance. Pour d'autres par contre, un éclairage cru et violent sur les égarements, les aberrations et le chaos de la période contemporaine, qu'Achille Mbembe nomme la « postcolonie », occupe une grande partie des fictions. Il est donc possible, en suivant la thématique telle qu'elle apparaît dans un ordre chronologique que nous avons tenté de reconstituer, le faisceau de faits éclairants pour l'appréhension des différents phénomènes politiques et idéologiques mis en exergue dans les romans.

La réalité sociale et politique, marquée par des événements divers (indépendance, décolonisation, néo-colonialisme et postcolonie) informe l'imaginaire littéraire, qui s'appuie lui-même sur l'invention d'une onomastique révélatrice. Les romanciers qui traitent des évènements politiques leur accordent une place plus ou moins importante en fonction de leur subjectivité et de leur perception du monde. Ce qui donne à lire une vaste polyphonie enrichie par les regards croisés des différents romanciers. La rencontre entre la politique et le roman est très féconde au Congo Brazzaville, et le roman s'inspirant de la politique, à quelque degré que ce soit, se fraye une voie royale dans la production romanesque congolaise, si on s'en tient à la profusion des titres consacrés à cette thématique, plus d'une cinquantaine, de 1973 à 2003.

Les romanciers, à partir de leurs œuvres narratives, s'emploient à lire et à décrypter l'univers politique congolais (et même africain), si riche en péripéties (coups d'Etat, révolutions répétitives, contradictions flagrantes entre les discours officiels et la réalité). Souvent ils pénètrent dans la vie intime du politique africain pour mettre à nu sa myopie intellectuelle, la confusion des domaines privé et public, ses instincts sadiques, machiavéliques et mesquins. La gouvernance des pays imaginés par les romanciers est questionnée dans sa confrontation avec des faits concrets et des situations

[912] G. O. Midiohouan, *L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 141.

quotidiennes. La présence de l'histoire politique tiers-mondiste, africaine ou congolaise – histoire passée, présente et à venir, est manifeste dans le roman à travers des personnages, des actions et des faits précis. L'organisation de la société ainsi que l'exercice du pouvoir et du contre-pouvoir sont interrogés dans leur effectivité, ainsi que le cadre idéologique ou politique qui les inspire.

C'est dire que l'historicité textuelle des romans tient à sa double articulation avec les codes linguistique et esthétiques utilisés par chaque romancier d'une part, et des données politiques ou historiques du milieu d'autre part. La conception de la macrostructure du roman par exemple, ou celle des personnages, des intrigues et des dénouements, s'apparente à une confrontation du texte social et du texte littéraire. Les essais théoriques politiques sur le Congo Brazzaville ou sur l'Afrique[913]en général éclairent de façon significative la fiction romanesque congolaise. En fait, les romanciers se servent de la fiction romanesque dans ses divers aspects pour proposer au lecteur un schéma explicatif de l'histoire politique et idéologique du Congo Brazzaville, une sorte de métonymie de l'Afrique en général, peut-être. Ils informent cette réalité à travers les fables, les personnages, les situations et les structures des récits dont la forme réponde à des objectifs à dévoiler.

Qui plus est, des personnalités ayant réellement existé entrent avec effraction dans l'univers de la fiction congolaise: Lumumba, Fanon, Nkrumah, Malcolm X, Mandela, de Gaulle, Sékou Touré, Marien Ngouabi, Massamba-Débat … et la liste est encore bien longue. De là à dire que certaines fictions romanesques congolaises sont l'histoire à peine romancée du Congo ou de l'Afrique, il n'y a qu'un pas qu'on se gardera toutefois de franchir. Et pour cause: la tonalité donnée aux événements, la création des personnages et des situations relèvent, dans les romans, de la fantaisie de leurs géniteurs. Ceux-ci impriment leurs marques personnelles, leur sensibilité et leur philosophie -disons, leur subjectivité et même leurs fantaisies-, à l'univers romanesque créé.

On peut lire globalement le roman postcolonial congolais à thématique politique à partir de certaines lignes fortes se dessinant nettement: les indépendances, la révolution, la postcolonie ou l'Afrique contemporaine, le chaos engendré par les guerres tribales et le rêve d'une utopie positive. La représentation de l'espoir repose sur les promesses des indépendances. Mais celles-ci se donnent à lire

[913] Achille Mbembe - *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 1985.
- *De la postcolonie*, Paris, Karthala, 2000.
J.-F. Bayart, *L'Etat en Afrique*, Paris, Karthala, 1990.
Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun. Autopsie d'une décolonisation*, Paris, Maspéro, 1972.
K. Nkrumah, *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme* (1964), Edition française, Présence Africaine, 1965.
G. Ndaki, *Crises, mutations et conflits politiques au Congo-Brazzaville*, Paris, L'Harmattan, 1997.
Frantz Fanon, *Les damnés de la terre* (1961), Paris, François Maspero, 1979.
Zika Jean Roger, *Démocratisme et misère politique en Afrique. Le cas du Congo-Brazzaville,* Paris, L'Harmattan, 2002, 195 p.
Bazenguissa-Ganga Rémy, *Les voies du politique au Congo,* Paris, Karthala, 1997.
Moukoko, Philippe, *Dictionnaire général du Congo-Brazzaville*, Paris, L'Harmattan, 1999, 442 p.

plutôt comme des illusions. Les romans des années 1970 et 1980 portent la marque de cet enthousiasme déçu, « un beau rêve (…) fracassé en mille morceaux », pour utiliser l'expression de Sylvain Bemba[914], auteur ayant figuré ces indépendances évanescentes par le titre de son premier roman, *Rêves portatifs*. Des rêves « qui se révèlent non porteurs», commente Romuald Fonkoua.[915] L'aventure de la quête de la « vraie indépendance » (révolutions, luttes et conflits) va de pair, d'une part avec la représentation de l'échec des héros positifs animés par une réelle volonté de changement, et d'autre part avec l'instauration des régimes totalitaires et dictatoriaux. C'est ce qui explique l'avènement du nouveau roman du désenchantement ou de l'absurde africain (les années 1990 – 2000), avec toujours la persistance de la croyance en un avenir positif. Les échos des conflits civils particulièrement meurtriers et destructeurs ont eu leur répondant dans la thématisation de la guerre : représentation du chaos et de l'anarchie : état éclaté, impouvoir et violences extrêmes (les années 2000) d'où émerge, toujours, tenaces, la vie ou l'espoir.

Il convient de noter qu'une périodisation du roman du Congo Brazzaville ne saurait être rigide, car des romans publiés à une époque peuvent circonscrire la problématique d'une autre. La prédominance d'une tendance n'en exclut pas complètement les autres, et les tentatives de classification des romans africains indiquent beaucoup plus des orientations globales que des schémas rigides. A preuve, des écrivains appartenant à plusieurs générations, tels Lopes, Dongala ou M'Fouilou, Tati Loutard, produisent des romans s'étalant sur plusieurs décennies, avec des thématiques et des tonalités différentes. Ils chevauchent plusieurs générations, et partagent par exemple certaines thématiques nouvelles avec des prosateurs nouvellement arrivés dans l'espace romanesque, comme les guerres civiles et les enfants soldats, entrées dans le roman congolais à partir de 2002 (Dongala et Mabanckou, un aîné et un cadet dans le roman)).

Ainsi, au regard de la thématique politique des romans, les indépendances, la révolution, la quête d'une démocratie véritable allant de pair avec la défense des droits et libertés des individus, et les guerres civiles, en constituent l'ossature principale, se ramifiant dans les récits en différentes constellations réorganisées par la fantaisie de chaque créateur.

[914] S. Bemba, interview, dans *Conversations congolaises, op. cit., p.29.*
[915] Romuald Fonkoua, « Dix ans de littérature 1980-1990 : pouvoir, société et écriture», *Notre Librairie*, n° 103, octobre-décembre 1990, pp.70-78(71 ici)

Une interrogation sur les indépendances (nature, mode d'octroi, nouveaux Nègres propulsés aux commandes) met en évidence leur problématique. Elles ne seraient pas effectives ou réelles par le seul fait d'avoir été « données ». Les romanciers congolais semblent les frapper plutôt de suspicion ou de doute, et les remettent en cause. Ce d'autant plus qu'ils ont, dans l'histoire réelle de leur pays, le vivant exemple de « la révolution » qui a renversé « l'indépendance », incarnée à l'accession du pays à la souveraineté nationale et internationale par l'Abbé Fulbert Youlou. Il était alors fortement contesté par l'élite intellectuelle, surtout les étudiants frais émoulus, rentrés de l'étranger : France, Russie, Chine, Cuba, Algérie ou des pays de l'Europe de l'Est (Roumanie, Bulgarie, etc.). Là, l'imaginaire romanesque semble superposé à la réalité historique, et des exemples de ce genre abondent dans la fiction congolaise où des indices textuels et structurels permettent de postuler le positionnement des romanciers dans l'histoire nationale.

L'institution de la néocolonie consacre l'échec des indépendances « mort-nées » (A. Kom)[916] que les héros révolutionnaires,- ou tout simplement les patriotes engagés, refusent d'admettre dans les romans. D'où la lutte qu'ils mènent pour réinstaurer la dignité bafouée de l'Africain et promouvoir une société africaine fraternelle, un vrai changement dans le sens du bien-être du peuple. Toutefois, il convient de noter que le combat ainsi engagé se situe dans le monde politique, où comptent surtout les résultats, quels que soient les moyens utilisés ou les voies empruntées. La bataille se livre loin de l'univers moralisant de la littérature, où prédomine la recherche des valeurs susceptibles d'œuvrer à la promotion d'un idéal humain tels l'altruisme, la justice ou le culte de la perfection. Les héros révolutionnaires, enhardis par l'euphorie des indépendances et leurs rêves de liberté ou de libération, ont-ils, dans les récits, passé outre cette réalité lourde de conséquences? La révolution congolaise (africaine) semble échouer piteusement dans son effort de restructuration de l'espace géographique, politique et social. Que ce soit avec Kotawali, Gatsé, Kayilou ou Mayéla, la praxis s'avère complexe, et le peuple imprévisible et déroutant. Les structures coloniales seraient restées intactes, voire, à en croire certains écrivains, renforcées à la période néocoloniale et postcoloniale.

Les années 1990 peignent l'Africain dans la désespérance complète, dans un univers chaotique, violent, insécurisé et sans issue. Ici, plus de « forêt vierge » où le héros et le « maquisard » pouvaient encore se réfugier, comme Dadou après l'exécution du Premier, Mouyabas. Dans *Kotawali*, l'héroïne éponyme et ses partisans réussissent même une action d'éclat : la neutralisation et l'exécution des soldats du peloton envoyés pour les exécuter au champ de tir.

[916] Ambroise Kom (sous la dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française des origines à 1978***.** San Francisco-London-Bethesda, I.S.P., 1996. Introduction, p.13.

Avec le début des années 2000, les guerres civiles des années 1993, 1997/98, ainsi que des massacres perpétrés dans le Sud après l'arrêt des hostilités, alimentent l'imaginaire littéraire. Elles achèvent la déstructuration d'une société déjà soumise à de trop rudes épreuves. L'émiettement spatial et psychologique installe les êtres et les choses dans le désordre, l'anarchie et la confusion, consécutifs au déchaînement d'une guerre barbare et d'une violence inouïe. C'est le règne de la milice, des enfants soldats, les *child killers* fortement armés de kalachnikovs et d'obus, contre une population timorée et angoissée devant sa problématique survie à tous les instants. Vols, pillages, viols, meurtres gratuits et exécutions sommaires font partie du lot quotidien. Par des clins d'œil rapides, les romanciers essaient de clarifier le flou ainsi créé et pointent un doigt accusateur sur les vrais auteurs des massacres: les politiciens qui tirent, dans l'ombre, ou même ouvertement, les ficelles. *Johnny Chien Méchant* de Dongala et *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix* de Mabanckou, publiés tous les deux en 2002, illustrent cette problématique dans leurs récits palpitants et haletants. Dongala réussit même, dans son récit à double narration simultanée et à deux narrateurs du début à la fin, à provoquer le choc des points de vue situés aux antipodes l'un de l'autre, laissant ainsi l'appréciation des actes et faits aux lecteurs. Comme certains aspects de cette folie meurtrière ne sont explicités dans les romans qu'après 2003, nous nous permettons une rapide incursion dans deux, publiés en 2005 et 2010,[917] et consacrés à l'après-guerre et à ses désastreuses conséquences psychologiques, morales et économiques.

Toutefois, malgré le déchaînement des violences incontrôlées et l'omniprésence de la mort embusquée à tous les recoins, quelque espoir subsiste à la fin des récits. Les auteurs, par-delà la situation désespérante, refusent de désespérer et continuent à nourrir un rêve positif pour leur cher pays et pour le continent africain. Comme le rappelait Sylvain Bemba, « la littérature est une réinvention du présent pour essayer de regarder vers un avenir qui est gros de possibles, et ces possibles semblent devoir trouver leur support dans le souvenir d'un certain nombre d'éléments clés. »

Le roman de l'espoir, totalement consacré à la lutte contre la misère et la pauvreté, en vue de la recherche du bien-être de tous les citoyens est une singularité de l'avant-dernier roman de Henri Djombo, *Lumières des temps perdus*. Nous lui avons consacré le dernier chapitre de la troisième partie de cette thèse, à cause de sa perspective novatrice. Son roman comble un vide dans la production romanesque congolaise, et même africaine peut-être. Il construit une « utopie réalisable », montre qu'il est possible dans un Kinango démocratique, et sous le dynamisme d'un président qui s'est préalablement entouré d'une équipe d'hommes honnêtes, travailleurs, intègres et patriotes, de conjuguer « être heureux » au présent de l'indicatif. L'Afrique a déjà perdu suffisamment de temps, et

[917]Respectivement:Noël Kodia Ramata, *Les enfants de la guerre. Éteindre le feu par le feu ?* Paris, MENAIBUC, 2005, 149p., et Katia Mounthault, *Le cri du fleuve*, Paris, L'Harmattan, 2010, 172 p.

il est impératif de revenir à ce qui constitue l'essentiel, la vie des citoyens, dont l'aspiration au bien-être est une donnée fondamentale, légitime, et possible. La communauté kinangoise utopique de *Lumières* pourrait se rapprocher de la société congolaise, avec laquelle elle partage des affinités troublantes, si seulement le projet de Vrezzo pouvait être si facilement porté non par des êtres de papier seulement, mais par des êtres en chair et en os. Mais du roman à la littérature, la distance, bien qu'étant seulement, à la lecture de ce roman, celle des deux rives d'un fleuve, peut-elle s'abolir ?

Les écrivains congolais semblent tous écrire le « livre commun de la vie… »dont parle Sylvain Bemba, pour en appeler aux dirigeants de s'intéresser au sort du peuple, abandonné dans une misère effroyable, et les inviter de façon pressante à songer à édifier l'avenir de leurs états au lieu de vivre constamment dans un éternel présent. C'est sans doute dans cette perspective que les récits mettent en œuvre, dans l'ensemble, la déconstruction de certaines figures, clichés et doxa, ou s'emploient à souligner, dans les schémas narratifs, la construction de certains personnages modèles qui, bien qu'ayant des défauts imputables à la nature humaine, sont pourtant des exemples, et dévoilent à la limite la force de l'*exemplum.* Nous nous serons rendus compte que les romans congolais à thématique politique, par l'engagement de leurs auteurs, sont devenus de véritables lieux d'un libre débat politique, l'arène politique réelle demeurant toujours un espace de luttes ethniques et personnelles.

Le romantisme révolutionnaire et le moralisme politique de certains héros relèvent de la conviction des romanciers de vouloir à tout prix faire advenir le règne de l'humain, du respect des valeurs fondamentales, sans lesquelles la société ne peut que s'auto détruire perpétuellement dans des conflits interminables. Ces valeurs essentielles et humaines à préserver, à savoir la tolérance réciproque, l'acceptation de la différence et le respect de la vie humaine, la liberté et la justice , rassemblent les politiques romanciers et les romanciers politiques, dans une *Congolie* à construire, à faire admettre, voire à forcer à l'existence. Étant donné la très forte présence des politiciens en activité dans l'écriture, il y a de fortes chances que l'humanisation de la vie politique ne reste pas seulement un idéal, mais qu'elle se transforme en « utopie réalisable», crée une dynamique de l'action et inspire non seulement le prince, mais aussi et surtout les habitants politiques d'un Congo nouveau tel qu'esquissé seulement dans la Congolie. Ce n'est qu'à ce prix que les discours axiologiques dans la jungle politique cesseront de ressembler à de la simple diversion de l'essentiel, et tendront à transfigurer statut de l'écrivain: du simple "*zoon politikon* " en citoyen humaniste, défenseur des grandes causes. La crédibilité du politique écrivain en dépend. Celui-ci a l'immense mérite de concentrer en lui le scribe et le prince, et il serait vain et illusoire de continuer à opposer littérature et réalités politiques, puisque la politique, dans sa visée prospective, est susceptible de travailler à l'avènement d'un monde non pas

parfait, mais différent. Sinon, gare aux « yeux du volcan » ! Le rôle assigné au théâtre par Sylvain Bemba pourrait être celui de la littérature en général, et du roman politique congolais en particulier. En conclusion à un entretien avec Roger Chemain, il estime que « le théâtre africain pourrait servir dans la cité comme une utopie positive afin d'entretenir dans l'esprit des hommes un idéal qui soit en même temps une généreuse espérance, et une espérance qui soit en même temps un généreux idéal»[918]. Le nouvel engagement de l'écrivain africain en général, et du romancier congolais qui se dessine, oblige à repenser les nouveaux rapports du politique à l'écrivain, d'une part, et de l'écrivain au politique, d'autre part.

La perspective adoptée dans cette recherche ne nous a pas permis de développer plus amplement la problématique du destinataire des romans congolais à thématique plus ou moins politique, mais de suggérer seulement les possibilités d'analyse induites par les postures d'écriture dans l'usage d'un langage crypté recourant souvent aux idiomes locaux, dans des toponymes et des anthroponymes compréhensibles uniquement par certains natifs congolais. Ce pourrait être l'objet d'une prochaine recherche. Nous n'avons pas aussi pu aborder, à cause des contraintes imposées par notre choix de la méthode de microlectures, l'engagement des romanciers à partir des postures scripturales dans l'univers fictionnel : intrigues typiques, schémas et parcours narratifs des personnages, limités uniquement à quelques exemples illustratifs. L'espace romanesque congolais, tel qu'il apparaît en définitive, est celui de l'élaboration d'un vrai discours démocratique, pluriel par la polyphonie des voix sur des problématiques communes, et constructif par la recherche patiente et acharnée d'un « bien vivre ensemble » dans une Cité viable à fonder, fruit d'un débat consensuel et non d'une imposition de quelque guide, fût-il éclairé ou providentiel. La rencontre des mondes politique et littéraire, débouchant sur la thématique de l'engagement de l'écrivain, pose en filigrane celle de la responsabilité morale du scribe dans un univers de violence, et soulève, par la diversité des dysfonctionnements occasionnés, le problème du mal en politique en particulier, et en général son absurdité dans l'existence humaine. Le rapport de l'écriture à dire le mal, surtout lorsque celui-ci est paroxystique, se trouve interrogé. Tous les romanciers confrontés à cette expérience inédite traduisent cette difficulté de plusieurs manières sans y trouver une solution. C'est le roman du « cri » dans les séquences carcérales de tortures dans *Les fleurs...*de Tchichellé Tchivéla ou dans *Le mort vivant* de Henri Djombo. Car, comment dire l'inénarrable par les simples mots du langage ? Dans cette même perspective, Ahmadou Kourouma, dans *Allah n'est pas obligé*, remet entre les mains de son héros, un enfant soldat, trois dictionnaires pour décrire les horreurs des guerres civiles auxquelles il participe. C'est, selon Mongo Mboussa, une indication de l'impossibilité de l'écriture de décrire l'effarante

[918] Roger Chemain, « Le théâtre militant ». Entretien avec Sylvain Bemba, *Notre Librairie*, n° 38, p.87-93.

réalité dans des cas de violence extrême comme la guerre, où toutes les atrocités et barbaries sont perpétrées. Pour lui, Ahmadou Kourouma, tout en dénonçant la bêtise humaine, nous invite aussi à « réfléchir sur l'incapacité du langage à dire, voire à penser le mal.»[919] Même dans les cas d'extrême détresse, la voix du romancier, porteuse de valeurs vivifiantes pour un monde nouveau, sonnera toujours comme un appel à l'humanisation du monde, dans sa multiple dimension culturelle, religieuse ou politique, bref, à l'humanisme, dans univers déboussolé qui semble avoir perdu tous ses repères.

[919] Mongo Mboussa, <D:/SELECTION D'ARTICLES DE BLOGS OU SITES / Africultures-Article-l'inutile utilité de la littérature.mht>, article publié sur le site d'Africultures le 12/O8/2008.

BIBLIOGRAPHIE[920]

I. Corpus primaire

1 – BEMBA, Sylvain, *Rêves portatifs*, Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1979, 206p.
2 - BEMBA, Sylvain, *Léopolis*, Paris, Hatier/CEDA, 1984, Coll. Monde Noir Poche, 128 p.
3 – BIYAOULA, Daniel, *La Source de joies*, Paris, Présence Africaine, 2003, 246 p.
4 - DJOMBO, Henri, *Le mort vivant*, Paris, Présence Africaine/ Brazzaville, Les Éditions Hemar, 2000, 202 p.
5 – DJOMBO, Henri, *Lumières des temps perdus*, Brazzaville/Paris, Hemar/Présence Africaine, 2002, 283 p.
6 - DONGALA, Emmanuel, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, Paris, Albin Michel, 1973, 284 p. (Réédité en 2003, Le Serpent à Plumes, avec une préface de l'auteur. Groupe Privat/Le Rocher, 2005, (Collection Motifs n°189) pour la présente édition utilisée dans cette recherche).
7 - DONGALA, Emmanuel, *Johnny Chien Méchant*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002, 361 p.
8 –KATIA, Mounthault, *Le cri du fleuve*, Paris, L'Harmattan, 2010, 172 p.
9 - LOPES, Henri, *Sans tam-tam*, Yaoundé, CLÉ, 1977, 127 p.
10 – LOPES, Henri, *Dossier classé*, Paris, Seuil, Janv. 2002, 252 p.
11 - MABANCKOU, Alain, *Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002,263 p.
12- MAKOUTA-MBOUKOU, Jean-Pierre, *Le Contestant ou un pasteur chez les Carmélites*, Paris, L'Harmattan, 2006, 260p. [1ère édition : 1973, La Pensée Universelle].
13 - MAMBOU, Aimée Gnali, *Beto na beto. Le poids de la tribu*, Paris, Gallimard, 2001, 115 p. (Coll."Continents Noirs").
14 - MAKHÉLÉ, Caya, *L'homme au landau*, Paris, L'Harmattan, 1988, 152 p.
15 - MENGA, Guy, *Kotawali*, Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1977, 282 p.
16 - MENGA, Guy, *Case de Gaulle*, Paris, Karthala, 1985, 256 p.
17 - M'FOUILOU, Dominique, *Vent d'espoir sur Brazzaville*, Paris, L'Harmattan, 1990, 196 p.
18-M'FOUILOU, Dominique, *La salve des innocents*, Paris, L'Harmattan, 1997, 250 p.
19 - N'DÉBÉKA, Maxime, *Sel-piment à la braise*, Paris, Dapper, 2003, 173 p. (Coll. Dapper Littérature).
20 - SONY LABOU TANSI, *L'anté-peuple*, Paris, Seuil, 1983, 190 p.
21 – SONY LABOU TANSI, *La vie et demi*e, Paris, Seuil, 1979, 192 p. [Coll. Points Roman, n° 69, Seuil, 1998].
22- TCHICHELLÉ TCHIVÉLA, *Les fleurs des lantanas*, Paris, Présence Africaine, 1997, 218 p.

II. CORPUS SECONDAIRE

II.1. Autres oeuvres littéraires des auteurs du corpus évoquées

BEMBA, Sylvain, *Le soleil est parti à M'Pemba*, Paris, Présence Africaine, 1982.
BIYAOULA, Daniel, *L'impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996, 328 p.

[920] Précisons ici qu'il s'agit de la bibliographie des auteurs cités et/ou consultés.

BONGOLO ZOUNGA, *Un Africain dans un iceberg. Impossible amour à Saint-Pétersbour*g, Paris, Éditions Paari.2006.
DJOMBO Henri, *Sur la braise*, Brazzaville, Éd. Hemar, 265, p.1990 (2e édition revue et refondue, 2000).
DJOMBO Henri, *La traversée*, Éditions Hemar, Brazzaville, 2005, 215 p.
DONGALA BOUNDZEKI Emmanuel, *Le feu des origines*, Paris, A. Michel, 258 p.
DONGALA BOUNDZÉKI Emmanuel, *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1998, 320 p.
DONGALA, *Jazz et vin de palme*, Paris, Hatier, 1982.
KODIA-RAMATA Noël, *Les enfants de la guerre. Eteindre le feu par le feu?*, Paris, MENAIBUC, 146 p.
LOPES, Henri, *La nouvelle romance*, Yaoundé, C.L.É., 187 p.
LOPES, Henri, *Le Pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine, 315 p, 1982, Rééd.2003, 371 p.
LOPES, Henri, *Le Lys et le Flamboyant*, Paris, Seuil.430 p.
LOPES, Henri, *Le chercheur d'Afriques*, Paris, Seuil, 313 p.
MABANCKOU, Alain, *Verre cassé*, Paris, Seuil, 202 p.
MABANCKOU Alain, *Demain j'aurai vingt ans*, Gallimard, août 2010, 384 p., coll. Blanche.
MAKHÉLÉ, Caya, *Le Cercle des vertiges*, Paris, L'Harmattan, 1992.
MAKHÉLÉ, Caya, *Le coup du vieux*, drame en deux souffles, en co-écriture et en co-création avec Sony Labou Tansi, Paris, Éditions Présence Africaine, 1988.
MAKOUTA-MBOUKOU Jean-Pierre, *En quête de la liberté*, Yaoundé, C.L.É., 1970, 168 p.
M'FOUILOU Dominique, *Les corbeaux*, Le Mée -sur -Seine, Éd. Akpagnon, 240 p.
M'FOUILOU Dominique, *Le Quidam*, Paris, L'Harmattan, 126 p. (Coll. Encres noires 136).
M'FOUILOU Dominique, *Ondongo*, Paris, L'Harmattan, 2000, Coll. Encres noires 191, 136 p.
N'DÉBÉKA, Maxime, *Les lendemains qui chanteront*, Paris, Présence Africaine, 1982 (Théâtre).
N'DÉBÉKA, Maxime, *''Toi le possible chimérique''*, Paris, Acoria Éditions, 2008, 69p. (Recueil de poèmes).
SONY LABOU TANSI, *L'Etat honteux*, Paris, Éditions du Seuil, 156 p.
SONY LABOU TANSI, *Les sept solitudes de Lorsa Lopez*, Paris, Éd. Seuil, 204 p.
SONY LABOU TANSI, *Machin la hernie*, in SONY LABOU TANSI, L'Atelier Sony Labou Tansi (Coffret de trois volumes d'inédits) I. *Correspondances*, 1973-1983), 264p. II. *L'Acte de respirer et 930 mots dans un aquarium* (poésie), 216 p. III. *Machin La Hernie* (roman), 302p. Édition établie par Nicolas Martin-Granel et Grata Rodriguez-Antonietti, Paris, Revue Noire, 2005.
TATI LOUTARD, Jean-Baptiste, *Les normes du temps*, Paris, Hatier, 1989 (Recueil de poèmes).
TCHICAYA U TAM'SI, *Les phalènes*, Paris, Albin Michel, 1984.
TCHICHELLÉ TCHIVÉLA, *Longue est la nuit*, Paris, Hatier, coll. Monde Noir, 1980 (Nouvelles).
TCHICHELLÉ TCHIVÉLA, *L'Exil ou la Tombe*, Paris, Présence Africaine, 1986, (Nouvelles), 240 p.

II.2 Autres romans africains et autres ouvrages littéraires évoqués rapidement

BÉTI, Mongo, *Remember Ruben*, Paris, Bûchet-Chastel, 1974.
BÉTI, Mongo, *Perpétue et l'habitude du malheur*, Paris, Bûchet-Chastel, 1974.
BÉTI, Mongo *La ruine presque cocasse d'un polichinelle*, Éditions des Peuples Noirs, 1979.
CAMUS, Albert, *L'étranger*, 1942.
CÉSAIRE, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, édition présentée, commentée et annotée par Abiola Irele, New Horn Press Limited, Ibadan (Oyo State), Nigeria, 1994 [Revue Volontés,1939].

CÉSAIRE, Aimé, *La tragédie du roi Christophe*, version revue par l'auteur, Paris, Présence Africaine, 1970 [1963](Salzburg Festival, 4 August 1964).
ESSOUS Jean Serge, et les Bantous de la Capitale, Extrait du premier sizain de la chanson « Tongo étani na mokili ya Congo», *Kongo Kultur* ; Vol.1, n° 3-4, juil. Déc.2009, p.5. Traduction de Mawawa Mawa-Kiese, p.6.
FILA MATSOCOTA, Marceline, *Ma vie avec Lin Lazare Matsocota*, Paris, L'Harmattan, coll. Graveurs de mémoire.
GIDE, André, *La porte étroite.*
HEMINGWAY, Ernest, *L'adieu aux armes.*
KOUROUMA, Ahmadou, *Les soleils des Indépendances*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, 1968 (2e édition : Paris, Seuil, 1970, sans mention de la première édition).
KOUROUMA, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000, 240p.
MAKITA, Philippe, *Sandales retournées*, Paris, Saint Germain des Prés, 1978 (Poésie).
MALONGA, Jean, *La légende de M'Pfoumou ma Mazono*, Paris, Présence Africaine, 1954, 156 p.
N'DZANGA-KONGA, Alphonse, *Flamme de la huitième lune*, Paris, Silex, 1984 (Poésie).
SAINT-EXUPÉRY, Antoine de, *Terre des Hommes.*
SARTRE, Jean-Paul, *Les mains sales*, 1948 (Théâtre).
SARTRE, Jean-Paul, *La nausée*, 1938.
SEMBÈNE, Ousmane, *L'harmattan*, Paris, Présence Africaine, 1964.
SEMBÈNE, Ousmane, *Xala*, Paris, Présence Africaine, 1979.
SIGNATE, Ibrahima, *Une aube si fragile*, Dakar-Abidjan, Les NÉA, 1977.

III. CRITIQUE LITTÉRAIRE

III. 1. CRITIQUE LITTÉRAIRE CONSACRÉE AU CONGO BRAZZAVILLE (en général, ou en partie à ses auteurs)

ANYINEFA, Koffi, *Littérature et politique en Afrique noire. Socialisme et Dictature comme thèmes du roman congolais d'expression française*, Bayreuth, Allemagne Fédérale,édité par Eckhard Breitinger, Bayreuth African Studies, n° 19/20, 1990, 248p.
ASSOCIATION des Anciens Fonctionnaires de L'UNESCO (AAFU), *Tchicaya U Tam'Si notre ami. L'homme, l'œuvre, l'héritage.* Paris, AAFU, 1998 (avec le concours de l'ACCT et de l'UNESCO).
BEMBA, Sylvain« La Phratrie des écrivains congolais », *Notre Librairie*, n° 92/93, Littérature congolaise, p.14-15.
BEMBA, Sylvain, « Sony Labou Tansi et moi », *Equateur*, n° 1, oct.-nov.1986, p.5.
BESTMAN, Martin T., « Structure narrative et aventure révolutionnaire dans Un fusil dans la main, un poème dans la poche, *Peuples Noirs/Peuples Africains*, n° 30, nov.-déc. 1982 (p.138-157) et n° 31, janv.-fév. 1983 (p.79-85).
BILOMBO, Blaise Samba, «Sylvain Bemba, un homme de synthèse », in Mukala Kadima-Nzuji et André-Patient Bokiba (dir.), *Sylvain Bemba: l'Ecrivain, le Journaliste, le Musicien*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.17.
BILOMBO, Blaise Samba, « Sylvain Bemba et l'éthique du masque », in Mukala Kadima-Nzuji et A.-P. Bokiba (dir.), o*p. cit*., p.44.
BINGO Monde Noir, interview de Jean Baptiste Tati Loutard, reproduite par Noël Kodia-Ramata dans son essai *Mer et écriture chez Tati Loutard : de la poésie à la prose*, Paris, éd. Connaissances et Savoirs, 2005, p. 102.
BLACHÈRE, Jean-Claude (Textes réunis par), *Sony Labou Tansi. Le sens du désordre*, Presses de l'Imprimerie, Université Paul Valéry Montpellier III, 2001.

BOKIBA, André-Patient, *Écriture et identité dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1998.
BOKIBA, André-Patient, *Le paratexte dans la littérature africaine francophone. Léopold Sédar Senghor et Henri Lopes*, Paris, L'Harmattan, 2006, 188 p.
BOKIBA, André-Patient, et YILA, Antoine (s/la dir.), *Henri Lopes. Une écriture d'enracinement et d'universalité*, Paris, L'Harmattan, 2002.
BRAMBILLA, Christina, « Sony Labou Tansi ou l'Histoire immobile», *Littératures africaines et Histoire*, Paris, Éditions Nouvelles du Sud, 1991, p. 111-123.
BREZAULT, Alain et CLAVREUIL, Gérard, *Conversations congolaises*, Paris, L'Harmattan, 1989.
CHEMAIN Roger et CHEMAIN-DEGRANGE, Arlette, *Panorama critique de la Littérature congolaise contemporaine*, Paris, Présence Africaine, 1979 [Le chapitre consacré au roman s'intitule « Le réalisme critique»].
CHEMAIN-DEGRANGE, Arlette, et CHEMAIN, Roger, *De Gérald Félix Tchicaya à Tchicaya U Tam'Si. Hommage*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.13.
CHEMAIN-DEGRANGE, Arlette, « Introduction posthume au cycle romanesque de Sony Labou Tansi : *Le commencement des douleurs*, in D. G. LEZOU et P. N'DA (Dir.), *Sony Labou Tansi Témoin de son temps*, PULIM, 2003, p.61-81.
CHEMAIN, Roger, « Le réalisme critique ». Entretien avec Henri Lopes. CHEMAIN, Roger, *Notre Librairie*, n°38, septembre-octobre 1977, p.70.
COLLECTIF. *L'Arbre à Palabres*. *Culture et Développement*, n° 16, nov.2004 –Sony Labou Tansi. Entre révolte et provocation. Numéro spécial.
DAGO LEZOU, Gérard, et NDA Pierre, (Dir.), *Colloque Sony Labou Tansi Témoin de son temps*, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), mai 2003. Colloque organisé par le Groupe d'Étude et de Recherche sur les littératures francophones (GERLIF) et le Département des Lettres modernes de la FALSH de l'Université d'Abidjan-Cocody.
DANINOS, Guy, *Contribution de la littérature congolaise d'expression française à l'humanisme* (Thèse d'État), Université de Nancy II, 1981.
DANINOS, Guy, *Comprendre Tribaliques d'Henri Lopes*, Issy-les-Moulineaux, Éditions St Paul, Les Classiques Africains, 1987.
DEVESA, Jean-Michel, « Dans le Jardin privé de la littérature congolaise (Pléiade d'écrivains, pénurie d'éditeurs), *Le Monde Diplomatique*, octobre 1991.
DEVESA, Jean-Michel, *Sony Labou Tansi. Écrivain de la honte et des rives magiques du Kongo*, Paris, L'Harmattan, 1996.
DJIFFACK, André, *Sylvain Bemba, Récits entre folie et pouvoir*, Paris, L'Harmattan, 1996.
DONGALA, « Littérature et société: ce que je crois », article in *Peuples Noirs/Peuples Africains*, n°9, 1979, p.56-59.
DONGALA, Jean-Baptiste, KOUNZILAT, Alain et alii, *Colloquium sur l'écriture d'Emmanuel Boundzéki Dongala*, Corbeil-Essonnes/Pointe-Noire, Éditions ICES, 2002, coll. Rencontres littéraires).
DURAND, Jean François, « Le rire des dieux. Remarques sur l'esthétique carnavalesque des *Sept solitudes de Lorsa Lopez* », in Michel N'Da et Dago Lezou (Dir.), *Sony Labou Tansi. Témoin de son temps*, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), 2003, pp.5-21.
ÉQUATEUR, n°1, octobre-novembre 1986, 120p. Numéro Spécial consacré à Sony Labou Tansi. Publication intégrale de sa pièce *Antoine m'a vendu son destin* (p.66-104). Nombreux inédits (nouvelles, poèmes, lettres, etc.).
FONKOUA, Romuald, « Dix ans de littérature africaine : pouvoir, société et écriture», in *Notre Librairie*, n° 103, octobre- décembre 1990, numéro spécial « Dix ans de littérature 1980-1990 », p. 70-78.
FONKOUA, Romuald, et HALEN, Pierre, avec la collaboration de Katharina Städtler, *Les champs littéraires africains*, Paris, Karthala, 2001.
HAL, Wylie, « Sylvain Bemba et l'esthétique du masque», in Mukala Kadima-Nzuji et André-Patient Bokiba, *op. cit.*

IBOMALÉKA, Jean-François, *Image de la société congolaise à travers l'œuvre d'Henri Lopes*. Thèse de doctorat unique, Université Paris XII Val de Marne, 1993.
LAWSON-HELLU, Laté, *Roman africain et idéologie*. *Tchicaya U Tam'Si et la réécriture de l'Histoire*, Presses Universitaires de Laval, p.27.
KADIMA-NZUJI Mukala, « Sony Labou Tansi ou la quête de la liberté et de la justice », *Annales* de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de l'Université Marien Ngouabi, Littérature, Langues, Sciences humaines, n° 1, 1985, p.295-299.
KADIMA-NZUJI, Mukala et BOKIBA, André-Patient, *Sylvain Bemba, l'Ecrivain, le Journaliste, le Musicien.* 1934-1995, Paris, L'Harmattan, 1997.
KADIMA-NZUJI, Mukala, «L'écrivain africain et l'institution littéraire», *Études Littéraires*, Vol. 24, n°2, Automne 1991(Entretien avec Sony Labou Tansi le 13 fév. 199I).Publié aussi sur le site Erudit.org des universités de Montréal, Laval et Québec http://id.erudit.org/iderudit/500971a
KADIMA-NZUJI, Mukala Dieudonné (s/la direction de), *Jean Malonga, écrivain congolais (1907-1985*). Deuxièmes Journées d'études du Département de Littératures et de civilisations africaines de l'Université Marien Ngouabi, Brazzaville –avril 1990-Paris 1994.
KADIMA-NZUJI, Mukala Dieudonné, Kouvouama, Abel, et Kibangou, Paul (sous la direction de), *Sony Labou Tansi ou la quête permanente du sens*. Actes du colloque international en hommage à Sony Labou Tansi, tenu à Brazzaville du 13 au 15 juin 1996, Paris, L'Harmattan, 482 p.
KAHIUDI, Claver Mabana, *L'univers mythique de Tchicaya U Tam'Si à travers son œuvre en prose.* Peter Lang SA. Bern- Berlin- Frankfurt/M.- New York- Paris, 1998.
KIBANGOU, Paul, « Pourquoi une union des écrivains congolais ? » Entretien avec Léopold Pindy-Mamonsono, président de l'Union des Écrivains Congolais, *Notre Librairie*, n° 92 :93, p. 202.
KODIA-RAMATA, Noël, *Dictionnaire des oeuvres littéraires congolaises*, Brazzaville/Paris, éditions Paari, avril 2010, 530 p. Préface de Jacques Chevrier.
KODIA-RAMATA, Noël, *Mer et écriture chez Tati Loutard : de la poésie à la prose*, Paris, éd. Connaissances et Savoirs, 2005, p. 102.
KONGO KULTUR, Vol.1, n° 3-4, juil. Déc.2009.
KOUAKOU, Jean-Marie, *La pensée de Sony Labou Tansi*, Paris, L'Harmattan, 2003, 220 p. (Coll. Critiques Littéraires).
LAWSON-HELLU, Laté, *Une sémiologie de l'idéologie dans l'œuvre romanesque de Tchicaya U Tam'Si*, Thèse de doctorat (Ph. D.).
LAWSON-HELLU, Laté, *Roman africain et idéologie. Tchicaya U Tam'Si et la réécriture de l'Histoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 203 p.
LEMOTIEU, Martin, « L'univers de Sylvain Bemba», Interview, *Avant-Garde*, n° 010, juillet-septembre 2008, p. 35(L'article est publié partiellement dans ce numéro).
LEMOTIEU, Martin, « Henri Lopes décortiqué par lui-même», interview accordée par l'auteur le 31/03/2006 et publiée dans *AfriquEducation*, n° 302, du 16 au 30 juin 2010, p. 32.
LEMOTIEU, Martin, « Alain Mabanckou. L'Étoile montante de la littérature», *Avant-Garde*, n° 011, pp.30-33.
LEMOTIEU, Martin, « Tchichellé Tchivéla, l'art de la romanouvelle », *Avant-Garde*, n° 012, janvier-mars, 2009.
LOMBALÉ-BARÉ, Gilbert, *La notion de révolte dans la littérature congolaise d'expression française*, thèse de 3e Cycle, Université de Paris IV, 1983.
LOMBALÉ-BARÉ, Gilbert « La littérature congolaise et le rêve du changement», *Présence Africaine*, n° 158, 2ème trimestre 1996, p.258-282 [Jean Malonga, *La Légende...*1954, Sony L. T., *La vie...*, 1979, et Dongala E., *Le feu...*1987].
LOPES, Henri, *Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois. Simples discours*. Paris, Gallimard, coll. Continents Noirs, 2003.
MAGNIER, Bernard, « Un citoyen de ce siècle » (Propos recueillis par), *Équateur*, n° 1, *op. cit*., p.15.
MAGNIER, Bernard, « Un citoyen de ce siècle » (Propos recueillis par), *Équateur*, n° 1, *op. cit*., p.15.

MAKOUTA –MBOUKOU, Jean-pierre, préface dans Marcelline Fila Matsocota, *Ma vie avec Lin Lazare Matsocota*, Paris, L'Harmattan, 2003.
MAKULO, Katia Tatu, « Jean-Baptiste Tati Loutard, Poète de tous les temps », interview dans *Avant-Garde* N°009, avril-juin 2008, p.29.
MALANDA, Ange-Sévérin, *Henri Lopes et l'impératif romanesque*, Paris, Silex, 1987.
MALANDA, Ange-Sévérin, *Origine de la fiction et fiction des origines chez Emmanuel Dongala*, Paris, L'Harmattan, 2000, 200 p., coll. Critiques Littéraires.
MALANDA, Ange-Sévérin, *Lire l'œuvre de Sylvain Bemba*, Paris, Éditions du CIREF, 2000.
MALANDA, Ange-Sévérin, *Différends III. Ordre et enjeux de la narration chez Henri Lopes*, Paris, Édition du CIREF, 2001, 254 p.
MALANDA, Ange-Sévérin, Daniel Biyaoula et le récit de l'exil, Paris, Éditions du CIREF, 2001, 111 p.
MALONGA, Alpha Noël, « Cinquante ans de présence romanesque : Contestation et permanence du « rêve du changement », in J.-B. Tati Loutard et P. Makita, *Nouvelle Anthologie...*, citée infra, p. 248-271.
MALONGA, Alpha Noël, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, coll. Critiques Littéraires, 2007.
MAMBOU, Aimée GNALI, « Réponse au Questionnaire de Martin Lemotieu » (Voir Annexes).
MAMONSONO PINDY, Léopold, «Ce que doit être la littérature dans un pays révolutionnaire », *Etumba*, 20 novembre 1979.
MARTIN-GRANEL, Nicolas, et TILLETTE, Bruno, «Postface parlée.» D'après trois entretiens de Sony Labou Tansi, in *L'Autre monde*. Ecrits inédits, éd. Revue Noire, Paris, juin 1997, p.150.
MASSOUMOU, Omer, « Le concept d'absurdité politique », in David Mavouangui (Dir.), *Ethique et Politique*, Ve Semaine Congolaise de Philosophie, Paris, Éditions Paari, p.156.
MAXIMIN, Daniel, «Tchicaya/Sony, Le dialogue interrompu », *Notre Librairie*, n°92/93-Littérature congolaise », p.88-91.
MAXIMIN, Daniel, « Autour du fleuve essentiel » : Table ronde avec Tchicaya U Tam'Si, Sylvain Bemba, Maxime Ndebeka, Sony Lab'Ou Tansi, *Notre Librairie*, n° 92-93, mars-mai 1988, p. 10-12.
MBANGA, Anatole, *Les procédés de création dans l'œuvre de Sony Labou Tansi, Systèmes d'interaction dans l'écriture*, Paris, L'Harmattan, 1996.
MBA-ONDO, Louis, *Essai sur l'œuvre de Tchicaya U Tam'Si*, (Thèse de 3e cycle), Université de Lille III, 1985.
MBA-ZUE, Nicolas, *Lecture des « Cancrelats » de Tchicaya U Tam'Si* (Thèse de 3e cycle), Université de Montpellier III, 1984.
MBITA MBITA, Rémy, *La satire politique et administrative dans Sur la braise de Henri Djombo*, Mémoire de DIPES 2, juillet 1995, Ecole Normale Supérieure de Yaoundé, p.5.
MOUDELINO, Lydie, *Parades postcoloniales. La fabrication des identités dans le roman congolais. Sylvain Bemba, Sony Labou Tansi, Henri Lopes, Alain Mabanckou, Daniel Biyaoula.* Paris, Éditions Karthala, 2006.
MOUSAHOUDJI-BOUSSAMBA, J. R. et DOCTROVE MOUANOU, S. G. *Jean-Pierre Makouta-Mboukou, romancier*, Paris, L'Harmattan, 2002.
MWAMBA CABAKULU, *Introduction à l'œuvre de Sony Labou Tansi ; écrivain congolais, Saint Louis*, Éditions Xamal, 1995.
NDIAYE, Christine (Dir.), *Parcours figuratifs et configurations discursives du roman africain*, Montréal : Université de Montréal, Département des Littératures de langue française, coll. Paragraphes, 2006, 201 p.
NGAL, Georges, *Création et ruptures en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1994.
NOTRE LIBRAIRIE, n°38, septembre-octobre 1977, numéro spécial consacré au Congo Brazzaville.
NOTRE LIBRAIRIE, n°92/93, Littérature congolaise (Numéro spécial).

PLANQUE, Joël, *Le Rimbaud noir, Tchicaya U Tam'Si*. Préface de Pierre-Jean Rémy de l'Académie française. Paris, Éditions Moreux, 2000, 159 p.
PLANQUE, Joël, *Jean Baptiste TATI LOUTARD*, Éditions Moreux, coll. Archipels Littéraires, 2001. Préface de Jacques Rabemananjara.
SAIVRE, Denise de, « Henri Lopes et Le Pleurer-Rire », interview accordée par Henri Lopes, *Recherche. Pédagogie& Culture*, n° 59/60, octobre- décembre 1982, p.120-122.
SONY, Lab'Ou Tansi, « Tchicaya, le père de notre rêve », *Notre Librairie*, n°92-93, p.83.
SONY, Lab'Ou Tansi, « Projet de préface à la mort d'un frère d'âme », *Europe*, n°750,1991, p.148-150.
SOUINDUOALA, Simao, « L'homme de ma vie a été assassiné », présentation de *Beto na beto. Le poids de la tribu* de Mambou Aimée Gnali, *L'Année internationale francophone 2004*, Ministère des Affaires Étrangères du Canada, p.192.
TATI LOUTARD, Jean-Baptiste, *Anthologie de la littérature congolaise d'expression française*, Yaoundé, CLÉ (1976) 1977.
TATI LOUTARD, Jean-Baptiste, et MAKITA, Philippe, *Nouvelle Anthologie de la littérature congolaise*, Paris, Hatier international, Coll. « Monde noir», 2003(Avant-propos de J.-B. Tati Loutard).
TATI LOUTARD, Jean Baptiste, *Libres mélanges. Littérature et destins littéraires*, Paris, Présence Africaine, 2003.
Jean Baptiste TATI LOUTARD, Interview à *Bingo Monde Noir*, et reproduit par KODIA-RAMATA, Noël, dans son essai *Mer et écriture chez Tati Loutard : de la poésie à la pros*e, Paris, éditions Connaissances et Savoirs, 2005, p. 102.
TATI LOUTARD, Jean-Baptiste, préface dans Arlette CHEMAIN-DEGRANGE et Roger CHEMAIN, *De Gérald Félix Tchicaya à Tchicaya U Tam'Si. Hommage*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.13.
TCHICHELLÉ, Tchivéla, « Le testament de l'éducateur », *Peuples Noirs, Peuples Africains*, N° 9, 1979, p. 65-68 (Présentation de *Sans tam-tam* de H. Lopes).
TCHICHELLE, Tchivéla, « Une parenté outre atlantique », *Notre Librairie*, n°92-93, p.30.
THOMAS, Dominic, *Nation-building, Propaganda, and Literature in Francophone Africa*, Indiana University Press, Bloomington, USA, 2002[Official writers: p.18-51- Sony Labou Tansi: p.52-89- Henri Lopes: p. 90-121- Dongala Emmanuel: p.122-159].
VINCENT, Michel, *Le monde Romanesque de Tchicaya U Tam'Si*, Éditions Nouvelles du Sud, Paris, Ivry-sur-Seine, 1974.
WAMBI, Bruno, *Le roman congolais et son public* (Thèse de 3e cycle), Université de Paris VII, 1983.
WYNCHANCK, Anny, « La stratégie romanesque de Sony Labou Tansi dans La vie et demie : le carnavalesque», in Gérard DAGO Lezou et Pierre NDA (Dir.), *Colloque Sony Labou Tansi Témoin de son temps*, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), mai 2003, p.83-95.
ZEZEZE, Kalonji T. « Éléments pour une analyse plurielle du *Pleurer-Rire* de H. Lopes», *Peuples Noirs, Peuples Africains*, n°37, janvier-février, 1984.

III.2. CRITIQUE LITTÉRAIRE GÉNÉRALE SUR LA LITTÉRATURE AFRICAINE

ABBIA, n°31-33, 1978, pp.213-223[214] : « Interview avec deux écrivains camerounais, René Philombe et Rémy Medou Mvomo ».
BJORNSON, Richard, *The African Quest for Freedom and Identity*, Bloomington: Indiana University Press, 1991.
BOKIBA, André-Patient, *Écriture et identité dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1998
BOKIBA, André-Patient, *Le paratexte dans la littérature africaine francophone. Léopold Sédar Senghor et Henri Lopes*, Paris, L'Harmattan, 2006, p.23.

CAZENAVE, Odile, *Afrique sur Seine : une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, Paris, L'Harmattan, 2003, 316 p. (Coll. Critiques Littéraires).
CESAIRE, Aimé, « Culture et colonisation », in *Présence Africaine*, numéro spécial du 1er Congrès International des Écrivains et Artistes Noirs (Paris, Sorbonne, 19-22 sept. 1956), p.203.
CHEMAIN, Roger, *L'Imaginaire dans le roman africain d'expression française*, Paris, L'Harmattan, 1986.
CHEVRIER, Jacques, *Littératures francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Edisud, 2006.
CHITOUR, Françoise, *Politique et création littéraire dans les romans africains d'expression française post-indépendance*, Thèse de doctorat nouveau régime, Université de Cergy-Pontoise, 1998(sous la direction de Bernard Mouralis).
COLLECTIF, *Le Critique africain et son peuple comme producteurs de civilisation*, (Colloque de Yaoundé, 16-20 Avril 1973) Paris, Présence Africaine, 1977.
CORNEVIN, Robert, *Littératures d'Afrique noire de langue française*, Paris, P.U.F., 1976.
COULON, Virginia, *Bibliographie francophone de littérature africaine: Afrique subsaharienne*, EDICEF/AUF, 2005, 2ème édition, 480p. Site www.afaa.asso.fr ou www.adpf.asso.fr
DABLA, Sewanou, *Nouvelles écritures africaines. Romanciers de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan, 1986.
DEHON, Claire L., *Le réalisme africain. Le roman francophone en Afrique subsaharienne*, Paris, L'Harmattan, 2002.
DIAGNE, Pathé, in *Le Critique africain et son peuple comme producteurs de civilisation*, (Colloque de Yaoundé, 16-20 Avril 1973) Paris, Présence Africaine, 1977.
DIOP, Papa Samba (édit.), *Littératures francophones : langues et styles*, Paris, L'Harmattan, 2001.
DIOP, Papa Samba, *Fictions africaines et postcolonialismes*, Paris, L'Harmattan, 2000, coll. Critiques Littéraires, 320 p.
ECO, Umberto, *Opera Aperta*, Bompiani, Milan, 1962. Paris, Seuil, 1965, pour la traduction française, *L'œuvre ouverte*.
FONKOUA, Romuald, « Dix ans de littérature africaine : pouvoir, société et écriture», in *Notre Librairie*, n°103, octobre- décembre 1990, numéro spécial « Dix ans de littérature 1980-1990 », p. 70-78.
GARNIER, Xavier, *Littérature francophone. I. Le roman*, Paris, Hatier-AUPELF-UREF, oct. 1997. La partie consacrée au roman est coordonnée, présentée et introduite par Charles Bonn et Xavier Garnier.
GARNIER, Xavier, *La magie dans le roman africain*, Paris, PUF, 1999 (coll. Ecritures francophones).
HOWLETT, Jacques, préface dans V.Y. Mudimbe, *Le bel immonde*, Présence Africaine, 1976, p.7.
HUANNOU, Adrien, *La critique et l'enseignement de la littérature africaine aux Etats-Unis d'Amérique*, Paris, L'Harmattan, 1996,
IRELE, Francis Abiola, *Négritude et condition africaine*, Paris, Éditions Karthala, 2008, p.86.
KASSENDE, CH. Luhaka. H., *Le roman africain face aux discours hégémoniques*, Paris, L'Harmattan, 2001. [Énonciation et idéologie dans l'œuvre de V. Y. Mudimbe].
KESTELOOT, Lilyan, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Éditions Karthala/AUF, Paris, 2001.
LAMBERT, Fernando, « La révolte contre les nouveaux maîtres », *Notre Librairie*, n° 68, janv.-avril, 1983.
MAKOUTA M'BOUKOU, Jean-Pierre, *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française (Problèmes culturels et littéraires)*, Abidjan/Yaoundé, Les N.É.A./CLÉ., 1980.
MIDIOHOUAN, Guy Ossito, *L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, L'Harmattan, 1986.
MBOUSSA, Mongo, « La littérature en miroir : créativité, critique et intertextualité», *Notre Librairie*, n°160, décembre -février 2006, numéro spécial « La Critique littéraire ».
MOURALIS, Bernard, *Littérature et développement : essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*, Éditions Silex, Paris, 1984.

MOURALIS, Bernard, « Le texte et la statue: réflexions sur l'enseignement des littératures africaines.», pp.447-458, in *Littératures africaines et enseignement* (Colloque international, Université de Bordeaux III, mars 1984), Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1985.
NDA, Paul, *Les intellectuels et le pouvoir en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1987, collection Logiques sociales, 222 p. [La 3e partie, sous le titre de « Les intellectuels contre le pouvoir », traite aux chapitres II et III des différentes postures des personnages de romans, de nouvelles et de théâtre face au pouvoir politique].
NGANDU, Nkashama, « Le roman africain moderne, itinéraire vers la folie », *Présence Francophone*, Automne 1977, N°15, p. 90.
NGANDU, Kashama Pius, *Littératures africaines de 1930 à nos jours*, Paris, Éditions Silex, 1984.
NGANDU, Kashama, *Écritures et discours littéraires. Études sur le roman africain*, Paris, L'Harmattan, 1989.
PARAVY, Florence, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, (1970-1990), Paris, L'Harmattan, 1999.
TIDJANI-SERPOS, Noureini, *Aspects de la critique africaine : l'intellectuel négro-africain face au roman*, Paris Silex/ Nouvelles du Sud, 1996.

III.3. CRITIQUE LITTÉRAIRE GÉNÉRALE

ARON, Paul, Denis SAINT-JACQUE, Denis et VIALA, Alain (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002(2è édition revue et augmentée, 2006).
AUCOUTURIER, Michel, *Le réalisme socialiste*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je, n° 3320, p.4. (Introduction).
BACZKO, Bronislaw, *Lumières de l'utopie*, Payot, 1978, p.30, cité par Micheline HUGUES, *op.cit.*, p.74.
BARTHES, Roland, *Le grain de la voie. Entretiens 1962-1980*, Seuil, 1983(p.147-154:« Écrivants et écrivains»).
BARTHES, Roland, *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, 278p.
BLOTNER, Joseph L., *The political novel*, Garden City, N.-Y.: Doubleday & Company, 1955.
BOURDIEU, Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences sociales* », 62-63, juin 1986, pp.69-73.
BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Le Seuil, 1992.
BOURDIEU, Pierre, *Réponses à Loïc WACQUANT*, Seuil, 1992.
BOURNEUF Roland, et OUELLET, Réal, *L'Univers du roman*, P.U.F. Paris, 1972.
BOUSQUET-VERBEKE, Lysiane, *Les dédicaces. Du fait littéraire au fait sociologique*, Paris, L'Harmattan, 2004.
BRUNEL, Pierre, PICHOIS, Claude, et ROUSSEAU, André-Michel, *Qu'est-ce que la littérature comparée?*, Paris, Armand Colin, 2000, p.80.
BUTOR, Michel« La critique et l'invention», in Répertoire III, Minuit, 1968, cité par Sophie Rabau, *L'intertextualité* (Textes choisis et présentés par), Paris, Flammarion, édition de 2002, p.214.
CHAMOISEAU, Patrick, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997.
DIAZ, José-Luiz, in Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, P.U.F., 2002, p.311.
DONGALA, Emmanuel, « Ce que je crois », *Peuples Noirs, Peuples Africains*, n°9, mai-juin 1979, p. 62.
FRAISSE, Emmanuel, MOURALIS, Bernard, *Questions générales de littérature*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, 300 p.
GENETTE, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Seuil, 1982.

GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.
GENETTE, *Fiction et diction*, Seuil, 1991.
GODEAU, Florence, et TROUBETZKOY, Wladimir, *FRATRIES, frères et sœurs dans la littérature et dans les arts de l'antiquité à nos jours*, Paris, Éditions Kimé, 2003. XXXIe Congrès de la SLFGC, 19-21 sept.2002, Université de Versailles/St- Quentin-en-Yvelines.
Greimas, Algésiras Julien. *Communications*, n°3, Paris, 1966, p.17.
HUANNOU, Adrien, *La critique et l'enseignement de la littérature aux États –Unis d'Amérique*, Paris, L'Harmattan, 1993.
HUGUES, Micheline, *L'utopie*, Paris, Éditions Nathan/HER, 1999.
KIBEDI-VARGA, A., *Rhétorique et littérature*, Paris, Didier, 1970.
LE BART, Christian, « L'écriture comme modalité d'exercice du métier politique », *Revue française de sciences politiques*, vol.48, n° 1, février 1998.
MAINGUENEAU, Dominique, *Le Contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*. Paris, Dunod, 1993.
MAINGUENEAU, Dominique, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
MARTIN, Eveline, « Thème d'étude, étude de thème », *L'analyse thématique des données textuelles. L'exemple des sentiments*, dirigée par François Rastier, Paris, Didier Érudition, 1995, p. 14.
MITTERRAND, Henri, *Zola, la vérité en marche*, Découvertes, Paris, Gallimard, 1995, p. 134.
MOPIN, Michel, *Littérature et Histoire. Deux siècles de vie politique à travers les œuvres littéraires*, Paris, La Documentation française, 1996, pp. XIII-XIV. Préface de Robert Badinter.
NICOLE, Eugène, « L'onomastique littéraire », *Poétique*, n° 54, 1983, p.234.
NIEL, André, *L'analyse structurale des Textes (Littérature, Presse, Publicité.)*, Paris, Maison MAME, 1973.
RABAU, *Sophie, L'intertextualité* (Textes choisis et présentés par), Paris, Flammarion, édition de 2002.
REUTER, Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Dunod, 1996 (Paris, Bordas, 1991, pour la première édition).
RICOEUR, Paul, *Temps et récit. T.3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.
ROUSSET, Jean, « La monodie épistolaire », Crébillon fils, *Études littéraires*, Québec, août 1968, p.168-169.
SARRAUTE, Nathalie, *L'ère du soupçon*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987[1956].
SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948.
SIMON, Pierre-Henri, *L'Homme en procès*, 7e édition (1976), Petite bibliothèque Payot.
SULEIMAN, Susan Rubin, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, juin 1983.

IV- AUTRES ŒUVRES, revues et articles généraux

AFRIQUE CONTEMPORAINE, n° 186, avril 1998.
AÏSSI, Antoine, « Brève histoire du Congo. De la colonisation à nos jours (1880-1990) », *Notre Librairie*, N°92/93, Littérature congolaise, 1988, p. 47.
AMIN, Samir, *Le développement inégal. Essai sur les formations sociales capitalistes périphériques*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, 375 p.
AMONDJI, Marcel, *Félix Houphouët-Boigny et la côte d'Ivoire, l'envers d'une légende*, Paris, Karthala, 1984.
BADINTER, Robert, préface dans Michel Mopin, *Littérature et Histoire. Deux siècles de vie politique à travers les œuvres littéraires*, Paris, La Documentation française, 1996, pp. XIII-XIV.

BALANDIER, Gorges, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Armand Colin, 1958, 247 p.
BALLIF, Noël, *Le Congo*, Éditions Karthala, 1993, p.309, « Chapitre 6: L'indépendance ».
BAYART, Jean-François, *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1989.
BAYART, Jean-François, *L'Etat en Afrique*, Paris, Karthala, 1990.
BAYART, Jean-François, MBEMBE, Achille et TOULABOR, Comi., *Le politique par le bas en Afrique noire. Contribution à une problématique de la démocratie*, Paris, Éditions Karthala, 1992.
BAYART, Jean-François, ELLIS et HIBOU, Axelle, *La criminalisation de l'État en Afrique*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1997.
BAZENGUISSA-GANGA, Rémy, *Les voies du politique au Congo*, Paris, Karthala, 1997.
BÉNOT, Yves, *Massacres coloniaux 1944-1950. La IVe République et la mise au pas des colonies françaises*, Paris, François Maspero, 1994.
BENOT, Yves, *Idéologie des indépendances africaines*, François Maspéro, 1968.
BETI, Mongo, *Main basse sur le Cameroun. Autopsie d'une décolonisation*, Paris, Maspéro, 1972.
BETI, Mongo, « De la violence de l'impérialisme au chaos rampant », *Peuples Noirs Peuples Africains*, n° 2, mars-avril 1978, pp.11-30.
BETI, MONGO, et TOBNER, Odile, *Dictionnaire de la négritude*, Paris, L'Harmattan, 1989.
BÉTI, Mongo, *La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun*, Éditions La Découverte, coll. Essais, 1993.
BAUDOUIN, Jean, *Introduction à la science politique*, Édit. Dalloz, 2004 (7e édition).
BOURDIEU, Pierre, « Le champ littéraire », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, sept. 1991, p.13.
COMTE, Gilbert, « Le socialisme de la parole », *Le Monde* (Sélection hebdomadaire), 26 mars-1er avril 1970, p. 231-264.
DIENG, Amady Aly, *Les premiers pas de la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France (FEANF) (1950-1955)*, Paris, L'Harmattan, mai 2003,374p. Préface de Samir Amin.
DIENG, Amady Aly, *Les Grands Combats de la Fédération des Étudiants d'Afrique noire. De Bandung aux indépendances*, Paris, L'Harmattan, coll. Études Africaines, 2009, p.248.
DIOP, Boubacar Boris, TOBNER, Odile, VERSCHAVE, François, *Négrophobie*, Paris, Éditions Les Arènes, 2005, 206 p.
DORIER-APPRILL, Elisabeth, KOUVOUAMA, Abel et APPRILL, Christophe, *Vivre à Brazzaville. Modernité et crise au quotidien*, Paris, Karthala, 1998.
DORIER-APPRILL, Elisabeth, et KOUVOUAMA, Abel, « Pluralisme religieux et société urbaine à Brazzaville», *Afrique Contemporaine*, N° 186, avril-juin, 2ème trim.1998, pp. 58-76 (p.63-64 ici).
DOMERGUE-CLOAREC, Danielle, *L'Afrique et la France après les Indépendances*, SEDES, Paris, coll. Histoire contemporaine, 1994 C.D.U. et SEDES.
DUMONT, René, *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, 1669.
DUMONT, René, *Démocratie pour l'Afrique*, Paris, Seuil, 1991.
EYINGA, Eyenga, Abel, *Introduction à la politique camerounaise*, Paris, L'Harmattan, 1984.
FANON, Frantz, *Les damnés de la terre* (1961), Paris, François Maspero, 1979.
FERRO, Marc, *Le livre noir du colonialisme: XVIe-XXe siècles. De l'extermination à la repentance*, Paris, Laffont, 2003.
FRIEDMAN, Yona, *Utopies réalisables*, Les Coiffards, Éditions de l'Éclat, janvier 2000.
GRIMAL, Henri, *La Décolonisation de 1919 à nos jours* (1965) Rééd. Éd. Complexe, 1985, Bruxelles.
JEUNE AFRIQUE, n° 1689, « Sony Labou Tansi, les politiciens sont disqualifiés », Entretien.
KOM, Ambroise, *La Malédiction francophone. Défis culturels et condition postcoloniale en Afrique*, LIT. Verlag Münster – Hambourg –London, Éditions des Peuples Noirs, 2000(Coédition avec CLÉ, Yaoundé, Cameroun).
KOM, Ambroise, (sous la dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française des origines à 1978*, San Francisco-London-Bethesda, I.S.P., 1996. Introduction, p.13.

KOULA, Yitzhak, *La démocratie congolaise "brûlée » au pétrole*, Paris, L'Harmattan, coll. « Points de vue concrets ». Préface de François-Xavier Verschave, 219 p.
LEMARCHAND, René, « Quelles indépendances? », *Pouvoirs*, n° 25, 1985, numéro spécial « Les pouvoirs africains», pp.131-147.
LISSOUBA, Pascal., *Congo : les fruits de la passion partagée*, Odilon Media, Paris, 1987, 255 p.
MALANDA, Ange-Séverin et SUNDY-NDANDA, E.,« La résurgence du champ pré-politique», *Nouvelles Congolaises*, n°918, janv.-fév.1998, p.38.
MARX, Karl / ENGELS, Friedrich *L'Idéologie allemande, précédé de MARX, Karl, Thèses sur Feuerbach*, Introduction de Jacques Milhau, traduction par un groupe sous la responsabilité de Gilbert Badia, Messidor/Édit. Sociales, 1982 pour l'Introduction, et 1976 pour les extraits de l'édition intégrale de L'Idéologie..., p.59 (préface).
MATSOCOTA, Lazare, « La Communauté et l'égalité franco-africaine*», L'Action Congolaise*, in WAGRET, J. Michel, *Histoire et sociologie politique de la République du Congo* (Thèse), Paris, LGDJ, 1963. L'article, initialement publié dans *L'Action Congolaise*, a pour titre « La Communauté et l'égalité franco-africaine» ; Matsocota y dénonce la politique d'allégeance métropolitaine des dirigeants africains installés par la France pour assurer la transition vers une indépendance nominale ou formelle.
MAYI-MBEMBA, Jean-Claude, *Violence politique au Congo-Brazzaville. Devoir de mémoire contre l'impunité*, Paris, L'Harmattan, mars 2008, 238 p.
MENGA, Guy, *La Transition escamotée*, Paris, L'Harmattan, 1997.
MBEMBE, Achille - *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 1985.
MBEMBE, Achille - *De la postcolonie*, Paris, Karthala, 2000.
MONNIER, Laurent, « Politique africaine au miroir du roman», in *Genève –Afrique*, vol.24, n°1, 1986, p.66.
MOUKOKO, Philippe, *Dictionnaire général du Congo-Brazzaville*, Paris, L'Harmattan, 1999, 442p.
NKRUMAH, Kwame, *Le Consciencisme. Philosophie et idéologie pour la décolonisation et le développement avec une référence particulière à la révolution africaine*. Présence Africaine, édition française de 1976, traduction d'après l'édition anglaise de 1969, par Star et Mathieu Howlett.
NKRUMAH, Kwame, *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme* (1964), Edition française, Présence Africaine, 1965.
N'KRUMAH, Kwame, *La lutte des classes en Afrique*, Paris, Présence Africaine, 1972,112 p. [Version originale en anglais : *Class Struggle in Africa*, 1970].
NDAKI, Georges, *Crises, mutations et conflits politiques au Congo-Brazzaville*, Paris, L'Harmattan, 1997.
NJOH MOUELLE, Ébénézer, *De la médiocrité à l'excellence*, CLÉ, Yaoundé, 1974.
KABOU, Axelle, *Et si l'Afrique refusait le développement ?* , Paris, L'Harmattan, 1992.
KOM, Ambroise, (sous la dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française des origines à 1978*. San Francisco-London-Bethesda, I.S.P., 1996. Introduction.
OBENGA, Théophile, *L'Histoire sanglante du Congo-Brazzaville (1959-1997) : Diagnostic d'une mentalité politique africaine*, Paris, Présence Africaine, 1998.
PÉAN, Pierre, *L'Homme de l'Ombre. Éléments d'enquête autour de Jacques Foccart, l'homme le plus mystérieux et le plus puissant de la Ve République*, Paris, Fayard, 1990.
POLITIQUE AFRICAINE (revue), numéros 64 et 72.
POURTIER, Roland, « 1997 : « Les raisons d'une guerre incivile», *Afrique Contemporaine*, n° 186, 2ème trimestre 1998, p.8.
REBOUL, Olivier, *Introduction à la rhétorique*, Paris, PUF, édition de 1998 (1ère édition 1991), p.4.
RIOT-SARCEY, Michel, ARON, Paul, article « Utopie », in *Le dictionnaire du littéraire*, op. cit. , p.633.
ROBERT, Anne-Cécile, *L'Afrique au secours de l'Occident*, Les Éditions de l'Atelier/ Les Éditions Ouvrières, Paris, 2006 (Préface de Boubacar Boris Diop. Postface de Pierre Kipré), 208 p.

ROBRIEUX, Jean-Jacques, *Rhétorique et argumentation*, Paris, Nathan, coll. Lettres Sup., 2000.
SASSOU-NGUESSO Denis, *Le Manguier, le fleuve et la souris*, Paris, J.-C. Lattès, 1997, 185p.
SERVIER, Jean, *L'utopie*, Presses Universitaires de France, 1979.
SINDA, Martial, *Le messianisme congolais et ses incidences politiques*, Paris, Payot, 1972.
SMITH, Stephen, *Négrologie*, Paris, Calman Lévy (Hachette Poche 2005).
STAMM, Anne, *L'Afrique de la colonisation à l'indépendance*. Paris, Presses Universitaires de France, 1998 Coll. QSJ, n°3317(2e édition: octobre 2003) [Chap. III : La décolonisation].
VERSCHAVE, François-Xavier, *La Françafrique : le plus long scandale de la République*, Paris, Stock, 1997.
WAGRET, Jean-Marie, *Histoire et Sociologie politique de la République du Congo* (thèse), Paris, LGDJ, 1963.
WEBER, Max, *Économie et société*, Paris, Plon, tome 1, 1971, 232 p.
WEBER, Max, *Le savant et le politique*, Paris, Librairie Plon, 1959, Introduction par Raymond Aron (p.9 à 57).
WITTE, Luo de, *L'assassinat de Lumumba*, Paris, Karthala, coll. Les Afriques, 3e édition 2001. Publié d'abord en néerlandais sous le titre De Moord op Lumumba, éditions Vigeverij van Halewyick, Louvain, 1999.
YENGO, Patrice, *Le venin dans l'encrier. Les conflits du Congo-Brazzaville au miroir de l'écrit*, Editions Paari, Brazzaville, Nsanga-Mvimba, Paris, janv. 2009.
YOULOU, Abbé Fulbert, *J'accuse la Chine*, Paris, La Table Ronde, 1966, 253 p.
ZANZALA, Serge Armand, *Une nation et un peuple tués par ses* politiciens, Paris, Société des Écrivains, 2005 (essai).
ZIKA, Jean Roger, *Démocratisme et misère politique en Afrique. Le cas du Congo-Brazzaville*, Paris, L'Harmattan, 2002,195 p.

SIGLES UTILISÉS

A.D.E.L.F.	Association des Écrivains de langue française
A.E.C.	Association des Étudiants Congolais
A.E.F.	Afrique Équatoriale Française
A.N.E.C.	Association Nationale des Écrivains Congolais
A.O.F.	Afrique Occidentale Française
A.P.E.L.A.	Association pour l'étude des littératures africaines
A.U.F.	Agence Universitaire pour la francophonie
C.A.T.C.	Confédération Africaine des Travailleurs Croyants
C.F.C.O.	Chemin de Fer Congo Océan
C.G.A.T.	Conf2dération Générale Africaine des Travailleurs
C.I.L.F.	Conseil International de Langue Française
C.C.S.L.	Confédération Congolaise des Syndicats Libres
C.M.P.	Comité Militaire du Parti
CNN	
C.N.R.	Conseil National de la Révolution
C.S.C.	Confédération Syndicale Congolaise
C.S.R.	Conseil Supérieur de la République
E.M.S.R.	État Major Spécial Révolutionnaire
F.É.A.N.F.	Fédération des Étudiants d'Afrique Noire en France
HCR	Haut-Commissariat pour les Réfugiés
J.M.N.R.	Jeunesse du Mouvement National de la Révolution
M22	Mouvement du 22 février 1972
M.C.D.D.I.	Mouvement Congolais pour le Développement et la Démocratie Intégrale
M.N.R.	Mouvement National de la Révolution
MPLA	Mouvement pour la Libération de l'Angola
M.S.A.	Mouvement Socialiste Africain
O.I.F.	Organisation Internationale pour la Francophonie
P.C.T.	Parti Congolais du Travail
O.U.A.	Organisation de l'Unité Africaine
P.P.C.	Parti Progressiste Congolais
R.D.A.	Rassemblement Démocratique Africain
S.A.P.E.	Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes
S.F.I.O.	Section Française de l'Internationale Ouvrière
U.D.D.I.A.	Union Démocratique de Défense des Intérêts Africains
U.E.C.	Union des Étudiants Congolais
U.G.E.E.C.	Union Générale des Élèves et Étudiants Congolais
U.I.E	Union Internationale des Étudiants (Prague)
U.N.E.A.C.	Union Nationale des Écrivains, Artistes et Artisans Congolais
U.N.E.C.	Union Nationale des Écrivains du Congo
U.P.C.	Union des Populations du Cameroun
U. R.F.C.	Union Révolutionnaire des Femmes Congolaises
VVV/A, VVV/F	Les trois V : Villas-Voitures-Vins ou Femmes

INDEX DES NOMS

A

Aïssi · 16, 17, 18, 19, 221
Ambroise Kom · 137, 540
Amondji · 221, 222
André Gide · 256, 485
André Niel · 172, 173, 181
Anyinefa · 3, 71, 294, 368, 479
Aron · 14, 53, 399, 400, 554, 558
Aucouturier · 85, 86

B

Baczko · 499
Badinter · 64, 555
Balandier · 555
Ballif · 48, 141, 298, 299, 300
Barthes · 54, 85, 86, 306
Baudouin · 214, 311
Bayart · 4, 538
Bazenguissa-Ganga · 17, 55, 56, 447, 538
Bemba · 2, 9, 11, 19, 23, 25, 26, 30, 31, 32, 33, 36, 37, 39, 42, 44, 46, 47, 52, 54, 55, 62, 65, 68, 69, 76, 78, 80, 83, 86, 87, 88, 91, 98, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 117, 118, 119, 120, 134, 136, 137, 139, 146, 147, 148, 150, 153, 154, 156, 157, 159, 165, 170, 171, 175, 189, 190, 191, 198, 200, 201, 203, 206, 207, 215, 233, 234, 284, 297, 301, 307, 308, 339, 364, 395, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 439, 440, 441, 443, 444, 445, 446, 449, 451, 467, 468, 501, 507, 509, 524, 526, 529, 533, 539, 541, 542, 543, 547, 548, 549, 550, 551, 564, 565
Benot · 555
Bestman · 547
Béti · 51, 71, 113, 138, 139, 146, 162, 179, 184, 209, 210, 215, 241, 284, 302, 316, 437, 456, 524
Bilombo · 104, 434, 440, 446
Bingo · 66, 551
Biyaoula · 6, 67, 68, 71, 73, 74, 83, 90, 91, 120, 121, 131, 134, 227, 229, 304, 310, 316, 363, 365, 374, 395, 416, 417, 418, 419, 533, 550, 551
Bjornson · 552
Blachère · 548
Blotner · 3
Bokiba · 5, 25, 103, 104, 383, 392, 431, 432, 440, 446, 470, 547, 548, 549
Bongolo Zounga · 546
Bourdieu · 66, 95
Bousquet-Verbeke · 442
Brambilla · 548
Brezault · 2, 40, 67, 102, 245, 375
Brunel · 118, 132, 134
Butor · 107, 444

C

Camus · 115, 285, 295
Cazenave · 552
Césaire · 27, 209, 231, 243, 258, 259, 279, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 477, 478, 479, 480, 481, 486, 488
Chamoiseau · 38
Chemain · 24, 45, 46, 47, 110, 427, 441, 444, 445, 446, 471, 543
Chemain-Degrange · 24, 46, 47
Chevrier · 1, 47, 116, 335, 532, 549
Chitour · 552
Clavreuil · 2, 23, 30, 31, 38, 40, 67, 102, 245, 375
Comte · 556
Cornevin · 45
Coulon · 552

D

Dabla · 552
Dago Lezou · 396, 406, 548
Daninos · 548
Dehon · 552
Devesa · 548
Diagne · 373
Diaz · 53
Dieng · 143, 211, 212, 213, 339
Diop · 406, 524, 557
Djiffack · 548
Djombo · 5, 11, 24, 38, 56, 63, 64, 65, 69, 76, 77, 81, 87, 101, 115, 134, 228, 229, 307, 309, 314, 316, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 341, 344, 359, 363, 366, 371, 373, 374, 387, 391, 395, 398, 400, 416, 489, 491, 500, 501, 502, 503, 505, 506, 507, 509, 513, 514, 515, 516, 519, 520, 521, 523, 524, 525, 526,

527, 528, 529, 532, 533, 535, 536, 541, 543, 551, 565
Domergue-Cloarec · 556
Dongala · 4, 5, 11, 22, 38, 41, 42, 52, 55, 63, 67, 68, 71, 83, 86, 89, 90, 91, 94, 96, 99, 100, 108, 111, 113, 119, 125, 134, 136, 137, 155, 156, 159, 165, 167, 169, 170, 171, 174, 177, 180, 182, 184, 203, 208, 209, 234, 242, 249, 252, 265, 272, 273, 274, 278, 280, 282, 283, 286, 287, 289, 291, 293, 294, 297, 305, 308, 344, 345, 346, 347, 350, 351, 352, 358, 360, 362, 364, 366, 368, 390, 395, 427, 428, 437, 438, 439, 443, 470, 494, 495, 499, 500, 501, 507, 533, 534, 535, 539, 541, 548, 550, 551
Dorier-Apprill · 46, 47, 51, 52
Dumont · 512
Durand · 406

E

Engels · 106, 305
Essous Jean Serge · 547
Eveline Martin · 132
Eyinga · 316

F

Fanon · 208, 265, 270, 275, 294, 538
Ferro · 556
Fila Matsocota · 344, 448, 457, 458, 460, 461, 463, 465, 466, 550
Fonkoua · 302, 472, 539
Fraisse · 554
Friedman · 497, 498

G

Garnier · 302, 408, 553
Genette · 442, 444
Godeau · 554
Greimas · 172, 554
Grimal · 556

H

Hal Wylie · 25
Hemingway · 289
Howlett · 166, 254, 302, 483, 557
Huannou · 231, 372, 373
Hugues · 497, 515, 526

I

Ibomaléka · 549
Irele · 470, 472, 473, 478, 547

K

Kadima-Nzuji · 25, 103, 104, 343, 431, 432, 547, 548, 549
Kahiudi · 549
Kassende · 553
Kesteloot · 553
Kibangou · 549
Kibedu-Varga · 554
Kodia-Ramata · 5, 66, 87, 91, 131, 135, 309, 335, 344, 352, 389, 436, 437, 438, 441, 443, 548
Kouakou · 549
Koula · 361
Kourouma · 159, 179, 274, 343, 490, 543

L

Lambert · 4, 5, 215, 484
Lawson-Hellu · 549
Le Bart · 554
Lemarchand · 298, 299
Lemotieu · 549, 550
Lissouba · 19, 21, 22, 31, 38, 57, 58, 59, 60, 80, 84, 88, 92, 99, 100, 347, 447, 448, 462
Lombalé-Baré · 23, 99, 509, 526, 532
Lopes · 4, 5, 11, 15, 29, 33, 37, 38, 39, 43, 44, 47, 55, 64, 65, 67, 69, 70, 71, 72, 76, 78, 80, 89, 91, 96, 97, 99, 100, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 120, 121, 122, 134, 136, 137, 139, 143, 144, 145, 146, 168, 169, 170, 175, 178, 185, 205, 207, 208, 226, 229, 230, 232, 234, 235, 242, 249, 250, 251, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 273, 279, 282, 287, 297, 306, 308, 310, 325, 339, 359, 363, 374, 383, 387, 390, 392, 395, 396, 397, 408, 409, 410, 411, 416, 420, 422, 423, 424, 425, 430, 433, 434, 437, 438, 440, 441, 443, 445, 446, 447, 454, 455, 456, 457, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 479, 484, 485, 486, 488, 492,

493, 494, 499, 500, 501, 533, 534, 539, 548, 549, 550, 551, 552, 564

M

M'Fouilou · 26, 28, 58, 68, 71, 134, 136, 313, 316, 448, 494, 500, 539
Mabanckou · 5, 11, 67, 68, 89, 91, 94, 96, 116, 120, 123, 134, 344, 358, 366, 374, 390, 394, 395, 429, 434, 436, 437, 439, 533, 535, 539, 541, 550, 551
Magnier · 433
Maingueneau · 14
Makhélé · 28, 29, 32, 42, 68, 83, 89, 91, 108, 111, 112, 124, 175, 365, 374, 395, 406, 407, 408, 430, 436, 446, 524, 533, 535
Makita · 3, 4, 5, 91, 117, 118, 344, 373, 435, 445, 501, 527, 550
Makouta M'Boukou · 25, 68, 83, 491
Makouta–Mboukou · 550
Makouta-Mboukou · 4, 27, 29, 30, 31, 36, 37, 38, 52, 56, 65, 76, 84, 89, 95, 96, 97, 99, 101, 109, 121, 136, 222, 223, 297, 448, 465, 529, 551
Malanda · 91, 315, 345, 352
Malonga · 4, 24, 45, 46, 76, 118, 121, 324, 338, 344, 352, 373, 374, 375, 387, 389, 392, 411, 439, 499, 502, 527, 529, 535, 549, 550
Mambou · 33, 35, 38, 54, 55, 60, 61, 63, 75, 76, 78, 81, 89, 92, 93, 99, 111, 135, 207, 219, 220, 395, 430, 440, 446, 448, 457, 458, 459, 460, 463, 465, 466, 533, 535, 551
Mamonsono Pindy · 550
Martin-Granel · 431, 432, 433, 546
Massoumou · 550
Matsocota · 19, 50, 51, 55, 57, 72, 75, 78, 99, 135, 143, 209, 212, 220, 446, 447, 448, 449, 451, 454, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 528, 547, 550, 565
Maximin · 16, 26, 550
Mbanga · 550
Mba-Ondo · 550
Mba-Zue · 551
Mbembe · 4, 536, 537, 538
Mbita Mbita · 56
Mboussa · 10, 488, 543, 544
Menga · 2, 4, 15, 21, 23, 27, 28, 29, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 46, 47, 48, 49, 55, 67, 68, 69, 73, 76, 79, 80, 83, 84, 86, 89, 94, 96, 97, 101, 109, 111, 118, 121, 134, 136, 139, 140, 141, 142, 143, 146, 163, 164, 175, 216, 224, 225, 226, 242, 243, 245, 247, 248, 249, 273, 300, 365, 374, 393, 395, 435, 464, 465, 533, 564
Midiohouan · 137, 314, 368, 536, 537
Mitterrand · 3, 20, 131
Monnier · 368
Mopin · 64, 555
Moudelino · 551
Moukoko · 17, 57, 538
Mouralis · 230, 231, 552
Mousahoudji-Boussamba · 37, 95
Mwamba Cabakulu · 551

N

N'Débéka · 5, 19, 29, 32, 38, 39, 42, 55, 68, 76, 79, 81, 83, 84, 87, 88, 92, 97, 99, 101, 102, 111, 114, 362, 365, 396, 400, 401, 402, 403, 408, 414, 434, 435, 440, 500, 524, 528, 534
N'Dzanga-Konga · 547
N'Krumah · 166, 209, 483
Nda Pierre · 548
Ndaki · 557
Ngandu · 178, 180, 236, 256, 284
Nicole · 392
Njoh Mouelle · 557

O

Obenga · 26, 46, 435

P

Paravy · 372
Péan · 299
Planque · 551
Pourtier · 49, 50, 141

R

Rabau · 107, 444, 554
Reboul · 370
Reuter · 555
Ricoeur · 202
Riot-Sarcey · 504, 557
Robrieux · 557
Rousset · 555

S

Saint-Exupéry · 122, 324
Saivre · 551
Sarraute · 555
Sartre · 53, 115, 176, 249, 254, 263, 271, 272, 285, 483
Sassou-Nguesso · 100
Sembène · 8, 138, 142, 146, 159, 160, 162, 167, 176, 184, 185, 186, 189, 202, 209, 244, 285, 339, 564
Servier · 498
Signate · 162, 176, 177, 181, 182, 265, 273, 293
Simon · 101, 249
Sinda · 45
Smith · 557
Souinduoala · 448
Suleiman · 555

T

Tansi · 4, 11, 16, 24, 26, 33, 40, 42, 47, 76, 80, 81, 83, 89, 94, 111, 112, 113, 114, 116, 119, 122, 136, 216, 217, 218, 219, 222, 223, 227, 228, 235, 242, 302, 304, 315, 316, 328, 340, 343, 362, 363, 364, 365, 368, 391, 395, 396, 398, 400, 406, 412, 413, 415, 427, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 437, 438, 439, 443, 446, 470, 499, 500, 501, 519, 524, 529, 533, 535, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 556, 565
Tati Loutard · 4, 5, 26, 33, 35, 38, 44, 47, 65, 66, 67, 69, 70, 76, 77, 87, 88, 89, 91, 103, 110, 111, 112, 113, 114, 117, 118, 120, 122, 136, 231, 339, 340, 341, 344, 358, 364, 410, 435, 438, 439, 443, 445, 446, 489, 501, 527, 539, 548, 549, 550, 551
Tchicaya U Tam'Si · 4, 16, 26, 30, 45, 47, 52, 67, 75, 76, 83, 96, 131, 134, 137, 139, 146, 147, 202, 205, 207, 216, 222, 224, 297, 431, 432, 433, 436, 446, 451, 452, 453, 500, 514, 547, 548, 549, 550, 551, 564, 565
Tchichellé Tchivéla · 15, 25, 29, 38, 54, 56, 64, 65, 69, 75, 76, 77, 81, 90, 92, 94, 96, 99, 100, 108, 109, 110, 113, 114, 115, 116, 119, 122, 177, 325, 326, 330, 332, 333, 335, 337, 338, 341, 362, 365, 372, 374, 375, 380, 381, 384, 387, 388, 392, 395, 414, 463, 490, 519, 533, 543, 550
Thomas · 82, 87, 366, 497
Tidjani-Serpos · 553

V

Verschave · 556, 557

W

Wagret · 143, 464
Wambi · 552
Weber · 303, 311, 312, 315
Witte · 558

Y

Yengo · 100
Youlou · 18, 19, 22, 34, 51, 52, 57, 58, 59, 60, 61, 74, 219, 220, 278, 300, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 467, 540

Z

Zanzala · 558
Zezeze · 552
Zika · 88, 538

TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE 1

Chapitre 1 : un contexte historique particulier favorable aux lettres: du Congo à la Congolie 17

1.1. Brève histoire politique. Dates marquantes et événements majeurs 17
1.2. L'embrayage idéologique Socialisme et marxisme léninisme 23
1.3. Facteurs sociaux dans la constitution de l'espace littéraire congolaise 46
1.3.1. Scolarisation très poussée et émancipation des esprits 46
1.3.2. De Gaulle au Congo comme phénomène politique et social : deux regards 49
1.3.3. Brazzaville : Importance historique et motif récurrent dans les romans. 51
1.3.4. Retour au Congo des intellectuels formés à l'étranger avant et après 1960: pratique des débats politiques et ouverture des esprits. 54

Chapitre 2 : Un espace littéraire particulier au Congo : la *Congolie* 63

2.1. L''inhérence du champ politique dans le champ littéraire 63
2.1.1. Le rapport des romanciers à la politique réelle 63
2.1.2. Quelques exemples de romanciers de descendance politique 75
2.1.3. Romanciers dans le champ politique 77
Tableau des romanciers ayant assumé ou assumant de hautes fonctions de ministre de 1960 à 2003 81
2.1.3.2. Romanciers dans l'opposition politique 83
2.1.3.3. Romanciers officiels et écrivance politique 85
2.2. La situation professionnelle, un des ancrages des textes romanesques 89
2.2.1. Les romanciers congolais : enseignants (dans le passé ou en exercice) 89
2.2.2. Les scientifiques romanciers au Congo Brazzaville 91
2.2.3. Les romanciers congolais universitaires, chercheurs ou critiques littéraires 92
2.2.4. Militaires romanciers 93
2.2.5. Le roman congolais au féminin 93
2.3. Itinéraires diversifiés : trajectoires et évolution des postures d'écriture 96

Chapitre 3 : La phratrie des écrivains congolais 104

3.1. La phratrie, un néologisme : étude d'une notion 106
3.1.1. Ses caractéristiques : des liens interindividuels solides, une aventure scripturale en « territoire libéré » 106
3.1.2. Un réseau critique interactif et un esprit corporatif face à la pensée totalitaire 109
3.1.3. L'apport des politiques romanciers: une protection ostentatoires des romanciers dissidents menacés par le monopartisme politique 112
3.2. Phratrie, prix littéraires et rayonnement de la littérature congolaise 115
3.3. De la phratrie à la « phraternité » des générations d'écrivains congolais 117
3.4. Quelques problèmes dans la phratrie 119
3.5. Conclusion : Perspectives et prospectives. phratrie et rayonnement culturel congolais 122

Conclusion de la première partie 124

DEUXIEME PARTIE : THÉMATISATION DE LA POLITIQUE 126

Introduction : Polysémie du mot politique. Thématisation, connotations négatives du terme et dérivés dans le roman congolais 127

Chapitre 1 : De la décolonisation à l'indépendance, une faillite 137

1.1. La transition à l'indépendance : les dessous d'une décolonisation escamotée et la promotion d'une mentalité servile 138
1.1.1. Persistance d'une mentalité servile: Quelques explications : Guy Menga, H. Lopes et Tchicaya U Tam'Si 139
1.1.2. La « douce » transition chez Sylvain Bemba et ses contours 147
1.1.3. Indépendances proclamées et formelles : la surenchère du spectacle 155
1.1.4. Le déni de l'indépendance par les patriotes progressistes effacés de la scène politique dans quelques romans africains francophones 159
1.1.5. Une indépendance néo-coloniale 163
1.1.6. Indépendance et poétique du récit : des héros positifs faibles (ou affaiblis) dans l'univers de la jungle politique 172
1.1.7. Une ellipse dans le roman congolais. Les forces néocoloniales en présence. Recours à l'explication de Sembène Ousmane 184
1.1.8. L'univers ambigu et chaotique des indépendances : *Rêves portatifs* 189
Tableau représentatif des deux voyages narrés en alternance (M&E) 195
Tableau de la reconstitution logique des deux voyages 195
1.2. Typologie des Indépendances. Regards croisés sur les Indépendances africaines : de l'admiration à la dénonciation. Contextualisation de la perception de l'Histoire. 201
1.2.1. L'indépendance « octroyée», la métaphore du chauffeur et du boy-chauffeur. Générosité et humanisme de l'homme blanc ? 201
1.2.2. Indépendance, tremplin pour la jouissance effrénée du pouvoir. Épicurisme et opportunisme 225
1.2.3. L'indépendance : base pour un développement autonome. Le regard des patriotes et des combattants pour une vraie libération des territoires colonisés. 229
1.2.4. L'impasse des indépendances : la rotondité de l'absurde 234

Chapitre 2: Révolution, politique lutte et valorisation du héros 240

2.1. *Kotawali*: La révolte contre le *statu quo* et l'activisme révolutionnaire 241
2.2. La révolte contre la *doxa* politique : Gatsé, un « militant » dit NON au divorce entre le verbe et l'action 249
2.2.1. *Sans tam-tam* : nécessité d'une décolonisation préalable des mentalités et de la lutte contre les conformismes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.3. Lutte frontale contre le néo-colonialisme. 251
2.3.1. L'itinéraire d'un intellectuel révolutionnaire : Mayéla et son itinéraire. 251
2.3.2. La pratique révolutionnaire et la problématique de la politique 261
2.3.3. Poétique, politique et échec des héros de l'indépendance et de la révolution 267
2.4. Schématisation de l'espace du héros
Schéma n°1 : Amenuisement de l'espace du héros 275
Schéma n° 2 : Refermement de l'espace du héros sur lui-même 276
2.5. Les formes masquées de la lutte contre l'indépendance de façade 288
Chapitre 3 : La représentation de l'indignité de l'exercice du pouvoir postcolonial 289
3. 1. Le pouvoir politique dans les romans: dictature et violence permanente 298
3. 2. Au cœur des machinations politiques. *Le mort vivant, Lumières des temps perdus* (règne de Motomobé) ou la « pourritique » 302
3.3. *Les fleurs des Lantanas* et le délit d'honnêteté .Violences physiques et viols intellectuels et psychologiques. Forcer les citoyens à mentir et à croire au faux. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
3.4.La représentation de l'impouvoir : le roman de guerre ou du chaos ..... **Erreur ! Signet non défini.**

TROISIEME PARTIE : RHÉTORIQUE DE LA POLITIQUE ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Chapitre 1 : Les masques de la fiction et les stratégies rhétoriques diversifiées pour dire le politique ..... **Erreur ! Signet non défini.**

1.1. Onomastique et imaginaire romanesque : L'exemple de *Les Fleurs des lantanas* ..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'onomastique comme élément d'une pragmatique textuelle ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Analyse de quelques toponymes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Analyse de quelques anthroponymes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
1.2. L'univers merveilleux, le carnavalesque, le surnaturel et leurs fonctions politiques ..... **Erreur ! Signet non défini.**

1.3. Les situations illogiques et l'absurdité politique ..... **Erreur ! Signet non défini.**
1.4. La fantaisie, le jeu, l'improvisation et les humeurs érigées en lois *La vie et demie* et *Le Pleurer-Rire* .... **Erreur ! Signet non défini.**
1.5. Diatribe et rhétorique du laid : le champ lexical de la pourriture ..... **Erreur ! Signet non défini.**
1.6. Monodie épistolaire et contestation de la doxa politique ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Chapitre 2 : Discours romanesques et rhétorique du roman politique congolais : Pour une lecture intratextuelle et intertextuelle de la fictionnalisation de certains faits et hommes politiques ..... **Erreur ! Signet non défini.**

2.1. Lectures intratextuelles et variations sur la thématique politique chez un même écrivain ..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.2. Intertextes, savoirs culturels partagés et satire politique ..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.3. Rhétorique, phratrie et lectures « en miroir » : Topoï et lectures comparatistes Des salons littéraires actifs et créatifs, dédiés aux lettres congolaises ..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.3.1. Les deux gémellités de Sony Labou Tansi : Sylvain Bemba et Tchicaya U Tam'Si..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.3.3. La phraternité entre générations d'écrivains : une réalité ..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.3.4. Paratexte, phratrie et engagement politique des romanciers congolais ..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.3.4.1.-Les préfaces allographes et la forte présence des écrivain congolais ..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.4. Personnalités politiques congolaises et fictions narratives : l'exemple de Lazare Lin Matsocota..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.5. Évocation de quelques autres figures politiques fictionnalisées : Lumumba ..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.6. Rhétorique de l'implicite et de la reformulation du discours politique: de la monodie épistolaire à la satire de la pensée monolithique ..... **Erreur ! Signet non défini.**
2.7. Rhétorique de la description. Hypotypose et dénonciation de la barbarie politique. Le pathos exacerbé du lecteur ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Chapitre 3. Utopies romanesques et inventions de la politique et du politique : quel projet sociopolitique dans les fictions ? ..... **Erreur ! Signet non défini.**
3.1. Projets de société et réflexion politique dans quelques romans congolais ..... **Erreur ! Signet non défini.**
3.2. Henri Djombo et la construction d'une « utopie positive »..... **Erreur ! Signet non défini.**
3.3. La fondation d'une cité utopique, le Kinango nouveau : Une odyssée de l'ombre et de la lumière. Un dirigeant courageux, vrai pilote de la Cité, un président aux côtés de son peuple. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
3.4. Un projet économique utopique: le choix audacieux ou la pensée d'un Kinango autogéré avec des citoyens responsabilisés et conscientisés ..... **Erreur ! Signet non défini.**

CONCLUSION GÉNÉRALE : Roman congolais et engagements politique ..... **Erreur ! Signet non défini.**

BIBLIOGRAPHIE ..... **Erreur ! Signet non défini.**

I. Corpus primaire..... **Erreur ! Signet non défini.**
II. CORPUS SECONDAIRE..... **Erreur ! Signet non défini.**
II.1. Autres ouvrages littéraires des auteurs du corpus évoqués..... **Erreur ! Signet non défini.**
II.2 Autres romans africains et autres ouvrages littéraires évoqués rapidement..... **Erreur ! Signet non défini.**
III. CRITIQUE LITTÉRAIRE..... **Erreur ! Signet non défini.**
III.1. CRITIQUE LITTÉRAIRE CONSACRÉE AU CONGO BRAZZAVILLE..... **Erreur ! Signet non défini.**
III.2. CRITIQUE LITTÉRAIRE GÉNÉRALE SUR LA LITTÉRATURE AFRICAINE ..... **Erreur ! Signet non défini.**
III.3. CRITIQUE LITTÉRAIRE GÉNÉRALE ..... **Erreur ! Signet non défini.**
IV- AUTRES ŒUVRES, revues et articles généraux..... **Erreur ! Signet non défini.**

SIGLES EMPLOYÉS.....556
INDEX DES NOMS..... 559
TABLES DES MATIÈRES..... **Erreur ! Signet non défini.**